

L'après-vivre

Serge Doubrovsky

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

SERGE DOUBROVSKY

L'APRÈS-VIVRE

roman

ÉDITIONS DE LA GALLIE

SERGE DOUBROVSKY

L'APRÈS-VIVRE

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

DU MÊME AUTEUR

Dédicace

Partie I

DÉMOLITION

DÉPART

RETOUR

Partie II

COUPURE

TOURNIQUETS

LITTÉRATURE

Partie III

OARISTYS

POÉSIE

RENCONTRE(S)

Partie IV

ENVOL SUR IMAGES BRUGES

ENVOL SUR IMAGES ESPAGNE

DRANCY BAGATELLE

Partie V

PARUTION

LUMIÈRE BLONDE

«APOSTROPHES»

Partie VI

COMPRENDRE

FIN DE PARTIES

L'AMOUR PIQUÉ

© 1994, *Éditions Grasset & Fasquelle.*

978-2-246-46239-2

DU MÊME AUTEUR

LE JOUR S, *nouvelles*, Mercure de France, 1963.

CORNEILLE OU LA DIALECTIQUE DU HÉROS, Gallimard, 1964.

POURQUOI LA NOUVELLE CRITIQUE : CRITIQUE ET OBJECTIVITÉ, Mercure de France, 1966.

LA DISPERSION, *roman*, Mercure de France, 1974.

LA PLACE DE LA MADELEINE : ÉCRITURE ET FANTASME CHEZ PROUST, Mercure de France, 1974.

FILS, *roman*, Galilée, 1977.

PARCOURS CRITIQUE : ESSAIS, Galilée, 1980.

UN AMOUR DE SOI, *roman*, Hachette-Littérature, 1982.

LA VIE L'INSTANT, *roman*, Balland, 1985.

AUTOBIOGRAPHIQUES : ESSAIS, PUF, 1988.

LE LIVRE BRISÉ, *roman*, Grasset, 1989 (Prix Médicis).

LAISSÉ POUR CONTE, *roman*, Grasset, 1998.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

*A Elle
Tendrement Pour Zézette
sa vieille pâte de jujube*

DÉMOLITION

il y a eu de longs mois une attente de mort feutrée, invisible, simplement qui rôde, là, autour, qui plane, aucun signe, sauf un petit écriteau de métal fiché dans le mur, sur la rue de la Tour, tout contre le cabinet du médecin, à peine si on remarque ce stigmat, échéance lointaine, abstraite presque, juste en face de ma salle à manger du rez-de-chaussée, quand je m'assieds à table, à travers les rideaux de tulle, sous mes yeux, depuis des ans, dix ans, deux villas, le 2 bis et le 2 ter, jumelles, l'une de brique jaunâtre, l'autre de brique rose, avec les mêmes appuis de fer forgé aux fenêtres encadrées de lourde meulière, celles du bas, au 2 bis, grillagées, celles du 2 ter ouvertes à hauteur du trottoir, le même fronton de pierre taillée, triangulaire, surmontant les portes d'entrée, le même clocheton biseauté, boursoufflé, qui coiffe, baroque, la fenêtre en corniche, saillant au milieu du toit d'ardoises mansardé, deux maisons particulières, sans la moindre singularité, ni belles ni laides, tout à fait charmantes, avec derrière, sur cour, des jardins qui aèrent ce quartier étouffant, sans souffle, sans âme, sans entrailles, l'inverse des lacs du Marais, des labyrinthes de Mouffetard, la tripe profonde de Paris, ici, rien, des alignements rectilignes d'immeubles cossus, fin XIX^e jouxtant soudain les années trente sur l'avenue Paul-Doumer, et maintenant tout ce toc, ce mastoc contemporain, qui crève çà et là les murailles mornes, revêtements souillés au bout de quelques pluies, balcons bêtement identiques, clignotement souverain : Sortie-Voitures, six étages de bagnoles semblables engoncées dans des box pareils, le XXI^e siècle qui s'annonce, en sites, en cités similaires, du coup, mes deux villas d'en face, d'époque, survivantes d'une autre vie, d'une autre ville, quand seul je m'assois pour déjeuner, l'une, dit-on, habitée par un acteur de cinéma connu, l'autre on ne sait trop par qui, qu'importe, pas eux mes voisins, elles mes voisines, me tiennent compagnie

je les regarde, distrait, attentif, demeures vieillottes, nous vieillissons ensemble, nous sommes d'un autre âge, comme la boulangerie au coin à devanture 1900 authentique, pendant des mois, il n'y a rien eu qu'un écriteau de métal cloué dans la brique, une attente ouatée, interminable, à la limite irréaliste, déjà, longtemps avant, des années, ma femme avait remarqué les arpenteurs venus prendre des mesures, l'un même sans préavis grimpé sur le rebord de notre fenêtre, armé d'un appareil de photos, ma femme ouvre la fenêtre, l'arraisonne, ne le lâche plus, l'empoigne, il explique, *c'est pour*, on a eu beau rassembler pétition sur pétition, ligue des concierges,

chez la boulangère, locataires, propriétaires, sauver deux villas, une boutique d'époque, de la nôtre, dévoratrice, éparpillant, sans goût, sans ordre, comme elle peut, ses mastodontes, personne n'en a pu mais, le Fric est maître, gouvernement socialiste ou pas, qu'une loi, la pire, le Pèze, d'abord, au début de l'été, on a muré de parpaings les vitrines de la boulangerie au coin, les villas avaient toujours l'air en vie, en survie, fenêtre ouverte au premier par les grandes chaleurs, encore des rideaux, des gens qui sonnent, qui entrent encore, et puis en septembre j'ai eu un autre de mes départs habituels, j'ai disparu quatre mois en Amérique

même très loin, sur l'autre rive du monde, j'ai toujours, tout le temps, gardé mon coin de rue en tête, gardé l'espoir, peut-être qu'ils n'oseraient pas, en des temps qui s'annoncent difficiles, peut-être dans quinze jours la guerre du Golfe, conflit aux conséquences économiques incalculables, la guerre m'apportait un peu de paix, et puis quand, sur mon écran new-yorkais, chaîne U 25, retransmission du Journal d'Antenne 2, j'ai appris que le patron de la COGEDIM avait des ennuis, j'ai cru peut-être à un sursis, quand je reviendrai, je retrouverai peut-être encore mes deux maisonnettes intactes, un pan de mur, de passé, ma femme disait, *tiens, j'ai vu l'acteur rentrer chez lui*, je dis, *tu sais qui c'est?*, elle dit, *non, mais je suis sûre que c'est un acteur*, des bribes de propos décousus, des traces de vie évanouies, elle soupire, *si seulement on avait une maison comme ça à nous*, je dis, *tu sais, ça vaut une fortune sans en avoir l'air*, elle dit, *toi, tu ne possèdes jamais rien*, je dis, *que mes chemises*, elle dit, *pas même, c'est ma mère qui te les envoie d'Autriche*, là-bas, en face, un peu, un pan de mur, de mémoire qui subsistent, peut-être qu'à mon retour les travaux n'auront toujours pas commencé, j'y ai songé souvent, le soir, en haut, au loin, dans mon nid d'aigle, de septembre à décembre, à travers les vitres constellées de gratte-ciel scintillants, attablé seul devant l'espace infini, noirâtre, j'ai pensé à mon coin de rue, croyant qu'il y aurait un miracle, une faillite de l'entreprise, un geste du destin

Lundi 7: levée du corps, crémation, enterrement. Mardi 8 décembre, dans mon carnet, j'ai noté: *départ NY 1 pm*. Après, plus rien d'écrit, que du vide. Les jours se sont effacés. Toutes paroles se sont tues. Dans l'avion qui nous emportait vers New York, assis côte à côte pendant huit heures, Renée, ma fille, et moi, n'avons pas échangé un mot. J'ai prononcé l'ultime oraison au cimetière, maintenant une chape de plomb sur les lèvres et sur le coeur. A l'arrivée, Renée a repris le chemin de son appartement, vers sa vie. Moi, j'ai

attendu à la file des taxis jaunes, vers. Quoi. J'ai dit, *3 Washington Square Village*, hébété. Habitude. J'ajoute par réflexe, pour que le chauffeur ne se perde pas, *corner of Bleecker and La Guardia*. Trimbalé, brimbalé le long des Expressways, Van Wyck, Grand Central, Queens-Brooklyn. Ces lieux si connus forment un paysage étrange, lunaire. Je ne suis plus sur ma planète. Elle est dépeuplée. Le 8 décembre 87, c'était le jour où j'attendais le retour d'Ilse à New York. La veille, je l'ai ensevelie à Paris. Le même froid glacial qui m'a gelé au crématorium me pétrifie dans l'avion. Morte. D'un seul coup. De quoi. On ne sait pas au juste. La police pense suicide, mélange de médicaments et d'alcool. Toutes ces boîtes qu'il y avait ouvertes sur sa table. Son médecin dit, même avec absorption d'alcool, aucun des remèdes prescrits n'aurait pu avoir d'effet mortel. Morte. De quoi. Qu'importe. Morte. La certitude, le roc. A se fracasser dessus la tête. Comment j'ai regagné l'appartement, ce que j'ai pu faire après. Je n'en ai aucun souvenir, je feuillette mes carnets, aucune trace. Le 25 décembre, pour Christmas Day, je trouve *Dinner Cathy Renée here*, j'ai donc dû faire monter un repas chinois, qu'on vous livre à New York, n'importe quel jour, à n'importe quelle heure. Et puis, je revois. J'ai mis les couverts, j'en ai mis, à mes côtés, un quatrième pour Ilse, avec une serviette et un verre. Mes deux filles m'ont regardé, j'ai enlevé le couvert. Nous ne sommes désormais que trois. Le lendemain, *Dinner at Renée's*, j'ai cherché refuge chez ma fille aînée, déjà compagne parisienne de mon deuil. Sa sœur est venue, un vrai repas de famille cette fois, dans le petit appartement chaud, chaleureux, de Queens. J'y ai passé la soirée, la nuit. Le lendemain, nous nous sommes promenés le long des avenues, parmi les entrelacs de maisons basses, nous avons arpenté, par un clair soleil, ce territoire de banlieue où j'ai vécu jadis une décennie. Dont j'ai connu coins et recoins. A pied, en voiture. La même sensation envahissante revient. Ces lieux si familiers sont insolites, je n'y ai plus aucun repère, je suis perdu. Queens s'est vidé d'un seul coup de son réel. Et moi avec.

Je regarde mon agenda. Je ne vois rien. Janvier 88 est mort sans la moindre inscription funéraire. Une seule note, brève, *Friday 15, last class*. J'ai donc dû enseigner encore six semaines. Pas une remémoration, une déduction. Une existence écroulée ne se reconstruit que par la logique. Voilà, j'avais deux cours au semestre d'automne. Pour les *undergraduates*, « Le roman contemporain de Proust à Beckett », en français. Pour les *graduates*, « Freud romancier » (*Etudes sur l'hystérie et Dora*), en anglais. Je suis parti le jeudi 26 novembre à Paris. J'avais appris le décès subit de ma femme le 25, trop tard pour prendre l'avion. Et puis, pas la force. Je suis

revenu à New York le 8 décembre. J'ai en rentrant recommencé mes cours. Dans ma mémoire, totale lacune. Un seul souvenir me reste : plusieurs étudiants sont venus me dire que j'avais fait mon meilleur cours, le meilleur de mon cours alors. Je leur laisse l'entière responsabilité de cette déclaration. Moi, depuis le crématorium, le cimetière, je suis absent de moi-même. Personne à la loge, à l'éloge. C'est à un autre qu'on s'adresse. Je me suis sans doute jeté à corps perdu dans les complexités de Freud pour étouffer, par le bâillon du discours professoral, les hurlements de mon angoisse. J'ai quand même deux trois souvenirs très précis de ce retour, deux trois chocs qui m'ont marqué. Au Père-Lachaise, les poignées de main émues, à la sortie. A Bagneux, les accolades fraternelles, après la cérémonie. D'accord, c'est dérisoire, ça ne fait rien, ça ne change rien. Mais ça aide. Rien qu'une seconde, sur le moment. Qu'une fraction de temps, on est un tout petit peu moins seul. Chacun sait qu'il y passera à son tour. Les larmes, aux funérailles, sont sincères. Le deuil se partage. Chaque participant pleure sur lui-même. Ça vous rapproche. Tous des refroidis en sursis, ça crée de la chaleur humaine.

Il faut croire que c'est un phénomène européen, parisien, local. En Amérique, devant la mort, on fait le mort. J'en suis resté estomaqué à mon retour. Il a beau y avoir des violences foudroyantes en chaîne, des meurtres explosifs en série, sur écrans, grands et petits, cela est une chose. Mais la mort, la vraie, est très mal vue. Non seulement on ne porte pas le deuil, mais le deuil est mal porté. La mémoire me revient sur ce point précis. Dans mon casier, à l'université, où depuis plus de vingt ans j'enseigne, où ma femme avait elle-même fait ses études dans le département de français, voici ce que j'ai trouvé : deux trois cartes de condoléances de quelques collègues, une lettre collective exprimant des regrets, etc., signée « Des étudiants gradués », un ou deux mots personnels. Je suis resté sidéré. Dans les couloirs, les gens me croisent, sans une allusion, sans un geste. Si, une, une étudiante de dernière année, est demeurée interloquée, en se trouvant soudain avec moi face à face dans un corridor, immobile. Et puis, elle s'est jetée à mon cou, elle m'a embrassé sur les deux joues, elle a disparu. C'était assez. La seule. Je ne parle pas de Tom Bishop, bien sûr, notre patron, un vieil ami, qui venait de faire, à quinze jours près, lui-même une irréparable perte. Compagnon de route et maintenant de deuil, nous étions, lui et moi, en un même bain de sang, d'absent. Mais les autres, j'avoue, j'ai beau avoir peu d'illusions, j'en suis éberlué. Pas un signe de tête dans les couloirs, pas un geste de sympathie, la mort, silence, silence de mort. Plus de vingt ans dans la même boîte, telle est l'Amérique. Tant de détachement m'a soudain détaché. Les amarres qui m'arrimaient au Nouveau Monde ont soudain craqué. Je ne suis plus de nulle part, à la dérive. Le plus beau, un collègue mi-français mi-germaniste, avec qui j'étais assez intime pour qu'il soit venu

pleurer sur mon épaule quand sa compagne de quatorze ans l'a lâché pour une autre femme, a eu le front de m'envoyer son faire-part de mariage avec une de ses étudiantes, sans jamais m'avoir exprimé, de vive voix ou par écrit, ses condoléances. L'université, qui avait été pour moi si longtemps une entreprise sacrée, un lien commun de culture, un lieu de culte, je m'y suis pris, des décennies, pour un grand-prêtre, j'officiais, religion Littérature. Brusquement, brutalement, le saint des saints est devenu une enfilade de salles, de bureaux.

Ilse est morte une seconde fois d'inanition, d'inattention, à New York. Elle a sombré entre les lèvres fermées et les coeurs clos. Sa disparition a achevé de me faire disparaître. Je suis un être désormais surnuméraire. Ma femme était une admirable hôtesse, nous recevions souvent, nous étions souvent reçus. Depuis mon retour à New York dans la peau étrécie, lacérée, d'un veuf, je n'ai pas été invité une seule fois à une soirée. Portant l'empreinte de la mort, je suis devenu pestiféré. J'ai commencé mon apprentissage de solitaire. En un sens, je n'en ai pas tellement souffert, tant j'étais sur moi-même recroquevillé, amputé. Quand même, ce total abandon par de si vieilles connaissances, égrenées sur un quart de siècle, m'a déçu. Une blessure. L'inanité, soudain, des plus anciennes camaraderies, béante. La chaleur, comme toujours, est venue du bas, elle remonte. De mes étudiants à moi. A tant d'ombre, je dois apporter une lueur. Après mon retour de Paris, le jour où j'ai repris mon cours sur Freud, où la langue allemande était soudain de nouveau maudite, où la langue m'a failli lorsque j'ai voulu parler du texte, les mots empêtrés dans le silence, j'ai senti une buée dans les yeux, une haleine retenue, mais réchauffante, j'ai pu peu à peu me dégeler, m'exprimer, je ne sais plus du tout ce que j'ai dit, après, des étudiants se sont approchés, m'ont parlé. L'un d'eux s'est entretenu longuement avec moi dans mon bureau, il s'est expliqué, il m'a expliqué, lui-même avait été, de dix-neuf à vingt-cinq ans, au dernier degré alcoolique. Il s'en était tiré, par miracle, après une cure. L'envie lui revenait parfois, à hurler. Alors, il fallait qu'il s'enferme. Avec moi, et cela m'a fait du bien, il s'est ouvert. D'autres, timidement, m'ont invité à dîner, apporté une bulle de tiédeur pendant l'hibernation de ces longs mois. Je ne dois pas les oublier. Je n'oublie pas non plus des visiteurs de passage, comme Pascal Bruckner, qui m'ont tendu une sympathie secourable. Janvier, février, mars, avril 88, à New York: une étendue de nuit, d'ennui, glacée.

Les arrachements d'entrailles à la morgue, les remous de tripe au cimetière, la gorge tenaillée d'angoisse, poitrine crispée à étouffer, crises de larmes, c'était encore de la vie face à la mort. Maintenant, après mes cours, quand je remonte à mon douzième, là-haut, dans ma tour d'ivoire, parmi les

scintillements des gratte-ciel par la fenêtre, c'est encore pire. C'est de la mort sans vie. J'erre sans but, une âme en peine, en panne, dans le grand appartement désert. Une fois accroché mon manteau, je traîne dans sa chambre, parfois j'en ressors aussitôt. Son placard, son bureau, son divan, le peu de meubles qu'il y a, ses meubles. J'évite du regard, m'enfuis. Aussi m'enfouis, d'autres soirs, dans les livres, qu'elle a laissés sur une étagère. Je reste immobile, puis j'en prends un, le plus souvent au hasard, je l'ouvre. Sur toutes les pages de garde, elle a inscrit, d'une écriture appliquée, à l'encre, son nom d'époque : *Ilse Romero*. Datant de son premier mariage. Histoire, droit, langue, littérature, une bonne élève. Je remets le livre à sa place. Elle y a souligné les passages importants à l'encre bleue. Quelquefois, au feutre jaune. Il y a des soirs, je ne peux pas entrer dans sa chambre, je garde la porte fermée, j'accroche mon manteau ailleurs. Seulement, la table de la salle à manger, j'ai beau dîner de plus en plus tard, souvent vers dix heures, je ne peux pas l'éviter. Il faut bien que j'y prenne place. A ma droite, près de l'entrée de la cuisine, elle a la sienne. Imprescriptible, ineffaçable. Face à la chaise de rotin. Sur la grande bergère beige à ramages bleus, l'endroit où elle s'assied toujours, pour nos tête-à-tête du soir, moi d'un côté de la table basse, elle de l'autre, écrasant fébrilement mégot sur mégot dans le cendrier de verre dépoli, ovale. Je la retrouve à la cuisine, tout emplit d'ustensiles décédés en même temps qu'elle. Son antre secret. Et puis, j'ai beau me coucher de plus en plus tard, après minuit, il faut bien que je pénètre dans la chambre à coucher, épuisé, vidé. Mon lit, le premier, près du placard, le sien, parallèle, le sien à jamais vacant, au couvre-lit bleu jamais plus déplacé. Les rideaux courts, qu'Ilse avait elle-même attachés aux anneaux de cuivre, laissent filtrer une clarté diffuse. Pour passer de ce clair-obscur au noir, j'avale mes cachets et mes pilules. Pour mon malheur, le matin, je me réveille. Sa présence est en moi, partout, si épaisse, elle m'empoisse les paupières, quand je les ouvre. Je reste pétrifié dans mon lit. Lorsque je me lève, je vois chaque geste, je devine chaque regard, j'entends chaque parole. Tellement là, c'est insupportable, impossible de la fuir. Elle est dans le moindre interstice de l'appartement, elle est chez elle. Je ne suis plus chez moi nulle part.

je me disais, après tout, il y a des délais inévitables, pendant des mois, tout a continué comme si de rien n'était, malgré le petit écriteau fiché dans le mur de brique, la boulangerie avait toujours ses hordes d'écoliers du coin à midi, les maisonnettes, fermées sur elles-mêmes avaient leur rideau, une fenêtre ouverte, cela a duré tout le printemps 90, c'était toujours ainsi lorsque je suis revenu d'Amérique pendant l'été, quand je suis reparti à

l'automne, j'ai gardé foi, espoir, à New York, que je retrouverais mes deux villas de brique intactes, les travaux pas encore commencés, remis à plus tard, avec les événements menaçants, aux calendes grecques, avec un peu de chance, que je reverrais ces fleurons, floraisons de Belle Époque, en bordure du regard, quand je m'assieds dans ma salle à manger en face, au bord du trottoir, accroché à ce désir au-delà de toute raison, agrippé à ce souhait comme à une bouée de sauvetage, aucun sursis administratif, aucune intercession du sort, pas l'ombre d'un miracle, quand je suis revenu à Paris le 17 décembre 90, les deux villas, la boulangerie, fimmeuble attendant rue de la Tour, étaient ceinturés d'une palissade de métal bleue, un passage piéton hâtivement aménagé le long du rempart de tôle, le trottoir de la rue Vital en face hérissé de grosses pierres pour empêcher les voitures de se garer, pendant les fêtes, rien n'a bougé, tout est resté ainsi en état de siège

dès le début 91, pour marquer la nouvelle année, des hommes en tunique bleu nuit et casques jaunes ont surgi dans les embrasures des fenêtres, ils ont démonté à la main les persiennes, une à une, avec un soin méticuleux, sans faire de bruit, puis, avec des masses, ils se sont mis à frapper à grands coups lourds les toits d'ardoise, qui se sont effondrés par pans entiers, il ne reste plus à présent qu'un grand comble ouvert, encore soutenu de murs squelettiques, gouttières disparues, appuis de fer arrachés des chambranles de pierre déchiquetée, frontons des fenêtres en corniche envolés, un jour cru traverse les carcasses éventrées des villas encore debout, pendant tant d'années secrètes, recloses, maintenant elles béent sur rue, crevées, et puis les casques jaunes ont disparu, laissant juste en face de chez moi les murs dénudés, troués, après, un bulldozer est arrivé, s'est mis en branle, de taille moyenne, pas même énorme, très vite, il a abattu, dévoré, les lambeaux des édifices, un anéantissement méthodique, aisé comme un jeu, happant les morceaux de muraille, les recrachant en râles sourds qui traversent la rue, font vibrer mon plancher, triturant les monceaux de pierre, cela n'a pas été long, l'air de façades bombardées a disparu, sauf un porche qui subsiste, meulière et brique encore debout, sur la gauche, rien qu'un vide immense, poudreux, d'hiver glauque, barré par le rempart de tôle, isolé, encore debout, en l'air, il n'y a plus que fimmeuble de trois étages de la boulangerie, juste au coin, dressé comme un dernier donjon, entouré d'étais au premier, attendant l'assaut final des fossoyeurs

L'hiver 88 à New York a été le plus rude, le plus dur de ma vie. Au

moment même où Ilse allait me rejoindre là-bas, où elle avait obtenu son visa longtemps différé, où elle rangeait sa malle, faisait ses valises pour le voyage, j'ai dû faire le voyage en sens inverse. Je croyais que nous allions prendre un nouveau départ, rebâtir une vie. Tout s'est effondré dans sa mort. Overdose d'alcool, on l'a su un an plus tard, après vingt démarches. Revenu à Paris pour ses funérailles, j'ai eu mon ivresse de douleur, ma soulerie de chagrin à hurler, mon overdose à moi. De remords. A en mourir. Pas tout à fait. Je vis encore. Je survis. Le cadavre décomposé, les cris terrifiés des familles à la morgue, le froid glacial du crématorium avec, en bas, grincements de machines, et, en haut, musique de Mozart. Cela s'est tu. Je n'ai plus affaire, dans mon grand appartement de New York, qu'à un silence pire. Une absence. Sans attente de retour. Une absence pure. Nulle. Non, pas même. Une absence qui est l'envers exact d'une présence. Abolie. Entre présence et abolition s'installe, s'instaure en moi une folie vacillante. Je suis sans cesse renvoyé de l'une à l'autre. Des yeux marron qui me regardent rieurs, du front droit lisse, de la bouche qui s'avance pour un baiser tiède et charnu, là, exactement, à ma droite, penchée sur la table. Aussi concret que du béton, aussi sûr que deux et deux font quatre. Je suis d'un coup rejeté dans une absolue transparence. La chaise est vide, sur le canapé, au fond, personne. L'enterrement, c'était encore du happening, du folklore. Maintenant, c'est tout autre chose. Heure par heure, jour après jour, je vis le néant.

Le néant est palpable, pourtant il est en même temps d'une pesanteur écrasante. Le moindre geste, pour m'habiller, soulève une montagne. Mes jambes, le long du couloir, je les tire, elles me traînent, de vrais poteaux, qui raclent le plancher. Les après-midi où j'ai mes cours, ma sacoche est si lourde, je puis à peine la transporter, des tonnes de tomes. Quand je m'assieds, j'ai l'impression de m'écrouler. Après, il faut un effort inhumain pour que je me lève. Abattu, découragé, je l'avais été déjà souvent dans ma vie. Lorsque ma mère est morte, cœur qui crève, hurlements, un deuil qui m'a envoyé tout droit chez un analyste. Mais prostré ainsi, non, de trop dans ma peau avachie, jamais encore connu. Cette espèce de non-être pondéreux. Peu à peu, le secours des larmes s'est tari, les jaillissements de sanglots qui arrachent la poitrine. Et puis retombent, une seconde, une minute de rémission. Les jours, les semaines passent, je ne peux pas m'en remettre. Je vacille sur jambes, j'oscille dans ma tête, je ne suis plus qu'une carcasse branlante, ébranlée. J'ai, mon seul soutien, la visite de mes filles. On joue à dîner au restaurant. Elles et moi, on fait semblant que l'existence continue. Parfois, en l'espace d'une soirée, je ressens une lueur fugitive, vite éteinte. Je ne sors de ma torpeur que pour faire mes cours. Là, la classe, silencieuse, attentive, en face, autour, je me ranime pour une heure quarante. Je ne comprends pas moi-même, les mots trouvent un passage à travers ma gorge

noyée. Ils sourdent, jaillissent en une coulée cohérente, venus d'où. Sais pas, je n'ai pas la force de vraiment préparer mes cours, de me concentrer. Cœur de marbre, cerveau de plomb. Je me pèse tellement à moi-même, c'est irrespirable.

Une seule chose peut me sauver, l'inspiration. J'hésite, je redoute. C'est presque sacrilège. Depuis quinze jours que je suis rentré de Paris, je ne cesse d'y penser, mais je n'ose faire face. Il y a le livre, que j'avais, depuis mai 1985, commencé avec ma femme. Elle m'avait mis au défi de parler d'elle et de nous, de notre couple, parfois infernal, tantôt si tendre, *toi qui prétends raconter ta vie, raconte la nôtre*. C'est vrai, je ne suis pas sûr pourquoi, j'ai pris l'habitude, depuis des années, de mettre ma vie en récits. D'en faire, par tranche, des sortes de romans. J'ai appelé ça, faute de mieux, mon « autofiction ». De l'autobiographie toute chaude, à vif, qui saigne, mais recomposée selon les normes propres de l'écriture. Ma vie, mais pour aboutir à des livres. Qui se lisent comme une œuvre romanesque. Je ne l'ai jamais prémédité, ce n'est en rien l'effet d'une quelconque doctrine. Venu ainsi, impérieusement, sais pas d'où. Je ne peux émettre que des hypothèses. En tout cas, c'est comme ça que ça s'est passé. Une histoire d'amour brisée, qui rappelle du fin fond mes souvenirs de guerre, *la Dispersion*. L'histoire de ma psychanalyse, qui fait surgir des tréfonds de la tripe ma mère, c'est *Fils*. Les affres de la quarantaine, passion, divorce, enfants, avec les années 70 à l'arrière-plan des gesticulations individuelles. Ç'aura été *Un amour de soi*. Je me découpe, de décennie en décennie, je me débite en tranches de vie. Ma femme veut la sienne. Nous avons même, là-dessus, passé un pacte. J'écris, elle lit, elle juge, j'incorpore à mon texte ses jugements, un livre à deux, déposé sur deux registres. Notre vie, notre livre, seulement c'est moi le scribe. Du même coup, mon livre, avec ma vie, a basculé dans le néant. Ça ne fait qu'un. Une semaine avant son retour à New York, Ilse disparue. L'avant-dernier chapitre composé, j'attendais ces retrouvailles pour que le livre se termine. Sur ce retour. La vie, le livre. La mort frappe. Je m'écroule. Tout s'est cassé net.

Si je parle de mes livres, ce n'est pas par narcissisme d'auteur. Mon narcissisme, il a reçu un tel coup, il est écrasé. En miettes. Non. Simplement, c'est que, pour un écrivain, l'essentiel de sa vie, que voulez-vous que ce soit d'autre que ses livres. Et si ses livres, de plus, racontent sa vie, comment voulez-vous parler de la vie sans parler des livres. Pour moi, il n'y a plus de frontière entre le vécu et l'écrit : ils passent sans trêve l'un dans l'autre, ils sont en communication, en communion incessantes. Entre eux, un absolu va-et-vient. Un pied dans l'un, un pied dans l'autre, comme ça que je reste debout. Soudain perdu pied. La mort frappe double. Quand

je me suis effondré, tout le bouquin s'est effondré avec moi. Ce récit à deux fils, la Parque, juste avant la fin, en coupe un. Le texte devient intissable. Pendant quinze jours, j'ai survécu en pur animal. Mangé à peine. Marché de mon logis à mes classes. Dormi douze treize heures, à larges doses de somnifères. J'ai évité le plus possible d'exister. Puisque, dès qu'on existe, on pense. J'ai essayé, le moins possible, de penser. Mais j'y pense quand même. Je n'arrête pas d'y penser.

curieusement, il y a une sorte de porche, de portique, en brique et en pierre, qui reste debout, qui s'accroche au mur mitoyen, ce devait être l'entrée de la première villa, du 2 bis, tout le reste éventré, avalé, rien qu'un nuage de poussière jaune qui recouvre les voitures dans la rue, ce piton, cet ultime roc, ne veut pas lâcher prise, le bulldozer se rue dessus, le cogne de sa pelle, le griffe de sa patte d'acier, arc-bouté à la maison voisine, ce moignon d'édifice, envers et contre tous assauts, ne cède pas, cette butte témoin résiste aux coups de bouter, du bouter, qui s'enrage, recule, revient, racle les gravats crissant jusqu'à travers ma fenêtre, soudain la machine haletante s'est arrêtée, les casques jaunes sont venus s'attrouper autour de ce tronçon de porte, conciliabule, ils ont apporté des échelles, une grosse lourdement appuyée contre la brique, une plus petite, montant jusqu'au faite de pierre, avec, à l'autre extrémité du chantier, le donjon encore dressé sur ses trois étages, on était brusquement redescendu au Moyen Age, cottes bleues et casques jaunes grimpant un à un aux échelles, rampant contre la forteresse encore intacte, béliers inutiles, machines de guerre impuissantes, les assaillants ont dû faire le travail à la main, juchés sur le pilier de pierre, avec un marteau et un ciseau, des heures, éclats par éclats, minuscules, sculpture meurtrière, casseurs d'élite, se délite, peu à peu le chapiteau se défait, la brique s'effondre, vers la fin de la journée, plus rien ne demeure au-dessus du rempart de tôle, une vacance grisâtre, poudreuse à la place des deux villas invisibles

de cette béance urbaine parvient dans ma salle à manger plus de lumière, une clarté souillée, salie, par-dessus la palissade, l'énorme trou qu'elle dissimule, s'alignent les façades arrière des immeubles qui bordent la rue de la Tour, on a écrasé, arraché les arbres des petits jardins enclos jadis à l'abri des villas, il reste à démolir le donjon à trois étages qui surplombe la boulangerie défunte, étrangement intact encore, pas une tuile ne manque au faite des cheminées, le mur fissuré, lézardé, arbore toujours les fenêtres étroites grillagées, on a installé pour la protection des étais en cercle au premier, pour les débris incontrôlés qui tombent, la tour déserte attend son assaut final, l'ultime destruction, le chantier entier en attente de mort, en

face de moi, chaque matin, chaque midi, ce champ de décombres, à force je m'enfonce dessous, les gravats me déchiquettent, ils accumulent sur moi ces blocs cassés, hétéroclites, ils me fragmentent, ils me concassent, avant de me vider, de m'évider, me transformer en fosse ouverte, six étages de parkings souterrains, ça promet, pas même un trou, un abîme au ventre de la vie, de la ville, tel est l'accueil de Paris, où je reviens passer un an, en janvier 91

cinq étages, à je ne sais combien de milliers de francs le mètre carré, dans ce quartier, clientèle huppée, dans l'appartement terrasse, on y logera la haute, déjà la pharmacie en face a fait peau neuve, l'ancienne officine obscure, étroite, que j'ai connue toute une décennie durant, s'est ouverte en larges vitrines, portes vitrées automatiques, la gamme entière des produits de beauté exposée sur le devant, les produits pour combattre les maladies, la mort, cachés à la vue, sur des rayons derrière, dans des tiroirs, destruction, puis renaissance, la marche de l'histoire, avec les crevasses des murs, les pans de cheminées qui pendent comme après un bombardement aux parois restantes, depuis le début de janvier, je vis, chaque matin, chaque midi, la démolition en direct, j'écris toujours avec ma vie, il y a un accord étrange, un retentissement imprévu, personne ne pouvait savoir d'avance, André Breton appelle cela un hasard objectif, après avoir écrit *le Livre brisé*, je suis revenu maintenant à Paris pour écrire la suite, dans ma tête j'ai longtemps songé à l'intituler *la Démolition*

J'y pense quand même, je n'arrête pas d'y penser. Au livre. Comme ma vie brisé. Interrompu. Cassé net. Presque fini. A l'avant-dernier chapitre. Ma femme n'avait plus qu'à revenir, j'aurais terminé sur le chapitre « Retrouvailles ». J'avais tout prévu pour son retour. Dès son arrivée à New York, la première semaine de décembre 87. Je l'aurais emmenée dîner au Café Español sur Bleeker Street, des habitués, là-bas le patron nous connaît, nous salue, ici c'est rare, nous sommes des fidèles. Nous aurions chacun commandé notre homard. Précédé de chorizos épicés en entrée. J'aurais pris du *flan*, la crème caramel du lieu. Le tout arrosé d'une bouteille de Federico Paternina blanc. Régulé comme du papier à musique. Je la connais par cœur, au cœur, la musique conjugale. Elle m'aurait dit, *chéri*, ou *honig*, ou *darling*, selon ses langues d'amour, *je suis si heureuse d'être de retour avec toi*. J'aurais dit, ma réponse, mon répons, et *moi je suis si heureux que tu sois de nouveau là. Je t'ai tellement attendue*. Trois mois séparés par une absurde question de visa. Je peux voir son front bombé, lisse, nimbé de ses cheveux auburn. Ses lèvres au sourire frais épanoui, charnu. Charnelle, des pieds à la tête, je la hume, je l'aime. Je la vois, je la prévois. Nous serions remontés nous coucher tôt, à cause du décalage horaire. Le lendemain, en une matinée, elle aurait rangé ses affaires, arrangé l'appartement. Repris tout en main, remis tout en ordre. Un foyer,

c'est l'ensemble des détails. Les plus infimes, les plus intimes. C'est là le plus important. Le foyer est l'empire, l'empyrée de la femme. Son règne. Je suis son vassal. Dès son retour, j'aurais de nouveau habité les lieux. Je n'aurais plus végété à leur surface, comme une moisissure. Son retour, je l'ai vu, prévu de longue date. Pas seulement un mari, elle a un travail qui l'attend. Capital, femme d'intérieur, mais qui ne veut pas vivre enfermée entre quatre murs, même dans quatre pièces. Essentiel. Un diététicien américain célèbre, qui a des fervents en Allemagne, cherche collaboratrice pour gérer ses intérêts germaniques. Marché conclu, ma femme est la personne qu'il lui faut. Passionnée de médecine, trilingue, pour une fois sa langue maternelle lui sera utile. En dehors des salles de classe. Au cœur de la vie active. Peut-être même, cet emploi, elle pourra le poursuivre après, de retour en Europe. Cette fois, sa chance qui tourne. Elle tient enfin le bon bout, le bon boulot. Besoin viscéral. L'autre besoin des entrailles, on tâchera aussi de le remplir. De la remplir. Elle en rêve, elle en bave d'envie. Fausses couches, deux fois si douloureusement raté. On réussira à la troisième. Du coup, c'est sûr, elle cessera de boire. Fini, l'horrible chapitre beuveries. Dans une semaine, elle arrive. Elle va commencer son travail, moi le mien. Je vais écrire, à même, à vif, nos retrouvailles. Le dernier chapitre. Fin de mon livre. Le début d'une autre vie.

Je vois, je prévois. D'un seul coup, tout se renverse. La péripétie, le nœud du tragique, Aristote le dit, il doit le savoir, c'est cela, exactement : le passage dans le contraire. Quand on croyait toucher au bonheur, juste à ce moment-là, la même semaine, Ilse devait venir vivre à New York, je vais l'enterrer à Paris, tragédie pure, c'est la définition parfaite. Au théâtre, on éprouve la fameuse catharsis. Dans l'existence, c'est l'annihilation brutale, l'anéantissement de la bête. J'ai hurlé comme un animal, seul dans ma chambre. Je suis resté prostré des heures sur le lit de mon bureau. Je ne sais pas comment j'ai traîné ma carcasse jusqu'à mes salles de classe, pu ouvrir la bouche. Lorsqu'on crève, on veut voir le moins de gens possible, personne. Sauf mes filles. Mon appartement est mon terrier, ma tanière. J'y rentre me cacher, me coucher. Je m'y réfugie. Je gis. Là, sur le dos, des heures. A New York, l'hiver, la nuit tombe vite. Je me noie dans la pluie de scintillements lumineux par la fenêtre. En moi sombré au plus noir tréfonds de la détresse. Enfoncé au plus obscur bournier du chagrin. Une lueur. Après une quinzaine de jours ainsi prostré d'âme et de corps. Une question. J'essaie de la repousser, loin, très loin. Elle revient, retourne, ritournelle. *Le livre*. D'un seul coup, le titre s'impose. *Brisé*, que pourrait-il être d'autre. Ce n'est plus une question. C'est un ordre, un impératif. Je dois le finir. Travail de croque-mort, une tâche de fossoyeur. A la morgue, c'est même une leçon d'anatomie. Hoquet, je recule. Je ne peux pas raconter ça, je viens de le

vivre, ça me tue. Comment écrire à chaud le froid glacial. Faire de la littérature avec le cadavre d'Ilse qui me hante les yeux. La séance au crématorium, à en vomir. Les convulsions de sa mère. La mort n'est pas monnayable en mots. Elle broie le cœur, tараude le ventre, écrase le cerveau. Je ne peux pas écrire *ça*. Sinistre, obscène, un vrai viol de sépulture, fricoter avec les dépouilles. Remuer les cendres. Dans l'urne. Déposée au coin du caveau de famille. A Bagneux. Prisonnier, le baigne. Peux pas m'échapper. Je suis condamné à écrire. Je n'ai pas le droit. C'est mon devoir. Quoi, faire des phrases avec sa charogne. Oui. Pas le choix. Ilse s'était donnée à moi complètement, le meilleur d'elle, le pire de nous, notre pacte. Que j'en fasse un livre. De nos horreurs, de nos stridences, de notre passion, un texte. Entre nous, c'était notre accord, total, au sein de nos discordances. Si je n'écris pas ce texte impossible, ignoble, elle meurt deux fois. Pour rien. Que sa mort serve à quelque chose. Aboutir à un beau livre. Tout doit. La formule célèbre de Mallarmé me rejaillit au visage, comme un crachat. Allongé dans mon bureau sur le couvre-lit mexicain rouge, je me tords d'angoisse. Je ne peux pas. Au-dessus de mes forces. Contraire à la moindre décence. Parfois se taire est la seule réponse digne au destin. Je ne peux pas m'arracher un lambeau de chair à chaque ligne. Inhumain. Un matin, je ne me souviens pas exactement quand, vers la fin décembre 87, j'ai été droit à ma machine. J'ai pris trois feuillets. Sur le premier, j'ai écrit le titre, *le Livre brisé*. Sur le second, le sous-titre de la première partie, *Absences*. Maintenant, il me reste à rédiger la dernière partie, *Disparition*.

un second bulldozer est venu, comme des tanks griffus, les deux machines à détruire ont raclé tous les gravats, pelleté tous les débris, jeté dans une benne les blocs de ciment ou de pierre, des camions les ont emportés, ils ont fait place nette, peut-être à cause du froid très vif, je ne sais, les engins ont disparu, en face, entre les murs des immeubles, une excavation énorme, seul le donjon de brique à trois étages se dresse, incongru, au coin de la rue, derrière la palissade de tôle bleue, un trou immense se creuse, un abîme géant entre les habitations vivantes, sous la dalle des villas de brique maintenant enlevée, une vaste fosse, plate, mate, s'étale, couleur grisâtre comme le plafond bas, ras, des nuages charbonneux, j'écarte le rideau de ma fenêtre, je m'absorbe dans ce vide, précipité dans ce sépulcre, je disparaîs par la crevasse, juste en face de moi, entre les immeubles, avec les fragments des demeures fracassées encore collés aux parois, une cheminée cassée net, des traces de plancher, restes grotesques suspendus en l'air, je retourne à mon bureau, je m'affale devant ma machine, elle me ressemble, mon fidèle bric-à-brac, divisée comme moi,

irrémédiablement, à mon image, une Smith-Corona antique, modèle depuis des lustres abandonné, Electra, n'existe plus que sur ma table, clavier américain, j'ai dû l'acheter à Boston, à New York, je ne sais plus, j'ai fait supprimer des touches, rajouter des accents français, comme les moteurs U.S.A. n'ont pas les mêmes cycles, le courant pas le même voltage, on m'a bricolé une espèce de transformateur qui gît à côté, un rafistolage précaire, on m'a prévenu, le moteur peut caler d'un moment à l'autre, fonctionnement ne tient qu'à un fil, pur miracle si ma machine peut encore écrire, quoi, j'ai toujours, de livre en livre, depuis vingt-deux ans, écrit ma vie, par à-coups, quand elle a d'elle-même formé des chapitres, clos des phases, alors je l'ai ressuscitée en phrases, molle, avachie, j'ai tenté de lui donner du style, j'ai cru en écrivant me libérer du carcan de ma carcasse, lorsque j'étouffe dedans, j'ai voulu m'en échapper de page en page à perdre haleine

et maintenant je reviens m'asseoir, devant ma machine, dans mon fauteuil, bras sur les accotoirs de chrome, geste habituel, doux comme une caresse, je n'ai pas pu résister, après avoir, en écartant le rideau de ma salle à manger, contemplé cette béance, j'ai appelé ma fille aînée à New York, six heures du matin là-bas, elle est déjà debout, se lève tôt, j'avais besoin, physique, envie absolue, irrésistible d'entendre une voix aimée, la sienne, forte et tendre à la fois, si féminine et pourtant virile, la femme c'est moi, si creux, si vide dans le ventre, si avide d'être rempli, Renée un moment m'emplit d'aise, d'air, je respire, je reprends souffle en basculant de l'autre côté de l'Atlantique, je lui dis, *I wanted to hear your voice*, je lui dis, *I miss you so much, I wish now I were in New York*, pour que je dise, lorsque je suis à Paris, que je voudrais être à New York, il faut que quelque chose au plus profond de moi craque, une colossale fêlure, irrémédiable, à jamais coupé de moi-même, mon destin, c'est ma malédiction, ma maladie, j'ai dû raccrocher le téléphone, je me raccroche maintenant, attablé, affalé, à ma machine, à écrire, c'est écrire ou crève, pas d'autre choix, ou bien je me flanque en l'air, écrire quoi, eux, là-bas, derrière la tôle qui masque la démolition, du fond de la fosse béante, de ce tombeau à ciel ouvert, ils vont construire un immeuble, autre chose, au prix du mètre carré on y logera les rupins, les ripoux, qu'importe, plus moderne, l'histoire continue, la mienne s'est arrêtée, j'ai l'existence suspendue, avant, pendant dix ans avec Ilse, délices et délires, exécutions et extases, de quoi écrire, à présent, écrire quoi, comment raconter sa vie quand elle s'est évaporée, raconter sa volatilisation, voilà, une fois de plus, je me retrouve coincé dans les mâchoires de l'entre-deux, une vie qui n'est plus, une mort qui n'est pas encore, la mort dans la vie, on appelle ça une survie, moi, je nomme ça l'après-vivre

DÉPART

De décembre à mai 88, à New York, dans la froidure étincelante des ciels bleu acier, dans la grisaille accablante, à ras d'immeubles, des nuages de plomb, jour après jour, ma dépouille a survécu. Je ne sais comment, par routine. D'heures en heures, interminables, étirées à l'infini d'ennui, j'attends le seul moment auquel j'aspire, l'instant béni du coup d'éteignoir aux somnifères. Une journée entière à traverser, minute par minute, pour atteindre mon unique but, sombrer aux ténèbres. Impitoyable, chaque réveil me rejette dans une clarté bourbeuse. Il faut renaître de cette fausse mort. Une nausée diffuse me soulève le cœur. Je dois me lever. Vivre recommence. Malgré moi, ma défroque s'accroche, comme une bête à son terrier, à son terreau. Ma carcasse s'agrippe au sol de la planète, mes pieds y restent plantés, mes cellules sont ma geôle. Aveuglément, elles veulent demeurer cousues dans leur sac de peau. Je suis prisonnier de mes chairs. Pourtant, elles sont mêlées aux cendres d'Ilse, sous la dalle de Bagneux. Une essentielle partie de moi est enterrée au cimetière. Le peu qui subsiste se désagrège. Maintenant, mon livre s'est envolé là-bas dans les lointains d'Europe. L'écrivain s'est volatilisé. Je suis réduit à la somme titubante de mes organes, j'erre de pièce en pièce, le long du couloir. Sans écriture, le matin, plus d'oasis. Dans mon appartement, je suis perdu en plein désert. Le logis aux larges baies à vue magique, incendiées de soleil, constellées de feux nocturnes, est devenu inhabitable. Je suis sans foyer. La femme, c'est l'être. L'être. Sans ma femme, je suis au point mort. Ce qui me propulse encore, la mécanique des gestes. Mes jambes me portent, en rasant Washington Square, jusqu'à mon bureau. Et retour. De la salle de classe, elles me ramènent à mon vide sidéral. Ma bouche s'ouvre, pour parler, de six à huit. A dix heures, pour me nourrir. A peine. En six mois, j'ai perdu plus de six kilos. Ce qui me reste de vie ne fait plus le poids. Début mai 88, je ne suis plus que ma propre absence.

Je revis quand je revois mes filles, quelques instants. Ces moments rares sont rationnés. Comme pendant la guerre, j'ai mes tickets de subsistance, régime très strict. Cathy, le dimanche à déjeuner. Renée, les soirs où elle est libre. Entre-temps, j'ai mes perfusions d'existence par téléphone. Lorsqu'au bout de vingt minutes, au bout du fil, Cathy me dit, *now I must go and relax*, après sa journée de travail elle veut se détendre, je me raidis. Une

fois que j'ai raccroché, je suis de nouveau une épave abandonnée au milieu de mon bureau. Souvent, j'appelle Renée, sa voix mélodieusement enregistrée résonne, *hi, I am Renée Doubrovsky, if you want to leave a message*, quel message sur son répondeur, j'appelle au secours, je me contente de dire, *hope you're having a good time, call me when you can, honey*. Elle me rappelle toujours, parfois très tard, en rentrant chez elle. Parfois, le matin, de son gratte-ciel de Wall Street. Moi qui ne voulais pas d'enfant du tout, que Claudia a dû violer à deux reprises pour les faire, mes filles sont mon unique soutien. Sans elles, je suis invertébré, je m'écroule. Pendant tout cet hiver de gel et de nuit, elles ont, tour à tour, réchauffé ce qui restait en moi de vouloir-vivre. Mais elles ont leur vie, à elles. Elles ne peuvent, malgré leur amour, m'aider à ressusciter la mienne. Ce qu'elles font, elles m'empêchent de me tuer. Souvent, le soir, quand la ville par mes fenêtres scintille, je n'ai plus une lueur d'espoir. A ces moments, même mon livre à paraître ne me retient plus, je roule à l'abîme, le désir brutal, lancinant, s'empare tout entier de moi, une envie si forte me prend, me pousse, en finir une fois pour toutes, une impulsion irrésistible d'éteindre mes pensées m'empoigne à la gorge. Ouvrir le placard, tous ces cachets, ces comprimés, m'endormir pour de bon. Soudain, Renée surgit devant mes yeux. Lorsque je lui ai déclaré un jour, *I can't stand it any more, I'll do away with myself*, elle a planté son regard dans le mien, d'une voix dure, incisive, décisive, qui m'a pénétré au fond des chairs, elle a répondu, *you can't do that to me*. Non, je ne peux pas lui faire cela, lui faire ce qu'Ilse m'a fait. Cette issue m'est interdite. Avec ma cadette, Cathy, comme elle est handicapée, je n'aborde jamais la question, mais, elle a beau être incapable de pensée abstraite, elle sent concrètement les choses, elle vise juste. Moi, en proie à un accès subit de mort, cela me prend à l'improviste, elle me dévisage, m'assène, *I want you alive*. Je ne peux pas m'assassiner. Mes filles veulent leur père. Je le leur dois. J'ai été, avec mes voyages en zigzags, dans leur enfance, un père à éclipses. Maintenant, je ne peux pas m'éclipser. Et pourtant, je vais repartir. Une fois de plus, les quitter. Le 24 mai a été mon dernier jour de classes. Le semestre de printemps, à l'université, est terminé, et, avec lui, mon année américaine. Celle qu'Ilse aurait dû passer ici, à mes côtés. A l'automne, je dois enseigner à notre antenne de Paris, *New York University in France*.

Quand je dis, je dois, ce n'est nullement une obligation professionnelle. Personne ne m'y force. Que moi. Mon contrat, mon *special deal*, un an à Paris, un an à New York, c'est moi qui l'ai demandé. On me l'a octroyé comme une faveur particulière, aucun autre collègue ne jouit d'un traitement semblable. Je suis sans doute le seul à l'avoir en Amérique. Invariablement, lorsque j'explique aux gens mon Paris-New York, le système S.D., ils s'exclament, *vous en avez de la chance*. Ma chance est

devenue soudain ma tragédie. J'ai construit mon va-et-vient depuis plus d'un quart de siècle. J'y tiens, il me tient. Divisé par le milieu, en dédoublant ma vie, il la redouble. Deux appartements, deux langues, deux cultures, deux pays, deux peaux, un an sur deux. A deux. Au fil des ans, j'ai toujours eu, pour m'accompagner, une compagne. Claudia, Rachel, Ilse. J'ai toujours navigué en couple, pérégriné en tandem. Dans le changement perpétuel, il faut la continuité conjugale. Parmi les allées et venues, la stabilité du corps, du cœur. Sinon, les vadrouilles vous expulsent de vous, les déambulations vous démantibulent. Si l'on n'est pas deux pour s'épauler, la bourlingue disloque. Pour la première fois de ma vie, mon retour en France sera solitaire. Pour la première fois de ma vie, je le redoute, je l'appréhende. Du fond de la tripe, mon trip. Me donne une trouille intense, je le repousse. Je lanterne. Au lieu de m'envoler vers Paris, dès la fin des cours, comme d'habitude, je décide de passer le mois de juin à New York. Rien ne presse. Rien ne me contraint non plus. Mon contrat, je puis, si je veux, l'annuler. Il ne me lie pas. Il me ligote. Je suis prisonnier de moi-même, je suis enfermé dans mon carcan. Qu'un mot à dire, il ne tient qu'à moi. Si je désire rester un an de plus à New York, près de mes filles, un autre collègue sera trop heureux de diriger notre programme parisien à ma place. Pour la sortie de mon livre, je pourrais prendre un congé payé de six mois. Une solution possible, sans doute souhaitable. Mes filles la souhaitent, *Daddy, I don't want you to go, I'll miss you*, Cathy me demande de rester, Renée, *It's a shame you want to go, why do you have to?*, pour elle, pas logique que je veuille partir. Après un tel choc, qui m'a ébranlé, démolí au tréfonds, je devrais me reposer l'être. Mes filles voudraient me garder dans leur chaleur, à portée de leur foyer. Moi qui n'en ai plus, j'ai aussi besoin de demeurer auprès d'elles. Je m'accorde un sursis en juin. Un mois encore. Et puis, après, il faudra plier bagage, lever le camp, reprendre la route des errances. Je suis à moi-même inexorable. Le déchirement est mon destin.

Je sais que, lorsque je serai à Paris, mes filles me manqueront de façon poignante. Je sais que, si je reste à New York, Paris me manquera au-delà du dicible. Ainsi que j'ai construit ma vie. Il faut toujours qu'une moitié de moi me manque. Je cours après l'autre, à travers les années, les continents. Quand je la rattrape, je n'ai plus qu'à recommencer, en sens inverse. J'aurai passé mon existence à ma poursuite, sans jamais m'atteindre. Je m'arrange pour ne jamais accéder à la plénitude. Je suis irréconciliable avec moi-même. Vingt ans, j'ai été Julien, depuis quarante ans, je m'appelle Serge. Mes deux prénoms me divisent par une frontière invisible, insurmontable. Je l'ai reproduite partout, je l'ai étendue à tous les domaines. Pourquoi j'ai inventé ce système qui me fend la vie, le cœur, par le milieu. Maintenant, avec mes filles, autrefois, avec ma mère. Vivre, vieillir, peu à peu, mûrir,

mourir, paisiblement, au sein de son propre pays, entouré de sa famille, pourquoi je me le suis interdit. J'ai tenté de m'en expliquer, de me l'expliquer, il y a longtemps, dans d'autres livres. Avec *Fils*, chez mon analyste. Naturellement, on découvre mon œdipe. Si coriace, que, pour pouvoir m'attacher à une autre femme, réussir à me marier, il m'a fallu, entre ma mère et moi, mettre l'Atlantique. A ma sœur, la Manche a suffi. Elle s'est établie en Angleterre, dans sa magnifique demeure, elle a pignon victorien sur rue typiquement britannique. Je ne suis pas le seul enseignant français aux États-Unis. D'autres que moi s'y sont fixés. Je n'ai pas de point fixe. A peine j'ai quitté ma mère, on s'écrit deux, trois fois par semaine, après quelques mois, je brûle de la retrouver. Ainsi mon va-et-vient se met en branle. Version divan. Elle est vraie. En face à face, avec moi, avec lui, des années, chez Akeret. Mais il y a aussi la mère patrie. Mon histoire n'est pas seulement familiale, elle est historique. J'ai des souvenirs saumâtres. Avant la guerre, les papillons collés par les soins du P.P.F. sur la plaque de mon père, *Tailleur/Tailor*, rue de l'Arcade. Pendant, la queue, au commissariat du Vésinet, pour y faire, en décembre 41, timbrer les cartes d'identité des quatre lettres à l'encre rouge. Ça m'a marqué. Ce genre d'expérience s'imprime en vous. La rafle du Vel' d'Hiv', en juillet 42, c'étaient des flics français. Quand le giletier roumain de mon père a disparu, quand sa fille est venue pleurer à l'atelier. Ça ne s'oublie pas. C'est aussi un flic français qui est venu nous prévenir, en novembre 43, arrestation imminente, qui nous a sauvé la vie. Ça ne s'oublie pas non plus. Les bons, les mauvais, la France était coupée en deux. Je le suis resté depuis. Les années 40, j'y ai survécu, je ne m'en suis jamais sorti. Je porte à jamais en moi une France ambivalente. J'ai essayé de me l'expliquer, de m'en expliquer ailleurs. Dans la *Dispersion*, le *Livre brisé*. Je n'y reviens pas. Cela me revient toujours, remonte soudain en moi comme une lointaine nausée. Pourquoi je suis parti en Amérique. Tout le monde s'appelle Doubrovsky, tout le monde est circoncis. A Harvard, en 55, je suis un réfugié. De luxe. A Boston, en 56, je me marie. En grande pompe. J'ai tenu bon, là-bas, trois ans, j'ai fait venir ma mère, ma sœur. Et puis, je me suis reprécipité en France, une envie irrésistible, une faim-ville, la boulimie du sol natal, besoin absolu de me retremper dans ma langue. Le français est ma patrie. Je n'en ai pas d'autre. Tout en double, mais jamais ma nationalité. Impensable. Mon unique fibre patriotique est hexagonale. Comme mon écriture. Je n'ai jamais écrit une ligne en anglais. Aux États-Unis, j'ai perdu mon nom à coucher dehors. Mais mon nom, comme écrivain, je ne peux, ne veux me le faire qu'en France. Je me suis même arrangé pour que ce que j'écris soit strictement intraduisible, inexportable. L'inverse de moi.

Pareil avec mes filles qu'avec mes livres. Inexportables, mais dans une direction opposée. Inconcevables ailleurs qu'à New York. Elles sont rivées

à leur rive de l'Atlantique. Avant même qu'elles n'ouvrent la bouche, Renée, avec ses cheveux blonds bouclés, ses yeux bleu clair, son corps mince, musclé, Cathy, le visage plus aigu, pâle, grandes amandes noires, tignasse de jais, l'une belle, l'autre jolie, ne peuvent être autre chose qu'américaines. Inscrit au physique, marqué dans leur corps et dans leurs gestes. Dès qu'elles ouvrent la bouche, Queens nasille, l'accent de la banlieue de New York. Leur mère parle un anglais de Harvard distingué, élevée dans la bourgeoisie de Boston. Chez ses filles, New York éclate dans la moindre sonorité vocale. Elles ont un parler du cru, très cru. Avec moi, elles ont trouvé quelqu'un à qui parler, je leur réponds du tac au tac, de slang à slang, de *fuck* à *shit*. Ma fille cadette n'en revient pas, *I could never talk like that with mother*. Non, à chacun son rôle, sa mère l'élève, elle doit être, avec sa mère, bien élevée. Sa mère l'éduque, essaie de lui faire comprendre des mots qu'elle lit dans les journaux, des termes abstraits, *legality*, *democracy*, ce que ça veut dire. Un vrai casse-tête, forcé, sa mère est un peu casse-pieds. L'instruction permanente fatigue Cathy. Avec son père, elle rigole. *I can say anything I want with you*, c'est vrai, avec moi, elle peut tout dire. A Montréal, elle est partie en week-end avec Jim. Faute d'argent, ils ont dû prendre la même chambre. Je demande, *with one bed or two?* Elle dit, *two, of course*. Je dis, well, *one can move quickly from one to the other*, ses yeux s'amuse, s'allument, elle dit, *you'd like that*, j'admets, bien sûr, *and how*, si j'étais avec une fille qui me plaise dans une chambre à deux lits, je passerais rapido de l'un à l'autre, elle rit, *you're a dirty old man*. Avec elle, dans son enfance, je régressais joyeusement, je me mettais à quatre pattes, à braire, on courait à perdre haleine sur la plage immense de Rockaway Beach. Maintenant nos jeux sont verbaux, un tantinet érotiques, on se raconte tout. On se chatouille l'oreille pour rire. Elle n'en revient pas, son beau-père, sa mère sont très à cheval sur les principes, ils ne toléreraient pas la moindre allusion équivoque. Avec moi, pas de tabou, *I can say anything to you*, c'est vrai, on peut tout me dire et je puis dire tout. Mais quand même sida oblige, de loin, je veille, je surveille, *you have to be careful whom you go out with*. Ses yeux s'ouvrent, *of course*. Avec Cathy, je retrouve ce que j'ai, depuis si longtemps, perdu. L'innocence.

Avec Renée, naturellement, c'est une fille brillante, compliquée, nos rapports sont plus complexes. Elle a une personnalité très forte, un tempérament accusé. Des fois, elle m'accuse, rare, ça arrive, quand on retourne à l'enfance, *you went your own way to Europe and left us entirely to Mummy to be taken care of*, mes départs soudains sont restés pour elle des chocs traumatiques, laissée des mois aux soins exclusifs de sa mère, elle m'en a longtemps fait grief, beaucoup plus tard, j'ai su que sa révolte avait frisé la délinquance, vers treize ans, elle piquait des articles dans les grands magasins avec ses copines, avec des copains du quartier, elle faisait

partie de gangs, on fumait des joints en bande, dans leur groupe il y avait des dealers de drogue, quelques-uns ont été fourrés en tôle, bagarres au couteau, sa mère et moi, on n'a jamais eu la moindre idée, on croyait tous les ados du quartier bien sages, Renée ramenait de bonnes notes de l'école, garantie de bonne conduite, dans mes rêveries de promeneur solitaire, Parkside East, Vleigh Place, Main Street, le long des trottoirs de ciment raboteux, des maisons ou des immeubles de brique déserts, bordés de pelouses tondues, je n'aurais jamais une seconde imaginé ma fille côtoyant des malfrats, frayant avec des frappes en herbe, sa mère et moi pensions qu'elle poussait bien, qu'elle poussait droit. Bien sûr, nous étions tellement pris par la cadette, préoccupés par ses problèmes. L'attention parentale se déversait sur sa sœur. Un miracle que Renée ne soit pas devenue une dévoyée. Dans la grande maison de brique où chacun faisait chambre à part. Moi, lorsque j'étais là, fin d'après-midi, soirée, muré dans mes livres. Il faut bien préparer mes cours. Mardi, jeudi, après mes cours, la cour, je vais vivre mes oaristys en ville. Sa mère, disparue à son journal, très prenant, le journalisme, surtout si on couche avec le patron. Je regarde, de temps en temps, le carnet de notes, bonne élève, tout va bien. Je sors aussi, de temps en temps, avec Renée, au cinéma, dans le quartier, à Queens. Pour les grandes occasions, anniversaires, retours de voyage, au théâtre, à Manhattan. Nous ne dînons jamais ensemble. Mes filles dînent avec leur mère vers six heures et demie. Moi, vers neuf heures, je m'installe, dans la cuisine déserte, Claudia et Cathy couchées, avec ma bouteille de Californie ou du Chili. Parfois, Renée descend, elle s'assied à mes côtés, dans le coin dînette à baies vitrées, en face, les arbres du jardin s'estompent, les maisons du voisinage brillent de feux discrets. Ma tête s'allège, mes idées tournent, nous bavardons des heures, de tout, de rien, je passe une soirée délicieuse, amoureuse, avec ma fille. Comme avec ma mère. D'ailleurs, j'ai donné à ma fille le prénom de ma mère, elles s'appellent Renée. Cela assure ma continuité. Ma mère, je me souviens d'elle ratatinée, voûtée, vieillie. Ma fille est radieusement belle, mince, yeux bleus, longs cheveux blonds. Mon type, dont je rêvais à vingt ans. Maintenant que je suis bien au-delà de quarante, je me repais de ses quinze ans, de ses seize ans. En paix, en père. Nous parlons parfois jusqu'à minuit. En anglais, c'est là le hic. Notre complicité tendre, intime, a ses limites linguistiques. *I love you* n'est pas un instant identique à *je t'aime*. En anglais, naturellement, je vouvoie ma propre fille, comme mon garagiste. Bien sûr, on peut ajouter *honey*, *sweetheart*, pour l'inflexion. Ce n'est pas pareil. Parfois, les gens s'étonnent, se scandalisent : comment, vous n'avez pas appris le français à vos filles? D'abord, la cadette est handicapée, ça règle la question. Déjà un miracle qu'elle soit arrivée à manier l'américain avec prestesse et humour. Mon aînée a parlé en premier français, à Paris, en 64, à la maternelle. En 65, de retour à Amherst, Massachusetts, elle s'est mise à l'anglais. De nouveau, en 66, à Paris, elle s'est remise au français. Et puis, réinstallée l'année suivante

en Amérique, elle a refusé tout net de me répondre en français. Claudia est américaine, la fille a décidé de s'en tenir à la langue maternelle. J'ai continué quelque temps dans mon idiome, Renée m'a répondu dans le sien. J'ai fini par abandonner la partie, la repartie. Désormais, je pars seul en France. Claudia rejette mes zigzags transatlantiques, maintenant qu'elle est à New York, elle y reste. Ma devise a toujours été : qui m'aime me suive. Je ne sais si Claudia m'a jamais aimé. En tout cas, en 67, elle ne m'a plus suivi. J'ai été rejoindre ma mère, ma sœur et ma Tchèque. Été de passion flamboyant. Mon nomadisme m'a coupé de ma femme. Mais, bien pire, de ma fille. Ma femme, je l'ai remplacée par d'autres, beaucoup d'autres. Ma fille m'est unique. Sa soeur, je l'adore, en animal. Anglais, français, les viscères n'ont pas de langue, la tripe est bien plus bas située que la bouche. Ses limites ne me gênent pas. Avec mon aînée, le soir, dans le coin cuisine de Queens, descendue tenir compagnie à son père, nous partageons nos plus menues nouvelles, nos plus infimes émotions, très tard la nuit. Nous ne partageons pas la même culture. Je lui demande, *what did you study at school in your contemporary theater course?*, elle répond, «*Long Day's Journey into Night* », *I love O'Neill*, moi aussi, j'aime O'Neill, mais elle n'a pas très bien idée qui sont Racine ou Molière. Shakespeare non plus, d'ailleurs, pour être juste. Trop difficile, on ne le lui a pas fait étudier à l'école. Culture classique, dans les *high schools* de Queens, elle a disparu par une trappe, aux oubliettes. Subsiste dans deux ou trois écoles privées pour surdoués ou attardés. Moi qui, à son âge, m'échinai sur Eschine, qui avais, pour le Socrate des *Dialogues*, un amour très platonique. Renée et moi ne parlons ni la même langue ni le même langage. Nous n'écoutons pas la même musique. Elle a ses chanteurs, qui attirent des foules énormes et dont j'ignore jusqu'au nom. Les Beatles sont parvenus jusqu'à moi, mais tout juste. Dans ma caboche, y a *d'la joie*, c'est Trenet qui chante. Ou Piaf. Ou Brassens. Ou Brel. Après, je m'en branle.

J'ai fait une dernière tentative. Lorsque, délaissant les forêts d'Amherst, nous avons en 66 emménagé à New York, j'ai voulu mettre Renée au Lycée français. Lui donner, me donner une dernière chance d'avoir en commun une culture. Là, sa mère, toujours impassible, a vu rouge, elle a dit, d'une voix blanche, *jamais de la vie, je ne veux pas que ma fille soit comme toi une déracinée, je veux qu'elle soit américaine*. Peut-être de ma faute, j'avoue, je n'ai pas assez insisté. Pas fait jouer l'autorité paternelle. Pour l'éducation de mes filles, je m'en suis toujours remis à leur mère. Tâches et devoirs, je les lui ai toujours refilés, d'école et du reste. A force de m'en remettre à elle, je me suis démis. Mon articulation familiale se disloque. Avec ma mère, j'ai une langue maternelle. Avec mes filles, une langue paternelle. Une fois de plus, je me dédouble, je me démembre. Jamais pu me rassembler sous le même moi. Maintenant, glacé par la mort, retranché

de sa moitié, l'homme a besoin de réchauffer ce qui reste de lui près de ses filles, il voudrait rester un an de plus à New York. L'écrivain a besoin de rentrer en France, de retrouver, même solitaire, la mère patrie. Mes filles me pressent, m'oppressent, *why do you have to go, please, stay here*. La décision ne tient qu'à moi, qu'un mot à dire. Seulement moi, je suis irrémédiablement coupé en deux. Et cela va aller de pire en pire. Mes filles vont de plus en plus me manquer. J'ose à peine envisager l'avenir. Tant que je professe, que mon va-et-vient continue, je continuerai à les voir. Par tranches de vie successives, j'aurai ma portion de père. Quand je prendrai ma retraite, je suis condamné à les perdre. De vue, pas question de me fixer ailleurs qu'à Paris. Je les verrai aux vacances et de vacances, en Amérique, on a quinze jours. Parfois, trois semaines. Elles préféreront, c'est bien normal, les passer avec leur homme, amant ou mari. Qu'avec leur père. Dans sa vieillesse, Œdipe avait Antigone et Ismène. Pour la mienne, mon œdipe m'aura privé de filles. A force d'être attaché à ma mère, j'ai dû fuir. Ma fuite est devenue une dérive, une débâcle. Pourquoi je me suis fabriqué des enfants américains. Pourquoi j'ai fait carrière en Amérique. Pardi, pas que des raisons secrètes, pas que les torsions d'inconscient, que les relents d'histoire. Je me suis aussi vendu pour du fric. Moins noble, mais non moins évident. Pour des deniers, je me serai dénié une fin de vie vivable. Pour une meilleure paie, je me serai amputé dans ma personne. J'ai choisi l'Eldoradollar, mais j'ai tout dilapidé. Pas même un logis que je possède. Rien dans les mains, un peu dans les poches, je suis Jean sans Terre. Ce n'est que justice, ça finira par m'enterrer.

J'ai les rapports les plus intimes avec ma progéniture. Et les plus étranges. Mes filles me sont étrangères. Elles sont à cent pour sang américaines, je suis, malgré mes longues années d'Amérique, complètement français. Même quand je suis à New York, nous ne sommes pas sur la même planète. Nous vivons dans des mondes séparés. Naturellement, à vingt-huit ans, à vingt-trois ans, elles ont leur vie. A elles, distincte de la mienne, c'est normal. Partout pareil, pour tout le monde. Mon cas est particulier. Non seulement nous n'avons pas la même langue, la même culture, nous ne lisons pas les mêmes livres, nous ne voyons pas les mêmes films. Souvent, nous ne mangeons pas la même nourriture. Renée n'aime pas la cuisine française, trop riche à son goût, surtout les sauces. Cathy aime bien, est plus éclectique. Elle adore les œufs en gelée, tous les aspics. Mais l'idée de manger des huîtres crues, des escargots cuits lui soulève le cœur. Moi, la sauce aux airelles avec la dinde de Noël ou de Thanksgiving, les patates douces me répugnent. Nous avons des compromis que nous allons chercher très loin : avec Cathy, je dîne chinois, avec Renée, japonais. L'Extrême-Orient nous rapproche. Nous partageons aussi les bonnes choses d'Amérique, *shrimps, spare ribs*. Mais pas aux mêmes heures. Les rares

fois où elle passe la soirée chez moi, Cathy se plaint, *why do you have to eat so late?*, elle a des horaires yankees, six ou sept, moi, espagnols ou pire, neuf ou dix. Nous nous accordons pour neuf heures moins le quart. D'attendre, Cathy n'a plus faim, moi pas encore. Renée est plus souple, elle s'adapte aux habitudes paternelles, par gentillesse. Ses rythmes sont différents des miens. Moi qui suis d'humeur casanière, un tantinet replié sur moi-même, Renée a un cercle innombrable d'amis, elle se couche très tard tous les soirs, se lève très tôt le matin, quatre ou cinq heures de sommeil lui suffisent, elle repart avec un entrain inébranlable. Extravertie comme je suis introverti. Notre vie n'a pas le même sens. Mon aînée se meut dans un monde qui m'est absolument inconnu, inaccessible. Wall Street est pour moi un nom légendaire, comme Athènes ou Rome. A une demi-heure de mon appartement de Bleecker Street, je n'y ai jamais mis les pieds. C'est hors de ma sphère. Une sorte de mythe. Pour Renée, sa passion et son bifteck. Son univers. Son père occupe le champ de la littérature, sa mère obstrue journalisme et politique, elle a choisi la finance. Quand elle m'explique qu'elle est, à vingt-huit ans, *Junior Vice-President* d'une des plus grandes firmes d'investissements, Drexel Burnham, qu'elle est une des rares femmes qui aient accès à la salle à manger réservée aux grands patrons, je suis très fier, mais incapable de vous dire ce qu'elle fait. Quelque part entre ordinateurs et management, son territoire m'est totalement inconnu. Je ne puis pas même l'imaginer. Lorsqu'elle va à son travail, pour moi, Renée s'évanouit. Après le travail, quand elle me raconte la ronde des bars du quartier, en bandes, à se rincer la dalle de whisky, mi-business mi-drague, parmi cotes et échos du jour, I.B.M. remonte, Suzanna découche, j'ai peine à me représenter. Renée comprend mal comment je peux passer mon temps, cloué à ma machine à écrire, le nez plongé dans mes bouquins. *I love people, I love interaction with them.* Je consacre mon existence aux mots et aux idées, ma fille aux gens et aux chiffres. Elle ne lira jamais mes livres, je n'apprécierai jamais ses capacités. Cathy, je puis mieux la suivre. A la mairie, service des retraites d'instituteurs, elle classe des documents, fait des photocopies, elle répond au téléphone. Ça, je pige, c'est à ma portée. Mais son chef de bureau égyptien et acariâtre, sa copine portoricaine et bien en chair, son ami guinéen timide, son boy-friend du moment sicilien, son entourage de gagne-petit multiethniques m'échappe, leurs plaisirs, partir à sept heures du matin le samedi dans de gros cars jusqu'à Atlantic City jouer dans les casinos de front de mer avec des machines à sous, me sont incompréhensibles. Leurs plaisanteries, dans leur parler petit-blanc, sont souvent pour moi du petit-nègre. Ce n'est pas seulement le français qui nous sépare. Notre anglais n'est pas le même, mon anglais est celui du *New York Times*, Renée a celui du *Wall Street Journal*, Cathy a ses tabloïdes, son *Daily News*.

Pourtant, ces filles étrangères me sont les êtres les plus proches. Ces liens sont les plus étroits et les plus obscurs. Nous n'évoquons quasi jamais leur enfance. D'ailleurs, j'ai très peu de souvenirs. Les enfants ne m'ont jamais beaucoup intéressé, ils m'insupportent. Claudia les élève, note les progrès, les difficultés, je paie la note. Division du travail, moi, je m'occupe des dimanches. A Amherst, descendant des collines boisées dans la vallée, j'emmène Renée visiter les vaches de la section agricole, dont s'enorgueillit l'université du Massachusetts. Bien tranquilles, odorantes, dans leurs étables. A New York, Cathy et moi marchons des heures sur le sable, allongé à l'infini, de Rockaway Beach, étourdis par le fracas verdâtre de l'énorme ressac, les poumons, l'âme récurés. Je joue aussi. Avec Renée à tick-tack-toe, aux dames, taquine l'intellect, souvent elle qui gagne. Avec Cathy, on lance des boules qui manquent régulièrement les quilles, si l'on ne va pas à la *bowling alley*, c'est le *playland*, chevaux de bois, stands, attractions foraines, il y a tout ce qu'il faut. Le passé, entre nous, on ne s'y attarde guère. Renée fait parfois allusion aux chocs terribles de mes départs. Je me rappelle une scène horrible où, à trois ans, en courant dans notre appartement parisien, elle s'est fendu le crâne contre le battant d'une porte. Elle en porte encore la cicatrice sur le front. Mais elle semble guérie de son enfance. Autre scène mémorable. Moi, à Paris, avec Rachel, en 77, tout occupé à faire publier *Fils*. Début de l'été, Renée m'appelle, en larmes, elle déprime, son boy-friend garagiste vient de la quitter, mais ce n'est pas ça, pas que ça, toute sa vie qui lui retombe sur la tête, et sa tête, elle a besoin de la faire examiner par un psy. Je viens de recevoir un à-valoir de 5 000 francs pour mon livre. Le récit de mes ébats avec mon psy lui paiera le sien. La somme passe directement du père à la fille. L'analyse semble avoir mieux réussi à la fille qu'au père. Moi, elle m'a, ce n'est pas rien, libéré la plume, elle a accouché de l'écrivain. L'homme est resté maniaque, schizé, enkysté dans ses obsessions, ankylosé dans sa névrose. Renée en est sortie renforcée, la tête solide sur les épaules, décidée à se dégager de son passé pour se construire un avenir, *the past is past*, ses reproches envers son père ou sa mère, elle passe l'éponge, elle se recommence à zéro, du moins elle le tente, courageusement, accès dépressifs, elle arrive à les contrôler. Lorsqu'elle est entrée à mon université, elle sait où elle va. Elle se trace avec sûreté son chemin. Nous, on l'avait fait, comme il se doit pour une fille bien, pianoter, inscrire à un cours d'art dramatique. Elle bouscule père et mère, se jette dans le business. Renée renaît. A elle-même. Elle suit sa voie propre. Je sais qu'elle fera son chemin. C'est l'inverse de mes allées et venues oscillantes : la ligne droite, qui s'élève. Dans son métier, elle est déjà montée en flèche. Wall Street est fait de hauts et de bas. Si sa firme dégringole un jour, je sais qu'elle regrimpera au faîte. A la dure, à l'américaine, ma fille aînée est une battante. Une célibattante. Là où le bât nous blesse tous deux. Moi, veuf, vide. Elle, trop d'hommes qui tourbillonnent autour, ça n'en fait aucun. A Wall Street en 88, c'est comme

la France en 18 : pas de mâles mariables. Les deux Renée souffrent de la même pénurie. En Amérique, ils ne sont pas morts à la guerre. Non, mais ils se divisent en trois parties. Ceux déjà mariés, qui veulent simplement s'amuser, femmes et moutards installés dans leur somptueuse demeure du New Jersey, avec piscine. Ils veulent un peu de frotti-frotta à Manhattan, avant de regagner leurs pénates sylvestres. Les hommes de trente à quarante, divorcés ou libres, ont peur des femmes, coucher, oui, s'engager, non. Ils ne peuvent pas supporter des égales. Ou des supérieures. L'autre tiers, enfin, ce sont les gays. A New York, on en fabrique des quantités industrielles. Cela limite le marché matrimonial. A vingt-huit et à vingt-trois ans, mes deux filles sont comme leur père : sans conjoint. Je sais qu'elles en souffrent. Moi aussi. Par malheur, je me retrouve en elles. Malgré toutes nos différences, ça nous rapproche. De père, je suis devenu leur complice. Nous partageons le même sort.

Renée rit, *in this respect I take after you more than after mother*. Elle aime les hommes, comme j'ai aimé les femmes. A la folie, sur impulsion subite, sans réfléchir. Vrai, sur ce point, elle tient plus de son père que de sa mère. Claudia, si réservée, sous contrôle permanent, maîtresse de ses émois et de ses gestes. Moi, je me suis toujours laissé soulever par mes désirs, emporter par mes passions. Absolument insensible aux conséquences. En amour, je suis insensé. Renée pareil. Sur ce point, on se ressemble. A seize ans, éprise d'un grand Italien à cheveux noirs et nez en pointe, joueur comme pas deux, elle s'est fait croquer trois mille dollars. Ses économies de plusieurs étés de travail, la bourse et le cœur soudain vides. Renée ne me raconte pas tout, mais le principal. Moi, par principe, je lui raconte tout. Ces confidences créent entre nous une intimité étroite, curieuse. Comme avec ma mère, *on dit tout à sa maman*, à l'indignation de mon père. *Ta mère est une femme, respecte-la, ne lui raconte pas certaines choses*. Ma plus grande intimité avec ma mère a toujours été la mise à nu, *on montre tout à sa maman*, à l'époque où j'avais des BK aux couilles, *montre-moi ta petite boutique*. Je la lui montrais. Avec la seconde Renée, ça reste verbal. Avec ma fille, je vais toujours à confesse. Elle aussi, elle s'ouvre à moi. Sa sœur peut-être encore davantage. To you *I can say anything*, vrai, elle peut tout me dire. C'est notre lien le plus proche, notre plus profonde tendresse. Cet échange intestin qui est entre nous. Mes deux filles veulent que je reste à l'automne 88, au printemps 89, auprès d'elles, que j'enseigne cette année-là à New York. Je dois reprendre le bâton du pèlerin, je dois retourner à Paris. Nous avons fait un compromis. Au lieu de partir en mai, je suis resté le mois de juin.

Comme c'était notre dernier mois ensemble pour longtemps, mes filles et

moi, nous nous sommes vus plus souvent que de coutume. Mes filles sont venues me rendre visite chez moi. Pour son anniversaire, j'ai emmené dîner Renée dans un excellent restaurant de poissons, John Clancy's, du West Village. Et puis, le miracle solennel est arrivé. Le samedi 25 juin, avant mon départ, Renée m'a invité à dîner chez elle, dans son appartement de Queens. Cela n'arrive pas souvent, il faut les grandes occasions. Mon retour en France en est une. Je pars pour un an et demi. Dans mon métier, mes tranches de vie sont calculables. Renée a aussi prié sa sœur, qui ne s'est pas fait prier. Queens, mon ancien terreau, mon territoire, quand j'avais maison et famille. Dans une autre vie. Je sors du métro à Continental Avenue sur Queens Boulevard. Je remonte le trottoir et les décennies. Queens prétend faire partie de New York, mais c'est déjà la banlieue. Immeubles de brique ras, maisons privées avec pelouses, çà et là, nouvelles, quelques tours. Rien n'a changé depuis 76, depuis que j'ai quitté ma maison pour Rachel qui m'a quitté. Douze ans déjà, ma vie se dissipe en fumée. Le long de Yellowstone Boulevard, je me dirige comme un chasseur africain dans la brousse. Mais la rue est inexistante, je marche dans l'imaginaire. Ce dîner chez ma fille est une fiction. Je me sens aux trois quarts mort, je suis soudain disparu. Je ne revis que lorsque je revois Renée. *Come in, Daddy*, sa porte s'ouvre, comme ses bras, tout grand. Elle a un petit appartement, avec une chambre à coucher, mais elle le possède. C'est son chez-soi. Elle n'est pas comme son père le perpétuel passager des surfaces, le locataire universel. A l'entrée, la table ronde, le coin dinette, là-bas le salon. Avec deux longs divans, mous et beiges, des gravures modernes, une moquette rose et épaisse. Elle s'est meublée selon son goût. Moi, j'ai le mien. Chacun le sien. Les deux gros chats se frottent contre mes jambes et ronronnent. Leur pelage est si épais, ils vont me laisser des poils. Je n'apprécie pas tellement les animaux. Renée les adore. Je suis chez elle. C'est rare. D'habitude, elle monte me voir et puis l'on sort au restaurant. Depuis que je suis sans foyer, je ne reçois plus. Je loge dans un hall de gare, sans cesse en partance. J'offre un verre, on bavarde, *time to eat*, on file. Soudain, je suis au repos. Un bref moment, pour une soirée. Renée s'absente un instant à la cuisine. Pour notre repas d'adieu, elle s'est mise en frais, elle a fait un *pot roast* selon la recette de sa grand-mère. La préparation demande des heures. Je me souviens, dans la demeure toute de bois blanc sur sa pelouse ras tondue, ombragée de chênes et de hêtres, le rôti de bœuf de ma belle-mère sur son lit d'oignons hachés menu au fumet entêtant, délicieux, me remonte aux narines, quatre, six, huit autour de la table. Jadis, déjà plus d'un quart de siècle. *Can you smell it?*, je me lève, je vais vers la cuisine, yes, je suis soudain enveloppé dans une odeur de famille. Je regarde mon rejeton à son fourneau, qui s'affaire. Parmi ses casseroles savantes, remuant, fouinant. Moi, bouche bée, l'eau à la bouche. Je dévore ma fille des yeux, un régal. Elle dit, *you know, I only did it for you, it takes too much time*. Plat à l'ancienne, elle le mitonne seulement pour son vieux. Pas le temps, *time is money*, c'est l'Amérique. Je

dis, *I am glad you did it*. L'autre Renée, dans la cuisine du Vésinet, à table, *mes enfants*, la voix basse, voilée, résonne, *je t'ai fait un plat que tu aimes bien*, curieux demande, *quoi*, elle dit, *tu verras*, ma sœur arrive. Sa sœur sonne, Renée va ouvrir, Cathy arrive. Tout se télescope, d'un coup tout fusionne, effusions, je serre dans mes bras la cadette. Papouilles humides. Et puis, on se met à table. Renée apporte une immense assiette de hors-d'œuvre, un assortiment extraordinaire de poissons fumés, je m'exclame, *where did you get that?*, elle m'explique, la boutique juive en bas de la rue, derniers arrivants de Russie, derniers arrivages, marchandises affichées en cyrillique, les prix en dollars. Cathy rayonne, *it's so nice to be together*, tout heureuse que nous soyons ensemble pour une fois, la dernière fois, samedi prochain j'atterrirai à Roissy. Une émotion intense me point, me déchire, s'apaise. Ce soir, repos, trêve. Mes filles sont ma mère.

RETOUR

bizarre, curieux, quand même c'est étrange, depuis mai 88, depuis que j'ai terminé *le Livre brisé*, je n'ai pas écrit une ligne, pas pu, impossible, les amis bien intentionnés demandent, *alors tu as quelque chose en train*, je secoue la tête, pas même envie, aucune impulsion, avant de quitter New York, j'ai remisé ma machine à écrire dans le cabinet de débarras, à Paris, l'autre est déjà depuis des années à la cave sur une étagère du placard, tellement vieille, déglinguée, je ne sais si elle redémarrera jamais, peut-être elle est morte, les machines claquent aussi, brûlé mes dernières cartouches, peut-être tapé les mots de la fin, aucune idée, l'homme en moi déjà à demi évanoui, peut-être l'écrivain est décédé, pas moi qui décide, *vous écrivez quelque chose en ce moment, non*, deux ans, presque trois que ça dure, les gens ont l'air étonnés, je suis surpris qu'ils s'étonnent, écrire ne se commande pas, pas moi qui suis aux commandes, je n'ai jamais écrit un seul de mes livres, mes livres se sont écrits à travers moi, c'est tout autre chose, mes émotions, mes transports ne sont que des voies de transit où les vocables circulent, d'où ils viennent, vers où ils vont, cela par principe m'échappe, je puis aiguiller, freiner, je ne peux pas mettre en marche, du trafic je suis momentanément maître, travail du texte, je puis raturer, triturer, couper ici, ajouter une virgule, un point c'est tout, je règle le fonctionnement, ça fonctionne tout seul, ou pas, le courant passe, ou non, je n'y puis rien, j'admire, j'envie ces énormes usines à production perpétuelle, quoi qu'il arrive, jour après jour, *nulla dies sine linea*, prodigieuse énergie, génie quotidien à la chaîne, Balzac, Dickens, d'œuvres en chefs-d'œuvre, sans pause, sans repos, Zola, Hugo, plus près Sartre, cette puissance inépuisable à pétrir les phrases chaque jour, Proust chaque nuit, cette capacité, voracité, de se déverser sans cesse, de se jeter sans trêve tout vifs sur le papier, moi le plus souvent au point mort, géants de la création continue, je les envie, je les rêve, me sens des mois, des années, à sec, tari, sans source d'eau, ressource d'encre, eux, déferlement journalier, *nulla dies*, fière devise, d'écriture bouillonnante, des geysers, moi, un gisant, pour de longues périodes muet comme une tombe

curieux, bizarre, m'est revenu d'un seul coup en face du trou, de ma fenêtre du rez-de-chaussée, au ras de l'excavation, raz de marée, une vague soudaine de mots, ressac se fracassant entre mes tempes, tempête verbale, je chavire de nouveau dans le langage, là, en contemplant l'éventration de la rue, ruée de syllabes, m'emplissent les doigts, la bouche, debout devant la

fosse béante où ont sombré les deux villas familières tant d'années, au coin ma boulangerie, mes entours volatilisés en transparence lumineuse, la pierre disparue ouvre un pan de ciel par-dessus la tôle qui remplace le trottoir, un vide grisâtre, bleuté, dégage la vue, me happe, me frappe, me coupe le souffle, me le redonne, ça m'a rendu la parole, dans le néant où je m'envole, descend sur moi, écrire pour moi une grâce, m'est accordée ou refusée, ça m'envahit ou se retire, hors de mon vouloir, je n'y puis rien, j'y puise jusqu'à épuisement, après à sec, tari, des mois, des années, peut-être toujours, j'ai dévalé l'escalier étroit en spirale à l'entrée de la cuisine, ouvert le placard dans la cave, sorti ma machine, je suis remonté, je me suis installé à mon bureau, *il y a eu de longs mois une attente de mort feutrée, invisible, simplement qui rôde, là*, à ma machine, machinal, ça tape tout seul, solitaire, janvier, février, mars, un long hiver, dans le chantier dévasté, immobile, il ne reste plus que le donjon de brique au coin de la rue qui se dresse, bardé de ses plaques métalliques sur son pourtour, balafré d'étroites ouvertures avec leurs barreaux dérisoires, jadis fenêtres, coque évidée, pourquoi de longs mois frileux épargné, ce morceau de bâtisse désuet au bord du gouffre

et puis avril, au réveil, ouvrant mes volets, toute une équipe qui grouille, là en face, casques jaunes escaladant la façade, pic en main, à coups répétés qui démantèlent, délogent les pierres d'angle soutenant l'édifice, l'assaut final, après une longue pause glacée pendant des semaines, l'attaque subite, ultime, ils ont enlevé les panneaux de métal, grimpés sur les pans de mur, arc-boutés au chambranle de la porte, ils martèlent, brisent, déchaussent les corniches, comme une fraise de dentiste qui fore, ronge les redents, ressauts s'effacent, gouttières, barres d'appui des fenêtres arrachées, peu à peu le donjon se disloque, petit à petit déchiqueté, après, par-derrrière, le béliet du bulldozer s'est mis à frapper, la brique lisse se lézarde, la tour se fendille, soudain tout s'écroule dans un nuage de poussière, le plus étrange, sans un bruit, complet silence, à ma fenêtre je regarde, film muet d'horreur, éboulement sans un écho perceptible, comme en rêve, je suis sourd, chez moi je ne porte pas d'appareils, le monde est un spectacle de lumière, sans un son, l'immeuble encore debout s'effondre d'un seul coup sans fracas, s'abîme, s'anéantit sans un craquement, dans un calme absolu, je suis là, à contempler, gorge nouée, étreint d'angoisse, je suis retourné à ma machine

Fin juin, ma dernière semaine à New York est arrivée, inéluctable. Après ce réchauffement intense de cœur, samedi, pendant le dîner chez ma fille aînée, avec mes deux filles, dans l'appartement cocon, coquet de Queens. Maintenant, je dois trancher dans le vif, couper mes liens. Il faut rejoindre l'autre moitié de ma vie. Ainsi que j'ai construit mon existence. J'ai créé ma

propre fatalité qui me détruit. Je dois poursuivre le mouvement perpétuel qui me propulse, sans personne désormais pour me suivre. Pour la première fois, j'appréhende ce retour à Paris, je redoute cette épreuve. Une crainte viscérale m'habite. A Paris, je vais être totalement seul, sans progéniture, sans ancrage de chair. J'aurais pu m'accorder un sursis d'un an, je n'avais qu'un mot à dire. Je ne l'ai pas dit, je n'ai pas même un moment songé à le faire. Lorsque l'heure est venue de bouger, rien ne m'arrête. Toujours partir est mon immuable arrêt.

Je ne peux pas l'empêcher, m'empêcher. A présent, je me dépêche. Le mois de juin touche à son terme, c'est la semaine du départ. Je fais mes préparatifs. Tout le week-end, mes bagages. Un des gardiens de l'immeuble a remonté la grosse malle bleue, qui est remisee au sous-sol à l'arrivée. Je lui remets le reçu vert, c'est le rituel. Avec un pourboire. J'installe la malle au milieu de mon bureau, au fond de l'appartement, la gueule ouverte. J'y dépose le moins mal que je peux mon pêle-mêle. J'empile mes livres, mes vêtements. Au petit bonheur la chance. Je n'ai pas le tour de main de ma femme. C'est elle, bien sûr, qui faisait toujours nos malles. A l'autrichienne, couche par couche impeccable, superposée en un superbe équilibre. Pas un interstice inutile, pas un faux pli. Je n'ai plus de femme. Ma malle est bâclée, puis bouclée. Je vérifie les serrures, cadenas et clés, il ne faut pas que je me trompe. Et la liste au grand complet des effets, pour la douane. Il y a aussi les valises, les papiers que j'emporte avec moi dans l'avion. Le cycle se termine, j'accomplis les gestes. Je n'ai plus la foi. Je n'ai plus ni feu ni lieu. C'est bien un départ, mais il n'y a plus de retour. La seule réalité, partir. Je m'y apprête, je suis prêt. Pour l'autre monde. Le lundi, j'ai été déposer mon nouveau testament au service du notariat, consulat de France, sur la 5^e Avenue. Royalement situé au cœur de New York, face à Central Park. Dans ce désert minéral, un des rares lieux, ici, avec de la verdure et des arbres. Illusion sylvestre, on voit déjà à l'autre bord les buildings de Central Park West se profiler. Lorsque j'ai besoin de venir, au retour, je me rafraîchis la rétine, j'aime serpenter le long des allées en lacs. Aujourd'hui, pas d'errance, droit au but, au bout : j'organise ma mort. Du vivant d'Ilse, mes biens terrestres étaient à diviser par trois. Maintenant, par deux. Mon existence est compliquée, mon trépas sera simple. Je fais de ma fille aînée la tutrice de sa sœur. Je la charge aussi de mes obsèques. Il faut tout prévoir. Si je meurs en France, j'explique à Renée que j'ai laissé tous les papiers dans un tiroir, bail de la tombe familiale, plan du cimetière de Bagneux, il reste juste une place. La mienne. Comme ma fille se souvient avec horreur du crématorium du Père-Lachaise, de cette séance atroce où fut incinérée Ilse, qu'on dépose mon corps tel quel dans un cercueil, que ma barbaque y pourrisse en paix. En revanche, si je crève à New York, pour transporter mes restes à Paris, il faut bien qu'on m'incinère. Une boîte en carton ne pèse

pas lourd, en Amérique une incinération n'est pas une affaire. Cela se pratique à tous les coins de rue, dans n'importe quel *funeral parlor*. Il y en a même un, à deux cents mètres de mon appartement, sur Bleecker Street, entre l'épicier coréen et la maroquinerie indienne. Je donne accès à Renée à mon compte en banque, je paye cash mes funérailles. Voilà, réglé. Je m'envolerai par avion jusqu'au trou final. Destination ultime, j'y tiens, entre ma mère et ma femme. Que je claque en Amérique ou en France, paré, préparé. Maintenant, le voyage pour l'ancien monde. Le mardi, Gondrand est venu enlever mes bagages. Je m'adresse toujours à Gondrand, depuis un bon quart de siècle. Un client fidèle. Le mercredi, Renée m'a invité à déjeuner près de son bureau, dans les boyaux étranglés de Wall Street. Le jeudi, mes deux filles sont montées chez moi, dîner d'adieu. Le lendemain, 1^{er} juillet, à sept heures du soir, Air France, vol 070. Je prends toujours ce vol, ou 077, à neuf heures.

Quand je suis entré dans l'appartement, rue Vital, tout était propre, en place. Nos locataires canadiens étaient repartis la veille. Ilse était là pour les accueillir, à leur arrivée, en septembre. Elle n'est plus là. Ils ont disparu. Les lieux sont totalement vides. J'ai déposé mes valises dans le vestibule, sous le lustre. Hier encore, en plein azur new-yorkais, à mon douzième. Je tâtonne à présent dans le clair-obscur de mon antre parisien. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, avec le décalage horaire, je suis épuisé. Je parcours lentement les pièces. Au salon, dans la belle bibliothèque vitrée en ébène, les livres d'Ilse, reliés avec leurs dorures, sont rangés, Goethe complet à côté de Heine, jouxtant Kleist. On change de langue, *Complete Stories* de Poe, romans de Fitzgerald, Hemingway, Steinbeck, l'Amérique. Plus loin, Montaigne, *les Mémoires d'outre-tombe*, Voltaire, tous les Pléiades. Sur le rayon du bas, tous les disques. Le soir, on mettait le plus souvent du Mozart. Aussi, le Bruckner que nous avions acheté ensemble à Linz, ses Schumann. Vingt autres. Au cœur du silence absolu tinte toute une musique évanouie. A l'autre extrémité de l'appartement, je me traîne jusqu'à la chambre à coucher. Les deux lits jumeaux sont là, recouverts de leur commun dessus-de-lit, en laine jaune. J'ai retrouvé tous les livres d'Ilse, alignés sur la commode, emplissant, sur deux rangées, deux bibliothèques, l'une basse, contre le mur, au coin, l'autre une grande armoire vitrée. A New York, elle n'avait laissé que les rebuts de ses lectures. Ici, l'essentiel de ses livres, des centaines. Je lui ai souvent demandé, surpris, sceptique, *tu les as tous lus?* Elle m'a toujours répondu, en souriant, mais *oui, bien sûr, tous*. Son nom est toujours inscrit sur la page de garde. Mes livres ont été scrutés, soulignés, page par page. Je retrouve mes dédicaces : « *Pour Ilse, " Fils ", d'un nouvel amour, June 8, 1978.* » « *Pour Ilse chérie — qui donne à " Un amour de soi " une fin différente et une promesse ouverte, mit zarter Liebe und vielen Küssen, ihr Serge.* » « *Für meine Ilse! Dieses einzige Band... Pour commémorer une VIE, faite déjà de tant d'INSTANTS communs, "la Vie l'instant " ; et en attendant la joie d'une longue VIE à venir, avec*

infiniment plus d'INSTANTS encore, with all my love, Your Serge, 11/12/84.» De langue en langue, de livre en livre, de vie à trépas, à travers mes livres, notre existence se déroule et s'évapore. Je feuillette les volumes, j'effeuille dix ans, je remets mes livres à leur place. Ce sont pour toujours les siens. Elle les a soulignés, au crayon, à l'encre rouge, presque ligne par ligne, presque à chaque page, des commentaires dans les marges. Mes livres, elle ne les a pas lus, elle se les est appropriés, elle en a fait sa substance. Sa subsistance, pour les coups durs, entre nous : *celui qui me rattache toujours à toi, c'est l'écrivain*. Elle est ma première lectrice. Lors de nos bisbilles, zizanies, avoir un enfant ou pas, mes bouquins ont été notre ciment. Grâce à eux, nous ne nous sommes jamais disjoints. Elle est, contre vents et marées du mariage, restée ma conjointe. *La Place de la madeleine*, « *Pour Ilse, en souvenir des événements de l'été 78 qui lui ont donné auprès de moi SA PLACE, Love, Serge, le 4 septembre 1984, Labor Day* ». *La Dispersion*, « *Pour Ilse, ce livre qui nous a rapprochés, — pour célébrer notre emménagement chez nous, Tendrement, Serge, 3/2/79.* » Le dernier livre, celui où elle est entrée tout entière, à elle consacré, celui qu'elle a aidé, guidé de ses conseils, empli complètement de sa présence impériale, impérieuse, celui auquel elle tenait le plus et qui ne tenait que par elle, son âme et chair et squelette en même temps, enfin vraiment SON LIVRE À ELLE, elle en aura eu la primeur, elle l'aura lu aux trois quarts. Au dernier chapitre, elle a disparu. La mort l'en a expulsée. Ce livre qui nous a le plus rapprochés s'est à jamais éloigné d'elle. Il paraîtra dans un an. Je ne pourrai pas le lui dédicacer. Sur le rayon de la commode, à la place d'honneur, il n'aura jamais sa place. Avec les autres. *Le Livre brisé* est un texte maudit.

J'ai d'abord inspecté ses bouquins, parce que je savais que c'était ce qu'elle avait de plus précieux sur terre. Recru de fatigue, las dans l'âme, avec le décalage horaire dans les nerfs, j'ai dû faire le tour complet des lieux, je suis descendu, par l'escalier en colimaçon de la cuisine, jusque dans la cave. Au bas des marches, nos locataires canadiens, qui les avaient réceptionnés, avaient déposé les bagages. On les avait transportés de son studio, après mon retour à New York, en décembre. Le studio qu'elle avait loué, en attendant de régler ses problèmes de visa pour l'Amérique. Avant de venir m'y rejoindre. A une semaine près. J'ai dû faire le voyage inverse pour l'enterrer à Paris. Sa grande valise bleue est là, l'adresse aux États-Unis, à l'encre rouge, attachée à la poignée. La valise est placée sur la grosse malle bleue américaine, avec les étiquettes à l'encre rouge aussi collées. 3 *Washington Square Village, Apt. 12-M*. Je n'ai pas pu résister à l'envie. Je suis remonté chercher les clés, j'ai ouvert la valise, et puis la malle. Toutes ses affaires, je l'ai retrouvée pièce à pièce, la lingerie, les pulls, les jupes, dans la malle, la belle robe de laine bleue achetée à

Dubrovnik, en souvenir de notre dernier grand voyage, brûlant de soleil, le long du littoral bordé d'îles, avec des piazzas vénitiennes, des édifices romains. A côté de son haut en patchwork de daim, provenant de la Bijou Boutique, sa favorite, sur University Place à New York. J'ai touché, froissé tous ces effets entre mes doigts. Une autopsie, j'ai eu l'impression de dépecer son cadavre. Huit mois qu'elle est morte, sa dépouille s'est peu à peu refroidie. Je n'ai pas pleuré, la période des suffocations de larmes est passée. Je suis entré en tristesse sèche, dans la mort morne. J'ai refermé la malle, replacé dessus la valise. Son cimetière privé, elle aura ici, chez elle, son tombeau. Après les trépidations, les trépignements, les transes de New York, maintenant la catalepsie. Un néant atone m'enveloppe. J'ai regagné le rez-de-chaussée, jeté autour de moi un dernier coup d'oeil. Apparemment, les locataires ont été parfaits, tout est en place. Les vases, cristal de Venise acheté dans l'île de Murano, l'autre, en céramique, dans l'arrière-pays de Catalogne, les vases-souvenirs sont remplis des fleurs sèches, fanées, que nous y avions laissées. Je les y laisserai à jamais. Il n'y aura plus dans l'appartement de fleurs fraîches. J'ouvre dans la salle à manger le buffet : les assiettes blanches sont là, les couverts pour les locataires en toc sont rangés dans les tiroirs. Cela me suffira désormais, à moi aussi. Je suis mon propre locataire. Je n'ai plus de foyer. Les divers services, la belle vaisselle, l'argenterie, les verres dûment sélectionnés pour chaque vin, avant de partir, Ilse les avait soigneusement emballés, disposés sur les étagères dans le grand placard de la cave. Qu'ils y demeurent. Pour moi seul, je n'en ai plus besoin. Épuisé, je me dirige à petits pas vers la chambre, je m'allonge sur le dessus-de-lit. En bas, avec la malle, les valises, le cellier sépulcre. J'habite désormais une morgue. Je ne vis plus avec ma femme, je vis avec son catafalque.

L'appartement de New York, elle n'y avait pas remis les pieds depuis 1984. Des traces d'elle, bien sûr, elle y flottait en lambeaux de souvenir, parfois ravivés soudain, saignant à vif. Et puis, souvent, estompée, dans la grisaille qui tombe comme une chape à ras des buildings, dans la transparence sans fond de l'azur, volatilisée au ciel. Le retour à Paris, au rez-de-chaussée, est un retour sur terre. Restée pour attendre nos locataires, devant le portail de l'immeuble, debout dans son manteau de laine bleue, faisant contre délai inattendu, mauvaise fortune, un petit sourire d'adieu vaillant, un geste de la main pendant que mon taxi s'éloigne, tourne sur la rue de la Tour, je me retourne. C'est la dernière image d'elle que j'emporte. Au réveil, après une longue nuit de sommeil brut, quand j'ai commencé à ranger mes affaires, à chaque geste, dans chaque coin et recoin, je me cogne à elle. La commode Louis-Philippe de la chambre était sienne, elle y mettait sa lingerie. J'y fourre mes chaussettes. Nous partagions la grande armoire, en face. Maintenant, j'y place mes chemises, mes tricots, mes pyjamas, je

me disperse dans l'espace de rangement trop vaste, je m'y dissipe. Dans la salle de bains, il y a deux cabinets de bois peint, je stocke mes produits d'entretien, mes médicaments dans le premier. L'autre reste vide. Je me réinstalle dans une demi-vie. Le lit jumeau à côté du mien n'est plus que de la figuration. A New York, lorsque j'ai continué à écrire, j'ai eu mes trémolos poétiques, même mon envol spirituel. A la Maison française de notre université, la dernière semaine de mai, j'ai lu des fragments de mon livre, à haute voix, vibrante, ainsi qu'un texte lutte quelques instants contre le silence, la mort, ce fut l'oraison pour la sienne, au lieu des conférences habituelles, ce fut un service funèbre. Parmi le public, il y avait des amis qui connaissaient bien Ilse, souvent très proches. Au début de l'hiver 78, quand nous nous sommes rencontrés, elle était elle-même dans la salle, au fond, à droite, à côté de son amie Ingrid. Elle m'a fait signe. Plus que des signes sur le papier, qui font signe au vide. Pendant deux heures, j'ai célébré l'office des morts. Fini, les trépidations lyriques, ici, à présent, le quotidien mortuaire. Ses tasses de thé, ses marmites autrichiennes en terre cuite, tout son bataclan de cordon-bleu, je laisse en place. Qu'en faire. Impossible de rien jeter, impossible de m'en servir. Coincée entre ces impossibilités, telle est désormais mon existence. Elle végète en un traintrain traînant. Dix-huit mois dans mes catacombes s'étirent devant moi, à perte de vue, de souffle. Seul rayonnement lointain, à une année-lumière de distance, la publication prévue du *Livre brisé*. D'habitude, après une longue absence, quand je reviens à Paris, je ne peux pas rester en place, je cours, je parcours la ville, des yeux, des jambes, il faut que je m'en rassasie. Mes séjours à l'étranger m'ouvrent, au retour, un appétit d'ogre. Je suis juste sorti acheter de quoi ne pas mourir de faim. Je ne suis pas enfermé dans ma tanière, pas même blotti, j'y suis prostré. De temps en temps, malgré moi, je descends regarder, toucher, la grosse malle bleue et la valise dans la cave.

Après deux longues journées dans mon mitard, à remâcher la vacuité, à ressasser l'absence, sans le moindre appel téléphonique, rappel à la vie, j'ai fini par devenir si écrasé de non-être que je ne pouvais plus bouger mes membres. Par une sorte d'ultime sursaut, j'ai décidé de sortir, le dimanche. Réflexe animal, si je reste emmuré dans mon caveau, je crève. Machinalement, mes jambes ont repris leur circuit habituel, remonté l'avenue Paul-Doumer, la chaussée de la Muette, longé l'avenue Raphaël, traversé le boulevard Suchet. Effleurant la pointe du grand lac, je me suis enfoncé dans le Bois. Jusqu'au Pré-Catelan, là, je me suis arrêté, parmi les parterres de fleurs méticuleux, les couples déambulant au ralenti, les gosses qui piaillent. Mon premier dimanche parisien de célibataire. Mes entours les plus familiers, mon territoire d'antan, quasi viscéral, les lieux sacrés, consacrés, où je viens d'ordinaire, à mon retour, me ressourcer, seul, tout seul me paraissent différents, étranges, étrangers. New York, elle, m'a

toujours semblé différente, étrange, étrangère, mais j'y ai mes filles. J'ai si longtemps vagabondé, bourlingué, zigzagué. Maintenant qu'Ilse n'est plus, sans feu ni lieu, je suis sans racines. Cela ne m'est jamais encore arrivé ainsi. Lorsque je me suis peu à peu engagé dans une carrière d'enseignant en Amérique, à peine les cours terminés, l'été venu, je m'envolais aussitôt vers le jardin du Vésinet, les seringas qui fleurissent pour mon anniversaire, je convolais vers ma mère. Depuis des années, le jardin du Vésinet a disparu, ma mère n'est plus, depuis sept mois, de la façon la plus inattendue, Ilse est morte. Réduit à mon sac de peau, renfermé en ses replis, j'y suffoque. Au grand air, en faisant le tour du Pré-Catelan, j'arrive à peine à respirer. Mon être entier est à bout de souffle. Qu'un remède, comme du temps où j'étais tubard, avec mon pneumo : pour revivre, je dois me faire insuffler. Sinon, c'est l'asphyxie complète.

J'ai quitté le Pré-Catelan, j'ai refait ma promenade en sens inverse, les jambes un peu plus raffermies par l'attente, marchant un peu plus vite dans la hâte, j'ai pris l'avenue Henri-Martin, puis l'avenue Victor-Hugo, j'ai tourné à droite vers la rue de Longchamp, je suis arrivé au pied de l'immeuble du coin, au 118, rue de la Pompe. J'hésite une seconde, je n'ai pas prévenu. Pour téléphoner, la plupart des cafés sont fermés. De toute façon, je remarque, en entrant dans le vestibule, qu'on a installé à l'entrée de l'escalier une porte vitrée. Pour se la faire ouvrir, il faut presser l'un des boutons et donner son nom. J'appuie, j'attends. *Qui est là?*, j'entends, après un long intervalle, grésiller la voix dans l'interphone. Ça me monte aux lèvres spontanément, me remonte du fin fond de la nuit des décennies, je dis *Julien*. La porte vibre, je la pousse, je commence à grimper les marches raides de l'escalier. Dessus, le même tapis rouge, avec les tringles dorées. Les vitraux losangés des fenêtres enserrés dans les résilles de plomb. La même odeur, le même remugle. Me remue dans l'arrière-mémoire, je ne peux pas aller plus loin. C'est déjà là, en moi, depuis toujours. Mon seul point fixe, mon seul lieu d'enfance encore intact, dans le tourbillon de mes demeures successives, de mes déménagements perpétuels. En proie à mon éternelle bougeotte. Rien ici qui ait bougé. Une continuité ininterrompue, absolue, depuis plus d'un demi-siècle. Mon socle, mon terrain le plus ancien, je me gravis couche par couche. Mes sédiments, de lustre en lustre, y sont déposés, invisibles. A mesure que je monte, je redescends les décennies. Au début des années 30, je m'arrête. Bambin allègre, quatre à quatre, j'escalade, jusqu'au troisième. Là, avant-guerre, il y avait un fauteuil vert. Pas besoin de reprendre haleine. Après-guerre, le fauteuil a disparu. L'ascension jusqu'au cinquième est rude, l'appartement est haut perché. Pourtant, je l'atteins d'une traite, je fais halte sur le palier. Ma mère dit, *attention, mon petit, peigne-toi bien, ne salis pas ton costume*. C'est toute une expédition depuis la rue de l'Arcade. Elle-même se regarde dans la

glace, se met de la poudre Coty, avec la houppé dans la boîte rose. Mon père, qui est tailleur, naturellement, soigne sa mise. On prend le métro à Saint-Augustin, trajet rituel, Miromesnil, Saint-Philippe-du-Roule, Champs-Élysées. On sort à Pompe. C'est la visite du dimanche chez mon oncle. J'ai quel âge, cinq ans, six. Me haussant sur la pointe des pieds, je presse le bouton doré, entre les deux vis, sur la plaque de cuivre. Tante Paule, souriante, ouvre grands les bras, la porte, se penche pour m'embrasser, polie, vers ma mère, elles se vouvoient, *entrez, Renée*. Mon père suit, elle salue Isidore. *Henri arrive*. J'entends ses pas dans le couloir, il accourt, visage rayonnant, verbe tonitruant, il serre sa sœur dans ses bras, serre la main de mon père. Mon tour, d'une main, il me soulève du parquet jusqu'à sa poitrine. Je presse le bouton doré, entre les deux vis, sur la plaque de cuivre. Il y a après un long silence. J'attends quelques minutes, avant de sonner à nouveau. Un léger raclement dans l'entrée, bruit de clé qu'on tourne dans la serrure, la porte noire vernie s'ouvre enfin, *tu sais, il me faut le temps d'arriver*, mon oncle est là, en face de moi, à peine debout, presque affaissé sur sa canne. Il a quatre-vingt-sept ans. Il dit, *je suis si content de te voir, mon petit*, je dis, *et moi donc, ma première visite est pour toi*. Les joues flasques, le crâne quasi chauve, il ne tient plus sur ses jambes. Sous les paupières ridées, l'œil bleu éclate, aussi vif, intense, que jadis. Nous nous étreignons, d'une voix douce, cassée, il dit, *viens dans le salon*, je dis, *prenons notre temps*, je lui prends le bras, lui, toujours impatient, j'ai peur, s'il se dépêche, qu'il ne s'empêtre les jambes dans les tapis superposés, qu'il ne tombe. Les dix mètres à parcourir du vestibule au salon l'essoufflent, il se laisse choir sur le grand fauteuil Louis XIII. Il soupire, *dire que j'ai été champion du cent mètres dans l'armée, je les faisais en onze secondes un quart, ce qui n'était pas mal pour l'époque*, il ajoute, *c'était en 1921*. Aucun apitoiement sur soi, plutôt goguenard, il se surplombe avec ironie. Mon oncle est champion. A son âge, perclus, reclus, il a toute sa tête, toute sa fabuleuse mémoire. Mon oncle est ma fable, je me le raconte sans cesse, à moi, aux autres, je le cite dans ma conversation, dans mes cours. Le plus prodigieux personnage que j'ai connu, il incarne tous les rôles mâles. Lui, un second père pour moi, moi, un troisième fils pour lui. Malgré sa courte taille, d'une dimension inimitable, un homme-mythe. Souvent, il dit, *depuis l'âge de cinq ans, j'ai à peu près tous mes souvenirs*. Il dit vrai. Mon oncle, c'est la traversée vivante du siècle.

On est entre hommes. Il n'a pas l'attendrissement facile. Nous ne parlons pas de la mort d'Ilse. Trop faible, il n'a pu assister, en décembre, à ses obsèques. Ce jour-là, il m'a beaucoup manqué. On n'a pas seulement besoin de progéniture ou de conjoint. On a besoin aussi d'ancêtres. Pour les mariages ou les morts, il faut la lignée. Au plus grand complet possible. Comme si l'on devait alors se sentir le maillon d'une chaîne, qui commence,

qui continue, longtemps, avant, après. Avec les amis autour. Serrer les rangs, se serrer les coudes. Dans ces occasions. Pour combler notre faille, le plus d'êtres chers compacts. J'ai ressenti cruellement l'absence de mon oncle aux funérailles de ma femme. Mon oncle est mon unique ascendant. Il a un ascendant unique. L'autorité absolue du patriarcat, le seul soutien, pilier de la famille, seul commun dénominateur. Un nœud de vie, il relie, rallie, axe des attaches, à la verticale, à l'horizontale. Aussi loin que ma mémoire recule, il est à mon horizon. Mon oncle a pris depuis vingt ans la relève de ma mère. Moi qui suis une âme errante, un globe-trotter déraciné, divisé, il me réunit à moi-même, en se remembrant, il me rappelle, par lui je plonge dans une histoire qui me dépasse, eau lustrale de la mémoire, en la sienne, je me ressource, je me retrouve, avec l'oncle Derogy, qui tient le buffet de l'ancien Trocadéro, bien avant le tournant du siècle, courant le long des corridors sombres, haletant vers la loge, la main soutenant religieusement la carafe d'eau et le verre, pour M. Liszt, quand il a joué, après ses prestations prodigieuses, il a très soif, il s'impatiente, il faut faire vite, début des années 80 du XIX^e siècle, mais Liszt est de l'histoire récente, l'oncle Derogy, poitrine de gorille, biceps d'hercule, il avait déjà fait la charge des cuirassiers de Reichshoffen en août 70, défaite glorieuse, pas comme nos fuites d'enfoirés de mai 40, chaque mot, chaque attitude, chaque geste de son oncle sont consignés chez mon oncle, dans la tendresse filiale, peuplée d'ex-voto authentiques, on peut vérifier, sa remémoration est infaillible, un don, une grâce comme le génie, mon oncle me rend ma mère, la fait revivre bien avant moi, enfant, jeune fille, *j'ai entendu ta mère réciter avec Jean Témerson « la Nuit de mai » de Musset au conservatoire Renée Maubel en 1919, c'était une diseuse extraordinaire, elle aurait dû entrer au Français, devenir tragédienne, sa vocation, je dis, je sais, mais il y avait sa mère qui veillait tard le soir, épuisée par sa journée de travail, et l'attendait jusqu'à ce qu'elle rentre, alors ma mère a dit, «je ne pouvais pas faire ça à ma maman », elle a abandonné le théâtre, connais l'histoire familiale, mais après un an d'Amérique, j'ai besoin de me retremper dans mes ablutions d'ultra-enfance, de me ressourcer en deçà de moi-même, à peine assis sur le fauteuil Louis XIII en face du sien, je plonge tête la première dans la mémoire de mon oncle, les nouvelles les plus récentes sont échangées à la va-vite, *tu as fait bon voyage, mon petit*, je réponds, *oh! dans les conditions présentes il n'y a plus pour moi de bon voyage*, il ne mord pas à l'hameçon du présent, le présent pour moi est la mort d'Ilse, le présent pour lui est sa mort qui vers lui s'achemine, naturellement, je m'enquiers de sa santé, *tu vois, je suis devenu impotent, autrement je n'ai aucune maladie que l'âge, ce sont mes jambes qui foutent le camp, le reste tient bon*, l'âge est une atteinte mortelle, nous avons décidé d'éviter la mort trop proche qui nous frôle, nous enveloppe, je demande, et *tes yeux*, les deux interventions pour sa cataracte ont réussi, avec diverses lunettes, pour voir de loin, de près, *je peux regarder la télé et surtout, ce qui est important**

pour moi, je puis de nouveau lire et écrire, je demande, tu fais toujours tes légendes bretonnes dans le « Petit Bleu », très fier, chaque semaine, comme depuis plus de vingt ans sans interruption, la Bretagne, il l'a découverte, il l'a parcourue en vélo dans les années 20, depuis amoureux, de cette terre, de son histoire, de ses légendes, il tient une rubrique dans le journal de son ami René Pleven, il faut, chaque fois, trouver un autre sujet, développer un autre thème, dénicher une commémoration, il sait tout de la Bretagne, Breton bretonnant, bedonnant, à sa table de travail, citoyen d'honneur, chaque semaine depuis plus de vingt ans sans interruption, tient sa rubrique, quand on a dû l'opérer des yeux, il en a préparé d'avance, il a publié déjà plusieurs volumes, il continue, excuse-moi, je dois mettre mes gouttes, il se lève, je veux l'aider, il me repousse, je peux me débrouiller tout seul, tellement flageolant sur ses jambes, j'ai peur qu'il ne tombe, il revient s'asseoir en ahanant, les yeux tout rouges, voilà, c'est fait, voilà, c'est lui, dans ce corps avili, dégradé, déchu, l'esprit, le cœur intacts, par quel miracle, descend sur moi une présence tutélaire, mon oncle-totem, tant qu'il existe, la tribu familiale n'est pas dissoute, gardien de ses tribulations, garant de ses rites, je retrouve mon héritage, je ne suis plus Juif errant, Jean sans Terre, je reprends pied, au 118, rue de la Pompe, sur mon terrain d'antan, comme Antée, je reprends force, cet homme qui va vers sa fin me la redonne, un charisme tel, de ses chairs flâpies, flétries, émane, une aura, rémanence au-delà de la destruction, on ne communique pas, tous les deux, on communie, on quitte l'habitable de boue, paralysie où il s'embourbe, mélancolie où je m'enlise, d'un coup d'aile on gagne les lointains, dimanche 3 juillet 1988 s'efface, lui et moi ensemble envolés, dans la machine à remonter le temps, nous allons ensemble atterrir, où, pas le Trocadéro de l'oncle Derogy ni le verre d'eau de Liszt ni la charge des cuirassiers de Reichshoffen, trop distant, envie de retrouver ma mère, le conservatoire Maubel une bonne piste, 1919, une bonne année

est-ce que tu as soif, mon petit, est-ce que tu veux un jus d'orange, de pamplemousse, sa bedaine tressautant soudain sur son siège, il s'inquiète, mon oncle ne peut pas vivre sans offrir, son geste le plus naturel est l'offrande, avec les autres il faut toujours qu'il donne, services à rendre, argent qu'il prête, soutien moral ou monétaire, il faut sans cesse qu'il aide, il a la générosité dans le sang, elle coule en lui, de lui, depuis toujours, sans trêve, elle est au plus profond de sa nature, source inépuisable, depuis des lustres, des centaines et des centaines de gens s'y sont abreuvés, en ont abusé, il n'a cure, plus fort que lui, le secret ultime de mon oncle, il faut, femmes de préférence, hommes aussi, qu'il protège, son besoin insatiable, qu'il étende son assistance à tout un chacun, il a une virilité d'époque, la Belle Époque, quelque part entre 1901 et 1914, ainsi qu'on en a fait un homme, il est resté ainsi toujours depuis, contre vents et marées et guerres,

ce que j'aimais chez mon père, ce que j'aime chez mon oncle, ce sont des Hommes, des vrais, moi, j'ai déjà basculé dans l'ambigu, ma mère disait, *tu as un côté féminin, sous tes grands airs tu es un tendre*, mon père, mon oncle, ils sont des durs, même s'ils recèlent tout au fond une infinie tendresse, ils ne donnent pas dans l'ambivalence, ils ne font pas dans l'équivoque, chez eux, quand on veut, c'est tout droit qu'on peut, mon père une droiture rigide, la voie étroite, il n'y va pas par quatre chemins, mon oncle une fermeté plus sinueuse, la voix tonitruante, le verbe haut, surabondance de paroles, cataracte d'anecdotes, sait où il va, mais il peut s'attarder en route, le temps de dire un poème, il sait toute la poésie française par cœur de Ronsard à Paul Valéry, moi souvent, je jette un appât, je dis, *tiens, ma mère récitait souvent ce poème de Verhaeren: «Belle santé Qui me reviens après m'avoir quitté»*, je m'arrête, mon oncle continue, c'est tout le poème qu'il débite, il ne manque pas une rime, une syllabe, des fois je l'attaque sur le classique, je débute, *Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste*, mon oncle enchaîne, Mounet-Sully, Paul Mounet, de Max ressurgissent en lui, sa voix s'enfle, retentit contre les voûtes du vieux Trocadéro aux matinées de gala, *Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie, Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie*, Acte III, scène 6, tout le reste d'*Horace* y passe, j'en suis souflé, lui à quatre-vingts ans passés, il a le souffle des grandes ombres d'avant la Grande Guerre, ma mère et lui sont d'accord, le jour où l'on a hissé Sarah Bernhardt, jambe amputée, voix chevrotante, sur scène pour jouer l'Aiglon, c'était atroce, je réponds, *non, merci, je ne veux rien, je n'ai pas soif*, je n'ai soif que de l'entendre, raconter ses histoires, mes histoires, me réinscrire un moment dans une lignée

je reviens au conservatoire Renée Maubel, là où ma mère avait rendez-vous avec son destin, où elle a manqué sa carrière de tragédienne, je dis, *alors elle était bien dans « la Nuit de mai »*, l'œil bleu de mon oncle s'embue, *si tu savais comme elle était belle ce soir-là, dans sa robe blanche, quel duo magique elle faisait avec Témerson*, mon oncle a un rire sec, *lui non plus n'a pas eu de chance, il avait une voix sublime pour dire les vers, pour faire une carrière de tragédien, et, à cause de son physique, il a dû faire, sur la scène et au cinéma, les gros comiques, jouer des rôles qu'il détestait*, ma mère a dû jouer à la secrétaire, puis à la ménagère, je demande abruptement à mon oncle, *mais toi, tu aurais pu faire carrière au théâtre, après tout, vers cette époque-là, ou peu après, tu t'es présenté au concours de l'Odéon, avec la tirade de Ruy Blas, « O ministres intègres »*, et maman me disait que tu avais été reçu, mais que tu avais eu le trac et t'étais enfui sous les applaudissements, mon oncle soupire, je demande, *pourquoi n'as-tu pas continué*, un silence, et puis il dit, *qu'est-ce que tu veux, mon père était un bon père, mais c'était l'époque, lorsque je lui ai dit*

que j'avais passé le concours de l'Odéon et que je voulais faire du théâtre, il m'a flanqué une gifle, il y a eu toute une scène rue de la Tour, mon père, d'habitude si réservé, si rentré, criait, je ne veux pas d'un fils qui n'ait pas de métier, qui soit un baladin, il voulait que je fasse des études sérieuses, c'est là que j'ai dû m'inscrire à l'école commerciale, mon oncle sourit, après je suis entré à l'agence Radio, je suis devenu journaliste, c'est un métier que j'ai trouvé passionnant, je dis, la preuve, lorsque je suis monté, tu étais en train de rédiger ton papier pour « le Petit Bleu », il dit, il va falloir que je le termine

je me lève à demi, je dis, *je ne veux pas te déranger plus longtemps*, il sourit, un peu amer, *oh! tu sais, du temps j'en ai, du moins je le crois, reste encore un peu, je suis si content de te voir*, ici, au 118, rue de la Pompe, je n'ai jamais habité, mais les lieux m'habitent, un port d'attache, un havre, rien n'a bougé depuis cinquante ans dans l'immeuble, tapis rouge et tringles dorées, dans l'appartement du cinquième, tout est en place, le salon aux fauteuils Louis XIII dont la tapisserie se décolore, s'élime, table basse en carrelage, au fond la table de travail d'une seule pièce en chêne poli, autour, étagères sur étagères de bouquins jusqu'au plafond, entre les fenêtres toujours lumineuses s'ouvrant sur le balcon, la bonnetière rustique qui sert d'entrepôt aux bonnes bouteilles, quand je repars, mon oncle veut toujours m'en donner une à emporter, je dis, *mais j'ai ce qu'il faut chez moi*, il insiste, *prends-la, ça me fera plaisir, un petit sylvaner dont tu me diras des nouvelles*, de temps en temps, du temps de ma tante, plus de dix ans qu'elle est morte, il y avait parfois des chambardements soudains, on changeait les meubles de place, on changeait de papier peint, la salle de bains a été refaite, les persiennes de la chambre à coucher, à l'autre bout du couloir, criblées de balles de mitrailleuse à la Libération, un tank qui s'est trompé d'adresse, au cours des ans, on a installé d'autres persiennes, mais la chambre de mes cousins depuis l'avant-guerre est immobile, les deux secrétaires qui se referment, le rayonnage, les deux armoires en bois de loupe, intacte, devenue le second bureau de mon oncle, avec un lit pour s'allonger quand il a besoin, la salle à manger Arts déco, le buffet, toujours vus, toujours connus, la cuisine, surtout la cuisine, jaune délavé, l'ancre de ma tante aux festins mirobolants du samedi, pour les anniversaires, les fêtes de famille elle y concocte des bombances inouïes, des plats comme je n'ai jamais eu chez moi, j'ai encore leur goût dans la bouche, leur saveur sur mes lèvres, en regardant le four antique, l'armoire, le garde-manger antérieur de décennies au frigo, je remâche le poulet à l'estragon, le rôti de veau aux petits oignons, unique, le rosbif avec la sauce aux olives servie dans des croûtes de bouchées à la reine, je m'humecte de ses tomates farcies, qu'elle arrivait à peler, à égrener, à garnir de jaunes d'œufs et d'herbes, l'aspic de volaille qu'elle avait préparé avant mon départ pour

l'Amérique en 55 encore aux papilles, le fumet de tous ces mets emplit encore la cuisine vieillotte, leur arôme à peine affaibli flotte encore tout autour, j'ai fini par aller chercher du jus d'orange, je reviens m'asseoir quelques moments encore au salon, en face de mon oncle, il dit, *tu sais, ta mère était plus qu'une sœur pour moi*, ses yeux bleu pâle plissent les paupières pour traverser des distances infinies, atteignent au lointain d'enfance, c'est elle en sorte qui m'a élevé, ma mère, mon père étaient d'excellentes gens, des cœurs d'or, comme l'oncle Derogy, mais c'étaient des simples, un soupir soulève sa poitrine affaissée, ses prunelles pervenche s'allument, *ta mère n'avait que trois ans de plus que moi, mais elle était tellement plus précoce, j'étais un gamin, c'est elle qui m'a fait faire mes devoirs, réciter mes leçons, surtout c'est elle qui m'a introduit à la poésie*

je connais par cœur, le vieux Trocadéro et ses matinées de gala, Mounet-Sully, Paul Mounet, de Max, j'ai cent fois entendu ces histoires, je ne m'en lasse jamais, là que j'ai ma source, je ne suis pas sorti d'un ghetto de Pologne ou de Russie, comme mon grand-père maternel et mon père, je suis un juif totalement assimilé à la poésie française, ma mère a fait réciter à mon oncle ses premiers poèmes, probablement Hugo ou Verhaeren, plus tard, jeune fille, elle a beaucoup aimé Albert Samain, de Gaulle aussi, c'était d'époque, ma mère m'a amené à mon tour, bambin, aux matinées poétiques de la Comédie-Française, j'ai les voix de Denis d'Inès, de Mary Marquet, de Jean Hervé dans les oreilles, ce sont mes voix intérieures, quand j'écris elles me martèlent le crâne d'échos sonores, mon oncle dit, *j'ai eu l'enfance la plus merveilleuse au monde, elle m'a soutenu toute ma vie, même dans les pires situations*, léger ricanement, *et j'en ai connu bon nombre, même maintenant quand ça va trop mal, j'y songe et j'y trouve refuge, ça me protège*, ses histoires, je les sais sur le bout du doigt, Buffalo Bill arrivant avec ses chevaux, Charlie Chaplin et sa canne, Isadora Duncan presque nue sur scène, mon oncle sur son pouf époustoufflé, des chocs pareils restent à vie, ces histoires pour moi d'avant-naître sont mon repos, je m'y repais, j'ai essayé le conservatoire Maubel, 1919, ma mère dans la « Nuit de mai » de Musset, pour aujourd'hui, trop récent, la journée pour mon oncle a dû être lourde, il retombe d'un seul coup, dans son enfance, les jours où ses jambes l'ont trop fait souffrir, il redescend avant 14, *au Trocadéro il y avait un kiosque à musique sur la place, j'allais écouter les fanfares*, l'œil malicieux, *et puis je fumais une cigarette en cachette, si papa m'avait vu, j'aurais reçu une raclée*, il rit, *une fois mon père et moi une voiture nous a effleurés au bord du trottoir, sur l'esplanade, imbécile, il me dit, si tu avais traversé tu serais mort, il me flanque une gifle*, puisqu'on est avant 14, on y reste, sur la rue de Longchamp les voitures à chevaux peinent à remonter la pente, les oiseaux viennent picorer le crottin à mesure qu'il tombe, essoufflées les diligences gagnent la remise, *là où se trouvent les bureaux*

de la Générale à présent avenue Kléber, on refait le plan de Paris, là il y avait l'arrêt du Madeleine-Bastille, avec les femmes qui relevaient leurs jupes jusqu'à la cheville en grimpant les marches raides de l'impériale, je n'avais pas les yeux dans ma poche, il sourit, lorsqu'on a emménagé au 22, rue de la Tour, maman m'envoyait chercher du lait à la ferme de Passy, lui et moi soudain soudés ensemble pacifiés

je dis, écoute, maintenant il faut que je te laisse travailler, tu as ton article à finir, il dit brusquement, sois courageux, mon petit, on n'avait parlé de rien, mais il n'y pensait tout le temps pas moins, il se lève péniblement, titube avec sa canne jusqu'à son bureau, il me tend une longue feuille jaune avec de fines rayures bleues, je dis, tiens c'est du papier américain, il répond, oui, je ne puis écrire que sur ce papier mes poèmes, Teda m'en envoie de là-bas régulièrement, il me tend la feuille, à Paule chérie, un long, un beau poème qui rime, à quatre-vingt-sept ans, on ne peut pas écrire de poésie sans rimer, il me dit, quand je me réveille au milieu de la nuit, dans mes insomnies, je pense à elle si intensément, ce n'est même pas une image, elle est là, présente, alors dans le silence nocturne, je vais à mon bureau, je lui écris, il ajoute, depuis plus de dix ans, elle me rend ainsi visite chaque nuit, les affaires de ma tante sont toujours rangées dans l'armoire, elle est toujours là, mon oncle, qui en a vu de dures, qui a connu les pires épreuves, a des larmes dans les yeux, je m'attarde à lire son poème, son dernier-né, évidemment, on n'écritait plus ainsi aujourd'hui, comme lui, son écriture est d'époque, la Belle Époque, datée, sa douleur est sans âge, sans borne, elle est éternelle

II

COUPURE

elle avait ri, d'un rire soudain, sonore, qui lui éclairait, lui animait le visage, *quand ils commenceront à démolir, je ne viendrai plus te voir*, je n'ai pas insisté, elle a jeté ça ainsi en passant, pour me taquiner, une plaisanterie, mais on ne sait jamais, avec elle, les remarques inattendues, les déclarations incongrues sont peut-être des oracles, un petit rire peut cacher une grande décision, depuis le temps, je devrais connaître son code par cœur, parfois j'oublie, je lis mal ses signes, du coup nos rapports se brouillent. *Quand ils commenceront à démolir*, c'était encore loin, juste un petit écriteau cloué sur le mur rue de la Tour. N'empêche, c'était écrit, je n'ai pas prêté attention. Et voilà : depuis qu'ils se sont mis à démolir, pas les premiers coups de marteau sur les ardoises, les dévissages de persiennes, l'arrachement des toits, non, quelque temps elle est encore revenue, à peine si elle a fait une remarque, un commentaire, on en a à peine parlé. Mais, hasard objectif, une fois de plus, c'est un fait. Maintenant que la démolition est accomplie, qu'il n'y a plus rien que le fond râpeux d'une fosse, elle a disparu.

je me sens vraiment perdu. De l'hiver 88 à l'hiver 91, je vacille d'une perte à l'autre, la dernière vient s'abîmer d'un coup dans la première. J'ai raccroché au mur la photo d'Ilse en mannequin, à vingt ans, avec une longue perruque noire. Elle l'avait, lors de sa dernière soirée ici, décrochée, cachée entre les étagères de livres et le radiateur. J'aurais dû y penser avant. Cela devait la gêner de faire l'amour sous le regard d'une morte. Maintenant, deux mortes. Pire que la force, j'ai l'espérance épuisée. Une femme ne chasse pas l'autre : elles s'ajoutent. Je me retrouve au cimetière parisien de Bagneux, on rouvre la dalle du caveau, on descend l'urne, à présent l'autre, et puis les fossoyeurs referment. 88, 91, s'annulent, s'additionnent, c'est pareil. Une même absolue glaciation. Je suis envahi par la mort. La prochaine, la bonne : la mienne. La camarade, je l'ai pourtant, depuis toujours, combattue. De toutes mes fibres. Boches en 40, bacilles en 50. Mort de mon père, mort de ma mère, vécu, survécu. A tout. Toutes les formes d'arrachement. Décès, divorces. J'en ai toujours tiré ma peau, meurtrie, balafmée. Vivante. L'instinct animal. Cette fois, je ne me sens plus poussé par rien vers l'avant. Ce que j'ai le plus aimé dans l'existence : ce qui l'emporte. Je ne suis désormais porté que par la lente coulée des heures, monotone, prévisible. Pas de cancer, d'infarctus, rien de dramatique. Réveil tardif, bain, bureau, matinée devant ma machine, déjeuner, très tard, parce

qu'on est obligé, tantôt chez moi, parfois au-dehors avec un ami, marche, courses, affaires, coups de téléphone, à présent dîner, lecture, ou télé, guerre du Golfe. Mes yeux s'ensablent, demi-claqué. Somnifères, je redeviens un cadavre. Momentané, par malheur. Réveil, etc. ad nauseam, ad infinitum. Il me semble que je suis annihilé depuis des siècles. Ma vie est une immense plage d'ennui, sans une empreinte humaine qui la peuple. Des lettres en tas grandissant s'amoncellent sur le bureau ministre du salon, des heures de correspondance. J'écris toute la matinée, je ne puis pas écrire toute la journée. Mon courrier comme mon existence est en souffrance. Il faut aussi vivre. Ailleurs que dans l'écriture. Avant, j'y déversais mon trop-plein de vie. Mon tremplin. Maintenant, j'y consigne mon manque à être. Constat de décès. Un corps mort qui déambule, je le traîne le long des avenues du quartier. Délaisse, je me promène en laisse. Après les courses, je me ramène chez moi. Une vie de chien. *Le Monde* m'offre alors un os à ronger : combien de sorties alliées, combien de tonnes de bombes sur l'Irak hier. Aujourd'hui, mardi 5 février 91, je flotte sur mon néant comme une énorme nappe de pétrole sur la mer. Pris dedans, comme les oiseaux, englué. La vérité, pourtant, est différente, brutale. Ça ne fait pas du tout des siècles, des ères. Désert, que je suis retombé à l'aridité desséchante du non-vivre.

la vérité est autre, bien simple. Mon trépas date de trois jours à peine. Précisément, samedi dernier, 2 février, que j'ai rendu l'âme. Seulement trois jours que c'est arrivé. Déjà me paraît une éternité. A l'improviste, vers le début de l'après-midi, je ne peux pas résister à l'envie, je lui téléphone. J'ai le désir lancinant de savoir. Après des jours et des jours qu'elle hésitait. Si elle finirait, comme prévu, par partir à la montagne. *Je n'ai pas besoin de vacances, naturellement j'adore faire du ski, après tous ces mois dans les fumées de Paris, ça aère, un séjour à la montagne en cette saison serait excellent, elle s'écrie, ce n'est pas du tout cela qu'il me faut, c'est de retrouver ma vie.* J'approuve, j'opine. Mais elle peut changer d'opinion. Elle explique, *le matin, au réveil, je me sens bien, je suis en train, soudain dans la matinée, j'ai des coups de pompe.* Le soir, elle a ses insomnies, prend son somnifère, *vers quatre heures, je me réveille en sursaut, j'ai une boule d'angoisse au creux de l'estomac, pour me rendormir je dois prendre un autre comprimé.* Elle déclare, *au fond, un séjour en montagne me ferait du bien, l'exercice revigore,* hoche la tête, *j'ai besoin de changer d'air, pour pouvoir reprendre ma vie en main, après.* Elle est toujours imprévisible. Si je veux savoir, va-t-elle partir en montagne ou pas, j'ai mes raisons, si je guette jour après jour ses décisions, indécisions, cela me concerne au premier chef. J'ai beau être sourd, une petite phrase m'est restée dans l'oreille. Un soir, elle a déclaré, pas d'une voix courroucée, non, douce,

sereine, *je partirai en vacances à la montagne, après je t'oublierai.* Jeudi, vendredi, j'ai tenu, me suis retenu. Le samedi soir, j'ai appelé, c'est le mari qui m'a répondu. *Non, vous ne pouvez pas lui parler. Elle est depuis vendredi soir à la montagne.*

Coupure. D'une phrase, elle arrête ici mon texte. *Si tu publies ce chapitre, je ne te reverrai plus jamais.* D'une voix vibrante d'indignation, elle ajoute, *d'ailleurs, s'il y a dans ton livre la moindre chose qui me blesse, qui risque de blesser ma fille, je te le jure, je ne te reverrai jamais plus de ma vie, jamais.* Pour moi, c'est la menace absolue, l'arme atomique. Sa réaction me pulvérise. *Ce passage où tu me représentes comme une lunatique, au bord de la crise de nerfs, alors que j'étais simplement en proie aux pires souffrances physiques, à la suite de l'intervention de ce salaud de toubib, que je courais toute seule, courageusement, de docteur en docteur, sans l'aide de personne, bien sûr, je n'étais plus moi-même, alors t'en gargariser, t'en gausser, en faire une caricature, c'est odieux, inadmissible.* Ses cordes vocales en tremblent, d'un geste vif, elle empoigne mon tricot, tire de toutes ses forces, entre nous parfois du tirage, *arrête, je ne publierai pas ce chapitre,* je ne peux pas lui résister, trop peur de la perdre, je capitule, elle répète, *s'il y a une seule chose qui me heurte,* à mon tour je répète, *je t'ai soumis le manuscrit voici déjà plusieurs mois, je t'ai demandé de m'indiquer ce à quoi tu objectes, je t'ai promis de le changer,* nous sommes en août 93, je lui avais remis une première version avant de partir célébrer Noël chez ma sœur, je l'ai appelée d'Angleterre, d'une voix posée, *si tu ne publies pas ton livre, nos rapports seront comme avant, si tu le publies tel quel, je ne te reverrai plus jamais,* sur quoi elle a raccroché, joyeux Noël, depuis je m'accroche, *montre-moi au moins les passages qui t'ont déplu, que tu voudrais que je modifie,* parfois elle réplique, *chez moi, je ne peux pas, j'ai autre chose à faire qu'à rester plongée dans ton livre, j'ai mes propres occupations,* parfois elle déclare, *tu ne peux pas savoir le mal que tu m'as fait quand j'ai lu ce manuscrit, tu t'es servi de moi, de mes*

souffrances, pour me transformer en une espèce de marionnette, j'ai perdu toute confiance en toi, toute estime pour toi, je m'insurge, mais cela ne s'applique qu'à quelques passages que je t'ai promis de modifier, cela n'est absolument pas vrai de tout le reste, mon livre est une célébration de toi, un chant d'amour, nous avons tous nos travers, ils prêtent à redire, si on écrit vrai on ne peut pas dissimuler, mais j'ai passé dix fois plus de temps à magnifier ses vertus, des passages où je ne fais que chanter son los, elle n'a cure, elle ne semble remarquer que lorsque je lui chante pouilles

de longs mois, ses commentaires sont restés en souffrance, et puis, août venant, elle doit partir en vacances avec sa famille, je dois partir en Amérique revoir mes filles, nous allons être pour longtemps séparés, elle a ramené le manuscrit que je lui avais donné, serrant mon texte de près, n'hésitant pas à l'étrangler, paragraphes radicalement supprimés à l'encre rouge, barrant des lignes, des phrases, des mots, rédigeant sur le verso des feuillets sa version, la réponse de la bergère au berger, avec une verve incisive, *Tu m'as dit un jour, et je te le jure sur la tête de ma fille: « C'est dommage que tu boives moins, l'alcool te rendait si folle, si poétique, "ma Nadja ". » Cette phrase m'a profondément choquée en te révélant vraiment. Et j'aimerais que tu aies l'honnêteté de la reproduire dans ton livre. Mais je doute que tu aies cette honnêteté-là...* Elle me connaît mal. Une condition que j'exige de mes récits est leur véridicité, même si elle se retourne contre moi. Je donne toujours la parole à l'autre, même si cette parole me flagelle. La règle du jeu : les quatre vérités, sinon à quoi bon se raconter. Inutile et malhonnête. L'autobiographie a son éthique. Seulement, elle a une double pente, savonneuse, on glisse souvent d'une vérité à son contraire. Elle me reproche d'insister sur ses exaltations avinées, mais ce qu'elle oublie, c'est qu'il lui arrive parfois, pas souvent, maintenant que notre liaison a plus de quatre ans, qu'elle est un peu embourgeoisée, embourbée, d'avoir des nostalgies furtives, elle déclare avec un regret ironique, *quand même, avant, on s'engueulait, on se battait, après, on faisait l'amour, c'était plus drôle*, à présent qu'elle veut, ce qu'elle a depuis des années voulu, mais pas pu, affronter une vie normale, s'insérer dans le monde du travail, à présent qu'elle veut tourner ce que j'ai appelé sa page "Nadja", elle m'en veut profondément de l'avoir écrite. Aprement, elle demande, *pourquoi ne décris-tu pas l'autre partie de ma vie, la vraie, la jeune femme qui se consacre tout entière au bonheur de sa fille, qui va la conduire à l'école, la cherche, l'amène à ses cours de danse, de piano, chez le dentiste, quels que soient ses maux personnels, sa fatigue extrême le soir, faisant toujours bon visage, se forçant à être gaie, celle-là, tu n'en parles pas*. Je réponds, *j'en parle aussi, ça fait Partie des aspects contradictoires du même être, mais je décris surtout ce que je vois, ressens, je n'écris pas ton autobiographie, j'écris la mienne*

elle arrive le soir, elle a mes clés, à l'improviste, je sais qu'elle est là, tout joyeux j'ouvre la porte, quand les verrous ne sont plus tirés c'est forcément elle, son grand sac de cuir en patchwork bariolé est sur la table de l'entrée, je m'écrie, *quelle bonne surprise*, elle est déjà allongée sur mon lit, elle sourit ou ne sourit pas, elle demande, *pourrais-tu me donner un peu de vin*, je dis, *bien sûr*, je descends en chercher à la cave, parfois elle m'a précédé, elle déclare, *chez moi, je bois très peu, un ou deux verres, c'est chez toi que je bois*, quand elle est aimable, *pour faire la fête*, quand elle l'est moins, *parce que chez toi je m'emmerde*, il est normal que cette propension à s'imbiber me frappe, probable que ma perversité littéraire parfois s'en délecte, dans son état second, elle a souvent des inventions extraordinaires, des flux magiques de paroles, elle fait surgir un monde inédit, aussi loin de la réalité que le rêve. Mais je ne m'attache pas uniquement à ces moments-là. Elle a beau l'avoir consciencieusement annoté, elle n'a pas lu mon livre, pas pu ou pas voulu le lire. Dans la plupart de mes pages, j'essaie de la faire paraître comme elle m'apparaît, en sa beauté, en sa bonté, en sa générosité, en son génie

elle s'ingénie à n'apercevoir, ne souligner que le négatif, comme si le positif n'existait pas, ne compensait pas, à la limite n'effaçait pas le négatif, rien n'y fait, quelques arêtes de mon texte demeurent plantées dans sa gorge, elle griffonne au dos d'un feuillet de mon manuscrit, *qu'un salaud d'écrivain en mal d'inspiration (ayant usé le filon de la guerre, de l'oncle, de MOI-M'AIME...) se serve de la souffrance d'une jeune femme pour la transformer en pantin grotesque, gueulard, comique (ouais! tu as réussi ton coup : avec ta femme tu as fait pleurer les foules bêlantes, avec moi elles vont se taper sur les cuisses)*. Sur une autre page, *tu me montres souvent en train de crier, si j'élève la voix, c'est pour que tu m'entendes, parce que tu es sourd, et cette politesse-là, tu ne la mentionnes nulle part!* Sur un autre feuillet, *Et puis surtout tu parais être un véritable " ange " auprès de cette "folle gueularde et incompréhensible "*. Là, je m'insurge. S'il m'arrive d'être dur avec elle, je ne m'épargne pas, j'étales mes faiblesses, mes infirmités, mes failles, mes faillites. Si elle se croit bien à tort un pantin, je suis un drôle de pante, mon MOI-M'AIME se moque de lui éperdument, je sors anéanti de mon livre, je me serai mis K.O. à jamais, elle reste O.K. On peut tout me reprocher, sauf de jouer à l'ange. Pour commencer, je me fais dire ou écrire par elle mes cinq vérités, elles sont loin d'être toujours tendres, sans cache-misère, sans cache-sexe, elle me met à poil quand elle est de mauvais poil. Et là, je ne suis pas toujours joli à voir, je ne prétends pas que ses remarques soient erronées, même quand elles me heurtent, il m'arrive à mon tour de l'égratigner, elle me reproche dans la vie mon manque

d'humour, c'est possible, mais j'écris ironique, pas d'autre moyen, on peut se prendre au tragique, mais pas au sérieux, l'ironie bien sûr a des pointes, elle peut être acérée, il se peut qu'elle blesse. Surtout si l'on a l'épiderme sensible. Le sien est à vif, supplicié. Un charlatan, une fripouille de la médecine a attenté à son visage, y a déversé la souffrance, quotidienne, indicible. Je tenterai de la dire. Pour elle, sa vie est brisée en deux, il y a un avant ce drame, et un après. Entre, un gouffre insondable, incommensurable. Toute raillerie, toute gauserie qui lui abîme le portrait est un meurtre. On assassine tout ce qui lutte en elle de vaillance pour survivre. La moindre plaisanterie la poignarde.

elle a une sensibilité exacerbée, elle avait toujours été une angoissée, une écorchée vive, maintenant c'est une lacérée, elle m'agrippe par le col de mon tricot, si *tu publies une chose, une seule chose qui blesse ma fille*, elle a lu le manuscrit, supprimant des paragraphes, barrant des phrases, commentaires parfois vifs en marge, je dis, *je ne publierai pas ce chapitre, inutile de tirer*, ce n'est pas quand elle m'empoigne ainsi le pull qu'elle est pour moi la plus poignante, c'est après, lorsqu'elle s'allonge sur son lit, notre rituel, je lui enlève ses chaussures, les range, puis son caleçon, dans l'ordre son soutien-gorge, son tricot bleu, elle garde son slip toujours blanc, quand je l'ai déshabillée, je cherche sa veste de pyjama suspendue dans le cabinet de la salle de bains, elle tend les bras, je la lui passe, quelques instants sur le dos, elle m'attire contre elle, tendrement, les yeux embués de larmes, elle murmure, je *t'en prie, ne crache pas sur moi*, je me rebelle, *mais je ne crache jamais sur toi, comment le pourrais-je, tu sais combien je tiens à toi*, elle dit, *je ne t'ai jamais fait de mal*, je réplique, *au contraire, tu m'as sauvé, rendu l'existence, et cela je le raconte longuement, je te rends hommage*, dans un dernier souffle, *n'écris pas sur moi*, son cri du cœur m'atteint au cœur, je *tâcherai d'enlever ce que tu veux que j'enlève, de modifier ce que tu veux que je modifie, mais ne pas écrire sur toi m'est impossible*, son regard suppliant, suppliciant, me pénètre comme une flèche, je dis, *tu es ma vie, je ne peux pas écrire ma vie sans écrire sur toi, je ne peux pas vivre sans écrire ma vie*

ce dernier soir du début août 93, elle s'est retournée sur le ventre, elle s'est endormie, nous n'allons pas nous revoir de quelque temps, elle va partir en vacances avec sa famille, je vais aller à New York revoir mes filles, maintenant j'ai mon livre sur les bras à finir dans les semaines qui suivent, deux trois mois qui viennent, il doit sortir cet hiver, le lendemain, sans un mot, sans un au revoir, elle est sortie, je demande, *tu ne m'embrasses pas?*, elle s'éloigne dans le hall, elle me lance, *n'écris pas sur moi*. Sa demande ultime, pas d'enlever une phrase, élaguer un paragraphe,

faire sauter un chapitre. L'omettre, elle. A sa requête, je ne puis pas accéder. Je veux bien me faire hara-kiri comme personnage, pas comme écrivain. Dans ses moments de révolte, elle croit que je suis à la recherche du succès, des tirages. C'est tout à fait secondaire. L'essentiel, pour moi, compléter mon œuvre. Mener mon autofiction à son terme. Je l'ai commencée en 1969, dans la force de l'âge. J'entends la finir, avant d'être moi-même fini. Mon œuvre est ma raison de vivre. Je la mets au-dessus de ma vie. Au-dessus de la sienne, dans la mesure où elle est en partie liée, profondément, à la mienne. Cela la révolte, parfois elle dit, *tu tuerais père et mère pour écrire*. Je ne les tuerais pas, mais j'ai utilisé leur mort. L'autofiction est un genre qui se nourrit de sa propre chair, de celle des êtres aimés, de leurs joies, de leurs peines, de leurs secrets. Dans un roman, on a affaire à des êtres imaginaires, on peut en faire ce qu'on veut. Les marier heureusement, les envoyer à la guillotine. Moi, j'ai affaire à des êtres réels. De façon radicale, cela change le problème.

trait rageur, elle explose, *JE NE T'AI JAMAIS DEMANDÉ D'ÉCRIRE SUR MOI, JAMAIS!* C'est vrai. Seulement, il ne faut pas être naïve. Les femmes qui acceptent d'avoir une histoire avec moi, si elle est vitale, si elle s'inscrit au cœur de mon être, savent que j'écirai notre histoire, puisque, depuis un quart de siècle bientôt, c'est ma pratique. Elles sont prévenues, je ne les prends pas par surprise, elles connaissent et acceptent le risque. Elle proteste, *NON! FAUX! Tu ne m'as jamais prévenue JAMAIS! quand nous nous sommes rencontrés*. La naïveté est trop grande. Évidemment, je ne préviens pas comme si j'étais séropositif. Je n'écis pas sur toutes les femmes que je rencontre. Uniquement sur celles qui ont fondamentalement compté. Lorsque je l'ai rencontrée, je n'avais aucune idée de l'importance qu'elle aurait, qu'elle prendrait dans mon existence. Je n'avais a priori aucune intention d'écrire. Je n'ai, d'ailleurs, commencé à le faire que deux ans après. Quand j'en ai ressenti le besoin. De toute façon, dès le début, je lui ai passé tous mes livres, elle les a eus, elle savait à quoi s'en tenir. Elle contre, *A la limite, j'ai oublié que tu étais écrivain, dès lors que je me suis rendu compte que je n'aimais pas tes livres. Je n'ai voulu voir alors que l'amant, le père rassurant (mais ça aussi il m'a fallu l'oublier très vite...)* Il serait bien extraordinaire qu'elle ait pu oublier que je suis écrivain. D'abord, c'est moi, un autre oubli sans doute, qui lui ai proposé d'écrire une vingtaine de pages pour elle. Parce que j'espérais déclencher ainsi son écriture à elle. Comment aurait-elle pu oublier que je suis écrivain, lorsque, depuis près de quatre ans et demi, elle ne cesse de répéter tout ce qu'elle rejette dans mes livres. Elle peut d'autant moins ignorer que peu à peu l'intention m'est venue d'écrire sur nous, le curieux non-couple que nous sommes, que dès l'été 90, en Espagne, après une scène dramatique, elle m'a fait signer un engagement de ne pas publier le livre sans le lui montrer auparavant, six

mois avant que je ne me mette à composer. Elle prenait ses précautions. Elle pouvait d'autant moins ignorer la nature dudit livre qu'une nuit, elle s'était levée, avait trouvé par hasard, en cherchant une couverture dans le cagibi, là où je les range, hors de portée, mais pas de la sienne, les pages précisément incriminées, qu'elle me demande maintenant de supprimer. Pendant quelque temps, elle s'est enquis, en découvrant son sourire, *tu écris toujours des saloperies sur moi?* Parfois, avec une crainte dans les yeux, *tu dis toujours des méchancetés sur moi?* J'ai répondu, je *n'écris jamais de saloperies ni de méchancetés sur toi*. Et puis, pendant deux ans, nous n'en avons plus parlé. Jusqu'à l'explosion présente.

n'empêche, allongée sur le lit, moi assis tout contre elle, ce dernier soir avant son départ en vacances, un autre de mes voyages à New York, une longue séparation de plusieurs semaines, quand elle m'a supplié, avec de la tendresse dans la voix, de la peur dans le regard, en cet abandon qui précède le sommeil, *n'écris pas sur moi*, que je lui ai répondu, *ne me demande pas l'impossible*, j'ai ressenti une sensation étrange, pénible, la première fois que ça m'arrive, je bute soudain sur les limites du récit de soi, je m'écrase contre elles, ma vie est toujours essentiellement mon rapport à la femme, les autres femmes de mes autres livres, la Tchèque de *la Dispersion* était repartie derrière le rideau de fer, ma mère dans *Fils* était morte, Rachel dans *Un amour de soi* m'avait plaqué, Ilse dans *le Livre brisé* avait exigé que je parle d'elle, de nous et puis à la fin était disparue, j'ai toujours eu affaire à des mortes ou des absentes, le champ libre pour écrire, celle-ci est bien présente et bien vivante, elle ne veut pas que j'écrive sur elle, c'est son droit, en transgressant son souhait, je commets un abus, un abus de confiance, *je te racontais tout comme à un ami et toi tu notais tout pour en nourrir ton livre*, elle n'y va pas par quatre chemins, *tu vieillis, ta vie est pauvre, alors tu as besoin des histoires des autres, pour en faire tes bouquins, tu te les appropries*, elle dit, *Doubrovsky, tu es un charognard*, exact, je ne puis pas dire le contraire, tous les écrivains le sont plus ou moins, mais, pour l'autofiction, c'est plus que moins, de l'autobiographie saignante, à vif, pas totale, parfois atténuée, toujours reconstruite, jamais déguisée, du roman vrai, un genre spécial, si j'ai forgé le mot je n'ai pas inventé la chose, Colette, Céline, des myriades moins illustres s'y sont déjà essayés avant moi, autour de moi, le genre essaye, *Zeitgeist*, c'est dans l'esprit contemporain, une grande partie de la littérature aujourd'hui, Sollers, Sarraute, Robbe-Grillet, d'autres, en tâtent, Duras, *l'Amant*, bref, pour justifier mes histoires, je pourrais me réfugier derrière l'Histoire, fin du XX^e siècle, règne de Narcisse, mort des idéologies, que sais-je, on aime, on n'aime pas, c'est ainsi, seulement moi, j'y vais à fond, je passe les bornes, de la décence, du bon goût, du respect de soi et des autres, quand je me déballe, c'est de la tête aux pieds, quand je m'ouvre, c'est tripes et boyaux,

mon pacte, c'est jusqu'où on peut aller trop loin dans le débordage, mais au bout il y a soudain silence, mort, d'Ilse, inopinée, sidérante, mur ultime, le livre s'y brise, maintenant celle-ci, qui me menace, si elle trouve la moindre chose à redire à mon texte, de m'abandonner

je ne peux pas supporter l'idée qu'elle me quitte, l'absence ne peut pas toujours être la condition et la rançon de l'écriture, c'est même pour moins mourir que j'écris, contre l'effacement final pour laisser des traces, mes œuvres se veulent des œuvres vives, pourtant, par défi, par plaisanterie, j'ai écrit dans *le Livre brisé*, «je tue une femme par livre », en me relisant sur épreuves j'ai eu un frisson d'horreur, un recul abasourdi, je n'en ai pas cru mes yeux, quand je tue une femme, c'est moi que je tue, je n'ai un nombre illimité ni de morts ni de femmes, elle, si je la tue, je me tue, point final à une existence déjà à demi défunte, plus qu'à prendre mes trois flacons de barbituriques, une balle dans la bouche, je ne veux pas la tuer, me tuer, je me tais, sur ce qui la gêne, rature, peux pas en faire littérature, sur ce qui l'offusque, censure, les phrases, les paragraphes qu'elle a barrés, deleatur, normal, j'admets, que je me repaisse de mes chairs, catoblépas, que je me dévore les pattes, pour nourrir mes livres, l'écrivain est un drôle d'animal, mais ogre, c'est une autre affaire, charognard, il y a des bornes, elle me les indique, me les impose, d'accord, je ne peux pas bouffer la vie des autres comme je bouffe la mienne, les exposer comme je m'exhibe, pour une mise à nu totale il n'y a que Robinson sur son île, et encore, dès qu'apparaît Vendredi, Robinson n'est déjà plus tout à fait libre, les passages qu'elle me demande de supprimer sont pour elle iniques, pour moi uniques, tant pis, j'obtempère, je coupe, je tiens à elle, elle me tient, même si elle devait entre-temps me quitter, je ne me croirais pas quitte, je ne veux pas aviver ses plaies, elle qui m'a prodigué tant de plaisirs, pourtant, même en enlevant des épines, je sais que mon livre la blesse, en tout état de cause, quel qu'il soit, elle ne peut plus, ne veut plus se regarder dans un miroir, je lui tends le mien, à la défiguration qu'elle croit vivre, j'ajoute mes déformations, un texte n'est pas une photo, une photo n'est pas un duplicata, tout art déforme, réforme pour ses fins propres, falsifie en disant le vrai, c'est un absolu autistique, elle veut rester maîtresse d'elle-même, ne pas être prise dans mon jeu, mon je, je sais que je la tourmente, j'en souffre, quand je la regarde étendue sur le lit, cheveux en désordre, la voix tremblante, les yeux suppliants, pour moi un supplice, dans la douleur qui la ronge, le malheur présent qui l'opprime, pour alléger sa tragédie je voudrais tout faire, *n'écris pas sur moi*, là c'est impossible, même si c'est un vol, un viol de sa vie, si je dois la perdre, mon suicide, c'est plus fort que moi, plus fort qu'elle

TOURNIQUETS

C'est terrible, je n'arrive plus à m'endormir, tous les soirs je dois prendre un Stilnox, ajoute, c'est depuis que je te connais, avant cela ne m'était jamais arrivé, je dormais normalement. Je m'étonne, comment, de ma faute? Elle explique, parfaitement, c'est à cause de toi. C'est la première fois que nous étions en Espagne que j'ai pris cette habitude. J'ai toujours lu, avant de m'endormir, mais comme la lumière te gênait, je me tournais et retournais sur mon lit dans le noir et c'est alors que j'ai commencé à prendre un somnifère. Là, j'avoue, imprévisible, elle me réserve toujours des surprises, sur le coup, j'en demeure abasourdi. Mais pourquoi n'as-tu pas été coucher dans l'autre chambre, pourquoi ne m'as-tu rien dit? Tu sais bien que cela ne me dérange pas de mettre mon masque pour dormir, tu aurais pu lire. Elle répond, tu me connais, je n'ai pas osé, à l'époque, j'étais encore intimidée par toi. Non, je ne la connais pas. Que ce soit de ma faute, si elle ne m'a pas dit qu'elle avait besoin de lire, me dépasse. Je ne comprends pas. Tu n'as pas pour deux sous de psychologie. Elle est au-delà de toute compréhension, sauf la sienne. Si j'avance, pourquoi ne vas-tu pas voir un analyste, elle hausse les épaules. Je ne crois pas à la psychanalyse. D'ailleurs, toutes mes histoires, je les connais par cœur. Alors, à quoi bon. Elle sait tout d'elle. Moi, je suis lucide. Translucide, elle a tout noté dans ses carnets, son destin, là qu'il est écrit. En toutes lettres, mais il n'y a qu'elle qui puisse le lire. Domaine réservé, chasse gardée, elle seule en a la clé. Son histoire, consignée, égrenée dans ce qu'elle appelle ses « dégueuloirs », sur plus de quinze ans, n'est accessible qu'à elle. Parfois, je me relis, c'est si horrible, ce que j'ai souffert, je voudrais être quelqu'un d'autre pour pouvoir me prendre dans mes bras. Ainsi, hier soir, je relisais un dégueuloir où je racontais les étés que je passais toute seule avec ma fille et ma mère en Bretagne, moi qui étais faite pour l'amour, je voyais mon corps dans une glace, tu sais, j'étais encore jeune, j'étais jolie alors, du fond du cœur je m'exclame, tu l'es toujours, elle secoue la tête, maintenant j'ai le visage qui file vers la quarantaine, j'objecte, tu n'en es pas encore là, tu as trente-cinq ans, ne m'écoute pas, quand elle est lancée, continue son monologue, et dire que j'ai sacrifié tous ces étés, moi qui étais faite pour la vie, pour le rire, enfermée là, je dis, en effet, ça n'a pas dû être drôle, sa voix si bien timbrée s'altère, tu ne comprendras jamais ce que cela peut représenter de souffrance d'avoir ainsi gâché ses plus belles années, c'est irrattrapable, elle ajoute, je ne sais pas pourquoi je te raconte tout ça, avec toi je radote

pourtant, plus fort qu'elle, il faut qu'elle raconte, elle ne peut pas s'empêcher de parler, la litanie de ses malheurs lui monte aux lèvres, dès qu'elle ouvre la bouche, la suite infinie de ses manques, de ses manquements, envers soi, *pourquoi je me méprise ainsi moi-même, pourquoi*, dix heures, ou onze, le téléphone sonne dans les ténèbres du salon, je cours, me cogne contre le gros fauteuil de cuir, haletant, je décroche, quelquefois elle dit, *c'est moi*, d'une voix tristounette, comme une petite fille prise en faute, d'autres fois, elle se jette sans préambule à corps perdu dans le jaillissement de ses infortunes, cela peut être à minuit, quand le besoin de s'épancher lui vient, ses impulsions, comme des geysers, irrésistibles, *pourquoi je me suis toujours maltraitée, pourquoi un tel manque de confiance en moi*, dis, je ne sais que dire, j'écoute de tout mon cœur, je participe de toute mon âme, ses tourments me tourmentent, *pourquoi j'ai épousé ce garçon*, les mots l'écorchent, *pourquoi j'ai eu une enfant de lui*, parfois sa voix se brise, à l'autre bout du fil elle pleure, *c'est maintenant que j'aurais dû me marier, avoir un enfant d'un homme que j'aime, j'aurais terminé mes études de médecine, j'aurais maintenant un métier, pourquoi j'ai tout fait à contretemps*, je dis, *je reconnais, ta vie est une tragédie*, elle dit, *pourquoi ce gâchis*, que dire, je n'ai pas la réponse, si lucide, c'est elle qui l'a, ce soir, simplement, elle l'a perdue, du coup elle est égarée

dans le labyrinthe de sa vie sans cesse elle cherche l'issue, toujours introuvable, barrée, dans sa tête toujours tempête, ses idées font une ronde infernale entre ses tempes, ça tourne sans répit, de quoi donner le vertige, rien qu'à l'entendre, j'ai un chagrin fou et le tournis, parfois, allongée sur mon lit, je pose la main sur son front, je dis, *ça ne s'arrête pas une seconde*, ça ne s'arrête jamais, il m'arrive, c'est mon lot, de repartir gagner ma croûte, mes dollars en Amérique, parfois elle, parfois moi, on s'appelle, garder le contact, même de loin, il faut, j'ai besoin, vital, l'automne dernier, elle téléphone, voix ferme, *écoute, Serge, je compte sur toi*, souvent elle dit, *on ne peut pas compter sur toi*, se contredire est son péché mignon, comme atermoyer le mien, chacun le sien, il faut la prendre comme elle est ou la laisser, et ça, c'est pour moi impensable, je réponds, *tu peux compter sur moi, pour quoi exactement*, elle déclare, *ma décision est prise, cette fois, je divorce*, je dis, *il est temps*, continue, *comme ami je veux que tu m'aides, à ton retour à Paris, quand rentres-tu?*, je précise, *mi-décembre*, elle dit, seule, *c'est impossible*, je dis, *je connais un bon cabinet d'avocats*, elle s'impatiente, *ce n'est pas ça qui m'intéresse, divorce ou pas, ce que je veux est quitter cette maison et emmener ma fille avec moi, je n'en peux plus de cette situation, ce qu'il faut, c'est trouver un appartement, et toute seule, c'est difficile, je voudrais que tu m'aides*, je dis, *je te promets de t'aider*, elle demande, *je voudrais que tu viennes avec moi visiter les*

appartements, c'est si pénible, je répète, je te le promets, je viendrai avec toi, elle achète les journaux, repère les logements pas trop chers, les deux-pièces abordables, je reviens à Paris, je m'enquiers, eh bien, ton divorce, où en es-tu?, silence, reste songeuse, voix hésite, tu sais, le divorce, j'ai réfléchi, à quoi ça m'avancerait, surpris, je dis, mais je croyais que tu ne pouvais plus supporter ta situation, elle dit, non, je ne peux plus la supporter, mais seule, j'aurai des responsabilités accrues, ça va me prendre tout mon temps et mon énergie, soupire, qu'est-ce que j'aurai gagné au bout du compte, ajoute, et puis, c'est peut-être à cause de ma propre expérience, séparer la petite fille de son papa qu'elle adore, qu'est-ce que tu veux, moi, je ne veux que ce qu'elle veut, seulement ce qu'elle veut est difficile à mettre en œuvre, je demande, alors le divorce, c'est fini, elle dit, mais non, ce n'est pas fini, j'y pense toujours, je retourne tout dans ma tête, de quoi la perdre, elle ne sait plus où se tourner, je suggère, pourquoi ne laisses-tu pas ta fille à ton mari dans la maison et ne prends-tu pas un studio en ville, tu verras ta fille quand tu voudras, le reste du temps tu feras ce que tu as envie de faire, trouve-toi un studio pas loin, elle murmure, on voit que tu ne sais pas ce que c'est d'être une maman, soudain s'emporte, c'est facile de donner des conseils aux autres

un soir, je dîne, le téléphone sonne, tard, vers dix heures, comme elle m'appelle de moins en moins, maintenant rarement, je suis surpris, tout à trac elle demande, *qu'est-ce que tu fais?*, je réponds, *je suis en train de dîner*, elle demande, *est-ce que je peux venir?*, moi un peu surpris, *maintenant?*, elle, *oui, tout de suite, j'ai quelque chose de très urgent à faire dans ton quartier demain de bonne heure*, ses besoins sont toujours urgents, je réponds, *tu sais que tu es la bienvenue à toute heure*, elle raccroche, rapplique, je me remets à table, à la dernière bouchée elle sonne, j'ouvre, je suis sonné, elle a l'air hagarde, abattue, elle entre sans m'embrasser, va droit à la salle à manger s'asseoir sur une chaise, je m'enquiers, inquiet, *qu'est-ce qui se passe, t'est-il arrivé quelque chose?*, elle répond, *j'ai eu une longue conversation avec ma fille*, pour la première fois, *elle m'a confié qu'elle avait peur à la maison*, je dis, *comment cela, mais elle n'y est jamais seule*, elle dit, *ce n'est pas ça, elle a peur dans sa chambre, même quand il y a quelqu'un, quand je suis dans ma pièce à côté*, lorsqu'il s'agit de sa fille, son amour est si extrême, sa sensibilité excessive, je contre, *il ne faut pas prendre tout ce que disent les enfants au pied de la lettre, ils veulent attirer l'attention, ils savent nos points faibles*, elle réplique, *non, je connais ma fille, si elle dit cela, c'est qu'elle l'éprouve, prostrée, je ne peux plus supporter cette baraque, personne ne peut plus*, je dis, *elle n'est pas si terrible que ça, ta baraque*, elle rétorque, *tu ne sais pas ce que c'est que vivre dedans, elle est si sombre, ma chambre est si privée de lumière, je ne peux pas y travailler*, elle s'écrie, *il y a quelque chose dans*

cette maison que je déteste, amère, le mari s'en fout, du moment que je vide les poubelles, d'ailleurs, je ne le vois jamais, il rentre si tard le soir, je suis comme une mère célibataire, accablée, je vis dans une totale solitude, tu n'as pas idée, je dis, mais si, je vis moi aussi dans la solitude, hausse les épaules, toi, ce n'est pas pareil, tu as tes livres, tes cours, je réponds, ni les livres ni les cours ne vous tiennent compagnie, ils ne remplissent pas une existence, écrasée, moi, je n'ai rien fait de ma vie, j'étais faite pour aimer, pour travailler, j'ai gâché mes dix plus belles années à vivre avec un homme que je n'aime pas, plongée dans les couches-culottes, rictus, après cinq années de médecine, et j'avais été reçue soixante-cinquième sur des centaines, soupire, lorsque j'ai voulu reprendre mes études avec une enfant le mari ne m'a jamais encouragée, au contraire, lui, il lui suffisait que je sois à la maison pour s'occuper de sa fille, c'est tout ce qui l'intéresse, effondrée, je suis une femme morte, je proteste, ne dis pas ça à ton âge, elle proteste, l'âge n'a rien à voir, je sais ce que je dis, je tente une diversion, puis-je t'offrir quelque chose, moi, devant mon assiette vide, elle recroquevillée sur sa chaise, elle remarque, moi, je te parle de ma souffrance, toi, tu voudrais finir ton dessert, elle a des intuitions malignes, je mens à moitié, mais non, j'ai terminé mon repas, j'avais encore un peu d'appétit, il a disparu, elle, tu ne penses qu'à la bouffe, je plaide, ne recommençons pas, elle, acide, je n'ai vraiment pas de chance de t'avoir rencontré, je m'insurge, on ne va pas remettre ça, elle passe soudain du désespoir à la révolte, je ne sais pas pourquoi je suis venue, je ne suis pas heureuse ici, je supplie, écoute, tu es là, détends-toi, elle déclare, j'aurais dû rester chez moi, ajoute, j'ai envie de rentrer, conclut, au moins j'ai ma fille à la maison

je sympathise avec son mauvais sort profondément, quand elle dit d'une voix lasse, *le mari rentre très tard le soir, le matin il disparaît à son travail, je suis là pour faire les courses, aller au supermarché, chercher ma fille à l'école, je suis enfermée dans cette maison sombre, j'étais faite pour autre chose, je reconnais, il y avait en elle tellement de dons, de talents multiples, cela multiplie sa souffrance, je voudrais pouvoir l'assister, faire une suggestion utile, je n'émetts que des platitudes, eh bien tu n'as qu'à en sortir de ta baraque, trouve du travail, elle a beau jeu de répliquer, tu crois que je n'y ai pas pensé avant toi, ça fait des années et des années que j'y pense, que je ne pense qu'à ça, elle a raison, j'aurais dû me taire, lorsqu'on n'a rien d'intelligent à dire, je dis, je croyais qu'avec cinq ans de médecine, on pouvait enseigner la biologie dans le secondaire, tu pourrais dans une boîte privée, secoue la tête, non, ce n'est pas si facile que ça après tant d'années, et puis je n'ai pas envie d'enseigner, ce n'est pas pour moi, j'insiste un peu, à peine, ce serait malgré tout un travail intéressant, de nouveau secoue la tête, je me gratte la mienne, il faut quand même que tu*

sortes de chez toi, que tu fasses quelque chose, riposte, je n'ai pas besoin de tes conseils, aisé d'en donner aux autres quand ça ne coûte rien, désespérée, je te dis que j'ai tout essayé, sans l'aide de personne, le mari s'en fichait éperdument, j'ai couru dans tous les centres d'information, j'ai rassemblé toute la documentation possible, j'ai même été jusqu'à faire un stage de gestion, mais, tu me connais, ce n'est pas mon genre, l'argent, les finances, j'ai dû abandonner au bout d'un mois, j'admets, la gestion n'est pas pour toi, elle s'écrie, tu ne peux pas te rendre compte, tout en m'occupant de ma fille, j'ai cherché, cherché toute seule, partout, j'ai déniché ce stage de maquettiste, elle dit, c'est parce que j'avais ce stage de maquettiste à la rentrée que j'étais si heureuse, quand je t'ai rencontré, moue amère, au début, j'ai cru revivre, j'aurais voulu être journaliste, j'aime écrire et je suis curieuse des gens, j'aurais aimé m'occuper des faits de société, faire des enquêtes, l'école de journalisme, voilà la formation que j'aurais dû suivre, je me suis dit, être maquettiste est encore une façon de s'introduire dans un journal, ajoute, j'aimais beaucoup les gens autour de moi dans le cours, les profs aussi, surtout un vieux prof de dessin qui avait connu Picasso, juste le genre d'hommes que j'aime, mais finalement ça ne servait à rien, on ne peut pas apprendre en trois mois ce que l'on apprend en deux ans, découragée, après il fallait un stage de P.A.O. plein temps, pour l'aspect rédactionnel, j'ai suivi un atelier d'écriture, un stage après l'autre, toujours loin du travail, ajoute, ironique, et puis, toi qui lis tous les jours « le Monde », tu dois avoir entendu parler du chômage

je dis, je voudrais pouvoir t'aider, m'envoie, toi, m'aider, tu n'as jamais aidé personne, j'essaie, un jour une amie m'a fait parvenir une sorte de fiche, filières pour accéder au journalisme sans passer par les voies officielles, tout fier, je lui remets mon butin, elle rigole, mon pauvre Serge, il y a des années que j'ai ce document, je me sens penaud, peiné, question travail, je suis nul, je ne suis pas de cette époque, juste après-guerre une immense demande, j'avais mes titres, Normale Sup, agrégue d'anglais, doctorat ès lettres, le travail s'est offert tout seul, Yale, Princeton, Harvard, les meilleures universités d'Amérique, une khâgne, puis une chaire en France, n'ai eu que l'embarras du choix, du travail, je n'ai jamais eu à en chercher, il est venu à moi de son gré, hors de mon domaine, je suis gourde, ignare, soudain sérieuse, il faut que je cherche un appartement pour ma fille et moi, que je divorce, après, je trouverai un boulot, n'importe quoi, il faut que je sois motivée, elle dit, l'autre jour, boulevard Montparnasse, j'ai vu une boutique avec une annonce où l'on cherchait une caissière à mi-temps, j'aurais dû me renseigner, je m'étonne, toi, derrière une caisse, elle réplique, pourquoi pas, on voit défiler les gens, ça m'amuse, je m'intéresse aux gens, moi, ajoute, au point où j'en suis, je n'ai plus aucune ambition, il n'y a pas de honte à faire un petit boulot, je veux bien, elle que ça regarde,

d'accord, à quelque temps de là, un soir, je la vois si abattue, je dis, *écoute, tu ne peux pas t'emmurier vivante dans ta maison, t'y dissoudre peu à peu, il faut que tu sortes, fais quelque chose, tu l'as dit toi-même, fais-toi caissière, si besoin est, elle encaisse mal, tu ne voudrais quand même pas après cinq années de médecine*

elle ne bouge pas, dans sa tête que ça bouge, sans cesse, sans trêve, entre ses tempes ça tourne en rond, ne tourne pas, ça tourbillonne, pas un cercle, un cyclone vicieux, un vrai malstrom dans la caboche, une bourrasque permanente sous le crâne, un tracas fracassant l'habite, une angoisse à hurler la taraude, je me tais, que dire, je suis moi-même tenaillé entre le pour et le contre, le zig et le zag, entre la France et l'Amérique, trente-six ans j'ai fait la navette, d'abord, chaque été, puis ça s'est perfectionné, un an l'une, un an l'autre, maintenant je veux m'arrêter, faire halte, je crie pousse, il est temps de rentrer en France, au bercail, faire une fin, seulement mes filles sont en Amérique, en Amérique on a quinze jours de vacances, si je veux voir mes filles plus de quelques jours, il faut bien que je retourne moi-même, le fer dans la plaie, sans solution, que de continuité, coupé en deux, j'existe en tronçons, en France je suis à la retraite, peux plus enseigner, si je reste en France, arrêt de travail, mais me sens trop jeune pour arrêter de travailler, je ne puis plus travailler qu'en Amérique, je suis pris dans une situation fausse, des pieds à la tête, elle, sa situation est nette, les choses sont claires, une évidence cartésienne, l'inverse de mon cas, elle doit divorcer, chercher un appartement, trouver du travail, là-dessus pas un doute, aucune discussion, ça s'impose, seulement dans quel ordre opérer, comment procéder, là ça se gâte, si on cherche un appartement, occupation plein temps, on ne peut pas trouver du travail, si on cherche du travail, une fois qu'on travaille, plus le temps de trouver un appartement, si on décide de commencer par l'appartement, on doit courir d'un bout à l'autre de Paris, peut durer des semaines et des semaines, c'est épuisant, si l'on est déjà au départ épuisée, impossible de courir, pour trouver du travail, il faut être motivée, pour être motivée, il faut avoir déjà emménagé dans le nouvel appartement, être déjà divorcée, mais divorcer, quoi qu'on dise, est toujours un choc terrible pour un enfant, pour divorcer, il faut être absolument sûre que cela est la solution, si l'on divorce, on a encore plus de responsabilités, moins de temps à soi, on est prise, prisonnière un peu plus dans un étouffant deux-pièces, alors à quoi sert de divorcer, quel avantage

moi, je vacille entre mes choix, continuer mes aller-retour Paris-New York, enseigner en Amérique, cesser d'enseigner, prendre ma retraite en France, j'ai des revenus suffisants pour vivre, toutes les voies me sont ouvertes selon mes vœux, seulement, ce que je veux, je ne sais pas, tantôt

l'un et tantôt l'autre, tour à tour, elle, du moins, sait ce qu'elle veut, divorcer, déménager, travailler, mais ce qu'elle veut, elle ne peut pas l'accomplir, je suis tenaillé par mes possibles, elle est torturée par ses impossibles, son cas est l'inverse du mien, le contraire, naturellement, revient au même, elle dit, *nous sommes des miroirs l'un pour l'autre, ajoute, tu me renvoies ta hantise de la vieillesse, j'ai déjà la mienne, si je dis, mais à trente-cinq ans tu n'es pas vieille, qu'est-ce que je pourrais dire, moi, avec mes soixante-cinq ans et la gueule que j'ai, elle se fâche, toi, tu es un homme, ce n'est pas pareil, et tu as derrière toi la vie que tu as voulue, parfois à bout de souffle, d'espérance, elle déclare, que quelqu'un me dise seulement ce que je dois faire, je le ferai*

je dis, *épouse-moi*, elle se rebiffe, *qu'est-ce que ça changerait à ma vie, je précise, d'être avec un homme qui apprécie chaque parcelle de ta féminité, ce qui te manque justement dans ton mariage, ça la révolte, tu es trop vieux, il est temps que je cesse de jouer les petites filles, à trente-cinq ans, si on continue à se chercher un père, on ne tombe plus que sur des vieillards, je rétorque, je n'en suis quand même pas là, me coupe, toi, c'est le pire, une âme de gamin sous une peau de vieillard, elle a l'art de me piquer à vif, au point sensible, souvent elle enfonce les mots comme des clous, je réplique, c'est une belle formule, comme tu sais en frapper, et frapper avec, mais je n'ai pas encore l'âge de mon oncle, elle dit, et puis, ce n'est même pas ton âge, ça vois-tu, je le supporterais encore, c'est ta surdité, tu ne peux pas te rendre compte à quel point c'est angoissant, torturant de ne jamais savoir si l'on a été comprise, de te poser une question et de t'entendre répondre complètement à côté, la parole vive comme le sexe est chose sacrée, tu y portes sans cesse atteinte, je proteste, c'est possible, mais tu te répètes assez souvent pour que la plus grande partie de ton message me parvienne, elle dit, et puis, ce n'est même pas ta surdité, je demande, quoi alors, elle s'écrie, tu es un être angoissant, Doubrovsky, moi, si j'aime les hommes âgés, c'est parce que je voudrais qu'ils me rassurent, je voudrais qu'ils m'apportent la confiance, la sérénité, la tranquillité qui me manquent, toi, c'est l'inverse, tu me renvoies mon image, ajoute, je n'avais vraiment pas besoin de cela, tu es un être profondément malsain, Doubrovsky, parfois elle dit tout simplement, tu pues la mort, je dis, en quoi, pourquoi, je proteste, elle déclare, notre rapport a quelque chose de morbide, je dis, et après, elle ajoute, et puis ce n'est pas seulement ça, c'est tes maniaqueries, la liste de mes défauts est longue, elle dit, je suis lucide, je ne me fais pas d'illusion, mais il y a en toi, physiquement, quelque chose qui m'attire, qui fait que je reviens éternellement vers toi, c'est mon fantasme le plus profond, ma blessure d'enfance, j'ai toujours aimé les hommes en âge d'être mon père, mon âge est ce qui la pousse vers moi et qui la repousse, elle dit, ma vérité à moi*

était d'épouser un homme en âge d'être mon père et d'avoir un enfant de lui, c'était parfaitement faisable, il a fallu que j'épouse un garçon de mon âge qui ne m'attirait pas, je dis, quand on n'aime pas un homme, on le quitte, tu ne serais pas la première, répond, il y a ma fille, je réplique, il y a d'autres femmes avec des enfants qui divorcent, tu ne serais pas la seule, dit, oui, mais elles, elles ont une famille, elles sont aidées, elles ont des amis sur qui compter, je demande, alors pourquoi m'as-tu appelé à New York pour me faire promettre de t'aider à divorcer, répond, je suis si seule, je devais avoir un peu bu, alors je vois les choses en rose

elle déclare, toi, je l'ai su dès le début, tu n'es qu'un immense fantasme paternel, pensive, je t'ai aussi dit: qu'est-ce qui se passera quand le fantasme sera épuisé, furieuse, à trente-cinq ans on ne peut plus avoir des fantasmes de petite fille, je sais, ma survie tient à un fil, si elle me défantasmatisait, elle me jette sur le pavé, heureusement, les fantasmes ont la vie dure, c'est ce qui me ramène sans cesse vers toi, rien d'autre, je dis, il y a quand même autre chose entre nous, elle demande, quoi, je précise, de l'affection, de la tendresse, pourquoi ne pas employer le mot, de l'amour, elle répond, oui, au début, en te rencontrant, j'ai cru revivre, remonter dix ans en arrière, là où ma vie s'était arrêtée avec Mike, mais ça n'a pas duré longtemps, parfois elle dit, je t'ai aimé trois mois, parfois c'est six, jusqu'au moment où je t'ai vu chez ta sœur à Noël en Angleterre, là à te faire mater, quelque chose en moi a cassé net, d'autres fois elle dit, je t'ai aimé trois jours, déjà lorsque nous étions en Espagne, tu m'agacais, quelquefois elle raconte, sais-tu quel a été mon premier sentiment, la première fois où nous avons rendez-vous à ce café et que je t'ai aperçu en poussant la porte? Ç'a été la peur, une peur intense, j'ai failli repartir, je remarque, si je t'ai fait peur, tu ne l'as guère montré, elle répond, je voulais tellement revivre, et puis, un écrivain, à l'époque j'étais naïve, ajoute, il y avait un cœur et un corps à prendre, blessante, tu ne retrouveras jamais plus cela, Doubrovsky, une femme de trente-trois ans, prête à t'aimer, elle s'écrie, jamais, possible, probable, c'est certain, je suis sans doute arrivé à la dernière, la liste de mes amours est close, il n'y a plus qu'à l'enterrer, m'ensevelir, je n'y pourrais pas survivre, seulement j'ai encore de l'espoir, un peu, une pitié, maigre pitance, depuis deux ans que nous sommes en train de rompre, elle constate, cela fait plus d'un an que je ne t'aime plus, elle sort de chez moi en faisant claquer la porte, je crie, ne remets plus jamais les pieds ici, j'en tremble encore, je cours à mon bureau du salon, sors mon carnet, je marque, en rouge, RUPTURE DÉFINITIVE, je suis triste à en pleurer, d'un autre côté, je suis presque soulagé, il y a parfois entre nous des tensions qui ne sont pas durables, peut plus durer, deux ans que ça dure, des ruptures définitives, j'en ai noté au moins vingt dans mes agendas, ABSOLUMENT DÉFINITIF, TOTALEMENT DÉFINITIF,

pas à discuter, sans appel, je ne l'appelle plus

au moins une semaine, je tiens bon, je ne décroche pas l'appareil, la dernière fois elle m'a intimé, *ne t'accroche pas ainsi à moi*, je ne m'accroche pas, soudain, ça peut être à dix heures du matin, à onze heures du soir, sonnerie, je décroche, *c'est moi*, je demande, *comment ça va*, je m'enquiers de ce qui arrive, elle se délivre, mon oreille est son déversoir à malheurs, à nostalgies lancinantes, je l'écoute avec dévouement, dévotion, un jour elle avoue, *tu es ma seule attache, je n'ai pas de famille, je ne peux parler avec personne, mes frères, ma sœur on ne peut rien se dire en dehors des réceptions*, je dis, *avec moi tu peux tout dire*, je recueille inlassablement l'accumulation de ses maux, elle peut s'autobiographier des heures, je suis son plus fidèle dégueuloir, d'autres fois elle me vomit, *je ne veux plus entendre parler de toi, Doubrovsky, ne m'appelle plus*, accrochage, je raccroche, un soir qu'elle est venue chez moi, j'ai bu, je me prépare à nos ébats, elle se débat, déboire, *non, je n'ai pas envie, je ne t'aime plus plus du tout*, une telle moue d'horreur, ça me remue, moi aussi me coupe l'envie, l'histoire est close, je tourne douloureusement la page, dernier chapitre, la conclusion, trois jours plus tard, samedi midi, sa voix résonne, angoissée, *qu'est-ce que tu fais cet après-midi*, je réponds, *rien de spécial*, elle demande, *peux-tu venir jusqu'ici me prendre pour faire une promenade*, je dis, *bien sûr*, son mari est là, sa fille, nous sommes partis tous ensemble au parc Montsouris, pendant que le père et la fille jouent, la mère et moi faisons quelques enjambées, après, nous irons prendre un verre en haut dans le petit café sur le boulevard, le soleil brille, les larges pelouses ondulent le long des sentiers, elle dit, *pourquoi n'habiterions-nous pas tous les quatre dans une grande maison, comme ça, ma fille aurait son père, toi et moi, nous aurions chacun notre chambre, mais nous serions quand même ensemble, parles-en au mari*, en déambulant par les allées courbes, on commence même à discuter banlieues, Saint-Cloud, Ville-d'Avray, idéal, mais trop cher, Nanterre, l'inverse, trop peuplé, populo, peut-être Chatou, on peut avec de la chance trouver là-bas une occasion, *je suis sérieuse*, la semaine d'après, elle dit, *non, la solution à quatre, ce n'est pas possible, mais si tu trouves une maison à Chatou, pour trois, je te rejoins avec ma fille*, je dis, *bon, j'irai à Chatou me renseigner dans les agences*, encore une semaine, *non, ce n'est pas la peine, je ne me marierai jamais avec toi, tu es vieux, sourd, angoissant, moi, j'ai besoin d'un homme qui sache me rassurer, me faire rire*, ajoute, *ce serait pire d'être enfermée avec toi qu'avec le mari, lui, au moins, il a le sens pratique, et puis je ne t'aime plus*, par hasard, un lundi qu'il faisait beau, qu'elle était libre, elle a accepté d'aller avec moi jusqu'à Versailles, nous avons erré longtemps dans le parc désert, odorant, en fin d'après-midi, avant de repartir, nous nous sommes, près du Grand Canal, reposés sur l'herbe, au soleil, l'air doux, presque déjà

printanier, elle murmure, *comme je me sens bien, je suis faite pour vivre à la campagne*, elle a mis sa tête sur mes genoux, sans mot dire, soudain, elle dit, *le pire, c'est que je t'aime*, hier soir, besoin urgent, quelque chose à faire très tôt dans mon quartier, je ne sais ce que c'était, elle est restée, pendant que je travaillais dans mon bureau, une partie de la matinée, adossée au gros oreiller sur son lit, un genou replié sur l'autre, si gracieuse, mon appartement soudain empli de bonheur paisible

LITTÉRATURE

elle est depuis vendredi à la montagne, il parle d'un ton précis, poli, le mari est toujours avec moi très courtois, nous partageons amicalement la même femme, par moitiés contraires, lui, elle ne l'a jamais aimé, mais elle vit avec, moi, elle m'a aimé, mais elle ne veut pas du tout avec moi vivre, la voix posée, tranquille de son mari m'ensevelit, sa voix à elle résonne comme un écho mortuaire, *j'irai en vacances, après je ne te reverrai plus*, d'écho en écho déjà avant, lorsqu'ils ont commencé la démolition, cogne contre ma voûte crânienne, ma condamnation éclate, jugement dernier, je suis damné, elle ne désire plus me voir, je suis son mal, sa maladie, *tu es un être malsain*, quand je demande en quoi pourquoi, ne répond pas, quand, allongé près d'elle sur le lit, soulevé sur mon coude, j'emplis d'elle mon regard, elle crie, *ne me regarde pas ainsi comme un croque-mort*, je dis, *mais je ne te regarde pas comme un croque-mort, je t'admire*, à chaque fois blessé, surpris, que mon œil rivé à son corps le transforme pour elle en cadavre, je ne comprends pas, *tu ne comprends jamais rien*, elle s'irrite, dit, *arrête de me regarder, ne te colle pas à moi*, je me détourne, me redresse, je la laisse, je vais m'asseoir dans mon bureau, après l'amour maintenant elle veut être seule, elle s'adosse aux deux oreillers, elle allume cigarette sur cigarette, entasse les mégots dans le cendrier, moi je fume, furieux, dans mon fauteuil, je peste, elle empeste, la chambre à coucher sent le tabac toute la nuit, rideaux tirés l'odeur plane, pénètre les narines, elle me carbonise, me grille à petit feu, je la tourmente, je l'horripile

souvent elle dit, *je me portais bien mieux avant de te connaître*, amère, très vite j'ai compris qui tu étais, à d'autres moments, d'une voix douce, *je t'aime comme un regret*, explique, *tu me fais sentir ce que ç'aurait été d'épouser un homme que j'aime et, comme il n'y a pas d'avenir entre nous, cela me rend encore plus malheureuse*, d'autres fois, nous passons des soirées charmantes, idylliques, lorsqu'elle veut, elle peut être une sirène, l'œil qui caresse, la voix qui enchante, une conteuse née, quand elle imite les gens, leurs tics, on peut les voir, elle fait défiler ses histoires sur une scène, j'ai toujours été persuadé qu'elle eût pu être une remarquable actrice, elle en a la fougue, la passion, la pénétration, aussi la ruse, si elle joue, elle sait aussi se jouer, se manie elle-même avec maestria, elle est une parleuse hors pair, ses mots coulent d'une source interne, intarissable, elle a le babil créateur, parfois elle invente ses termes, elle aime les vocables en *ance*, la *revivance*, la *resouffrance*, elle leur donne une vertu lointaine, un écho, sa

parole, à la fois jaillissante et recherchée, lui confère une dignité d'artiste, elle cisèle les mots, d'elle émane une aura à l'oreille qui émerveille et subjugue, soit qu'elle évoque sa jeunesse, son enfance, les êtres, les sites, soit qu'elle relate ses aventures, ses amours, tout devient incantation, cantilène, lorsqu'elle est dans l'état d'esprit inspiré, le banal se transmue en magique, j'ai un récital de poésie à domicile, nous nous asseyons au salon, elle dans le grand fauteuil de cuir, moi, au coin du canapé dur, sur la table basse de loupe je place deux verres, une bouteille de rouge, obligatoire, elle ne supporte pas le blanc, moi tout ouïe

deux sortes d'entretiens, souvent je suis transporté dans les *Mille et une nuits*, j'écoute ravi Shéhérazade, parfois rasades, alors des vertes et des pas mûres, cela dépend, lorsqu'arrive l'heure du dîner, mon quartier morne est mal fourni en restaurants, deux choix entre deux chinois, la Tour impériale, le Hong Kong Passy, un peu plus éloigné, on descend la rue, là de nouveau deux possibilités, elle me prend le bras ou ne le prend pas, il y en a même une troisième, elle me devance, comme elle est bien plus agile, elle file à vingt mètres devant moi, sans se retourner, irrattrapable avec mon début d'arthrose au genou droit, quand elle me donne le bras, mon corps cesse de se sentir solitaire, une chaleur subite passe jusqu'en moi, parfois elle s'appuie à mon bras, elle s'y pend, c'est l'extase, lorsqu'elle ne me donne pas le bras, c'est mauvais signe, entre nous un froid, lorsqu'elle me précède avec ses bottes de sept lieues, là c'est un signal d'alarme, après un début de soirée charmant, elle ne m'a pas pris le bras, j'essaie de la tenir par l'épaule, elle dit, *laisse*, au Hong Kong Passy, une fois attablés, dès le crabe farci, excellente spécialité maison, commentaires pointus, *tiens, tu ne mets pas ta serviette autour du cou*, je dis, *non, tu vois, je ne la mets autour du cou que pour les plats salissants*, elle traque mes manies, vrai, seul chez moi, il m'arrive, par un geste machinal, de glisser ma serviette dans l'ouverture de mon col, son œil d'aigle fonce aussitôt sur moi, elle détecte une trace d'enfance à soixante ans, je suis atteint de gâtisme juvénile, je dois rectifier le tir, modifier mon attifement, cette fois, elle ne m'a pas pris en défaut, chez moi tout à l'heure irénique, ici soudain ironique, *tu aimes bouffer*, je réponds, *ça me change de mes dîners habituels*, en tête à tête avec la télé, j'avale en hâte ma bectance, ici j'apprécie, loin de mon gîte je retrouve mon palais, ce crabe farci est royal, d'une moue de mépris, *il n'y a que la bouffe qui t'intéresse*, je réplique, *non, il y a d'autres choses aussi*, faux étonnement, *quoi donc*, je dis, *l'amour*, par exemple, ses lèvres ont une torsion de dédain, *l'amour, tu ne sais pas ce que c'est*, je dis, *ah bon*, péremptoire, *tu n'as jamais aimé personne*, je dis, *si, toi, rire amer*, *tu ne m'as jamais aimée*, je suis lucide, *tu sais*, tout ce que tu as fait, *c'est profiter de moi, de ma jeunesse, tu ne m'as rien apporté, rien*, je tente d'objecter, elle me coupe, *c'est moi qui parle*, ses yeux me foudroient, *je te connais*

*comme si je t'avais fait, Doubrovsky, tu as eu bien de la chance de tomber sur une fille comme moi, de trente-trois ans, encore jolie, qui ne demandait qu'à revivre, toi, tu voulais seulement te prouver que tu étais encore capable de t'envoyer une jeune femme, c'est tout, j'interviens à mes risques, non, ce n'est pas tout et ta fameuse lucidité est trompeuse, tu es jeune et séduisante, je suis le premier à le proclamer, à le ressentir, qu'il entre dans mes sentiments un peu de suffisance masculine, l'âme humaine est ainsi faite, mais mon amour pour toi ne se réduit pas à ça, le garçon a versé un autre verre de vin, elle se déverse, tu es incapable d'aimer, Doubrovsky, tu n'aimes que toi, je riposte, pas même et sûrement pas tous les jours, l'ennui avec elle, quand la soirée est avancée, qu'elle a un peu bu, que cela lui délie, délivre la langue, elle ne déraile pas du tout, elle vise juste, au défaut de la cuirasse, sa remarque me touche à un endroit vulnérable, après tout, j'ai écrit un bouquin entier, *Un amour de soi*, pour montrer qu'on n'aimait jamais que soi chez les autres, mes livres se retournent contre moi, ce sont des témoignages à charge, je me décharge par un haussement d'épaules, l'écrivain condamne l'homme, le professeur vole à son secours, là, assise en face de moi avec des yeux qui me fusillent, je lui assène la maxime, *tu sais, La Rochefoucauld l'a dit avant toi et avant moi, « Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous »*, heureusement je m'arrête à temps, je ne continue pas le reste de la phrase, parce que si je citais le texte entier, *« et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes »*, je l'entends déjà d'avance qui s'exclame, *qui as-tu jamais préféré à toi?*, et là, j'avoue, elle me coince, je n'ai pas la réponse, suffit comme ça, nous avons un début de repas paisible, après une visite idyllique, la carapace du crabe est vide, le garçon tout sourire apporte le porc au gingembre et les nouilles sautées, elle tressaute, *arrête avec tes trucs d'intello, tu ne peux pas penser spontanément, par toi-même, sans t'abriter derrière des citations**

je me mords les lèvres, je retiens ma réplique, *tu sais, comme dit Barthes, le spontané c'est le stéréotype*, si je lance ça, elle va rétorquer, *tu me fais chier, Doubrovsky, avec La Rochefoucauld et Barthes, tout ce que tu sais faire c'est citer les autres*, forcé, un prof, ça vit entouré de citations, les vérités premières ne pleuvent pas toutes seules, avant moi il y a eu les grands penseurs, donc je les cite, à comparaître quand j'ai besoin d'eux, ils surgissent sur mes lèvres, je les ai stockés pour ces occasions, mon cerveau est un casier, normal, *je pense donc je suis*, pas évident du tout, je n'aurais jamais pu trouver ça de toute ma vie, les grands penseurs, leur métier, ont eu pour moi les grandes pensées, naturel, mon métier, je les recueille, je ne cite pas, je ressuscite, les morts sacrés, consacrés, sont la culture, je suis un gardien du culte, motus, je voudrais poursuivre paisiblement notre repas, soudain son visage se contracte, *tu n'as pas encore fini de bouffer, j'en suis*

à mes dernières nouilles, je dis, *je ne peux pas avaler plus vite, il faut le temps de mastiquer*, elle dit, *avec toi un repas prend des heures*, avec elle, je reconnais, c'est plus rapide, un dîner est expédié en dix minutes, elle déteste la cuisine, elle refuse chez elle de cuire, elle mange le minimum vital, parfois je m'exclame, *mais enfin quand tu es seule, il faut bien, réplique, je me fais une tartine, je ne fais la cuisine que pour ma fille*, je ne sais si elle a jamais fait revenir un steak, sûrement pas mitonné un ragoût, la nourriture la dégoûte, sauf le poisson, les fruits de mer, mais presto, il ne faut pas qu'on s'attarde à table, je dis, *je me dépêche*, je fais de mon mieux, seulement les nouilles, chinoises ou non, c'est traître, ça s'entortille, je mâche à la hâte, un repas au restaurant avec elle est une course de vitesse, je pique un cent mètres, elle pique une crise, *je ne vais pas passer toute la soirée à te regarder bouffer*, je bafouille, voilà voilà

elle a beau avoir un dédain absolu pour la mangeaille, elle a son point faible, elle a aussi ses habitudes, quand j'ai eu fini d'enfourner mes nouilles, je demande, *tu ne veux pas un litchi*, elle dit, si, on le partage, ça donne un peu de répit, lorsqu'elle goûte la pulpe blanche, que je mange ne la dégoûte plus, *maintenant l'addition et on file*, j'obtempère, fais signe au garçon d'apporter l'addition, elle est déjà debout, quand il l'apporte, elle est déjà à la porte, je dis, *attends-moi*, elle est déjà dehors, sur le trottoir je me hâte, elle est déjà à vingt mètres devant moi, pour la rattraper je presse le pas, impossible si elle ne veut pas, elle marche plus vite, elle est plus jeune, en fait vingt-sept ans de moins que moi, j'ahane, mon genou droit me handicape, début d'arthrose en fin de vie, heureusement elle ralentit, j'arrive à présent à sa hauteur, heureusement elle est du tout au tout imprévisible, maintenant elle me prend le bras, je la sens qui s'appuie sur moi, je suis ravi, aux anges, elle peut être, quand elle veut, angélique, tout au long du dîner je n'en mène pas large, bisbille, dispute, on échange des aigreurs, et puis des fois, à peine dans la rue elle m'embrasse, à pleine bouche, langues mêlées, je la presse contre le mur, on se caresse comme des fous dans un recoin, jamais prévisible, on ne peut jamais savoir, souvent le vent, le vin vire, lof pour lof, c'est louf, maintenant elle est apaisée, elle met ses pas dans mes pas, j'en suis quitte pour la peur, tranquillement on remonte la rue de la Tour ensemble, l'un contre l'autre c'est comme une étreinte, ses baskets ajustées en cadence à mes chaussures ça nous relie, nous marchons au même rythme, nous arrivons rue Vital, je n'ai qu'une envie, qu'on se couche, déjà tard, je tombe de sommeil, allongés dans nos lits jumeaux, qu'on se glisse côte à côte, vite dans les bras de Morphée, *je veux dormir dans tes bras*, je dis, *tu sais bien, ce n'est pas possible, il n'y a pas de place*, elle est étendue sur son lit, je m'assieds près d'elle, je lui caresse le visage, elle gémit, *ça fait dix ans que je n'ai pas dormi dans les bras d'un homme, dix ans*, je blêmis, elle pleure, je tente de la calmer, *je te promets, je*

dormirai un soir avec toi dans un grand lit, elle geint, je n'ai pas de chance d'être tombée sur un type comme toi, j'avoue, là elle touche juste, j'ai de la peine, elle me regarde avec une intensité douloureuse, je n'aurai pas même eu ça, c'est normal de vouloir dormir dans les bras d'un homme, je reconnais, je soupire, c'est moi qui ne suis pas normal, j'ai le sommeil si léger, si tordu, jamais pu dormir à deux, dans le même lit, un corps étranger me dérange, un effleurement me réveille, après je ne peux pas me rendormir, j'ai toujours été persécuté par l'insomnie, je me tourne et me retourne dans mon lit, comment le partager avec une autre, elle insiste, pour une fois essaie, je t'en prie, allonge-toi contre moi, je m'allonge, sa peau a un parfum d'enfance, une senteur douce, délicieuse, elle dit, quelques minutes, son corps contre moi chaud, abandonné, paisible, elle murmure, si tu étais normal, on pourrait s'endormir ainsi ensemble, le malheur, je ne suis pas normal, sur ce point, elle qui l'est, ma tragédie, entortillé dans mes manies, empêtré dans mes obsessions, ça m'étouffe, mes habitudes, si on les perturbe tant soit peu, me suffoquent, sa voix si tendre me coupe le souffle, je respire son haleine, vivre tête-à-tête sans pouvoir dormir corps à corps, je suis tapé, taré, j'admets, mais il est tard, je regarde ma montre, une heure moins vingt, j'essaie de me dégager, elle me serre contre elle, reste encore un peu, je reste, ma poitrine accordée à sa poitrine, on respire ensemble, je sens ses seins qui se soulèvent, il faudra bien quand même me lever, regagner ma couche, pas loin, là, à côté, mais séparée, vivre à deux, dormir seul, c'est contradictoire, je reconnais, je ne suis pas à une contradiction près, mes pulsions inverses me divisent en tout, partout, sans cesse, cette fois, elle qui a raison, moi qui ai tort, son désir aimant me torture, mais que faire, je ne peux pas me refaire, et pourtant je prétends refaire ma vie, la refaire à mon image, celle qu'elle me renvoie maintenant n'est pas belle à voir, le miroir qu'elle me tend n'est pas tendre, je me déteste de ne pouvoir la contenter, mais comment me reformer, me réformer à mon âge, mon carcan m'étrangle, mon squelette pèse des tonnes, je tente de remuer, une heure moins dix, temps d'aller dormir, sinon je serai obligé de doubler ma dose d'hypnotiques, quand je me suis écarté elle a tiqué, je dis, excuse-moi, j'ai sommeil, elle déclare d'un ton brusque, eh bien, moi, je n'ai pas sommeil du tout, ça y est, j'ai une peur subite, je balbutie, il est très tard, tu sais, presque une heure, tout d'un coup elle se lève, elle va droit à son paquet de cigarettes sur le bureau, en allume une, elle sort de la chambre, elle disparaît sans un mot, je me lance aussitôt à sa poursuite, elle s'est assise sur les carreaux glacés de la cuisine, jambes repliées, mégot au bec, dans l'obscurité, je n'y vois, je n'y comprends goutte, elle risque ainsi d'attraper froid, qu'est-ce qui la pousse, je dis, allons dormir, je t'en supplie, supplie elle garde le silence, je reste là debout, perdu, soudain elle dit, je m'en vais, elle m'estomaque, je dis, quoi, elle dit, je rentre chez moi, je dis, pas possible à cette heure, réplique, je suis mieux chez moi que chez toi, d'un seul élan elle se lève, va dans la chambre, elle se rhabille, soutien-gorge,

elle passe son tricot, renfile ses jeans, elle remet ses baskets, lèvres pincées, le front buté, je bredouille, *mais voyons il est très tard*, j'insiste, *je t'en prie, reste*, maintenant elle est dans le couloir, dos à la porte, elle prend son sac, vérifie qu'elle a ses clés, ses cigarettes, je crie, *tu ne peux pas*, elle se retourne, détache la chaîne de l'alarme électrique, tire les verrous, sans un mot elle claque la porte

partie, soudain, peux pas croire, je n'en peux plus, regarde ma montre, une heure vingt, furieux, je pousse les verrous, tourne la clé, remets l'alarme, je vais devoir tripler ma dose de somnifères, demain totalement abruti au réveil, quand même la colère me donne la force, je me dirige dans le salon vers mon bureau ministre, je vais lui administrer une raclée, je sors mon carnet, j'écris, *Janvier, 29, mardi*, en grosses lettres, en énormes capitales, ADIEU, ça c'est tapé, je ne le lui envoie pas dire, pan sur le bec, je range mon bic, quand même me ronge, arrive pas à croire, elle part sans se retourner, ça me retourne, mes adieux en solo m'écrasent, de nouveau dans la vie seul, sans elle je n'ai plus de vie, elle m'insufflé l'existence, je demeure estomaqué, interloqué dans mon fauteuil, coudes sur le bureau dans le salon, cloué sur place, ADIEU me transperce le coeur, cinquième acte de la tragédie, Titus et Bérénice se quittent, seulement à Titus il reste Rome pour régner, début de sa carrière d'empereur, moi, je suis en fin de carrière, mon parcours touche à son terme, le néant me happe, la peur me frappe, son départ précipité m'assomme, je n'ai plus sommeil, tout à fait réveillé, c'est écrit, ma main a scellé mon destin, elle partie, c'est moi qui ai disparu, envolé, ADIEU à moi-même

de ma faute, je reconnais, pour quelque raison que ce soit, un soir où elle est à cran, je n'aurais pas dû crâner, avec ma citation de La Rochefoucauld, jouer au professeur, j'ai gaffé, je suis puni, en vérité, avec elle j'ai souvent l'impression qu'on n'est pas sur le même plan, la même planète, elle déclare, *tu ne vois rien de ce qui se passe autour de toi, tiens, là-bas, au coin, ces deux couples ont une conversation passionnante*, je dis, *tu sais bien que j'entends mal*, elle dit, *même si tu entendais bien, tu n'écouterais pas, tu ne t'intéresses pas aux gens*, je dis, *ça dépend lesquels*, elle dit, *avec toi il n'y a que Sartre*, je nie, *mais non*, déclare, *les gens, tu t'en fiches*, proteste, *pas vrai*, elle fait, *ici même il y a quinze jours le garçon a voulu te donner un calendrier chinois, tu l'as repoussé d'un geste de la main, cela lui a causé de la peine, il t'offrait quelque chose, il fallait le prendre, quitte une fois dehors à le jeter à la poubelle, mais toi, tu ne remarques rien*, vrai, on ne remarque pas les mêmes choses, je n'ai pas prêté attention à l'humeur du garçon chinois, elle ne sait pas apparemment que la guerre du Golfe existe, pas une fois elle n'en souffle mot, elle affirme, *moi, je m'intéresse aux gens*,

j'aime leur parler, pause, toi, tu es racorni sur toi-même, du moment que tu es assis le matin à ta machine, tu ne lèverais le petit doigt pour personne, je décide de rester calme, pour écrire, vois-tu, il faut bien passer quelque temps régulièrement à sa machine, il y a une chose qui compte, tu devrais le savoir, c'est la discipline, là que j'ai commis la faute fatale, surtout quand nos propos de table sont aigres-doux, il y a des sujets tabous, elle explose, tout ce que tu es c'est un vieil intello, amère, lorsque je t'ai rencontré, je me disais un écrivain doit connaître des gens, être ouvert, sensible, compréhensif, tu parles, elle ajoute, René Fallet, lui, il avait des amis partout, dans tous les milieux, il était connu et aimé dans tous ses bistrots de Paris, dans sa campagne de la Loire, il a voulu me faire rencontrer Brassens, avec qui il était très lié, je demande, pourquoi n'as-tu pas rencontré Brassens, répond, c'est de ma faute, j'étais trop timide, ajoute, j'étais toute jeune, de toute façon, avec toi, on ne voit jamais personne, tu as des relations, tu n'as pas d'amis, je dis, si, j'ai des amis, mais quand je te les ai présentés, tu n'as pas eu l'air de les gober, d'une voix rauque, cela n'est pas arrivé souvent, et puis ce n'est pas même vrai. Mais tu vis en vase clos, son poulet à l'ananas fini, elle déclare, tiens, tu auras fait quelque chose, Doubrovsky, c'est de me dégoûter à jamais des écrivains

toujours assis à mon bureau, une heure, deux heures du matin, qu'importe, je broie du noir, me revient, l'autre soir, huit jours à peine, au même restaurant, tout est tranquille, motus, je mâche, elle ne mâche pas ses mots, avant de te rencontrer j'avais encore des illusions, ricane, j'imaginai que les écrivains étaient des gens hors du commun, enfin pas mesquins, ouverts, j'essaie de m'interposer, il y a toutes sortes d'écrivains, très différents en tout, Villon n'est pas Boileau, peine perdue, elle continue sur sa lancée, toi, tu es racorni sur toi-même, sa voix prend une intonation moqueuse, elle est une actrice hors pair, lorsqu'elle ne m'aime pas, elle me mime, tu tapes tes petites phrases sur ta petite machine de dix heures à une heure et demie, après c'est l'heure de déjeuner, de trois à cinq, la promenade et les courses, après, la lecture du «Monde», le samedi ou le dimanche, de six à huit, l'heure de faire l'amour, te prouver que tu es encore jeune, à neuf heures et demie, Monsieur bouffe, je reste coi, calme, et le lendemain tranquillement, tu te remets à ta machine, ajoute, à la limite, cela n'a rien à voir avec l'écrivain, c'est le côté statique un peu mortifère de tes journées qui m'effraie, tu serais épicier ou fonctionnaire, cela n'y changerait rien, je demande avec une légère ironie, tu crois que le père Hugo n'avait pas d'horaire, c'était un homme très organisé, elle rétorque, tu vas parler de Hugo et puis de Sartre, c'est tout ce que tu sais

faire, je m'insurge, non, ce n'est pas tout ce que je sais faire, j'écris aussi mes propres livres, et même le dernier a eu beaucoup de succès, de sa voix la plus suave, elle décoche son trait, naturellement, avec la mort de ta femme, tu fais pleurer dans les chaumières, je m'échauffe, il n'y a pas que cela, il y a les trois autres quarts du livre, elle s'échauffe, je n'aime pas ce que tu écris, Doubrovsky, tu es un ingénieur des lettres, elle ajoute, tu sais agencer les mots, tu sais mettre en forme, moi qui lui coupe la parole, et alors, qu'est-ce que tu crois que c'est, la littérature, sinon une mise en forme, comme Proust le disait, en littérature, l'idée c'est la forme, elle n'est pas du tout formaliste, elle se formalise, il n'y a pas que toi qui aies lu Proust, j'ai lu la madeleine et Swann, je dis, c'est bien, mais il y a le reste, elle réplique, à quinze ans j'avais lu tout Zola, je réplique, bravo, mais ça n'empêche pas de lire tout Proust à trente-cinq, on fait chacun une pause, elle se recueille un instant, avale une gorgée, je suis décidé à ne plus avaler de coulevres, elle attaque, la vraie littérature jaillit du cœur, elle est de l'école du cœur, celle de Musset, « Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie », elle ignore le précepte ignominieux de Boileau, « Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, Polissez-le sans cesse et le repolissez », pour elle, je suis trop repoli pour être honnête, elle dit, j'aime ce qui est spontané, je ricane, comme chez René Fallet, un auteur spécial, elle a ses raisons, elle rétorque, lui, il avait quitté l'école, à dix-neuf ans il écrivait sur un coin de table et du premier coup, avec « Banlieue sud-est », il a eu le prix Interallié, je dis, eh bien c'est parfait, et moi j'ai eu le prix Médicis, elle clame, ce n'est pas pareil, tes parents t'ont mis sur des rails, tu as été à l'École Normale, je demande, et alors?, elle continue sur sa lancée, René Fallet, lui, était un poète, je n'ai rien contre René Fallet, la littérature est un vaste enclos, chacun sa place, je ne conteste pas la sienne, il a certes du talent, mais pour elle, c'est un fétiche, une marotte, mort, il est encore en elle une passion vivante, l'homme et l'écrivain confondus ont été un des grands amours de sa vie, du coup tout se mesure à son aune, question lettres, il est l'étalon-or, il est le maître en platine du pavillon de Breteuil, moi, je suis en étain, en toc, chacun ses goûts, ses toquades, je fais observer, je n'ai jamais prétendu être un poète, je suis un romancier, j'espère la discussion close, elle la rouvre, ce soir une plaie bien saignante, nous avons tous les deux les chairs à vif, elle ironise, toi, un romancier! tu ne parles que de toi, je réponds, quand on fait de l'autobiographie on parle en général de soi, elle n'écoute pas, elle n'écoute plus que son ire, là, assise en face de moi, prunelles qui flambent, pupilles dilatées, elle s'écrie, tes livres sont des règlements de comptes, au ras des pâquerettes, entre toi et la femme dont tu parles, tu profites de ton talent pour te revancher sur elle, j'essaie de glisser un mot, la littérature est un règlement de comptes avec soi, les autres, le, impossible, ce soir elle a la langue fleuve, elle coule de source jaillissante, c'est ce côté mesquin du fond de tes livres qui m'a toujours plus ou moins choquée, dans tous les cas dérangée, par contre je

*t'ai toujours dit que tu écrivais très bien et que cela sauve tout, je dis, c'est encore une chance, elle poursuit, me poursuit, ce soir elle ne me lâche pas, les histoires de scènes de ménage, d'alcoolisme, etc. sans le génie de ton écriture (je parle de la forme) dans ton dernier livre, ne seraient qu'une suite de faits divers à peine dignes de « France-Soir », je dis, tantôt je suis un ingénieur des lettres, tantôt j'ai le génie de l'écriture, faudrait savoir, souvent femme varie, quand on échange des vérités premières, nous sommes poussés dans nos derniers retranchements, ni elle ni moi ne cédon*s d'un pouce, de la lutte pied à pied, escrime verbale, à qui plante sa pointe plus profond dans la chair de l'autre, rictus aux lèvres, éclairs aux yeux, elle déclare, *il y a une chose qui ne varie pas, je n'aime pas ce que tu écris, je réplique, il y en a d'autres heureusement qui aiment, alors voilà, ça fait un équilibre, seulement j'avoue, je commence à jouir, lorsqu'on me vole ainsi dans la plume, je me hérise, je ricane, qu'est-ce que tu veux, tout le monde ne peut pas être René Fallet, fallait pas, gaffe, là ce n'est plus de la rogne, elle flambe, lui, c'était un vrai poète, mais tu es incapable de le saisir, c'est au-delà de ta compréhension, je rétorque, naturellement, il est bien plus difficile à comprendre que Hegel ou Husserl, paroles inutiles, ces deux noms ne lui sont pas très familiers, entre nous, quand il n'y a pas la trêve du cul, c'est illico la guerre des cultures, peut-être aussi la guerre des générations, on n'a pas les mêmes chanteurs, les mêmes auteurs, on n'a pas le même âge, pour ça qu'on s'aime, pour ça aussi qu'on se chamaille, moi, j'ai opinion sur rue, ma littérature est celle qui s'enseigne, pareil à Paris ou à New York, l'université est universelle, d'Homère à Proust ou à Joyce, je fréquente les génies homologués, de Platon à Freud, je n'ai affaire qu'aux fortes têtes reconnues de l'Occident, elle furète chez les bouquinistes, fouine à la FNAC, elle ne lit jamais de compte rendu d'un livre dans un journal, pendant que je lis des thèses, je me fous de ce que pensent les autres, idem pour les films, c'est au pifomètre, si je dis, tiens, ça a été vivement recommandé dans « le Monde », elle réplique, j'ai rien à en foutre de ce que pensent les critiques, choisit selon des affinités secrètes, feuillette les pages, si elle tombe sur une phrase qui lui plaît, achète le livre, auteur connu, pas connu, s'en torche, cote à la bourse des valeurs littéraires, elle n'en a rien à cirer, elle lit en marge, une marginale de la culture, j'en suis un représentant officiel, ça nous sépare, elle n'a pas fait d'études littéraires, mais médicales, parfois j'oublie, je suis sans doute injuste, j'ai le snobisme des professionnels vis-à-vis des amateurs, la littérature, nous l'aimons chacun à notre manière, je suis prêt à des excursions de son côté, ainsi, l'Amour baroque, son bouquin fétiche, elle raconte, je ne connaissais pas René Fallet, j'ai découvert un jour son livre dans une librairie, aucun livre ne m'a fait cet effet-là, j'étais heureuse à l'époque, je vivais avec Mike, et soudain j'ai lu ce que je ne soupçonnais pas qui allait m'arriver, l'abandon de Mike, c'était là écrit en toutes lettres, j'ai lu à mon tour l'Amour baroque, bien écrit, bien conté, beaucoup d'humour, quelques longueurs vers la fin,*

mais ça arrive même chez Céline, bref, un bon livre, je suis tout à fait bien disposé à son égard, pour sûr, ce n'est pas Proust, elle arbore un grand sourire, *René Fallet m'a confié une fois: « je n'ai pas lu Proust, il m'ennuie »*, moi, Proust, l'ai aimé à la folie, même écrit tout un livre sur lui, la première fois que j'aime une femme qui n'aime pas toujours les livres que j'aime, qui n'aime pas vraiment mes livres

j'aurais dû laisser Hegel et Husserl, La Rochefoucauld et René Fallet tranquilles, mal m'en a pris, elle le prend mal, exaspérée, *tu n'as pas de leçon à me donner, s'il y a des noms que je ne connais pas, il ne tenait qu'à toi de me les faire connaître*, j'ai du mal à m'imaginer l'initiant aux *Méditations cartésiennes*, comme elle me guidant dans le labyrinthe anatomique, là, carrément je m'y perds, je veux retrouver mon calme, je propose, *assez pour ce soir, faisons la paix*, elle dit, *y en a marre*, je dis, *d'accord*, pas du tout qu'elle soit inculte, c'est une rebelle, une anarchiste du Savoir, peut pas supporter qu'on le lui dicte, qu'on édicte ce qu'il faut penser et lire, veut trouver sa voie toute seule, en français toujours première, seize sur vingt au bac, elle a énormément lu, dévoré livre après livre dans sa jeunesse, elle a une passion pour Cendrars, Ionesco aussi bien que Gide, Stendhal que Duras, du temps de ses études médicales elle a par miracle trouvé le temps, plus tard elle a changé de cap, adepte d'une autre culture, adopté un mode nouveau de sensations, favorisé d'autres langages, elle écoute Reggiani, Gainsbourg, Jane Birkin, moi, c'étaient Damia, Chevalier, Trenet, d'un seul coup elle se lève, elle dit, *partons*, je remarque, *il reste un détail à régler, l'addition*, ces considérations terre à terre me regardent, *je t'attends dehors*, à peine sa veste enfilée, elle file, je sors mon carnet de chèques, règle les problèmes matériels, je me lance à sa poursuite, elle est déjà devant moi, à cent mètres, je trouve désagréable, lorsqu'on a passé le dîner en tête à tête, de ne pas même être attendu à la sortie, j'ai beau vouloir rester calme, un certain courroux s'accumule en moi, je suis tolérant, mais je tolère mal qu'elle ait démolì, dénigré par le menu dans son fondement mon écriture, de toute ma vie qui s'en va, se dissipe, se désintègre, tout ce qui me reste, de plus cher, ce à quoi je tiens, qui me retient, quand l'envie violente à l'improviste me saisit d'en finir une bonne fois, une fois pour toutes, je me dis, peux pas, encore un livre à écrire, longtemps j'ai écrit pour vivre, maintenant je vis pour écrire, je sais que je vais disparaître, je veux subsister dans mes traces, écrire est ma lutte intime, quotidienne contre ma mort qui se rapproche, m'enveloppe, si elle me ravilit mon écriture, si elle la ravale à un pur règlement de comptes, me met sous terre, ses mots acérés m'assassinent, elle a trouvé le défaut béant de ma cuirasse, elle y fourre le

glaive du verbe, la pire arme, vous pénètre, vous térébre jusqu'au tréfonds, j'avoue, je suis vulnérable, je veux bien qu'on me crache à la figure tous les défauts, tous les péchés du monde, je les assume, mais qu'on me respecte comme écrivain, la seule dignité que je me reconnaisse encore, mon seul mérite, mon seul viatique

je n'arrive pas à quitter mon fauteuil, à me lever de mon bureau, je repense à cette scène il y a huit jours, j'aurais dû apprendre ma leçon, savoir qu'il est des sujets qu'il faut éviter, c'est de ma faute, chacun est comme il ou elle est, chacun ses goûts, inutile d'en discuter, de se disputer, son départ inopiné creuse une absence insurmontable, quand elle s'endort à mes côtés, à plat ventre, un coussin sous les pieds, la couverture haut remontée cachant à demi la toison d'or, à mon tour, je me glisse dans mon lit en paix, comblé, toutes mes fissures rebouchées, mes failles, j'oublie ma totale faillite, assis là, je la reçois de nouveau en plein visage, en plein cœur, je choisis tout entier dans mon vide, soudain la sonnette de la porte d'entrée retentit, je cours ouvrir, la revoilà, *je suis trop fatiguée pour rentrer chez moi*, je dis, *reste, on va tranquillement aller dormir*, elle dit, *qui ça*, « on », elle déteste qu'on utilise le pronom indéfini pour des personnes, je précise, *toi et moi*, elle dit, toi, peut-être, pas moi, là je deviens autoritaire, je la pousse fermement vers son lit, pour qu'elle s'allonge, elle m'allonge un coup de pied dans le tibia, puis c'est mon lit qu'elle envoie valdinguer d'un second coup de pied contre la porte, une à une elle arrache les couvertures, les roule en boule sur le parquet, je me dresse en face d'elle, *arrête-toi ou il va arriver un malheur*, maintenant en face de moi elle est nue, elle dit, *frappe-moi*, je dis, *je ne veux pas te frapper, mais je veux que tu te couches*, elle répète, demande ou défi, dur à dire, *frappe-moi, frappe*, cette fois la voix implorante, je refuse, tous les deux debout dans la chambre bordel, *tu pues la mort, Doubrovsky, comme tout ce que tu écris, tu es l'inverse de la vie*, je la pousse sur son lit, elle m'envoie son poing dans la figure, je lui file un gnon sur la joue, trop fort, j'attrape la tempe, je lui ai frappé l'oreille, on a une vraie séance de pancrace, et puis, on a fait trêve, cherché du coton, pansé les plaies, deux heures du matin, moi, les nerfs encore en pelote, tiens plus sur mes jambes, il va falloir tripler, quadrupler ma dose d'hypnotiques, j'ai rapproché les lits jumeaux, refait les lits, elle disparaît sous les couvertures, je me glisse sous les miennes, j'éteins ma lampe de chevet, immobile, je me prépare au repos réparateur, soudain une main m'empoigne, me tord le cou, comme je n'ai plus mes appareils, me crie dans la conque de l'oreille, *tu sais, Duras a déclaré publiquement que Sartre n'était pas un écrivain*, décidément ça lui trotte encore dans la tête, la littérature la poursuit, je hurle, *c'est Duras qui*

déconne et toi aussi

III

OARISTYS

Comme je ne connais pas bien le quartier, j'ai erré parmi le dédale resserré des ruelles. Je me suis garé près de la rue Rambuteau, qui m'est familière. J'ai traversé la rue Quincampoix. Écho de ma mémoire scolaire, bancs lointains du lycée, la fameuse banqueroute de Law. Elle retentit encore dans les manuels d'histoire, sa faillite. Maintenant la mienne. Dans mon histoire à moi. En venir là, être réduit à ça. Je tressaille, je renâcle, pour un peu, je tournerais casaque. L'envie folle me secoue de rebrousser chemin. Renoncer, il en est temps, rien ne m'oblige. Je ralentis, je traîne la semelle, en ce début de février glacial. A mesure que j'approche, j'ai la poitrine oppressée. Les rues s'étranglent. Ma gorge se noue. Je n'irai pas, je m'arrête. La honte me tenaille, le mépris absolu de moi-même me submerge. Pause, je m'oppose. Je refuse, je ne peux pas à ce point m'abaisser. Plus bas que terre, depuis dix minutes que je racle le pavé. Une épave, entre les façades lépreuses, abandonnée, immobile. Le gel s'infiltre, me pénètre. Je dois me remettre en marche. Arrière ou avant. Que deux directions, pas le choix. J'avance par ce froid blafard. D'un seul coup, c'est là, je trouve l'immeuble. Rue Tiquetonne, c'est bien le 19. Je m'engouffre sous la voûte de l'entrée, je scrute la rangée des boîtes aux lettres. Les lettres, les voilà, en grosses capitales. Mais aucune indication d'étage. Soudain, une impulsion irrésistible, je voudrais voir le bureau. Des visages, si l'on aperçoit les lieux, si l'on parle aux gens, dérélction moins anonyme. Abjection à face humaine. Sinon, trop sinistre. Je décide de monter. A pas pesants, je gravis les degrés de l'escalier, pris dans la cage. A mon propre piège. Il se referme d'instant en instant sur moi. A chaque palier, je fais halte, j'inspecte les couloirs, les plaques accrochées aux portes. Je ne trouve pas le bureau. Je me sens déçu, encore plus esseulé. Inconsolable. Berné. Je suis en berne, je baisse pavillon. Je descends lentement les marches. Rien à faire, il faudra que je me mette sous enveloppe, avec un chèque.

En ressortant, je me ressasse, je me remâche. Un goût si amer dans la bouche, je m'écœure, je me donne la nausée. Comment j'en suis arrivé là. La réponse est simple, question de calendrier, elle tient dans les chiffres, dans les dates. Mai 28, février 89. C'est tout, pas à chercher plus loin. Damné en années, déchéance en échéance. Chaque jour, je contemple mon désastre. Chaque matin, j'ai rendez-vous avec moi-même. Dans le miroir. Obligé, ce n'est pas par coquetterie, je préférerais m'en abstenir. Il faut bien que je me rase. Poils qui poussent, l'unique fonction qui se poursuive

comme avant, imperturbable. Continue même sur le cadavre. Je suis face à face au réveil avec le mien. Ma gueule me saute au visage, m'agrippe, s'agrippe, bec et ongles, ne me lâche plus, elle me lacère. Pas même des rides que j'ai, des sillons, au moins quatre, qui me labourent le front. Des tavelures bistre s'étalent comme d'énormes crachats sur la joue gauche. De l'oreille aux narines, elles me mangent la pommette. Sous les yeux, des poches flasques, gonflées. Mon faciès est avachi. J'ai toujours eu le nez agressif, maintenant c'est un redan sur une devanture délabrée. Mon édifice est en ruine. Sur le toit, ma tignasse ébouriffée blanchit. Ma façade, il faudrait la ravalier. Elle me ravage.

Le pire, ce n'est pas que j'y pense trop. Je n'y pense pas assez. Tous les matins, je me cogne brutalement à moi-même. Ensuite, je m'oublie. Je sors dans la rue, mes pas me portent, bon pied bon oeil, je descends les Champs-Élysées à Paris, West Broadway à New York. S'il fait beau, j'ai malgré moi l'allégresse dans les jambes. A chaque jolie fille que je croise, mon cœur de vingt ans tressaute. Un pantalon de cuir étroit qui moule des fesses menues, j'en perds le souffle. Un corsage un peu échancré sur des seins un peu bombés, je m'envole. Un frais minois aguichant, cheveux longs ou cheveux courts, je décolle. Je déconne. Comme il n'est pas possible. Comme il est possible tristement. C'est ma tragédie. Je la joue et la rejoue sans cesse, dans la rue, dans ma tête, dans ma vie. Mon vice est de construction, chevillé au fond de la tripe. Dès que j'entrevois, en un battement de cils, une belle jeune femme, je la tripote. Pour être belle, il faut qu'elle soit jeune. C'est ma folie. Je la rejette, je la condamne, certains jours, je la vomis. Elle me domine. Plus fort que moi, je ne puis pas m'en empêcher. Flèche de Cupidon, arc réflexe, échappe à la réflexion. Tressaillement des fibres, crispation des paumes, au passage. Je ne regarde même pas, ça me frappe, me happe la rétine. Désir, ça ne peut pas se retenir. On n'en est pas maître. De ses actes, à la rigueur, des fois, peut-être. Des impulsions du corps, des pulsions du cœur, rien à faire. Surgit en vous de l'arrière-fond, qu'on appelle cela neurones, hormones, inconscient, je n'en sais rien. Là où on n'a pas de commande. Je ne peux pas manœuvrer ma propre barre. Mal barré. Finira mal. J'échouerais sur des récifs, mes réactions seront mes écueils. Je me briserai sur mes influx nerveux, je chavirerai sur mes fantasmes. Je ne sais pas mener ma barque. Je suis le premier à l'admettre. Mes filles sans arrêt me le répètent. *Daddy, you should look for a forty-five or a fifty year old woman, be reasonable.* Si je veux refaire ma vie, je dois chercher une compagne d'un âge compatible. Quarante-cinq, cinquante ou plus. Normal, logique. J'ajouterai, c'est juste. Seulement, je fais juste l'inverse. Mes filles, ma raison me sermonnent, me chapitrent. Je suis tout à fait d'accord. J'ai l'intellect féministe. Mais le corps machiste. Je ne vois absolument pas pourquoi, au nom de quoi, le champ des folâtreries mâles

serait moins restreint. Pourquoi, au nom de quoi, un homme de soixante berges pourrait guigner une femme de trente, quand le contraire ferait sursauter ou sourire. Les êtres humains naissent libres et égaux en droits, il n'y a pas de longévité érotique privilégiée. Quand je suis chez moi, là-haut, face à mes gratte-ciel, ma raison me le dit, me le dicte. A peine dans la rue, je déraisonne. Je traverse Bleecker, puis Houston Street. Devant moi, le boyau chic de West Broadway s'étire. Un pêle-mêle de fringues de luxe, de galeries d'art, d'ateliers de peintres, de restaurants snob, des librairies bon genre, où l'on trouve même des livres de Duras en vitrine. J'achète *le Monde* souvent au passage. Qui dit couture dit forcément femmes attifées, mannequins qui rôdent, se déhanchant légèrement sur les trottoirs de ciment. Le vieux schnock croupissant qui se heurte à moi dans la glace s'est évanoui de ma mémoire. Je ne me vois plus, je ne me sens plus. Dedans, un désir adolescent, intact, sans âge. A l'intérieur, pas une ride, ma ferveur ne fait pas un pli. Je tressaute à chaque mignonne haut troussée, les minijupes me harponnent, l'œil gambade parmi les gambettes, je vagabonde le long des silhouettes fuselées. Les épaules minces, les joues roses, rebondies, ou pâles, mates, m'effleurent. Je ne fais plus une marche, je suis transporté. Au septième ciel des fantaisies, je batifole, je m'ébats. Ça tournique éperdument dans mon cinéma intime. Une sorte de vertige me saisit. Au lieu de songer à finir ma vie, sans cesse, à chaque pas, à chaque coin de rue, je la recommence. Sur un coup d'oeil, un coup d'aile, je largue ma défroque, dépouille le vieil homme, griserie insensée, subite.

Pendant des mois, à New York de retour, seul dans ma geôle, je n'ai eu d'yeux que pour préparer mes cours, écrire ou pleurer. Voir, de temps à autre, mes filles. Et puis, je les ai refermés. Le reste du monde est mort. Je suis devenu une momie emmaillotée dans sa mémoire. J'ai vécu jour après jour avec l'absente. L'ombre d'Ilse plane dans l'appartement, de pièce en pièce. Je l'aperçois à chaque instant, charnelle, pulpeuse, entière, intacte. Mais derrière un voile, impalpable. Elle s'offre et se dérobe en même temps, doux supplice, un délicieux tourment. A la longue, une torture insupportable. Malgré les plus émerveillantes vertus, les absents finissent toujours par avoir tort. Les défunts aussi. Pendant tout l'hiver 88, assis à ma fenêtre, doigts sur mon clavier, à peine j'effleurais les touches, Ilse surgissait aussitôt, je prenais sous sa dictée ses phrases mélodieuses, j'étais bercé, bouleversé, par sa voix à la fois cristalline et chan-tante. Là, au complet, avec son casque de cheveux auburn, ses pupilles marron limpides, son front laiteux, bombé, ses joues roses, légèrement fardées. Elle changeait souvent de vêtements, tous ceux que je lui ai connus, achetés, au cours des ans, des voyages, lorsque nous furetions ensemble le long des boutiques, à Paris, à New York, à Linz. Toujours coquette. Au début mai, quand j'ai cessé d'écrire, elle a disparu. Revenue le temps que je relise mon

amoncellement de feuillets. Et puis, elle s'est totalement éclipsée. Elle est partie, avec mon bouquin, par la poste. De retour à la ville qu'elle aimait le plus au monde, Paris. Fantôme du comité de lecture. Une revenante chez Grasset, entre deux avis, entre deux votes. Moi, je me suis retrouvé absolument, atrocement seul, à New York. Mai est souvent là-bas un mois radieux. Les deux gratte-ciel géants du World Trade Center, en face, se sont embrasés de soleil. Mon appartement vitré, plein sud, devient vite comme une serre. Machinalement, je suis descendu dans la rue, j'ai traversé l'étroit ruban de Bleecker, en bas, sans cesse sillonné de taxis jaunes. L'alignement des boîtes de jazz, aux premières heures de l'après-midi, dormantes. Laisse derrière moi, je suis descendu, coupant la grosse artère de Houston, vers l'élégante venelle. Maintenant, sur les dalles de ciment rugueux, je glisse lentement le long des vitrages distingués. Et voilà, ainsi que c'est soudain arrivé. Je n'ai pas pu m'empêcher de me laisser emplir à ras bord, à ras corps les prunelles. Trottings qui entrent et qui sortent, pimpantes, au trot, chalandes nonchalantes qui s'attardent, et puis, les beautés professionnelles, pour peintres, pour photographes. Dès que le ciel se découvre, West Broadway se dénude. Au premier coup de chaleur, New York se met quasi à poil. Malgré moi, sans me demander mon avis, mon torse s'épanouit, je respire à pleins poumons la lumière. La mort dans l'âme, je suis prisonnier de mes cellules. La rue étroite m'élargit, je dépasse le restaurant *Tre Merli*, les barreaux, les écailles me tombent des yeux. J'ai beau, depuis tant de soirs, ruminer mon suicide, planifier ma suppression, un besoin de vivre a pris soudain en moi la clé des champs. Toute honte bue, il s'accroche aux guibolles affriolantes, il palpe les seins presque à l'air sous les chemisiers béants, il tâte les fessiers qui s'étalent. Cinq mois que j'ai enterré ma femme. Je regarde déjà les autres. Les jeunes. Les passions séniles se paient. Les disparités impénitentes sont punies. Je suis infidèle à ma femme en apparence. En fait, je vais achever de me détruire. Par une autre voie, une autre ivresse. Chacun la sienne.

Pendant des semaines, des mois, j'ai été en classe, j'ai fait mes cours, je n'ai vu personne, j'ai à peine entr'aperçu ceux qui sont venus me parler. Les collègues m'ont laissé totalement tomber. Dans ma tombe. Leur indifférence m'a enseveli en mon empyrée aérien, au douzième étage, au trente-sixième sous-sol. Avec, pour compagnie, les criaileries colorées de la télé, les embrasements trop rapides, roses, mauves, noirs, qui traversent le ciel et basculent soudain dans les ténèbres, crépuscules splendides, mais la nuit vient vite. Et les clignotements des gratte-ciel, en face, après. Signaux de détresse, veillées funèbres tous les soirs. Vers la fin du semestre, un de mes étudiants du cours sur Freud, dont je connaissais le père, shakespearien illustre, maintenant à la retraite, m'a invité à un dîner polonais. Ma première sortie. Gaieté bien arrosée, autour d'une table bien

servie, avec des convives pas uniquement universitaires, des pittoresques. Un gay amusant, spécialiste du premier Freud, suivant à la trace ses fredaines : au grand scandale du *New York Times* et des pysys chevronnés, il avait pisté le maître et sa belle-sœur Minna jusque dans un hôtel italien, chambre commune. Début du siècle. Émoi dans la communauté analytique, négations, dénégations. On en a bien ri à table. Hôtesse charmante, une divorcée dans la trentaine, avec petite fille. Émigrée de Varsovie. Vers minuit, Jerzy Kosinski, l'écrivain célèbre, une vieille connaissance, est arrivé, avec une magnifique jeune femme, chanteuse blonde. Naturellement, elle s'est mise à chanter. Naturellement, en polonais. Naturellement, reprises en chœur. Le cœur m'a bientôt manqué. Cette ambiance nocturne, la joie si visible sur les visages, ces chants jaillis de gorges abondamment humectées, m'ont suffoqué. Je ne suis pas prêt encore pour les agapes. Je me suis excusé, j'ai vivement remercié l'hôtesse, l'étudiant qui m'avait fait inviter, j'ai serré la main de Kosinski, lui enviant sa superbe chanteuse. Si j'avais su qu'il se suiciderait plus tard avec un sac en plastique autour de la tête dans sa baignoire, ç'aurait été passionnant, nous aurions pu discuter techniques, avantages et inconvénients des méthodes d'expédition ad patres. Je serais resté des heures encore à cette soirée. Je ne savais pas. Lui déjà savait. Il m'avait dit une fois qu'il enseignait un cours à l'université Yale sur les lettres de suicide, les vraies, dans les archives de la police, les fausses, dans les romans, et qu'il comparait. Celle qu'il a laissée n'a pas été rendue publique. Dommage. Moi-même, ce soir-là, malgré la gentillesse des convives, leur entrain, je me sentais tout à fait posthume. Je suis sorti, je suis rentré. Dans mon appartement, ma carapace spacieuse, spatiale. Bien sûr, j'ai invité à mon tour la veuve à dîner au restaurant, nous avons échangé adresses, professions, C.V. Je ne l'ai jamais revue. Elle n'était pas laide, mais elle m'arrivait à peine à l'épaule. Je n'aime pas les femmes trop petites. Je n'étais pas encore en état d'aimer une femme.

Le soleil est revenu, en ce printemps 88, de bonne heure, à grands flots. Plus rien à écrire, plus rien à vivre. Je me suis mis malgré moi à déambuler dans les rues du quartier, inondées de clarté pâle. Le ciel à New York n'est jamais d'azur profond, mais bleuté, céruléen. Dehors, la lumière réchauffe la peau, sans la brûler. C'est là que j'ai commencé à marcher le long de West Broadway, temple de la mode bohémienne, à lorgner les premières vestales, dans leur parade vestimentaire. Visions, en un éclair, paradisiaques. Mais elles ne sont pas de ce monde. Leur monde n'est pas le mien. Mes ardeurs réveillées m'ont ramené sur mon propre territoire, on doit chasser sur son propre terrain. Le mien est plus au nord, du côté de Washington Square, là où j'ai ma salle de classe dans Main Building, mon bureau au coin de la 8^e Rue. J'aide nouveau, ancienne tactique, guigné mes ouailles. Ce n'est

sûrement pas pareil en maths, en droit. En littérature française ici la population des cours est presque exclusivement féminine. Je n'ai jamais été aveugle ou insensible à ses charmes. L'université, depuis vingt ans, est mon vivier naturel, j'y ai toujours puisé avec délices. Dans la masse, dans ma nasse, il y en a toujours eu une qui. Bon an mal an, celle. Bien sûr, parfois, ça vous glisse entre les doigts, d'autres fois, ça mord. L'amour est lié aux lieux de profession. C'est vrai de tous les milieux. Moi, j'ai le mien. Normal, j'y ai eu mes rencontres d'âmes sœurs, mes chocs érotiques. Après tout, j'y ai pris femme. Ilse a d'abord été mon étudiante. Dans mon cours sur Sartre. Avant elle, Rachel était une jeune collègue, présentée à une soirée. L'amour, ainsi, ici, d'habitude qu'il se présente. Il faut attendre ou susciter l'occasion. Mais l'habitude, justement, je l'ai un peu perdue, depuis le temps. Je n'ai plus tout à fait la main. A la pâte, à l'appas, je l'ai mise, la dernière fois, à l'automne 86. L'évocation m'emplit soudain de mélancolie. D'ordinaire, je suis un homme rangé. Avec mes deux épouses, Claudia, Ilse, je suis resté pendant dix ans un mari fidèle. Presque. A une ou deux brouilles près. Ma dernière bluette fut avec Gilberte. Elle était belle, belge, moi seul. Ilse avait refusé de me suivre à New York, elle voulait tenter sa chance à Paris dans les affaires. Moi, seul, je déteste. D'où la tentation. Ce genre de tentation est l'unique chose à quoi je ne peux jamais résister. Et puis, j'étais jeune, un gamin, encore la cinquantaine. Gaillard. A la fin d'un cours, Gilberte m'accoste dans la rue, m'accompagne en discutant, nous longeons Washington Square, Main Building tout blanc. Elle veut des explications sur Corneille, des passages de mon cours lui ont paru quelque peu obscurs. Notamment le passage dans le contraire chez Aristote. Je lui ai demandé, arrivé devant ma porte, où elle habitait. Elle m'a dit au 4 Washington Square Village. Moi, je loge au 3. Nous étions voisins, ça rapproche. L'université est démocratique, étudiants et enseignants sont logés à la même enseigne. Elle, dans un studio qu'elle partage avec une amie. Moi, avec mes trois chambres à coucher, mes trois salles de bains, le long du couloir. J'ai demandé à Gilberte si elle avait quelques minutes pour approfondir la question de la *métabolè eis énantion*. Pour un sujet si passionnant, elle avait tout son temps. Nous sommes montés. Plus tard, j'ai fait monter un repas chinois. L'avantage, à New York, pour dîner, on n'a pas besoin de sortir. Il n'y a qu'à décrocher son téléphone. A n'importe quelle heure. C'est plus intime. Ça a fini comme ça devait finir. Ses beaux cheveux d'ébène par les caresses ébouriffés, le sein ample, la taille fine, les jambes élancées, la croupe ferme. Une fille de vingt-cinq ans splendide. Avec un fiancé en Belgique. Mais pas très gênant. Il venait subitement la voir une semaine, par à-coups, selon ses affaires. Une semaine seul, ça va, je tiens le coup. D'octobre à décembre 86. Après, je devais rentrer à Noël, passer six semaines au foyer conjugal à Paris. Elle s'est évanouie quelque part entre son fiancé et la Belgique. Bien agréable, les boîtes de jazz, le Village Gate, juste en bas, sur Bleeker Street, mon resto favori, Café Español, avec les

homards à douze dollars, l'ambiance. Et puis, on reprenait l'ascenseur jusqu'à mes gratte-ciel scintillants, quand la porte s'ouvre. Commode, parfait, et même parfois un trip tropical, du torride. En décembre, ça s'est terminé comme ça devait se terminer. Gilberte, après vingt ans de métier, vingt ans d'active. Elle aura été ma dernière escapade estudiantine. Le bon La Fontaine eût dit, mon ultime pourchas.

J'ai attendu encore un mois après le dîner polonais. Ma femme enterrée début décembre. Son ombre flottant encore, toujours, partout, autour de moi, en moi. Son fantôme palpitant devant mes yeux. Je n'arrive pas à croire qu'elle est morte. A jamais disparue. Dans sa chambre, il y a ses livres scolaires, avec son nom, soigneusement inscrit sur la page de garde, à l'encre bleue ou rouge. Dans la cuisine, tous ses ustensiles savants. Quand je me couche, abruti de drogues, dans le lit d'à côté elle dort. Soudain, au réveil elle manque. Chaque réveil, direct en pleine poitrine, coup au cœur. Après déjeuner, si j'ose appeler ça des déjeuners, bribes, rogatons avalés n'importe comment à la hâte, besoin de sortir, de marcher. Je descends de mon cénotaphe, le soleil en cascades de clarté brasillante aveugle, lunettes noires sur les yeux, en manches de chemise, mai déjà estival, je descends West Broadway. Toutes ces chairs affriolantes qui m'assaillent me tourmentent, ces poitrails débraillés sont une torture, ces jambes offertes me supplicient. Quand je remonte chez moi, je suis au plus bas. Le remords me tenaille. Six mois maintenant que ma femme est morte. Quasi jour pour jour. Le 22 mai, j'ai atteint la soixantaine. Heureusement, un dimanche, j'ai pu passer ce cap avec mes filles. Évité l'écueil de la totale solitude. Le lendemain, je suis resté face à face, avec moi-même. Nez boursoufflé, taches brunes étalées sur ma pommette qu'elles souillent, le visage sali, traits étirés, toutes ces ravines, ces crevasses qui me ravagent. Insupportables, ces poches bouffies sous les yeux. Mais le plus insupportable encore, ce n'est pas ça. Ce sont mes promenades sur West Broadway. Je découvre une vérité, six mois après le décès de ma femme, immonde, ignominieuse. Elle me transperce le cœur, j'en rougis de honte. Dans sexagénaire, il y a encore, toujours, sexe.

Et, question sexe, je suis rudement coincé. Mes désirs me claquemurent. Mes impulsions me ligotent. Les injonctions de ma carcasse sont mon carcan. Je n'ai aucune latitude. L'attitude m'est dictée d'en bas, d'avance. Là où je n'ai aucun contrôle. Mes sens n'entendent pas raison. Mes sens vont dans la mauvaise direction. A mesure que je me rapproche de ma fin, ils remontent obstinément vers l'origine. Lénine disait : la réalité est têtue. Certes. Mais le principe de plaisir l'est tout autant. Du coup, ils s'entrechoquent. Je suis pris dans l'entre-deux. Dans un étau qui me

comprime, m'opprime. L'étau, c'est moi. Mes filles me serinent, me bassinent, Daddy. Mais oui, je sais. Pleinement d'accord. Pour tenter de reconstruire ma vie, je dois chercher une femme de mon âge. Le hic, pour moi, une femme de mon âge n'est pas, n'est plus une femme. Un point, c'est tout. Une femme, c'est une satanée satinée frimousse, des joues en peau de pêche, lèvres purpurines, ligne svelte, des jambes si lisses, on les caresserait sans se lasser des heures, des seins à la fois dodus et fermes, des fesses. Halte, j'arrête mon délire. Une femme, au-delà de la jeunesse, à mes yeux, elle commence à s'estomper. Elle devient une amie, une sœur. Inapte, je reconnais, je suis le premier à le dire. Inapte. Peux pas me changer, me refaire. Que voulez-vous que j'y fasse. J'exerce une profession impossible, il faudrait des exercices spirituels constants pour y résister. Chaque année, je suis perdu, éperdu, parmi une population femelle invariable, les étudiantes autour de moi ont une jouvence immuable. Toujours entre dix-huit et vingt-huit. Je suis sourd, mais pas aveugle. Elles m'éblouissent, quand je les vois. Elles m'en ont fait voir. Dans le monde du travail, on parle de harcèlement sexuel. J'en suis la première, la plus cuisante, brûlante victime.

En mai, toute honte bue, j'ai eu ma poussée. De fièvre déjà estivale dans le sang, les sens. Les promenades sur West Broadway m'ont porté la toquade, l'estocade, elles m'ont frappé, meurtri, meurtrières. Ceillades assassines. Ainsi que ça devait finir. Comme ça que ça a commencé. Recommencé. J'ai cru. Comme avec Gilberte, à l'automne 86. Corneille ou Racine, peu importe, je veux retrouver la passion. Mai 88, presque deux ans de plus, une mort entre. Je fais taire culpabilité, scrupules. Je veux franchir la haie des ans avec aisance. Le corps estudiantin en Amérique se divise en deux. *Undergraduates*, *graduates*, un peu comme Deug et D.E.A. Les toutes jeunes, les plus avancées. Mais, Dieu merci, pas encore mûres. Elles ont pris le départ professionnel, mais pas encore sur le retour. Je me retourne spontanément vers mes *graduates*. Parmi elles, une fort appétissante Suissesse, de plus très forte. Classique, après le cours, on se rencontre dans la rue, nous faisons un bout de chemin ensemble, je lui propose de prendre un verre. Elle accepte, nous entrons dans un bar qu'elle connaît, à Soho. Maintenant, infiniment plus mode, plus *in* que le Village. Greenwich Village est bon à présent pour les pedzouilles du New Jersey en vadrouille le samedi soir. Bar bruyant, nous causons, ensuite dîner. Nous dînons à deux en Suisse. J'aime son pays. Ici, à New York, un coin d'Europe. Tel est de nos jours le commerce, amoureux ou pas. Multinational, polyglotte. Polymorphe, trop tôt encore pour savoir. Après dîner, elle m'a emmené chez elle. Ainsi de nos jours. Bien carrée dans son fauteuil, moi, bien tassé sur le mien. Face à face, tête-à-tête prometteur. Je me prépare. Entre deux phrases, elle me glisse qu'elle a un boy-friend

américain. Déjà casée. Des fois, on ne sait jamais, il y en a qui mettent les bouchées doubles. A tout hasard, je me propose. Elle refuse. Net. Pas la moindre hésitation. Pour mon éclaircissement personnel, je demande : *mais si vous n'aviez pas cet ami américain*, est-ce que. Cheveux noirs coupés court, secoue la tête. *Non, non, j'ai déjà eu là-bas une histoire avec un homme beaucoup plus âgé que moi, ça me suffit, et puis j'ai quitté la Suisse pour oublier les relations avec mon père, avec ma mère, alors vous comprenez.* Je comprends fort bien. Mes charmes décatis et grisonnants ne sont pour elle d'aucun attrait. Je tire un trait, je ressors dans la ruelle étroite, rasant les maisons de brique basses du quartier ritel. Dans ma classe sur Racine, j'ai cherché d'autres héroïnes. A défaut d'une Andromaque, même une Hermione. Il y avait une grande bringue, une Française, pas mal, cheveux de jais, yeux bleus, on a eu une ou deux conversations assez longues, ponctuées de sourires. Jusqu'au moment où une petite noiraude horrible est venue s'interposer, les yeux injectés de sang. Pas de chance, ma grande bringue était une gousse. Plus qu'à recommencer. A zéro, avec une autre. Laquelle. Nos effectifs ont fondu avec les ans, le français outre-Atlantique attire moins la clientèle. La France n'est plus qu'une étoile de deuxième grandeur. Fini, les classes de soixante étudiants. J'ai essayé. Quand même. Pas trop, pas beaucoup, un peu. Pour voir. Tout vu. Terminé, mes nornes, mes naïades, mes néréides. Depuis vingt ans, mes walkyries. Mon paradis s'est tari. Mon olympe est vide. Là-haut, *French Department*, au sixième étage, coin University Place et 8^e Rue, baisser de rideau, spectacle est clos. On fait relâche. Je n'ai plus le ticket. Je suis lâché.

Chassé du sérail, depuis un quart de siècle sultan, maintenant eunuque, j'ai décampé. J'ai porté mes pas et appas hors du campus. Mais pendant le peu de temps qui me reste, je n'ai aucune chance. Statistiquement impossible que je rencontre mon inspiratrice. A défaut du bon Dieu, il y a le diable. Au hasard d'une conférence donnée en avril par un ami français de passage, au cours du dîner obligatoire qui suit, je me suis trouvé placé auprès d'une de ses amies. Pour changer, une Américaine pur sang. Pour changer, pas une étudiante, une artiste. Pour ne pas changer, ravissante et vingt-cinq ans. Bref. J'abrège. Parfait minois, casque blond, chemisier blanc délicieusement bombé. Elle adore la France, parle couramment le français. On papote, patauge dans les lieux communs. Les lieux communs sont des liens communs. Nous échangeons des banalités, nos adresses. Je l'ai invitée à dîner. Nous sommes sortis. Une fois, deux fois. J'ai trouvé à qui parler, elle est encore plus narcissique que moi. Elle me narre en détail sa vie. Des heures braquée sur elle-même, ça ne me braque pas. Du tout, moi j'aime. Quand les gens se déboutonnent, se déshabillent. Dans mes livres, je suis exhibitionniste. Dans l'existence, voyeur, l'inverse. Ça se complète. J'ai eu droit à son enfance vagabonde, promenée de ville en ville, d'État en État,

traînée à travers l'Amérique. De fait, difficile à son accent, de savoir d'où elle vient. Puisqu'elle a été partout. Père à maîtresses, mère à amants, famille post-soixante-huitarde. Elle-même a un ami coréen, mais il est en Californie. Il était trop dépressif, elle l'a quitté. Présentement installée à New York. Justement à Soho, quartier des arts. Deux pas de chez moi. Dispersée, elle se recentre, se concentre sur sa peinture. M'invite à venir la voir. J'accepte volontiers. Ses œuvres m'intéressent. D'avance convaincu. Quand il faut, je suis moderne, postmoderne. Un soir, je monte chez elle. Sa rue me charme. Les échelles à incendie striant les façades basses des maisons de brique, boulangerie italienne jouxtant boutique d'antiquités, ça me rajeunit. Me rappelle le temps de Perry Street, de Rachel. Presque vingt ans. Le même genre de bâtisse borgne, pêle-mêle bohème d'artistes en herbe, de penseurs futurs, entassés dans leur demi-taudis. Élaborant leur vingt-et-unième siècle. A eux. Sensation bizarre, en raclant le ciment des trottoirs fendillés, je suis tiré à la fois en arrière et en avant. J'escalade allègrement les degrés. A peine je sonne, la porte s'ouvre, dans un remue-ménage de verrous. La mignonne m'accueille sur le palier, couloir étroit, me fait entrer dans sa chambre. Là, dans son atelier, je suis saisi. Ses œuvres et elle, ensemble, d'un coup. Pantalon de velours noir, chemisier blanc, visage pur, d'épure. Une palpitation subite, oubliée, m'envahit, un tressaillement dans les membres, me brouille la tête. Une envie brusque, brutale dans les doigts de la toucher, pas plus, à peine. Debout, droite, élancée, j'étouffe. Elle me suffoque de présence. Elle s'accroupit, me montre ses dessins, elle m'apporte ses tableaux. Très différents de ce que j'aurais cru d'elle, faciès de gnomes grimaçants, difformités naines, une tristesse boursofflée. Décomposition savante, un peu de Goya grouillant parmi des groupes d'êtres déchus. Son talent est évident, bizarre autant que frappant. Le hasard qui m'a fait tomber sur Debbie est un choc.

Le choc des chocs, elle me l'a administré plus tard, quelques jours après. Elle me dit qu'elle va avoir une exposition à Washington, et puis à Londres. Je la félicite, lui souhaite tout le succès possible. Génies cabossés, lutins aux yeux hagards, exorbités, j'ai contemplé avec surprise et plaisir le défilé de ses grotesques. Avec Debbie, je change soudain d'univers, en cavale loin de l'université, ma tête galope. Je ne suis pas grand spécialiste ès arts plastiques. J'ai l'admiration béotienne. Dans ma culture comme dans ma mémoire, j'ai des lacunes énormes. Barthes disait : la littérature, c'est ce qu'on apprend à l'école. A l'école, on ne m'a jamais appris le pourquoi ni le comment d'un tableau, d'une sculpture. Scandaleux, pas le moindre rudiment d'histoire de l'art. J'ai essayé de me rattraper en bouquinant, mais ce n'est jamais pareil. Ces choses-là, c'est dans l'enfance ou jamais vraiment. Mais si je suis, hélas, incompetent, je ne suis pas insensible. Cette exposition privée me plaît, la technique m'intrigue. Debbie fabrique d'abord

des figurines avec de la pâte à modeler, elle peint ensuite d'après ces modèles. Je lui demande la raison de ce relais, elle hésite, elle ne peut pas m'expliquer exactement. C'est ainsi. Soit-elle. Cette créatrice attrayante m'attire. Très. Trop. Elle me dépayse. Je me sens déjà tout transporté. Ailleurs, arraché à mes entours habituels, là, dans la chambre mal éclairée, avec pour lit une paille à même le plancher, dans cette taule minable, je me sens libéré de mon étai. Entre les murs étroits, la poitrine moins oppressée, mon imagination respire. D'un coup d'aile, je plane. J'ai mon plan. Après le musée, musique. Dans mon coin, pour les boîtes de jazz, on n'a que l'embarras du choix. Village Gate, Blue Note, Sweet Basil. Trop de monde, j'ai emmené Debbie dîner en plus intime, chez Bradley's, pas loin de mon bureau, une salle oblongue, un trio endiablé au bout, quelques tables seulement, réussi à en trouver une. La dernière près de la porte. Toute petite, serrés l'un contre l'autre, on a festoyé, dans les déferlements de riffs, ripaille mélodique, lamentos lugubres et puis remontées allègres du saxo, nos gros scampi pannés entre nos dents pianotent, crânes joyeusement trépanés, ses yeux brillent. Emballé, ma main gauche se soulève, emporté, mon bras lui entoure l'épaule, je la frôle, une seconde mes doigts se posent. Elle a eu un curieux regard oblique. Vers une heure, on est partis, fendant la foule debout sans consommer pour écouter. Une fois dehors, froide comme un bloc de marbre, de glace. Je l'ai raccompagnée chez elle, elle m'a remercié. Je sens que j'ai mon congé. Quelques jours après la boîte de jazz, dans ma boîte aux lettres. Mon casier, à l'université, j'ai trouvé une grosse enveloppe. Presque un colis. J'ai eu mon paquet. *When you put your arm around me, when you touched me, I felt a nausea in the pit of my stomach.* Texto, ça m'est resté, à moi aussi, sur l'estomac. Quand je lui ai passé le bras autour de l'épaule, ça lui a donné envie de vomir dans le ventre. Vieux dégueulasse, moi, je croyais que tu t'intéressais à moi par amitié, *that there was nothing sexual about it.* Pourquoi tu ne t'occupes pas des femmes de ton âge. Elles ont également leurs besoins, à elles. Pourquoi tu ne les satisferais pas, toi. J'ai dû l'inspirer, il y en avait ainsi des pages et des pages. Quand même, l'incident m'a marqué. L'épisode m'a laissé pensif. Fini, West Broadway. Ce jour-là, j'ai fait mentalement mes adieux à l'Amérique.

Voire. On a toujours des surprises. Je me prépare à partir, j'ai mon billet d'avion en poche, vol habituel, Air France, 070, sept heures du soir, 1^{er} juillet. Fin mai, j'ai été invité à dîner par une étudiante de mon cours sur Freud. Décidément, depuis mon retour, Freud m'a valu tous mes dîners en ville. Les seuls. Dans les cours avancés, les étudiantes peuvent parfois être aussi d'un âge avancé. Ma charmante hôtesse était une dame mûre, mari riche, superbe demeure. Des convives triés sur le volet, repas somptueux, dans l'appartement en terrasse. *Penthouse*, de là-haut on voyait tout New

York en fûts de lumière, guirlandes de feux courant au-dessus des ponts. Comme j'avais fait mon cours sur Freud, écrivain, naturellement, ma seule compétence, *Freud as a writer*, au nombre des priés il y avait des analystes. Les intérêts communs rapprochent. Pas loin, juste en face, était assise une fort aimable, avenante, appétissante praticienne. Patricienne, aussi, brin de causette, elle habite les beaux quartiers, un des plus huppés, voisine de feu John Lennon. Mais pas pimbêche du tout, aucune minauderie, directe. Elle m'a été droit à la rétine, tapé dans l'œil. Dommage, il me reste quelques semaines à peine à passer ici, je m'envole presque déjà vers Paris. Presto, il faut me décider. J'hésite, mais, comme toujours, c'est plus fort que moi. Admirable réception, soirée chaleureuse, les au revoir se prolongent, les mains se serrent, un peu les cœurs. Je réussis à m'attarder, car la charmante lambine, amie intime de l'hôtesse, toutes deux bavardent. Je m'accroche, malgré le fardeau des ans, je m'aperçois que j'ai encore de la technique, j'échange des compliments et des cartes de visite avec des gens que je ne reverrai jamais. La grande dame finit par se résoudre à partir, pas trop tôt, elle appelle l'ascenseur. Il vient aussitôt, dans le vestibule. Pas besoin d'ouvrir la porte, dans les appartements chic, à New York, l'ascenseur débouche sur la moquette de l'entrée. Naturellement, réglé, il ne peut pas s'arrêter à un autre étage, les portiers veillent, en bas. Nous descendons ensemble, la belle analyste et moi. Sur le trottoir, nous restons encore longtemps à deviser. De nouveau, à quoi bon, j'hésite. Sa robe de cuir, très courte, très seyante, assise, sur ses jambes croisées, de nouveau me décide. Je prends son numéro de téléphone, elle prend le mien. Je prends le large. La nuit est toute chaude, très douce. Tant pis pour les risques, même à New York, je rentre à pied.

Le lendemain, un collègue qui se trouve habiter dans les parages m'a dit : *on t'a vu hier soir dans la rue, mais comme tu parlais avec une belle femme, nous n'avons pas voulu te déranger*. Ça m'a flatté. Après ma série récente de déboires, je commençais à me mettre carrément au rebut, à me considérer comme un déchet. Une belle femme. Ça m'a sorti de ma poubelle. Peut-être encore trop tôt pour le placard. Ragaillard et ayant très peu de temps devant moi, j'ai appelé sans tarder ma nouvelle connaissance. Les analystes travaillent très dur, un nombre d'heures par jour faramineux. Naturellement, ils sont bien rémunérés à l'heure, pendant des années, jadis, j'ai assez payé pour le savoir. Mais quand même, je serais tout à fait incapable d'une telle endurance. Elle me dit, *non, mercredi, j'ai des patients jusqu'à neuf heures*, je demande, *et jeudi*, elle s'exclame, *j'ai mon séminaire jusqu'à onze heures*, du coup, il ne reste que le dimanche. Nous avons pris date, déjà début juin. J'ai été en taxi jusqu'à ses hauteurs, nous avons dîné dans son quartier. Non seulement attirante, c'est une femme très cultivée. Pas le moins du monde cantonnée dans son métier, enfermée dans sa

spécialité. Une passionnée de musique, elle fréquente Lincoln Center, tous les opéras, Carnegie Hall, les concerts. En connaissance, pas du chiqué, elle peut comparer dans tous les détails telle ou telle interprétation du même morceau, sans une fausse note. Elle dévore aussi, quand elle peut, les livres. Divorcée, naturellement, avec un fils. Des maris, déjà lointains. Cette fois, c'est le monde renversé : l'analyste qui se raconte, moi qui écoute. J'aime ce moment d'une relation où les gens vous relatent leur histoire. J'en ai pardessus la tête de la mienne, je tends l'oreille pour recueillir celle des autres. La soirée est passée très vite, pour ainsi dire, évaporée.

Aussi sec, nous sommes convenus d'un rendez-vous pour le vendredi d'après. Cette fois, elle qui descendra vers le bas de la ville, à Washington Square. Elle s'encanaillera. J'ai dû commencer les préparatifs de départ, l'enlèvement des bagages est une opération délicate, minutieuse. On doit la mettre au point longtemps à l'avance. Je vis selon un calendrier fixe. A répétitions prévisibles. Je suis heureux de cette rencontre inattendue. Dans une existence depuis des mois torturée, maudite, Nancy met soudain de la gaieté. Ce que j'apprécie le plus en elle, outre ses charmes : son enjouement. Depuis des mois, je n'ai pas ri, souri. Elle a une vivacité joyeuse, alacrité des propos, entrain des gestes, sa présence m'allège. Elle ne touche pas à mon tragique, mais elle ne me prend pas au sérieux. Excellent pour ma santé mentale, sentimentale. Avec elle, occasion rare, j'ai senti mes muscles zygomatiques tressaillir. A l'heure précise, le vibreur a résonné dans la cuisine, j'ai décroché l'interphone, le portier m'a annoncé la visite. Elle est entrée, moi, dans tous mes états, elle, dans tous ses atours. Mon accorte analyste a pris place sur le divan, pour moi une première. Je me suis installé en face à face. Chacun sur ses positions, et puis l'atmosphère s'est vite détendue, elle dit, *il y a un bail que je ne suis pas venue dans ce quartier, ça me rappelle ma jeunesse*, elle s'est levée pour regarder par la fenêtre. Avec une bouteille de chablis californien déglutie, engloutie, le baromètre des humeurs a grimpé au beau. Au splendide. On était tous deux rayonnants. Nous sommes descendus dîner dans un restaurant italien sur Thompson Street. Juste en bas, l'un contre l'autre pressés par la cohue sur le trottoir. En semaine, les rues sont mortes. Le week-end, on ne peut plus avancer, avec tous les ploucs de banlieue qui débarquent, mêlés aux touristes et aux clochards. Aussi les amateurs de jazz, ambiance animée, mais jamais de bagarre. Un coin unique à New York. Au Porto Vecchio, j'avais retenu une table, heureusement, il n'y en avait plus une de libre. Cuisine délicieuse, nous avons derechef parlé culture, échos concerts, elle m'a indiqué une pièce de théâtre sur Broadway que je devais absolument voir avant de m'en aller. Après la seconde bouteille de blanc, nous étions partis. Elle avait l'œil bleu tendre, le regard embué, moi, elle commençait à me tourner un peu la tête. Elle avait de très

beaux restes, elle avait dû être superbe autrefois. Je me suis délecté de sa compagnie, et puis, en sortant, je lui ai pris d'un geste spontané le bras. En remontant Bleecker Street, je lui ai proposé, pour finir la soirée, de venir prendre encore un verre chez moi. Elle a accepté. Dans l'ascenseur, soulevé, j'étais déjà au septième ciel. J'ai ouvert ma porte, elle est passée. J'ai été chercher deux autres verres, mais je n'ai pas eu le loisir de chercher une autre bouteille. Déjà, nous étions enlacés, avec une psy sur mon divan, l'idée me plaisait. Et pas que l'idée. Je me suis mis un peu à triturer ses appas généreux. Elle m'a laissé faire. J'avais totalement perdu l'habitude de ces contacts. Oublié presque comment une femme était bâtie. Le souvenir m'est revenu dans les doigts, dans les fibres. J'ai dit, *et si on allait dans ma chambre*, elle n'a rien dit, qui ne dit mot, je l'ai aidée à se lever, je l'ai doucement entraînée le long du couloir. Et là, une pensée m'a traversé la tête, du coup, je l'ai redressée. Je suis enfin raisonnable. Mes filles seront fières de leur père. Depuis le temps qu'elles me répètent, *Daddy, you should be reasonable, you should go out with women your own age*. Voilà, je les écoute enfin, j'écoute la sagesse. Je ne suis pas avec une femme de mon âge, non, plus jeune que moi d'au moins une décennie, elle va vers la cinquantaine, mais en tout cas j'ai abjuré les toutes jeunes, j'ai renoncé à mes folies. Je suis dans la bonne direction.

Nous avons titubé jusqu'à ma chambre, nous nous sommes affalés sur mon lit. Là, je l'ai empoignée, elle m'a étreint. Nous nous sommes frictionnés ferme. J'ai réussi à dégrafer son soutien-gorge, doigts malhabiles, à extraire une avantageuse poitrine. Elle m'agrippe la nuque, nos lèvres se dévorent, je malaxe ses charmes plantureux, je lui pétris le pétrus. Je m'emporte, elle halète. Maintenant, du corps à corps, je la, elle me, déshabille. Sa jupe s'envole, je tombe le grim pant. Je la grimpe. Allongé de tout mon long sur elle, ventre à ventre, fibre contre muscle. Elle râle, déjà pâmée à demi. Pour m'aider, elle écarte les jambes. Toute attente, elle se cambre. Je commence à m'inquiéter. Si elle se raidit, à mon tour de me durcir. Soeur Anne, âme sœur, je ne vois rien venir. Je ne sens rien bouger. Je regarde entre mes cuisses. C'est tout mou comme un mollusque. Pas croyable, je l'asticote avec une vigueur accrue, je lui tripote encore plus allègrement le pétard. Court-circuit, le courant ne passe pas. Mon moteur cale. J'ai la pine en panne. J'en ai la sueur qui perle aux tempes. On a attendu quelques moments. Je recommence. Zéro. Je reste au point mort. Dans un embarras mortel. Nancy n'a rien dit. Elle s'est levée, elle a ramassé sa culotte noire, elle l'a remise. Je ne m'en suis pas remis, je bafouille des excuses. Toujours souriante, se tourne vers moi, me dit, *don't worry, I understand*. Elle comprend. Je suis un peu soulagé. D'ailleurs, c'est son métier de comprendre. Des raisons, il peut y en avoir tant et plus. A la douzaine. Peut-être simplement que j'ai trop bu. Au début, le vin soulève,

après, il vous abrutit. Peut-être plus complexe, mes complexes, elle a le choix. D'Œdipe. J'ai peu l'œdipe adipeux. Sans être Freud, sept mois à peine que j'ai enterré ma femme. Là, dans sa chambre, son lit, à côté, vide. Culpabilité évidente, ça crève les yeux, le cœur. Les explications foisonnent, les raisons se multiplient. A ma montre, coup d'oeil furtif, presque deux heures du matin. Alors, il y a aussi mon âge. Peut-être aussi le sien.

Signal d'alarme, il est temps de rentrer en France. L'incident m'aide à m'arracher à mes filles. Je suis père, mais homme également. Du moins je le pense, je l'espère. J'ai fait mes adieux à l'Amérique. Elle a pendant plus de trente ans subvenu à tous mes besoins, monétaires, érotiques. Elle m'a fourni quatre postes universitaires, deux épouses, une égérie. A côté, quantité de dulcinées, toute une danse, au cours des ans, de bayadères. Maintenant, fini. Je tire un trait, je n'ai plus qu'à tirer l'échelle. Je me retire. Je ne prends pas pour autant ma retraite. Je ne dételle pas, je m'attelle à de nouvelles tâches. Dans l'Ancien Monde. J'enterre ma défroque à New York. Je vais me reconstruire à Paris. A mon retour, je tombe, en face de chez moi, sur un chantier de démolition. Futur, ce n'est encore qu'un petit écriteau cloué au mur, au coin de la rue de la Tour. Quand même, c'est tout un programme. J'imagine la fosse, le trou à venir. Et puis, en revenant, je me retrouve dans une morgue. En bas, dans la cave, la grande malle bleue avec tous les vêtements de ma femme, sa valise. Je cohabite avec son cénotaphe. En rentrant, quand j'ai ouvert, le 2 juillet 88, la porte, quand j'ai revu notre chambre, Ilse est redevenue réelle, une morte vivante. Je me suis écroulé sur le lit, effondré, sans même le secours des larmes, à la fin un trépas s'assèche. Replié sur moi, le corps légèrement tremblant, je me suis racorni, ratatiné. Dans tous les coins de l'appartement, cogné, à chaque instant, à son fantôme. Désincarnée, elle est restée une présence constante. A New York, vers la fin, elle avait commencé à devenir une absence. Tout juste. Ce retour au domicile ex-conjugal la ravive. J'ai vivoté dans le Paris d'été désert des semaines et des semaines. J'ai perdu l'envie de vivre. Même les femmes ont disparu. Je ne les vois plus. Je vais voir mon oncle. Ma sœur est venue me voir. Accourue à mon secours d'Angleterre, ma sœur est à la fois une force de la nature, force d'âme à toute épreuve, et de la chair de ma mère. Comme avec elle, ma sœur est le seul être au monde à qui je parle à cœur, à corps ouverts. Toutes mes plaies, je les débriide près d'elle. Son écoute, sa chaleur les cicatrisent. Son énergie me recharge, à chaque fois que je suis en sa présence, elle me dynamise. Je me suis drapé, enveloppé, enrobé dans ce qui me demeure de famille. Mais ma sœur, elle a sa famille aussi. De l'autre côté de la Manche. Presque aussi loin que la rive opposée de l'Atlantique. Elle a dû repartir chez elle.

Je suis rentré dans ma coquille, mon faux chez-moi. Un foyer en simili. Je me recroqueville dans une existence en toc. Mes toquades new-yorkaises, tellement lointaines, si futiles, évaporées. Assis le matin à mon bureau, regardant la cour vide, contemplant les marronniers, les arbustes, herbes folles dans la cour, quand j'y repense, ça me paraît sur une autre planète. Comment j'ai pu. Ma frénésie soudaine, épileptique, de chairs fraîches, mon appétit, ma boulimie subite de femmes. Juste après avoir enseveli la mienne dans mon roman. J'en ai honte. A n'y pas croire. Si, je crois. Dans l'œuvre immense, prodigieuse, surhumaine de Freud, c'est comme chez les autres géants, Dickens, Hugo, Balzac. Il y a à boire et à manger. Je ne prends pas chaque ligne pour des citations de la Bible. Ce ne sont pas des Évangiles. Même en psychanalyse, je suis parfois mécréant. Mais il y a un truc auquel je crois, dur comme fer. Pulsions de vie, pulsions de mort, ça c'est réel. Dans mon corps, c'est aussi vrai que le Cogito dans ma tête. Indiscutable, ça n'a pas même à se prouver, ça s'éprouve. Fiché dans le tréfonds des fibres, ça s'affronte, se combat, ça se lie, s'allie. On en devient fou à lier. Tantôt l'une, tantôt l'autre qui vous domine, elles se succèdent par saccades, elles s'entremêlent en continu, un entrelacs qui étrangle comme un lacet, sur Mercer Street juste au coin de la 8^e Rue, devant un énorme immeuble, j'enlace une fille, deux heures du matin, les graduates à l'université m'ont laissé tomber, bizarre, curieux, les toutes jeunes, vingt ans, compatissent, mon cours sur le roman contemporain un conte de fées, une Finlandaise, une grande gigue très attirante, blond grand, bleu élané, elle me dit, *je viens de perdre mon père*, larmes aux yeux, un mois plus tard, devant son appartement, dans mes bras, à pleine bouche, elle va se marier dans son pays à l'automne, je l'embrasse, quelques minutes, des heures, un siècle, tous deux serrés à même la mort, une autre, vingt-deux ans, une Franco-Américaine, bilingue, boucles dorées, elle a une grand-mère qu'elle adore en train de trépasser, échos funéraires, bécots tendres, quelques instants, là-haut, chez moi, sur mon divan, furtifs, des caresses qui se dérobent au néant, qui s'en enrobent, de vie, de mort, les deux pulsions s'accouplent, copulent, enfantent des désirs monstres, radieux, puérils, se découplent, s'entrechoquent, mort en vie, quand on porte ça en soi, qu'est-ce que vous voulez que je fasse, disparaître, peut-être la seule solution, finale j'y pense, souvent le soir, à contempler mes pilules, je les avale, je les bénis, ténèbres plus rien, irrésistiblement ça m'attire, dans ma chambre, et puis, dans la rue, dans mes classes, ça m'attire irrésistiblement aussi, autant, la femme, les filles, je hume, j'aime, je les voudrais toutes, dans les deux cas, anéantissement, éblouissement, total, s'empare de vous, ne vous lâche plus, Julien-Serge, France-Amérique, toujours été coupé en deux, maintenant ça me divise en sens inverse, une fêlure supplémentaire, en deviens dingue, des fois, après avoir désiré, je me

déteste, quand j'ai frôlé une chair, voulu aimer, je me hais, cinq mois, six mois, sept mois que ta femme est morte, et toi tu oses, en pensées, en gestes, indigeste, je me reste sur l'estomac, je me pèse tellement à moi-même, le mépris que j'ai de moi m'écrase, insecte vil qui rampe à terre, je me piétine, une loque, une lope, une salope, deuil c'est supposé durer un an au moins, moi, à peine une demi-année, je me damnerais pour pouvoir toucher, palper la pulpe femelle, mais le pire, pas même ça, l'impensable, deuil, désir, pas l'un après l'autre, trop vite, séparément, non, c'est ensemble, simultanément, vous habitez en même temps, je n'ai pas une seconde cessé d'aimer ma femme morte quand je me jette sur les vivantes.

Parfois, il vaut mieux en rire qu'en pleurer. Je suis devenu, à mes yeux, dérisoire. Retour à Paris, au bercail, tu parles. De nouveau perclus, reclus dans mon appartement cimetiériste. A soixante ans, voilà à quoi j'ai abouti. Débile, un déchet. J'ai perdu toute ma fierté. Mon orgueil, une morgue. Rue Vital, je suis un enterré vif. Je me traîne jusqu'aux boutiques pour faire mes courses. Je reviens, regagne mon terrier. Vissé à mon fauteuil chromé, le nez enfoui dans mes bouquins. Des coups de téléphone, bien sûr, quelques déjeuners. Je peuple comme je peux ma vacuité. Tout juillet, j'ai été en vacance. Je n'ai pas bougé, rien qui vibre. Et puis, il y a la pulsion d'envie. Elle m'a propulsé, j'ai fait mes valises. Début août, une première, je suis invité en Suède. Grâce à un étudiant islandais, toujours mon fameux cours sur Freud. Il m'aura décidément valu bien des aventures. Intellectuelles, cette fois, c'est le Nordic Summer Institute. Toute la Scandinavie universitaire, chaque été, y est conviée. Tantôt dans un pays, tantôt dans l'autre. Chacun fait sa communication savante dans sa langue, ils se comprennent peu ou prou. L'islandais est du danois, un brin archaïque. Les Norvégiens pigent les Danois. Les Finlandais s'expriment en suédois. Ils arrivent toujours à s'expliquer. S'ils n'y arrivent pas, il y a l'anglais, la langue de secours. Ce sera la mienne, je suis le conférencier d'honneur. *Autobiography and autofiction*, tel est mon titre. J'ai promené cette conférence un peu partout, en Amérique, en France, en Angleterre, en Allemagne. A présent, la Suède. Je n'y suis jamais allé, je m'en réjouis. La Suède est blonde, ma couleur favorite. Aux yeux bleus, aux forêts vastes. Ce sera une échappée d'air pur hors de mon trou. Je n'ai pas été déçu, une clairière, en plein bois odorants, sapins à perte de vue et de souffle, je respire. Une école vide, prêtée pour cette occasion. On m'a très agréablement logé, que des éloges. On est venu me chercher en voiture à l'aéroport, on m'a conduit jusqu'à ma chambre, dans un coquet bâtiment en brique. Ressemble à un campus américain. Je m'y suis senti aussitôt à mon

aise, chacun m'a traité avec une gentillesse exquise, une déférence extrême. Une différence, je suis l'hôte distingué, l'étranger de marque parmi le groupe d'autochtones. Et ma marque, j'ai tout de suite remarqué ma distinction. Je suis le plus vieux. De loin. De près aussi, ils ont tous des peaux appétissantes, des teints fruités, pas des tavelures talées, étalées sur les pommettes. Les garçons vont, viennent, mollets fermes, torsos musclés, en shorts, en chemisettes. Moi, quand il fait quinze ou seize degrés, avec un léger brouillard, de la bruine, je mets un tricot. Par goût, j'aime mieux aller au sud qu'au nord. Les filles, en shorts aussi, ou en jeans, cheveux au vent, bras nus sous l'ondée, blouses sans manches. Je mets mon imperméable, je sors. Je hume l'air frais et sylvestre, j'explore les alentours, je rentre. Je ne connais personne, les autres non plus ne semblent pas se connaître, ils se croisent sans se parler, parfois des inclinaisons de têtes et passent. Je comprends vite le rythme ici, j'ai retrouvé au dîner dans la salle commune mon étudiant islandais, il m'affranchit. Les journées sont roides, savantes, sérieuses, on les consacre à la sémiotique, l'anthropologie, comme en Amérique, on déconstruit beaucoup, tous les types de discours. Le soir, c'est un autre langage. Il faut attendre. Neuf heures pile. A la seconde, lorsqu'on a enfin le droit de vendre des boissons alcoolisées, bousculade générale au bar, on fait la queue, on s'approche peu à peu à la va-comme-je-te-pousse du comptoir. Bière, vin, vodka, whisky, akvavit, en vitesse toute la panoplie s'y débite. Après, c'est la fête, jusqu'aux aurores, la foire, d'empoigne, les mains qui agrippent les tailles, les doigts qui farfouillent autour des fesses, avant, distants, maintenant tous agglutinés, quand on met un disque, s'il y a de la musique, alors devient du délire, ça rock and roll tous azimuts, à se désarticuler les vertèbres, on se déhanche, après, on s'emmanche, l'école paisible devient un bordel trépidant. Neuf heures pile. Le matin, de nouveau, on sémiotise, on déconstruit, on scrute Lévi-Strauss, Lacan, de Man, Habermas, en petits comités pensifs, en grandes assemblées bien sages. Tel est le tempo ici, pas ma cadence. Pire que l'Amérique, encore plus dégingandés par les apports énergétiques, la nuit, encore plus jeunes. Moi, plus vieux. Pluvieux, dans les ténèbres mouillées, trempé, je n'ai plus la trempe. Je regagne ma chambre.

J'ai quand même eu ma chance. Condamné par les Parques, j'ai été sauvé par les Nornes. Parmi les Vikings échevelés, éméchés, un soir, j'ai rencontré ma déesse scandinave. Avec sa torsade de cheveux blonds jusqu'à l'épaule, les prunelles bleu pervenche. Enfin me suis revanché. Trente et des poussières, ni trop jeune ni trop vieille, le bon âge. Elle a la moitié du mien. Du coup, j'ai mis les bouchées doubles. Rattraper le temps perdu, il reste quelques jours à peine. Je me bats, me débats le dos au mur. Mon ennemi mortel est le temps. Entre lui et moi, course de vitesse. J'ai essayé, parmi les convulsionnaires autour de nous, de m'agiter avec elle. En cinq minutes,

j'étais K.O., hors d'haleine. Heureusement, l'après-midi, j'avais eu encore du souffle. Pour parler, j'avais fait ma conférence. Elle avait été bien accueillie, ma parole avait dû parler en ma faveur. Le seul atout qui me reste. Pas atout cœur, atout tête. Pas une gamine, une professionnelle, un prof. Très ferrée dans sa partie, très férue de théorie, à la voir, on n'aurait pas cru, une pure et dure intellectuelle. On a discuté de mes propos de l'après-midi, pied à pied, pouce à pouce, elle m'a poussé ferme. Dans mes retranchements, je n'ai pas retiré un mot. Très sémiotico-structuralo orientée, moi pas, on s'est quand même bien entendus. Seulement, tant de bruit dans la salle, on ne s'entendait plus. J'ai acheté une bouteille de bordeaux, nous avons fait retraite dans ma chambre, nous avons poursuivi notre entretien. Avec le silence et le vin, nous avons changé de cap, nous sommes passés de l'éther à terre, nous avons glissé de la théorie de l'autobiographie à la pratique. De la danse à la confidence. Elle a un amant qui s'est suicidé au revolver, moi, ma femme s'est anéantie à la vodka. La mort rapproche. Comme avec mes fillettes en Amérique. La culpabilité aussi. On se sent un peu moins coupable à deux que seul, lorsqu'on partage. Et puis, ça s'est déroulé réglo. Avec le cachet de ma conférence, je lui ai offert un billet d'avion pour Paris. Elle ne pouvait pas se le payer, je le lui donne. Elle hésite, elle accepte. Normal, c'est Sacha Guitry qui disait : avec les femmes, les hommes de vingt ans ont le choc, ceux de quarante le chic, ceux de soixante le chèque. Les charmes fanés, il faut bien qu'on ait encore des avantages. Quinze jours plus tard, ma Viking a débarqué à Paris. Elle connaissait mal. Nous avons fait la tournée, tour Eiffel, Champs-Élysées, Notre-Dame. Des restaurants aussi, je l'ai emmenée chez Lapérouse, pour le cadre. Avec sa robe noire décolletée, elle faisait si joli dans le tableau. Paris pour moi en était tout illuminé, au passage, les bateaux-mouches jetaient sur nous des gerbes éclatantes de lumière. Un vrai feu d'artifice au cœur. Et puis, la butte Montmartre, le Palais-Royal, les ruelles du Marais. Le quatrième soir, j'ai eu accès à ses venelles. Le cinquième jour, au réveil, elle est venue dans mon lit, on a fait la grasse matinée avec ses chairs fermes. Le sixième jour, l'après-midi, je l'ai raccompagnée à Roissy. Au retour, elle m'a appelé pour me remercier, elle m'a téléphoné deux ou trois fois. Et puis, elle a disparu dans le silence. Plus un signe de vie.

Je suis resté encore plus seul. Après ce rêve, de nouveau cauchemar. Je me suis réveillé dans mon tombeau habituel, avec les vêtements de ma femme, en bas, dans la cave, dans la malle, ensevelis. Elle et moi, emmêlés. La mort a rétabli son emprise. Ne me lâche plus, où que j'aille, m'assaille. J'ai été rendre visite à ma sœur, voulu réchauffer mes os glacés, mon squelette gelé, au grand soleil de famille. A Canet, près de Perpignan, à cinquante mètres de la mer, ma sœur possède un studio aérien, de sa terrasse l'œil plonge et se noie dans les vagues azur. Seulement, c'est là,

l'été d'avant, qu'Ilse et moi avions passé nos dernières vacances. La longue promenade au revêtement de carreaux lisses est une dalle. A mesure que je marche, elle s'entrouvre, j'entr'aperçois ma femme qui me précède, de son pas souple, sur la digue, elle sautille, de rocher en rocher près du port. Je lui demande, *tu n'es pas fatiguée?*, moi, je traîne un peu la patte, on arrive à l'autre bout, des kilomètres dans les mollets, je mollis, Ilse rit, *fatiguée? Allons donc*, les joues pâles au rayonnement du ciel tannées, sa vigueur d'antan revenue, une revenante, prunelles marron phosphorescentes de santé, quand elle ne s'abrutit pas à boire, ne se suffoque pas à fumer, resplendissante, redevenue elle-même en sa plénitude, tellement rempli de sa vue, je la suis des yeux sur le môle qui me devance, ses jambes nues dans ses sandales, alertes, allègres, maintenant crevée, j'en claque, évanouie, évaporée, au creux de l'estomac elle me manque soudain si fort, me crispe la tripe, j'ai envie de dégueuler sur la plage, dissipée, partie au crématorium en fumée parmi le grincement atroce des machines, le froid intense de décembre dans la nef immonde me pénètre soudain en plein soleil, je l'aime toujours autant, mon amour me tue, que voulez-vous faire, si on continue à aimer une morte, on en meurt, moi je veux vivre, son ombre me poursuit impitoyable, délicieuse, le long de la plage, je ne peux plus, j'ai dû partir, mais où que j'aille, en septembre, forcé, pas pu refuser, sa mère m'a supplié de venir la voir, supplice, quelques jours en Autriche, peux pas dire non, devoirs de famille, j'ai dû, épouvantable, Ingrid et Oskar m'ont avec tant de gentillesse entouré, tant de courtoisie torturé, ils m'ont assassiné de tendresses, par une après-midi bleutée, si douce, ils m'ont emmené au cimetière, enfin pas un cimetière, *Grabstätte*, une sépulture spéciale, les incinérés, dans la très catholique Autriche, ne se mêlent pas aux cadavres traditionnels, statut théologique ambigu, ils ne ressuscitent pas pareil, on met les crémés à part, *Urnenhain*, dans un bosquet aux urnes, des noms sur des plaques en rangées parmi les pelouses bien ombragées, sa mère vient chaque jour déposer des fleurs fraîches, nous nous effondrons en larmes, et dans l'horreur il y a toujours le grotesque, de quoi éclater de rire au beau milieu des sanglots, sur le marbre là, en fines lettres dorées, *Frau Magister Ilse Doubrovsky*, ici on vous enterre avec vos titres, *Magister*, elle est morte avec une maîtrise, si elle avait fini son doctorat, elle aurait été *Frau Doktor*, l'université baptise pour l'éternité, tableaux d'honneur sur les tablettes funéraires, c'est farce, sans force, fini, je ne peux plus revoir ses montagnes, visiter ses lacs, son paysage me transperce, sa ville natale m'éviscère, je n'ai pas pu tenir plus de quatre jours, suis reparti, adieu à la moitié attitrée de ses cendres catholiques, l'autre moitié juive à Bagneux dans son autre cimetière, rue Vital, j'ai regagné le mien au plus vite.

J'ai toujours été coupé en deux. Je suis divisé maintenant encore pire. Une partie de moi qui veut mourir, l'autre qui veut vivre. Voilà. Il faut,

après m'y être toute mon existence embrouillé, que je me débrouille avec moi-même. Je n'ai plus que moi. Et encore, de moi, je ne suis le plus souvent que l'ombre. Je me traîne comme un souvenir, dans mon appartement, de pièce en pièce. Des semaines et des semaines enfermé. Deux amis américains veulent m'en sortir. De très vieux, très bons amis, qui ont de l'âme. Dans leur charmant logis rue Saint-Maur, Ron et Julia m'ont invité à dîner. Nous avons été dans un excellent restaurant du quartier. Excellente idée, ils avaient aussi invité une amie à eux, divorcée, apparemment en quête de mâle. Grande belle femme. D'affaires, position importante dans une banque. La quarantaine très jeune, ou la trentaine attardée. Plaisante, le bon âge, bien découlée. Je m'accouplerais volontiers avec. Repas parfait, fort agréable soirée. A mon tour, j'ai eu une idée. Fameuse. Je ne suis pas un écrivain célèbre, mais je commence à être connu. Ma meilleure carte de visite, c'est mes livres. Avec eux, je joue aussi ma meilleure carte. Si j'ai le moindre talent, mon plus sûr atout. Les autres sont un peu flapis, flétris, mes charmes s'étiolent. Un bon bouquin, malgré le temps, n'a pas une ride. A tout hasard, j'offre à ma voisine de table de lui envoyer un échantillon de ma plume. Le plus récent, j'ai moi-même été à la poste lui expédier *Un amour de soi*. J'ai attendu, et puis j'ai essayé de lui téléphoner pour prendre rendez-vous. Chez elle, j'ai laissé un message sur son répondeur. Sans réponse. A son bureau, j'ai appelé. Sans résultat. Elle était toujours sortie ou en voyage. J'ai abandonné. Plus tard, j'ai su par mes amis, ce qui s'est passé est juste l'inverse de ce que je pensais. Ma personne ne lui avait pas déplu, mais mon livre l'avait dégoutée de moi. Un risque à courir, dans mes romans, je me raconte en détail. Même scabreux. Si on s'exhibe, ce qu'on montre n'est pas toujours joli. A l'intérieur d'un être humain, parfois ça pue. Cette dame n'a pas pu me sentir. Tant pis, il faut de la patience. J'ai remercié mes amis de leur délicate attention. Il n'y a que l'intention qui compte. Dont acte. Ils sont repartis en Amérique, moi, je suis resté en France.

Je suis resté sur le carreau. De nouveau un gisant dans ma carrée. Un an entier, douze mois, soixante-cinq semaines devant moi s'étirent. Que faire, non pas pour tuer le temps, mais pour que le temps ne me tue pas. Remplir ma vie, repeupler mon vide, comment. Rien à écrire, j'ai brûlé mes dernières cartouches, déchargé mes derniers mots dans mon dernier livre. Lui-même en attente de publication, dans un an. Pas de secours, de sauvetage par la littérature. A l'automne, j'aurai mes cours à l'antenne parisienne de notre université. L'enseignement occupe la tête, il ne comble pas le cœur. Demeure une abyssale béance. Mes filles sont sur l'autre rive du vaste océan. Ma sœur, de l'autre côté de la Manche. Unique remède : les femmes. A mon âge, une femme. Amplement suffisant. Celle que m'avaient présentée mes amis me plaisait bien, autant qu'une autre. Dommage. Je lui

ai fait peur, l'écrivain au couteau, au pénis entre les dents, lui a coupé la chique. Tant pis, une de perdue, dix de retrouvées. Oui, mais comment. Ce vieux dicton de ma jeunesse ne s'applique plus à mon cas. Je n'ai plus les ressources énergétiques, l'élan, l'allant qui lancent en une inlassable poursuite. Et puis, où aller. Plus possible, comme à vingt ans, de séduire les mômes du dimanche au tango, à Robinson. En boîte, j'aurais bonne mine, pour draguer au rock. Je me brise sur les écueils de l'âge. Se fier au hasard, très aléatoire. Les amis, aussi. Avec Ron et Julia, j'ai eu de la chance, ils ont pensé spontanément à moi. A New York, les amis m'ont laissé tomber. Rien ne garantit qu'à Paris. Deux mois, j'ai erré, avec un bouquin, de chez moi au Pré-catelan ou à Bagatelle, assis sous les arbres, et retour. Dîner en tête à tête avec la télé. Au lit, solitaire. A Paris, soudain, en octobre, il y a eu Roland Jaccard.

Jaccard est le plus parisien des Suisses, connaît tout le beau monde, tout ceux qui comptent, pas seulement dans le domaine littéraire, dans l'espace culturel. Toutes les espèces, écrivains, journalistes, bien sûr, mais acteurs, de théâtre ou cinéma, chanteurs même. Dans les couloirs des maisons d'édition, il est comme un sultan dans le sérail. Il maîtrise tous les dédales du labyrinthe rive gauche. Il trouve encore le temps d'écrire, je ne sais pas comment, beaucoup. Sur lui-même en particulier. Comme moi sur moi, cet exercice nous rapproche. Nous sommes des frères, plus, des jumeaux en narcissisme. Je me suis donc mis à sa recherche, heureusement, suivre sa piste, malgré ses méandres, est facile. S'il n'est pas à la piscine Deligny, il est à la rédaction du « *Monde des livres* ». S'il n'y est pas, il est boulevard Saint-Michel, en train de soulever une lycéenne, rayon philosophie, dans la librairie des P.U.F. Ou rue de Rennes, courtisant aimablement une vendeuse dans une boutique de vêtements. S'il n'y est pas, alors j'en déduis, déduit. Je le laisse tranquillement vaquer à ses jouissances. Le seul point où nous différons un peu : lui aime les femmes côté fillettes, au-dessous de vingt, moi, quand même, nettement au-dessus. Je suis, il est vrai, nettement plus âgé que lui, cela explique. Lui donc, porté sur les Lolitas, moi, sur les agrégatives, nous sommes amis, jamais rivaux, cela simplifie les rapports. J'ai fini par le coincer au premier étage du Flore. En buvant nos quarts Vittel, il m'a invité. Tous les samedis, au bar du Lutétia, il tient sa cour. Madame de Rambouillet avait son alcôve, il a son salon. Mais une sociabilité légère : vient qui veut, part quand on veut, anciens, nouveaux venus, des fidèles, d'autres qu'on ne revoit jamais, on ne sait jamais d'avance qui sera là. On tire à soi un fauteuil, on s'assied sous les grands lustres, autour d'une table basse, voilà. A bâtons rompus, écrivains, journalistes, professeurs, toutes professions en toute liberté confondues. Naturellement, j'ai accepté son invitation.

Entre trois et cinq, pour me remettre dans l'ambiance, me nettoyer de l'atmosphère XVI^e, j'ai déambulé à travers le quartier Saint-Germain, au Luxembourg. Du temps où j'étais normalien, où j'habitais rue d'Ulm, j'étais du coin. Cela me donne toujours un coup de jeune. Ainsi préparé, j'ai pris la direction du Lutétia. Debout, immobile à l'entrée du grand salon, l'œil errant de table en table, sous les lustres, de groupe en groupe, je n'arrive pas à repérer le mien. Il devait être encore tôt dans la saison, en fait d'attroupement littéraire, j'ai fini par apercevoir Roland, calé au fond d'un gros fauteuil de velours rouge, avec, à ses côtés, une jeune femme. Le duo devenu trio, il n'y a pas même eu, ce soir-là, de quatuor. Nous avons tenu un conciliabule intime. La jeune femme a un visage étrange, tantôt affaissé en une moue, elle a une lippe boudeuse, tantôt éclat d'un sourire, éclair des yeux, une transformation à vue, elle se transfigure. Un instant radieuse, elle ressemble quelque peu à Isabelle Adjani. Du coup, je commence à me faire tout un cinéma dans la tête. Vingt-huit ans, célibataire, séduisante en diable, sous de petits airs innocents. Elle a préparé le Conservatoire, voulu être comédienne. Son rôle favori, je l'ai senti, c'est la fausse naïve. Jeu dangereux, elle a des appas qui font vite mordre à l'hameçon. Affamé de femmes, en manque absolu, je ne suis pas regardant, avec moi, tout vu. Je l'invite. On a été à l'U.G.C. Danton, on a soupé chez Calvet, je l'ai reconduite chez elle. Très simple. Peu à peu, les choses se sont compliquées. Alice est complexe. Elle vient d'une bonne famille bourgeoise, elle a même eu un grand-père riche. Elle vit en bohème, dans un studio du Sentier. Quand je l'ai ramenée jusqu'à sa porte, j'ai cru que j'avais traversé l'Atlantique, sa ruelle était jonchée de détritrus, comme à New York. Un coin de Paris que j'ignorais. J'étais tout prêt à apprendre. J'apprends peu à peu. Au fil des conversations, son personnage se campe, se compose. Non seulement elle est complexe, elle est complexée. Beaucoup de problèmes dans sa vie, à commencer par sa naissance. Une sœur jumelle, et la gémellité n'a jamais été bien étudiée, laisse des traces indélébiles, des blessures psychiques. D'autant plus que la jumelle, tandis qu'Alice vivote dans les lettres, a réussi dans une carrière scientifique. L'autre sosie a pas mal réussi à l'écran. Cela fait des jeux de miroir cruels. Alice est très fine, d'allure, d'esprit. En dedans, assez tordue, il y a aussi ses démêlés avec sa mère. Bien entendu, à présent en analyse. Elle dit, *j'ai eu du mal à trouver un équilibre*. Elle ajoute, *j'y tiens*. Comme moi, l'équilibre, je n'ai jamais pu le trouver, je sympathise.

Petits boulots, petit studio, avec l'ex-apprentie comédienne, j'ai mon rôle tout trouvé. Évident, elle ne roule pas sur l'or. Je roule en Jaguar. D'occasion, d'un modèle déjà ancien, ma voiture est à mon image, mais

quand même. Je déroulerai pour Alice tous les plaisirs de la chère. D'emblée, le problème est l'appétit. Le mien, de vivre. D'un seul coup redevenu fringant, j'ai la fringale. De restaurant en restaurant où je la sors, je la dévore des yeux. Quand elle cesse de faire la lippe, je la lape. Chacun, de son côté, verre en main, je m'abreuve d'elle. Source de survie, j'y puise à pleines prunelles. De soirée en soirée, de repas en repas, jamais repu. Mais le problème n'est pas seulement mon appétit. Aussi le sien. Un jour, de sa frimousse la plus ingénue, elle me déclare, *je vais te confier un secret, je te prie, que cela reste entre nous*. Au restaurant attablée, après avoir commandé le menu, elle baisse les yeux, puis me regarde. *Une de mes questions de santé les plus graves, il faut que je te l'avoue: je suis une anorexique*. Moi, estomaqué, *toi*? Je ne suis pas psychiatre, mais des anorexiques, j'en ai connu. Ma première femme, en 65, elle a failli en mourir. Soudain, après son second enfant, plus rien qui passe, plus une bouchée. Devient maigre comme un clou, doit s'aliter, un vrai squelette au bout de six mois. Ne tenait plus sur ses jambes. Psy, psychotropes, elle s'en est tirée de justesse. Alice dit, *oui, moi*. Son secret, j'avoue, je n'aurais jamais pu le deviner. Chaque fois que nous dînons, elle passe plus d'un quart d'heure à lire la carte. Lire n'est pas le mot, elle scrute. Son front se plisse, *cette fricassée de langoustines, tu crois que c'est bon?* Sa prunelle verte pâlit d'angoisse, *est-ce que je devrais prendre le suprême de colvert aux baies roses?* Lorsqu'il s'agit de choisir le vin, tout un drame. Elle fait venir le sommelier. *Ce bordeaux blanc, il est vraiment fruité, sans être trop doux?* Il faut cinq minutes de commentaires minutieux pour la rassurer. Question sur question, elle n'explore pas. Elle implore. Et puis, après avoir coupé les cheveux en quatre, elle bouffe comme dix. Je dis, *tu te paies ma tête*, secoue la sienne, toute mignonne, minaude, *bien sûr, quand je sors avec toi, je suis polie, je t'accompagne*. Mais lorsque je suis seule chez moi, *rien ne passe, je n'ai jamais d'appétit*. De l'air le plus angélique, elle ajoute, *d'ailleurs, tu n'as qu'à regarder mon corps, tu peux voir toi-même*. Depuis près d'un mois qu'on se fréquente, je ne fais précisément que cela. *Qu'est-ce qu'il a, ton corps?* Elle me toise, *tu ne vois pas comme il est maigre?* J'ai beau la reluquer, *tu n'es pas maigre du tout, qu'est-ce que tu chantes?* Elle déchant. Si navrée, elle a les yeux au bord des larmes, *ah vraiment?* Sa voix s'étrangle, je lui fais une mortelle injure. Se mord les lèvres, furieuse, *tu ne vois rien*. J'ai décidé d'aller y voir de plus près.

Jusqu'ici, quand je la raccompagne après nos agapes, je la prends par l'épaule. Devant sa porte, lui prends les lèvres. Un bécot furtif, elle se laisse faire, mais c'est bref. Je voudrais en savoir plus long sur ce corps gracile, enfoui sous ses couches vestimentaires. La mode est flottante, je désirerais être fixé. Le malheur, il y a Patrice. Alice, Patrice, ça rime comme amours et toujours. Sans cesse, elle a son nom à la bouche, le remâche toute la

soirée, sa nourriture spirituelle. Alice a une obsession double, comme il se doit : la nourriture, la terrestre et l'autre. Seulement, son type a ses particularités, bien qu'il soit parfait. Malgré son anorexie, Alice se remplit. Patrice la comble, mais il laisse des vides. Il ne veut pas vivre avec elle, lui rend visite, demeure parfois le dimanche. Dans l'intervalle, l'homme invisible : un scientifique, il est tout à ses cornues. *Patrice et moi, on s'adore*. Il trouve parfois le temps de la tromper. Tu tolères ça? Elle s'étonne, *pourquoi pas, ça ne change rien à nos rapport, ils sont plus profonds, d'un autre ordre*. L'ordre, lui qui l'a mis dans sa vie. Avant, elle avalait les hommes. Patrice l'a remise sur le droit chemin. De la musique, elle a repris le piano. Ils vont aux concerts, même s'ils ne naviguent pas toujours de conserve. *Il m'a redonné l'équilibre*, l'expression favorite d'Alice. Elle est donc heureuse avec Patrice. Lui, quarante-trois, elle vingt-huit, elle s'est trouvé un grand frère. Moi, je lui offre carrément un père. Le sien est mort, et puis, elle n'avait pas l'air tellement d'y tenir. Ainsi, ça lui ferait une famille au complet. Avec la mère agitée, volubile, et la sœur jumelle. Alice avoue, *j'ai quand même, une ou deux fois, trompé Patrice*. *Après, j'en ai eu du remords*. Voilà, tout ce que je demande. Pas davantage. Qu'elle trompe un peu Patrice avec moi. Qu'elle ait beaucoup de remords ensuite. Alice est appétissante, d'accord, j'ai de l'appétit. Mais je ne veux pas l'engloutir tout entière, toute crue. Ce que je veux : simplement, ma part du gâteau, une tranche d'envie.

Un jour, Alice laisse négligemment tomber, *Patrice doit faire un voyage en Pologne*. Je ramasse la nouvelle, suppute les possibilités qu'elle offre. Je propose, et si nous allions, de notre côté, le week-end prochain, visiter quelques châteaux de la Loire. J'ajoute, naturellement, nous irions dans les relais-châteaux. Alice accepte, aucune objection, je jubile. J'ai minutieusement mis au point ma stratégie, rigoureusement étudié mes plans de bataille. J'en ai, carte routière dépliée, Michelin en main, précisément délimité, choisi le champ. Pour le transport, j'ai ma Jaguar blanche. Pour les transports, il faut des séjours idoines. Réglé comme un ballet, notre balade. Je dois passer la prendre, après son travail, dans une impossible banlieue. De là on file. La parfaite idylle. Il y a eu des imperfections, des bouchons épouvantables sur les boulevards extérieurs, lorsque je suis enfin arrivé, elle était déjà repartie. Avec sa valise, chez elle. J'ai dû rebrousser chemin jusqu'à son lointain domicile. Scène, nerfs, larmes, *je croyais qu'il t'était arrivé quelque chose*, je hurle, *tu sais bien un vendredi après-midi*. Début hagar, un raté d'exécution, nous sommes quand même partis. Avec un retard terrible, vers Romorantin, Grand Hôtel du Lion d'Or, catégorie luxe, deux étoiles. J'en ai vu trente-six chandelles. Dare-dare, au pas de course, on laisse les bagages dans le coffre, à la réception. A une minute près, *oui, vous pouvez encore dîner, mais dépêchez-vous*. Il y a encore nombre de

convives attablés, mes nerfs, toute la journée tendus, se détendent. Menu en main, les yeux mi-clos, Alice ne regarde pas la carte, elle la hume. Ses prunelles sont des babines. Lire la délecte. A la tiédeur amidonnée, au confort capitonné, je m'abandonne. Chambre superbe, je referme la porte. Depuis plus d'un mois que je la tâtonne, le moment est enfin venu d'en tâter. J'ai hâte. Après la chère, la chair. Licher m'allèche. Toilette, l'eau coule, du temps s'écoule. Il est temps, Alice ressort. Comme il y a deux lits jumeaux, Alice demande, *quel lit veux-tu?* Elle est d'une longue chemise de nuit beige enveloppée. Le cadet de mes soucis, je dis, *choisis*. Elle prend celui de gauche, s'y glisse. Je m'approche, je tends la main, je touche au but, *ne me touche pas*. Je balbutie, *comment quoi*, l'air décidé secoue la tête, *non, je n'ai pas envie*. Je demande, *tu es fatiguée?* elle répond, *oui*. Ma propre fatigue me reflue soudain dans les membres, me submerge. Pour cette nuit, je me suis fourré dans un des lits, elle dans l'autre.

Le matin, au petit déjeuner, elle est tout sourire, elle a sa frimousse mutine. *Est-ce que je peux avoir un jus d'orange?* elle ajoute, *frais*, je dis, *je vais m'en assurer*. Yaourt, jus d'orange, ensuite elle a avalé deux croissants. Elle est d'une humeur exquise, enjouée, ses yeux pétillent. Nous avons suivi sans hâte la N 76, peu encombrée. Temps magnifique, un clair soleil. Chenonceaux, Azay-le-Rideau, Alice babille. Au grand air, on a fait, après un excellent déjeuner, une grande marche, bras dessus bras dessous à travers champs. Mon imagination bat la campagne. Avant de quitter Romorantin, elle m'a demandé, *où nous arrêterons-nous ce soir?* Je lui ai dit, *tu verras, c'est une surprise*. Pour une surprise, c'en a été une vraie. Que des champs et des champs plats, balayés par la lueur brumeuse des phares, on a erré le soir autour de Chinon, à la recherche. Où il se niche. Introuvable. Les ténèbres de poix soudain s'illuminent, tours, créneaux, murailles scintillent, au bout de l'allée, la masse énorme du château de Marçay flambe. Du fin fond du XV^e siècle, surgi. Alice et moi, bouche bée, on s'exclame, un conte de fées. On n'est pas très loin du château de la Belle au Bois dormant. J'ai garé ma vieille Jaguar entre les Rolls et les Mercedes toutes neuves. Du coup, Alice s'est surpassée. Dans la salle à manger cintrée, gigantesque, parmi les frôlements ouatés des serveurs, le cliquetis discret de la clientèle distinguée, elle n'était pas même rayonnante, Alice, pas même radieuse, elle était carrément radioactive. Sourire électromagnétique, les amandes vertes me bombardent de particules. En dedans, j'explose. Dans une heure, une fois le repas terminé, ce sera atomique. Seulement, avec elle, un repas est interminable. D'abord, un verre de champagne rosé en apéritif, et puis un autre. Il y a deux menus, un à six cents, l'autre à deux cent cinquante. Alice commande le premier, moi, le second. Entre les oeufs à la coque aux morilles et le foie gras maison, elle a hésité dix minutes. Après avoir avec un soin méticuleux scruté la

cuisine, elle a, selon son habitude, cuisiné le sommelier. *Le vouvray, vous êtes sûr que c'est une bonne année?* - *Absolument, Madame.* Il se penche, elle s'incline. Elle a complètement oublié son anorexie, elle ne mange pas, elle dévore allègrement son grand menu, jusqu'à l'ultime farandole des desserts. Avec le pannequet aux framboises, elle touche à l'extase. Le nectar lampé jusqu'à la lie, à la liesse, je ne l'ai jamais vue aussi joyeuse, elle veut une autre demi-bouteille de vouvray. J'en redemande, cette fois, elle ne lampe plus, elle écluse. *A* près, tellement schlass, j'ai dû la soutenir dans l'escalier. Pour l'empêcher de tomber, tellement elle titube. Et, pendant qu'elle titube, elle gazouille, avec des ris, des gargouillis, intarissable. J'ai passé fermement le bras autour de sa taille, je l'ai aidée à monter. Nous sommes logés au deuxième étage.

Et là, je lui réserve une surprise, une autre, après le décor extérieur, l'aménagement intérieur. Cette fois, j'ai pris mes précautions. Dans la vaste pièce, il n'y a qu'un vaste lit. Unique. Pour se coucher, elle devra partager ma couche. L'erreur tactique d'hier soir a été rectifiée par une prévision stratégique. Ainsi que Napoléon gagnait ses batailles : en attirant l'adversaire où il fallait. Pénétrant dans la chambre immense comme un corps de garde, Alice n'a rien remarqué. Elle dit, *je vais faire ma toilette.* Elle sort sa trousse de sa sacoche, en lieu clos, en terrain plat, elle recouvre un peu son équilibre, d'un pas plus assuré elle se dirige vers la salle de bains. Elle laisse la porte entrouverte. Je m'assieds au pied du lit, je n'en ai jamais vu un pareil, de proportions telles, un vrai lit de parade, tout droit sorti du Moyen Age, il ne manque que le baldaquin. Un pieu épique. Au bout d'un quart d'heure, je me lève. La porte de la salle de bains est toujours entrebâillée. Je m'approche à pas de loup, je glisse un regard. Alice est là, debout, devant la glace, au-dessus du lavabo. Elle se contemple. Je l'observe. Elle s'est déshabillée, par terre, son collant et sa culotte, en boule. Les épaules nues, elle s'est entouré le corps d'une serviette blanche, les jambes à l'air, un peu écartées. Elle a fini par se laver, je me rince l'œil. Dans le miroir, j'ai vu qu'elle me voit. Elle ne bouge pas. Sans entrer, je demande, *alors, tu es prête?* Elle dit, *bientôt.* Soudain, elle paraît, torse enrobé dans sa serviette. Éplorée, elle a l'air hagard. Je la regarde, *qu'est-ce qu'il y a?* Les yeux humides de larmes, pommettes tressaillantes, elle murmure, *il m'arrive quelque chose d'horrible.* Je demande, *quoi?* La voix, rauque, répond, *je crois que j'ai grossi, je viens de m'en apercevoir.* Je dis, *tu plaisantes.* Farouche, *il n'y a pas de quoi rire, c'est de ta faute, tu me fais trop manger.* Le comble: elle se gave à mes dépens, ensuite, elle m'engueule. Avec elle, j'aurai tout vu. Rien vu encore. Elle demande, d'un ton suppliant, *je t'en prie, regarde-moi bien.* Je ne demande pas mieux. *Attentivement.* Je suis tout attention. Mes yeux frôlent le contour galbé de sa poitrine qui dépasse, bien en évidence, les chairs bien mamelonnées. Je

déclare, *tu as un buste parfait*, elle quémande, *je ne suis pas trop boursouflée?* Implorante, le visage en désarroi, *et mes jambes, regarde mes jambes*. Je scrute, du genou à la cheville. *Eh bien, qu'est-ce qu'elles ont, tes jambes?* Bouleversée, *elles ne sont pas enflées?* Je la rassure, *pas le moins du monde, on en mangerait*. Elle crie, *ne parle pas de manger, avec toi, on ne fait que ça*. Je dis, *je ne demande pas mieux que de faire autre chose*. Soudain, solennelle, *jure-moi*, tragique, *jure-moi que je n'ai pas pris du poids*. Je jure. *Pas un gramme?* Je certifie. *Pas un gramme*. Alice respire.

Elle est retournée à la salle de bains, sans fermer la porte, je l'ai suivie, sans faire de bruit. Elle a ôté sa serviette, j'ai pu entrevoir un corps mince, gracieux, superbe. Cambrure du dos, moulure des fesses, me suis régaté. Elle a enfilé sa chemise de nuit, la même, longue, beige, que la veille. J'ai fait à mon tour ma toilette très vite. Sur le lit, Alice était assise. J'ai dit, *il est tard, on se couche*. Elle s'est fourrée à un bout de l'immense plumard, moi, je suis entré par l'autre. Entre nos corps allongés, des kilomètres. J'ai esquissé un rapprochement tactique, je me suis glissé vers elle, doigts tendus. *Ne me touche pas*. Net, impératif et pas aimable. Là, j'ai enfin perdu patience, *comment, ne me touche pas?* Impatiente, *il n'en est pas question*. Je me suis fâché, *tu te fous de moi?* De près, sous les couvertures, cette fois, j'ai son souffle sur mon visage. Elle prend son ton le plus naïf, *pourquoi dis-tu ça?* Du coup, hors de moi, *ne me prends pas pour plus con que je ne suis, quand on accepte de partir en week-end avec un type, on sait ce que ça veut dire, non?* J'ajoute, *d'ailleurs, tu m'as déclaré avoir couché avec des tas de mecs, tu dois savoir*. Je commence à la palper. Elle qui s'écarte violemment, qui se courrouce, *laisse-moi tranquille, sinon je me lève, j'appelle*. Je ricane, et on croira que tu es venue te fourrer dans mon lit pour enfiler des perles? Ferme, *n'insiste pas, je ne tromperai pas Patrice*. Patrice était en Pologne, ça y est, il surgit en plein pageot. Je crie, *ne joue pas les innocentes, c'est toi qui m'as annoncé qu'il partait en voyage*. Dents serrées, rageuse, elle susurre, *non, il ne se passera rien entre nous, n'essaie pas*. A mon tour, je hurle, *mais enfin, qu'est-ce que tu es venue foutre ici, avec moi, pourquoi es-tu venue?* D'une voix calme, posée, *je n'aurais pas dû sans doute, je suis venue en amie. J'ai eu pitié de toi*.

Pitié, j'ai reçu ça dans la gueule. Je fais pitié à présent. Ça m'a coupé le souffle. Comme une trappe qui s'ouvre, le sol qui se dérobe. Je ne m'étais jamais cru tombé si bas. Mes soixante berges accumulées m'écrasent d'un coup. Un barbon qu'on berne, je suis un personnage de farce. Elle a beau avoir été recalée jadis au concours d'entrée du Conservatoire, elle joue merveilleusement bien la comédie, Alice. Hier, chez elle, épuisé par le contretemps, à cinq heures arrivé, je n'ai plus tellement envie d'y aller, ses

yeux verts, mi-ouverts, vers moi levés, petite voix tremblante, *alors, nous partons quand même, dis?* Touché, j'ai dit oui. Tout ce temps, elle savait qu'elle dirait non. Elle s'est soigné l'anorexie, les menus les plus dispendieux, les plus fines bouteilles. Elle s'est payé ma fiole, en se fendant la tirelire. On y revient toujours, à Sacha Guitry: avec les femmes, je n'ai plus le choc, le chic. Maintenant, le chèque. Un vieux schnock qu'on dupe. Évidemment, si j'avais été plus jeune, ça ne se serait pas passé ainsi. Qu'elle veuille ou non, je lui serais passé sur le ventre. Je n'ai plus vingt ans. A vingt ans, le souvenir me revient. L'Australienne, à Londres, rencontrée près du Victoria and Albert Museum, sur un banc. En 52, en cinq secs. Veut pas me parler, puis elle accepte. Veut pas prendre un verre, puis elle vient. Veut pas rester le soir avec moi, puis elle reste. Veut pas m'accompagner à Oxford, au Bear Inn, puis m'accompagne. Veut pas se mettre au lit avec moi, fiancée et tout, la religion, la morale, puis elle s'y met. A l'autre bout. Veut pas faire l'amour, là, absolument pas, elle résiste. Je dois dire, des heures, jusqu'à l'aube. Dos tourné, toute une nuit, lui tâte les fesses. En sueur, en nage. Veut pas baiser, et puis, de guerre lasse, vers cinq heures du matin, elle baise. Après-midi à Londres. Le soir, à Oxford. En 52. J'avais de la suite, de la poursuite dans les idées, une femme, on ne m'en aurait pas fait démordre, une fois mordu. J'étais jeune. En 88, à Chinon, je ne peux plus m'échiner. Le jeu n'en vaut plus la chandelle. Ma chandelle est morte. Soudain, plus de feu. Le cœur de glace, les membres de marbre. Alice peut dormir tranquille. Elle me pétrifie. J'ai pris trente milligrammes de Valium.

Alice m'a fait réintégrer ma carcasse, j'ai repris le carcan des journées noires. De plus en plus navrant, je suis un cas désespéré. C'est de pire en pire. Je me lamente sur mon veuvage, je pleure sur ma solitude, mais qui m'y condamne? Moi. Je suis moi-même la cause de mes désastres, je cultive assidûment mes fiascos. Je reçois mon dû. De rebuffade en avanie, on pourrait me croire enfin devenu raisonnable. *Daddy*, voix de mes filles, voix de la raison, la bonne voie. Réconcilié à mes rides et crevasses, apaisé par le passage du temps, soumis au principe de réalité, on serait en droit de penser que je mesure désormais la limite de mes plaisirs. Que j'en borne l'étendue selon la perspective appropriée. Que je m'incline devant l'inéluctable, que mes inclinations sont assagies. Bref, que j'ai appris ma leçon. Une amie très chère, que je connais de longue date, qui m'a, avec son mari, comme une sœur, comme ma sœur, assisté à travers l'étreitement suppliciant des funérailles, la mort et la morgue d'Ilse, après m'avoir indiqué à l'époque l'adresse d'une entreprise de pompes funèbres, a voulu m'aider à revivre. Elle a voulu me faire rencontrer une de ses amies, aux alentours d'une fête juive, elle a organisé un dîner. Les juives ne m'ont jamais porté bonheur. J'ai divorcé d'avec Claudia après vingt ans, Rachel m'a quitté au bout de huit. Certes, elles m'ont fait de l'usage. Deux fois n'est

pas coutume. Cela peut réussir à la troisième. Le repas fut exquis, la soirée chaleureuse, l'amie charmante. Tous les charmes de l'esprit, alerte, cultivée, généreuse, intelligente. Les charmes de la chair aussi, en abondance. Là le hic. Avec dix kilos et quinze ans de moins, j'en serais tombé raide amoureux. Vous direz: c'est un peu raide, pour qui vous prenez-vous, vous ne vous êtes pas regardé. Oh si. Je connais tous mes désavantages par cœur, toutes mes disgrâces, je me connais des pieds nickelés à la tête ravinée et grisonnante. Je fais le dégoûté, mais je me dégoûte le premier moi-même. Je supporte de moins en moins ma vue. Dans mon entrée, il y a un grand miroir au cadre doré, chaque fois que je passe devant, je détourne mes regards, pour aller à ma salle à manger. Sinon, je me couperais l'appétit. Je m'évite autant que je puis. Le malheur, à l'intérieur de mon crâne, aussitôt que je suis dehors, je m'oublie. Dans ma calotte, dans ma culotte. En dedans, un gosse. Mentalement, je suis à mettre dans des langes. Ça me mettra dans mon linceul.

Alors voilà, rien appris, compris, malgré Alice. Pourtant, elle n'a pas lésiné sur l'effort, pour faire mon éducation. Elle est douée pour enseigner la sagesse. Inutile, un samedi, la déprime esseulée est irrésistible, au salon du Lutétia, j'ai récidivé. Malgré moi, revenu. Aussi, c'est la faute de Jaccard. Après tout, c'est lui qui a eu l'idée de créer un club de rencontres inopinées, de contacts spontanés, les assidus, visiteurs d'un soir, à l'improviste va-et-vient, on tire à soi un gros fauteuil rouge, sous les lustres. Dans l'agréable brouhaha, Roland trône, œil et nez d'aigle, il domine les propos de son éloquence imperturbable, dès que la conversation s'affaisse, il la relance de son organe sonore, il a des envolées volubiles, voluptueuses volutes de verbe, il s'écoute parler avec plaisir, je l'écoute parler avec joie, il se délecte de lui-même, moi de lui, nous sommes des jumeaux en nihilisme, le sien théorique, le mien pratique, je suis tellement au bout du rouleau, claquemuré dans mon logis macabre, j'ai roulé à peine un quart d'heure. En hâte garé, égaré. A peine arrivé, je recommence. Sans réfléchir, à peine assis, je lève les yeux. Tête baissée, je donne dans le panneau à fantasmes. Là, en face, l'inconnue au visage mince, aux longs cheveux noirs, au corps gracile, aux jambes de danseuse. Avec des yeux rieurs, parfois de vrais éclats de rire. Il ne m'en faut pas plus. La queue et l'imagination déjà en l'air, je navigue dans les espaces éthérés. Direction, Cythère, je visite déjà le sanctuaire d'Aphrodite. J'y fais déjà mes dévotions ardentes. Alice avait vingt-huit ans, Agathe en a vingt-six. Un progrès, je régresse joyeusement. Bizarre, ma Scandinave furtive s'appelait Anne. Toutes les femmes que je rencontre ont un prénom qui commence avec un A. Depuis que je suis de retour en Europe, je recommence de A à Z. Pour me refaire une vie, je dois tout reprendre au début. Le début, avec Agathe, a été foudroyant. Dès le premier dîner, quand je l'ai raccompagnée chez elle, du côté de la place

Monge, un coin qui m'est familier, années 40 rue d'Ulm à l'École Normale, années 50, tubard en postcure rue Quatrefages, années 60, là que Claude Simon habite, l'ai vu maintes fois alors, années 70 sous-locataire de Todorov, rue Adanson, danse des années en mémoire, toutes mes vies, d'un pas alerte, fin des années 80, je remonte la pente de Sainte-Geneviève, le cours des ans, ma ballerine brune élancée au bras dans sa cape noire, je repars enfin du bon pied bon œil, l'âme guillerette, soudain accès de fièvre, excès de flamme, à plus d'une heure du matin, je coince la belle dans l'encoignure d'une boutique, contre le tablier de métal, n'y tiens, ne me retiens plus, la presse, délire des lèvres et des mains, l'amour fou. C'était rue Descartes. Vrai, je jure. Face au Collège International de Philosophie, j'avais égaré la mienne. Traité des Passions, toujours maître de soi, volonté généreuse, libre, j'avais pourtant bien bûché en khâgne. Inutile, les esprits animaux triomphent, la glande pinéale en détresse, je suis l'esclave de la déraison. Aiguillonné d'envies, bourrelé de désirs, je halète de la furie de revivre. Vite fait, mon appartement n'est pas même l'olympé, l'empyrée, carrément le paradis. Part à deux. Agathe vient aussi souvent qu'elle peut. La danse ne nourrit pas sa femme, elle pianote pour son plaisir. Pour la croûte, veilleuse de nuit, en clinique. J'essaie d'améliorer son ordinaire. A nous, les grands restaurants, les petits dîners. Elle m'ouvre le domaine enchanté de la chorégraphie, le Palais Garnier. Je deviens un assidu de l'entrechat. Je redeviens un fidèle de l'entre-deux. Ses soirées de livres, je les note dans mon agenda en rouge, je flambe d'avance. Elle passe parfois chez moi deux trois nuits par semaine. Ma chambre à coucher n'est plus une tombe, le lit jumeau à côté plus un cénotaphe. Je renais des cendres de ma femme. Au fond, je ne vois pas pourquoi Agathe ne serait pas la mienne. Je vais vite en besogne, c'est mon style, j'ai toujours convolé sur des coups de tête. Comme le vin, me monte au cerveau, après, je n'ai plus de cervelle. Agathe aime la littérature, les arts, fine, cultivée, jolie. A condition qu'elle mette ses verres de contact. Ses lunettes rondes d'ex-trotskiste me déplaisent. D'abord, j'ai toujours eu horreur de ce qui est coco en politique. Et puis, genre khâgneuse intello, sur son nez aquilin, ça lui resserre encore son étroit visage. Personne n'est parfait, un point mineur. Elle a aussi des caprices. Nous sommes invités à dîner chez des amis à moi. A l'heure dite, personne, elle n'est pas venue. J'apprends, plus tard, *non, j'ai préféré sortir avec des amis à moi*, d'un ton détaché. *Tu aurais pu me prévenir*, elle a des oublis. J'ai des billets pour *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*, au dernier moment, *je n'ai plus envie, je suis bien chez moi*. Puisque j'aime les jeunes, il faut que je refasse mon éducation avec la jeunesse d'aujourd'hui. Que je me fasse à ses mœurs, à son langage. Lorsqu'Agathe dit: *ça me gonfle*, je traduis: *ça me met en boule*, et justement, quand elle a les boules, moi, j'ai les jetons. Et puis, elle a tellement d'oublis, de négligences, voilà, le nez plongé dans *la Dissémination* de Derrida, elle se retrouve en cloque. Elle a attendu plus de huit jours pour me le dire, elle dit, *alors?* Moi, je n'ai pas

hésité une seconde, j'ai répondu: *on le garde*. J'ai toujours détesté les gosses, mais si c'est le prix d'une femme, je raque. Ric-rac. Elle avait la voix très douce, très suave, on a bavardé bien après minuit au téléphone, projets d'avenir, plans sur la comète. Je propose, *on peut transformer mon bureau en nursery*. Elle insinue, *j'aimerais mieux habiter dans le Ve*. Placide, je dis, *on verra plus tard, pour l'instant il faut veiller à l'essentiel*. Et puis, une idée au moment de raccrocher m'est venue, je lui ai demandé, *au fond, quelle réaction aurais-tu souhaité que j'aie?* De son inflexion la plus tendre, *que ça te fasse plaisir*. Naturellement, j'étais content. Affaire conclue, j'ai refait ma vie. Refait. Huit jours plus tard, sans un mot, sans un signe, elle a fait passer le gosse. Moi, avec. L'histoire s'est totalement passée de commentaires.

Mai 28, février 89. C'est tout, pas à chercher plus loin. Je remâche, je rumine sans cesse la nauséabonde vérité. Elle m'écœure. Mon existence, déjà été trop avant. Damné en années, déchéance en échéance. Comment j'en suis arrivé là. La réponse est simple: question de calendrier. Comment je suis descendu si bas: quand je descends à la cave. La grande malle bleue, en tas tous les vêtements de ma femme, c'est mon caveau. Ilse, je l'aime, encore et toujours, envers et contre tout, dans mon corps et dans mon cœur. Seulement, elle a un tort absolu : elle est morte. Pour compagne, je ne veux plus avoir un fantôme. Je ne peux plus habiter un sépulcre. J'en crève. C'est elle ou moi. Avec les morts, la lutte à mort. Ou on les tue, ou ils vous tuent. Huit ans j'ai mis à tuer ma mère, assisté par mon analyste. Plus d'analyste, je n'ai plus huit ans devant moi. J'ai le dos au mur. Derrière, le XXI^e siècle est déjà là, en attente. Je suis, pour le meilleur et pour le pire, un homme du XX^e. Ma borne, ma limite, ultime horizon. En l'an 2000, si j'y arrive, j'aurai 72 ans: l'espérance de vie statistique des mâles. Avant même de disparaître, je serai depuis longtemps révolu. Si je veux me reconstruire une existence, j'ai deux trois bonnes années à peine. Si je veux reprendre du service, rempiler, revivre, c'est tout juste. Il faut me hâter.

Toute honte bue, je me dépêche. Par ce froid glacial, humide, qui pénètre jusqu'à l'os, cherchant mon chemin parmi ces ruelles inconnues, bordées de façades fuligineuses. Rue Tiquetonne, guettant le 19. Malgré moi, j'ai voulu voir, y aller moi-même. Lorsque l'on parle à des gens, il y a au moins une illusion, une allusion d'humanité. Dans le contre-jour ténébreux, je ne me suis jamais senti si sinistre. A mesure que j'ai gravi les marches de l'escalier, jamais je ne suis tombé si bas. Une telle dégringolade, je suis en miettes. Je suis monté au dernier étage, sans avoir trouvé de bureau. Je suis sans doute devenu aveugle. Je ne vois pas d'autre moyen. Que voulez-vous que je fasse. Quoi d'autre. J'ai eu beau me creuser la cervelle. Maintenant, je ressasse ma détresse, je rabâche mon inanité. Réduit à ça. Il faudra que j'envoie l'annonce et mon chèque. En bas, contre le mur, l'énorme boîte aux lettres. Je m'arrête. Je contemple. RÉGIE OBS.

POÉSIE

Après le 19, rue Tiquetonne, heureusement, il y a le 118, rue de la Pompe. Pour me désinfecter les plaies, me décrasser l'âme, c'est là. Jamais je n'ai eu besoin d'un tel nettoyage. Pataugeant dans mon bourbier, enfoncé dans mon cloaque. Tous ces mois interminables de l'automne 88, début blafard, glacial de 89, j'ai voulu me réinstaller, reprendre racine, reprendre pied à Paris. Résultat: je loge quelque part entre les catacombes et les égouts. Mon rez-de-chaussée sombre est un souterrain qui pue. C'est moi qui l'empeste. Chaque jour qui passe, j'accumule mes détritrus. Je suis devenu un déchet. Malgré moi, j'aperçois, dans le grand miroir au cadre doré de l'entrée, ma défroque: l'ex-homme à femmes. Mon épitaphe, il faudra la graver sur ma tombe. Homme à femmes, ce n'est pas celui qui les collectionne. C'est celui qui existe pour elles, par elles. J'ai commencé avec ma mère, j'ai poursuivi depuis sans trêve. Pas un instant de répit, un moment de repos. Résultat: l'arithmétique de mes plaisirs est nulle. Si je fais mes comptes, je suis égal à zéro. J'ai mon compte. Roméo de pacotille, j'ai mon paquet. Casanova fourbu, en fait de rancarts, je suis au rebut. Tant pis, la loi, la règle, avec l'âge. Un sexagénaire qui fait le jeune homme doit casquer. D'être devenu un roquentin me donne la nausée. Évidemment, je pourrais désormais m'abstenir. L'abstention m'est impossible, elle n'est pas dans ma constitution, jusqu'à mon dernier souffle, je ne peux pas m'empêcher de voter Femme. Ainsi soient-elles. Je me soumetts à mon destin, j'accepte. Mais je ne me résigne pas. Pas encore. En attendant, j'ai d'autres liens. Un port d'attache, quand je suis noyé dans le chagrin. Si je suis en rade, un havre. Le vieux marcheur qu'on fait marcher. Le vieux coureur peut courir. J'ai couru au 118, rue de la Pompe.

J'ahane un peu en montant les marches, mes pieds s'alourdissent sur le tapis rouge maintenu par les tringles dorées. Parfois, l'une d'elles est sortie de son anneau, je la remets en place. Tout est en ordre. Le même jour terne traverse les vitres aux losanges coloriés, le même remugle prend aux narines, rien n'a bougé ici depuis cinquante ans. Seule différence, je ne bouge plus de même. Il y a un demi-siècle, j'étais plus leste, presto, quatre à quatre, jusqu'au cinquième. A présent, le thorax cogne, cœur qui palpite, je m'arrête quelques instants au troisième, pour souffler. Main sur la rampe, je pèse et m'apaise. En gravissant les derniers degrés, je m'allège, je m'aère. Je respire. Pause un moment sur le palier, je sonne. Lorsque j'appuie sur le bouton, plaque de cuivre aux deux vis saillantes, au-dessus les initiales *H. W.*, j'ai toujours une bouffée d'inquiétude. Nous sommes deux sourds. Pendant de longues minutes, je n'entends rien. Peut-être ne m'a-t-il pas

entendu. Peut-être. A quatre-vingt-sept ans, le pire n'est pas sûr, mais on le redoute. Moi, je suis dans l'après-vivre, mon oncle, dans l'avant-mourir. Nous nous rencontrons à mi-chemin, nous nous comprenons à demi-mot. Un grattement feutré sur les tapis du vestibule, un grincement de verrou. La porte s'ouvre, je suis tranquille. Le voilà, debout sur le seuil, penché, peinant, les doigts crispés sur sa canne. Il se tient douloureusement en équilibre, genoux déjetés par l'arthrose, lancinement aux chevilles. Presque un siècle de vertèbres, ça triture et torture le squelette. Tout ce qui reste de lui, des chairs boursoufflées, avachies, sur une armature tordue. A son époque, un mètre soixante-huit, pour un homme, était une bonne taille. Sous le faix des ans, il doit faire un peu plus d'un mètre soixante. Mon mètre quatre-vingts s'incline vers lui. Crâne chauve, avec une légère couronne de duvet blanc, il a toujours une odeur fraîche. J'embrasse ses bajoues bouffies, piquetées de tavelures, aussi loin que je remonte, elles ont toujours la même senteur, parfum de jeunesse, son eau de Cologne sourd de la nuit des décennies. Il s'excuse, *tu sais, pour venir de mon bureau, il me faut du temps*. Je réponds, *quelle importance, j'ai tout mon temps*. C'est vrai, ici, j'ai tout mon temps. Il est soudain suspendu. Ici, j'habite de nouveau mon enfance, j'existe tout entier, mon oncle me restitue à moi-même, mes fragments dispersés se ressoudent. Ici, c'est l'unique lieu du monde où je me ressource. La prodigieuse mémoire me remembre. La mienne est une écumoire, la sienne, profonde comme un océan. Quand je monte au 118, je plonge, thalassothérapie, bain fortifiant, mon immersion. Dans le temps et hors du temps. Étrange, le temps, chez mon oncle, est proustien. Comme on dit de l'espace qu'il est euclidien ou einsteinien. Au 118, cinquième droite, je retrouve régulièrement, chaque dimanche, le Temps perdu.

Mon oncle se retourne, il se remet à boiter, j'ai peur qu'il ne tombe, cela est déjà arrivé, ses pieds s'accrochent aux tapis, dans l'appartement, je ne sais pourquoi, il y en a par endroits des couches superposées, ses chaussons s'y emmêlent, il trébuche, je veux lui prendre le bras, il se fâche, *mais non, je n'ai pas besoin*, mon oncle a passé sa vie à aider les autres, il ne peut pas supporter qu'on l'aide, le soutenir est un attentat à sa pudeur, inutile d'insister, mais je l'épie. L'œil aux aguets, je le suis, il s'arrête. Un instant, devant l'armoire. Face à ses livres. Dans le salon ou dans sa chambre. Avant, dans l'entrée, il y a Balzac. Souvent, il ouvre un battant de verre, il caresse du regard ses trésors. Naturellement, à la place d'honneur sur son étagère, l'édition originale, reliée, des œuvres complètes. Il dit, souriant, *je laisserai tout ça à Pierrot un jour*, son petit-fils devenu son fils, de père à compagnon, Pierrot l'accompagne partout, sans cesse le vivifie, il trône sans conteste dans ses pensées, Balzac aussi, autrement, une autre passion, absolue, mon oncle n'a de passions que totales, Balzac, c'est comme la

Bretagne aussi, autrement, il connaît par cœur, il empile tous les détails, il entasse tous les renseignements, mon oncle est un entrepôt du Savoir, Balzac, il en a des éditions et des éditions jusqu'à la Pléiade, il ne faut pas qu'une ligne, qu'une allusion lui échappe, avec la Bretagne, en plus des articles hebdomadaires pendant vingt ans dans *le Petit Bleu des Côtes-du-Nord*, il a publié des volumes et des volumes de légendes, avec Balzac, mon oncle a été un pionnier des séries radiophoniques, Rastignac, Lucien de Rubempré, Vautrin, il a rassemblé les épisodes éparpillés dans divers livres, il leur a rebâti une vie complète, de pied en cap, il les a pistés, au docteur Bianchon il a reconstruit une existence en dix émissions, il a recousu les anecdotes dispersées, les a remises de droit fil, il ne s'embrouille jamais dans les textes, dans le labyrinthe balzacien plus complexe que celui du Minotaure, il s'y retrouve à la seconde, *ça, c'est juste au moment où Vautrin dit*, et puis Vautrin, il a été farfouiller dessous jusqu'au modèle, il a reconstitué Vidocq. Naturellement, d'avoir un insatiable appétit pour Balzac ne l'empêche pas d'avoir dévoré Dumas, pas seulement, comme tout le monde, les romans ou les mémoires, il cite en détail ses recettes de cuisine, un grand gastronome, mon oncle est lui-même un gros mangeur, avec toute la littérature française de A à Z, d'Agrippa d'Aubigné à Zola, tout lu, et retenu, il bouffe l'histoire, pour lui, l'une est inséparable de l'autre, la littérature ne s'élabore pas quelque part au paradis des Idées, elle a les pieds et les rimes sur terre, comme les hommes, les grandes œuvres n'apparaissent pas sans rime ni raison, elles sont portées, apportées par l'immense flux à travers les âges, l'incessante lutte où l'on s'entretue pour surnager, elles sont impulsées, propulsées par la lente, longue, douloureuse marche des siècles, l'histoire a une direction, la vie un sens, elles vont de l'avant, le bien-dire est fait pour mener à un mieux-être, à travers le génie individuel, ce qui s'écrit est l'indéfectible espoir collectif, mon oncle est né le 4 août 1901, la nuit du 4 août, des Lumières a soudain jailli la clarté, on a aboli tous les privilèges, les députés de la Constituante s'embrassent, l'antique espérance s'embrase, l'œil bleu pâle s'allume, il rigole, *dire que je suis né un 4 août*, mon oncle est né le 4 août 1789, sous ce signe, dans son horoscope là qu'est sa maison, sa raison d'être, la Belle Époque est l'époque du Progrès, après la nuit du 4 août, il y a eu, en juillet 1792, le fameux baiser Lamourette, on s'étreint encore, cette fois à la Législative, tous unis, sans lendemain, tant pis, il faudra qu'il y en ait d'autres, ce sera pour une autre fois, la prochaine, mon oncle a la foi, l'amourette ou pas, l'essentiel l'amour, son œil bleu, tendre, ironique, de nouveau brille, *tu aurais dû voir ça, c'était un spectacle extraordinaire, j'ai assisté au congrès de Tours en 1920, à un moment, un des dirigeants, Georges Pioch, s'est levé, il s'est frappé la poitrine, d'une voix de stentor il a crié : « le communisme, c'est l'amour »*, mon oncle rit, *à l'époque on y croyait*, ceux qui ne peuvent pas croire qu'on y croyait ne comprendront jamais ce siècle, il dit, d'un ton pas abattu, du tout, juvénile, *qu'est-ce que tu*

veux, moi, j'ai vécu octobre 1917, j'ai senti naître ce fabuleux élan en plein milieu de la boucherie de 14, il en a encore la main qui s'agite avec le verbe, cloué sur son fauteuil de tapisserie râpée, langue, doigts, à l'inverse des jambes, sont mobiles, ils vibrent encore d'un frisson rétrospectif, mon père, très différent de mon oncle, pas la même culture, la même génération, mon père disait, on n'arrête pas la marche de l'Histoire, il prédisait, les Allemands ne prendront jamais Moscou, il prophétisait, ils n'auront jamais Stalingrad, on lui demandait comment il savait, simplement il était sûr, mon père était un communiste à la russe, de ghetto, après trois ou quatre pogroms, un ou deux enfants au bout des fers de lances, déferlement des cosaques, quand on courait se cacher à la cave, numerus clausus, exclu des lycées, on en ressortait sioniste ou communiste, pas d'autre issue, à la dure, mon oncle, lui, a eu en sa jeunesse un communisme à la française, naturellement, à la place d'honneur, sur une étagère il a la série des volumes du *Capital* au complet, comme Balzac, seulement les pages ne sont pas coupées, Proudhon, par contre, et Fourier, et Saint-Simon, il peut remonter jusqu'à Babeuf, Jules Vallès par cœur, il connaît tout sur la Commune, lointain, caverneux écho, lui revient, je me rappelle encore, une fois j'ai entendu Jaurès, quelle voix, quelle présence prodigieuse, il rit, c'est comme Mounet-Sully, Paul Mounet, personne ne pourrait plus ainsi parler aujourd'hui, en roulant les r, mais je suis content d'avoir connu ça, il ajoute, quand ça va mal, ça me fait du bien, il a une passion pour le théâtre de l'histoire, l'histoire du théâtre, tous les acteurs, il en a été un lui-même sur les deux scènes, mais son histoire n'est pas pour autant étriquée, né le 4 août 1789, certes, ça ne l'empêche pas de connaître ce qui précède sa naissance, de l'aimer avec gourmandise, avec délice, il suit les louvoiements de Mazarin par le menu, les brutalités de Louvois au Palatinat le bouleversent, la Palatine, il se délecte de ses fredaines, Fouquet, il déclare, on a été très injuste, il lui arrive de le défendre, il rouvre son procès, il en possède sur le bout du doigt toutes les pièces, j'essaie de le coincer sur une anecdote infime, intime, Ninon de Lenclos et Saint-Evremond, me coupe, pas possible, c'est bien après le traité des Pyrénées, il était déjà exilé en Angleterre, si je lui demande, il me dira le montant de la pension qu'il touchait à la cour de Charles II, même ses adversaires, ses bêtes noires, mon oncle les respecte, l'enrichissez-vous de Guizot, il resitue aussitôt l'exact contexte, il restitue l'atmosphère de la Chambre, fronce le sourcil, ça devait être le 1^{er} mars 1843, ou le 2, non, le 1^{er}, il précise, au cours d'une discussion sur les fonds secrets, parfois il a quand même un manque, brusque trou, s'il ne trouve pas, s'il n'a pas la réponse instantanée, ses traits se crispent, panique, il veut se lever, il se raidit sur son séant, ses jambes flageolent, il agrippe sa canne, je crie, laisse donc, c'est un détail sans importance, j'ai peur qu'il ne trébuche, qu'il ne tombe, tant il se hâte, pour lui il n'y a pas de détail sans importance, comme Freud, mon oncle est de l'époque du détail, il titube jusqu'aux rayons de livres autour de sa table,

sans tâtonner, il sait toujours où est le bon, il les a tous, toutes références, dictionnaires, thesaurus, manuels, lettres, arts, sciences, il sort, il ouvre, il consulte d'une main fébrile, s'apaise, sourit, remet le volume en place, il dit, *que je suis bête, l' « Essai touchant les coniques u, c'était bien avant les expériences de Pascal sur la pesanteur de l'air au puy de Dôme*, admiratif, *Pascal n'avait que seize ans quand il l'a écrit et il a épaté Descartes*, quand il se rassied, sa carcasse craque de souffrance, son visage flétri, flapi, se dilate, *quand même tout ça est épatant*, il m'épate, j'ai beau le connaître depuis toujours, mon oncle toujours me stupéfie, il est là, en train de pourrir, de mourir, ce n'est pas seulement qu'il soit une encyclopédie vivante, sa joie de vivre est intacte, son besoin de voir, de savoir, il a l'âme de son enfance chevillée au corps, l'émerveillement sans cesse en éveil, comme ma mère, c'est sa sœur, sa sœur c'est sa mère, souvent mon oncle répète, forcé, avec l'âge il se répète, *mes parents étaient de bonnes, de braves gens, mais c'étaient des simples, en fait, c'est ma soeur qui m'a élevé*, chaque fois que mon oncle parle de ma mère, son regard s'embue, le mien aussi, je bois ses paroles, je puise à même sa mémoire, son visage s'illumine, il fait un petit geste du poignet, *ce soir-là, elle portait des gants couleur noisette, avec un bouton, comme ça, tu ne peux pas savoir comme elle était belle*, en une seconde il est en 1922, d'un coup transporté, ma mère il l'aime aussi d'amour, comme moi, on partage un peu le même œdipe, ça nous rapproche, il soupire, *j'ai eu une chance folle, une enfance si heureuse, dans les pires moments, elle m'a protégé toute ma vie*, c'est dans leur sang, dans leur race, ma mère, mon oncle, ils ont les mêmes racines, plantés ferme au sol, au socle du vieux Trocadéro, palais des mirages, Sarah Bernhardt, Isadora Duncan, Charlie Chaplin les peuplent, leurs fantômes les habitent, ils ont reçu au début du siècle l'éblouissement pour le reste de leurs jours, ma mère n'a pas voulu finir les siens près de sa fille en Angleterre, toute seule dans l'étroit logis d'Asnières, avec au loin un bout de tour Eiffel qui pointe par la fenêtre, *non, je suis d'ici*, mon oncle, ma mère, ils sont tous deux d'ici, d'ici-bas, dans leurs chairs vétustes, usées, ils ont la passion d'exister jusqu'au dernier souffle, films, livres, idées, ma mère plisse le front, demande, *mon petit, explique-moi le structuralisme*, les gens, les événements, le monde entier, tout autour d'eux les fascine, ma mère est morte plus tôt, mon oncle a presque traversé le XX^e siècle, l'âge de fêe, de fer, d'enfer, mon oncle a remis le livre en place sur le rayon, péniblement il s'est rassis, *quand même Pascal quel bonhomme*, sa poitrine se soulève sous son tricot, *quel pays la France*

je dis, *oui quel pays*, le mien, je l'aime aussi, autant, mais moi, ce que j'aime, ma mère, ma mère patrie, il faut tôt ou tard que je le quitte, et puis je reviens et je repars, mon destin c'est ma folie, maintenant moi d'un côté de l'Atlantique, mes filles de l'autre, il faut sans trêve que je me coupe de moi-

même, ma loi ma règle, mon oncle est un rassembleur, je grimpe cinq étages pour me retrouver, lui, ma mère, tous deux arrimés là, au tuf natal, sur l'esplanade du Trocadéro, leur ancrage, je n'ai pas d'autre ancrage que l'encre, quand mon oncle, après ma mère mourra, où que je sois, je serai de nulle part, pour l'instant, assis en face de lui, il me rafistole, me replâtre, mes béances au 118 se rebouchent, maintenant qu'il a comblé sa lacune momentanée, mon oncle sourit d'aise, *quel type, à seize ans le traité sur les coniques, à dix-huit il invente la machine à calculer et puis*, il rit franchement, il est par nature joyeux, à quatre-vingt-sept ans il irradie l'entrain, paralysé sur son fauteuil, *le calcul des probabilités, et puis quand même les « Pensées »*, il se met à en réciter des fragments, il en sait par cœur des pages entières, aussi le lever du soleil dans *l'Émile* de Rousseau, mon oncle est né le 4 août 1901, le petit père Combes, séparation des Églises et de l'État, du coup un laïque farouche, mon oncle est anticlérical dans la tripe, c'est d'époque, syndic de la presse, quand il a accompagné le président René Coty à Rome, visite historique au Vatican, toute une histoire, président de la République en tête, la délégation française qui s'agenouille, baisements de la main pontificale à la queue leu leu, tout le tralala ecclésiastique, mon oncle, seul, est resté debout, *je me suis incliné légèrement, je suis poli, mais je n'allais pas faire de génuflexion devant un pape*, il ricane, *après avoir refusé de me déculotter dans la cour de Montluc devant un S.S.*, encore indigné, *surtout devant Pie XII*, le pape du silence sur les juifs, un juif ne plie pas le genou devant, de toute façon, plus de cinquante ans que l'Église est séparée de l'État, scandale, pas de génuflexion pour Pie XII, mais adoration pour Pascal, pas pareil du tout, quand il s'agit de culture, mon oncle est tout à fait catholique, d'ailleurs, ma tante l'était, de naissance, d'éducation, je ne m'en plains pas, une aryenne, ça nous a sauvé la vie, sa sœur nous a hébergés, en 43 à ses risques et périls, des cathos ont risqué leur peau pour sauver la nôtre, je n'oublie pas, là que mon anticléricalisme, j'en avais aussi hérité, est tombé aux oubliettes, d'ailleurs Pie XII, il faut dire, était malin, silence gêné, général, mon oncle debout face à Pie XII, le pape sourit, décroche une médaille de son cou, la donne à mon oncle, mon oncle l'a donnée à sa fille, la médaille pontificale reste un trésor de famille, il rigole, *qu'est-ce que tu veux, j'étais coincé, moi, je suis poli, je ne peux pas refuser ce qu'on m'offre*

d'ailleurs, quand j'y repense, ces cathos qui nous ont sauvé la peau étaient aussi des cocos, un peu, mais oui, les choses ne sont pas toujours aussi simples qu'on le croit, d'un côté la tradition, l'éducation, de l'autre, les idées qui circulent, leur sont entrées dans la tête, probablement par le biais de mon oncle, dans le pavillon de Villiers, 30, allée de la Gare, un tel mélange, on n'imagine plus aujourd'hui, quatre juifs qui se terrent, qui ne sont pas plus juifs que vous ou moi, de race, ainsi qu'on disait alors, pas du tout de

culture, je n'ai jamais entendu parler une fois dans mon enfance de Yom Kippour ou de Seder, Staline, Litvinov, Molotov, oui, des noms qui me disent quelque chose, qui m'assurent qu'il y a un pays au monde où l'on défend la justice et le peuple, j'en entends parler tous les jours à la maison rue de l'Arcade, en même temps je repousse avec Charles Martel les Arabes à la bataille de Poitiers en 732, avec Philippe Auguste je remporte la première victoire nationale en 1214 à Bouvines, chez nous il n'y a pas du tout de bon Dieu, chez nos sauveurs, si un peu, pas beaucoup, pour les grandes occasions, les baptêmes, les mariages, les funérailles, et puis ça se mélange au Front Popu, cathos, cocos, sociales, la moustache de Blum, un zeste de Thorez, entre le zist et le zest, plus fort encore, à peine croyable, mais vrai, entre Riri, le mari, poitrine de lutteur forain, voix de rogomme, il hurle son attachement à la gauche, et Grand-Père, le père de tante Nénette, la sœur de ma tante, qui nous accueille, souvent des empoignades épiques, des engueulades glapissantes, à propos de Pétain, à table, Grand-Père, il a fait Verdun, vénère le Maréchal, il écoute Radio-Vichy, nous on écoute Radio-Londres, il se joint souvent à nous, la retransmission à la radio du discours de Pétain sur la place de l'Hôtel de Ville avec les centaines de milliers de gens dans l'assistance, avril 44, il l'écoute au garde-à-vous, pendant que Riri et Grand-Père se fracassent d'épithètes, nous on la boucle, Grand-Père pétainiste, il risquait autant sa peau que les autres pour protéger des youpins, allez comprendre, de telles mixtures, ces temps-là c'était à vous donner le tournis

Dans le tourbillon il y a quand même des scènes, des moments qui surnagent, novembre 43, quand le policier en civil a sonné à la grille, pour nous prévenir, étoiles jaunes vite décousues, vêtements vite enfilés, quand on a filé par l'arrière du jardin, le long des rails du chemin de fer, dans le petit matin jusqu'à la gare du Vésinet, à Paris, pris le métro, pas été pris, et l'autobus, à l'arrivée, rasant les murs, des ombres, à l'entrée du pavillon de banlieue, pas fiers, pour la première fois des fugitifs, cherché refuge, on a traversé le jardinet sur le devant, sonné à la porte, tante Nénette ouvre, elle dit, *entrez*, ma mère sur le seuil est confuse, *Nénette, je ne sais pas comment vous remercier*, Nénette réplique, échos, j'entends presque cinquante ans plus tard ses paroles, elles me claquent encore aux oreilles, *ne me remerciez pas, ce n'est pas pour vous que je le fais, c'est pour Henri*, c'est mon oncle, à travers eux, qui nous a sauvé la vie, fallait-il qu'elle l'aime, Nénette, pour risquer les vies de son père, sa fille, son mari, sans compter la sienne, *pour Henri*, me tinte encore au tympan, ma dette envers mon oncle est impayable, mon père m'a donné la vie, mon oncle me l'a redonnée, en entier, totale, une seconde fois, sans lui, je serais parti en wagons à bestiaux d'abord, puis en chambre à gaz et puis en fumée, notre trajet à l'époque, notre destination, destin final, quand j'en parle, il hausse

les épaules, il dit, *tu sais, il y a comme une réversibilité des bonnes actions, on ne peut jamais les rendre, on les passe à d'autres, tiens, nous, sans Moulin, maire de Richelieu, il nous a tout procuré, des faux papiers, un logis, sans lui nous serions alors disparus*, mon oncle sourit, et nous n'étions même pas des membres de sa famille, quand même tante Nénette c'était la soeur de Paule, j'arrête, il n'aime pas les effusions

Il s'interrompt, *c'est bien joli, mon petit vieux, mais tu dois sûrement avoir soif*, je dis, *non, merci*, il veut toujours donner, ça le contrarie, *tu prendras bien un jus de fruits*, j'accepte, *à condition que tu me le laisses chercher à la cuisine*, il ronchonne, *mais je peux très bien*, j'insiste, *c'est la condition*, pour un peu qu'il s'entortille les pieds dans ses tapis en boitant trop vite, je reviens, m'assieds avec mon verre, j'ai soif, bien sûr, toujours, de l'entendre, nous en étions à Pascal, Descartes ce n'est pas son rayon, peut-être qu'il va sauter à Fontenelle, avec lui, on se balade d'époque en époque, de domaine en domaine, selon son humeur, là où sa passion du moment le porte, suivant le bouquin qu'il lit, bien sûr, on s'ébat, s'ébroue quelques instants parmi les nouvelles familiales, là, il est une institution, une centrale d'informations, tout commence toujours par son fils-petit-fils, *Pierrot va bien, il est devenu très calé dans la bureautique, je pense sans cesse à son avenir, il faut que je reste assez longtemps de ce monde pour l'aider à trouver du travail*, ce qui maintient mon oncle en vie, pas l'assistance qu'il reçoit, c'est celle qu'il donne, rien que de songer à l'avenir de Pierrot lui prolonge de dix ans l'existence, son œil pétille quand il en parle, il mousse de joie, et puis, il y a Jacky, alias Jacques Derogy, il dit, *Jacky c'est moi*, mon cousin est devenu le plus célèbre journaliste d'investigation en France, un des reporters les plus cotés, mon oncle jubile, il savoure du plus profond ses derniers succès, avec Jacky il triomphe, mon cousin et moi, nous nous sommes partagé le monde, lui, il fouille le monde extérieur dans tous ses secrets, moi, j'explore mon monde intérieur dans tous ses méandres, on se rencontre à déjeuner le samedi chez mon oncle, depuis des décennies retrouvailles rituelles, du vivant de ma tante festin somptueux, maintenant encore agapes pour huit, pour dix, c'est le côté patriarche de mon oncle, la lignée se réunit autour de lui, tant qu'il est là, il existe encore une famille qui commence avec la charge des cuirassiers de foncle Derogy à la bataille de Reichshoffen et se poursuivra, se ramifiera avec petits-enfants, arrière-petits-enfants à travers le XXI^e siècle, même quand il n'y a pas de grand déjeuner, même quand nous sommes seuls, mon oncle a toujours toute sa famille autour de lui, j'entends les dernières nouvelles, il me fait part des derniers communiqués, son fils cadet le perpétue sur les planches, *Serge joue avec Belmondo dans «Cyrano»*, très fier il s'attarde longuement, d'autres fois il passe vite, on passe à des sujets aussi pressants, ainsi l'économie, après tout, il a fait carrière à l'agence

Radio, *Écho de la Finance*, mon vieux maître Dubois m'a tout appris, il s'esclaffe, si le gouvernement croit qu'il va faire diminuer l'inflation par de pareilles mesures, il se fâche carrément, mais c'est qu'ils ne comprennent rien aux lois du marché, en attendant une société plus juste il faut faire fonctionner la nôtre selon la logique, l'économie a ses principes, il faut les respecter, sinon, il a fait toute une émission sur le krach boursier de 29, il en a démonté tous les mécanismes, ma mère lui a traduit tous les documents en anglais, l'économie se traduit en chiffres, comme le reste, mon oncle les possède sur le bout du doigt, me les cite, j'approuve, je n'y pige que dalle, l'économie pour moi est comme les maths, je salue de loin, lui scrute de très près, *il ne faut quand même pas oublier la loi de Gresham*, j'opine, mon oncle est un ex-communiste conséquent, la littérature, c'est bien, mais il faut la replacer dans l'histoire, mais l'histoire, Marx nous l'a appris, ne se comprend que située dans l'économie, mais économie, histoire, littérature, toute la vie, pour mon oncle, se replacent, naturellement, dans la poésie

après la machine à calculer, Pascal, les *Pensées*, il se repose un peu, ses yeux s'alourdissent, je regarde ma montre, trois quarts d'heure que je suis là, il ne faut pas non plus que je le fatigue, encore un quart d'heure, je devrai prendre congé, il ne m'a pas encore demandé de mes nouvelles, ici est un des rares endroits où je parle très peu de moi, j'écoute, infiniment plus précieux, bien sûr, je ne repars jamais sans que mon oncle ne m'ait demandé des nouvelles de mes filles, comment Renée progresse à Wall Street, si Cathy est heureuse à City Hall, quand je lui rapporte les échos d'Amérique, son visage s'éclaire, d'un bond il franchit l'espace comme le temps, pour l'instant il médite, il semble réfléchir à quelque chose, après Pascal quelle pensée, souvent vers la fin de ma visite, il se lève avec effort, boitille vers un rayon, sort un livre, l'ouvre, le caresse, le referme, parfois me le tend, *les Vases communicants*, Éditions des Cahiers Libres, 1932, A Henri Weitzmann, très sincère hommage d'André Breton, le A le B de la signature très fermes se détachent, je demande, *tu le connaissais*, il hausse les épaules, *tu parles*, Éluard, Péret, tous les autres, tout Max Jacob, dédicacés bien sûr, mais souvent il remonte plus loin, un peu, il ouvre et referme *Alcools*, pas besoin de lire, il connaît par coeur, d'une voix grave, assourdie, il songe à sa femme, moi à la mienne, il a souvent l'œil qui se mouille, moi aussi, sans commentaire, un poème c'est comme une messe, après on n'a plus rien à dire, ça a tout dit, mais cette fois, il ne vacille pas jusqu'au rayon poésie, il reste assis, les yeux mi-clos, puis il se redresse, *je vais te donner quelque chose, je l'ai retrouvé hier soir dans mes papiers, je ne pouvais pas dormir*, il se lève, se traîne jusqu'à son bureau, fouille parmi un tas de feuillets, il me tend un grand papier jaune d'écolier avec des lignes vert foncé, je m'exclame, *tiens, c'est le papier brouillon américain*, je prends le feuillet, ça me remue, lui sa femme, moi la mienne, elles nous remontent

dans le cœur, la gorge, la sienne il l'avait déjà perdue depuis des années, moi jeune marié du début de ma cinquantaine, d'un seul coup projeté à travers l'espace, catapulté dans le temps, ici assis, au 118, je me cogne à New York et à Ilse, mon cœur bat, je me souviens de ses voyages, mon oncle est venu deux fois en Amérique, à quatre-vingts ans il se déplaçait encore au-delà de l'océan, sur ses jambes, curiosité inassouvie, faim de connaître, appuyé au bras de Pierrot, je le revois à Washington Square, en bas de la 5^e Avenue, petit, replet, embrassant le ravin des buildings jusqu'au bout de l'horizon, éteignant du regard la ville, éteint maintenant, soufflant sur son fauteuil noir derrière sa table de travail, il dit, *tu sais, tous les soirs, au milieu de la nuit, je me réveille, j'écris un poème à Paule, je la vois paraître, elle est là, j'écris, il ajoute, ça me sauve, sans ça je ne pourrais pas survivre, sans la poésie, je ne pourrais pas tenir le coup, je le remercie, j'ai dû égarer ce poème pendant mon voyage parmi mes papiers*, nous sommes chacun avec sa morte, ma détresse m'embrume les yeux, je demande, *tu as écrit quelque chose la nuit dernière*, il dit, *à trois heures du matin*, farfouille dans sa liasse, sort un feuillet, le même papier jaune, l'unique sur lequel il puisse composer, moi à la machine, lui à la plume, chacun ses manies, la seule différence entre nous, d'âge, une génération de différence, de son amour disparu il veut mourir, moi, au mien, quand même, malgré tout, je veux m'arracher, poursuivre, encore, il continue, *voilà, mon petit vieux*, je hoche la tête, lui rends révérencieusement le feuillet, la gorge serrée, soudain, tassé dans son fauteuil derrière sa table, sa poitrine tressaille à travers son épais tricot, un large sourire lui allume le visage, je le croyais au bord des larmes, il rigole

Nocturne

Nous avait-il jamais quittés
Le bonheur fou qui luit encore
Et tombe comme un météore
Dans la nuit des sérénités?

A-t-il jamais été si près
De mon amour à la dérive
Quand surgit ton ombre furtive
De la pénombre des regrets?

Et pourra-t-il jamais finir

Lui qui recommence sans cesse

Vivant au fond de ma détresse

Et dont je voudrais tant mourir?

ils me font marrer, les toubibs, avec mon oncle la conversation tressaute, il a des ressacs imprévus, raz de marrant imprévisible, tu sais, quand j'étais à la clinique, pour mon opération de la prostate, je me souviens parfaitement, je le revois dans le couloir se traînant, s'entraînant à remarcher, sonde dans le bas-ventre, bocal en main, Paule à ses côtés, ne le quittant pas, elle dormait dans sa chambre, allongé sur la table l'anesthésiste qui me dit: maintenant, vous allez compter, un, deux, trois, quatre, un gros rire le secoue, je lui ai dit: moi, docteur, je ne compte pas, je récite, naturellement, je me suis endormi, mais ce qui a stupéfié les toubibs, ils n'en revenaient pas, ils m'ont dit : quand vous vous êtes réveillé, après l'opération, vous avez soudain continué le poème, ils n'avaient jamais vu ça, je dis, sans doute ils ne connaissaient même pas « Stella », mon oncle, la poésie le traverse, de la tête aux pieds, de l'ensevelissement à la renaissance, Hugo l'accompagne, lui et moi, ce ne sont pas les chiffres, un, deux, ce sont les mots, on s'y accroche, chacun à sa façon, dissemblable mais pareille, pour survivre, lui, ex-communiste, moi toujours violemment anti, pas par l'histoire, la politique, l'économie qu'on communique, on communique en Verlaine, ou Ronsard, d'un coup Mallarmé, un coup d'aile nous transporte en Apollinaire, soudain Villon, je peux toujours commencer, lui, il peut toujours finir, entre nous ça ne finit pas, inépuisable, parfois un mot lui échappe, un seul, il s'entortille les pieds, se déhanche avec sa canne, il sort son Baudelaire, cherche en hâte, trouve, après il respire, là est notre ultime inspiration, nous sommes soulevés du même souffle, dans ma carrière, j'ai enseigné le roman, le théâtre, les essais, la critique, je n'ai jamais touché à la poésie, pour moi domaine du sacré, jamais voulu la palper, disséquer, simplement elle palpite, mon oncle est redevenu grave, douloureusement il s'est levé de son bureau, il a regagné son fauteuil de tapisserie, en face du mien, il clopine d'un fauteuil l'autre, s'installe

J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.

Elle resplendissait au fond du ciel lointain

Dans une blancheur molle, infinie et charmante

je dis, *ce qui est formidable, tu n'as pas seulement fréquenté les poètes du passé, tu as bien connu ceux de ton temps, il s'exclame, connu, mais nous étions intimes, Breton, Aragon, Éluard, Desnos, j'étais de la bande, qu'est-ce j'ai pu passer de soirées fabuleuses avec eux, et Youki quand elle a quitté Foujita, comme si c'était hier, il précise, j'aimais aussi beaucoup les peintres, Dali m'a donné la gravure qui est dans l'entrée, des ombres qui se ripolinent le dos l'une l'autre pinceau en main à la queue leu leu, tu sais, ils étaient plus ou moins fauchés à l'époque, au tout début, alors je les emmenais souvent bouffer au Trocadéro, ils étaient contents, un jour, en remerciement, il y en a un qui a donné un tableau à ma mère, je connais l'histoire, je laisse à mon oncle le plaisir de la répéter, après, le soir, elle me dit dans l'appartement de la rue de la Tour: « il est très gentil, ton ami, mais je ne voudrais pas accrocher une horreur pareille dans ma cuisine », il me demande, tu sais qui c'était cet ami, je secoue la tête, il dit, il s'appelait Max Ernst, rien que ça, sa gaieté revient, j'ai appris que le tableau se trouve à présent au Musée d'Art moderne de New York, il soupire, si je l'avais encore, ça ferait un bel héritage pour Pierrot, je m'étonne, comment l'as-tu perdu, il hausse les épaules, je l'ai prêté pour une exposition, on ne me l'a pas rendu tout de suite, et puis les événements sont survenus, j'ai eu à penser à d'autres choses, philosophe, c'est comme ça la vie, mon oncle est journaliste économique, il n'est pas économe, l'argent entre ses mains circule, lui brûle les doigts, c'est sans importance, il emprunte, il donne, il emprunte pour donner, l'argent, il en a gagné pas mal, il le distribue, aux siens, aux proches, parfois à des accointances lointaines, ça choquait beaucoup ma mère, comme leur père, côté comptes, elle était stricte, je ne comprends pas Henri, en ce moment, il a des difficultés et puis il fait des folies, il n'y a pas à comprendre, chacun sa folie, le tableau de Max Ernst, les cent mille dollars qu'il vaut, mon oncle n'y pense même pas, l'important c'est l'anecdote, le cocasse, il dit, celui que j'ai le mieux connu était Benjamin Péret, il rit, il me doit même de l'argent, je l'ai aidé à partir en Amérique pendant la guerre, il s'assombrit, et Max Jacob qui est mort à Drancy en 44, et Desnos en camp aussi à Terezin en 45, sa voix s'assourdit, j'ai eu une sacrée chance, elle se ranime, j'ai été aussi en relations étroites avec René Char, mais c'était comme capitaine de maquis, dans la Résistance, admiratif, un type immense, au physique et au moral, je ne parle même pas du poète, inoubliable, soudain distant, presque détaché, Dieu sait si j'ai eu des moments difficiles, mais quand même j'ai eu une belle vie*

je m'exclame, *tu devrais la raconter, tu as connu tellement de gens, tant d'expériences capitales de ce siècle, chaque fois que je le vois, je le presse d'écrire sa vie, sa vie je l'envie, si j'en avais eu une pareille, j'en aurais tiré au moins vingt livres, quand je pense comment j'ai dû me débattre avec la*

médiocre mienne d'existence pour en faire cinq ou six romans, comment j'ai dû me réinventer pour me rendre romanesque, m'échiner pour faire de ma personne un personnage, mon oncle, lui, n'a qu'à ouvrir la bouche, il en coule, il en jaillit des volumes et des volumes, il m'agace, je crie, *mais tu dois écrire tes mémoires*, il secoue la tête, ses souvenirs sont comme l'argent, il ne thésaurise pas, il partage, son appartement en face du lycée Janson avec un grand balcon autour, il aurait pu à plusieurs reprises l'acquérir à très bon compte, il vaudrait à présent une fortune, Proudhon l'a dit, la propriété c'est du vol, contre ses principes, jamais acheté son appartement, il ne veut pas capitaliser sa vie, il la laisse s'écouler, il aime la parole vive comme on dit eaux vives, le flot du verbe, le flux de mémoire, pas les grimoires, *les seuls souvenirs que j'aie écrits sont ceux de mon enfance, du vieux Trocadéro, et encore, uniquement les anecdotes drôles*, il explique, *c'était pendant la guerre et me replonger dans les joies de mon enfance me protégeait*, il hausse les épaules, *ce que j'ai besoin d'écrire, ce sont mes poèmes, le reste...*, un poème, très différent d'un récit, venu du tréfonds de soi, impersonnel, une quintessence, là oui, nécessaire, chaque nuit il en compose, il y verse son être, il ne veut pas déverser son histoire, ses histoires, soudain, avec cet éclair bleuté qu'il a dans les yeux, cette malice scintillante, *tu sais, mon « Vieux Trocadéro » m'a aidé, quand je le rédigeais à mes moments dérobés, ça me faisait du bien, mais ce qui m'a sauvé la vie, littéralement, à l'époque, c'est la poésie*

Comment ça, j'éprouve de l'étonnement, je le joue, mon oncle et moi, nous avons notre théâtre hebdomadaire, à défaut d'écrire sa vie, on en joue des scènes, je lui donne la réplique, je finis par connaître sa dramaturgie, cette fois, je suis quand même surpris, j'ai beau suivre avec intérêt, avec passion sa vie, il m'arrive de perdre sa piste, de le perdre en route, comment la poésie l'a sauvé, là je m'y perds, je demande, *tu en écrivais déjà*, il répond, *pas du tout, pas à l'époque, j'en avais composé et publié dans ma jeunesse, dans les années 20, pas dans les années 40, les années 40*, il n'évite pas d'en parler, mais n'en abuse pas, il n'est pas du genre ancien combattant qui ressasse ses hauts faits à satiété, qui répète ses exploits passés à perpète, il a eu la médaille de la Résistance, pour la décrocher il a fallu qu'il la gagne, qu'il la mérite, ça ne se distribuait pas comme un badge, à quel réseau il appartenait, quels coups de main il a entrepris, il reste discret, ses actions souterraines demeurent enfouies, ma tante, elle, a eu la médaille de la Résistance avec rosette, encore plus rare, elle a dû faire encore plus, ma tante n'en a jamais parlé, pas une fois, mon oncle ne tarit pas sur elle, *quand je pense que Paule transportait en zone nord, dans des valises à double fond, des documents qui l'auraient fait tailler en pièces, j'en tremble encore*, il narre, avec son air de ne pas y toucher, son sourire naïf, *elle inspirait toujours confiance, les inspecteurs dans les trains n'ont jamais fouillé ses bagages, sans ça, sur ma tante, il n'est pas avare de détails, elle transportait aussi des toiles de Soutine, qui se cachait pas loin*

de chez nous, pour les vendre à son marchand de tableaux parisien, qui les achetait, d'ailleurs, pour une bouchée de pain, il y en avait en ce temps-là qui continuaient à faire des affaires, à la Seconde Guerre mondiale mon oncle préfère nettement la Première, la Grande, il ne l'a pas faite, mais frôlée, ce qu'il retient, comme toujours, c'est le côté drolatique, imagine-toi, quand il y a eu les premières alertes aériennes, quelques malheureux biplans qui venaient lâcher à la main une ou deux bombes, il y avait tout un bataillon de tirailleurs qui se déployaient dans les jardins du Trocadéro, mettaient un genou en terre et tiraient avec leurs Lebels sur les avions là-haut, c'était à se tordre, il raconte, tu sais, à l'époque, il y avait les fortifs, j'avais seize ans, j'allais m'y promener avec Simone, la jolie coiffeuse, on était assis sur un banc à se bécoter, tu me connais, j'avais déjà du tempérament, j'ai fini par attirer Simone derrière un buisson, eh bien, à peine quelques minutes plus tard, on a entendu une explosion énorme, un obus de la Grosse Bertha était tombé près du banc, si nous étions restés assis, un rire de poitrine le secoue, le fait que j'étais déjà polisson nous a sauvés, combien de fois mon oncle a été ainsi sauvé dans sa vie est difficile à compter, il a eu une baraka prodigieuse, pas croyable, si on racontait cela dans un roman, ce serait invraisemblable, un artifice de bas étage, mais dans la réalité c'est un fait, il y a eu aussi ma mère, là le gros rire se transforme en sourire encore ému, elle avait attrapé la grippe espagnole, cela faisait plus d'une semaine que ses jours étaient en danger, au 22 rue de la Tour, nous ne vivions plus, le docteur Diamant-Berger venait tous les jours, il repartait sans dire un mot, tu peux imaginer notre émotion, et puis, c'est quand même fantastique, mais c'est comme ça, le matin du 11 novembre 18, le docteur radieux s'est tourné vers ma mère, il a dit, « elle est sauvée », de nouveau il rit, un sacré 11 novembre, même quand on passe d'une guerre à l'autre, de celle qu'on a gagnée à celle qu'on a perdue, mon oncle entend rester jovial, dans le lamentable il cherche toujours le risible, en 39, je n'ai pas été mobilisé tout de suite, parce que j'avais trois enfants, quand j'ai été appelé au début 40, je me suis retrouvé avec des types plus âgés, quelle pagaille, il n'y avait même pas un nombre suffisant d'uniformes, à peine quelques fusils, du Labiche, il ajoute, au fond, ça m'arrangeait plutôt, comme pendant mon service militaire, j'étais chargé d'organiser le théâtre aux armées, tu parles d'un cirque, le show a sombré dans l'été chaud, en pleine débâcle, tout le régiment s'est débandé, moi, j'ai foutu le camp en vélo, j'ai volé une bicyclette, et puis j'ai foncé tout droit au sud, il rit, j'avais encore mes jambes, j'ai pris un chemin de campagne pour être plus sûr, soudain, derrière moi, des Boches, eux aussi en bicyclette, ils se sont lancés à ma poursuite, ç'a été une course de vitesse, je t'assure, ils allaient me rattraper, il fait une pause, tu me croiras si tu veux, mon petit vieux, juste à ce moment-là, un énorme orage a crevé le ciel, il pleuvait tellement qu'on n'y voyait plus rien, j'ai couru me réfugier dans un bois, j'ai réussi à m'échapper

après je perds sa trace, mon oncle a erré en zone Sud, terré à Marseille, une putain l'a caché pendant une rafle, sous son lit, il a rencontré là des tas de gens réfugiés dans la mélasse, les célébrités d'avant-guerre mélangées aux maquereaux, des copains dans la purée, lui dans la dèche, a dû faire toutes sortes de trafics, pas explicite, il ne m'a jamais dit lesquels, *les temps étaient durs*, c'est tout, déjà une forme de résistance, sais pas les détails, mais je sais qu'il a aidé à s'enfuir des républicains espagnols des camps vichystes, quand je lui dis que je vais rendre visite à ma sœur à Canet-Plage, il fait la grimace, *moi, j'ai connu Le Barcarès, c'était autre chose, il y avait des moustiques si gros, leurs piqûres étaient terribles, en plus de ça, les pauvres types dans le camp crevaient de faim, on a pu aider quelques-uns à en sortir, je demande, et les autres, court silence, ils ont été livrés aux Allemands, tu peux imaginer ce qui leur est arrivé, j'insiste, mais comment étiez-vous organisés, il dit, c'est compliqué, j'habitais un hôtel près du camp, il faisait une chaleur atroce, tu te rends compte de ce que ça devait être sous les tentes, dans cette mixture, dans ce méli-mélo d'époque j'ai cru comprendre que leur réseau avait des contacts à Vichy même, on avait été donnés, on m'a prévenu, j'ai dû me tirer, dès le début dans la Résistance pour exister, quels métiers il a fait pour vivre, aucune idée, coupés de lui, de sa famille, nous à Paris sous la botte, eux en zone dite alors nono, dans le jargon de l'An Quarante, aucune nouvelle, plus tard quelques lettres, motus, censure, à part qu'on s'aimait on n'apprenait pas grand-chose, on a su par une carte postale qu'ils avaient trouvé asile à Richelieu, Moulin, le maire lui-même, leur avait procuré hébergement, faux papiers, la panoplie du survivant, relation d'affaires, mon oncle avait connu Moulin par *l'Echo de la Finance*, sauvé par l'écho du cœur, pile ou face, comme ça que le sort se jouait à l'époque, le Français moyen soudain porté aux extrêmes, les purs héros, les pires salauds, souvent dans la même famille, parfois à différents moments le même homme, fallait tomber juste, au bon moment, tirer la bonne carte, les jours de rafle, marcher sur le bon trottoir, dans le métro il fallait prendre la bonne sortie, avec Moulin à Richelieu mon oncle avait misé sur le bon numéro, sa famille et lui ont résidé là-bas quelque temps, les planques ne sont pas éternelles, il faut en changer, la mère d'un très vieil ami, de régiment, Jean Janiaud, avait une maison à Lorette, une bourgade entre Saint-Etienne et Lyon, je crois qu'ils ont dû y emménager en 42, moitié cambrousse, avec des jardins, des arbres, comment mon oncle gagnait sa vie, mystère, je sais qu'il a été un moment courtier en livres, des bibliophiles qui voulaient placer leur fric, il faisait de grandes tournées, la guerre lui a fait voir du pays*

comment ça, la poésie t'a sauvé la vie, étonné demande, en vendant des

livres, il rit, ah non, dans des circonstances bien plus étranges et pénibles, il précise, après mon arrestation, en juin 44, les activités exactes de mon oncle dans la Résistance, il n'en a jamais beaucoup parlé avec moi, je crois me souvenir qu'il aidait à faire dérailler des trains, mais peut-être que je déraille, comment il a mérité sa médaille, il ne s'en est jamais vanté, résistant pas de la onzième, de la première heure, il ne discute pas les détails, son histoire commence pour moi avec son arrestation, là il en parle, pas souvent, pas pendant des heures, simplement, des fois, l'émotion lui revient, il rouvre ses plaies quelques instants, les referme, la ferme, *oh puis tout cela c'est du passé*, moi, ce genre de passé m'intéresse, j'insiste, des fois il accède, continue, d'autres il refuse, change abruptement de sujet, dépend, je l'ai donc entendu parler de son arrestation, mais quel rapport avec la poésie, suis à quia, il ne m'a jamais raconté, peut-être notre petit récital de poèmes d'aujourd'hui lui donne un goût de revenez-y, je ne sais, je dis, *je croyais qu'on t'avait arrêté en mars ou avril*, secoue la tête, *mon petit vieux, si j'avais été pris alors je n'en serais jamais revenu, non, c'était en juin le 26*, le regard bleu se voile, recule dans les lointains, je récapitule, les faits connus de moi, deux de ses amis sont venus se réfugier dans sa maison de Lorette, avec la Gestapo aux trousses, Jean Wurmser, Robert Enoch, alias Mathias Lübeck, pour la poésie, tiens, voilà, dès le début de l'histoire, elle commence, de 1921 à 24, dans la revue *l'Œuf* dur, Robert Enoch a choisi de s'appeler Lübeck, *comme ça*, disait-il, *j'aurai déjà ma rue*, leurs collaborateurs, un beau mot, à l'époque, Max Jacob, Cendrars, Cocteau, Reverdy, Radiguet, d'autres, en 24, Lübeck s'est joint à la revue *Littérature*, au groupe surréaliste naissant, là que mon oncle l'a rencontré, mon oncle raconte, *après une représentation de « Faust »*, *il avait fait aussitôt un quatrain, «Dieu et l'Arbre de Science»*, que nous reprîmes tous, mon oncle poursuit, *il avait une faculté d'improvisation étonnante, une drôlerie toujours un peu amère*, en tout cas, avec la Gestapo aux trousses on ne plaisante pas, Jean Wurmser, je ne sais s'il était aussi poète, un nom pareil suffisait pour se faire pister, mon oncle n'a jamais pu fermer sa porte à des copains, ils arrivent, s'installent, la Gestapo arrive aussi, aussitôt, comme dans les films, manteaux de cuir, traction avant, Citroën noire, Enoch, Wurmser, ils ont embarqué les fugitifs à la seconde, mon oncle également, pendant qu'ils y étaient, d'une pierre trois coups, les faux papiers, ils étaient habitués, ils avaient reniflé tout de suite, comme des chiens ils flairaient le résistant, le juif, mon oncle était l'un et l'autre, il a été cueilli à double titre, ma tante pas, elle était aryenne, résistance apparemment ce n'était pas inscrit sur son visage, ils l'ont laissée avec sa fille, mes cousins ont par miracle pu rejoindre le maquis, c'est la version courante de mon oncle, *ces deux pauvres types, je ne pouvais pas leur refuser l'asile, tant pis si ça m'a porté poisse*, il existe une autre version, l'inverse, ceux qui n'ont pas eu de veine sont les deux copains, celui que la Gestapo recherchait était mon oncle, il déteste la bassesse humaine, il préfère le hasard, ses fils m'ont dit,

il a sans doute été donné par une bonne femme qui couchait avec Wurmser et avait un passé louche d'aviatrice chez Göring, ou balancé par un couple favorable à la Milice qui habitait à l'autre bout du jardin, à l'évidence, la suite le prouve, c'est la bonne version, mais elle répugne à mon oncle, elle est plus avilissante pour l'espèce humaine

Le docteur Faust a voulu tout savoir:

Il fut damné, nous conte la chronique

Ah, le bon Dieu n'a pas l'air de vouloir

Encourager l'instruction publique.

le résultat est le même, on a trié le trio, mon oncle s'est retrouvé en cellule à Saint-Etienne, seul, rien qu'un peu d'eau, pour le préparer, le conditionner, le mettre dans la forme requise, deux jours de mitard, et puis tout droit dans les caves de la Gestapo place Bellecour, au rez-de-chaussée une grande salle, volets clos, des hommes, des femmes, assis sur des tabourets, tournés vers le mur, sans cesse de nouvelles fournées, de toutes sortes, vieillards, jeunes gens, des femmes, des filles, bourgeois bien habillés, ouvriers en salopette, des faces déjà meurtries, en sang, ceux qu'on a déjà un peu travaillés, arrivages, départs, en route pour l'interrogatoire, un inspecteur de la Gestapo vient chercher un détenu, l'emmène, parfois ce n'est pas aussi simple, question de mine, si une gueule déplaît à l'inspecteur, il cogne, gifle sur gifle retentissante, et puis coup de matraque sur le crâne, le type s'affaisse sur son tabouret, l'inspecteur en saisit un autre, un hors-d'œuvre, la vraie cuisine venait après, on est venu chercher mon oncle, on l'a descendu au sous-sol, là c'était du vrai de vrai, baignoire d'eau glacée, corps ligoté, tête en bas, on y plonge presque à la noyade, l'inverse aussi, les bains brûlants qui laissent des cloques énormes, claques, bien sûr, coups de poing au visage, coups de matraque sur tout le corps, on étend aussi les détenus sur le sol, on leur saute à bottes jointes sur l'abdomen, chacun son tour, le tour de mon oncle arrive, il a été poussé devant une table, derrière, un gradé en uniforme S.S., sur la table des liasses de documents, l'appartement parisien de mon oncle avait été visité, il était donc recherché, pas embarqué du tout par hasard, l'Allemand s'est mis à feuilleter le dossier, il demande, *Weitzmann, Weitzmann*, français impeccable, voix neutre, *vous ne seriez pas parent du dirigeant juif de Palestine?*, mon oncle dit, *dans ces instants-là on a comme un sens second qui vous inspire, je lui ai répondu sans broncher : « J'ai bien peur que, si c'était le cas, je n'aurais pas eu le plaisir de vous rencontrer »*, j'ai vu que ça lui avait plu, si on s'abaisse, si on s'affale devant eux, on est perdu, la seule chose qu'ils respectent est le

courage, ils ont eu une longue conversation, très détaillée, ainsi comment expliquer qu'on avait trouvé dans les dossiers du 118 rue de la Pompe des lettres de Doriot, comment connaissez-vous Doriot?, mon oncle dit, j'ai dû bluffer, ça n'était d'ailleurs pas un mensonge, j'avais très bien connu Doriot, ce que je n'ai pas dit, c'est que c'était du temps où il était communiste, mais il avait eu besoin plus tard d'un tuyau pour acheter une presse, je le lui ai donné, il m'a remercié, comme Doriot était à l'époque sur le front russe, j'ai déclaré que nous étions toujours restés amis, l'Allemand a hoché la tête, vous n'êtes pas du même bord, je réplique, ça n'empêche pas les sentiments, l'officier a continué à regarder de près le dossier, Weitzmann, vous avez l'air de vous être beaucoup occupé de littérature dans les années 20, mon oncle dit, je lui ai répondu : « de poésie, très exactement, pendant les années surréalistes », paralysé sur son fauteuil, tassé, rabougri, mon oncle retrouve soudain sa stature, s'esclaffe, tu me croiras si tu veux, mon petit vieux, mais cet officier allemand était un type très cultivé, fêru de littérature, il m'a demandé: « Vous avez connu Breton? », j'ai dit, « Fort bien », tu me croiras encore si tu veux, mais on s'est mis à discuter poésie, il avait l'air de très bien s'y connaître, je lui ai raconté l'épisode de la Closerie des Lilas, quand Michel Leiris est monté sur une table et a crié : « Vive l'Allemagne! », déclenchant un beau tollé, une vraie bagarre, ça avait l'air d'intéresser l'Allemand, il souriait, à ce moment il y a eu des hurlements terribles dans la cave, mon oncle n'a pas pu s'empêcher de regarder, un officier debout frappait une femme nue avec une large planche, il l'a rouée de coups jusqu'à ce qu'elle s'effondre, l'Allemand qui m'interrogeait m'a dit: « Vous avez de la chance que ce ne soit pas mon collègue qui s'occupe de vous », le visage de mon oncle devient dur, ses yeux de silex, j'ai su après qu'on l'appelait Barbier, c'est ainsi qu'on prononçait, naturellement c'était Klaus Barbie, il dit, tu ne peux pas savoir quel salaud c'était, je revois sur le plancher la femme nue, inanimée, Barbie debout, le pire, il n'avait même pas une expression de colère, de haine, totalement impassible, pas toujours le nez dans ses bouquins, mon oncle était journaliste, il a fréquenté beaucoup de monde, Breton, Aragon, Leiris, du beau monde aussi, immonde, il a côtoyé Doriot, un peu Déat, maintenant Barbie, il passe la main sur son visage, j'avais beau crâner, je n'en menais pas large, la vision de cette scène de torture me poursuit encore, l'officier qui l'interrogeait s'est soudain interrompu, il a soupiré, c'est très fatigant, mon métier, vous ne vous rendez pas compte, Weitzmann, mon oncle dit, j'avais perdu le sens du temps, ça devait être en fin de journée, mon oncle a un tempérament colérique, il peut exploser comme un volcan, la haine lui est inconnue, pourtant il y en a dans ses yeux un éclair, à ce moment, je les revois encore, il y a deux Français qui se sont alors approchés, des types de la Milice, ils ont demandé au Boche: «Alors, on y va...», l'Allemand a réfléchi une seconde, une seconde les douleurs à hurler, à vomir suspendues, le S.S. a haussé les épaules, il a déclaré, ça

suffit pour aujourd'hui, les miliciens sont restés les bras ballants, médusés, mon oncle dit, tu te rends compte de la chance folle que j'ai eue, j'ai échappé à la torture

un S.S. fatigué de torturer, qui discute poésie, mon oncle a une vie surréaliste, seulement il demeure une autre question, aussi capitale, de nouveau sa vie ne tient qu'à un fil, un des miliciens demande, *où est-ce qu'on le met, dans la cabane aux juifs ou dans la cabane aux résistants?*, pas du tout pareil, un monde de différence, mon oncle cumule, un cas complexe, il faut décider, l'un ou l'autre, de nouveau l'existence suspendue à une réponse, la cabane aux juifs, une étroite baraque en bois posée contre le mur de la prison, on n'y séjourne pas longtemps, quelques jours au plus, départs massifs pour Drancy, ou alors fusillade immédiate dans les fossés, Jean Wurmser, c'a été Drancy, il est mort à Buchenwald, le poète Robert Enoch a été abattu et mis au charnier de Portes-lès-Valence, la cabane aux juifs et la cabane aux résistants, nuance décisive, l'Allemand a décidé, *mettez-le dans la cabane aux résistants*, là on ne tue pas aussitôt, on massacre à la carte, selon les besoins en otages, on a une chance de durer plus longtemps, menottes aux mains, on a emmené mon oncle, il déclare, *je n'ai jamais connu de moments aussi chaleureux, jamais de ma vie*, l'ombre tassée sur le fauteuil de tapisserie se redresse, la voix assourdie devient nette, péremptoire, *Montluc a été une expérience extraordinaire, tu ne peux imaginer la camaraderie, la fraternité qui y régnaient*, cent détenus, torses nus, brassage total de la France, des jeunes qui distribuaient des tracts, des maires qui ravitaillaient des maquis, des cheminots qui sabotaient des voies ferrées, des agents de renseignement en rapport avec les Alliés ou les réseaux, des fonctionnaires qui trichaient sur le S.T.O. pour éviter le travail obligatoire en Allemagne, même des policiers, des gendarmes ayant refusé d'assister la Gestapo, tout le pays en une chambrée, mon oncle dit, *j'ai connu là-bas des gens inoubliables*, il se remémore, c'est son mémorial

vois-tu ce qui était extraordinaire, ce n'était pas seulement l'entraide, ça c'est normal, sans ça personne n'aurait pu survivre, avec les poux, les punaises, la bouffetance, quand on revenait groggy des interrogatoires, normal qu'on vous soigne du mieux qu'on peut, il s'anime, son visage en devient rouge, non, ce qui était extraordinaire, c'est que chacun de ces types en sursis, qui pouvaient être déportés, fusillés d'un jour à l'autre, torturés d'un seul coup à l'improviste, eh bien, quand on se réunissait le soir, l'entretien, c'était l'avenir de la France, qu'il fallait la rebâtir, mieux, plus juste, pas du tout un patriotisme de clocher, un désir d'améliorer l'espèce humaine, d'en débarrasser les Tordus et les Gorille et les autres Feldwebel, ces hommes au bord de la mort, ce qui les passionnait au plus profond, le

futur de leur pays et de la planète, mon oncle se recueille, j'ai connu bien des époques et bien des gens dans ma vie, mais un tel dépassement de soi, jamais ailleurs, dans la taule infâme, infecte, chacun était au-delà de ses limites

quand mon oncle se plonge dans sa mémoire, lorsqu'il s'immerge, il faut attendre qu'il refasse surface, de lui-même, il est resté cette fois longtemps englouti dans son gouffre intérieur, immobile, affalé sur son fauteuil, sa canne contre le dossier, les yeux injectés de sang, mi-clos, il est revenu à lui, tout aussi extraordinaire, chez ces hommes condamnés d'une minute à l'autre à disparaître, c'était leur soif de savoir, et pas que des intellectuels, des ouvriers, des paysans, chacun faisait un exposé sur ce qu'il connaissait le mieux, les autres écoutaient avec une avidité insatiable, l'un a parlé du travail de maroquinerie, l'autre de la culture de la vigne et de la vinification, un avocat a expliqué les lois du divorce, cinéma, bien sûr, mais aussi céramique, armurerie, voire course de taureaux, ce n'était pas simplement une distraction, par désœuvrement, non, après, chacun posait des questions, on discutait ferme, le corps ne peut pas survivre sans l'esprit, j'ai aussi appris ça dans la cellule, je demande, et toi, quelle a été ta contribution dans ces échanges, à ma surprise, mon oncle de nouveau se redresse autant qu'il peut, prend appui avec sa main sur son fauteuil, se relève, saisit sa canne, en titubant, boitillant, il se dirige à petits pas vers la bibliothèque du fond, sur le mur de gauche quand on entre, il y cherche un volume, il sait où chaque livre se trouve, il le sort, il me le tend, je regarde, un petit ouvrage relié d'une centaine de pages, Emile Terroine, Professeur à l'Université de Strasbourg et de Lyon, *Dans les geôles de la Gestapo*, Ed. de la Guillotière, Lyon, septembre-octobre 1944, il reprend l'ouvrage, l'ouvre à la page 43, me le redonne, *Par son extrême sensibilité, Weitzmann fut certainement un des plus malheureux de nous tous. Son nom lui créait-il sans doute un danger supplémentaire. Mais on peut dire que son inquiétude était perpétuelle et je ne sais s'il dormait beaucoup. Il avait le souci lancinant d'une femme et d'enfants qu'il adorait et dont il savait parler d'une manière touchante. Il faut bien le dire : la bonne tenue de bon nombre d'entre nous était beaucoup plus faite de résignation devant l'inanité de toute action, d'abandon devant l'inéluctable, d'une sorte d'engourdissement progressif de l'intelligence et de la volonté que d'un réel courage à envisager un sort regardé bien en face. Cette résignation, Weitzmann n'y atteint pas. Sans doute une exquise sensibilité le fait-elle souffrir plus profondément, car il reste en révolte contre la bêtise et la cruauté des menaces qui pèsent sur lui et, par ricochet, sur les siens. Nature sympathique, vibrante, profondément artiste. Sa présence parmi nous fut une véritable richesse, car il déclame magnifiquement. Que de belles œuvres ne nous récitera-t-il pas dans les séances récréatives du*

dimanche ou pour alléger le poids des longues soirées!, mon oncle tourne quelques pages, Profondément émouvante fut la commémoration du 14 juillet. La cérémonie - c'est vraiment le mot qu'il faut employer - s'ouvrit par le « Chant du Départ ». Weitzmann, avec son très grand talent, nous dit ensuite quelques magnifiques poèmes de circonstance, « Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie », «Les soldats de l'An II », «Le Rhin allemand », et notre fête s'achève par « la Marseillaise », je lui rends le livre, il le replace sur le rayon avec un soin méticuleux, ébahi, éberlué, je dis, alors toujours la poésie, mon oncle répond, toujours, depuis les caves de la Gestapo place Bellecour jusqu'à mes derniers moments à Montluc, la poésie m'a accompagné, m'a sauvé, il ajoute, comme elle seule me permet maintenant de survivre

RENCONTRE(S)

Avant de sortir, je suis demeuré un moment debout, là, immobile, sous le porche glacial, humide. A contempler la boîte aux lettres, aux grosses lettres, RÉGIE OBS. Je scrute le sigle, les signes, je consulte l'oracle. J'y lis quel destin. Promet quoi, qui. Et moi, promets quoi, à qui. Un mâle en fin de parcours, quasi fini. *Ex-homo eroticus*, je suis un anthropopithèque, une espèce en voie d'extinction. Un fossile. Un gel sinistre s'infiltré, un froid mortel me pénètre. Pire qu'au corps, au cœur. En état de rigidité, frigidité cadavérique. Pas le choix, il va falloir mettre à l'encan ma carcasse. Au cas où. Pour voir si. Lancer ma barbaque défraîchie sur le marché. J'offrirai mes restes. Aux amateurs de reliques, mon reliquat. Réduit à un squelette qui grelotte, manteau boutonné jusqu'au cou, écharpe précautionneusement nouée, je me retrouve nu. Inconnu, jamais éprouvé ça de ma vie. Dignité, fierté, tout ce qui fait d'un animal un homme, idéal du moi, estime de soi, disparus, envolés. Un déchet, avec encore des démangeaisons dans le froc, la défroque. Voilà où j'en suis. Qui je suis. Ce qui subsiste de moi. Je me sens totalement dépossédé de moi-même. Éviscéré, évidé. L'évidence : je ne suis plus. A peine, presque. L'image finale du film de Fellini me traverse la tête, feu Casanova, avec ses yeux de vieux, rougeoyants, larmoyants, qui dégoulinent de chassie nostalgique. Stupide, sans pouvoir bouger, cloué au sol. Ma dégradation me transperce.

Il a bien fallu me remettre en route, j'ai regagné ma voiture, je suis rentré dans mon appartement. Dans ma coquille. De nouveau dans mon bureau. Si je veux en sortir, m'en sortir, pas le choix, je dois. Recroquevillé, affalé à ma table de travail, écrire. D'ordinaire, je compose à ma fantaisie. Par urgence, plaisir, accès, excès. Quand je rédige, je me débonde, je me déverse, je coule d'abondance, je dépense les mots sans compter. Soudain, il faut compter les lettres : une par case. La règle, si l'on veut se caser. Le nombre de lignes est limité, pas plus d'une demi-douzaine, avec des espaces. C'est la première fois de ma vie que j'écris pour m'offrir. Me vendre. J'ai du mal, j'essaie au crayon, je gomme, je recommence. Je sèche, je peine. Puni par où j'ai péché : je dois faire une autobiographie succincte. D'habitude, si je tente de me présenter, j'ai besoin au minimum de quatre cents pages. Et puis, pour raconter mes humeurs noires, mes rires jaunes, mes bleus à l'âme, sur la page blanche, j'ai mon style à moi. Haut en couleur. Ici, condamné au stéréotype, au standard : bref, sec, sexy. Nul. Ça m'anéantit. Je ne suis plus moi-même. En dire long en abrégant, pas mon

genre. Je ne suis pas du tout dans mon élément. A ce point élémentaire, me répugne. Ça me débecte le bic, je me rebiffe. Impossible de continuer, j'arrête, je regarde, je relis. *Bel H 42 a Grd. cool ch. rel. coquaine durable av. JF 25-45a mince hypersensuelle ayant des fantasmes.* Je frémis, je me hérise, peux pas entrer dans ce discours. *Relat. discr. et sémaphoresque au dép. bien entend(u).* Fantôme de Freud qui plane, mânes de Lacan qui rôdent, ravages psy dans la bêtise masculine. A vous retourner les sangs. Après l'Œdipe, l'anti-Œdipe, la mélasse Deleuze-Guattari m'empoisse. *H Trent. cad. sup. ex-gauche reichien (tendance planeur) reconverti aux finances (tendance Baudrillard), mince pas trop moche (baisable quoi), aime pavé ville air campagne, jazz et clavecin.* Je reconnais la musique, cette jactance post-soixante-huitarde m'horripile. Je ne vois pas comment je pourrais me glisser entre ces lignes. Je renâcle, refuse. Suis bien obligé de rentrer dans le rang, dans la rangée. Queue leu leu des queues à l'étalage, liste des annonces. Au forceps, je dois accoucher de la mienne.

J'ai pris mon courage à deux mains, mon stylo dans la main droite. Pas le choix, j'ai dû prendre aussi le style.

Universitaire écrivain connu 57 a., b.
phys., tendre, aisé, veuf ch. JF 25-45 a.
jolie, cultivée, aimant littérature, sorties,
voyages pour relat. dur. Photo.

J'ai triché sur l'âge, un peu : la technique américaine. Là-bas, si un produit vaut \$ 2, on affiche \$ 1,99. Ça n'économise qu'un cent, mais on voit 1, au lieu de 2. C'est ce qui compte. 57 n'est pas trop éloigné de 60, pas un gros mensonge. Un léger ajustement publicitaire, donne mieux dans l'œil. Le problème, du côté demande, tout le monde veut des *JF 25*. De l'autre côté, mes colistiers sur les placards *Particuliers Hommes*. Entre trentaine et quarantaine, pour la prétentaine. Ça va, reste dans les normes. Quelques-uns, des *unhappy few*, s'égarent au-delà de la barre des 50, mais à peine. A 60, plus personne. Fini, le désert. Les diplodocus la bouclent. Mes coéquipiers et moi, nous avons les mêmes ardeurs, seulement nous ne sommes pas de la même classe. Je veux rempiler, mais je ne suis plus mobilisable. Réformé à vie. De guerre lasse, j'ai maquillé les chiffres. Après tout, les femmes se fardent les joues. J'ai mis un peu de rose sur mon âge. Rien qu'une touche. Le reste, strictement véridique. Un modèle du genre, C.V. scrupuleusement O.K. *Universitaire*: et comment, de l'automne

54 à l'hiver 89, trente-cinq ans de métier. De poste en poste, à vous donner le tournis, d'emménagement en déménagement, j'ai porté la bonne parole sur les deux rives de l'Atlantique, de cours en cours, si je comptais combien d'heures j'ai consacrées à la mission, transmission culturelle, si on me donnait dix francs par heure, je serais soudain millionnaire. Combien de conférences j'ai baladées dans la quasi-totalité des États-Unis, une grande partie de l'Europe, commis voyageur des lettres françaises jusqu'en Israël. Le nombre de colloques en maints lieux où j'ai fait des communications que j'espère savantes. Si je savais, ça serait des chiffres à vous flanquer le vertige. Une telle addition mérite bien que je soustraie un an de mon âge. Pourquoi j'ai indiqué mon métier : chacun des codemandeurs l'indique, comme pour une demande d'emploi, médecins, avocats, affairistes, cadres supérieurs, moi, enseignement supérieur. A la bourse du prestige, on cote les supériorités. Chacun la sienne. Et puis un prof, c'est rarement un aigrefin, sa profession met en confiance. Du moins, je le souhaite. Ma profession, aussi, je l'aime : qui ne l'aimerait pas ne pourrait pas m'aimer. *Écrivain connu*: là, c'est plus coton, plus retors. L'attrape principale, l'hameçon majeur. Je joue mon unique atout. En Amérique, en Angleterre, *well-known writer*, une pub sans grand effet, *well-known actor*, *well-known singer*, serait la ruée, là on refuserait du monde. Je fais retour aux Françaises, je rentre au pays. En France, un écrivain compte. Une tradition, les lettres sont des lettres de noblesse, vient de notre histoire, du plus lointain passé, peut-être une survivance. Voltaire, Hugo, Zola, Sartre, envolés. Peut-être, au XXI^e siècle, un écrivain ne fera plus ni chaud ni froid. On n'écrit plus. Tout est possible. Nous sommes encore au XX^e, sur la fin, mon siècle. J'en profite. *Connu*, pas besoin d'explication, attire toujours l'œil. Et le reste. *Écrivain connu*, je ne mens pas. J'utilise mes avantages tactiques, c'est de bonne guerre. J'ai assez trimé pour. Comme pour l'enseignement, des heures et des heures innombrables. Côté critique, si vous allez à la FNAC, section théâtre, tout contre Corneille, suis là, serré. Sérieux, après plus d'un quart de siècle, mon livre est encore à l'affiche. Du C.A.P.E.S., de l'agrégue, en khâgne. Gens de chaire, metteurs en scène y ont puisé. J'arrête, je ne vais pas faire une liste complète. Côté roman, c'a été beaucoup plus dur. L'Hexagone a un angle de vision obtus. Dès qu'on y est fiché, on est fichu. On n'a pas le droit de changer sa plume ou son fusil d'épaule. Si on est critique, pas question d'être écrivain. Et vice versa. La série des Répertoires de Butor est un monument de la critique, d'une richesse prodigieuse. Personne n'en parle. Butor est classé ailleurs : romancier. In aeternum l'auteur de *la Modification*, pas modifiable. J'ai eu du mal. *Fils* m'a ouvert la Rive gauche. Malgré d'opiniâtres obstructions journalistiques, *Un amour de soi* s'est diffusé plus loin. Depuis *la Dispersion* en 69, j'ai mis vingt ans à percer, mais j'ai de la persévérance. *Le Livre brisé*, on verra, encore des mois à attendre. Seulement, *l'écrivain connu*, si je le clame, le proclame à tout vent, à tout ventre, plus compliqué.

Pas uniquement propagande, pignon sur rue. C'est ma revanche. Sur moi-même. J'ai toujours été coupé en deux moitiés ennemies. Dans ma jeunesse, Julien-Serge. Plus tard, mon moi français contre mon moi américain. Maintenant, il y a l'homme et l'écrivain. Depuis vingt ans, l'écrivain raconte la vie de l'homme : ça paraît simple. Cela ne l'est pas. L'écrivain s'est fait à partir de l'homme, mais à ses dépens. Ils ont l'air d'aller de pair, en fait, ils tirent à hue et à dia. Diabolique. L'homme est comme tout le monde : il aspire à être heureux. Le hic : les gens heureux sont comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoires. Sans histoires, il n'y a rien à conter. Les seules histoires qui intéressent sont malheureuses. Dommage, mais ainsi. Les histoires d'amour se terminent par une rupture, modèle Bérénice, Princesse de *Clèves*. Mieux encore, sur une mort, version Tristan-Iseut. La mort, en littérature, a la vie dure : Julien Sorel, madame Bovary, Nana, tous y passent, y trépassent. La guerre est aussi de bon usage : on le sait depuis *l'Iliade*. La différence, les écrivains classiques fabriquent des souffrances imaginaires, des affres fantomatiques, des morts controuvées. Stendhal n'est pas monté sur l'échafaud avec Julien Sorel, Flaubert a beau dire, *Madame Bovary c'est moi*, il n'a jamais pris d'arsenic. Mon cas est beaucoup plus pervers. Si j'écris à partir de moi, celui qui doit souffrir, c'est moi. Mes désespoirs ne sont pas ceux de mes personnages, ce sont les miens. Mes morts, celle de ma mère, de ma femme, sont des morts réelles. Je dois pâtir réellement, dans ma chair, pour pouvoir faire œuvre, sur le papier. Le pacte autobiographique que j'ai conclu avec moi s'est refermé sur moi comme une tenaille. Il veut mon supplice. J'offre ma vie en holocauste à l'écriture. L'écriture, naturellement, en retour, me sauve la vie. Comme à New York, au printemps 88. C'est donnant damnant. Pire que Faust et Méphisto. Un drôle de troc, de truc : plus je suis frappé dans l'existence, mieux je tape à ma machine. Je suis sonné. Du coup, l'homme proteste, regimbe, il en a plein le dos de cet écrivain, qu'il porte juché sur ses épaules. Il voudrait souvent s'en débarrasser, le jeter à bas. Avoir une fin de vie paisible, une compagne dévouée, être entouré de ses filles, se reposer sur le tard de tous ses malheurs. Seulement, plus rien à écrire. Condamné à rempiler dans les chocs et heurts, il faut se remettre aux plaies et bosses. Si je veux bosser. Éternelle lutte intestine. Cette fois, je renverse la vapeur, je fais machine à écrire arrière. *Écrivain connu*. Depuis si longtemps l'écrivain exploite l'homme. Ce coup-ci, l'homme exploitera l'écrivain.

Le reste va de soi, je n'ai pas eu à me torturer les méninges. B. phys., loi élémentaire, on ne peut pas déprécier la marchandise, il faut même la faire mousser : c'est de bonne pub. D'ailleurs, pas si faux. Dépend des jours, surtout des nuits. Lorsqu'elles ont été correctes, je suis O.K. Comme toujours, il y a mieux que moi et il y a pire. Si je suis en forme, je dégage encore de l'énergie. Parfois, quand je me cogne dans une glace, me flanque

un coup. Je me suis connu avant. Je me suis connu assez beau gosse. Les autres ne peuvent pas apercevoir la différence. La gloire éteinte du visage, elles n'y verront que du feu. *Tendre*, évident, comme le bon pain, la rosée, à en être attendrissant. J'ai un côté féminin très prononcé. Je me recommande vivement aux femmes qui n'aiment pas les durs. Aisé, j'avoue, je ne l'aurais pas mentionné de mon propre chef, ça fait un peu traite des blanches. Le vioque qui a du pognon, inélégant. Mais à consulter mes collègues des colonnes, les mâles en mal de compagnie, autant que sur leurs charmes virils, insistent sur leurs moyens financiers. Il faut croire la gent femelle intéressée. Veuf, pas la peine d'insister, crève les yeux, le cœur, la vraie vérité, l'écrasante, la supplicante, la quotidienne, qui m'a jeté à genoux, obligé à passer l'annonce. Curriculum réduit, mais honnête. *JF 25-45*, si je m'étais écouté, j'aurais mis 25-35, j'ai entendu la voix de mes filles, *Daddy, be reasonable*, je me suis remémoré le chapelet de mes récents désastres, je me suis rappelé le pedigree de mes concurrents, j'ai rajouté une décennie de rallonge. *Jolie, cultivée, aimant littérature*, sine qua non. *Photo*, dépistage indispensable. *Relat. dur.*, mon unique désir, mon vœu ultime.

J'ai minutieusement concocté mon petit chef-d'œuvre de prose moderne. Pas du Bossuet ni du Chateaubriand, à notre époque, on ne fait plus dans la période. Il faut faire vite, bref, sec. A la seconde, du tac au tac, la tactique. Droit au but, j'ai mis le texte sous enveloppe, avec le chèque. Début février 89, j'ai jeté la bouteille à la mer. Et puis, j'ai oublié, repris mes cours, mon train de non-vie, je me suis perdu à nouveau dans ma maigrichonne existence. A la va-comme-je-te-pousse des heures exsangues. Jusqu'aux ensevelissements bénis du sommeil. Fin février, mon annonce est sortie dans *le Nouvel Obs*, noyée parmi le fourmillement des propositions galantes, coincée entre *Bel Hom prof. lib ch. H. 28-40* et *Grand bel homme 45 a., 1,85 m, tempes argentées, réussite accomplie ds le monde des affaires*, un peu plus bas il y avait aussi *H. 40 a. 1,76 m, mince ht niv., humour, charme insolite, solide, ch. jolie déesse jeune*. Ça m'a mis très mal à l'aise, pris dans le peloton de la quarantaine. Pas à ma place, mes 57 ans affichés détonent. Mes 60 cachés explosent. Ça m'expulse au fin fond de la vieillesse. Tous, grands, beaux, minces, des réussites accomplies : simplement, dans leurs amours, des échecs. Ils friment, mais ne savent plus à quel sein se vouer. Eux et moi, ça en commun, ça nous rapproche. Nous sommes tous d'impeccables succès professionnels, construits sur des faillites vitales. *Jolie déesse jeune*: je n'en demande pas tant, je me contenterais d'une mortelle. Je ne suis ni un demi-dieu ni un satyre. Une femme, rien qu'une femme, mais toute une femme. Avec de vrais cheveux, longs, courts, bouclés, nattés, m'en moque, comme de la couleur. Et ce regard, ce sourire, cette voix, cette façon de parler, de rire. Qui ne sont que de femme. Leur apanage, leur panache, à elles. Moi, je ne peux pas vivre

sans. Une femme n'est pas pour moi une raison de vivre, c'est ma moitié d'existence. Pas besoin de déesse, connard. Seulement, ces brigades de quadragénaires autour de moi en rangs d'imprimerie serrés, par régiments compacts, grands et beaux, me fichent la trouille. Des jours et des jours sont passés, pas un signe, pas une réponse. Je suis plus triste qu'humilié. Décidément, *l'universitaire écrivain connu 57 a* ne fait pas recette. Dans le genre, il m'aurait fallu une belle guerre, 39-40, médaille militaire, médaille de la Résistance, mieux dans le tableau, bien plus viril. Mais il aurait fallu encore alourdir l'âge. Ces distinctions se trouvent plus souvent parmi les notices nécrologiques que dans la section rencontres.

J'ai fini par n'y plus penser. Presque. Le samedi 11 mars, en rentrant chez moi l'après-midi, sans les avoir remarquées dans la demi-obscurité du vestibule, j'ai buté contre deux volumineuses enveloppes. Déposées sur le pas de ma porte. Comment elles sont arrivées jusque-là, mystère. Elles n'ont pas été délivrées avec le courrier du matin. Il devait être près de cinq heures. Je me suis demandé ce que pouvaient bien être ces enveloppes. Parfois, des étudiants me font le coup avec des devoirs en retard. Je les retrouve sur mon paillason. J'ai ramassé les enveloppes, sans indication d'adresse, je suis rentré chez moi, je me suis installé au grand bureau du salon, le Louis-Philippe. Royalement assis, j'ai pris un des deux paquets, l'ai tâté sans me hâter, et puis, d'un coup de coupe-papier, j'ai tranché la question. Une pluie de lettres s'est soudain étalée sur le cuir gaufré, des dizaines, toutes avec la même adresse, Régie Obs, ref. 368 92, 19 rue Tiquetonne. Je suis resté abasourdi, éberlué. Jamais vu autant de missives s'entasser soudain sur mon bureau. Quand j'ai aussitôt ouvert la seconde enveloppe, nouvelle avalanche. Je suis perdu dans ce pêle-mêle, ce mélémélo me donne le vertige. Je n'aurais jamais espéré, neuf ou dix réponses, je me serais estimé content. Cet amoncellement me laisse pantois, bouche bée. Béat, aussi, bien sûr. Pas peu fier d'avoir reçu tant de réponses. Je me croyais un dinosaure: apparemment, il y a de nombreuses paléontologues. De longs instants, ce fouillis m'assaille, j'ai le crâne qui tourbillonne. Il est temps de dépouiller ce courrier, de me mettre à l'œuvre, à lire. Puisqu'on m'écrit. Avant de commencer, machinalement, j'ai voulu compter les lettres. Stupeur. J'en ai reçu 68. Je les ai immédiatement appelées : *mes 68*. Ça va me révolutionner l'existence.

D'abord, la tête m'a tourné. Ensuite, ça m'est monté à la tête. Maintenant, la tête, il s'agit de l'avoir sur les deux épaules. Je ne peux pas me mettre à aimer soixante-huit femmes. C'est au-dessus de mes moyens. Je n'en cherche qu'une. Le problème, elle se dissimule dans la masse. Pour la trouver, il faut une écoute attentive. J'ai besoin d'ordre et méthode.

Formation ou déformation professionnelle, je mets un crayon sur la table, pour prendre des notes. J'ouvre la première lettre qui me tombe sous la main.

Très intéressée, intriguée, excitée par votre annonce, je me permets d'y répondre et de me présenter avec brièveté et lucidité. 45 ans, divorcée, passionnée (c'est un euphémisme) par la Vie et les Arts - prix de piano et capésienne, j'enseigne avec ardeur la musique dans un grand lycée.

La photo n'est pas mal, mais 45 ans c'est déjà la limite d'âge. Après, la retraite. Je marque : *à garder pour plus tard, au cas où*. J'ouvre la suivante : moins de 40, réplique en six lignes, numéro de téléphone. Trop elliptique, j'élimine.

Psychanalyste et professeur, 36 ans, blonde, aimerais vous rencontrer, et qui sait... A bientôt.

Succinct, sans photo. Je passe. Encore une analyste, et puis une autre. Décidément, à force d'être assises derrière leur divan, elles sont seules au lit. 43 ans, photo, jolie.

Nous pourrions nous dire trois mots de nos paysages présents (passés), et (à venir?), ceux de la réalité et les autres...

Je la mets sur une liste d'attente, la garde en réserve. Psychanalystes, je suis un peu réservé. Déjà, du temps de Rachel, on s'était entre-dévoré les rêves au réveil, entre-déchiré les fantasmes le soir : en fait de paysages, elle m'avait fait voir du pays. Je tire du tas une autre enveloppe.

J'ai 37 ans, « on » me dit jolie, intelligente, fine et le reste. Je prépare une agrégation d'Arts Plastiques, j'ai une licence et maîtrise de lettres et l'amour de la vie... et vous? Pourquoi avoir recouru aux annonces du Nouvel *Observateur* : La « notoriété » est-elle un

passerport pour la solitude?

Question pertinente, photo concluante, je la place d'office parmi les admissibles. L'écrit est très important, mais comme pour tout concours, l'oral décide. Un thème semble dominer : l'étonnement.

Jeune (moyennement : 38 ans), jolie mais seule, je lis fréquemment ces annonces. La vôtre m'étonne. Connu, universitaire: vos possibilités de rencontres paraissent grandes. Ne serait-ce pas une accumulation de matériaux que vous entreprenez, matière à une nouvelle production littéraire?

Astucieux, mais sans photo. Et puis, Dijon, trop loin. Je ne peux pas prospector la France entière. Dommage pour une fort appétissante journaliste lyonnaise. Une aimable Alsacienne. Une correspondante des Antilles. Je ne peux pas galoper aux antipodes. Il y en a qui s'amuse à me faire marcher.

Votre annonce laisse entendre que vous êtes joli, cultivé, aimant la littérature, et que de surcroît vous êtes jeune. Aussi, je m'empresse de vous dire que je suis rare, belle, intelligente et surtout très très féminine.

Si j'étais sociologue, il y aurait toute une étude à faire. Qui répond à ces annonces. Certaines correspondantes s'excusent de leur gaucherie, c'est la première fois. D'autres avouent qu'elles passent elles-mêmes des annonces. Situation personnelle : variable. Des veuves, des divorcées, des célibataires. Avec enfants, petits, grands, sans. Origine sociale : beaucoup de profs de lycée, en fac aussi, lettres et sciences, professions libérales, édition, des psys, une femme peintre, une décoratrice, une chirurgienne, une dentiste. Naturellement, nombre de provinciales qui s'ennuient dans leurs chaumières. Mais des femmes très actives aussi, dans leur appartement parisien. Il y en a même une qui m'a offert un château, pas en Espagne, en Ile-de-France. Monument classé, historique. Dommage, pas eu de chance avec moi : je n'ai aucun instinct de propriétaire, je ne possède rien en propre. Pas même une identité. Je ne suis ni sociologue ni psychologue, je ne fais aucune étude, simplement du cas par cas très attentif, intéressé. Un

point me frappe : ce n'est pas à moi qu'on s'adresse, c'est à l' « écrivain ».

45 a, brune (1,65 m), divorcée, cultivée, je serais heureuse de rencontrer un écrivain.

Voilà. Clair et net.

Vous m'intriguez : si vous êtes connu, je vous connais.

Raisonnement impeccable. Cela intrigue, mais cela aussi effarouche.

Monsieur l'écrivain connu, je viens de lire votre annonce et aimerais vraiment beaucoup vous rencontrer. Je me sens un peu intimidée.

Cela aguiche, mais cela également agace. On dit fort bien : irriter la curiosité.

La seule chose qui me gêne, dans votre annonce, c'est ce « connu ». Pas le fait que vous soyez connu, mais le fait que vous ayez cru bon devoir le mentionner. Miroir aux alouettes ou miroir tout court? A part ça, je n'ai jamais été amoureuse que d'écrivains dans ma vie; à tout hasard, j'essaie.

Moi aussi. Nous sommes tous, là, ensemble, séparément, à essayer.

J'ai passé deux soirées entières à lire ces lettres, à dépouiller mon courrier du cœur. Le mien, qui au début battait si vite, a eu le temps de s'apaiser. J'ai fait un tri. Les photos en ont opéré un, tout de suite. L'absence de photos aussi. Et puis, le style. Il y avait des missives fort bien tournées, d'autres hâtives ou banales. Dans ce domaine, j'ai toujours été sensible aux formes. Et à l'âge. 25-45 : j'avais mis des poteaux indicateurs, délimité mes frontières. Plus de la moitié des réponses étaient à la limite de mes bornes. Et au-delà. Je les ai remises dans un tiroir, pour plus tard. Lorsque je serais

devenu raisonnable. Les dernières semaines à New York auraient dû me servir de leçon. L'âge, on me l'avait bien fait sentir, on me l'avait copieusement jeté au visage. L'automne dernier, à Paris, mes frotti-frotta avec des gamines auraient dû radicalement me guérir de mes prurits de jouvencelles. Indécrottable, je suis impitoyable. A moi-même. A faire pitié. J'en ai honte. Ce que je range dans un tiroir, ce que je mets au rebut, c'est moi. Ma fin de vie, des jours tranquilles, vieillir paisible. Au lieu de m'incliner devant l'inévitable, je suis mes inclinations. Où qu'elles me mènent. A ma perte. Je le sais, le sens. Je n'y peux rien. Je dois boire ma folie jusqu'à la lie. Et crever seul. Comme un chien, dans ma niche déserte. A l'abandon. Mon appartement cimetière, ma chambre caveau, à mon dernier souffle, plus personne. Les rombières que je rejette dans mon tiroir, elles m'allongent dans mon cercueil.

Naturellement, d'instinct, sur l'instant, malgré prémonitions, admonitions, oburgations, j'ai foncé sur la plus jeune. Et, sur la grande photo, jolie.

Quelle drôle d'idée j'ai eu d'entourer ces quelques lignes, y répondre est encore plus saugrenu : curiosité de la vie ou désespérance?

Je m'appelle Brigitte, je n'ai que 23 ans, mais j'aspire à la quarantaine et n'apprécie en général que les gens bien plus âgés que moi. Je préparais l'agrég. de lettres cette année, mais j'ai changé brutalement de parcours et désire aller dans le sens de ma passion de toujours : le théâtre... Je ne sais ce que me réserve la vie, mais je l'aime quand elle m'étonne!

Sur les quais de la Seine, appuyée contre un lampadaire, élançée, dans son long manteau, le cou négligemment entouré d'une écharpe, elle a une mince, fraîche frimousse, avec des cheveux noirs en cascade jusqu'aux épaules. 23 ans, agrégative, théâtre, tope là. Et hop, je commence par elle. Je me sens ragaillard. J'offre une carcasse vieillissante, il y a encore, à l'aube d'une vie, de la demande. Tout guilleret. Mon désir est moins monstrueux, s'il existe un désir réciproque. Un mot de mon psy me revient soudain, on a des fragments de séances qui surgissent de but en blanc, des années après, dans la tête. Déjà, à la quarantaine, je m'inquiétais pour mes vieux jours, Akeret, d'un ton d'oracle, laisse tomber la sentence, *there will always be those who have developmental problems with their fathers*. Verdict, je suis acquitté. Quitte pour la peur. Cette lettre me décoince. S'il y a des hommes qui cherchent des filles, il y a des femmes qui veulent des pères. On peut s'entendre. Pour mieux s'entendre, je décroche mon

téléphone. Au bout du fil, une surprise étouffée, *ah! c'est vous*, un court silence, et puis une voix jeune, un peu gouailleuse, bien timbrée, *au fait, c'est qui, vous?* Me fait drôle, à mon tour de lever le masque, je dois décliner mon nom : l'« écrivain connu », si on ne connaît pas, si on n'en a jamais ouï parler, il a bonne mine. Je dis, Serge *Doubrovsky*, *ça vous rappelle quelque chose? Éclat de rire, ça, par exemple, j'ai votre Corneille en face de moi sur l'étagère.* Glace aussitôt brisée, on parle à bâtons rompus. Elle dit, *on a «le Cid» à l'agrègue*, d'un coup j'ai Chimène en ligne, je redeviens Rodrigue, je perds en une seconde un quart de siècle. Lorsque j'écrivais encore à la main, des centaines et des centaines de feuillets raturés se baladent entre mes paupières, des années de travail. Premier contact par mon premier livre. Je garde pour lui une tendresse lointaine. Il me redonne mes impétuosités d'antan. Je prends rendez-vous avec fougue. A l'entrée du théâtre de Chaillot, 14 mars, 19 h 30. *Va, cours, vole et nous venge*, j'accours, j'ai des ailes d'écolier. Cœur battant, première rencontre. La voilà, longue silhouette, déjà arrivée, dans le hall, à m'attendre, sans manteau, en veste marron, un peu grêle, grelottante. Je m'approche d'un pas preste, à moi de la réchauffer. Svelte, la ligne minceur, grande, même trop, me rattrape presque, le nez légèrement busqué, peau de pêche des joues roses, avec de larges prunelles sombres, nous avons traversé la place jusqu'à la plus proche brasserie. Maintenant assis l'un en face de l'autre, pas en chiens de faïence, non. Gaiement, nous conversons. Quand même, je suis mal à l'aise. Une drôle de situation, je n'ai pas l'habitude. Je n'ai jamais recruté par annonce. J'ai toujours racolé en direct, au vu et au su. Surgie du néant, elle suce sa menthe. Des signes perdus parmi les lignes, dans le fouillis des colonnes, une abstraction pure. Soudain, une vague de lettres qui déferle. Soudain, une lettre se matérialise : devant moi, quelqu'un. Qui n'est pas mal de sa personne. Agréable à regarder, à entretenir. Une sorte de miracle.

Double éclosion. Quelqu'un qui ne sort pas seulement d'une lettre, mais d'une photo. Tout aussi extraordinaire, l'être vivant jailli du papier glacé. Curieuse expérience, elle me frappe : Brigitte ressemble un peu à son image, et elle est complètement différente. J'avais demandé des photos pour avoir une première idée, pour faire un tri. Maintenant, m'intrigue. Des candidates, il en est qu'un simple coup d'oeil élimine. Sûr. Mais le rapport entre chair et cliché cloche. Certain. Lointain. Sur des plans, des planètes séparés. On regarde un vague ectoplasme, et puis brusquement, devant moi, je vois un extraterrestre. Brigitte débarque d'un arrière-monde. Heureusement, il est en partie le mien. Ça nous lie, ça permet de lier conversation. Comme détective des apparences sur film, je n'ai pas l'habitude, je suis novice, je m'y perds. Agrégative de lettres, fervente de littérature allemande, passion du théâtre, je m'y retrouve. La grande bringue intello et moi avons de quoi alimenter nos propos des heures.

Enseignement, nous avons en détail discuté. Renseignements, nous nous sommes communiqué nos fiches signalétiques, mis au fait de nos configurations familiales. Moi, mes deux filles, plus âgées qu'elle, à New York. Elle, ses parents, père peintre, mère peintre, ne pouvaient se voir en peinture. Son père l'a abandonnée dans son enfance. Élevée sans père, ne l'a retrouvé que déjà adulte, lui remarié. Sur le tard. Je l'ai emmenée dîner dans un petit restau du coin. En sortant, nous avons échangé quelques bécots. Je l'ai raccompagnée jusqu'à l'entrée du métro. La place du Trocadéro était vide, glaciale. En me quittant, elle m'a lancé un regard qui était loin d'être froid.

De mon côté, je suis reparti, longeant le Musée de l'Homme, ragaillardi, guilleret, un homme, j'en suis encore un, comme à la lecture de la lettre. L'image peut faire illusion, les mots ne trompent pas. Mignonne à voir. On devrait s'entendre. Je l'ai rappelée. Nous nous sommes revus. Je me suis vite habitué à ce long corps maigre, coiffé de sa toison brune, avec des afflux subits de tendresse dans des moues de bouche, des éclairs d'yeux. Vorace, avide de vie, dès le dimanche, je l'ai invitée à dîner dans un des bons restaurants de son quartier, place des Vosges. Rien qu'à la regarder manger, on aperçoit comme elle se jette sur l'existence. Elle y mord à belles dents, ardente. Comme on découvre ses canines, ça révèle. Brigitte a un solide appétit. Je l'ai raccompagnée, bras serré, très serré autour de sa taille, jusqu'à son appartement étroit partagé avec une amie. En rasant les façades vétustes du Marais, on s'est plusieurs fois arrêtés pour de longues étreintes. Étrangement, elle avait, après, ses grands yeux noirs emplis de larmes. Un soir, elle est venue dîner chez moi. Plus tard, nous nous sommes allongés sur mon lit, j'ai déboutonné son chemisier, dégrafé son soutien-gorge, je lui ai caressé les seins. Plus bas que la ceinture, elle a refusé de s'ouvrir. Je n'ai pas insisté. Je n'avais pas vraiment envie. Nos rapports sont restés chastes. Par un bel après-midi ensoleillé, je l'ai emmenée faire ma promenade favorite, rituelle, sur la terrasse de Saint-Germain. Main dans la main, les yeux aux lointains, nous avons parcouru à pas lents les allées aériennes. En retour, très introduite en ces milieux, elle m'a fait pénétrer dans les théâtres, dans les coulisses, à Neuilly un soir on a vu la *Fausse Suivante*, la pièce était montée par des amis, elle connaissait le metteur en scène, après nous avons bavardé en compagnie des acteurs. Avec Brigitte, j'ai eu mon marivaudage. Impérieuse, impétueuse, sans cesse en action, en désir. Son rythme, c'est trois quatre pièces minimum par semaine. Après les soirées théâtrales tardives, éveils matinaux, pour les études. Dans la journée, elle case le travail à la télé. Pour boucler les fins de mois, elle donne aussi des leçons privées en fin de semaine. Elle lit aussi, beaucoup. Quand, je ne sais pas. Je n'arrive pas à deviner par quel interstice du temps elle glisse l'œil de la lecture. Si je l'appelle à son bureau, on répond, *Brigitte est déjà partie*.

Ou *elle est en réunion*. Insaisissable. Elle trotte toujours déjà ailleurs. Si j'appelle chez elle, je tombe invariablement sur son répondeur, je laisse un message. Le message est clair. A onze heures, la sonnerie retentit, je me précipite dans mon bureau, la voix claironnante, *Serge, que fais-tu*, je dis, *rien à cette heure*, elle réplique, *c'est ça le malheur, avec toi, tu ne fais rien*, elle en fait trop, Brigitte m'épuise rien qu'à la suivre vingt-quatre heures par la pensée, je suis éreinté. Pas une fois, elle ne m'a mentionné mon âge. Le sien me harcèle, je suis à bout de souffle, vingt-trois ans, je ne peux pas tenir la piste. Trente-sept ans de différence, cela commence, même pour moi, à peser beaucoup. Brigitte, en fantasme, est parfaite : intelligente, cultivée, dynamique, juste ce qu'il me faut. Seulement, le fantasme est volatil. La réalité est plus lourde, parfois accablante. De plus, dans le domaine d'Éros, elle a son propre écheveau de complexes. Très prononcés. Une attitude envers les choses du sexe très ambiguë, ambivalente. Une sorte de peur installée au plus profond de sa cervelle, de ses entrailles. Si j'ajoute ses complexes aux miens, ça devient trop compliqué. Moi, je n'ai qu'un seul désir : n'être plus seul. Elle est toujours de sortie. Pour moi, fini, les aventures haletantes, les courses folles de rues en rues. Terminé, les errances ébouriffées à travers les monts de Vénus. Repos, paix, j'ai l'âge enfin du conjungo tranquille. J'ai attendu longtemps, mais enfin j'y suis. Je rêve de soirées matrimoniales sans heurts, d'accouplements, de temps à autre, dodus et discrets. J'ai tellement eu du torrentiel, du torride dans ma vie, maintenant je voudrais du chaud, je me contenterais parfois du tiède. Me maintenir au bain-marie, au bain-mariage. Climat tempéré. Brigitte, elle pète le feu, elle est tout feu tout flamme, sans cesse elle brûle le pavé, elle brûle la chandelle par les deux bouts, elle bout d'ardeurs si multiples, elle a beau être très pudique, une fille incendiaire. Et moi, je suis un homme en cendres. Presque, pas encore tout à fait. Encore en moi un peu de braise, de baise. Mais il ne faut pas me demander des éruptions.

Quatre soirs par semaine au théâtre, une soirée de-ci de-là en tête à tête entre deux portes, cela ne faisait pas mon compte. Tendre, je n'ai pas menti dans mon annonce, Brigitte l'était, *relat. dur.*, Brigitte aussi aurait pu l'être, *veuf*, la pierre d'achoppement, la pierre tombale, le mot le plus vrai, le plus terrible. Deux ans que je suis une plaie béante, une fosse ouverte. Qu'on me rebouche. A bouche. Tête-à-tête sans trêve. Corps accord. Vous me direz : mais alors, pourquoi, sur vos soixante-huit réponses, avez-vous couru tout droit sur la plus jeune, sur la toquée de 23 ans ? Vous, le sinoque. Il y avait également deux trois autres candidates de vingt-six vingt-sept ans, je les ai aussi appelées, j'avoue. D'emblée. Assistantes de fac, l'une à Nancy, l'autre à Lille, l'une avec enfant, l'autre sans. Une troisième, jolie, inculte, infirmière, croupissant dans sa banlieue loubarde. J'ai vite fait le tour des moins de trente, je tire un trait. Là encore, vous me direz : Alice aurait pu

vous suffire, et Agathe, et vos Américaines d'outre-océan. Quand apprendrez-vous votre leçon, Professeur? Je sais, je reconnais, c'est ma folie. J'ai un vice de construction dans mes fantasmes. Mon éros est bâti tout de travers. Le cours de ma libido est détourné vers les mineures. Pendant quarante ans, et deux mariages, j'ai eu l'œdipe étiqueté : *Fils*. Maintenant : *Père*. Je sais, je reconnais, je joue perdant. J'arrête le jeu, j'ai décidé d'être raisonnable. Je vais désormais bon gré mal gré obéir au principe de réalité. Le temps presse, sur soixante-huit lettres, la vingtaine que j'ai retenue exige beaucoup de travail, de patience. Il faut de l'organisation. D'abord, contact téléphonique. Si satisfaisant, rendez-vous, peut varier, six à sept, sept à huit. Plus tard, le soir, dîner, ce n'est pas pour les appelées, c'est déjà pour les élues. J'installe mes quartiers généraux : brasserie Lecoq, place du Trocadéro, ou premier étage du Flore. Je m'aperçois vite : il faut du loisir et de l'argent. Les séances au café coûtent autant que les séances d'analyse : les conversations y reviennent un peu au même. De fait, les débits publics parisiens sont une exploitation éhontée. Toute honte bue, je commande un quart Vittel et un verre de vin pour quatre-vingts francs. A la seconde tournée, on atteint les tarifs thérapeutiques. Deux portos, on les dépasse. Il faut aussi de la méthode : chaque jour, coups de téléphone explorateurs, *c'est moi l'écrivain, ah bon, celui qui a mis l'annonce*. Parfois, la voix a l'air intéressée, curieuse. D'autres fois, j'ai trop attendu, l'attention s'est dissipée, j'entends qu'on bâille. Dresser des listes en ordre d'appel. Ce n'est pas tout de se rencontrer : il faut aussi se reconnaître. Moi, je connais, plus ou moins fidèlement, les visages. Mes invitées ignorent le mien. J'ai donc imaginé un truc commode : sur la table du café choisi, je dispose un volume de mon dernier livre, *Autobiographiques*. Ç'a beau être un bouquin de critique, le titre est de circonstance. Mardi, six heures, Flore. Mercredi, sept heures, Lecoq. Il y en a qui ont leurs repaires à elles, veulent pas en démordre. Une m'a attiré dans un bar, le Winston Churchill, près de l'Étoile, en bas il faisait si sombre, je n'ai pas vu son visage, j'ai entendu ses propos. Cela m'a suffi, je n'ai pas poussé l'enquête plus loin. Nous n'avons pas pris d'autre rendez-vous. En ressortant au jour, je me suis aperçu qu'elle était, en fait, très jolie. Trop tard. Au début, quand j'ai reçu ces réponses, j'ai cru à une partie de plaisir. C'est la chiourme, de véritables travaux forcés. Faire du forçing. J'accélère. Courrier reçu *Régie Obs* samedi 11 mars. Mardi 14, Brigitte. Mercredi 15, 8 heures, Flore : Françoise. Samedi 18, 19 heures, Lecoq : Martine. Dimanche 19, 15 h 45, Flore : Gilberte. 8 heures, Brigitte, chez Coconnas. Mercredi 22, 7 heures un quart. Décision raisonnable : Blanche, 42 ans, habite une rue voisine, tabac d'à côté. Des propos très détendus, étendus, jusqu'à la fermeture. Pas concluant. Autre décision raisonnable : une analyste, 42 ans, rendez-vous la veille, mardi. Dernière minute, partie remise, son fils a eu un accident de bicyclette. Je croyais pédaler dans l'huile, je pédale dans la choucroute. Une galère. Je ne suis pas en vacances, j'ai mon enseignement à

assurer. Entre mes trois cours, je cours. A droite et à gauche, je joue aux quatre coins. Passer en un instant d'un rôle à l'autre donne le tournis. L'entreprise commence à devenir vertigineuse. Je vois Brigitte, j'en soupèse d'autres. Parfois, j'en arrive à soupirer. Un soupirant à tout venant, à la vavite, je m'essouffle. Bientôt, je risque d'être à bout. Le plus souvent, les personnes rencontrées sont polies, trop. On parle des heures, quand on n'a plus rien à se dire. Il arrive qu'on tombe sur un bec. Il y en a une, 37 ans, pas mal sur photo et de visage, elle n'a sans doute guère apprécié le mien. Au terme d'à peine vingt minutes, elle s'agite, elle a des amis à voir, un besoin urgent, elle se lève, la voilà partie. Je reste avec les consommations intactes, et la note. La gêne, la honte de moi sur le cœur. Annonceur pour dames, assurément, ce n'est pas un métier facile.

Au début, j'ai été tout transporté. L'élan retombe, l'enthousiasme diminue, mon ardeur se refroidit. Naturel. Quand on reçoit sur le crâne une telle masse de courrier, ça laisse pantois, pantelant, ces hordes d'égéries qui s'offrent, sur quatre pages ou en trois lignes, sautent sur vous, photo en main, hors des enveloppes, on en demeure abasourdi, échevelé. Ces appels en zigzag vous tiraillent dans tous les sens. On perd le nord. Normal. L'imagination se réveille, se secoue, s'emballe, elle fait feu des quatre fers. La mienne galope. Depuis des jours et des jours je cavale, de café en café, de femme en femme. Je commence à être fourbu. En parcourant tout ce courrier, chasse à courre, je me voyais déjà en selle. La grande chevauchée des amours, j'enfourche mon dada. *Daddy, be reasonable*, écho de conscience, mon surmoi n'est pas parental, il est filial, voix de mes filles, lointaine, retentit. J'avoue, je n'ai pas été raisonnable. A peine, par mauvaise conscience, un peu. Très peu. 25-45, j'aurais dû sélectionner la tranche d'âge supérieure, en faire l'exploration systématique. A la place, je la remise dans un tiroir. Je me jette sur la plus jeune. Ma maladie. Descendre le cours de la vie, le fil des ans, pour moi, c'est à contrecœur, à contre-courant. L'impulsion irrésistible qui m'entraîne, toujours le trajet inverse, retour à la source, ma trempette de jouvencelle. Je joue l'éternel trompe-la-mort. Ça ne trompe personne, surtout pas moi. Je veux abolir le temps, mais le temps aura ma peau. Déjà, il la tavelle de partout, il la dévore. Je me sens mal dedans. J'éprouve un pénible malaise. Je m'agite sans rime ni raison, je cours à tort et à travers. Je me donne tout à fait tort. C'est mon travers. Après New York, Paris. A la longue, il me sera fatal. Je signe moi-même mon arrêt de mort. Étouffant dignité, orgueil, surmontant révolte, répugnance, je passe une annonce. Je me disais : je n'ai pas le choix. Tirage au sort, ma loterie, j'ai soixante-huit choix. Je fais sans cesse le mauvais, je choisis l'absurde. Toujours tiré, attiré vers le bas : résultat, je suis abattu. Cette course folle de quart Vittel en porto, à toute vitesse, me démoralise. Je voudrais tant toucher au port. Je suis en rade. Une vieille

âme en peine, en panne. A la recherche d'un corps tout neuf. Risible, je suis un cas désespéré, grotesque. Qu'une solution, qu'une chose à faire, qu'une résolution : je vais me rasseoir à mon bureau, cerveau rassis, rouvrir le tiroir aux rombières, reprendre la liste des mémés, 25-45, promis, juré, je ne jeterai pas un regard au-dessous de quarante. Fini, de rêver aux nénés, aux nanas. Il me faut une nounou.

Flapi, affalé sur le bureau ministre du salon, je m'administre une gifle mentale. Je me redresse sur mon séant. C'est décidé, je recommence à zéro. Le destin est une arithmétique des plaisirs, acérée à la façon d'un couperet. A soixante, je jongle avec vingt, badine avec trente. On ne badine pas avec les chiffres, ils sont mortels. A moi de savoir si je veux vivre. Statistiquement, les hommes en ont jusqu'à soixante-douze. J'ai un peu plus d'une décennie, le dos au mur, il me reste un bout de chemin. J'agis comme si l'espace des folies m'était à l'infini ouvert. Ce n'est plus possible. Je me prépare à ouvrir le tiroir. Le deuxième sur ma droite, des dizaines d'enveloppes, je vais fouiller dans mes archives. Il est temps de devenir archéologue. J'esquisse le geste, ma main descend. Mes doigts touchent le bouton rond, je m'arrête. Une pensée m'est soudain venue, s'est insidieusement insinuée. Une dernière chance, une dernière fois. Je m'accorde une ultime grâce. LA LETTRE. Je l'avais tout de suite remarquée. J'avais aussitôt eu envie. Pourquoi me suis-je retenu, n'ai-je pas fait signe à la seconde. Pourquoi ne me suis-je pas précipité. Je ne sais pas. Souvent, on se surprend soi-même. Je suis surpris. Peut-être l'ai-je d'instinct gardée en réserve. Pour la bonne bouche. Au lieu d'ouvrir le tiroir raisonnable, je me suis levé, j'ai été chercher dans la commode du salon la grande enveloppe où j'ai rangé les tentations extravagantes. Je ressors la vingtaine de lettres, lues et relues, commentées. Un prof, formation, déformation professionnelle, met des notes. Sur chaque enveloppe, je retrouve quelques lignes au crayon. Pour mémoire, surnageant dans le raz de marée épistolaire, j'ai inscrit prénoms, âge, qualités, les détails frappants. Pour m'y retrouver. Je retrouve la lettre. Je constate. Dans la litanie des prénoms, la ribambelle des Camille, des Gilberte, des Marie, des Nicole, des Roberte, un seul prénom, rien qu'un seul, le sien, est écrit en capitales. A côté, brève notation: *33 ans, blonde, pas mal, reste imprécis*. Il est temps de préciser. Ces capitales, curieux, quand même. Essentiel. Pourquoi ne l'ai-je pas instantanément appelée, mystère. Je joue ici ma dernière carte. De l'enveloppe grise, j'extrais deux lettres : deux feuillets rédigés à la main, à l'encre bleue, un C.V. tapé à la machine. Et une photo. Je regarde de nouveau la photo. Je scrute. Le photomaton n'est jamais très esthétique. Quand on entre dans une cabine à dix francs, on n'en ressort pas pin-up. Ce qui ressort, instantanément, est une extrême jeunesse. 33 ans avoués, elle en paraît à peine 25. Ses yeux, ses cheveux, son sourire me frappent,

séparément, en un tout indissociable. Ses yeux bleus ont une fixité douce et ferme, intense, ils vous regardent droit dans les yeux, mais rien d'inquisitorial, une sollicitation, sans doute, teintée d'ironie. Le visage s'éclaire d'une lueur, comme un espoir, une attente, un appel, discrets, inquiets. Elle a les lèvres charnues, le bas du menton resserré, le nez fort, entre les sillons des joues. Son sourire, qui soutient toute l'expression de sa figure, est à la fois détendu et entendu. Un tricot très simple à rayures blanches lui dégage le cou. Mes yeux caressent les cheveux blonds, longs, qui encadrent le visage et tombent jusqu'à l'encolure. Un blond très clair, presque blanc. Une erreur technique d'impression lui fait comme une barre châtain, une frange sombre au-dessus du front, qui contraste avec le reste de sa chevelure. Charmante, elle a d'emblée un visage attirant. Sûrement pas une beauté genre Hollywood. Je reste quand même un peu méfiant. Mon expérience récente m'a appris qu'il y a aussi loin parfois de la photo au réel que de la coupe aux lèvres. Si j'ai mis son prénom en majuscules sur l'enveloppe, bien sûr, c'est à cause de la photo, mais autant, plus, à cause de la lettre.

ce mercredi 8 mars 1989

«Universitaire, écrivain connu, bien physiquement, tendre, etc., etc.
» C'est trop. Beaucoup trop. Beaucoup trop pour être honnête, comme dirait l'autre.

Voilà pas mal de temps que par distraction, désœuvrement, enfin je ne sais pas, je m'amuse à jeter un regard distrait et discret sur les annonces du *Nouvel Obs*.

Et puis là, sans doute les cinquante-sept ans, sans doute ma curiosité, sans doute - bah! allez savoir quoi —, j'ai eu envie de répondre. Immédiatement.

Problème. C'est la première fois de ma vie que je réponds à ce genre d'annonces. N'en connais pas trop les us et coutumes.

« Écrivain connu ». Ça, c'est terrible. Terriblement intimidant. Pas tant d'ailleurs qu'il soit connu, cet écrivain, mais bien plutôt qu'il le précise.

Que peut raconter une jeune femme totalement inconnue à un écrivain connu. Que dit-on dans ces lettres adressées à des inconnus, même s'ils sont des écrivains connus. On tente d'accrocher peut-être. Mais alors de quelle pâte doit être fait l'appât. Physique, esthétique : mensurations, couleur des yeux, peau, etc. A moins que pour un intellectuel il faille ferrer études, C.V. et vie. Faut-il taper dans un tout autre domaine. Réciter un poème. Raconter une anecdote, un souvenir

de vacances. Une émotion?

Je n'en sais trop rien, moi.

Dans le doute, je préfère m'abstenir, voilà. Me contenterai de dire mon nom. Je m'appelle C'est là mon prénom. Que cela dure depuis 33 ans. Que j'entrepris jadis de longues études. Qu'un grand chagrin d'amour (on n'en meurt plus de ces choses-là, à notre époque, paraît-il, et pourtant) vint interrompre. Que depuis, à défaut de créer, j'ai mis au monde un enfant. Et la vie continue. Tranquille. Un peu privée d'âme. C'est tout. C'est son seul défaut. Mais il est de taille. Et puisque aussi bien il faut envoyer une photo (ainsi donc l'habit ferait le moine finalement?), je joins la première photomaton qui me tombe sous la main. Tant pis pour la qualité. J'ai aussi un téléphone Et je suis aussi parfois très timide. Voilà. Cette fois je n'en dirai pas plus.

Enfin, quand même, préciser qu'il y a une dizaine d'années, j'ai eu une brève et bien bouleversante histoire avec un écrivain réellement connu, lui. Il avait pour nom René Fallet. Que son souvenir vient encore, souvent, tarauder mes pensées. Alors, peut-être, après tout, c'est cet « écrivain connu » qui m'a fait prendre stylo et papier pour répondre.

Marrant tout ça. Si on peut dire.

Dites-moi. Si cela vous dit. Bien sûr.

Dans son ton, il y a tout de suite quelque chose qui m'a retenu, accroché. Elle a de la patte. Elle ne se laisse pas épater. Parmi mon foisonnement de missives, il s'en trouvait forcément de convenues, de compassées. Ce n'est pas un reproche : répondre à un exhibitionnisme paradeur par un exhibitionnisme qui n'en soit pas le reflet, mais une réplique, n'est pas facile. Je ne crois pas, personnellement, que j'oserais répondre à une annonce. Je ne l'ai jamais fait. Je ne le ferai jamais. Ma blonde inconnue a une griffe, un style mordant. Elle ne s'en laisse pas conter par mon esbrouffe. J'ai été d'emblée sensible à son agressivité enjouée, à son aisance d'expression. Ses phrases courtes, saccadées. Un peu comme les miennes. A bien regarder, ce mot écrit d'un trait en dit long. C'est quand même à l' « écrivain connu », par l'intercession d'un autre écrivain, « réellement connu, lui » qu'elle s'adresse. Écrivain contre écrivain : puisqu'elle l'a aimé, fût-ce un moment, elle me jugera à son aune. J'ai d'avance en lui un rival. Complique les choses, mais les rend plus excitantes. Quant à cet « écrivain réellement connu, lui », je ne le connais pas, à peine, de nom. Cela ne veut

rien dire. J'ai des lacunes énormes dans mes lectures, des abîmes. Par curiosité, acquit de conscience, j'ai consulté le volume *Littérature XX^e siècle*, chez Nathan. René Fallet y figure parmi les écrivains populistes et argotiques, sous la houlette de Céline, avec Boudard, Frédéric Dard, Jean Vautrin. Il y a une autre section, plus sentimentale, où je le retrouve en compagnie de Madeleine Chapsal, de Chantal Chawaf, près de Jean Freustié. Moi-même, au milieu de la colonne d'en face, sous la rubrique, « la vie est un roman », je me découvre avec surprise au voisinage d'Angelo Rinaldi, qui me déteste. Les classifications sont parfois étranges, je devrai jeter un coup d'œil personnel sur l'œuvre de mon prédécesseur-intercesseur. D'ailleurs, à regarder d'encore plus près, l'histoire brève et bouleversante avec l'écrivain n'est que la moitié de l'histoire. L'autre, c'est qu'elle a mis un enfant au monde : « au lieu de créer ». Le curieux C.V. dactylographié, qu'elle a joint à sa lettre, précise : « écriture d'un ROMAN non publié (passionnée par la chose écrite) ». Si son désir rôde autour des écrivains, c'est qu'elle veut elle-même écrire. Elle cherche sans doute une autre fécondation, la spirituelle. J'ai connu cela il y a vingt ans avec Rachel. Registre différent, côté universitaire. Articles, livres savants : coucher, et puis accoucher. Balzac, Maupassant et le reste. Après, bonsoir. Nous n'en sommes pas encore là : nous ne nous sommes pas même rencontrés. Ces lignes, jetées à la hâte, forment une autobiographie en miniature. « Longues études, qu'un grand chagrin d'amour vint interrompre » : le C.V. indique cinq ans de médecine, les divers services hospitaliers. Deux ans de séjour en Australie. Assistante de direction d'une troupe de théâtre. Le cas est clair. Sans être grand clerc. Un enfant, mariée, malheureuse. « Vie tranquille », « un peu privée d'âme », si elle flirte avec les annonces, elle veut un supplément d'âme. Un petit additif. Du classique, treize annonces de ce genre à la douzaine. C'est mal lire. Quand on a interrompu cinq années d'études, sans les reprendre, par chagrin d'amour, on est évidemment une passionnée. A une tendresse aussi exigeante et vulnérable, le remède n'est pas un paisible commerce clandestin, un cinq à sept hygiénique : c'est une autre passion. Qu'elle le sache ou non, ça qu'elle cherche. Et peut-être, sans que je le sache, ça qui m'a fait un peu peur. Pourquoi je n'ai pas bondi sur elle la première. A première vue. Mariée, un enfant, passionnée : la combinaison est forte. Explosive. Les femmes mariées n'ont jamais été dans mes goûts ni dans mes cordes. Les gosses non plus. Les femmes, je les veux pour moi, tout seul, entières. Je rêve d'un amour sans partage.

Après cette inspection préparatoire, photo, lettre, sur mon bureau, ainsi remis en condition, j'ai décroché le téléphone. C'était un samedi soir, juste après être rentré chez moi de la brasserie, place du Trocadéro, où la Martine de 37 ans avait eu, au bout de vingt minutes, le besoin urgent de rejoindre des amis, se levant soudain, sans même tremper ses lèvres dans son verre,

tant ma poire blette avait dû la débecter. Les risques du métier, mais cela ne met pas nécessairement l'âme au beau. Envie d'un baume, d'une parole douce, après tout, à peine six semaines qu'Agathe m'a plaqué. J'ai le cœur et l'amour-propre encore tout endoloris. Brigitte est la gentillesse même, mais une copine de khâgne, une camarade de sortie. J'ai des besoins plus substantiels. Avec la blonde, au moins, la situation est nette : elle a René Fallet à faire revivre, moi, ma femme. Entre nous, deux morts à ressusciter.

Au bout du fil, j'ai été accueilli par un brouhaha lointain, une rumeur qui ronronnait dans l'appareil. Phrase désormais rituelle : « C'est moi l'écrivain... » Au début, j'étais un peu nerveux. J'ai pris une assurance tranquille. J'énonce un fait, on verra bien les conséquences. « Je regrette que nous ne puissions parler longtemps, une autre fois... » Elle m'explique, je tombe en plein dîner d'amis. J'ai dit, « je regrette aussi... » Elle a eu une inspiration subite, «écoutez, attendez une minute, je change de téléphone... » Quelques instants plus tard, la voix a reparu, a résonné, plus forte. Elle avait dû changer de pièce, le bruit de fond avait cessé. Soirée d'amis ou pas, nous avons échangé divers propos animés, nous avons fait connaissance pendant presque une heure. De mon Corneille, de mes romans, elle n'avait jamais entendu parler. Ce n'est pas grave, ce genre de lacune peut toujours sans mal se combler. Naturellement, je lui ai dit, « je vous offrirai mes livres ». C'est pour moi une entrée en matière normale, mes livres sont ma carte de visite. Une fois lus, je suis à prendre ou à laisser. Il y en a qui laissent, d'autres qui prennent, comprennent. Au fond, c'est simple. Mes écrits forment une ligne de partage : ceux qui aiment m'aiment, ceux qui n'aiment pas ne m'aiment pas. Telle est la rançon d'écrire sur soi. Si on s'offre, il y a demande ou refus. Comme l'hôtesse ne m'avait pas lu, nous sommes restés dans le champ vague des possibles. Ce que nous nous sommes dit exactement, je ne m'en souviens pas. Souvent, les paroles s'envolent, ce qui reste en moi, c'est la voix, la mélodie. Ça s'inscrit. Parce que je suis sourd, je n'entends pas toujours les mots, mais le chant demeure. Elle avait une voix très particulière, riche, changeante, souple, avec des modulations variées, des registres très différents, voix qui mue, remue. Parfois, une énonciation claire, de cristal, d'actrice, on se croirait sur les planches, elle joue de ses cordes vocales comme sur scène, vivace, folâtre, elle batifole avec aisance, provocation, parmi les phrases, elle a des formules qui claquent net, des répliques sans réplique, moi, je m'exprime de façon beaucoup plus terne, je suis plus neutre, surtout en terrain inconnu, je me surveille, elle, sa voix monte, descend, vibre, c'est la danse du corps, avec des gestes nobles, des inflexions d'aristocrate, mêlées curieusement, de temps à autre, d'érailllements canailles. Articulation impeccable, ponctuation souveraine, sa voix, une écriture sonore. Et puis, soudain, elle se perd, d'un coup défaille, s'assourdit, s'efface, ses mots s'étouffent, rentrés,

feutrés, elle chuchote, comme si elle se parlait à elle-même, tout bas murmure, à peine audible, je tends l'oreille pour entendre, brusquement de nouveau les sons éclatent, traversés du trille d'un rire enjôleur, ce soir-là, égayée par la réception en cours, elle avait des modulations joyeuses, enjouées, une voix de charme. Je suis très sensible, chez les femmes, à cet organe. Entre autres, mais particulièrement. Je me suis laissé aller à sa musique, bercé par ses inflexions, au bout de trois quarts d'heure, elle a dit, «je dois rejoindre mes invités ». J'ai répondu, « auparavant, je vous invite ». Pour elle, pas question du Flore ni de la brasserie Lecoq. Elle est d'emblée hors série. Un lointain écho m'est remonté du passé, lorsque j'habitais rue d'Ulm, à l'École Normale. Je lui propose : « Jeudi 23 mars, à 5 heures, au Rostand, rue Médicis. » Un café que j'affectionne, avec des box confortables, les grilles du Luxembourg, en face, et de vieux souvenirs.

Bizarres, les détails de la vie. Ce jour-là, avant d'aller à ce rendez-vous, j'ai décidé de passer d'abord chez mon éditeur. Entre elle et moi, dès le départ, il y a eu mon livre. La parution est encore lointaine, en septembre, mais tout se règle très tôt. J'ai été porter chez Grasset une esquisse pour le prière d'insérer. En ce domaine, l'éditeur a le dernier mot, mais j'aime bien avoir aussi mon mot à dire. Une coïncidence, un détail. De la rue des Saints-Pères à la fontaine Médicis, cela fait une petite trotte, d'une pierre deux courses. Le quartier m'est cher, j'ai tout mon temps, je déambule à loisir. Je refuse de hâter le pas, je ne veux rien précipiter. Chaque chose à son heure, il n'est pas l'heure. J'ai bien consulté ma montre. J'ai plus de vingt minutes devant moi, il fait doux, je regarde les boutiques. J'irai même faire un tour dans les allées du jardin. Après tout, si j'annonce *57 a., b. phys.*, il faut tâcher de garder l'allant, l'allure. Maintenir le tonus. Contenir mon impatience. J'éprouve une certaine appréhension. Et si j'avais, une fois de plus, bâti tout ce rêve de ma blonde inconnue sur du sable. Une fois de plus, tiré des plans sur la comète. Je commence à me lasser. Et puis, je touche au terme de ma liste. C'est bel et bien, au début, cette avalanche de lettres, cette montagne d'offres de service, cela grise. Mais je grisonne. Courir les cafés de Paris, entre 5 et 7, d'abord, j'ai aimé, cela m'a rajeuni. A présent, je ne ris plus jeune, je ris jaune. Mon plaisir s'amenuise, à mesure que mes possibilités se rétrécissent. Le procédé s'alourdit, devient pénible, ces longs propos filandreux entre deux portos sont écœurants. Dès la première seconde, on sait, ce sont des simagrées inutiles. Le jeu entamé, on doit par politesse continuer. Dès le contact initial, tout ce temps perdu d'avance m'écrase. J'ai *Autobiographiques* dans la poche de mon manteau, je le placerai sur la table. Geste rituel, c'est couru. Courir m'ennuie. A vingt ans, quand j'étais à Normale Sup, ce même Luxembourg était un prodigieux champ de courses. Piaffer, frétiller, humer des yeux, épier des lèvres, dans les allées, un pur plaisir. J'étais un pur-sang. Maintenant, une haridelle

idée, cavalier est une corvée. Tout au fond de moi, quand même, une faible lueur, une espérance lointaine, ténue. Absurde. Mais sans cela, autant crever tout de suite. En marchant dans le jardin du Luxembourg, je me remâche amèrement. Soudain, devant la fontaine Médicis, je regarde ma montre. Presque cinq heures. Vite. Je me repêche dans mon marécage intime. Je me dépêche.

A grandes enjambées, je sors par la grille principale, je traverse la rue, je m'approche du café. Je reconnais la marquise rouge, les sièges capitonnés gris-vert, mon territoire d'antan, hanté du temps que j'habitais l'École, le quartier a peu bougé, moi si. C'était dans une autre vie. Maintenant, il s'agit de remettre en branle la vie qui me reste. Du réalisme. Je m'interdis toute envolée fantastique, toute exaltation haletante. Garder le poulx calme. Se garder des périls internes, des périples imaginaires. La tête sur les épaules, les pieds sur terre. Voilà, je pousse la porte, j'entre. Une buée chaude m'enveloppe. Fracas des verres, éclats des conversations, la salle bondée m'accueille de son vacarme bon enfant. Entrées, sorties, garçons qui vont, viennent, je cherche des yeux une place libre dans ce tohu-bohu. A la terrasse, à l'intérieur, rien, le café est plein, immobile, je désespère, et si elle était déjà là, quelque part. Où. La tête me tourne. Soudain, là-bas, au fond, j'aperçois un petit box inoccupé. Je me précipite, je prends possession, je suis trop fébrile. Je m'assieds, après avoir enlevé mon pardessus. Je me suis habillé pour l'occasion. Veste et cravate, pantalon bien repassé. Chez moi, tout seul, je traîne dans d'impossibles guenilles. Naturellement, je regarde. Alentour. Où. Pensée obsédante : et si elle était arrivée la première. Pourtant, je devrais être aguerri, avoir l'habitude. Cette fois, non, je m'inquiète. Si l'on s'attendait l'un l'autre des heures. Je guigne, je lorgne. Une très jolie blonde, dans un coin, penchée sur sa table, gratte rageusement du papier. Une étudiante, pas elle. Je scrute. Dans les box, des couples. Pas nous. Panique, j'ai une émotion forte. Une espèce de mémère blondasse en imperméable paraît chercher quelqu'un de l'œil. Selon le code convenu, j'ai disposé *Autobiographiques* à ma gauche sur la table. Son regard frôle la jaquette sans s'arrêter. Je respire, pas moi qu'elle cherche. Pas elle. Qui sera. Que sera. ELLE. J'ai beau faire, j'ai beau vouloir conserver sur moi mon empire. En pire, de minute en minute. L'angoisse monte. Comme au jardin du Luxembourg, elle me revient, m'empoigne. Rencontres de café en café, salamalecs cordiaux, baratin sirupeux, je te toise, tu me reluques. Inspection des têtes. Après, on est de la revue. Toujours pareil. D'abord, amusante. Et puis la tournée des rancarts vous donne le tournis. Et si, au terme de cette dérisoire quête, on ne la recevait jamais, la mirobolante obole, dans sa sébile. Je suis un mendiant du cœur. Endimanché, je fais la manche. Une fois de plus, je me fais honte. Tremble carcasse, je me secoue. Je me secours, je me reprends en main. Patience et

longueur de temps, pas d'autre issue. Je me sermonne. Pour la longueur de temps, je suis servi. Je commence à perdre patience. Cinq heures vingt, cinq heures vingt-cinq. Personne. Je suis là, affalé sur la banquette, dans mon box, à siroter mon porto. Devant mon verre à demi vide, je reste en carafe. J'attends Godot. Me sens godiche. Et si elle ne venait pas du tout. La pensée ne me traverse pas l'esprit, elle le transperce. La photo, la lettre, la voix, déjà j'y compte. Je compte. Je me drape dans mes derniers lambeaux de dignité. Encore cinq, dix minutes. Je lui donne encore un quart d'heure. Après, j'abandonne. Je décampe. Lamentable Roméo chenu, penché sur la table et sur ses malheurs. Plus seul dans ce brouhaha, cette salle comble, que dans sa tanière.

Je ne l'ai pas vue venir, d'un pas si preste, elle s'est dirigée tout droit vers moi, soudain, là, debout. *Je suis un peu en retard*, avant que j'aie pu me lever, elle est déjà assise, en face. Parmi tout ce monde, pour arriver dans cette cohue d'un trait, comme une flèche, sans réfléchir, *comment m'avez-vous reconnu*, sans avoir le temps de voir mon livre. Elle dit, *je savais*. Précise, *dès que j'ai poussé la porte, je vous ai vu, assis là. Votre air, votre visage...* Me j'étonne, *mais vous n'aviez jamais vu de photo de moi, parmi tout ce monde, comment*, elle répond, *dès que j'ai ouvert la porte et que j'ai regardé, j'ai su tout de suite*. Je la regarde. Elle ôte son manteau, carrément assise, elle occupe posément sa place, dans le box, en face de moi. Elle a l'air calme, sûre d'elle, à l'aise dans ses gestes, son maintien. Elle commande aussi un porto, on le lui apporte. Et nous voilà soudain solus ad solam, bouches qui jacassent, cliquetis des verres, au milieu du capharnaüm. Promis, je m'étais juré à moi-même, en sortant du Luxembourg, pas d'élans lyriques, de délires prématurés, immatures, je me connais, je dois prendre des précautions d'hygiène mentale, à mon âge, il faut de la sagesse, l'esprit pratique, borner ses désirs. Voilà. La voilà. Tamponné, choc, pas possible, me coupe le souffle. Ébahi, ébaubi sur ma banquette. Mes résolutions de tout à l'heure près de la fontaine se noient d'un coup dans son regard. Je plonge au lac bleu clair de ses yeux, leur eau pâle, mais pas limpide, inquiète, parcourue d'un frémissement perpétuel, qui contraste avec l'aplomb de ses manières. A peine elle arrive, à son visage rivé. Dès qu'elle paraît, apparition. Sa présence de chair et d'os balaie toute l'image que j'avais d'elle. Elle ne ressemble pas du tout à sa photo. D'habitude, c'est l'effet inverse. On est plus glorieux sur papier glacé. Voir en vrai le plus souvent désenchanté. Là, en face, le contraire. Elle est tellement plus belle que sur son carré de carton. Tellement plus jeune aussi, elle ne fait pas trente-trois ans, elle est loin de trente. Elle est dans cette première fleur de la femme, peau de pêche des joues, velouté du front, pas l'ombre de maquillage, sans rouge à lèvres, juste un léger trait noir qui cerne les paupières. Je dévale déjà à perdre haleine sur ses traits, ses

attraits, je glisse sur la cascade de cheveux blonds qui déferle autour du cou, jaillissement contenu, maintenu par un cercle noir sur sa tête. Je lisse la soie foisonnante, plus sombre sur le pourtour du front, aux racines des tempes, et puis retombe quelle couleur, cendrée, filasse, étoupe, blond presque blanc. J'entends à peine. Je suis tout yeux, collés aux siens. Après les premières politesses, j'ai oublié nos paroles. Comme au téléphone. Je me laisse aller à sa voix, bercé par sa mélodie. Ce qu'on s'est dit, je ne sais plus. Café des propos perdus, nous avons dû parler deux heures. Pour moi, l'émotion n'est pas de mots, j'ai un saisissement de chair. Les phrases, de sa bouche, de la mienne, s'échappent. J'ai l'impression de faire corps. Je suis accroché à sa figure un peu étroite, menton anguleux, deux grains de beauté inégaux sur le bas de la joue gauche. Elle a la vraie beauté, ni la beauté du diable ni la beauté de pub, pas une carte postale. Le charme, agrémenté d'irrégularités gracieuses, humanisé de menues imperfections. Sur le visage, elle a une grande tendresse, éclairée de gaietés soudaines, tempérée d'ironies brusques du regard ou des paroles. J'ai très vite perdu le sens des propos, le fil du temps, tiré en arrière. Toute une cargaison de fantasmes juvéniles s'est déversée sous mon crâne. Mes plus lointaines folies rejaillissent dans ma tête, m'inondent. Une sorte de pressentiment, sans doute. Peut-être pour cela que j'ai changé d'instinct mes lieux de rendez-vous, pensé au Rostand, près du Luxembourg. Là, en face, tranquillement assise, souriante, accorte, devisant comme avec une vieille connaissance, la femme la plus impossible : celle dont je rêvais en vain éperdument à vingt ans, parcourant les allées du jardin d'un pas fébrile, et qui s'offre ainsi à moi, sur la banquette, à soixante.

IV

ENVOL SUR IMAGES BRUGES

trois ans à peine pas tout à fait déjà enrobé d'ombre se dérobe trou
noir et puis des fulgurations elle aurait dit des fulgurances soudain qui
éclatent le noyau de nuit se fracasse des images jaillissent
m'assaillent désordonnées çà et là discontinues m'éblouissent ivre
d'images livre d'images ma vie éteinte s'allume s'illumine devenue fable
conte de faits de fées comment raconter longue lente coulée
terne d'existence pâteuse embourbée qui brusquement s'aère s'allège
fragments allègres qui scintillent dans les ténèbres entre mes tempes feux
de joie follets foutu d'un coup fou espoir qui s'emballe m'emporte
haut mal là-haut malaxé désaxé dans les galaxies plein ciel mois
après mois à plat en plan maintenant plane cœur ardent corps trépidant
épopée épileptique qui me cogne dans la poitrine comment raconter
quand la vie subitement se métamorphose se mue en mythe

pourquoi nous avons attendu neuf jours pour nous revoir, après la
rencontre au café, je ne sais pas, je ne sais plus, ce passé pourtant si récent
s'embrume, pourquoi ce délai, aucune idée. Après l'éblouissement brusque,
brutal au Rostand, je suis retombé au quotidien de l'après-vie. Mon agenda
note : passage à ma banque pour y déposer un chèque. Rendez-vous avec de
vieux amis d'Amérique, perdus de vue depuis des lustres, inopinément,
chaleureusement resurgis. J'ai fait la connaissance de David lorsque j'ai
débarqué à Cambridge, à l'université Harvard, automne 1955. Nous avons
depuis poursuivi notre chemin, j'ai été heureux que nos routes soudain à
Paris se croisent. Quelques instants. Rendez-vous, moins agréable mais
nécessaire, avec mon corps, chez mon docteur, pour révision et entretien de
la machine. Insomnie, le reste. Sorties. Le samedi 25 mars, avec une autre
femme, Brigitte, j'ai été voir *Another woman*. Woody Allen, j'aime toujours.
Surtout dans les films où il joue, se joue lui-même. Quand il ne tient pas la
vedette, le charme se perd. Apparemment, le jour de Pâques, de nouveau
avec Brigitte, nous avons fait une balade, puisque son nom est encore noté,
puisque entre elle et moi, il ne s'est jamais rien passé d'autre. Cette
promenade s'est évaporée sans trace. Était-ce la terrasse de Saint-Germain,
le fouillis de mes souvenirs. Ou le quartier du Marais, le dédale de ses
ruelles. La dernière semaine de mars, encore la banque, échéance d'un
compte à terme. Le jeudi, invité à une soutenance de thèse sur l' «

autofiction ». J'ai jadis inventé le terme à mon usage, pour décrire mes écrits. Ce vocable intime a fait à l'université des petits : aujourd'hui une grosse thèse, dirigée par un maître éminent, Gérard Genette. Sensation de lointaine paternité, une cellule, détachée de mon corpus, qui prolifère. J.S.D. devenu A.D.N. Ce même jour, j'ai dû aussi appeler les éditions Grasset, à propos de la fabrication du *Livre brisé*. Je raconte d'abord ma vie, ensuite ça l'occupe. Tant de strates disjointes sont censées former une existence. La mienne patauge dans des vases incommunicantes. La dernière semaine de mars, j'ai eu mon boubier. Enlisé dedans jusqu'au cou, ma bouche reste ouverte quand même, pour faire mes cours. Et puis, pourquoi avoir attendu si longtemps, alors qu'elle hantait déjà mes pensées, je ne sais pas, je ne sais plus, samedi matin, 1^{er} avril 1989, à dix heures, enfin je l'ai appelée.

noir nuit dans les ténèbres surgit inopinée si inattendue étrange
envoûtante SA DEMANDE quand l'a-t-elle formulée modulée je
voudrais ressusciter la scène dans quel contexte elle l'a dit
impossible le cadre s'est évanoui pas même trois ans comme si c'était
trente à des années-lumière sa phrase-lueur traverse transperce
l'obscurité brille intacte éclaire tout elle illumine notre histoire
j'en suis encore ébloui sans rien voir j'entends l'inflexion tendre de
sa voix tendue aussi interrogation fascinée inquiète une douloureuse
lassitude une attente contenue un espoir quand même vibrant je
suis suspendu à ses lèvres la question semble ne s'adresser à personne
mélodie mélopée s'élève à peine un murmure telle une prière un
vœu prononcé tout bas quête de quoi une requête à qui soudain elle
dit QUI MAIS QUI M'EMMÈNERA À BRUGES surpris je
demeure interloqué d'étonnement en étonnement avec elle toujours de
surprise en surprise sans hésiter une seconde j'ai répondu MOI
elle a demandé cela où quand au café au restaurant chez moi tout
cela si proche présent aigu s'estompe demeure la voix l'intonation
intactes profération de l'oracle ma réponse instantanée a scellé notre
destin

ainsi qu'elle est, elle a des énonciations inoubliables, des paroles que je
n'ai entendues en aucune bouche, prononcées par personne d'autre, des
effets jaculatoires qui ne sont qu'à elle, qui sont elle, inouïs, uniques,

comme le premier soir, à notre premier rendez-vous, je me rappelle, si, j'ai quand même des souvenirs, je ne suis pas à cent pour cent amnésique, simplement une mémoire avec des trous, parfois énormes, j'écris autour, entre, il y a des fragments très nets entre les lacunes, je lui ai téléphoné le samedi matin, 1^{er} avril 1989, à dix heures, nous sommes sortis ensemble, à notre premier rendez-vous le soir même, je lui ai proposé d'aller voir un film à la séance de six heures, *Dead ringers*, j'ai oublié le titre français, en américain ce sont des gens qui se ressemblent comme deux gouttes d'eau, histoire terrifiante de jumeaux, joués par le même prodigieux acteur, Jeremy Irons, je l'ai admiré sur scène à Broadway, j'aimerais le revoir dans ce film, primé au festival d'Avoriaz, d'habitude le fantastique ni dans les livres ni à l'écran n'est mon genre, pour Jeremy Irons j'ai fait exception, elle accepte, six heures moins dix, moins cinq, file d'attente devant le 14 Juillet Odéon, je fais le pied de grue, derrière la queue s'étire sur le trottoir, me pousse dans les reins, rien, j'ai beau tourner le cou, les yeux, en tous sens, aucun signe d'elle, la foule piétinante s'ébranle, malgré moi j'avance vers la caisse, que faire, je prends deux billets, je laisse la file s'engouffrer dans la salle, je poireaute dans le hall, déçu, furieux, comme au Rostand neuf jours plus tôt, saisi d'une angoisse exaspérante, désespérée, et si elle avait décidé d'annuler, de me faire faux bond, je bondis, la voilà soudain, elle marche à pas à peine pressés, s'excuse à peine, je dis, *la séance doit être commencée*, elle réplique, *j'en doute, il y a toujours vingt minutes de publicité*, debout, en face de moi, il suffit d'une seconde, la taille qu'il faut, exactement, ni trop petite ni trop grande, son front me frôlant le menton, senteur de son casque blond, serré par un cercle noir, dans les narines, je la hume, son corps s'inscrit, s'incrute dans mon corps

je me souviens très bien, nous sommes entrés les derniers. Il restait des places, vers le milieu, sur la gauche. J'ai voulu l'aider, elle a enlevé seule son manteau, déposé le gros sac qu'elle portait. Elle s'est installée, les yeux tournés vers l'écran, moi tout entier tourné vers elle. Son tricot de laine bleue effleurant ma veste, j'ai eu l'envie violente de lui passer le bras autour de l'épaule. Mes mésaventures récentes m'ont châtié. Plus droit aux impétuosité juvéniles, à mon âge on ne peut plus s'égarer, il faut des égards. Je suis resté sur mes gardes. Avec une démangeaison dans la main, jusqu'au bout des ongles. Nous avons vu le film en paix, ses horreurs nous ont comblés d'aise. A la sortie, j'ai résolu de ne pas jouer les vieillards timorés. Je ne suis plus un gandin, mais pas encore une ganache. Dans la rue, j'ai voulu lui prendre le bras, mais il y avait entre nous son grand cabas, quand j'ai essayé, si gauche, elle s'est dégagee. J'ai ravalé mon désir, ma salive, encore un raté. Et puis, au bout d'un moment, comme on change son fusil, elle a changé son sac d'épaule. Je lui ai pris le bras. Après cette attente, un début d'entente.

souvenirs précis, burinés dans ma mémoire, heureusement j'en ai. A mon âge, vu ma situation, il suffit de peu pour créer l'événement, pour que la machine à désirer, à délirer, décolle. Au septième ciel, accroché à son bras, un deltaplane sous le crâne, le long du boulevard Saint-Germain. Béatitude aérienne, je suis retombé à terre au croisement du boulevard Saint-Michel. Dîner où. L'évidence soudain me frappe. Au Chieng Mai, pas l'ombre d'un doute. Je propose, elle accepte, nous poursuivons tranquillement notre chemin jusqu'à Maubert. Le Chieng Mai, je n'y étais jamais retourné depuis la mort de ma femme. Son restaurant favori, notre rituel, tous deux d'abord un crabe farci, puis, pour Ilse, un bœuf au basilic très épicé, pour moi, une brochette de lotte plus bénigne. Toujours le même vin, un estandon rosé, que nous avons découvert dans son terroir, pendant des vacances à Villefranche. Entre nous, la nourriture avait été un des ciments du mariage, la boisson, sa destruction. Au croisement de Saint-Germain et de Saint-Michel, nous étions tout près, une jeune femme à mon bras, l'idée d'un seul coup m'est venue.

j'ai retrouvé avec joie la ruelle étroite, ancienne, qui dévale, entre les façades séculaires, jusqu'au plein feu de Notre-Dame illuminée, là-bas, en face. Un morceau indemne du vieux Paris, un fragment intact de souvenir. Voilà le restaurant qui fait l'angle, les deux salles, comme toujours, bondées. Nous avons dû attendre dans la file des imprévoyants sans réservation. Les vingt minutes auraient pu durer une éternité. Elle, si gaie, son haleine fraîche, senteur acidulée du dentifrice, contre mes joues, sous mes narines, ses dents très blanches, sans cesse découvertes par son rire, sa bouche fleurant si bon, m'effleurant, tournée vers moi, désir déjà très fort de poser mes lèvres sur les siennes me saisit, m'empoigne, je résiste, toujours entre nous comme un garde-fou mon âge, j'ai appris désormais ma leçon, je suis dorénavant un gentleman, le seul rôle du répertoire amoureux qui me reste. Son entrain si communicatif, moi qui suis dedans d'humeur sombre, m'a rendu presque hilare, son rire tressaille, ruisselle, jaillit en cascade de sa gorge déployée, une fontaine d'espièglerie folâtre, je baigne tout entier dans sa jouvence, je plonge dans l'eau lustrale de son regard, me noie au lac bleuté entre ses cils qui battent. On est venu me harponner, me repêcher, pour nous conduire à notre table. Notre moitié de table, séparée du couple voisin par une cloison de verre dépoli, avec une lumière douce, rose. Des teintes pastel pour des mets thaïlandais piquants. J'ai voulu passer la commande habituelle, mais, avec le temps, les crabes farcis avaient disparu. Restaient le bœuf au basilic, les brochettes de lotte, l'estandon toujours disponible. Nous avons léché nos babines, liché. Parlé aussi, de quoi, de tout, je ne sais plus, du film sans doute, nous avons lié plus intimement

connaissance, notre première sortie en tête à tête, comme à l'ordinaire. Avec elle, il n'y a rien d'ordinaire. Jamais. Je l'ai appris dès ce premier soir. Flux des mots coulant entre nous de source inspirée. Flots de rosé irisant des yeux pâles, d'opale, toujours son rire cristallin s'égrenant entre les lèvres charnues, au naturel, sans rouge. Elle ne maquille ni son visage ni son langage. Je commençais, au fil de la soirée, à m'alanguir sur mon siège moelleux. A force de la contempler, je me suis mis à la rêver. Ses attraits se sont mélangés. J'ai entendu une voix bleue, j'ai vu, bu des cheveux blonds, ses grains de beauté se baladant aux quatre coins de son sourire. Sa frimousse de madone en ses voluptueuses volutes m'envoûte. Tout à coup, elle me réveille de ma rêverie, coup de massue sur le crâne. Je n'en crois pas mes oreilles, je sursaute. Elle s'est renversée sur sa chaise, moi, j'en tombe à la renverse. Elle a pris sa voix la plus innocente, la plus naïve, elle a dit distinctement, *j'espère que je ne vais pas vous choquer*, j'ai répondu d'un ton assuré, *je suis difficilement choquable*, sa voix s'est faite encore plus ingénue, quasi angélique, elle dit, J'AIMERAIS BIEN FAIRE L'AMOUR AVEC VOUS...

direct en pleine gueule, j'en perds le souffle, pas possible, la première fois de ma vie qu'une femme ainsi me devance, me demande, une femme de trente-trois ans à un type de soixante, et même quand j'avais vingt ans, quarante, toujours moi qui ai dû faire la proposition initiale, même sans paroles, le geste qui déclenche, la chiquenaude qui met en branle, la main qui s'égare, dégrafe, toujours moi qui ai dû agir d'abord, prendre l'initiative, à moi d'être convaincant, même en Amérique dans les années 60, la belle époque, la sexplosion, comme on l'appelle, je ne me plains pas, j'ai eu ma part, mais quand même, les travaux d'approche, c'était moi qui étais obligé, pays de la libre entreprise, à moi d'être entreprenant, depuis la nuit des décennies, le rôle du mâle, mon rôle se retourne, j'en suis retourné, je n'en reviens pas, tamponné choc, estomaqué, redressé sur mon séant, plus de bienséance, ravi aussi, enivré, m'est monté aussitôt à la tête, grisonnante ça l'a grisée, sans avoir l'air d'y toucher, avec son ton de sainte-nitouche, la voix enfantinement candide, d'abord abasourdi, ébahi, et puis de la dynamite, une détonation formidable, elle a fait sauter en bloc des siècles d'histoire, la mécanique des habitudes qui dégringole, toute la machinerie macho qui s'écroule, l'amour courtois, il en fallait, au preux chevalier, des exploits et des soupirs pour un sourire de la dame lointaine, doux aveu du XVII^e, pour qu'une précieuse consente seulement à admettre, services ardents, tous les sonnets et madrigaux, repentirs, pâmoisons pour pousser plus avant d'un pouce sur la carte de Tendre, plus tard, même à la Valmont, même à la hussarde, séduction subtile, assauts foudroyants, il fallait vaincre, don Juan sans résistance n'est plus irrésistible, inconcevable, ça

m'annihile, présentation aux parents, les soirs où je devais reconduire mes dulcinées au fin fond du Vésinet à pied, avant onze heures, pour un bécot dérobé dans un cinoche, bals de Sorbonne et puis le train après, le dernier à une heure moins le quart, gare Saint-Lazare, arrêt ensommeillé à chaque station, la chasse aux filles mes stations de croix, et le pneumo regonflé en postcure à Sceaux, perle de minuit le week-end, rumba, tango à Robinson, tout ça pour, l'Américaine que j'ai réussi à entraîner avec des ruses de Sioux jusqu'à l'hôtel Excelsior rue Cujas, ma jeunesse me remonte à flots nauséabonds, début des années 50, et même après, d'accord, il y a eu progrès, progression plus rapide, on a écourté les salamalecs, c'est oui ou c'est non, les demandes, moi qui les fais, elles qui répondent, d'un seul coup, le monde à l'envers, la femme à l'endroit, du désir, de la parole, ELLE, la puissance invitante, j'avoue, jamais connu ça de ma vie, libération de la femme, elle me libère de moi-même, de mes carcans, de ma carcasse vieillissante, servitudes, habitudes héréditaires, la langue au timbre velouté, en face, me délie, me délivre, interloqué, me stupéfie, me sidère, elle dit, *tout à l'heure au cinéma, j'avais tellement envie que vous me passiez le bras autour de l'épaule...*

en sortant du restaurant jamais encore embrassé une femme
embrasé avec une telle violence poussée contre le mur du premier
immeuble l'ai serrée si fort appuyé mes lèvres à lui écraser les lèvres
soudé par un élan soudain surgi du fin fond de l'être l'étreignant éperdu
à perdre haleine non pas simplement le désir physique autre chose
magiquement m'a redonné vie réinsufflé l'existence femme qui met
au monde presque deux ans agonisant ce soir elle m'a de nouveau
enfanté sur le trottoir entre ses jambes dans une encoignure de la ruelle
me dresse m'érige me lève Lazare là-bas la nef éclatante jet de
pierre éblouissant dans les ténèbres

Agrippés, agglutinés l'un à l'autre, nous avons à pas lents regagné ma voiture, nous sommes montés, partis, en silence. L'instant a été si fort, il a effacé la suite. J'ai dû prendre par les quais, vers la tour Eiffel, ma route, ma routine. Direction Trocadéro, direction je ne sais pas. Quand nous sommes rentrés chez moi, ma mémoire s'arrête. Il m'est demeuré une crispation presque douloureuse des doigts, comme une crampe, quand je l'ai plaquée contre la porte à peine refermée, quand j'ai glissé d'un geste sauvage MA MAIN SOUS SA JUPE. Notre première rencontre d'amour a disparu dans la nuit. Depuis, sans cesse, sa lumière noire m'illumine.

Noir. Nuit. La première nuit, l'a-t-elle passée chez moi. Est-elle rentrée

chez elle. Je ne sais plus. Même pas trois ans, j'écris déjà l'autobiographie d'une légende. Avec des retours de flamme, des résurgences subites d'histoire. Des scènes gravées en moi jusqu'à leurs moindres détails. Et puis des béances énormes, des lacunes inopinées, des manques inexplicables. Je tâtonne autour des trous pour me retrouver. Je déboule dans une clairière : au milieu, un éboulis. Puisque mon passé le plus récent se fragmente, se délite, qu'une méthode : je ramasse les miettes. Je me reconstruis, non de toutes pièces, mais de toutes traces. J'ai aussi mon aide-mémoire : mon agenda. Je ne tiens pas de journal, je laisse chacune de mes journées s'évaporer. Obligations, rendez-vous, voyages, je note. Un pense-bête. Je le consulte : le lendemain, dimanche 2 avril, il y a son nom en rouge. Et à l'encre rouge aussi, l'indication : « Bois de Boulogne. » Nous avons dû y faire une belle, longue promenade. J'essaie de me rappeler. Si je l'ai marquée, elle m'a marqué. Quelle promenade. Où exactement. Je cherche, je fouille, j'interroge. Je rêve sur mon calepin. Parfois, nuit noire. D'autres fois, peu à peu, j'entrevois, je revois. Je laisse affleurer l'image. Soudain, elle éclate, m'illumine. C'est réel à y toucher. Un peu la madeleine proustienne. Très peu. La fameuse madeleine, elle a rendu par sa saveur tout Combray, elle a restitué la réalité intégrale, institué un récit complet. J'ai des visions fragmentaires, détachées, qui ne se raccrochent à rien d'autre. Celle-ci surgit seule. Nous longeons, en face de l'hippodrome de Longchamp, la palissade de pieux qui protège un campement pour enfants des banlieues, établi par la ville de Paris. Nous sommes arrivés jusqu'à la Grande Cascade, sur notre droite, le magnifique restaurant Belle Époque, monument classé, verrière historique. D'habitude, je ne me promène jamais par là. Chacun ses coins et recoins, moi, c'est le Pré-Catelan, Bagatelle. Je n'ai pas la moindre idée pourquoi, comment nous nous trouvons là. Nous avons pris la première allée, assez large, qui part de la cascade, frôle un étang, s'enfonce ensuite dans le fouillis dru des arbres. Souvenir à double fond, un autre souvenir, lointain, émerge. En bordure de la chaussée, je lui ai montré du doigt, *regarde, là, on aperçoit encore sur les troncs les traces des balles*. Célèbre tuerie d'otages, les Allemands ont abattu là une vingtaine de résistants, juste à la fin, juste avant qu'ils ne soient libérés. Ces souvenirs, je ne les oublie jamais, ils me reviennent instantanément à l'esprit, me frappent, me happent au passage, inscrits dans mes fibres. Elle n'a rien dit, aucun commentaire, elle a continué à marcher comme si de rien n'était. A cet instant, un jeune garçon nous a dépassés en pédalant ferme, penché sur sa bicyclette. Elle a à peine regardé les arbres, le gosse, elle l'a suivi des yeux. L'allée était éblouissante de soleil, humectée de senteurs d'humus, de feuilles à terre. Nous avons poursuivi notre chemin par les sentiers. Après, je perds toute trace. Enlacés, nous nous sommes évanouis dans la nature. Si j'ai noté sur mon carnet « Bois de Boulogne » à l'encre rouge, cette promenade inhabituelle a dû avoir de l'importance, a dû compter. Comment, pourquoi. Cette scène, restée si vivace, est détournée,

entourée de ténèbres.

J'entends son incantation, appel envoûtant, *mais qui m'emmènera à Bruges ?* aura d'oracle, profération prophétique, aussitôt, j'ai dit moi, je ne sais plus ni où ni quand. Mon agenda est formel : départ, jeudi 6 avril, à 10 h 30. Les faits. Où sont nos gestes. Notre geste. Samedi 1^{er}, première soirée, première nuit d'amour. Le jeudi 6 avril 1989, à 10 h 30, elle est venue dans sa R5 noire jusque chez moi. Elle s'est garée en bas de la rue Cortambert. Nous avons changé de voiture, j'ai mis ses bagages, un gros sac de toile bleu foncé, assez lourd, dans le coffre de ma Ford. Moi, j'ai toujours une grande valise, ma sacoche bourrée de médicaments. Ma vérité n'est pas toujours poétique : je dors mal, digère mal, il me faut toute une batterie d'adjuvants. Vivre ne m'a jamais été naturel, j'ai besoin d'aide. Cette escapade inattendue sera un remède souverain.

Bruges, bizarre, mais pourquoi pas. Si elle veut, moi, je veux bien. Ce qui peut lui faire plaisir me plaît d'avance. Belle ville, géographiquement si proche, historiquement si lointaine. Un dépaysement. J'y ai déjà été une fois, avec Ilse, un de nos voyages d'antan, une autre décennie, pour chercher ma Jaguar, embarquée dans le New Jersey, débarquée à Anvers. Sur le chemin du retour, nous nous étions arrêtés à Bruges. Ma vie est au carrefour des aéroports, au croisement de mes voitures. Je me rappelle clairement Anvers, l'errance au long infini des quais, l'état piteux de ma Jaguar. Je revois la maison de Rubens. Bruges s'est évanouie, nous allons la ressusciter. Nous nous sommes installés dans la Ford neuve, à dix heures et demie nous sommes partis sous une pluie battante. A mes côtés, cette jeune femme, silencieuse, ravissante, voici quinze jours encore inconnue. J'ai peine à y croire, pourtant elle me paraît à sa place, comme si le siège avant lui avait depuis toujours été destiné. Je conduis, elle me dirige, d'elle une force apaisante émane, me propulse. Vers Bruges, à travers les rafales de gouttes qui s'écrasent sur le pare-brise, l'œil noyé d'éclaboussements, la coque agitée par la tempête, vogue la galère, nous avons navigué trois heures. L'embarquement pour Cythère nous secoue. Un restoroute, entr'aperçu dans la brume, nous secourt.

Elle a pris son plateau, moi le mien, nous avons fait la queue à la cafétéria, une longue file. Nous avons réussi à découvrir une table presque propre. Brusquement, depuis notre départ, pour la première fois, nous nous sommes retrouvés face à face. Je me suis aussitôt perdu dans la contemplation de la sienne. Totale attirance. Pas de surface, à fleur de peau veloutée, l'envie vive qui frôle les galbes, rôde autour du corps. Cela aussi, bien sûr, mais pas l'essentiel. Quoi alors, qu'est-ce qui me pousse,

m'emporte. Un je ne sais quoi. La fameuse expression du XVII^e siècle est la seule qui me vienne à l'esprit à la fin du XX^e. A l'esprit me revient la même impression qu'à notre rencontre, au café Rostand : pas du tout le canon classique, l'harmonie immuable. Ses visages se multiplient sans cesse à chaque mouvement. Penchée un instant en arrière, le nez soudain s'épaissit, forme épi, les fossettes en dessous se gonflent. De biais, le menton s'étrécit, les deux grains de beauté saillent sur la joue, sa figure se dessine en un éclair anguleuse. La tête se remet droite, d'aplomb : regard d'ange, une pure madone. Pas que les traits, les attraits : joie, colère, ironie, extase, détresse, attente, en quelques instants dix expressions la traversent. Assise là, elle est mobile, insaisissable. En ce moment, je saisis son visage au vol : délicatesse des contours, coloris subtil, atténué, des joues, eau limpide, bleutée, des prunelles. Arrêt sur image : elle s'inscrit, se grave en moi. Cette femme irradie, sa grâce m'inonde. Étape tapageuse, dans le cliquetis, le brouhaha, parmi la banalité des propos, des gestes, nos assiettes vides empilées sur les plateaux, elle porte un dernier morceau de poulet à sa bouche, légère grimace qui mord, elle lève vers ses lèvres son verre de vin, en un pincement des babines l'avale, changeante, ondoyante, la figure jamais empâtée, en toutes ses transformations, une épure magique.

Repas fini, repu d'elle, nous avons regagné la voiture, repris l'autoroute, droit devant nous étirée, toujours battue des vents, fouettée de pluie. Vers la fin de l'après-midi, nous avons atteint les abords de la ville, ralenti l'allure, la pluie avait diminué, une bruine. Après avoir franchi les canaux, encore à la périphérie, j'ai trouvé sans difficulté la Grand-Place, remisé la voiture au sous-sol du Parkhotel. Nous sommes montés à la chambre. Deux lits, mais rapprochés, moquette, confort. Ciel bas, ras, fuligineux par la fenêtre. Restés seuls. Arrivés à bon port malgré la bourrasque. Elle a dit qu'elle était un peu fatiguée, qu'elle avait besoin de s'allonger quelques instants. Immobile, les yeux fermés, sur son lit. J'ai contemplé ce corps mince, gracieux. Offert. Une idée m'a traversé l'esprit, bien sûr, mais ce n'est pas l'heure. Il y a vingt ans, dix ans, je serais déjà sur elle, en elle. Je dois ménager mes ressources. Chaque chose en son temps. Moi-même, j'avais aussi besoin de me détendre. Je me suis assis sur un fauteuil, j'ai sorti mon guide bleu Hachette. Nous n'avons que cette fin de journée et le jour suivant pour voir Bruges. Ensuite, Gand. Dimanche, retour, elle doit retrouver sa fille à Arras. Pendant qu'elle se reposait, je me suis transformé en stratège : il faudra, naturellement, voir le Stadhuis, l'Hôtel de Ville, le plus ancien de Belgique, essor du style flamand-brabançon, la basilique de Saint-Sang, chapelle romane du XIII^e siècle, le musée Groeninge, inestimables chefs-d'œuvre de l'art flamand, et puis. Trop à voir, avec le palais de Gruuthuse, la tête s'est mise à me tourner.

Au bout d'un moment, en silence, elle s'est levée, rhabillée. J'ai enfilé mon vieux pardessus beige, je n'ai pas oublié mon parapluie noir, baleines intactes mais pointe cassée, il protège encore. Nous sommes descendus sur la place. Enfin véritablement à Bruges. Elle a pris mon bras. En face, une rangée de maisons anciennes, façades de brique rose, toits de tuile, percés de lucarnes rectangulaires, fenêtres étroites. Jouxant des façades peintes en blanc, avec des pignons à gradins. Plongés d'un coup au cœur de l'antique Flandre. Pourtant, au centre de la place, une fontaine moderne, bordée d'oriflammes sur leurs hampes hautes, vasque dallée surgie des pavés séculaires, dedans, des piliers de bronze, avec des groupes de femmes, en bronze aussi, mouettes de métal perchées sur leurs têtes. Différence frappante, incongrue, de styles, d'époques. Nous nous sommes approchés de la fontaine, les grands jets d'eau nous humectant de gouttelettes. Nous avons traversé la place, j'ai aperçu, logé dans une ancienne bâtisse, un restaurant d'aspect cossu, par habitude, j'ai regardé le menu, fait partie de la couleur locale, peut-être dînerons-nous là ce soir, bien situé, juste en face de notre hôtel. Elle s'était détachée de moi, attendant un peu plus loin. Nous avons repris notre marche, elle m'a repris le bras. J'ai dû ouvrir mon parapluie, à pas lents, nous nous sommes enfoncés tout droit vers l'intérieur de la ville.

à quelques heures de Paris arrachés au temps jetés soudain de
plusieurs siècles en arrière toute orientation perdue guide inutile
dans ma poche entrelacs des rues abandonnés au dédale des demeures
patriciennes marchant au hasard vénusté vétusté des sites nous
laissant aller alignement de toitures basses à ras de ciel gris glissant
sur les pavés vénérables baignant dans le labyrinthe embué de bruine
son bras de plus en plus lourd accroché au mien pesant du poids de tout
son corps faisant corps moi elle devenus soudain nous avons
continué à nous fauiler le long des ruelles pluie cesse plafond des
nuages se déchire par des plaques bleues se déverse une ultime lumière
qui nous inonde j'ai refermé le parapluie de Bruges au détour d'une
rue terre-plein statue et puis chaussée changée en rivière le sol
se déroband d'un coup fluvial subitement jaillissant aquatique des pavés
disparus sous nos pieds flot constellé d'éclaboussures solaires
souffle coupé cœur battant assistant à la naissance d'un canal au
beau milieu de la rue

Nous nous sommes accoudés au petit pont en surplomb, qui borde la

place, au fond, un autre pont en dos d'âne, la Venise du Nord ici commence. Elle nous a frappés de plein fouet, à l'improviste. Nous sommes restés perdus à contempler le ruban d'eau scintillant, entre les parapets étroits, bordé d'anciennes maisons, resserrées, tout en hauteur, aux toits dentelés, ciselés, aux façades de couleur, rose, blanc, vert pâle, ocre. Nous avons regardé le nom, sur la plaque : VAN EYCKPLEIN. Pas une vue, nous avons eu une vision. Éberlués de beauté, nous sommes demeurés longtemps immobiles, cloués sur place.

Après une brève éclaircie, il s'est remis à pleuviner. J'ai rouvert mon parapluie, sous le parapluie elle a repris mon bras. Entre nous, la merveille s'est installée. Ce n'est plus une excursion, une randonnée. Brusquement un pèlerinage. Nous sommes arrivés au Markt, à la Grand-Place, là, les Halles, bien sûr, le beffroi, énorme envolée de briques vers le ciel, tour trouée de fenêtres, avec un balcon vertigineux en haut, juste sous la cloche et la flèche. Moins fatigués que rassasiés, le soir tombant, nous sommes allés nous asseoir dans une taverne. Une bonne chaleur nous a enrobés, nous avons commandé deux portos. BRUGES. Nous avons touché au port. Elle nous a touchés au cœur. Pas un voyage : une évasion. Hors temps, hors vie. Une invasion. Une compénétration l'un de l'autre. Je ne sais pas si c'est le porto, la chaleur, une question m'est venue aux lèvres. *Il fallait, bien évidemment, aller à Bruges. Qu'est-ce qui t'en a donné l'idée?* La question, je me l'étais, dès le début, posée, je n'ai rien dit, quelle importance. L'importance m'emplit maintenant tout entier d'un élan, d'une fougue incoercibles. Elle a répondu avec un soupir, un *lointain* désir, *il y a des années, quand j'ai rencontré René Fallet, il voulait m'emmener à Bruges, qu'il connaissait parfaitement et qu'il aimait passionnément. Moi, j'étais toute jeune, toute timide, j'ai eu peur de le décevoir. Bref, je n'y ai pas été avec lui. Depuis, je me suis toujours demandé : mais qui m'emmènera à Bruges?* Je l'ai emmenée à Bruges à la place de René Fallet. Elle se trouve là à la place d'Ilse. Bruges-la-Morte, Bruges l'amour.

Nous sommes restés longtemps à deviser dans l'étuve molle, moite, de la taverne qui fait le coin de la Grand-Place, coudes appuyés sur la nappe à carreaux rouges. Coupés du monde, isolés dans notre bulle. Une entente à demi-mot, tacite, entre nous se tissant, sans cesse plus intime. La chaleur ambiante se glissant, voluptueuse, en nous, devenue ferveur. Vers le soir, nous sommes ressortis, nous avons regagné les alentours de notre hôtel. J'ai mes idées fixes. J'ai dit, *et si nous allions dîner à ce restaurant, juste en face du Parkhotel?* A l'intérieur, personne, une salle vide. Vers neuf heures, la ville est sans doute endormie. Nous avons dîné seuls, un absolu tête-à-tête. J'ai aimé cette totale possession des lieux, cette salle joliment décorée,

rien que pour nous. A la fin, elle a eu pitié du serveur, courtoisement somnolent sur sa chaise près du comptoir. Nous avons retraversé la place, les jets d'eau jaillissant toujours, hauts, drus, dans l'éclairage de la fontaine. De nouveau, nous avons humé les gouttelettes, perlant comme une rosée nocturne sous nos narines. De retour à l'hôtel, à notre chambre, nous avons été ensemble soulevés, emportés par une vague. Submergés par Bruges, nous avons roulé, enroulés, dans le gouffre ténébreux du lit.

Au réveil, notre précieuse, unique journée à Bruges nous attendait. Elle a fondu en un lointain grisâtre, avec des trouées de lumière, des images qui m'illuminent. Le matin, il a recommencé à pleuvoir, il faisait froid. De nouveau, tous deux, sous le parapluie noir serrés Minnewater un des plus larges canaux au bord extrême de la ville dépeuplé à cette heure abandonné à la foisonnante verdure nous avons lentement longé les eaux mélancoliques le béguinage très net le pont en dos d'âne se découpe et puis le vaste portail à l'entrée porche cintré une fois franchis après une vaste cour

partout des pelouses soignées tondues avec déjà des jonquilles en fleur jaillies du gazon tout autour agglutinées l'une contre l'autre une rangée de maisonnettes blanches aux frontons triangulaires peu de monde paix humide et grise difficile de s'arracher à cette quiétude sereine fraîche humidité odorante calme verdoyante nous nous sommes attardés les yeux constellés des touffes de narcisses de partout surgies pluie jaune émaillant la terre sous les gouttes tombant du ciel trois ans à peine, je ne puis plus suivre notre parcours à la trace, un tourbillon de rues antiques dans la tête, de pierre polie par les siècles, le palais du Gruuthuse et puis, bien sûr, les musées, Groeninge, Memling, les toiles se mélangent, s'enchevêtrent, trop d'un coup, une vierge de Van Eyck s'emmêle au Mariage mystique de sainte Catherine

tout l'après-midi, des canaux avec leurs barques, nous avons longé les quais des heures, franchi des ponts, frôlé une succession d'embarcadères Bruges m'a donné le tournis un instant d'arrêt sur image d'une taverne petit restaurant dans une petite rue les meilleures moules de ma vie incomparables assaisonnement de légumes variés avec un vin spécial très fort parfumé fume inoubliable le goût m'est resté ses yeux en face

Près d'un canal, nous avons trouvé une boutique à souvenirs. Il fallait qu'elle rapporte un cadeau à sa fille, elle a fouiné parmi les étagères. Retour déjà à la réalité. La fatigue est soudain descendue sur nous. Nous sommes

rentrés nous reposer à l'hôtel. La plus belle, la plus magique image qui me demeure, c'est là. Fin d'après-midi, dans la chambre

là à ma droite allongée à plat ventre sur le lit cheveux blonds déployés en désordre sur son cou tête enfouie dans l'oreiller moi sur le dos à ses côtés je lis le Monde de temps en temps je jette un regard vers elle pour me la rendre encore plus réelle plus proche soudain sa chevelure s'allume l'oreiller flambe entre mes mains la page du journal est transparente transpercée de lumière je regarde sur ma gauche

la fenêtre s'est embrasée un éclat inattendu de soleil s'engouffre dans la pièce nous balaie s'ébroue jusqu'au plafond je me suis retourné vers elle elle n'a pas bougé du tout immobile crinière en feu illuminée le soleil a peu à peu faibli, mais il est longtemps resté un rayon, une lueur qui s'attarde. J'ai senti une chaleur subite me gagner, me baigner les membres, un apaisement si longtemps en vain espéré descendre sur moi. Elle se reposant, moi lisant *le Monde*. Loin des places, des canaux, des beffrois, beaucoup plus puissant, un envahissement total de l'être. Nos deux corps ainsi côte à côte, c'est la vie à deux qui recommence.

Samedi matin, il a fallu quitter Bruges. Nous avons eu beaucoup de mal. Un élan, une envie irrésistible nous a poussés. Nous avons couru le long de Noordzandstraat, d'Academiestraat, nous connaissons maintenant les noms, jusqu'au bout, au but. Jan Van Eyckplein. Là où nous avons rencontré Bruges, où le canal surgit de la chaussée, là où la rue se fait rivière. Là où, près du lampadaire, penchés sur le pont, nous avons reçu la vision. Elle est resurgie, les eaux dormantes ont de nouveau scintillé. Les façades colorées des maisons ont un instant brillé le long des berges étroites. Les vitres ont brasillé sous les pignons triangulaires, les toits d'ardoise. Et puis, les murs et l'eau sont retombés à la grisaille. Gorge nouée, nous avons dû nous arracher à notre pont, notre canal. Nous avons rapidement rebroussé chemin vers le Parkhotel. Nous avons une dernière fois traversé la place, nous nous sommes arrêtés devant la fontaine. Les jets d'eau avaient disparu, taris, rentrés sous terre. Nous sommes restés nous aussi à sec. D'une voix triste, elle a dit, *les jets d'eau retombent toujours*. J'ai dit, *oui, mais ils reviennent*. Elle a répété, *ils retombent toujours*.

Avant de nous rendre à Gand, nous avons fait un détour par Ostende. Le ciel bas, fuligineux, s'est allégé. Des plaques d'azur dans les interstices des nuages gris blanc créaient une aube de printemps. Nous avons longé les docks, remonté le port, nous sommes arrivés sur la digue. L'œil happé par une lisière de sable plat, étirée à perte de vue, ablution, plongée marine, un tournoiement vertigineux d'espace à couper le souffle. Sous un jour diffus

et pâle, flots glauques ridés par un vent faible, encore frais. Contemplation éperdue, après, déambulation souveraine, comme une extase rythmique, son bras appuyé au mien, d'un même pas, d'une même haleine, le long de la plage immense, cheveux battus par la brise, humant, aimant, un unisson frissonnant d'algues, d'iode dans les narines, la mer à pleine poitrine bue, oreilles tressaillant du cri des mouettes, vols aigus, ailes étendues striant le regard, nous avons dépassé le Casino massif, poussif, plus avant, plus loin sans trêve, nous avons sur le promenoir dépassé les Thermes. Avec des éblouissements brusques, sporadiques de soleil, l'un avec l'autre, l'un dans l'autre, nous avons marché à l'infini.

Les jets d'eau retombent, il a fallu faire demi-tour. J'ai à peine senti, en revenant, mon piétinement terrestre. A peine heurté, au passage, par l'esplanade à colonnes doriques, la statue équestre de Léopold II. Volatilisé, là-haut, là-bas, dans la splendeur. Sur la rétine imprimées, entre mer verdâtre et ciel gris-bleu, un double essor, immobiles, planant, de mouettes. Je les emporte. Elle et moi emportons Bruges, Ostende. Maintenant, Gand. Nous sommes arrivés vers cinq heures. De l'expansion cosmique, précipités soudain dans l'étroite féerie urbaine. Notre hôtel St. Jorishof est au centre-ville. Entre la cathédrale Saint-Bavon et l'église Saint-Nicolas. Nous avons couru à temps pour voir, naturellement, dans la cathédrale, enfoui en une chapelle, démembré, dérobé, reconstitué pendant des siècles, le polyptyque de *l'Agneau mystique*. De nouveau Van Eyck, mais pas comme à Bruges. Perdue au milieu de la foule compacte, éperdue de contemplation, je l'ai regardée. Elle était abîmée dans son regard, saisie, transie. Le Mystère de l'Agneau reste pour moi une énigme, mystique ou pas. Je suis tout à fait insensible à l'adoration des anges et autres saints personnages. Seuls, sur leurs panneaux aux deux extrémités, nus, écartés, marginaux, les introducteurs du péché, Adam et Ève, m'émeuvent. Son attention à elle, comme par une douleur physique, était rivée. A la sortie, elle s'est assise sur un banc. Dans une église, dans un musée, il y a eu après, un groupe de têtes sinistres, une horde de visages ravagés, des faces grimaçantes et maudites : assez de Sainte Famille, de prophètes et de martyrs, enfin des damnés.

A Bruges, nous avions flâné. A Gand, il a fallu presser le pas. Elle m'a arraché à mon tableau de suppliciés, *ils ont l'air gai, ceux-là*, entraîné, au pas de charge, vers la Halle aux Draps, tout contre, l'inévitable beffroi, colossal, avec pour girouette un gros dragon en cuivre doré. Du XIV^e nous sommes passés d'un seul coup au XVI^e siècle, Stadhuis, la Maison des Échevins, façade ajourée, gothique. A ce rythme, les tours, les angles, les styles, les pierres, les flèches ont commencé à s'enchevêtrer dans ma tête. Les marchés aux draps, aux légumes, aux poissons s'emmêlent. Et puis, le Graslei, il y a eu le miracle du quai aux Herbes : du haut du pont sur la Lys, un peu le même éblouissement que sur la petite place Van Eyck, en plus

grandiose, en plus apprêté. Maisons des plus vieilles corporations qui se côtoient, coulée de demeures antiques en couleur, façades chantournées, pignons affolés de volutes, partout des moulures, fenêtres coupées de traverses horizontales, divisées par les colonnettes, fouillis de frontons en gradins, le Graslei est un festival baroque qui se reflète dans l'eau, se redouble en contrebas d'édifices ondoyants, de murailles sinueuses, d'un clapotis de teintes bariolées sous le ciel blafard. La ville est le plus riche des musées. Kermesse flamande, il y avait un porc entier qui cuisait à petit feu, qui tournait en plein air sur sa broche, l'âcre fumée picotant au passage les narines. Le soir, nous avons fait un festin royal dans une salle ancienne, décorée de boiseries. Notre chambre avait une forme étrange, un plafond très haut en entonnoir, on se serait cru dans un cône de cheminée. Avec une fenêtre en mansarde, inaccessible. Nous, haletant à perdre haleine, en bas, au creux.

Elle m'a demandé de rentrer tout droit sur Paris. Retour sur terre. Dégringolade subite, depuis quatre jours, je m'étais envolé vers les hauteurs, voyage dans la lune. Depuis quatre jours, nous arpentions une autre planète, en état de grâce, d'apesanteur. Depuis quatre jours s'était installée, entre elle et moi, je ne trouve pas d'autre mot, la merveille. Bien sûr, canaux, cathédrales, monuments, musées, toutes les visions qui tournoient vous tournent la tête. La féerie des sites envoûte la vue. Mais pas le cœur. Ce qui s'est tressé entre nous m'a arraché à ma détresse. Comme un apaisement de l'être, une fête intérieure. Naturellement, belle, jeune, blonde, l'eau bleu clair du regard, il y a les explications faciles, les évidences banales. Les équipées érotiques, j'en ai longtemps été spécialiste. Avec Claudia, dans la vieille Buick, le tour des États-Unis et du Mexique, juste après notre mariage, trois mois. Avec Eliska, quand nous avons longé de plage en plage la mer du Nord, traversé la France, sillonné l'Europe, elle, vingt-deux ans, dans sa robe bleue, bras nus, à Venise, moi, trente-huit, sur l'île de Murano je nous revois. Avec Berthe en Bretagne, Rachel en Floride, en Italie. Ilse, bien sûr, sur toutes les routes d'Autriche. Carole à Dieppe, allongé sur elle au ras des flots par la fenêtre. Nicole, la forêt de Fontainebleau, sur les aiguilles de pin. Je mélange les femmes, les années, il y a dix, vingt, trente ans, des siècles. Rage de doigts crispés, corps frissonnants qui se jettent l'un sur l'autre, sans jamais se rassasier, cette fringale goulue. J'ai encore mes accès, mais les incandescences ont tiédi avec le temps, l'âge m'a quelque peu assagi. Je m'agite encore quand il faut, comme il faut. A Bruges, après notre dîner, au Parkhotel, lesté d'un excellent repas, d'une délicieuse bouteille, j'ai bien tenu ma partie, fait chanter son corps. Et puis je me suis laissé dissoudre dans ses sucres, ses succions, jusqu'au réveil. Au Jorishof, dans notre chambre entonnoir, elle m'a de nouveau englouti. La merveille, entre elle et moi, c'est forcément ça,

mais pas seulement. Quoi, alors. Comme à notre premier arrêt au restoroute, je suis renvoyé au je ne sais quoi. La façon dont elle se tient, dont elle marche, la manière qu'elle a de dévisager, d'envisager. Œil de lynx, là où je ne vois rien, elle perçoit les moindres détails, photogénique et photographe, elle braque brusquement son appareil, elle a ses déclics, cou tendu, doigts en attente, quand elle se penche. Toujours d'abord son animalité féline, gestes qui se dépassent en grâce, frontière ténue où la bête se transmue en poésie. Elle règne par son corps. Une présence souveraine. Les gens sont le plus souvent précautionneux, recroquevillés, avares d'eux-mêmes. Ils se protègent. Ils sont des réticences contractées, des demi-absences. Elle est là, tout entière. Dans chacun de ses mouvements, dans ses impulsions, ses désirs, elle s'affiche, s'affirme, elle se donne. Elle se livre. Elle me délivre. Quand elle s'appuie à mon bras, quand nous allons de rue en rue des heures, d'un même pas, elle me pénètre. Cheveux ébouriffés par le vent le long de la grève immense, son allure alerte me rend mes jambes. Son rire de gorge, égrené en rafales subites, comme un orgue de cristal, fait résonner en écho mon allégresse. Confiance, force, je me sens envahi d'elle. Câline mais féline, elle a une souplesse impérieuse. Son agilité s'infiltré en moi, passe dans mes membres, me revigore. Je ne sens plus aucune fatigue de vivre. Son côtoiement, depuis quatre jours, m'a rendu ma vitalité. Je ne suis pas parti avec elle. Je suis reparti.

Nous avons repris la route en silence. Dans ma tête, le canal jaillit toujours de la chaussée, sous le pont, au coin d'une rue. Fin d'après-midi, allongés côte à côte, un éclat de soleil subit illumine notre repos, nous inonde. Les deux mouettes, aux ailes tendues, immobiles, au cœur de l'espace salin, planant au-dessus des flots, sur la digue. Et même le vieux parapluie au bout cassé, qui a protégé nos errances, se balade en moi. Peu à peu, les images se sont éteintes, je me suis enfoncé de nouveau dans les ténèbres. De nouveau, Paris sur les panneaux s'annonce. Nous avons à peine roulé quelques heures. Si proche, et pourtant si lointaine, notre escapade se termine. Cela m'a saisi à la gorge, presque à l'entrée de Paris sur l'autoroute, suffoqué, j'ai dû m'arrêter dans un parking. Déjà en manque d'elle. Je ne peux pas supporter l'idée qu'elle me quitte, dès que nous serons arrivés. Chacun vers sa vie, son vide. Elle, sa maison de banlieue, son mari, sa fille. Moi, mon appartement cimetière. La poitrine dans un étau, je n'ai rien pu dire. Au bout d'un moment, nous nous sommes remis en route. Je l'ai déposée devant sa voiture, qu'elle avait garée près de chez moi, en bas de la rue Cortambert. Elle et moi, les yeux embués. Elle a chargé son sac bleu dans son coffre. Nous nous sommes attardés encore quelques instants à nous regarder, à nous ressentir. Et puis, décision brusque, elle s'est détournée, sans se retourner, elle a filé très vite. Je suis demeuré seul, une épave, sur le trottoir.

ENVOL SUR IMAGES ESPAGNE

J'ai mis mon costume de velours vert, le plus seyant, pour la saison, que je possède. J'ai fait, avec un soin attentif, mon nœud de cravate. A la mi-mai, le temps est doux, j'ai déjà pu, la première fois de l'année, aller lire à Bagatelle. Pas besoin de tricot, torse bombé sous ma chemise, cela me donne l'allure plus jeune. J'ai ciré méticuleusement mes chaussures. Je me suis coiffé et recoiffé devant la glace. Comme j'ai mes verres de contact, je me vois bien. Je ne peux pas mieux, j'ai tiré de moi tout ce qu'il est possible de tirer. Pour attirer. Je suis à la limite restreinte de mes charmes. Dernier coup de brosse, je rabats la mèche qui, sur le devant, rebique. Impec. Façon de parler, je ne puis ni enlever mes rides ni effacer les taches brunes qui me tavaient la pommette, ma joue gauche salie par le temps. Difficile d'enjoliver un visage à demi mangé aux vers. Strié de ravines, de crevasses. Pourtant, pas tout à fait crevé. Dans les yeux, il reste une lueur de vie. Aujourd'hui, une braise, un embrasement. Ma carcasse en voie de démolition pétille. Je pète le feu, me répète: je ne dois pas arriver trop tôt. Ne pas avoir l'air de me précipiter sur l'occasion, une entrée digne. Je piaffe d'impatience, bous d'ardeur. Je me contiens encore quelques minutes, me retiens. Et puis, le sort en est jeté, je sors. Dans la rue, j'oublie les injures des ans, les avachissements de l'âge. Je m'oublie. Bon pied bon œil, je marche à la conquête du monde, d'un pas preste. A sa conquête. Le jour de gloire est arrivé. Je suis invité chez sa mère, une vaste réunion de famille. J'en fais déjà un peu partie. Réunion, et puis, plus tard, bientôt, union.

Bruges, début avril. Nous voici à la mi-mai. Nos liens se sont tissés très vite. Je rêve déjà d'un nœud conjugal. Courir le guilledou m'est devenu insupportable. De rendez-vous en rendez-vous, de femme en femme, avec appartement, voiture, fric, j'en aurais bavé d'envie à trente ans. Maintenant j'en bave, cela me donne la nausée à soixante. Dans trois jours, soixante et un. J'ai depuis longtemps jeté ma gourme. Des histoires, j'en ai eu à remplir des volumes. J'en ai fait plusieurs bouquins. Désormais, après la bourlingue, cap sur la tranquillité, je rentre au port, un port d'attache, un havre de paix. *Hoc erat in votis*, je ne demande rien d'autre. *Aurea mediocritas*, Horace me trotte dans la tête. Depuis dix mois que je suis de retour à Paris, j'y perds mon latin, mon temps, sais plus quoi faire, de rencontres en rencontres inutiles, d'aventures en aventures minables. Terminé, je suis fini. Plus qu'à m'enterrer, rue Vital ou à Bagneux, du kif. SOUDAIN ELLE. Miracle, je suis ressuscité. Phénix, je renais des cendres de ma femme. J'en ai enfin trouvé une autre. Mon vœu le plus tenaillant est rempli. Combler le vide insupportable du veuvage, reboucher mes lézardes,

replâtrer mes fissures. Je ne veux pas faire la vie. Simplement refaire la mienne. L'invitation à cette fête de famille qui coïncide avec mon anniversaire, à trois jours près, est un intersigne. J'en accepte l'augure. Après tant de mois funestes, enfin de favorables auspices. Pas trop tôt, je commence à respirer. Quand on a eu si longtemps la poitrine oppressée, la gorge serrée, on a du mal au début à reprendre souffle. Dans la rue, mon torse enfin se dilate.

De mon côté, la présentation à ma famille, ce qui m'en reste, dépeuplée. A peine revenus de notre équipée, nous avons dîné avec ma sœur, de passage cette semaine-là à Paris. Plus tard, ce sera mon oncle. J'ai vite fait le tour de mes proches. Mes filles, elles, sont éloignées, sur l'autre rive de l'Atlantique. Mais, bien sûr, elles feront aussi un jour connaissance. En attendant, notre vie s'est peu à peu organisée, nous avons trouvé notre rythme. Elle vient chez moi deux fois par semaine, le mercredi en général et le week-end. Nous sortons aussi. Je l'emmène au cinéma, elle a pris des billets pour aller écouter Reggiani à l'Olympia, un beau récital, j'ai conservé le programme. La première fois que j'ai pénétré dans cette salle. Il y a un commencement à tout. Je commence à me sentir revivre. Elle a dû s'absenter quelques jours, au début mai, partie seule avec sa fille rejoindre en Espagne des amis dans la maison de sa mère. Celle-ci possède là-bas, vers le sud, une grande villa. Dix jours sans elle, je m'étais déjà habitué, m'ont paru longs. Interminables. Je n'ai fait qu'attendre son retour. Le 10 mai au soir, quand elle a sonné à ma porte, quand j'ai ouvert, j'ai eu une vision. Éclatante, elle m'illumine, je suis resté cloué sur place. Son sourire étincelant, épanoui, sa cascade de cheveux qui flambent blonds incandescents, encore blanchis au grand soleil, visage si fin, aux traits si purs, debout, elle tenait dans ses bras une énorme gerbe. *Je les ai coupés moi-même en grimpant sur les rochers, tiens, prends.* Elle que j'ai prise, dans mes bras, les joncs splendides aux aigrettes frissonnantes tombant sur le parquet de l'entrée, fleurs, feuilles séchées se répandant sur le sol, je l'ai serrée contre moi, mes lèvres écrasant ses lèvres, sa senteur se mêlant à celle des tiges comme du foin fauché par terre, vertige. Elle s'est abandonnée, puis ressaisie, elle se dégage, je *t'ai aussi apporté un vase.* Invasion, son apparition me pénètre, elle resplendit au tréfonds de mes fibres. J'arrive à peine à dire merci. Un vase espagnol, très haut, en émail blanc avec des motifs bleutés, superbe. Je me suis baissé, j'ai dû ramasser la gerbe éparpillée jusque sur le carrelage de la cuisine. Je l'ai mise dans le vase, j'ai mis le vase contre le mur du salon, entre musique et commode, il a sa place imprescriptible, inamovible, chez moi, en moi. Buisson ardent, dans mon désert.

Dehors, je n'ai pas pressé l'allure, je me suis hâté lentement. Parmi la cohue qui m'attend, je connais à peine quelques personnes, dans les assemblées je n'ai pas l'art ni le désir de lier conversation avec n'importe qui à propos de n'importe quoi. Je ne suis pas de tempérament sociable. Donc je me méfie toujours de moi. Sa mère habite dans mon quartier, pas très loin, un appartement avec un grand salon, une belle vue dégagée. L'inverse de mes catacombes. Chez moi, je suis enterré. Ici, à peine la porte ouverte, on plane plein ciel, avec des flots de lumière. J'ai sonné, j'entre. Sa mère montait la garde, j'ai décliné mon identité, elle m'a embrassé sur les deux joues. *Venez, venez, vous êtes attendu.* Quand on m'adopte ainsi, aussitôt je m'adapte. J'ai perdu toute inhibition, je me suis enfoncé dans la cohue, dense comme un bois, un fouillis d'arbres, bruissante de mots, de rires, tintement des verres. Je la cherche des yeux, parmi la foule invisible. J'ai dû lier des bribes de conversation, à droite, à gauche, tous les hommes sont bien cravatés, les femmes élégamment habillées. Atmosphère très XVI^e, les meubles aussi, j'ai beau habiter le même quartier, je ne suis pas de la même classe. Un intello solitaire, qui ne possède rien de solide, un tantinet de liquide, c'est quelle classe. Je n'appartiens à aucun monde, surtout au beau monde. Mais quand j'ai surmonté mes timidités, une fois franchie la barrière du quant-à-soi, lorsque j'ai décidé de sortir mes cornes d'escargot de ma coquille, je suis de plain-pied partout, puisque je suis de nulle part. C'est l'avantage. J'ai réussi à me pousser jusqu'au comptoir, muni d'un verre de champagne, pas à pas, de propos en propos, j'ai piétiné à sa recherche. Me faufile à travers fils de famille, membres épars de la tribu, amis, fendant la presse compacte. Soudain, je l'ai aperçue, au fond du salon, près de la fenêtre, debout. Elle que j'ai toujours vue en jupes de laine ou en jeans, elle portait une minirobe, moulante, serrée, s'arrêtant juste en haut des cuisses, à ras de fesses. Verre en main, éclatant de rire, s'éclatant, une vraie gamine, elle avait l'air d'avoir à peine atteint ses vingt ans. Tellement elle était gracile, svelte. Elle m'a vu, s'est approchée. De tout son corps tournée vers moi. Un détournement de mineure. Elle a collé, devant tous, ses lèvres sur les miennes, m'a pris par le bras, m'a présenté à des cousins, des parents. Je me suis assis sur un canapé, à côté d'elle. Un peu plus loin, son mari parlait avec un de ses frères. Situation insolite, je me suis senti soudain très à l'aise.

Du coup, tout s'est simplifié. Afin d'apprivoiser sa fille, elle l'a emmenée chez moi. Je lui ai donné pour jouer les poupées gigognes russes de ma femme. La fille ressemble comme deux gouttes d'eau à la mère, mêmes cheveux blonds, mêmes yeux pervenche, même harmonie des gestes, souplesse du corps. Absurde de dire : quand elle sera grande, elle sera belle. Elle l'est déjà, pleinement. Les poupées ont été vite démantibulées, éparpillées sur le parquet de la salle à manger. Pendant ce temps, sa mère

prépare un goûter splendide, elle a apporté tous les ingrédients pour faire un gros gâteau au chocolat. Elle le fait à la perfection. C'est, d'ailleurs, l'unique recette qu'elle connaisse. Elle déteste la cuisine. Par exception, elle joue le grand jeu, elle a mis le grand moule rempli à ras bord dans le four. Il s'agit d'amadouer la gamine de cinq ans, il faut que je cesse d'être à ses yeux un croquemitaine. Les enfants ont de ces mots : *il est trop vieux, le monsieur, pour être mon papa*. Évidemment, je pourrais être son grand-père. Mais là, j'objecte, je n'ai, contrairement à Victor Hugo, ni la vocation ni l'art. Que l'âge. Il faudra que la jolie mignonne s'habitue.

Bruges la merveille, de quelques semaines éloignée, est déjà à des années-lumière. Il ne s'agit plus d'être transporté, ravi par la fulguration de l'unique. Il faut organiser peu à peu le quotidien. Maintenant, elle vient me voir deux, trois fois par semaine. Une vie quasi commune. Pas encore tout à fait, mais presque. Le mari a l'air résigné, en tout cas, indifférent, la fille regimbe. Aucune raison de la brusquer : devant nous, nous avons toute l'existence. D'ailleurs, moi-même, depuis un an et demi que je vis seul, j'ai pris des habitudes de vieux garçon, je dîne à des heures impossibles, je me suis fait une carapace. Il va falloir que je la brise, que je rapprenne la vie à deux, à trois. Elle vient chez moi souvent l'après-midi, le week-end elle passe avec moi deux nuits de suite. J'aime bien, un bon rythme, rien ne presse. La soirée chez sa mère a été nos fiançailles. Les noces seront pour le moment venu, plus tard. Entre-temps, j'ai reçu enfin les épreuves du *Livre brisé*, le professionnel s'entremêle au personnel, normal. En fait d'épreuves, c'en a été une rude de me replonger dans le domaine, dans le règne de la mort. A peine je commence à sortir des épreuves vécues, je retrouve les épreuves écrites. Joie, bien sûr, de l'écrivain, mais souffrances de l'homme. Cinq jours, j'ai été de nouveau, corps et âme, en deuil. Le sixième, j'ai couru chez Grasset porter mon texte, m'en débarrasser. J'y tiens, bien sûr, il m'a assez coûté, mais, au moment où je reprends pied dans la vie, soudain il me pèse. Qu'on le publie vite, fin août. Une fois qu'un livre est sorti, il n'appartient plus à l'auteur, il est devenu le bien, la proie des autres. Forcément, je n'ai jamais oublié, depuis un an que j'attends, que la parution est proche. Maintenant, dans trois mois, prochaine. Toujours ce dédoublement en moi, cette zizanie intestine. L'écrivain est impatient, ému, son œuvre, plongeant au fil des années noires, au fleuve des ténèbres, va voir le jour. Quelle réception pour ces phrases, souvent arrachées à des lambeaux de chair. Quel accueil pour un livre où tout se livre, à nu, à cru, avec la seule protection du style. Impatience, appréhension aussi, l'écrivain joue son va-tout. Mais l'homme, Bruges l'a arraché à la fascination du passé, à la sidération de la mort. Effaçant des tâtonnements lamentables, l'a relancé sur les rives du revivre. Il y reprend pied, y reprend goût. Les tumultes de l'amour ont remplacé pour lui les soubresauts des larmes.

Seulement, l'écrivain, l'homme sont dans le même sac, ils sont cousus dans une même peau. La veille de la fête chez sa mère, ma tendre amie appuyée à mon bras, nous avons longuement visité le Salon du Livre, à la porte de Versailles. Dans quelques jours, nous irons ensemble au cocktail annuel du Seuil.

Début juin, j'ai été passer dix jours à New York. J'y ai encore une autre partie de moi-même, mes filles. Un an que je ne les ai pas vues. Comme mon propre appartement est sous-loué, je suis descendu chez Renée. Catapulté par mon vol Air France 070 habituel, je me suis retrouvé en plein Queens. Huit heures en l'air, je suis redescendu quinze ans en arrière. Quand j'avais pignon sur rue, maison de brique, dans le fouillis des rues de Flushing. Je suis toujours frappé d'irréalité, quand je revois cette partie de la ville, de ma vie. Je pourrais encore y conduire ma voiture les yeux fermés, mais dans une contrée imaginaire. Queens n'existe plus, sauf le petit appartement coquet de ma fille aînée. Ma fille cadette habite dans une haute tour au coin chez sa mère. En quelques minutes, elle est arrivée, de nouveau au complet tous les trois. Vers deux heures du matin à mon heure, nous avons joyeusement dîné. Renée avait préparé un ragoût délicieux, une vraie fête. Le cœur tout chaud, la tête qui tourne, j'ai été me coucher dans sa chambre, dormi douze heures d'affilée. Je me suis réveillé américain. J'ai enfilé une autre peau, j'en ai tant, celle de père. Pour m'accueillir, la température a soudain grimpé à plus de 25° dans un ciel d'azur. Si j'avais su, j'aurais apporté mon short, mes sandales, ma panoplie américaine estivale. Nous avons tous trois traîné le long de Queens Boulevard, mon ex-territoire, quelques changements depuis mon temps, mais peu. Les souvenirs remontent, affluent, fuient. Je lève les yeux, remarque un immeuble très bas, je dis à Renée, *that's where you had your judo lessons*, je me souviens, je la conduisais, je la cherchais. Elle s'en fiche. Elle ne lève même pas les yeux. Elle est à l'âge où l'on regarde devant soi, pas derrière. Avec Cathy, j'ai loué une voiture, nous avons été jusqu'à notre plage, Rockaway Beach, nous avons marché des heures sur la promenade en planches, sur le sable. Toujours le même fracas, le même ressac qui crache ses embruns à dix mètres, avec les surfers emmaillotés qui s'accrochent à la crête des lames. Je lui rappelle quand elle piquait des cent mètres, menue, rapide, au ras des flots. Cathy répond, *it's a long time ago*. Mes filles n'ont pas le culte du passé. Je le renferme en moi, je me referme. Non, ce qui intéressait Cathy, c'était le Queens Festival, le samedi après-midi. D'un seul coup, on a quitté l'Amérique du Nord pour celle du Sud, troqué Queens pour les Caraïbes. En plein soleil, parmi une immense cohue, les rythmes latins tourbillonnent, des orchestres hurlent, dans les allées du parc, les gens se sont mis à se trémousser, dans le relent des fritures, le grailon des saucisses ou des brochettes, les hommes, jambes et torses nus, les femmes

en chemisiers roses, mauves, écarlates, dépoitraillées, avec des ribambelles de mêmes miaulant, je demande à Cathy, *do we have to stay?*, son œil brille, elle dit, *but we're having fun*, ce qui l'amuse n'est plus ce qui m'amuse, ce qui m'attire, comme la plage de Rockaway, pour elle, depuis qu'on a détruit les stands forains, n'a plus d'attrait, nous avons fait un compromis, je suis resté encore une demi-heure à arpenter les extases cubaines et les délires portoricains, ce n'étaient pas mes yeux qu'elles gênaient ni mes oreilles, c'étaient mes narines. Le lendemain dimanche, nous avons eu notre déjeuner d'adieu chez Renée. J'ai eu ma ration d'Amérique, portion de paternité, je reste sur ma faim. Que faire. Telle est ma vie. Le soir même, j'ai repris l'avion vers Paris.

Avec mon dernier envol de fin juin 88, une extraordinaire, énorme différence, qui adoucit les affres des séparations. J'étais attendu à l'arrivée. Moi, abruti par une nuit sans sommeil. Encore plus éblouissante, incandescente. A la descente, ELLE, LÀ. Sourire éclatant, aux yeux, aux lèvres, à la sortie. Je ne suis plus un homme seul, un célibataire recroquevillé sur sa vie. Ma vie, désormais, je la partage. Avec cette rayonnante créature, debout, à vingt mètres de moi, dans la foule. Elle court vers moi. Ce n'est encore ni ma moitié ni ma compagne. J'ai parlé de fiançailles à la soirée de sa mère par métaphore. Elle se précipite, je l'étreins, ma fatigue évanouie dans la joie. Elle veut m'aider à porter mes bagages, je dis, *non, merci, ça va comme ça*, pas besoin d'assistance vieillesse, je suis un homme. Son homme. Voilà, tels sont nos rapports. Entre nous, aucun lien légal. Ce qui nous attache n'est pas d'ordre juridique, mais cardiaque. A peine elle me sourit, elle m'effleure, son contact descend plus bas que ma ceinture, même après une nuit d'avion sans sommeil, m'agrippe, m'empoigne le sexe. Là que mon élan vers elle surgit. Aussitôt que je l'entrevois, l'amour jaillit entre mes jambes. Son homme, mais elle n'est pas ma femme. Peut-être parce que je débarque de New York, me trotte dans la tête, *I am her man*, mais si je dis, *she is my woman*, pas traduisible, ma femme, ça devient tout de suite une épouse. Un jour, j'espère, pas encore. Pour l'instant, elle est pleinement cela, ça suffit: ELLE.

Du temps, je n'en ai pas eu beaucoup pour me remettre du décalage. Familial, culturel, horaire. A peine débarqué le lundi 12 juin, je dois me préparer à repartir le vendredi 16. AVEC ELLE. Et, cette fois, pas trois jours, comme à Bruges, mais trois semaines. J'ai retrouvé mon énergie perdue, ma vigueur d'antan. Une nuit suffit à me réadapter aux heures françaises. Tôt couché, tard levé. Frais et rose. Trois jours pour régler les questions pratiques, tout mettre en ordre. Mon appartement, mes comptes, surtout ma tête. Mon corps est d'attaque, ma caboche titube encore un peu

de tous mes va-et-vient. Je change de clés, de portefeuille, je passe des dollars aux francs. Mais les francs, il faut que je les convertisse en pesetas. Et puis mon livre, toujours plus proche. J'ai dû déjeuner avec mon attachée de presse, chez Grasset, une femme charmante, zélée, mais pointue. Ma vie, je peux la raconter à ma guise, mais mon livre, il ne faut pas lui en conter. Chaque détail compte, les pages s'additionnent, les 416 du *Livre brisé* font une belle note. Moi, dans mes dédales, je peux me perdre. Mon éditeur doit s'y retrouver. Les questions précises, pertinentes, pendant le déjeuner, s'accumulent autour de mon livre. Pour moi, le problème, écrasant, angoissant, était d'arriver à le finir. Pour mon attachée, le problème, non moins angoissant, est d'arriver à le vendre. J'ai tendance à vivre sur la planète Vénus. Là-haut que j'écris mes bouquins. Mais leur sort se joue sur terre. A terre, il faut d'abord expliquer aux représentants de quoi il s'agit, pour qu'ils présentent à leur tour l'ouvrage aux libraires. Grasset est, d'ailleurs, la seule maison qui publie, avant le début de la saison littéraire, hors commerce, à l'usage des professionnels, un recueil d'extraits significatifs des oeuvres à paraître. Il faut bien en discuter, se mettre d'accord. Nous avons scrupuleusement conversé jusqu'au dessert, Pivot a déjà retenu *le Livre brisé* pour « Apostrophes » du vendredi 13 octobre. Nous dressons nos plans de campagne. Moi, à peine le déjeuner fini, la campagne je la bats, plein désir, délire, dans la tête. Au lieu d'échafauder des plans de bataille, je bâtis mon château en Espagne.

Ma vie a complètement changé de rythme. Je ne la reconnais plus : elle s'est réveillée. Torpeur traînante des jours qui s'ajoutent aux jours, vacuité identique des lendemains désolés, petit déjeuner, déjeuner en tête à tête avec moi-même, dîner en tête à tête avec la télé, j'en arrive parfois à regarder des émissions débiles, parce qu'il serait encore plus débilitant de rester seul à seul. Avec ma demi-bouteille de vin, détente strictement mesurée par le délabrement de l'estomac. A l'image de mon existence : une demi-portion. Un pied dans la tombe, chaque fois que je descends à la cave, je suis dans le caveau de ma femme, ses vêtements, toujours là, je ne puis pas m'en défaire, au bas de l'escalier, dans la malle et la valise. L'autre pied, dans une demi-vie. Mes cours régulièrement, des amis, de temps en temps. Et puis, des sorties soudaines, des folies momentanées, des contacts fugitifs d'épiderme, qui vous laissent encore plus solitaire, après. Des attouchements médiocres, avec un goût amer dans la bouche, des poursuites éperdues, dont je rougis ensuite. Ce n'est pas seulement que je me pèse à moi-même, à m'écraser : j'ai honte de moi. Dans mon cours, je commente pour mes étudiants *l'École des Femmes*. Dehors, je joue les Arnolphe avec des Agnès de pacotille. Pire encore : chez Molière, il y a deux mâles, le vieux, le jeune, en rivalité, en lutte. Moi, je suis le barbon qui fait le jeune homme. Deux en un, ça fait zéro. Mon existence est si nulle, le soir, quand

j'éteins la télé, j'en reste hébété. SOUDAIN ELLE. Choc, électrochoc, une frénésie me traverse les membres, un courant brutal fait tressaillir, éclater ma caparace. Il faut que je me carapate. Depuis des mois enterré vif, que je carbure. A peine débarqué de New York lundi. Vendredi, je dois embarquer la voiture. Dans le train auto-couchettes qui part d'Austerlitz à vingt et une heures. Je défais mes valises, pour aussitôt les refaire. Tellement de détails à régler, je suis en hâte perpétuelle. Au point mort, d'un seul coup, en quatrième vitesse. Un homme pétrifié, aboli, je suis devenu un bolide. Sauf sur le périphérique, pour passer la prendre, là j'ai dû rudement ralentir, râlant sur mon siège, doigts crispés sur le volant.

chaud il fait trop chaud dans le compartiment du wagon-lit on étouffe porte ouverte on a aussi ouvert la fenêtre vitre baissée pas le moindre courant d'air quand le train s'est ébranlé touffeur toujours immobile remugle poissant les narines petite banlieue grande banlieue lorsqu'on a cessé de pouvoir lire au passage les noms des gares un filet tiède nous a vaguement caressés clarté crépusculaire le jour s'attarde me laisse aller aux tressauts réguliers des roues sur les rails en rase campagne maintenant regarde les prés les champs saillies des bosquets à perte de vue léger assoupissement des yeux un doux bercement des membres après l'allure folle des derniers jours course haletante un repos un allègement allégresse aussi dans le train qui nous emporte vers le sud le soleil l'Espagne POUR VIVRE

AVEC ELLE dans l'étroit compartiment la porte à présent refermée moi toujours à la fenêtre penché les joues giflées d'un souffle tiède je me retourne un instant instantané ça m'a saisi ça s'est emparé de moi empoignade subite brutale à la gorge au ventre de tout corps de tout coeur elle s'est préparée pour la nuit sa veilleuse éteinte allongée sur la couchette supérieure trop chaud pour se mettre sous les draps jambes nues en slip blanc chemisier bleu abandonnée au roulement vertigineux je suis happé à la hâte déshabillé grim pant fébrile à l'échelle de métal me suis faufile près d'elle contre elle sur la couche étroite désir m'étrangle m'étreint total poussée irrésistible absolue si je devais en mourir ne m'arrêterait pas une seconde chemisier relevé ses seins à pleines paumes pétris à pleine bouche sucés mordillés avalés elle a fermé les yeux gémi J'AIME ma main se glissant sous son slip la peau veloutée de ses fesses d'abord effleurée en un frisson qui me remonte le bras jusqu'à l'épaule jusqu'à ma tête qui tourne nos langues entortillées l'une à l'autre se mélangeant nos bouches collées moi qui geins un râle me remue des profondeurs à mon tour en écho se répercute sous le crâne mes doigts écrasant maintenant comprimant entrouvrant les rondeurs molles

lentement descendant le sillon d'un ongle délicat écartant les replis du
buisson des poils glisse au creux de la fente mouillée au puits des chairs
qui fondent mon doigt tendrement baratte les parois crémeuses j'ai
arraché son slip d'un geste brusque elle a fait voler son chemisier d'un seul
élan par-dessus tête poitrine à poitrine collés l'un à l'autre ventre à
ventre moi haletant d'un souffle rauque j'écarte maintenant ses
jambes fonce j'enfonce en elle mon membre instant trouble instinct
troublant toujours un peu brutal viol invasion des frontières du corps
même quand on pénètre doucement instant de triomphe instinct de
rapace et puis à peine dedans entré plonge tout entier noyade moite
m'engloutit calme soudain revenu poussée rude se fait caresse apaisée
sur elle sûr d'elle prurit douloureux se mue en quiétude subite
me meus en son tréfonds tumultueux d'un va-et-vient tendre tranquille
entre elle et moi un trait un attrait d'union le train continue à tressauter
sur ses rails en secousses rythmiques emportés en un essor vibrant
sans hâte à présent envie d'elle devenue sereine sur la couchette étroite face
à face vies à vies enlacés par la vitre du wagon toujours baissée la
nuit chaude nous enrobe nous jette des paquets d'odeurs de champs de foin
d'arbres au passage une immensité ténébreuse agreste nous inonde

Le train s'est arrêté à Narbonne, nous avons repris la voiture, grimpé les
lacets sinueux jusqu'à la frontière, franchi la barrière montagnaise, nous
avons dévalé sur l'autoroute de feu, les yeux éblouis sous les lunettes
noires. Jusqu'à Barcelone. Après, il restait encore un long parcours. Nous
nous sommes partagé la conduite. Elle, à la sportive, poussant des pointes,
pieds nus sur les pédales, moi, plus rassis, m'entortillant un peu dans
l'entrelacs des rues à la traversée de Valence, une main ferme, modérée sur
le volant. Parmi la splendeur étincelante des rocs ocre, avec sur la gauche,
des échappées subites de bleu miroitant, je n'étais nullement pressé d'arriver
au terme de ce voyage interminable. Elle à mes côtés, dans notre coque
surchauffée, j'aurais encore piloté des heures, des jours. A jamais. Le soir,
nous avons fini par arriver à bon port. Au port. Expertement aménagé, avec,
autour, en bas, longeant la mer, des H.L.M. massives qui poussent dru,
construites, en construction, essor populaire, pour les vacanciers de la
plèbe. De la plaine. Nous avons filé vers la haute, les hauteurs, quartier
réservé, à flanc de colline. Nous nous sommes égarés dans le fouillis
inextricable des villas, labyrinthe de ruelles tortueuses, retorses, je m'y
serais entièrement perdu. *Urbanizacion*, heureusement, elle a le plan. Elle
guide ma maladresse, son œil d'aigle corrige ma myopie. Nous avons fini
par nous repérer, non sans erreurs de fatigue, à larges coups de volant parmi
les passes exiguës, les coudes brusques, frôlant les parois rêches des
murets, jusqu'au sommet, l'extrême crête. A peine la portière entrouverte,
assaillis d'odeurs toutes chaudes. Derrière ses remparts de rhododendrons,

de cyprès, d'azalées, le repaire familial, la grande villa, son crépi blanc encore lumineux au soleil tardif, dévalant de terrasse en terrasse sur le vide.

Quinze jours, trois semaines, un mois. Un an, une vie. Je ne sais pas, je ne sais plus. Le cours du temps s'est aboli en une éternité étincelante. Un bloc insaisissable de durée, incandescent, diaphane. Sans repères, que des papillotements, ça et là, désancrés, des jaillissements, désordonnés, d'images. Souveraines. Soudaines. Splendeurs subites, sous la voûte d'azur, dans la voûte crânienne.

villa adossée à la montagne, en bas, là-bas, bien sûr, partout, la mer, l'œil enrobé de mer fulgurante, bordé de flots scintillants jusqu'aux lointains, mer, mais irrésistiblement se fixe s'accroche le roc griffant la rétine crevant la plaine liquide surgit se hérisse relié au rivage par le fil étroit étranglé de l'isthme qui coupe la baie en deux colossal rocher se dresse s'érige Penon de Ifach une stèle de granit une statue émergeant des vagues bleuâtres prodigieuse tête boursoflée tournée vers le firmament le regard s'arrête front lisse roide chevelure de pierre qui dégringole en torsades massives rebond du nez dessous échancrure profonde s'incurve jusqu'aux lèvres entrouvertes menton en pointe et puis le fanon du cou qui coule à pic *la Bouche d'ombre* Victor Hugo qui parle au ciel si l'on bouge tant soit peu le regard si l'on cille figure oscille d'un seul mouvement la tête se renverse menton lèvres à la place du front joues sourcils en plan incliné et les cheveux à l'autre bout tirés attirés par le gouffre tombant raides très courts dans la mer dans ce sens-là c'est Beethoven ravagé qui compose de toute façon sous les feux solaires dans le crépuscule rosi profil immensément romantique

lourde porte d'entrée de bois ouvré ouverte carrelage toujours frais en face la cuisine étroite un passage vers la terrasse dehors plein ciel à droite salon aux meubles inébranlables rustiques table épaisse larges fauteuils de cuir torchères tamisées aux murs pour les moustiques du soir à gauche deux chambres nous avons fait chambre commune lits séparés accotés chacun à un mur chacun son rythme quand je me réveille son petit déjeuner fini elle est déjà sur la terrasse assise sur le parapet genou replié l'œil dans l'espace je fais chauffer l'eau m'attable se lève en silence retourne à la chambre se rallonge la plus grande partie de la matinée elle lit ou elle écrit son journal elle dans son cocon ombreux au calme moi je bondis dans l'air pur l'étendue qui vibre vertigineuse au passage thermomètre accroché au montant de la porte toujours déjà vingt-cinq vingt-six à l'ombre je plonge dans l'eau froide

vite réchauffée aux reflets ondoyants de la piscine chaque matin
nettoyée aux aurores de ses insectes par un employé solitude de luxe
muscles qui barbotent de joie fluide jusqu'à épuisement du souffle
transat je m'installe en un coin d'ombre contre le mur sous le lierre qui me
frôle tête appuyée à la serviette en boule copies à corriger livre en main
vers une heure sa silhouette reparaît là-haut à la terrasse de la cuisine
je lève les yeux je me lève moi toujours qui mets le couvert assis en
short torse nu ou en chemisette l'œil rivé parmi olives vertes chorizo
jamon sur elle enfouie à mon côté dans sa salade délicat visage qui peu à
peu s'empourpre ou fixé en bas sur la face indéfiniment burinée
crevassée au-dessus des flots qui rutile

soleil sud Espagne j'aime la torpeur appesantie des jours des gestes
limace de mon corps qui s'humecte de touffeur moite je vais le
secouer après déjeuner elle fait sa sieste regagne la chambre ferme la
porte c'est l'heure de la méridienne je mets mon chapeau de paille enfile
mes sandales je sors la route sous l'astre de plomb déserte pas une
voiture les plaques minéralogiques quasi toutes de Germanie sont remisées
dans leurs parkings couverts je descends le chemin étroit qui longe la
crête j'attrape le rythme mollets vaillants tressaillent me portent soudain
plus de villas la route se met à grimper roide poussiéreuse jusqu'en haut de
l'escarpement je serre les dents je décélère le coeur commence à cogner
le thorax ma promenade digestive j'ai le poitrail qui fond en eau je
continue à monter parfois frôlé par un bolide autochtone je pousse ferme
soudain là-haut arrivé en râlant sur le rebord ma récompense éclate
un survol aérien je balaie l'espace le rocher l'isthme la baie découpée en
trois plages longées de leurs bâtiments je plonge dans le petit port m'ébroue
sur l'étirement de la ville domaine des elfes je contemple mon royaume
à mes pieds la colline éventrée étale le lacis des toits de tuile et des
piscines arrachés au roc même et puis je me détourne, je suis l'extrême
rebord de la falaise, je disparaïs, je choisis dans le tournoisement bleu

à mon retour, elle est assise à la table de la terrasse, elle a presque fini de
prendre son thé. Elle se verse encore une rasade. Il est quatre heures, rien
ne presse. Et puis, elle prend son sac, ses lunettes noires, ses serviettes, ses
magazines, si elle en a encore. Sinon, nous en achèterons d'autres en ville.
J'entasse mes affaires, plus encombrantes, avec le matelas de plage trimbalé
de sable en galets, d'un été l'autre. Mon côté méticuleux, une balade
devient, avec moi, une expédition. J'extrais la Ford du parking étrié, une
savante manoeuvre nous met en route, rasant à un centimètre près les murs.
Miraculeux, de pierres grossières, équarries, sans ciment, posées arête
contre arête, tiennent toutes seules. Nous sortons sinueusement de notre
labyrinthe embaumé, branches d'arbustes raclant le toit, la portière de la
voiture. En bas, avant de rejoindre la nationale, mon coin, chaque fois qui

me cogne au cœur. Désertique, trois grands palmiers se dressent, de gros cactus bordent la route poussiéreuse, brûlante. En face, une muraille de montagnes désolées, rocs nus, incendiés de soleil. Le nom que j'ai donné au bout de notre chemin. Au bout du monde. Qui me jaillit à chaque fois des lèvres : *l'Afrique*.

Redescendus de notre enfermement au firmament sur la planète, encastrés dans la file des autos, pas étouffante, pas trop de monde, pas foule, même à cette saison, de tournant en virage, après quelques kilomètres, on oblique à droite. Nous dévalons l'avenue, bordée de ses supermarchés, parallèle à l'artère centrale de la ville. Beaucoup de véhicules s'y engouffrent, nous allons tout droit, nous dépassons la sortie qui va vers le port et le Peñon, je cherche des yeux, le long des immeubles ventrus, notre parking, *cubierto*, sous la toile le déluge de feu chauffe moins fort les tôles entassées, je trouve une place, m'y glisse. Je prépare mes deux cent cinquante pesetas, le gardien à présent nous reconnaît. Pendant que je verrouille, referme le coffre, elle est déjà à cent mètres devant moi, hanches ondulantes sur la pierraille comme sur un tapis de Perse, pieds effleurant les éclats. Moi, je me mets à sa poursuite, j'en ai les chevilles qui grincent. Elle a déjà disparu en haut des marches, je les gravis à mon tour, débouche sur la promenade dallée qui longe l'immense plage. Aveuglé de lumière, d'espace, je l'ai perdue un instant des yeux. Un remous solaire entre les tempes, comme un vertige. La voilà, déjà sur la plage, pas surpeuplée, elle choisit son emplacement, sans promiscuité, toujours un peu à l'écart. Elle est déjà allongée, sur sa serviette, à même le sable. J'installe mon parasol, mon matelas, je m'allonge à ses côtés, à l'ombre, alanguie. Après une lente cuisson au four, j'éprouve le besoin de plonger. J'enlève ma chemisette, mes appareils. Plus un bruit de vagues, plus de cris d'enfants, plus un rire, un appel rauque. Un film soudain muet. Que des gestes. La mer bat contre ma poitrine sans un clapotis, je coule dans un silence de mort minéral. Je me perds, m'évanouis. Haletant sur mon matelas, je me ranime, j'ai remis mes appareils, les flots déferlent, la plage hurle, le monde revit. Elle a enlevé son soutien-gorge, se dore la poitrine. Et puis, d'un bond, elle se lève, met ses lunettes noires dans son sac, à pas légers, elle se dirige vers la mer. Je me redresse sur un coude, je la contemple. Entrée à mi-corps, elle se passe de l'eau fraîche sur les bras, les épaules, attend un moment. Elle plonge, disparaît. Loin déjà, là où il n'y a plus de baigneurs, une tache blonde reparaît. Elle prend le large. C'est le moment que j'attends, je retiens mon souffle. Je n'ai jamais vu personne nager comme elle. Néréide, sirène, ondine, plus femme. Visage dans l'eau, elle est un battement de coudes, si régulier, elle martèle l'écume, l'enclume marine, elle frappe, forge sa danse, sa cadence, ses gestes se gravent en moi, médaille olympique, olympienne, ma déesse me transporte, là, écroulé sur mon matelas, immobile, m'arrache à mon ankylose, mes yeux voltigent, au loin, si loin, trop loin, presque à la ligne d'horizon, elle s'aventure, une légère angoisse m'envahit, l'ai perdue

de vue, de toutes mes forces je scrute, depuis le promontoire du Peñon, je balaie la baie qui s'incurve, soudain, en face, paisible, à la brasse, elle se rapproche, quand elle ressort, l'onde immense qui lui pisse entre les jambes, quelques instants elle s'arrête, et puis la voilà repartie, sur la grève, coudes au corps, enjambées aussi régulières que les battements de bras, cheveux blonds collés au cou, aux épaules, elle s'éloigne, olympienne, olympique, en sa course, en son élan inlassables, moi en elle de nouveau perdu, éperdu, fixant de mon matelas, de mon grabat, la danse, la cadence de son corps, après l'immersion marine, de nouveau aussi gracieuse, agile sur le sol

elle revient, se repose de tout son long, à plat ventre, sur sa serviette, dos soulevé, côtes dilatées par son souffle, peu à peu s'apaise, en face, bordant la plage, la promenade, rangée des restaurants, des boutiques, les gens s'attablent aux cafés, la grève se vide, on commence à ranger les planches à voile dans le club nautique voisin, le sable attiédi, endormi devenant nôtre, le soleil à l'horizon déclinant vers la montagne, frôlant les pics, l'air doux, amolli, embué nous enveloppe, une chape aérienne recouvre nos corps, j'abandonne mon matelas, me glisse près d'elle, poitrine sur le sable, ma jambe effleurant la sienne, je passe mon bras autour de son dos, de son épaule, ses doigts me prennent la main, chauds, tendres, me serrent, nous restons ainsi enlacés, des instants sans fin, des moments immarcescibles, je la sens qui se glisse suc et sève à travers mon bras jusqu'aux moelles, elle s'écoule tout entière en moi, elle se transvase, exquise déliquescence de ses chairs, je l'absorbe, me résorbe en elle, fondus, confondus; l'un à peine touchant l'autre, un effleurement, l'un dans l'autre, soudain brutal, quand on remonte, la porte à demi ouverte, la pousse déjà vers le lit, je halète, la journée, la mer, le soleil qui me refluent soudain aux membres, mon corps en tremble, short, slip, je les arrache, la voilà contre moi nue, la peau rose s'est bronzée, à ma langue elle a encore un goût de sel, un goût d'huître entre les jambes, valves marines qui s'entrouvrent, sa bouche m'avale aquatique, je lape sa salive, étreinte de pieuvre, j'en ai les ventouses qui palpitent, mon dos me brûle, se cabre, je plonge en elle, me noie, je coule, son bassin s'évase une baie béante une plaie hurlante de plaisir

souvent, après, on redescend sur le port, fourmillement des bistros au pied du Peñon, à l'entrée des restaurants, toutes les pêches à la criée, à l'étalage, sous vitrine, amoncellement de gambas, entassement de seiches, tranches d'espardon, les soles larges comme des boucliers, un tel embarras du choix, la tête tourne, l'appétit gronde, on voudrait dévorer tout, parmi les lanternes scintillantes, en face, la nuit glauque qui râle sourdement sous les étoiles, l'énorme rocher, tutélaire, masse maintenant invisible, profil lointain des crêtes constellées au loin, sud soleil Espagne fiesta maintenant

nocturne, élémentaire, maintenant alimentaire

et aussi nos déambulations dans les villages aux ruelles blanches montant en lacis par paliers jusqu'à l'église en haut qui trône sous son dôme aux carrelages coloriés venelles désertes qui soudain par-dessus les toits de tuile en dégradé éclatent en une brusque échappée bleue au loin des vieilles robes noires parfois devant leur porte assises volets partout fermés linge bariolé qui partout sèche coups d'oeil furtifs dans les cours aux larges fenêtres grillagées entre les barreaux fleuries rouges mauves jaunes se détachant sur l'immuable blanc des murs

nous sommes descendus jusqu'à Elche la plus grande palmeraie d'Europe marchant parmi les troncs élancés rugueux couronnés de palmes retombant en coiffes en touffes aiguës comme des lames à leur pied des jardinières de fleurs jusqu'au *Huerto del Cura* sauvagerie la plus antique troncs épais hauts à donner le vertige sentiers drus hérissés de fougères géantes de cactus griffants dans une clairière une dizaine d'arbres énormes les plus anciens s'ouvrant en éventail céleste son bras s'est accroché au mien elle a mis sa tête sur mon épaule les fûts rudes rêches tourbillonnant soudain dans sa tête en un remous remontant des viscères

et puis elle m'a entraîné un après-midi vers Alicante à l'arrivée le long de la mer le château haut perché sur son piton repaire d'aigles domine la ville commande les abords nous avons suivi l'Esplanada de España en bordure de la plage remonté une grande rambla à droite ensuite tout droit jusqu'à la Plaza de Toros nous avons réussi à nous garer non sans mal parkings déjà pleins première fois que je vais affronter les arènes assister à une course nous avons fait le tour de l'enclos blanc de soleil dans la direction des caisses pour nous procurer des billets interceptés par des revendeurs ils nous en offrent avec une insistance volubile à bas prix nous demandons *sol* hochement de tête énergique si si nous nous sommes retrouvés tout en haut côté ombre gradins bondés rumeur d'océan de la foule vers cinq heures silence subit sonneries le président sur son estrade à gauche s'est levé a donné le signal suis pas connaisseur admire le spectacle en béotien malgré moi pris saisi d'abord le long défilé les matadors leur cape d'apparat au bras banderillos picadors devant deux gaillards efflanqués à cheval derrière attelages de mules pomponnées pour traîner plus tard les cadavres sur le sable hors de l'arène sous un astre encore de plomb une fanfare éclatante la course commence on ouvre la porte du toril poids provenance de la bête indiqués sur un écriteau au-dessus l'animal fonce au galop ébloui par la lumière

subite s'arrête au milieu de la piste les picadors attaquent à cheval fouillent le taureau de leurs piques je saisis mal le sens de ces agressions faciles brutales ma sympathie va tout entière au taureau arrive le matador subtil lent travail de cape ruées esquives éloignements rappels je commence sans trop comprendre à être fasciné par ce ballet de mort magique banderilles aiguës sinistres face à face des cornes et du poitrail d'homme immobile à portée d'un geste emporté je retiens mon souffle lourd silence sur tous les gradins tendus et puis l'épée pénètre roide dans le cou le taureau chavire sur ses pattes debout encore quelques instants plie les genoux il retombe l'attelage de mules à grelots arrive tire la carcasse sur le sable vers les corrals sous des tonnerres d'applaudissements une autre fois de huées vibrantes avec des coussins des boîtes d'aluminium vides qui volent en ouragans de cris sur le sable le cirque se déchaîne elle a suivi le jeu toute roide attentive émue l'apprécie plus finement que moi en demi-connaisseuse une plus longue habitude moi hébétude un peu sous le choc humaniste toréador je m'incline courage somptueux tueur éblouissant à ses risques et périls le taureau n'a pas une chance sacrifice c'est signé d'avance côté rituel religieux me répugne les gens ont enfin cessé de hurler de boire de bâfrer aussi ils n'ont pas arrêté dans les rangées pendant toute la séance la mise à mort avec sandwiches orangeades massacre sucré nous avons attendu que l'énorme masse se soit ébranlée ait commencé à s'écouler par les escaliers géants nous nous sommes à notre tour levés en silence longeant le couloir circulaire soudain en bas j'ai vu un type colossal torse nu la sueur qui suinte toute une panoplie de couteaux à la ceinture l'équarisseur là qu'on traîne les bêtes mortes il les découpe des camionnettes toutes prêtes attendent leur cargaison de viande et puis le rebut des entassements d'intestins tripaille attirant les mouches des os avec des chairs pendantes le type un instant s'est arrêté pied sur une des carcasses il savoure au moindre geste ses biceps roulent sur ses bras plantées à mes côtés penchées sur la balustrade des femmes fascinées halètent

soleil sud Espagne ce furent d'innombrables tendresses appuyée contre moi de tout son corps son cœur doigts enlacés en des marches jamais lasses dans nos bistros à poissons chaque soir elle est mon festin je dévore les regards bleutés les sourires complices aux marchés rustiques du samedi nous déambulons jambe contre jambe parmi les ceintures les sacs sandales et vêtements elle fait ses emplettes dans une superbe boutique du bas de la ville je n'ai pu m'empêcher de m'acheter un fier blouson de cuir dans notre villa sur les cimes sur la plage en bas au cours de nos randonnées TOUJOURS PLUS MIENNE MOI PLUS SIEN nageant nue dans la piscine je la contemple de tout mon être

chaque geste ondoyant de grâce souplesse féline des mouvements si
preste quand elle a grimpé jusqu'en haut du Peñon couloir taillé dans le
roc si lisse je ne cesse pas de glisser elle saute sans déraper d'un pied
sur l'autre m'attend hirsute elle fraîche souriante dispose déjà prête à
poursuivre à repartir à l'autre bout du tunnel les ports les criques toutes
nos balades lorsqu'elle photographie en moi déclic je la fixe en
train de braquer son appareil je la scrute elle hume elle sent ce qu'il faut
prendre en photo comment elle réagit en un éclair cou penché son
corps tendu sa main agile s'imprime en moi mon cliché au sien se
superpose instantané assise debout allongée sur le sable lisant au lit
marchant courant nageant elle est tout entière chaque seconde UN
PACTE ABSOLU DE NOS CHAIRS

je ne sais pas comment ça s'est passé, je ne l'ai pas un instant prémédité,
autant que je me souviene, j'étais même fatigué ce soir-là, je me suis
simplement allongé contre elle, pour me reposer, sentir sa chaleur,
m'imbiber de sa présence, la fin de notre séjour approche, que va-t-il
advenir de nous après, encore obscur, nous n'avons pas fait de projets nets,
nous nous vivons au jour le jour, à chaque soleil, nous nous dorons, adorons
sans connaître la suite, nous nous buvons jusqu'à la lie, la liesse
quotidienne, APRÈS, moi j'aimerais l'épouser, il faudrait d'abord qu'elle soit
libre, qu'elle divorce, l'avenir est enrobé dans un encore nuageux lointain, il
faut jusqu'à la lie, jusqu'au délire jouir du présent, de sa présence, j'ai
commencé à la caresser, elle s'est laissée aller, son dos contre ma poitrine,
elle face au mur, j'avais ses fesses contre mon ventre, désir surgi d'où, de
quel repli du corps, les ai écartées, quand je suis entré ainsi en elle, elle a
poussé un petit cri, j'ai demandé si elle voulait que j'arrête, elle m'a dit non,
mais plus doucement, soulevant d'un ultime effort mes reins, je pénètre
l'impénétrable, j'ai poussé peu à peu jusqu'au tréfonds, elle a levé un pied
contre le mur, moi arc-bouté sous elle, haletant, désir d'épousailles totales,
de fusion la plus intime, la rejoindre au plus secret d'elle, quand elle a eu un
long cri, j'ai eu la gorge raclée, le gosier arraché, ne faisant plus qu'un,
enfoui dans ses ténèbres, avec elle

Quinze jours, trois semaines, un mois. Un an, une vie. Je ne sais pas, je
ne sais plus. Si, je sais. Le souvenir me revient. Dans une ruelle, au-dessus
du supermarché, la petite boutique. L'agence. Nous nous sommes
renseignés. Il est possible de prolonger notre séjour d'une semaine, mais il
n'y a pas de temps à perdre. La veille au soir, elle avait téléphoné à son

mari. Il lui a dit de rester encore huit jours, de finir le mois. Leur fille est heureuse chez ses grands-parents. Qu'elle profite au mieux de ses vacances. On peut encore de justesse changer la réservation retour du train autocouchettes à Narbonne. Mais sa fille avait déjà commencé à la ronger. Besoin réel de la revoir. Culpabilité imaginaire pour une si longue absence. Désir de demeurer encore ici avec moi. Lutte intestine. Elle a décidé de rentrer comme prévu à Paris. Quand nous sommes ressortis de l'agence de voyages, elle m'a mis les bras autour du cou, m'a serré très fort contre elle, elle a éclaté en sanglots, là, sur le trottoir, dans la rue.

DRANCY BAGATELLE

toute communication était interdite, mais tous connaissaient les communiqués, les Alliés avançaient en Normandie, la défaite allemande se rapproche, il s'agit de tenir bon jusqu'au bout, en juillet, par dépit, par haine, les Allemands se sont mis à fusiller plus encore, à mesure qu'ils perdaient la guerre, ils ont massacré davantage, dans la cour de Montluc, désordre, un Feldwebel a commencé à frapper, à droite à gauche, il distribue les coups, une lubie soudaine lui a traversé la tête, une lubie est la prérogative du pouvoir, il commande à mon oncle de se déculotter, en public, comme ça, parce que ça lui chante, mon oncle refuse net, il y a un silence subit dans la cour, mon oncle face au Feldwebel, celui-ci de fureur a cogné de nouveau, *je n'ai pas répliqué, mais je l'ai repoussé rudement, le Boche a eu l'air frappé de stupeur*, devant une telle audace il est resté coi, blême, et puis les prisonniers sont rentrés au Réfectoire, tous ensemble cadénassés, bouclés, le silence dans le cachot étouffant a continué, chacun savait, inévitable, comme deux et deux font quatre, vers quatre heures du matin, grand fracas de verrous, la porte qui claque, yeux enténébrés que zèbre la lumière électrique, tous au garde-à-vous, le Feldwebel est debout, à l'entrée, appel, lent, sinistre, inéluctable, *Weitzmann*, un temps d'arrêt, pour bien souligner, assener la sentence, *sans bagages*

quand je suis sorti de la cellule, je savais que j'allais être fusillé, « sans bagages », c'était l'arrêt de mort, irrémédiable, curieusement, je n'éprouvais aucune peur, aucune angoisse, j'avais déjà l'impression de ne plus être de ce monde, une étrange sérénité m'emplissait, je n'ai jamais de ma vie connu un tel calme, et derrière moi, le Feldwebel qui hurlait

besoin soudain de voir, d'entendre mon oncle, hier j'ai eu tellement de mal à la reconduire chez elle, à la descente du train, si dur de m'arracher d'un coup aux fulgurations d'azur, à l'éblouissement quotidien, corps, voix, gestes, de sa personne, adoration de ses images, mon idole, quand elle s'est jetée nue dans la piscine du jardin, membres aussi fluides que l'eau, ondoyant à sa surface, en ses reflets, moi plongeant pour la rejoindre, me joindre à elle, en une étreinte tremblante, aquatique, ma poitrine écrasant

ses seins, sa peau délicieuse me glissant entre les doigts comme une anguille, ébats parmi les éclaboussures, j'essaie de m'enfoncer entre ses cuisses, éclats de voix, *non, non*, de rires, tout s'est tu, toi, de retour à ta maison de banlieue en bordure du périphérique, moi, à mon appartement cimetière, encore plus sombre, plus froid de tant de soleils éteints, tête encore tourbillonnante de ruelles blanches des vieux bourgs, de massifs ocre, désertiques, notre immense plage étalée au pied du Peñon tutélaire, je me retrouve brutalement dans ma cave, mon caveau, après trois semaines, une éternité sur les cimes

tu ne peux pas imaginer la scène, il faut l'avoir vécue pour la voir, quatre heures du matin dans la cour de Montluc, j'arrive au bout d'un couloir sombre, on ouvre une porte, d'un seul coup un vacarme épouvantable, une gigantesque pétaudière, avec des cris qui fusent de partout, un incroyable pêle-mêle sillonné de lueurs qui trouent la nuit, peu à peu j'ai pu discerner des groupes d'hommes que les S.S. poussaient en les frappant comme des bêtes pour former des files, parmi les ordres, gémissements, jurons, une pagaille, un tapage tels, une vision infernale

un coup violent dans les reins m'a précipité dans la file des fusillés, la plus proche, alors, c'est curieux, qu'est-ce que tu veux, j'avais quarante-trois ans à l'époque, en pleine forme malgré ma détention, j'étais jeune, je suis devenu alerte, mon absence à moi-même m'a quitté soudain, de nouveau très présent, de nouveau j'ai eu toute ma présence d'esprit, j'ai remarqué que la cour était balayée par un projecteur, avec de brefs moments d'obscurité, d'instinct, à chacun de ces moments, dos au mur j'ai glissé centimètre par centimètre, m'éloignant petit à petit du groupe des fusillés où le Feldwebel m'avait placé d'une bourrade, le long de la muraille, je n'ai pas un instant réfléchi, c'est venu spontanément, mourir pour mourir, j'ai rejoint une autre file qui brusquement s'est mise en branle, j'ai emboîté le pas, le plus marrant, mon Feldwebel m'a vu passer, il a eu l'air ahuri, mais il m'a laissé partir, je revois encore ses yeux écarquillés, il n'a pas fait un geste, planté là, raide comme un piquet, qu'est-ce qui a pu se passer dans sa tête d'adjudant, je n'ai aucune idée, sans doute qu'il y avait eu contrordre de la part d'un supérieur, pas d'autre explication possible, j'avoue que j'ai eu chaud, il aurait pu me faire arrêter, torturer, abattre, que sais-je, comme pour mon interrogatoire, j'ai eu une sacrée chance, une fois de plus la baraka, la colonne en piétinant s'est mise en marche,

imagine, c'était le dernier convoi pour Drancy, avant la déportation à Auschwitz

dès le lendemain de notre retour, rendu à ma solitude, plus glaciale d'avoir été ainsi chauffée, réchauffée au rouge, j'ai eu le besoin subit de voir mon oncle, doigts noués sur sa canne quand il ouvre, en se traînant, la porte d'entrée, ses bajoues flétries, fripées, qui s'affaissent, il se tasse dans son fauteuil, ses yeux d'un bleu pâle, lointain, le crâne chauve, il cligne un peu des paupières bordées de rose, besoin de l'entendre, ses histoires, les connais par cœur, me touchent toujours au cœur, la génération de mes pères, il me rattache à ma lignée, moi le gamin, eux les hommes des années trente, ses histoires me rattachent à mon histoire, il renoue les fils de ma vie effilochée, ses histoires, il les a vécues à ma place, je les écris à la sienne, notre échange le plus intime, mes épreuves à côté de ses épreuves sont inexistantes, mon existence auprès de son existence est si pauvre, ses histoires, je les fais miennes, elles m'enrichissent, trésor de famille, j'y puise, quand je suis à bas, elles me remontent, quand je les écoute, c'est un baume, la chance folle qu'il a eue aux pires moments est un dictame, il panse mes plaies quand il parle

et, qu'est-ce que tu veux, mon petit vieux, ça s'est trouvé comme ça, ce dernier convoi de Montluc pour Drancy, ça été le dernier convoi à partir de Drancy pour Auschwitz, moi, je m'y étais glissé par réflexe, sans réfléchir, pour éviter d'être fusillé illico, et me voilà embarqué dans mon wagon à bestiaux, je ne te ferai pas une description, tu peux imaginer ce qu'a été ce voyage, il commençait déjà à faire chaud, dans quelles conditions, et puis il y avait les bombardements, les arrêts, deux jours que ça a duré, pour aller de Lyon à Paris, mais ces deux jours, c'était toujours ça de pris, deux jours que j'aurais déjà dû être fusillé, tu ne peux savoir comme j'étais heureux dans la puanteur à crever, écrasé contre les planches, parmi les râles, enfouis sous l'entassement des corps il y avait ceux qui mouraient

la voix de mon oncle est un peu assourdie, voilée par la distance, il revit son transbordement, son transport de viandes avariées quarante-cinq ans en marche arrière, il remonte à mi-mémoire, années quarante il retrouve sa quarantaine, moi, mon enfance, tous deux plongés dans ce borborygme, on

communiqué, on communique, notre culte, nous célébrons notre sursis, ces histoires ont beau être éloignées de presque un demi-siècle, elles nous rapprochent, lien, lieu de famille infaillible, la mort frôlée de si près reste impérissable, le périple de ses périls nous le parcourons ainsi parfois ensemble, son chemin de croix, nous le refaisons station par station, chaque arrêt en gare dans la touffeur, l'étouffement, gardes armés, jusqu'à l'arrachement final, portes qui claquent, cadavres somnambules qui se lèvent, sortent sur le quai, éblouis, titubant, parmi les S.S. qui tonitruent, comme une tragédie, j'ai beau connaître la fin d'avance, chaque instant, imprévisible, palpité, pas du tout parcours, discours ancien combattant, mon oncle ne vante jamais ses exploits, il en parle peu, ses tribulations il les évoque à l'occasion, quand il a soudain une poussée de passé, afflux subit de mémoire qui lui déborde des lèvres, je recueille, je me recueille, quand il raconte ses faits et gestes

ce qui m'a sauvé, encore une fois, c'est la connerie, dans les pires moments il y a un côté farce, tu imagines le débarquement des rescapés du train qui pouvaient à peine se tenir debout, se traîner, eh bien, les Boches avaient une liste, garde-à-vous, le grand chef fait l'appel, tous immobiles, silence, étonnement, stupeur, mon nom ne figure pas sur la liste, le commandant du camp, c'était Aloïs Brunner, celui qui se cache en Syrie, un des derniers criminels de guerre qu'on recherche, moi je n'ai pas eu à le chercher, lui m'a fait venir à lui, tu vois, Barbie, Brunner, j'ai côtoyé du beau monde, il hurle, « papiers », je fais l'idiot, je prends l'air surpris, « où papiers », je dis, « vous devriez les avoir », ses traits se crispent, « pas de papiers, pourquoi », je dis, « il doit y avoir une erreur, une omission, je ne comprends pas », lui non plus, il aurait pu me faire abattre séance tenante, ce qui se passe dans ces têtes-là, c'est comme le Feldwebel de Montluc, insondable de férocité et de bêtise, on m'a fait sortir du rang, on m'a mis à part, sans papiers je ne pouvais pas partir avec les autres prisonniers du convoi, on a attendu l'arrivée des papiers pour être en règle, les autres, ils sont partis le lendemain pour Auschwitz, ça été le dernier convoi de déportés, pas un seul n'est revenu, pas un survivant, que moi, parce que je n'avais pas de papiers, parce que je n'étais pas en règle

son œil pétillant de malice, il rigole, il s'en tape le genou, presque cinquante ans après il s'esclaffe, bien sûr, il y a des choses horribles à raconter, difficiles à dire, sa voix s'affaiblit, s'étrangle, quand on a ramené l'abbé Bourcier en cellule, le grand gaillard torturé à mort, les muscles en loques détachés des os, tragédie au-delà de l'exprimable, mais s'il prend la vie, parfois il est bien forcé, au tragique, mon oncle ne la prend jamais au sérieux, il a toujours adoré les blagues, en dire, en faire, à ses pires

moments l'existence a du farfelu, du grotesque, il répète, *tu vois, si j'écrivais mes mémoires, je ne voudrais retenir que les instants, les aspects comiques, les autres ne regardent que moi*, ses malheurs il les garde pour lui, c'est là qu'on diffère, lui et moi, que nos routes, nos déroutes divergent, la sienne en 39, il en fait une anecdote drôle, *j'avais volé un vélo, je fonçais vers le sud, gendarmes allemands aux trousses, en vélo aussi, j'avais beau pédaler, juste au moment où ils allaient me rattraper, un orage incroyable éclate, une pluie diluvienne tombe, on ne voit plus rien, je lâche mon vélo, je file dans un bois, je me défile, à une minute près, il éclate de rire, un gros rire de poitrine, thorax généreux, c'est comme en 41 à Marseille, j'avais la police de Vichy qui me recherchait, tu parles, avec l'histoire du Barcarès, on aidait les réfugiés espagnols à s'échapper du camp, ils crevaient de chaleur sous leurs tentes, avec des moustiques gros comme le poing nuit et jour, le réseau de résistance a été démantelé, je me taille, à Marseille, rafle dans la rue, maison par maison les agents fouillent, il se marre, tu sais comment j'ai été sauvé, je dis, non, il dit, je suis entré au hasard dans un bordel, il y a une putain qui m'a caché sous son lit, s'exclame, s'esclaffe, moi, j'ai toujours adoré les putains, voilà, elles me l'ont rendu, comme ça la vie, je demande, tu aimais les professionnelles, réplique, dans ma jeunesse je connaissais la rue Saint-Denis par cœur, son œil s'allume, je demande, tu n'avais pas peur, dit, de quoi, je dis, d'attraper une maladie vénérienne, tu devais prendre tes précautions, là on touche aux choses sérieuses, son front se plisse, il se fâche, *quelles précautions, ça non alors, m'enquiers, et tu n'as jamais rien chopé, il dit, jamais**

mon oncle tient de sa mère, douze heures par jour plus de trente ans sur ses jambes au buffet du Trocadéro, violacées à la fin de varices, toujours gaie, elle avait toujours le mot pour rire, lui, l'éternel boute-en-train, moi, je tiens de ma mère, qui tenait de mon grand-père, on est des appréhensifs de nature, des choses on voit, on prévoit toujours le côté lugubre, s'il fait grand soleil, on pressent toujours les ombres au tableau, *Angst*, on a l'anxiété juive, c'est de naissance, d'avant-naître, d'avant Jésus-Christ, après, le déluge de larmes, réglé comme du papier à musique, bonheur jamais à notre portée, toute la gamme des malheurs, elle tinte déjà entre nos tempes, quand je me prépare à quitter ma mère pour retourner en Amérique, les vacances n'ont qu'un temps, l'été est passé, elle hoche la tête, son front se plisse, le même œil bleu pervenche que son frère a une lueur pâle, elle dit, *on sait quand on se quitte, on ne sait jamais quand on se retrouve*, sa devise, notre verdict, treize ans, à chacun de mes départs elle a émis son oracle, la treizième année, je suis parti, je ne l'ai plus retrouvée

Brunner m'a fait venir dans son bureau, m'a interrogé, «qu'est-ce que tu

sais faire », j'ai dit, « demandez », il demande, « tu es costaud », je pesais à peine plus de quarante kilos, mais j'avais la quarantaine, j'étais jeune, j'ai dit « oui », il a ricané, « prouve-le », je l'ai prouvé, ils m'ont fait monter des châlits en fer très lourds jusqu'en haut des escaliers, Drancy c'était les premières H.L.M. qu'on avait transformées en camp, il y en avait des étages, mais j'ai tenu le coup, j'en ai monté et monté des châlits, que ça qu'ils respectaient, la force, heureusement j'étais fort, on m'a dit, «bon, tu seras infirmier », ça m'a sauvé, mon oncle s'arrête, sa voix se casse, il ferme à demi les paupières, ses bajoues ont l'air de s'alourdir encore, il y a eu un long silence, notre minute de silence, il dit, ça, tu vois, je ne peux pas en parler, le lendemain de mon arrivée, quand j'ai vu enfourner des ribambelles de gosses dans les fourgons du dernier train, je ne peux pas supporter d'y penser, des fois la nuit ça me hante, ses yeux un instant humides, la mémoire mouillée, mon oncle, mon père, ce n'étaient pas des hommes à larmes, je sens les miennes qui affluent, quelle chance j'ai eue, quand je l'entends, à cinquante ans bientôt de distance, j'en suis tout abasourdi, à n'y pas croire, lui, moi, qu'on soit là à raconter, revivre ces histoires de revenants, lui, moi, on n'en est pas encore revenus, une fois aussi, c'est un de mes souvenirs les plus horribles, ils ont tabassé en hurlant un vieillard dans la cour, il s'est écroulé sur le sol tout en sang, on m'a appelé, je l'ai transporté à l'infirmerie, il est mort entre mes bras, avant de mourir, je revois encore la scène, entre deux râles, il m'a dit en un souffle, « tiens, mon fils, prends, cela peut te servir », il a sorti une liasse de billets de mille francs couverts de sang, je l'ai glissée dans ma chaussette, je vois sa main qui se crispe

enfin, j'ai pu rendre des services, ma fonction me permettait d'aller d'un bâtiment à l'autre, un drôle d'univers, avec sa hiérarchie, la cabane aux israélites, j'y ai rencontré Marcel Dassault, à l'époque Bloch-Dassault, on y mettait les gens à pèze, la cabane aux juifs, et puis la cabane aux youpins, là il fallait voir dans quelles conditions ils étaient détenus, avec les gendarmes français, au-dessus, bien sûr, les Allemands, j'ai pu faire passer quelques armes, on a constitué un réseau, on a essayé de mettre sur pied un plan d'insurrection générale en cas de déportation collective, malgré tout, on arrivait à avoir des nouvelles, on savait que les Alliés marchaient sur Paris et, à mesure qu'ils se rapprochaient, on se demandait ce qu'on allait faire de nous ici, on sentait monter l'angoisse, tu parles, avec nos quatre ou cinq revolvers, on était cuits, j'en avais d'ailleurs un moi-même, mourir pour mourir, on se tenait prêts au pire, si près de la fin, ironique de crever, en être tant de fois réchappé, et maintenant j'avais pour mission en cas de soulèvement du camp de me diriger sur le poste de garde, de tirer sur les sentinelles, la certitude d'être abattu, quoi, juste avant d'être délivré

des jours qui étaient des siècles, j'ai de nouveau attendu la mort, comme à Montluc, mais à Montluc, ça a duré quelques instants, maintenant, une attente constante, l'ordre pouvait venir d'un moment à l'autre, essayer de forcer la porte principale, tenter une sortie en masse, il y aurait eu des dégâts, c'est sûr, mais quelques-uns se seraient sauvés, il rit, pas moi, tu te rends compte, marcher avec un pistolet sur un poste armé de mitrailleuses dans son mirador, les copains et moi, on était bousillés d'avance, mais on ne pouvait pas se laisser déporter quand les Alliés étaient aux portes, plus possible, mourir pour mourir, ce serait fièrement, l'arme à la main, nous ignorions tout naturellement des négociations du consul de Suède avec les Allemands, alors on s'apprêtait à vendre notre peau mais très cher, d'heure en heure je savais que je touchais à la dernière

je ne cessais pas de penser aux gosses, à Paule, depuis mon arrestation en juin je n'avais plus eu aucune nouvelle, qu'est-ce qui leur était arrivé, après tout, il y avait des types de la Gestapo qui étaient restés à la maison, après qu'on nous ait embarqués, Wurmser, Enoch et moi, tu imagines mon angoisse, Jacky avait dix-neuf ans, Serge dix-huit, ils étaient sortis au moment de notre arrestation, mais ils devaient bientôt rentrer, est-ce qu'ils avaient été prévenus, est-ce qu'ils avaient pu s'échapper, ça me tourmentait bien plus que ma propre mort, tu te rends compte, disparaître sans savoir le sort de mes fils, sa poitrine même par la chaleur ambiante refroidie, emmaillotée désormais d'un tricot épais dans le salon clair chauffé par le soleil déjà estival, se soulève, il soupire, il se tait, il rumine dans les poches profondes de sa mémoire, les nourritures terrestres, il en a de si joyeuses, de si flamboyantes, de si sinistres, je me repais de sa vie inépuisable, il se repose, je pense à mon père, mou mangé aux mites, aux B.K., sur son lit de mort, son ultime regard vers ma mère, son ultime souci, Nénette, qu'est-ce que vous allez devenir, ses dernières paroles, mon oncle, mon père, devant la mort ne songeaient pas à eux-mêmes, la voix se ranime, mais douce, en sourdine, d'habitude mon oncle claironne des cordes vocales, organe puissant, voix de stentor ostentatoire dans les stances du Cid, les tirades de Ruy Blas, elle frissonne, chuchote, et Paule, avec le travail qu'elle faisait dans la Résistance, mon Dieu, s'ils en avaient eu vent, s'ils étaient aussi venus pour elle, ça, je n'aurais pas pu le supporter, dans la cellule à Montluc ça me torturait nuit et jour, mais il y avait les copains à soutenir, mon rôle à jouer pour maintenir le moral de la chambrée, le soir, on me réclamait, je leur déclamaïs, mais en dedans, en moi, sans trêve, sans cesse, cette angoisse

et maintenant revenue, redevenue encore plus forte à Drancy devant la fin certaine, l'ordre d'attaquer un jour, d'un moment à l'autre attendu, avec

nos pétoires fauchés de là-haut par la mitraille, sûr et certain, comme deux et deux font quatre, descendus comme des lapins, sa voix se creuse, s'amplifie, et puis, incroyable mais vrai, un soir, on a vu dans la cour comme un bûcher, tous les papiers en tas qui flambent, avec autour les Chleuhs qui en apportent encore et encore de pleines brassées, et les flammes qui montent encore et encore plus hautes, nous les yeux collés aux vitres, souffle coupé, n'osant pas comprendre, et puis d'un seul coup, ils ont disparu, les gendarmes français aussi se sont taillés, d'un seul coup plus de gardiens, on a reçu l'ordre d'empêcher les détenus de sortir, dans l'état où ils étaient ç'aurait été une catastrophe, plus question de sortie en masse, il fallait attendre l'arrivée des troupes de Leclerc, la voix retrouve son timbre sonore, éclate soudain, et, en fait, devine qui j'ai vu arriver pendant que j'assurais avec les copains armés le service d'ordre, silence, je sais mais suis muet, d'étonnement encore qu'une pareille chose soit possible, à cinquante ans de distance le même miracle, impensable, chaque fois qu'il le raconte, en fait d'armée Leclerc, j'ai vu arriver en pleine nuit un groupe de F.F.I. en armes, venus prendre notre relève, nous délivrer, et tu sais qui marchait à leur tête, revolver au poing, je secoue la tête, il dit, d'un ton solennel et intime, avec la ferveur d'une prière, TA TANTE, comment elle avait su où j'étais, comment elle s'était débrouillée, j'en suis demeuré tellement saisi, je ne crois pas avoir jamais eu un tel choc de ma vie, je dis, de joie, il dit, de joie, pas même, il n'y a pas de mot, c'est au-delà du dicible

il est redevenu silencieux, je suis resté muet, j'ai beau connaître son histoire par cœur, ressaisi comme lui au cœur, cloué de stupéfaction, ma tante laissée entre les mains de la Gestapo à Lorette, qui resurgit revolver au poing à Drancy, la *Liberté guidant le peuple*, du Delacroix, si inimaginablement romantique, on ne pourrait pas mettre cela dans un roman, ce serait si invraisemblable, mais vrai, la vie de mon oncle dépasse, défie la fiction, ma tante, morte depuis plus d'une décennie, est là, devant nous, entre nous, le bureau de mon oncle est une table tournante, ma tante fait son apparition, en plein camp de concentration, franco-boche, à Drancy, trois coups, elle entre, il dit, *tu peux imaginer la scène*, je dis, *c'est difficile*, l'œil mousse de malice, pétille de nouveau, *tu parles, pas seulement moi, tous les gars sont restés bleus, et puis, tiens, il y a une chose que tu peux encore moins imaginer, sa voix baisse*, elle a une douceur étrange, une caresse aérienne, *cette nuit-là, à l'infirmerie, sur le grabat où le vieux était mort entre mes bras, j'ai fait l'amour avec Paule*, il a été obligé de s'arrêter, l'émotion lui serre, me serre la gorge, nous étreint à bras-le-corps, il dit, *tu te rends compte, faire l'amour avec elle à Drancy*, il dit, *il n'y a jamais, jamais eu rien de tel dans ma vie*

le regard perdu, l'œil humide, au bord des larmes, tassé sur son fauteuil, écrasé par quatre-vingt-sept ans, ses retrouvailles avec sa femme, l'amour sur la paillasse des mourants à Drancy, non, il ne m'avait jamais raconté cela, il s'arrêtait d'ordinaire avec l'arrivée du détachement de F.F.I., Paule en tête, la suite, il l'avait gardée pour sa délectation intime, ses délires secrets, entre elle et lui ce qui a dû se passer cette nuit-là, cette union inouïe des chairs sur le grabat de la mort, rôles du désir, de la joie, au lieu des rôles d'agonie, dans l'infirmerie, comme si Tris-tant retrouvait Iseut, Tite Bérénice, Orphée Eurydice, ça peut se vivre, ça ne peut pas s'imaginer, mon oncle lâche un soupir déchirant, *petit Pau*, c'était l'époque où l'on transformait Renée en Nénette, Lucienne en Lulu, Henriette en Rirette, Julien en Juju, ça date, tous ces diminutifs qui agrandissent un être à l'infini, ces familiarités qu'on a avec les dieux domestiques, nous sommes restés quelque temps enfouis, enfuis dans l'espace sidéral, le vide des années, le néant aussi où les êtres les plus chers, intouchables s'abîment, mon oncle a eu l'air de s'animer, se ranimer un peu, je dis, *enfin, pour toi, la guerre était finie*, il redevient d'un coup lui-même, retrouve sa voix tonitruante, *comment, finie, mon petit vieux, ça commençait seulement, mais cette fois, la bonne guerre, celle des vainqueurs*, il ajoute, *d'ailleurs, j'ai de nouveau bien failli y rester*, je dis, *comment ça*, mon oncle enfourche derechef le dada de sa mémoire, elle galope au fil de ses souvenirs, il revit, dévide son histoire, *Paule et moi, dès qu'on a eu le droit, nous nous sommes remis en route, il y a d'abord eu la visite médicale obligatoire, le toubib m'a examiné sous toutes les coutures, je pesais à peine plus de quarante kilos, mais poumons intacts, pas une carie dentaire, le docteur n'en revenait pas, il m'a donc laissé partir, j'étais en pleine forme, je voulais rejoindre Paris et reprendre la lutte, mais ta tante voulait revoir sa sœur et moi la mienne, au lieu d'aller directement sur Paris, nous nous sommes dirigés sur Villiers, tu ne te rends pas compte comment c'était à ce moment-là, plus un train, plus un autobus, plus un taxi, rien que les guibolles, de Drancy à Villiers, surtout pour moi qui étais enrhumé depuis des mois, ça faisait une trotte, il a un rire amer, on a dû s'arrêter pour se reposer et déjeuner quelque part, un des rares restos ouverts, en pleine cambrousse, à la fin du repas, mon premier repas normal après des mois de soupe et de gamelle, quand le patron a apporté l'addition, ta tante a eu l'air un peu gêné, elle m'a dit, tu sais, mon petit Henri, je n'ai pas tellement d'argent sur moi, j'ai dit, ça ne fait rien, moi, j'en ai, et j'ai relevé le bas de mon pantalon, sorti la liasse de billets de mille, tout maculés du sang du vieillard, de ma chaussette, et c'est avec cet argent que j'ai payé notre premier repas, il hausse légèrement les épaules, quelle époque, j'entendais encore la voix éteinte du vieux, « tiens, prends, mon fils », et déjà il était très loin, j'étais repassé de l'autre côté de la vie*

quand mon oncle et ma tante sont arrivés enfin jusqu'au pavillon de Villiers, plus de neuf mois notre cachette, maintenant grille de l'entrée

grande ouverte, ses souvenirs recourent les miens, nos mémoires se rencontrent, maigre comme un clou, lui que j'avais toujours connu copieux avant-guerre, dans un costume flottant sur lui, ma tante rayonnante, les deux sœurs, ma mère son frère, une de ces réunions de famille comme on en fait rarement, il y faut des circonstances particulières, celles-là, en août 44, l'étaient, je ne voudrais les avoir manquées pour rien au monde, chacun qui tombe dans les bras de l'autre, étreintes en chœur, quand on ne pensait jamais se revoir, se revoir explose, en cris, en larmes, en spasmes de joie, il dit, *moi, je ne voulais pas rester, tu comprends, j'étais impatient de reprendre le combat, Paris n'était pas tout à fait délivré, mais Paule, sa sœur, ma sœur, tout le monde m'a supplié de demeurer à Villiers encore un jour, j'ai cédé*, il rit de nouveau, très fort, son poitrail sous son tricot en est tout secoué, *tu sais ce qui serait arrivé si j'étais rentré chez moi rue de la Pompe, comme je voulais, ce soir-là, je sais mais bien sûr dis, non, eh bien il y avait encore de durs combats de rue, des miliciens s'étaient juchés sur le toit du 118 et tiraient sur les passants, alors un char Leclerc a été appelé, il s'est mis en position au coin de la rue de la Pompe et de la rue de Longchamp et il a balayé tout l'immeuble, visant le haut, de mitraille, quand nous sommes revenus le lendemain, la chambre à coucher avait été criblée de balles, trouée comme une passoire, les persiennes avaient été traversées comme des feuilles de papier, de nouveau il se marre, tu te rends compte, si ma sœur, ma femme, tout le monde n'avait pas insisté pour que je reste une nuit encore à Villiers, j'aurais été tué dans mon lit par des balles de la 2^e D.B., pas mal ironique au sortir de Montluc et de Drancy*

maintenant ses yeux scintillent, *tu sais, il fallait des nerfs solides, quelle époque, je sors de Drancy, à peine une ombre, une larve humaine, huit jours plus tard, j'avais ma voiture, mon service d'ordre F.F.I. armé, j'étais le roi, j'aurais pu faire fusiller qui je voulais, je dis, oui, je me souviens, Delaunay, notre gérant arien, qui avait essayé de nous dénoncer à la Gestapo pour récupérer tout le stock du magasin, tu avais proposé à mon père de l'abattre séance tenante, sans plus de procès, mon oncle dit, oui, mais ton père n'a pas voulu, il voulait que tout soit légal, il l'a eu, son procès, en bonne et due forme, je dis, et il a tout perdu à part la vieille machine à écrire Underwood et les Flaubert reliés, mon oncle dit, d'ailleurs, je n'ai fait fusiller personne, c'est plutôt le contraire, je dis, comment, il dit, figure-toi que je suis retourné à Drancy, mais pour faire libérer la pauvre Mary Marquet et Sacha Guitry, qui y avaient été abusivement internés, je dis, ils avaient quand même collaboré avec les Allemands, mon oncle hausse les épaules, ils avaient joué devant des officiers, été à quelques cocktails, à ce compte il aurait aussi fallu interner ton ami Sartre, il fréquentait aussi les milieux de l'Occupation, amer, il dit, si l'on regarde de trop près, soudain, vibrant, il n'y a que René Char, celui-*

là, c'était un type immense, au physique comme au poétique, je l'ai connu dans la clandestinité, c'était un chef de maquis incomparable, tu sais, il n'y en a pas eu beaucoup des comme lui, mon oncle s'est redressé sur son séant, quatre jours que je suis sorti de Drancy, j'entends la voix du général, je dis, lequel, il s'irrite, quoi, lequel, de Gaulle, évidemment, « Weitzmann, vous vous occuperez de "Franc-Tireur" », c'est tout, c'était assez, dans les locaux vidés quelques jours avant par la « Pariser Zeitung », on a mis en marche « Franc-Tireur » avec Altman et Ronsac, des copains, en moins d'une semaine, je suis passé du cul-de-basse-fosse au faîte du pouvoir, c'était vraiment hallucinant

je dis, et entre-temps, si tu étais rentré un soir plus tôt chez toi, il rit, j'étais passé à la moulinette, c'était ça la vie, j'ai eu une sacrée chance, il dit, des deux types qui avaient été arrêtés avec moi à Lorette et conduits à Montluc, j'ai appris plus tard qu'Enoch le surréaliste avait été abattu dans un charnier des environs de Lyon, Wurmser, lui, il a été déporté à Buchenwald, d'où il n'est jamais revenu, je sens que mon oncle se fatigue, ses souvenirs de guerre lui alourdissent le débit, de nouveau tassé sur le fauteuil, je dis, je crois qu'il est temps que je te quitte, il ne faut pas t'épuiser, il dit, reste encore quelques minutes, ça me fait du bien d'en parler, tu sais, je n'en parle presque avec personne, je sais, mon oncle ne joue pas les anciens, il est toujours branché sur le présent, il lit deux trois journaux par jour, écoute la radio, met sa télé à midi et le soir, quand le mur de Berlin a commencé à branler, lorsque les Allemands de l'Est ont commencé à voter avec leurs pieds, mon oncle était suspendu aux nouvelles, tourné corps et âme vers l'actualité, comme ma mère, pas du tout obnubilés par le passé, plutôt moi pour qui le passé ne passe pas, encore me tourmente, seulement, de temps en temps, mon oncle quand même a besoin de se débrider les plaies, de débonder son trop-plein de mémoire, surtout avec moi, je l'inspire, je sollicite ses souvenirs, j'en fais les miens, ça me donne une épaisseur supplémentaire, ça met à mon existence malingre une rallonge, les exploits de mon oncle m'agrandissent, sa chance incroyable en ces années de nuit luit comme un phare, ma vie s'éclaire à son fanal, imprévisible, le voilà qui se remet à rigoler, un gros rire franc, qui le secoue, mais je ne t'ai pas raconté le plus drôle, je dis, quoi, il dit, à peine installé à la direction de « Franc-Tireur », on met le canard en marche, je suis plongé dans une activité à n'en plus dormir, soudain, on reçoit de Lyon un coup de fil, on vient de graver mon nom sur la stèle du monument aux morts là-bas, qu'est-ce que tu veux, depuis que j'avais quitté Montluc en douce, ils n'avaient plus eu de mes nouvelles, normal de me porter disparu comme des dizaines de milliers d'autres, du coup, Altman m'a dit, « Henri, il faut que tu y ailles, que tu fasses un saut à Lyon, pour faire rectifier l'erreur », j'ai décidé de faire l'aller-retour, je n'avais pas tellement envie de

retourner à Lyon, comme tu t'en doutes, mais je ne pouvais pas non plus laisser inscrire mon nom parmi les morts, donc je fais l'aller très vite, mais j'ai bien failli ne jamais faire le retour, je dis, pourquoi donc, il aime à rire, il ponctue toujours ses récits de divers rires, amples, joyeux, amers, sourds, selon, là il est parti d'un éclat fracassant, comme devant une énorme farce, les lubies les plus fantasques du destin, les occurrences les plus incongrues de la fortune humaine, il dit, je me suis rendu au bureau qui s'occupait du mémorial, j'ai fait rayer mon nom de la liste, je suis ressorti, je me suis hâté vers la gare et, je dis, et, près de la place Bellecour, pas loin des locaux de la Gestapo, je traverse au feu vert, un camion fait une embardée, renverse un pylône qui me tombe sur la tête, j'étais en sang, on m'a emmené aussitôt à l'hôpital, ils m'ont dit, « vous avez une sacrée chance, là vous n'avez que des égratignures, à quelques millimètres près, vous étiez mort »

cette fois, je sens que mon oncle est fatigué, il a beau avoir la vie dure, l'âme chevillée au corps, avoir échappé à la mort dix fois de justesse, d'un cheveu, même cinquante ans après, ça vous épuise, je dis, *je dois rentrer travailler*, je me lève, il tente de se lever, je dis, *pas besoin de me raccompagner, je connais le chemin*, je ne connais pas mon oncle, il n'accepte pas sa diminution d'être, son ratatinement sur son fauteuil, champion du 100 mètres de l'armée française en 1921, en 1989 il fait un effort incroyable, il se raidit, se redresse, il dit, *je vais te raccompagner*, inutile de le contredire, ou il se fâche, prend sa grosse voix, devient tout rouge de colère, *je sais ce que je fais*, ricane, à mon âge, à son âge, pour ses enfants Daddy, pour moi Tonton, il est pour tous un totem, le chef, la figure patriarcale qui nous relie, nous rallie, autour de lui on se regroupe, il maintient une immense famille à bout de bras, à bout de forces, tremblote sur ses jambes, il s'appuie de tout son poids sur sa canne, s'il a décidé de me raccompagner jusqu'à la porte, je n'ai plus qu'à obtempérer, pousse à pousse, sur les tapis superposés aux plis traîtres, je crains toujours qu'il ne s'entortille les pieds dedans, qu'il ne choie, ça lui arrive, pour l'instant ses chutes n'ont jamais été graves, il s'en est toujours remis, quand même je l'observe du coin de l'œil, en cas de besoin, il faut que je le rattrape, en soufflant il est arrivé au vestibule, là, halte, il ouvre l'armoire aux Balzac, collection complète, l'originale, bien sûr, mais aussi en offset une édition revue et corrigée à la main par l'auteur, la Pléiade, tout, il feuillette, il se met à lire tout haut un fragment, il jubile, puis il remet scrupuleusement le livre en place, *un jour ce sera pour Pierrot*, j'embrasse ses deux grosses bajoues, penché sur lui me parvient le même effluve, la même eau de Cologne ambrée que dans ma plus lointaine enfance, la vieille peau fripée conserve sa senteur de jouvence, il dit, *alors, mon petit vieux, tu reviens me voir bientôt*, je dis, *tu parles*, depuis notre retour d'Espagne, de nouveau reclus dans mon appartement caveau, je suis redevenu dedans une âme en

panne, en peine, avec mon oncle j'ai eu ma ration de guerre, mon baptême du feu, une heure avec ce vieillard avachi, rayonnant, me revirilise, quand je redescends je suis un homme

Quand je suis monté chez mon oncle, le dimanche, élévation. Dès lundi, je suis redescendu sur terre. Et, sur terre, un de mes vœux les plus ardents, déjà au fil du temps presque lointain, était en train de s'accomplir. Attendu fébrilement depuis tant de mois, enfin le moment était venu. Pas oublié, mis en veilleuse. Je me réveille. Mon livre est là, je dois faire mon service de presse chez Grasset. Les feuillets envoyés de New York il y a plus d'un an forment maintenant des piles d'ouvrages sur une table. Après les affres de l'écriture, le labeur de librairie. Je dois m'atteler à la tâche. En Espagne, repris par l'empire du présent, soumis à la souveraineté des sens, l'écrivain s'était estompé, l'homme, cloué au sol, escaladait en raclant ses semelles sur la terre ocre le raidillon du promontoire, poitrine haletante, jusqu'à la découverte, à chaque fois éblouie, en bas, de la tête du Peñon surgie des flots. L'homme guettait chaque jour, à la sortie de notre ghetto de villas à piscines, son coin d'Afrique, avec les palmiers, les cactus, gris de soleil et de poussière. L'homme avait, pour compagne vivante, une créature de la mer, sirène fendant les vagues avec une sûreté absolue, une domination totale, avec des gestes racés, une élégance négligente. Nymphé, au lit, éclatant de toutes les délices, les liesses de la chair, l'homme balayé, enlevé dans son sillage de jouissances. En marchant soudain le long de la rue des Saints-Pères, l'écrivain en demi-solde a de nouveau réintégré l'homme, l'a envahi de son attente. Le sang de nouveau fait encre, les émotions mots, les vibrations, les tressaillements du corps, du coeur, devenus entrelacs de phrases. Écriture-suicide, le verbe sans la vie, plus que la vie du verbe. Une mort parfois douce, parfois violente. Mise en mots, mise à mort. *Le Livre brisé* est mon linceul. Raconter sa vie est toujours un acte posthume, une entreprise funéraire. Et, moi, je venais si intensément de vivre. A nu, à cru. L'écrivain est cruel, il m'a de nouveau replongé au deuil. Grasset avait bien fait les choses, début juillet, j'ai dû plancher pour la sortie du livre, prévue fin août. Plus de deux cent cinquante volumes, empilés sur une table, cela m'a serré la gorge de voir pour la première fois entassés tous ces petits cénotaphes jaunes. Pleins d'Ilse, de moi. Vides de nous. Avec une large bande rouge : Livre monstre. Naturellement, elle était venue avec moi, son appareil de photo dans son sac. Comme toujours, elle a l'œil qui fait parler. Je suis là, chemise bleue ouverte, veste de cuir achetée en Espagne, revêtu de mes derniers atouts ou atours, tenant entre mes mains mon livre. Je le scrute intensément, front, grand nez à la perpendiculaire, bouche ouverte : l'expression est comme une crispation perplexe. L'orgueil du propriétaire rayonne sur d'autres clichés, banal, peu convaincant, superficiel. Il y a aussi le commerçant, mine importante, livre tenu du bout des doigts, qui bavarde

avec un des directeurs littéraires, Jean-Paul Enthoven, lequel, long cheveux noirs rejetés en arrière, mains nonchalantes dans les poches de son jean, fait beau gosse. Je n'ai pas eu le temps de m'abîmer dans les réflexions. Deux après-midi durant, j'ai rempli mes fonctions, fait fonctionner la machine à livres, dédicaçant l'un à X, l'autre à Y, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, mais qui occupent des positions stratégiques dans le journalisme, l'édition, tous les membres de tous les jurys des prix littéraires, des personnalités du Tout-Paris de la culture. J'y vais de *mes hommages cordiaux, très cordiaux, les plus cordiaux*, selon le destinataire, l'humeur. Je ne dépasse jamais les hommages, je ne vais jamais, quoi qu'il puisse m'en coûter, jusqu'au *cher maître*. Pour les gens que je connais, je fais un clin d'oeil plus intime. Heureux, bien sûr, comment ne le serais-je pas. Tant d'heures et de malheurs pour écrire ce livre, une mort pour le nourrir. Il m'a pourtant vidé de ma substance. Tout ce que j'ai vécu dans la boue, le voilà au propre. Mon existence brouillonne est là au net. Au fond de moi, un étrange sentiment en sourdine me travaille.

Pour fêter la sortie prochaine du livre, je les ai emmenées, sa mère et elle, dîner dans un restaurant que j'affectionne, près de la Seine, avenue de Suffren. Pour moi, une double célébration. La publication toute proche de mon livre. L'entrée, pas trop éloignée, je l'espère, dans sa famille. Je boucle la boucle de la mort et de la vie. Je suis porté par un afflux vibrant après la geôle ténébreuse de tant de jours. Deux ans de dégradation continue, de désintégration impitoyable s'effacent. Quand je la regarde, assise à côté de sa mère, le bleu blond incandescent de son visage m'éblouit, cheveux en cascade sur son encolure dénudée, galbe des épaules, elle a remis la robe haut troussée, coquine, de nos « fiançailles », à la grande soirée de mai. La tendresse qui jaillit de ses gestes, de ses paroles, m'inonde, lorsqu'elle incline la tête vers moi, la tête me tourne, j'ai comme un vertige de bonheur. Quand son rire cristallin s'égrène, elle a vingt ans, et moi, j'ai un cœur de dix-huit qui me cogne dans la poitrine. Sa mère, menue, impeccablement distinguée, a l'air de goûter les mets. Elle a le propos aimable. Question âge, on pourrait croire que c'est avec elle que je suis. Mais je suis des yeux sa fille. Ce soir-là, mon seul festin. D'elle je n'arrive pas à me repaître.

Puisque je suis ainsi introduit, admis dans sa famille, à mon tour de la présenter à la mienne. Mes filles sont en Amérique. Elle a vu ma sœur d'Angleterre. En France, j'ai mon oncle. De la lignée ancestrale, lui seul survit. Par miracle, de dialyse en dialyse, de transfusion en perfusion, chaque mois, il faut lui refaire le sang. Totem, patriarche. Sa moelle ne produit plus de globules, ni rouges pour l'oxygéner ni blancs pour le défendre. Vers la fin de chaque mois, il est sans souffle et sans immunité.

Une grippe, un rhume pourraient lui être fatals. Deux solides infirmiers le transportent comme un paquet de son cinquième sans ascenseur, jusqu'à l'ambulance. On l'emmène à Lariboisière, il y séjourne un ou deux jours. On le remonte jusqu'à son nid d'aigle. Si tout va bien, s'il n'y a pas de complications, il a un nouveau bail de vie d'un mois. Depuis des mois que cela dure, cela ne pourra pas durer. L'incroyable carcasse, l'histoire n'a pas réussi à l'abattre, la nature peu à peu la ronge. Pour les ultimes présentations, il vaut mieux me dépêcher. Nous avons pris rendez-vous avec lui pour la fin de la semaine. Samedi quinze juillet. Pour Jean sans Terre que je suis, ce sera d'un coup fête nationale et familiale.

Elle et moi sommes passés prendre mon oncle vers midi. *Entrez, mes enfants*, dès qu'il a ouvert la porte, bénédiction nuptiale. Il a scellé notre destin. Je n'avais pas vu mon oncle ainsi paré, préparé depuis des années. Un beau costume bleu foncé, rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, chemise et cravate assortie, il a dit, *vous m'excuserez*, à cause de l'état de ses pieds, il n'avait pas pu mettre de chaussures, il portait ses grosses baskets. Ce qui lui restait sur le crâne de poils follets, soigneusement passé au peigne fin. Et puis, quand je me suis penché vers lui pour l'embrasser, toujours son eau de Cologne ambrée. J'avais, j'avoue, une légère appréhension à ce premier contact. Au premier coup d'oeil, j'ai vu qu'il l'avait adoptée, épousée. Avec les femmes, mon oncle a son déclic. Infaillible. Dans les deux sens. Il est aussitôt sous leur charme. Elles sont instantanément ravies. Ou rien ne passe, aucun courant. Mon oncle est un séducteur-né, à l'ancienne, bouche d'or, il récite des poèmes, offre des fleurs. Chaque femme sans exception a droit à son respect absolu. Sa bonne martiniquaise s'assied à ses côtés pour déjeuner, elle sert à table, et, en même temps, elle y règne. Par la vertu de sa féminité. Mon oncle et moi, nous sommes des hommes à femmes, sans elles, nous ne pouvons pas vivre. Mais il y a, entre lui et moi, une différence. Majeure. Moi, les femmes, je les conquiers, puis m'y agrippe, m'y accroche. Elles viennent à lui. Il a cet étrange don, comme une grâce. A quatre-vingt-sept ans comme à vingt. Il émane de lui une aura pour le sexe féminin irrésistible. Pour des femmes de tout âge. Même à présent, il a sa cour. Même quand il ne peut plus la faire. Sa banquière, sa charcutière, sa pharmacienne sont toutes amoureuses de lui, il a beau se fâcher, se débattre, elles veulent lui porter ses paquets dans la rue. Des voix distantes l'appellent des quatre coins de la France. Simone, coiffeuse, qu'il a connue en 1916. Alice, danseuse, qu'il a séduite en 1921. Vingt autres, elles lui sont fidèles. Jusqu'à la mort, elles sont déjà parties avant lui. Il leur sera fidèle jusqu'à la sienne. Ainsi qu'il est. Question femmes, entièrement éclectique, universel : il aime du haut en bas de l'échelle sociale. Une putain ou une duchesse, sa bonne, la directrice de son journal, des actrices célèbres, je ne connais pas la liste complète. Il suffit

qu'un être ait son charme, sa douceur, sa grâce, le voilà envoûté. Rang, situation, pedigree n'ont jamais compté à ses yeux. Ma tante, adorée entre toutes, était sténodactylo dans son agence de presse en 25. Mon oncle a beau avoir une culture prodigieuse, il n'y a jamais eu besoin d'un concours d'entrée pour ses affections. Moi, je suis beaucoup plus limité, qui se ressemble s'assemble, je me frotte à qui se pique de littérature, j'ai rarement fait de sorties hors de mon milieu rive gauche ou campus. Quand même, lorsque nous avons gravi les cinq étages, lorsque j'ai entendu grincer les verrous de la porte, dès qu'il l'a vue, j'ai été rassuré aussitôt.

Comme il faisait très beau, nous lui avons proposé une folie, une expédition à l'autre bout du monde, à l'extrême bout de ses forces : un déjeuner à Bagatelle. Je dis, *le restaurant dans le jardin, tu connais?*, il sourit, *j'y allais souvent avec ta tante avant ta naissance*. Je dis, *la voiture est juste en bas, tu n'as qu'à t'y asseoir, on t'emmène*. D'habitude, les ambulanciers le portent pour descendre. Cette fois, il fait un effort héroïque, je dis, *prends tout ton temps, il dit, je suis bien forcé, je dis, si tu veux, je vais t'aider*, il dit, *non, je vais me débrouiller tout seul, comment est-ce que je ferais quand Pierrot n'est pas là*, j'aurais dû savoir qu'il ne m'aurait pas permis de l'aider devant une jeune et jolie femme, comme Cyrano, il a jusqu'à la fin son panache. Pas à pas, en s'agrippant à la rampe, marche à marche, d'un pied hésitant, précautionneux, le souffle court, le visage contorsionné, peu à peu, il est descendu, moi, l'épiant, au cas où, prêt à bondir, à le saisir, il a fini par arriver en bas tout seul. Quand il a repris son souffle, il s'est laissé cette fois conduire jusqu'à ma voiture, son bras gauche appuyé à mon bras droit, sa main droite agrippant sa canne, je l'ai installé sur le siège avant, j'ai doucement refermé la portière. Vive comme une elfe, elle s'est glissée sur la banquette arrière. J'ai pris le volant, nous nous sommes mis en route, sans hâte, à travers le Bois, vers Bagatelle.

Notre territoire commun, propriété de famille, remonte au début du siècle. Mon oncle dit, *mes parents m'envoyaient chercher le lait à la ferme de Passy*, il ajoute, *souvent avec les copains on poussait jusqu'aux fortifs*, se remémore, *chaque dimanche sur la place du Trocadéro il y avait des concerts dans le kiosque sur le terre-plein*, il soupire, *le Bois pour moi c'était déjà sauvage, la cambrousse, quelques fiacres, une ou deux voitures de maître, une vraie forêt*, le Bois il en connaît chaque allée, chaque sentier, les raccourcis, les recoins secrets, tous les parcs, les moindres ruisseaux, il y va tout droit, il l'a arpenté en culotte courte à l'époque des arpêtes, à soixante-quinze ans il faisait encore tous les matins dix fois le tour de l'île en canot sur le Grand Lac. Quand ma tante est morte, le seul moyen pour lui de ne pas s'écrouler comme une masse a été de traverser d'un trait au

cœur de la nuit le Bois, de l'hôpital Ambroise-Paré à la rue de la Pompe, mais le Bois, à présent, c'est la première fois depuis longtemps, très longtemps qu'il y retourne, avec l'état de ses jambes, il est devenu hors limites, je roule lentement pour qu'il puisse voir, vitres baissées, humer le Bois, s'en emplir les yeux, les narines. Dans son cœur, il est déjà là, depuis toujours. Nous avons frôlé la pointe du Grand Lac, descendu la route de Suresnes, fait demi-tour sur l'allée de Longchamp, jusqu'à l'entrée du restaurant, face à la vaste pelouse publique, crête verdoyante du Mont-Valérien à l'horizon, ligne ondoyante des collines. Je me suis garé, moyennant contravention, sur le talus d'herbe interdit, pour que mon oncle ait moins de chemin à affronter. Il s'est extrait, en tressaillant de tous ses muscles, en grimaçant de toutes ses douleurs, hors du siège. Il a réussi à prendre pied, crispé sur sa canne, par un dernier effort, il est sorti de la voiture, il s'est redressé. Elle s'est placée à sa droite, moi à sa gauche, surveillant son boitillement, nous avons traversé l'entrée, trottiné jusqu'au jardin. A l'ombre des larges marronniers, sur le gravier, les tables, avec leurs parasols, avaient fleuri comme des ombelles géantes. Côte à côte, elle et moi, nous nous sommes assis, mon oncle installé en face, dos aux antiques écuries de brique transformées en restaurant chic. Elle portait un tailleur de lin léger bleu clair, avec une ceinture noire, casque d'or impeccablement maintenu par son cercle. Elle avait mis, par exception, des chaussures à talons hauts, qui lui donnaient une allure encore plus féline, une démarche plus enjôleuse. Sous l'apparat momentané, elle gardait toute la souplesse, l'aisance de ses mouvements sur la plage d'Espagne. Il a fallu quand même aider mon oncle à gravir les deux trois degrés du perron, en le soutenant par les coudes, il faiblissait. On nous a conduits jusqu'à notre table, nous nous sommes détendus dans la chaleur filtrée, scintillante à travers le remuement irrégulier des feuilles. Je les ai contemplés longuement, elle, mon oncle, pendant qu'ils scrutaient les menus. Mon festin à moi était des yeux. Les siens, elle les avait cernés d'un trait subtil, à peine maquillé le pourtour, rouge à lèvres jamais. Pour l'ancêtre, le Père, la petite fille s'était faite belle. J'avais envie d'effleurer, de caresser son visage rose et rieur dans la lumière, de toucher des doigts son regard bleu. Son tailleur bleu. Me colorer tout entier d'elle. Elle, elle regardait mon oncle. Avec un élan passionné, une timidité ardente. Il y avait en elle une étrange attente comblée. Mon oncle, lui, non plus tassé, mais carré sur sa chaise, avait un instant retrouvé son port princier. *Un apéritif, Monsieur, mais comment, bien sûr, un Kir, vous me mettrez exactement ça de cassis, pas plus.* Elle a pris un Kir aussi. Mon oncle est très difficile, très têtu, question repas il est aussi exigeant que pour la grammaire. S'il n'aime pas un apéritif, un vin, il les renvoie. Un fin gourmet, le nez plongé dans sa carte, très important, pour ses menus il a des papilles autoritaires, le choix des mets est aussi décisif que l'est pour lui le choix des mots. Les baskets cachées sous la table, toutes infirmités enfouies, front haut, de nouveau mon oncle

régnait. L'œil pervenche était redevenu pétillant de malice, d'entrain, comme lorsqu'il racontait ses tours pendables, ses niches d'enfance dans tous les coins et recoins de l'immense vieux Trocadéro. D'un seul coup, aussi jeune qu'elle, plus jeune que moi. Il y a eu entre eux entente immédiate. Elle avait un père fort, robuste, spirituel, un homme de trempe. Un vrai. Lui avait une jolie fille. Une reine. Le voilà Ruy Blas, don Guritan, tous ses rôles lui reviennent, *c'était en seize cent quarante, J'étais fort amoureux, j'habitais Alicante*, ça coule de source, ça sourd de lui, mon oncle rayonne. Il a dégusté son beaujolais avec lenteur, humant son arôme, mon oncle a toujours eu l'art de vivre. Déjeuner exquis, beau temps magique, dans le jardin enchanté, enchanteur. Il a savouré chaque met, chaque mot, chaque moment. Et puis, il s'est petit à petit affaissé sur son siège, les paupières battant un peu, se fermant un instant. Presque un siècle venant refluer dans son torse, dans ses membres. Pendant ce déjeuner, nous avions complètement perdu le sens du temps, nous étions avec lui en une sorte de féerie, nous l'avons vu soudain se tasser, se lasser. J'ai demandé l'addition. Pendant qu'on la préparait, il s'est tout à fait repris. *Nous avons passé un bien bon moment, mes enfants*. Sur elle et moi, ses yeux ont promené une caresse. Les rayons et les ombres tombés des arbres avaient noyé les boursofflures des bajoues, les tavelures du front, les rougeurs des paupières. Ses yeux bleu pâle brillaient d'une tendresse infinie, sereine. La plupart des clients partis, le jardin s'était de nouveau alangui en une chaleur silencieuse. J'étais jusqu'au fond des fibres emplie d'elle, de lui. Entre nous trois, une entente tacite, imprononçable. Muets, attardés autour de la table desservie. Mon oncle avait un sourire tranquille, de trêve avec lui-même, d'unisson avec nous, de paix avec le monde. De cet homme usé par le temps, arrivé au terme de sa course, acculé à sa mort imminente, irradiait pas seulement un art, une force de vivre, prodigieuse, inépuisable.

PARUTION

Je suis assis dans le salon, à mon grand bureau. Par la porte-fenêtre, à cette saison, le soleil n'entre plus, il s'est déjà estompé derrière l'énorme immeuble de la cour qui barre la vue, mais sa trace lumineuse colore encore la cime des marronniers, jette une clarté éparse sur les dorures du cuir. Longtemps, je n'ose pas ouvrir, regarder. Sur la couverture du magazine, des paras à l'air martial, imbécile, F.M. serré contre la poitrine, FAUT-IL FAIRE LA GUERRE... Eux, ils parlent du Liban, du général Aoun. Moi, j'ai ma guerre. A moi. En guerre avec moi. Depuis que je débite ma vie en livres, en tranches, je ne me fais pas de quartier. Je suis mon propre équarrisseur, ma viande saigne. Je transforme mon sang en encre. Dans mon existence éclatée, c'est mon ancrage. Je m'y accroche. Le passé, le trépassé, là que je le fixe. Mon père, ma mère. Maintenant, Ilse. Mes écrits sont leur vraie tombe. Un jour, ce sera la mienne. Pas d'autre, le cimetière de Bagneux, la dalle parmi le dédale, rien, de la frime, de la poussière. La poudre que je jetterai aux yeux, les fantômes qui se lèveront de mes pages sont l'unique survie de ce que j'aurai vécu. Illusion, sans doute, mais la seule. Moindre, en fin de compte, que la kyrielle des paradis et des enfers classiques. En tout cas, plus figurable. De ces corps aimés disparus, j'ai charge d'âme. La responsabilité de l'écrivain parfois m'écrase. Relater, quoi qu'on fasse, est frelater. A la substance d'autrui, je mêle mes fantasmes. Dans mes fantasmes, j'emmêle ma réalité. Après, je m'arroe le droit de dire aux gens leurs faits. Moi qui les trie, moi qui étrille. Je suis le Narrateur suprême. Et le Juge. Juge et partie. En jouant avec les mots, je joue au bon Dieu. Mes bouquins sont ma tribune et mon tribunal. L'autobiographie est une prétention blasphématoire, une incroyable supercherie. Mais j'y crois. Je trie, mais je ne pense pas que je triche. Je triche, mais je ne truque pas. Je truque, mais il ne me semble pas que je détraque. Que je détracte. A travers toutes mes fictions, je tente de crier la vérité. Les vérités. Contradictaires. Comment voulez-vous, avec des êtres si multiples, qu'il n'y en ait qu'une. Si je mets en scène, en pièces, les autres, je me fais dire, par leur bouche, mes quatre vérités. Je respecte, rapporte scrupuleusement leurs paroles. Je note leurs actes par le menu, j'annote mes gestes. J'ajoute, bien sûr, des commentaires. Ils sont souvent peu flatteurs, souvent très lyriques. La vérité, aiguisée, déguisée, elle se balade là, elle rôde, à l'entrecroisement, au carrefour, dans les mots, sur les pages, entre les lignes. Elle n'est jamais exprimée, elle est toujours dite. Et le malheur, la vérité n'est jamais bonne à dire.

Forcément, j'ai une trouille intense. Mon cousin, Jacques Derogy, l'as du reportage, jadis à *l'Express*, maintenant à *l'Événement*, a eu beau me signaler, d'une voix joyeuse, la parution de cet article. Je tremble. Cet article est la première réaction à ma tragédie. Qu'il soit favorable, je le sais par le ton de mon cousin. C'est important, bien sûr, vital, mais ce n'est pas suffisant. Lorsqu'on apprécie mon talent d'écrivain, cela me flatte. Seulement, il y a aussi, autant, surtout, l'homme qui est en jeu. Et ma femme. Elle m'a commis son destin. Si j'ai commis un mauvais livre, je l'assassine. Elle m'avait confié sa vie. Brusquement, j'ai eu la charge de sa mort. Et cette charge, soudain, m'accable. Pendant que j'écrivais, là-bas, au loin, à New York, à travers les mots, les larmes, par-delà l'essor lumineux des gratte-ciel du World Trade Center, j'étais transporté au ciel. Je retombe d'un coup à terre. Atterré. J'ai tellement voulu ce livre, j'y tiens tellement. Il me tient à présent à la gorge. Tous ces mois, depuis mon retour, j'avais par un élan fougueux, sauvage, tenté de revivre, mis mon bouquin en attente. Je l'avais vu se constituer peu à peu, se fabriquer. Selon les règles de l'édition, du commerce. Sur la table, en piles, quand j'ai fait mon service de presse chez Grasset, un très beau produit. A regarder, à palper, son grain, sa couleur, j'ai aimé la couverture. Et le papier, la mise en page, les caractères d'imprimerie. Avec les blancs, les majuscules, ma sacrée typographie, un sacré travail. J'ai signé, dédicacé à tour de bras, j'ai joué à l'auteur. Mais on peut être l'auteur d'un livre. Ou d'un crime. Avec la chair, le cœur, la pulpe d'une femme qu'on aime, de sa femme, faire un méchant ouvrage est un forfait. Et les seuls qui puissent en décider, ce sont les autres. En se confessant, on se livre. Je suis entièrement entre leurs mains. Lorsque j'ai raconté notre existence enchevêtrée, extases, vices, sévices, de ce que j'ai choisi d'écrire j'ai été juge. Avec ma femme, de son vivant. A autrui maintenant de me juger. Je suis sans défense. Ce n'est que justice.

La première sentence, le premier article. Je contemple le magazine étalé devant moi sur mon bureau. Je regarde par la fenêtre les troncs noirs des marronniers, avec leurs tiges touffues, qui étouffent la lumière. Il faut voir clair. J'ouvre enfin *l'Événement*. Un événement, cœur qui cogne, tempes qui battent. Lettres, je cherche la page 92. « Doubrovsky à feu vif » : je trouve le papier de Jérôme Garcin.

Un intellectuel qui vit entre la France et les États-Unis, *le Monde* et la *New York Times*, et qui entreprend de se raconter, on craint le pire : de l'ego pour gogos, un moi plein d'émois, du sous-Robbe-Grillet, de la pose académique, quoi. Eh bien, pas du tout : ce livre brisé est passionnant et bouleversant. Mieux qu'un journal intime : un récit intestin. Étonnant voyage intérieur du cervical aux boyaux plus le livre avance, plus sa compagne, Ilse, prend de l'importance

présence tutélaire et totalitaire de sa femme qui demande voix au chapitre et s'installe dans ce gros bouquin comme une châtelaine dans sa propriété jusqu'à la page 311 où, soudain, l'auteur, sa vie, son journal se brisent : Ilse s'est tuée, le 25 novembre 1987, à 6 h 20. Mais le livre continue, et c'est peut-être ce qu'il y a de plus extraordinaire, ces calembours lancés à la face de la mort, cette langue tortueuse et torturée rattrapée par la fatalité, cette histoire vraie qui n'appartient déjà plus à son auteur, mais dont la littérature est la légataire testamentaire

JÉRÔME GARCIN, *l'Événement du Jeudi*,

24 au 30 août 1989

Une sorte d'apaisement descend en moi. Naturellement, je suis heureux qu'on aime mon livre. Fierté d'écrivain, sans doute, je ne peux pas m'en empêcher. Mais ce n'est pas du tout l'essentiel. Garcin, que je ne connais pas, m'acquiesce. Paris-New York, *du cervical aux boyaux*, il a compris mon trip, ma tripe. J'ai touché la sienne. Que mon livre ait été pour lui bouleversant me bouleverse. Cela ne se passe pas d'auteur à critique. D'homme à homme. Viscéral. Moi, pour un amour intense, un couple raté, une mort atroce, je n'ai à offrir que mes mots. Un type, que je n'ai jamais vu, rencontré, les accepte. Il les reçoit avec sa tête, il les accueille avec son cœur. Il leur répond avec les siens. Je les relis, ému, leur propre frappe me martèle. Ces *calembours lancés à la face grimaçante de la mort, cette langue tortueuse et torturée rattrapée par la fatalité, cette histoire vraie qui n'appartient déjà plus à son auteur, mais dont la littérature est la légataire testamentaire...* Il a saisi mon vœu le plus profond, le dévouement, la dévotion d'Ilse. Notre foi commune. Que la chair, meurtrie, agonisante, se fasse Verbe. Les premiers mots que j'ai lus sur mon livre sont le dernier mot de notre histoire. Ilse me revient soudain très fort. Les morts sont des revenants, ils vont, ils viennent. Ils nous habitent brusquement, ils nous quittent sans crier gare. On ne peut pas coexister chaque jour, chaque moment avec les défunts. C'est notre existence ou leur non-être. Il faut qu'on arrive à les tuer. S'ils se perpétuent, ils auront notre peau. En lisant Garcin, j'ai senti qu'Ilse se reglissait dans la mienne. Elle suivait ce compte rendu initial par mes yeux. *Une châtelaine dans sa propriété*. De nouveau tout entier elle me possède. Pendant de longues périodes, elle disparaît. A Bruges, en Espagne, elle s'était évanouie. Pas la moindre place pour elle dans mes pensées. J'étais tout à la somptuosité d'un amour neuf, à la splendeur des sites. Pieds et poings liés, j'appartenais à la liesse des fibres. Voilà qu'avec mon livre Ilse remonte, se remonte, *s'installe dans ce gros bouquin*. A mon bureau. Mon bourreau. D'un seul coup, bourrelé de mort,

de remords. Garcin m'acquitte, vite dit. L'acquitté, quoi que j'en dise, est l'écrivain. L'homme n'est pas quitte. Avec ma vie, j'ai fait, depuis vingt ans, l'un après l'autre, mes livres. Mon livre fait maintenant retour. Il fait irruption dans ma vie. On n'écrit pas impunément, on ne publie pas impunément sur soi. Après avoir lu, relu l'article de Garcin, j'ai refermé le magazine. Je suis resté longtemps assis à mon bureau, remué, beaucoup de violents remous, les coudes sur le cuir gaufré, les yeux, à travers la porte-fenêtre du salon ouverte, sur le feuillage épais des marronniers, irisés d'éclairs de soleil.

Pendant des semaines, je me suis retrouvé ainsi à mon poste d'observation matinal, dans la même position, coudes sur la table. D'attente, d'expectative. Ma tour de guet. Aux aguets. Pas aguerri. J'ai beau avoir l'habitude, en composant mon personnage, d'exposer ma personne. En m'ouvrant le crâne, d'exhiber dessous les replis poisseux de la gélatine intime. Le tréfonds de mon bournier. Je ne vis pas sur une île déserte, la mémoire est peuplée. Bon gré mal gré, j'entraîne les autres dans ma mélasse. Je les traîne dans ma boue. Quand je bats ma coulpe, eux qui étrennent. Mon déballage d'entrailles ne peut provoquer que des réactions viscérales. Entre le public et moi, pas d'amitié molle possible : ce sera de la passion ou de la haine. Après *Un amour de soi*, j'ai aussi eu des coups de cœur, des coups de crocs. Cette fois, j'ai dépassé la limite. De la bienséance, du dicible. L'alcôve feutrée où l'on chuchote ses secrets à la lisière du silence chez l'analyste, j'en ai fait des tréteaux publics. Ce que l'on tait, je l'ai hurlé, ourlé. Là le pire : j'ai mis la mort à mon service. Un souvenir de New York me revient. Un an déjà, en guise d'adieu, d'oraison funèbre, j'avais lu des passages du *Livre brisé* à la Maison française. J'ai conclu par des fragments sur la mort d'Ilse. J'étais en larmes, dans le total recueillement de la salle, une dame s'est approchée, une Française, elle m'a demandé, presque avec stupeur, comment j'avais pu écrire ainsi, faire entrer dans mon écriture la mort de ma femme. Elle n'en revenait pas. C'est ainsi. On écrit ou on n'écrit pas. A partir du moment où l'on écrit, il faut bien transmuier mots, émotions, en son propre idiome. Le 8 septembre, ç'a été le tour du *Monde*. On m'a prévenu. Comme le journal a une distribution irrégulière, j'ai couru place du Trocadéro, rien dans les kiosques, en parcourant le quartier, j'ai fini par trouver, place Victor-Hugo, un exemplaire tout frais. Je suis aussitôt retourné chez moi, je n'ai pas aussitôt ouvert le journal. J'ai ouvert, au lieu, la porte-fenêtre du salon, je me suis assis dans mon fauteuil à mon bureau. Le soleil matinal a disparu, il fait plus sombre. Je place le journal entre mes coudes, cela devient un rituel. Il faut que l'attente se fasse irrésistible. J'éprouve une peur certaine. L'article est signé Jacqueline Piatier. Plus de vingt ans qu'elle défend, contre ses contemporains conservateurs, ce qu'il y a, dans la littérature, de dérangeant,

de moderne. A elle j'ai dû le succès d'*Un amour de soi*. Si j'ai mérité, démerité, son jugement est pour moi décisif. Au bout d'un long temps, j'ai déplié le journal à la section « *Monde des Livres* ». En première page, deux grandes colonnes sur la droite

LE LIVRE MONSTRE

DE SERGE DOUBROVSKY

Un des sommets de l'autobiographie:

le roman du moi porté à l'incandescence.

Je respire. J'ai eu chaud. Un sommet incandescent, je suis volcanique à la une. Du coup, je ne fais ni une ni deux. L'Etna, c'est moi. Comme Empédocle, je plonge dans mon propre cratère.

La bande publicitaire annonce un *livre monstre*. Pour une fois, ce n'est pas exagéré

Le comique de la vie privée côtoie le tragique de l'Histoire. Après la disparition de l'être aimé, le diabolique conteur de soi ne renonce pas à enregistrer les images et les effets qui s'ensuivent, le taraudant « pourquoi », l'insoluble « comment ». Tandis que se déroulent les formalités et les cérémonies sinistres qui forment le cortège de la mort, on est jeté dans une interrogation haletante - coupable?, non coupable? - qui se mue en poème

C'est à vous couper le souffle, mais non pas l'attrait irrésistible qui, de page en page, vous pousse à la lecture. On n'est plus soi, on est ce Serge Doubrovsky qui se bat avec lui-même; on est ce juif sur qui pèse à jamais l'horreur de l'Holocauste, qui se reproche une guerre qu'il n'a pas faite

On est ce quinquagénaire On est ce bourreau qui refuse à sa femme l'enfant qu'elle souhaite, cet écrivain qui se préfère à quiconque et soumet complaisamment à sa compagne le texte, demandé par elle et qui va peut-être la tuer. Son dernier envoi lui apporte une image d'elle-même qu'elle ne pouvait supporter: celle de l'alcoolique que, de frustration en frustration ou de malchance en malchance, elle était devenue

Je sors submergé de cette lecture. Sous un flot de gratitude, un afflux d'exaltation. D'auteur à critique. Je suis un écrivain comblé. Jacqueline Piatier a parfaitement compris, épinglé le pourquoi et le comment de mon entreprise. Je veux qu'on soit moi, quand on me lit. Pas un personnage imaginaire: moi-même. Je suis à l'étroit dans ma peau: ça l'étire. A l'étroit dans ma vie : ça l'agrandit. Être soi, la terrible monotonie du seul à seul : ça me multiplie. Seulement, il faut l'art et la manière. Mon obsession du jeu des mots, de leur assonance, leurs échos, je les laisse magnétiquement s'attirer, que la limaille qui m'aille, comme un aimant, ainsi qu'ils s'aiment, qu'ils s'accouplent. C'est ma musique, pour que le lecteur entre dans la danse, il faut la cadence. Que les termes soient comme des notes, des rythmes, qu'ils vous entrent dans le corps, se glissent dans les fibres. Pour transporter les lecteurs d'eux à moi, il faut faire valser les vocables. Sûr et certain, d'après elle, j'ai réussi mon coup. Pourtant, si c'était un mauvais coup. D'auteur à critique, merci, bravo. Mais de femme à homme. Il ne suffit pas qu'elle me comprenne, m'apprécie. Elle me juge. *Coupable? Non coupable?* Elle parle d'*interrogation haletante*, mais elle ne donne pas de réponse. Peut-être y en a-t-il une : *cet écrivain qui se préfère à quiconque et soumet complaisamment à sa compagne le texte, demandé par elle et qui va peut-être la tuer.* PEUT-ÊTRE. Mon texte la prend à la gorge, le sien me reste fiché dans le gosier. Présomption d'assassinat par les beaux-arts. Je suis l'auteur d'une réussite littéraire qui m'inculpe. L'essentiel reste à décider. Inculpé n'est pas coupable.

Le destin d'un livre, parmi la masse compacte, confuse, des publications de la rentrée, est bref, il se joue sur un coup de dés, de désir. Il tient à un fil, un entrefilet. Piles dans les librairies, disparition par la trappe des oubliettes, pile ou face. J'ai eu les Dieux, ou, puisque je suis un conteur diabolique, le diable de mon côté. Ma cote a grimpé très vite, les articles ont afflué. J'ai reçu un soutien rapide et inattendu de *Minute*

Il y a du Bodard et du Boudard dans ce drôle de « Livre brisé » qui va, à coup sûr, irriter plus d'un lecteur... Comment imaginer qu'un homme puisse à ce point se montrer impudique quant à ses sentiments et ludique côté orchestration de ses jeux de mots

J'apprends aussi, curieusement, par *Minute*, que j'appartiens à la lignée des classiques juifs, dans le sillage de Woody Allen et Philip Roth.

On reçoit, en bloc et par morceaux, ce livre brisé, les confidences

déchirées, déchirantes, de celui qui les fait. Et ses mots qui lui giclent des lèvres, tour à tour cocasses, assassins, douloureux, pour le plus détonant message

MARIE-DOMINIQUE LANCELOT

Tout septembre a continué ainsi. Chaque matin, je suis au rendez-vous avec moi à travers autrui. Paraître, c'est comparaître. Seul, à mon bureau, j'attends le jugement d'autrui. Il m'importe capitalemment. Une fois l'ouvrage publié, ce n'est plus à l'auteur qu'il appartient, c'est aux autres. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent. Ce qu'ils veulent en faire me touche au plus vif. Le but, le terme, la fin de tant d'efforts, de labeur, de souffrance aussi. Là que tout s'arrête, qu'on reçoit l'arrêt. *D'Elle*, je reçois de nouveau l'appui fidèle

Ce livre étrange, où rien n'est inventé, Serge Doubrovsky le définit comme une autofiction

On pourrait se dire que l'écrivain a bien de l'impudence (la même, d'ailleurs, dont il a fait preuve dans ses précédents ouvrages), est bien orgueilleux pour se prendre pour unique modèle, faire intervenir ce qui n'appartient qu'à lui

Mais voilà, la puissance de ce récit, souvent volontairement haché, trituré, cette imagination intime, la révélation d'une douleur extrême, jamais complaisante, emportent tout Écrivain de sa vie, Serge Doubrovsky attend parfois cinq ans pour que celle-ci se recompose. Il se re-programme. C'est dans notre littérature une expérience unique

Cette émotion, cette ampleur qui finissent par devenir autant de romans. Des romans qui sont notre reflet et dans lesquels on se contemple

FRANÇOISE DUCOUT

Dans le *Quotidien de Paris*, Alain Bosquet me scrute, m'ausculte dans sa chronique

Jadis, Flaubert prétendait qu'Emma Bovary était lui. De même Céline pouvait se prendre pour Bardamu, et Sartre pour Roquentin. Doubrovsky est le Doubrovsky de son livre: c'est plus simple et bien

plus coûteux.

Il raconte donc sa vie avec sa troisième femme, Ilse qui, comme lui, est une littéraire

Il tient le journal intime - très intime, trop intime pour les délicats - du couple, passion, peau, pensée, prurit et pourriture compris

On ne dissimule rien. Le livre tel qu'il se rédige, baiser après crachat, est le lien sacré et désacralisé du mariage

On écrit avec son sang et sa raison, sinon perdue, du moins perdable. Toute littérature qui compte est un tabou: l'écrivain gît au pied du livre; il mérite que celui-ci lui survive.

« Lien sacré et désacralisé », oui, Bosquet l'a bien senti, écrire, c'est ça pour moi ou rien. Son décret final me va droit au cœur: que l'écrivain crève, pourvu que son œuvre lui survive. Ça aussi, j'y crois dur comme fer. Ce livre si, très, trop intime peu à peu se détache de moi, il a son existence à lui, qui n'est plus la mienne. Parfois lointaine: je reçois des extraits de critiques inaccessibles, provinciales, étrangères, par l'intermédiaire de l'Argus. Les matins où je n'ai rien, je suis en manque. Je m'habitue à ma manne. Les billets doux au réveil deviennent une manie. J'ai bientôt reçu aussi des billets durs.

Dans *le Canard enchaîné*, André Rollin laisse percer des inquiétudes

L'os à moi

Avec Doubrovsky, les choses sont claires, précises: il n'y a rien à faire. Il est le seul sujet de ses textes, sorte de Dieu en majesté. Son « je » a pignon sur pages. Lui, rien que lui.

Mais voilà que Ilse, sa femme, sa toute jeune femme - lui a 50 ans, elle 27 - en a ras le bol...

elle exige d'être présente: être le sujet du livre

à la page 311, elle disparaît pour de bon: elle meurt.

Doubrovsky n'a plus que des cendres et son écriture. Il dit tout: sa rage, ses colères, ses larmes. On va lui jeter au visage son manque de pudeur, son exhibitionnisme, son « moâ, moâ », alors que sa femme est peut-être morte, justement, de son égocentrisme, de son propre aveuglement. Mais l'écrivain est là. Qu'importe les ragots, il écrit: un livre flamboyant où la langue elle-même devient incendie, avec ses

flammes et ses branches calcinées.

Ma culpabilité revient sur le tapis, subtilement. L'écrivain est sauvé, mais, à y regarder de près, l'ego de l'homme, qui est au principe du livre, est aussi cause de la mort de sa femme. *Peut-être*. Au fil des comptes rendus qui s'alignent, mon compte est bon, on retourne au doute possible, rongeur, du début. Peut-être coupable. L'accusation publique renaît en force. Jusqu'ici, ma tête est de justesse sauvée par le mérite de l'écrivain. Maintenant, par un tour de vis insidieux, le mérite de l'écrivain n'est pas contesté: il m'incrimine.

L'insoutenable confession de Serge Doubrovsky

TOUT NU, TOUT CRU

Pour singulariser leur couple, une femme propose à son mari d'écrire l'histoire de leur relation: il lui soumettra au fur et à mesure les chapitres afin qu'elle en vérifie l'exactitude

Tel est donc le pacte, nullement anodin, qui forme la trame du dernier roman de Serge Droubrovsky

Rarement auteur aura fait saisir, à son insu peut-être, la vraie monstruosité de l'écriture qui dévore et tue tout ce qu'elle touche

Ilse est morte d'avoir voulu devenir personnage romanesque; Serge a évité le suicide mais a perdu une femme irremplaçable; quant au lecteur il a été renvoyé à sa boue intime, à ses ordures privées à travers celles que l'auteur a brassées. Ce roman est un acte de crucifixion collective. Mais le vrai scandale est moins dans cette tragédie de l'enfer conjugal, tristement humaine, que dans la peinture parfaitement réussie; un désarroi qui se dit avec une telle maîtrise, une souffrance qui donne lieu à tant de bonheurs d'écriture, n'est-il rien de plus choquant? On eût excusé Serge Doubrovsky de sa maladresse, on ne lui pardonnera pas son immense talent.

PASCAL BRUCKNER, *Le Nouvel Observateur*

Texte admirablement rédigé, superbement présenté sur toute une page avec photo flatteuse de ma gueule vieillissante, sur papier glacé. Il m'a glacé. Pascal Bruckner justement est l'un des rares qui à New York, pendant

son passage durant l'hiver 88, m'ait réchauffé. Un ami. Il me massacre avec maestria. Non seulement le mari, le père est passé au poteau d'exécution. Jusqu'à présent, j'étais un douteux personnage, sauvé par son style. Un exhibitionniste impudent, impudique, racheté par son savoir-écrire. Maintenant c'est mon talent même qui m'incrimine. Je deviens un malfaiteur par mes qualités d'écrivain. D'habitude, j'ai la peau dure. Si l'on a le cuir sensible, il ne faut pas, en publiant, s'exposer. Là, j'ai été atteint au coeur, une blessure d'amitié. J'ai décroché mon téléphone, j'ai appelé Pascal Bruckner. Je lui ai dit mon désarroi. Il m'a expliqué que ce livre l'avait lui-même perturbé en des zones obscures, sous son article brillant réactions viscérales. Le téléphone raccroché, je suis resté très longtemps, à mon bureau, immobile.

J'ai aussi eu droit à quelques éreintements en règle. C'est normal, la règle du jeu. Quand on publie, surtout ce que je publie, ne peut pas plaire à tout le monde. J'accepte. Venant de plumes pour lesquelles je n'ai nulle estime, cela ne me touche pas. Les coups ne sont durs que s'ils viennent de personnes que l'on respecte. Dans *le Figaro littéraire*, j'ai été pourfendu par Saint-Sulpice

LE BRISE-FEMME

Il y a dans ce « livre brisé » des pages qui nous assomment, une haine, une incompréhension de la femme où se trahit « l'Intelloque » qui ne vit que dans sa tête.

Dans cette tête, il y a tout ce que Christian Charrière déteste, Sartre, le matérialisme.

Serge Doubrovsky a beau multiplier les plus grimacants aveux devant son miroir, il reste bien loin de l'espace du dedans où se tient le double de lumière qui pourrait le combler d'amour, lui rendre foi et ferveur en la vie.

Amen. A l'autre bout, dans *Libération*, puisque mon livre me peint, un risque à prendre, Michèle Bernstein ne peut pas me voir en peinture.

Serge Doubrovsky, raconté en toute candeur par Serge Doubrovsky, est un écrivain vaniteux comme un paon, un universitaire mesquin, un frustré ridicule. Il se prend pour le fils spirituel de Sartre... oh! la prétention de cette visite à Sartre

Quand le fils spirituel de Sartre commence un roman, il montre les feuillets à Ilse

Imaginez juste pour rire. Imaginez, tel fils tel père, Jean-Paul tendant à Simone les premières pages de ci ou ça, et elle lui dit, trop lent chéri, le lecteur ne va pas suivre

Que ma gueule la débecte, qu'elle trouve mon livre bête et vulgaire, c'est son droit. D'étaler son ignorance à ce point, quand on prétend tenir une chronique littéraire, c'est farce. Que Michèle Bernstein ricane en imaginant Jean-Paul tendant à Simone ci ou ça, qu'elle se torde en imaginant Simone dire trop lent chéri, une pareille ignorance me renverse: c'est l'histoire même de *la Nausée*. Ladite Simone, *la Force de l'âge*, p. 111 :

A chacune de nos rencontres il me montrait ce qu'il avait écrit depuis mon dernier voyage... J'insistai pour que Sartre donnât à la découverte de Roquantin une dimension romanesque, pour qu'il introduisît dans son récit un peu du « suspense » qui nous plaisait dans les romans policiers... Je pouvais mieux que lui me mettre dans la peau d'un lecteur pour juger qu'il avait fait mouche, aussi suivait-il toujours mes conseils.

Cet exemple célèbre a même inspiré en partie mes rapports d'écriture avec Ilse.

La sortie d'un livre, surtout d'un livre auquel on a confié sa vie, fait nécessairement retour dans la vie de son auteur. Si on la raconte, il faut bien raconter cela aussi. Nul n'est insensible à la réception. On écrit pour être lu, les critiques sont nos premiers lecteurs, hors des salles closes des comités de lecture. Là on cote surtout notre valeur marchande. Maintenant, notre valeur humaine, d'artiste. On n'y peut rien. Qu'attendre, compter les coups. Au besoin, les encaisser. Un livre vous saisit, le lecteur se saisit d'un livre.

La lecture est une empoignade mutuelle, le sort d'une œuvre la foire d'empoigne. Barthes disait avec raison: « Qui n'aime pas nos livres ne nous aime pas. » Si l'on écrit « livre important », « grand livre », ça veut dire: je t'aime. « Vulgarité, bêtise », ça se traduit: je te hais. Les déclarations d'amour ou de haine frappent très fort, elles percutent au creux de l'estomac, en plein cœur. On a beau, à la longue, s'être durci la peau, tanné le cuir: on n'est pas blindé. Les premiers lecteurs sont les critiques. Tout professionnels qu'ils sont, ça se passe, étreintes, étreintements, d'homme à homme, de femme à femme, des êtres humains, avec leurs goûts, variables, leurs idées, différentes, leurs jugements, qui se contredisent, leurs viscères, aussi importants que la tête. Derrière leur culture, souvent immense, ils ont leurs nerfs. Moi, derrière l'autodérision, parfois le cynisme de mes pages, j'ai la chair à vif. Septembre, octobre 89, j'ai vécu mon livre. Il est redevenu, d'une autre façon, ma vie. Pas comme en l'écrivant, autrement. Sous forme passive. Assis dans mon fauteuil, les coudes sur mon bureau, la porte-fenêtre du salon ouverte, immobile. Je ne peux pas me plaindre. D'abord, j'ai eu un afflux de comptes rendus rapides, ce qui est une grande chance. Ensuite, pour deux trois descentes en flèche, l'immense majorité des articles était favorable, certains fraternels. J'ai eu aussi une autre chance: les autres lecteurs ont suivi les premiers, les professionnels. Depuis vingt ans que, d'ouvrage en ouvrage, je rédige mon autofiction, avec le *Livre brisé*, j'ai joué mon va-tout. En osant l'inadmissible, en exposant l'inavouable, c'était va tout droit au rebut, à la poubelle, au pilon, ou. Vers la mi-septembre, l'ouvrage a atteint la liste des meilleures ventes, il y est resté. J'ai, pour la première fois de ma vie, assisté à mon essor dans le public. Les coupures de l'Argus de la Presse, celles envoyées par mon éditeur, s'entassant sur mon bureau, sous mes yeux, moi, tassé dans mon fauteuil. Comme une épave.

Paralysé. Pétrifié. Mon corps s'est changé en statue. Je puis à peine me mouvoir. Un gisant, je suis devenu minéral. Cela a commencé dès la Bretagne en août. Transformation insensible, insidieuse, je m'en suis à peine aperçu. Un été normal. En Espagne, randonnée amoureuse. A la mi-juillet, vacances familiales, elle est partie avec sa fille et son mari pour la Corse. Nos vies sont inextricablement liées, notre vie n'est pas encore commune. Elle a ses obligations, j'ai les miennes. J'ai commencé un cours d'été de trois semaines à l'antenne parisienne de New York University. L'auteur a poursuivi son chemin. J'ai eu une longue interview pour *le Magazine littéraire* chez moi. Une autre chez Grasset pour *Elle*. J'ai posé pour un photographe. Cours terminé, interviews suspendues, vers la mi-août, j'ai pris le train à la gare Montparnasse.

Direction de Vannes. Sa mère possède une maison de famille sur le golfe. Je ne connaissais pas le Morbihan. A l'arrivée, j'ai été conduit jusqu'à mes quartiers d'été, le charmant petit hôtel du Golfe, dans le village. Je devais y séjourner une courte quinzaine. Le lendemain, elle m'a emmené visiter Vannes, maisons de pierre, rues pavées, étroites de la vieille ville, tour du Connétable, dedans exposition d'un sculpteur sur bois qui montrait de très belles pièces, faites avec des branches cassées, des fragments d'épave. Nous avons longé les anciens remparts, bordés de lavoirs à toiture étrange, des jardins minutieusement soignés. Le soir, j'ai eu mon premier dîner en famille, chez sa mère. La maison aux multiples pièces loge la tribu. De perpétuelles allées venues de frères, de sœurs, d'enfants, bien sûr, d'abord, sa fille, ravissante gamine de cinq ans, et puis, naturellement, le mari. Sa belle-mère le considère comme un fils, le fils favori, en tout cas, le plus utile, de ses dix doigts il sait tout réparer, du lave-vaisselle au canot à l'ancre. Des cousins font aussi une apparition, venus d'une demeure voisine, moi qui vis si seul, je suis saisi par ce tourbillonnement familial. En plus de l'afflux de parentèle, surgissent, repartent de nombreux amis. Moi qui ai pris l'habitude de dîner en tête à tête avec la télé, je me suis retrouvé à des tablées de dix, de quinze. L'accueil a été très chaleureux, on m'a aussitôt mis à l'aise. C'était un peu comme la grande réception du mois de mai dans l'appartement de sa mère qui continuait dans la maison. En plus intime, shorts et chemisettes. Je ne suis toujours pas tout à fait sûr à quel titre j'y figure. J'essaie de faire bonne figure.

A vrai dire, ce n'est pas facile, j'ai dû y mettre du mien. En société, ma bouche reste souvent close. Je l'ouvre plus volontiers dans mes romans. Ce n'est pas tellement que j'observe, j'entends mal. Souvent même, je n'entends pas. Il n'est pire sourd que celui qui veut entendre. Les conversations zig-zagantes sont un supplice perpétuel, j'ai le vertige au tympan, je m'accroche à des lambeaux de sons sans qu'ils forment sens, enfin un mot me parvient, je m'en empare, je le saisis, mais de travers. Naturellement, ma réplique est tordue. Je me prends les pieds dans les phrases des autres, les miennes boitent. Tout ce bruit me brise, les conciliabules à plusieurs sont des casse-tête. Les entretiens sont toujours pour moi à bâtons rompus. N'en percevant que la moitié, les propos sont sans suite. Difficile, avec des échanges décousus, de tailler une bavette. J'ai fait de mon mieux, j'ai tendu de mon mieux ce qui me reste d'oreille. Quand les convives portaient en gros éclats de rire, j'ai tenté d'avoir des éclairs de gaieté. Brouhaha, tohu-bohu, tintement des verres, assiettes qu'on empile, on débarrasse. Finalement, je cesse d'être embarrassé. Le premier soir, sans façon, elle est venue coucher avec moi à l'hôtel.

Comme j'ai toujours eu une vie complexe, je n'ai jamais été gêné par les situations ambiguës. Un soir, nous avons dîné avec son mari et son frère aîné au Grand Restaurant du Golfe. Repas plaisant, nous nous sommes bien entendus. A quatre, je suis beaucoup moins sourd qu'à dix. Avec sa fille, nous avons été dîner à mon Hôtel du Golfe, une autre fois à Port-Navalo. En short et chemisette, assis sur les marches de la salle de séjour ouverte, descendant l'étroit sentier qui mène à la petite plage entre les rochers, parmi le va-et-vient commun, j'ai un peu l'impression d'être adopté. Comme un autre fils de la famille. Ou un père. Je suis de toutes les visites. A Sarzeau, nous avons eu rendez-vous avec Le Sage et deux vieilles sœurs, tenant boutique depuis sûrement presque un siècle, avec les mêmes coiffes, le même parler, inchangées dans leur gentillesse. J'ai aussi vu l'ancien manoir de la grand-mère vicomtesse, resserré entre de hauts murs. J'ai même assisté à un mariage dans un château, descendants de corsaires, explorateurs d'océans, des centaines d'invités endimanchés ont fait liesse dans un site splendide, entre le soleil et le sable, entre l'eau grise de la baie et les marches grises du haut perron. Toute une expérience pour moi, j'étais dans une autre France.

Non, rien que de normal, pendant ce séjour inhabituel. Surtout, j'ai de Bretagne, comme d'Espagne, des souvenirs rayonnants d'elle. Au château de Suscinio, plaqué contre elle, en haut des remparts, à pic au-dessus du déferlement fracassant des lames. A Carnac, étendue au pied d'un menhir, ses cheveux comme une flaque de soleil sur le talus d'herbe. Après la tournée des mégalithes, elle m'a entraîné jusqu'au fond d'un petit bois, nous nous sommes assis sur un tronc, je ne pouvais plus distinguer sa senteur de l'odeur humide, profonde, des plantes sauvages, des fougères. Nous étions dans notre nid. Dans notre lit, aussi, à mon hôtel, quand elle venait soudain me voir sous la poussée irrésistible d'une envie. Mais, plus fort que tout, sa force. Lorsque je la voyais de la fenêtre arriver sur son vélo, short bleu très court, chemisette bleue, toujours en bleu, son regard, sa couleur, son essence, jambes déliées, mollets fermes, ses coups de pédale me frappaient comme le battement marin de ses coudes en Espagne. Régulier, olympienne, olympique. D'une irrépressible vitalité, d'un athlétisme tellurique. Cybèle, la regardant s'éloigner d'un jarret blanc si souple, son corybante. J'étais en transe sacrée.

Pendant la seconde quinzaine d'août, dans ma villégiature bretonne, j'avais tout pour être heureux. La femme, la mer, le ciel, le vent et toute la splendeur des sites. Marches, sorties, excursions. Allées, venues, visites.

Sans cesse des activités. C'est là que je suis devenu immobile. Peu à peu, j'ai été saisi de rigidité. Après le repas de midi pris en commun, cris des enfants, assiettes tendues, moules qui s'empilent, tous les bons produits du cru, laitiers, marins, j'ai besoin de faire ma promenade habituelle, postprandiale. Mon exercice favori, nécessaire. Quand cette urgence a commencé, je ne sais plus, ça remonte dans les lointains de ma vie. Je quitte la maison par l'étroit sentier privé entre les pins, je rejoins plus bas la voie publique. Le golfe du Morbihan est fait d'îles et de criques, de rochers et d'anses. La promenade spontanée est de suivre le bord de mer. Au début de l'après-midi, les familles sont encore à table, j'ai la baie hérissée d'îlots pour moi seul, dans la senteur mélangée d'iode et de pin. Je devrais pouvoir marcher ainsi à l'infini, inlassablement, des heures, deux heures. Au bout de vingt minutes, je m'essouffle, le temps est très doux, mais pas chaud, la sueur me perle aux tempes, sous les aisselles. Je dois m'asseoir, je cherche un banc. Il y en a, le long des propriétés, face au petit port. Je m'y affaisse, suis obligé de rester un long moment assis. Je me relève, je continue ma marche. Vingt minutes encore, je suis à bout de forces. Il faut me rasseoir. Peut-être le grand air qui me fatigue, je ne sais pas. Je n'ai jamais le sommeil facile, mais je ne dors pas si mal. Qu'est-ce qui m'épuise. Aucune idée. D'ailleurs, les forces me reviennent, souvent, je retrouve mon élan, mon allant, surtout quand je l'accompagne, elle. Et sa fille, qui saute de rocher en rocher comme un cabri. Sans jamais perdre le pied ni la tête, moi, à la voir, j'ai le tournis. En excursion, pour les dîners de crique en rade, je redeviens moi-même. Je pilote d'une main sûre et tardive ma voiture. Et puis, parfois, au milieu de l'après-midi, je m'effondre. Sur un des sièges du jardin, face aux îles, au golfe, aux bateaux à l'attache. Je peux rester assis, ainsi, des heures. Le regard perdu dans l'immensité. Par les yeux évaporé. Reste, caressée par la brise, une carcasse somnolente, affalée. Un corps vide de pensée, réifié.

Cela a commencé de cette façon. Un des commensaux, un vieil ami, à qui elle avait demandé comment il me trouvait, a simplement répondu: *sinistre*. Nous sommes rentrés, elle et moi, à Paris, le jour où *le Livre brisé* sortait. Coïncidence. Un de mes bons jours, le dimanche, j'étais de nouveau d'attaque, bon pied bon œil, nous avons parcouru le Marché aux Puces, nous avons déjeuné dans un des bistros qu'elle adore, la brasserie Biron. A classer monument historique. Avec les bois polis, les cuivres d'époque. J'ai dû faire face à mes premiers rendez-vous de photographes, j'ai fait un complément de service de presse chez Grasset. Dîners, déjeuners d'amis, j'ai repris mon train de vie. Mon entrain. Je l'ai souvent revue, elle. Bien sûr, elle est venue chez moi. J'ai passé un soir, avec sa fille et son mari, chez elle. Je suis remonté chez mon oncle, qui m'a, comme d'habitude, remonté. Et puis, fin août, début septembre, les comptes rendus se sont mis

à affluer, mon livre a été lancé dans sa carrière. L'écrivain a été comblé. Seulement, l'homme, ce qui ne lui arrive jamais, après déjeuner, un jour, a été saisi d'un malaise, comme un vertige, il a dû s'allonger. La première fois, depuis que j'étais tubard, plus de trente ans, que j'ai fait la sieste. Sans dormir, parce que, question sommeil, je me suis mis à avoir une déplaisante insomnie. Souvent, elle est chez moi domestiquée, un Valium suffit, cette fois, elle est devenue franchement rebelle. Intraitable. Je commence à me demander ce que j'ai. Bizarre, quand même. A mesure que mon livre marche de mieux en mieux, je vais de moins en moins bien. Pendant qu'il grimpe sur les listes des meilleures ventes, je descends au trente-sixième sous-sol. L'évidence même: il est temps d'aller voir un psychiatre.

Un psychiatre, c'est bien joli, mais lequel. Il y a surabondance, pullulement de pys. Je ne vais quand même pas consulter les listes des pages jaunes. Mon médecin de famille va m'indiquer un collègue de quartier. Je veux un sommet de la science, un spécialiste top niveau. Ma tête m'est précieuse: pas seulement mon organe de pensée, mon Organon, c'est mon instrument de travail. Si elle se détraque, je suis non seulement au rebut, mais au chômage. Pas un luxe, j'en ai besoin dans mon métier. Aucune hésitation possible: dans un pareil cas, choisir le médecin le plus cher. En bonne logique, il devrait être le meilleur. J'ai des accointances dans le milieu, j'ai louché vers les grands patrons. Il y en a un qui figure très souvent à la télé, lorsqu'il est nécessaire d'avoir un docte avis sur le plateau, il s'y prodigue. Il doit faire des prodiges. Habite pas très loin de chez moi. Il a tout pour lui. Maintenant que je ne marche plus, que je me traîne, ce n'est pas un avantage négligeable. Me voilà dans la noble salle d'attente, aux immenses draperies beiges, aux fauteuils profonds, comme les réflexions du maître de céans, moquette épaisse. Aux murs, les indispensables volumes reliés. Le savoir en France est humaniste. En Amérique, un salon d'attente doit ressembler le plus possible à une salle d'hôpital. La science y est puritaine, question de civilisations. Ma patience a été mise, comme il est normal, à l'épreuve, enfin, une porte dorée s'est ouverte. Je suis entré dans un cabinet encore plus vaste. Là, pas de littérature sur les rayons, des manuels et des traités de psychiatrie. Mon mal y est sûrement repéré quelque part. Ça me rassure. Le grand toubib, aimable, se met derrière son grand bureau. Je m'assieds en face. Nous confrontons à présent mon cas. Il faut que je lui explique ce qui m'amène.

C'est très simple. Enfin, façon de parler. Je dois être de nouveau tout embrouillé dans mes complexes. J'ai été des années en analyse, j'ai raconté cela dans *Fils*. Je me croyais enfin débarrassé de moi-même. Je me retombe lourdement sur les bras. On prend un autre et on recommence. Seulement,

au lieu de m'enchevêtrer dans les causes, cette fois, on va droit aux effets. Avant d'explorer mes ténèbres, je présente mes symptômes. Régulier, depuis quelque temps, c'est mathématique. Je me réveille. La cervelle encore embourbée de somnifères, la cogitation encore emmitouflée dans des brumes soporifiques, je vais dans ma salle à manger, je prépare mon petit déjeuner. Pas de surprise, je suis maniaque, j'ai des habitudes en béton. Yaourt, d'abord, pas aux fruits, jamais aux fruits, nature. Petits pains grillés suédois, avec du beurre. En Amérique, du cottage cheese et des muffins. J'ai les habitudes en double, mais ici, je suis en France. J'ai donc mes habitudes françaises, j'avale deux tasses de café. Au lait, bien sûr, mais toujours en boîte, pas en bouteille. Jamais. Après le café, mon crâne s'éclaire. Je prends mon bain, fais ma toilette. L'avantage d'être écrivain ou professeur d'université, je travaille à mes heures, pas à celles des autres. Selon mon rythme. Pas d'horaire de bureau. Malgré tout, vers dix heures, je me dirige vers le mien. Et c'est là que ÇA arrive. A dix heures et demie, pas dix heures vingt-huit ou trente-trois, la demie, pile. Je suis soudain saisi par une étreinte, ça m'agrippe le thorax, remonte, m'étrangle la gorge. Sur mon fauteuil, haletant, je suis pétrifié. La paralysie m'enserme dans un étou. J'étouffe. L'air ne passe plus, j'ahane. Je voudrais ouvrir la fenêtre, sortir de cette asphyxie. Je ne peux pas bouger la main. Je suis cloué sur mon siège. J'ai les membres atteints de rigidité cadavérique. Tout ça n'est rien, une simple préparation, entrée en matière. Brusquement, comment appeler ça, une poussée, une bouffée d'angoisse monte, m'envahit. Là, je n'étouffe plus, carrément je suffoque. J'en ai des suées aux tempes, ma chemise se mouille. Je halète. Je m'accroche au rebord de ma table de travail. L'angoisse continue à sourdre, à jaillir, un geyser. J'ai une éruption de lave, de bave. Crise cardiaque, j'ai l'impression de mourir. Un quart d'heure, ça dure un quart d'heure, pas douze minutes, ni dix-huit: quinze. Ça se dissipe quelque peu, mon cadavre s'allège un tantinet. La sueur se tarit. Le tarin respire. J'essaie de me lever, ce n'est pas encore possible. Je dois attendre. J'ai eu pas mal d'agressions physiologiques dans ma vie, ce truc-là, jamais encore. Je reste flapi, je ne peux pas demeurer sans rien faire. Je me remets au travail. Mou, tout mou. Résultat pas très fortiche. Mes idées sont engluées dans le vague. A l'âme, je ne sais pas. L'homme de science m'a écouté, il m'interrompt. *Pensez-vous à quelque chose en particulier quand vous avez ces bouffées anxieuses?* Non, aucune association précise, survient comme ça. Le psychiatre prend des notes, il me fiche. J'espère que je ne suis pas fichu. Et puis, tant bien que mal, avec très peu d'appétit, je déjeune. Je prends mon café. Je me prépare à sortir. Trois heures trente. A la table de la salle à manger, cette fois, je suis plié en deux, supplicié encore. Ça recommence, pareil. Symptômes identiques, j'ai ma seconde poussée d'angoisse. A hurler. Je me retiens. A la table, j'éructe. Je ne respire pas, je râle. L'étou après un temps se desserre, la strangulation se relâche. Je vis seul, je dois faire mes courses, si je ne veux pas mourir de faim. Je

m'habille, sors. En attendant l'ouverture des magasins, d'ordinaire, je vais jusqu'au Bois, m'enfonce sous les arbres jusqu'au Pré-Catelan. En semaine, magnifique, il n'y a personne. Je suis la chaussée de la Muette. Je ne puis pas même arriver jusqu'à la place. Je m'arrête dans l'allée. Mes jambes flageolent, j'ai les mollets en coton. Marcher plus de vingt minutes est au-delà de mes forces. En clopinant, je regagne ma tanière. Épuisé par une telle expédition, je me laisse choir dans mon fauteuil. Vers la fin de la journée, je suis obligé de faire des courses. Je me traîne, à cent mètres de chez moi, jusqu'à la boucherie. Comme une larve, je traverse pour aller chez l'épicier. Plus éprouvant que la traversée de l'Atlantique. Effort suprême, je vais à la papeterie du coin acheter mon journal. Quand je rentre, je suis si fourbu que je ne puis pas le lire. Je m'effondre dans mon fauteuil chromé, que j'ai quitté il y a vingt minutes. Lorsque j'ouvre enfin mon journal, les mots me semblent si lointains, ils me parviennent de distances infinies. Leur sens s'inscrit par habitude en moi, mais sans me toucher, m'atteindre. Les événements qu'ils relatent se passent sur la planète Mars. Moi, j'ai déjà quitté la terre. Je suis ailleurs. Où. Aucune idée. Simplement, je suis prisonnier de mon corps. Et mon corps est devenu un cadavre. Dans mon bureau, jusqu'à l'heure de faire semblant de dîner, un gisant. J'essaie de poursuivre ma lecture. Les récits rapportés dans le journal sont des grimoires d'outre-tombe.

Le psychiatre sourit, prend une large feuille d'ordonnance. Mon cas est clair et distinct, une évidence cartésienne. Je pense, mais j'ai cessé d'être. Tout à fait classique, ça porte un nom très commun. LA DÉPRESSION. Je reçois le verdict, effondré, au creux du fauteuil, terrassé, pendant que la plume d'or agile court en face de moi sur la page, aligne les signes du savoir. J'en ai aligné aussi des signes, des centaines et des centaines de pages, jadis, je croyais savoir. Dans *Fils*, j'ai voulu raconter ma dépression à la mort de ma mère. Comment, en l'apprenant par téléphone sur l'autre rive de l'océan, j'ai hurlé, j'ai couru au sous-sol de la maison me cogner la tête aux murs. Spasmes, sanglots, cris, ç'a été une amputation insupportable. Une castration au rasoir. Ma femme m'a demandé de me contrôler à cause de mes filles. C'était en février 68, le 26, Renée avait huit ans, Cathy trois. J'ai perdu la tête, déboussolé, plus de sens à la vie. Je me suis couché, insomniaque, j'ai dormi quatorze heures d'affilée. Au réveil, j'étais mort. J'ai dû apprendre, avec Akeret, à revivre. Avec mon psy, à me ressusciter. Seulement, j'avais quarante ans. L'envie chevillée au corps. Professoral, j'ai quand même continué mes cours. Amoureux, je suis quand même monté, après mes cours, chez Marion. Paternel, j'ai quand même poursuivi mes jeux avec mes filles. La vie chevillée au corps. J'ai quand même commencé à écrire en 69 *la Dispersion*. J'avais soudain des accès de larmes, des avalanches de pleurs, un écoulement intarissable de chagrin sous les paupières. Mais prostré, pétrifié, paralysé, figé ainsi, jamais. Contre la mort, je me suis débattu comme un beau diable. Au cœur des

affres, j'avais des explosions d'énergie. Je vis maintenant mon implosion.

Naturellement, avec le psychiatre, on a fait un rapide tour d'horizon, on a mis sur mes symptômes des repères biographiques, mais on a beaucoup plus discuté sensations que sentiments. J'ai perçu qu'il était content de traiter un écrivain en cours de publication. De publication qui marche, même si son auteur claudique. Un homme de l'art aime les maladies d'artistes. Nous avons un peu parlé de mon livre, nous ne nous sommes pas étendus sur le sujet. Je n'étais pas étendu sur un divan. De fauteuil à fauteuil, il m'a tendu une belle ordonnance : d'abord, un demi-comprimé le matin de, aux repas, si je supporte bien, je dois passer ensuite progressivement à trois comprimés entiers par jour. Cela, pour la dépression. Pour les bouffées d'angoisse, il m'a prescrit des bâtonnets, un quart, au moment des crises. L'antidépresseur a eu un effet immédiat. De rigide, je suis devenu abruti. Totalement écrabouillé sous le crâne. Je décocite. Non seulement j'ai cessé d'être, je ne pense plus. Je tire la langue, j'ai des rocs qui se cognent entre les tempes. Survient la bouffée anxiogène à dix heures trente. J'arrive à prendre un quart de bâtonnet. Un coup de bâton supplémentaire sur la caboche. L'angoisse n'est pas dissipée, elle est écrasée. Le problème: moi aussi, avec. J'ai été expulsé de ma carcasse pantelante, il reste des os qui craquent, des fibres broyées, un squelette qui se disloque. Le remède est encore pire que le mal. Dans la rue, malgré tout, il faut bien que je sorte, je n'ai même plus les jambes en coton, elles sont à présent en bananes blettes, je titube le long des murs. Les trottoirs ont attrapé le roulis et le tangage. Au bout de quinze jours, un taxi m'a ramené jusqu'à mon éminence grisonnante, mon maître mire. Il a rouvert la boîte aux miracles, consulté le gros codex rouge. Je suis ressorti avec un nouvel antidépresseur, un anxiolytique différent. Un patient doit être patient. Ce type de médicaments, il faut les essayer trois semaines, un mois, pour avoir un résultat positif. En attendant, il faut avaler le négatif. Avec courage. Le malheur, les antidépresseurs, il y en a sur le marché une trentaine. Pour trouver celui qui agit, s'il faut un mois. On peut continuer à crever des années. Jusqu'à ce qu'on claque. J'en suis à mes débuts, je ne peux pas me plaindre. Une amie américaine, dont le beau-frère est psychiatre, me recommande par téléphone un produit prodigieux, le dernier-né de la science d'outre-Atlantique. Il est disponible en France. Je jubile, toutes voiles dehors, guérison en vue. J'aborde à la Terre Promise. Une gélule le matin, et je suis tiré d'affaire. J'ai toujours été rationaliste. Les bondieuseries, le vaudou, les genuflexions mystiques, j'ai toujours été violemment contre. Que la Science, avec une dose de philosophie. La vie est un court voyage entre deux néants. Il ne faut pas la traiter à la légère. Ne pas l'orner de mirlitons pour faire de la décoration. Pas d'âme, qu'un corps. Et le corps, c'est du physico-chimique. Rien d'autre. Pas à dire, l'Amérique

est le continent du progrès. Avec ma médication d'outre-Atlantique, je vais renaître. Rejeter la chape de plomb qui m'opprime la poitrine, me paralyse les membres. Je vais recouvrer mon souffle. J'aspire à ne pas expirer. Je cesse donc le Timaxel, qui m'avait coulé du ciment entre les tempes, du béton autour du thorax. Avec un geste de triomphe, j'avale mon premier Prozac. Seulement, cette fois, au bout d'un jour, la nausée me baratte tripes et boyaux. Je ne suis pas abruti, anéanti. Je dégueule. J'ai dû arrêter illico de prendre la drogue miracle.

J'ai tâté de deux antidépresseurs, il en reste trente-deux. J'en vois trente-six chandelles. La mienne est morte. Prête à s'éteindre. Je n'ai pas un temps infini devant moi pour ressortir de ma tombe. Jouer les Lazare. Dans quatre mois, je dois reprendre mes cours à New York. Je suis en congé d'un semestre, pas de longue maladie. Et puis, il est des échéances plus proches, des impératifs urgents. J'essaie un remède, je cesse. J'en prends un autre, je l'arrête. Mais la vie, elle, continue. Et ma vie, cet automne, c'est mon livre. Lui, il se porte très bien, merci. *Du Journal de Genève*, sous la plume de Georges Anex, m'arrive « un beau désarroi »:

D'une certaine façon, il n'y a pas de sujet mais un besoin, et un besoin frénétique, de tout dire sur sa vie, dans le plus grand désordre, mais un désordre aimanté La mort soudaine d'Ilse va changer la quête de soi en un questionnement sans fin, et hors de soi Comme un long thrène, un chant d'amour funèbre, dédié à une ombre. A une morte et, dans ce livre qui perpétue sa mémoire, à une vivante

Fort bien dit, remarquablement analysé, mais, pour l'heure, le mort-vivant, c'est moi. L'ombre. Des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, grâce à Danièle Brison, me parvient l'écho de ma vie:

Tout une existence - celle de Doubrovsky donc des siens, aimés haïs, lus, vus, oubliés, ressurgis - se répond, retentit dans chaque instant du récit toute une vie nous fascine

Bravo, mais ma vie a cessé d'être une existence. François Nourissier, pour qui je suis « Le seul écrivain français de l' " école juive de New York " », m'honore dans *le Figaro Magazine*

Ce livre « brisé » (et magnifié) par la mort est un livre vivant. D'une vitalité fébrile, excessive, harcelante

Une vigueur inusitée l'irrigue

Je suis très touché, mais, en fait de vitalité et de vigueur, je suis un noyé naufragé dans un fauteuil. Angelo Rinaldi, à son accoutumée, dans *l'Express*, m'égratigne, langue acérée, me dit mon fait, il me reproche ma manière

la sienne est confuse, touffue, bavarde

A partir de là, l'ouvrage « se brise ». En réalité, il n'a jamais existé qu'à l'état de « patchwork », et il se poursuit par l'assemblage de morceaux décousus

Qu'on veuille en découdre avec moi, dans l'état de gisant où je suis, me laisse de marbre. Mon ouvrage s'éloigne sans cesse de moi, il galope toujours sur les meilleures listes des ventes. Je suis cloué là, au rebut. Le courrier de lecteurs commence, chaque jour, à affluer. Chaque matin, je dépouille mon courrier du cœur, des entrailles, de la tête. La mienne est une marmelade poisseuse où, tandis que je lis, je m'enlise. Dans un corps de pierre.

LUMIÈRE BLONDE

Au début de l'été, elle avait vu l'annonce d'une maison assez grande à vendre, d'un prix raisonnable, dans une banlieue plaisante, à Saint-Cloud. Nous l'avons aussitôt adoptée. Elle a découpé l'annonce, elle l'a mise dans un étui, l'étui en permanence dans son sac, tout contre elle. D'un seul coup, c'est *la maison de Saint-Cloud*. Elle sait déjà comment elle voudrait la décorer, des meubles de bois clair, l'inverse du bureau Louis-Philippe, de l'armoire Napoléon III, de l'ensemble cuir Arts-déco de mon salon. Spacieuse, lumineuse, notre demeure future sera l'opposé d'un gîte bourgeois. La seule question qui reste: y loge-t-on aussi son mari ou pas? Même après divorce, il est le père de sa fille, et séparer les pères des filles est irréparable. Elle veut épargner à son enfant ce dont elle a elle-même, enfant, tellement souffert, l'absence, l'inattention d'un père. Je n'ai pas a priori d'objection. Si la maison de Saint-Cloud est assez vaste pour nos espoirs, il faudra voir, ce sera à considérer. Tout l'été, elle a gardé dans l'étui, au fond de son sac, de son cœur, l'annonce. L'annonciation. Elle a épousé un homme qu'elle n'aimait pas, a eu de lui une fille qu'elle aime. A trente-trois ans, dans la fleur de la beauté et de l'âge, son unique vœu est de réunir cette fille qu'elle aime et un homme qu'elle aimerait. Le seul problème, c'est qu'elle ne saurait aimer qu'un homme en âge d'être son père. Je remplis aisément cette condition, ayant vingt-sept ans de plus qu'elle. De l'annonce du *Nouvel Obs* à l'annonce de la maison de Saint-Cloud, telle est la direction intime, ultime de ses désirs. Des miens aussi. J'ai passé le temps des passions, des passades, du fin fond des fibres, je souhaite une compagne. Pour la rendre heureuse, j'ai les idées larges, s'il y a de la place, je suis prêt à ajouter à notre maisonnée l'ex-mari. Cela fera une commune, comme en Amérique. C'est mieux que de pourrir seul dans mon cimetière.

En juin, ce fut l'Espagne. En juillet, elle est partie avec sa famille en Corse, j'ai moi-même enseigné un cours d'été. Je n'ai guère eu de loisir pour les investigations immobilières. D'abord, la question, où trouver le capital. Mais il y a des banques, des prêts. Je ne suis pas prêt. Au fond, une peur sourde de me mettre une telle maison sur les épaules. Je ne les sens pas tout à fait assez solides. En août, ç'a été la Bretagne. Le bel édifice repose sur quatre piliers. Mon corps, mon cœur, son corps, son cœur. Si mon corps craque, c'est notre château de Saint-Cloud qui s'écroule. En plein mois d'août, mon corps m'a lâché, il a gâché ma résurrection, sa reviviscence. Lorsque son affaissement subit a fait de moi une ruine, il n'a pas fait une

victime. Mais deux. Moi et elle. En Bretagne, elle a essayé de ne rien voir. M'agitant péniblement parmi les convives, promenant partout une lourdeur permanente, avec des sursauts, conduisant encore ma voiture pour visiter les hauts lieux, descendant l'étroit chemin jusqu'à la crique bordée de rochers, de barques. Déjà happé, assis sur un fauteuil du jardin, par de longues plongées immobiles dans le silence, regard fixé sur la surface bleu-vert miroitante d'îles. Une ou deux fois, agacée, elle m'a dit, *mais qu'est-ce que tu as, remue-toi*. Sans insister, pour ne pas détruire son rêve. Elle a fait semblant que j'allais, que tout allait bien.

Cette jeune femme, après dix ans d'un mariage malheureux, ne demandait qu'à revivre. Je voulais renaître. Au lieu, à notre retour, je lui ai flanqué ma gueule de cadavre en pleine figure. Ma tête de mort grimaçante en pleine espérance. Naturellement, cela ne s'est pas fait en huit jours, non, ç'a été une montée en moi sinistre, insidieuse. Les soirs où je l'attendais, je m'asseyais dans le salon sur le divan de cuir, dur comme un banc, je regardais ma montre, comptais les minutes. Suspendu à son apparition. A la fin d'une journée étirée comme une nuit sans fin, un ennui sans borne. Prostré dans mon bureau, affalé sur mon fauteuil chromé, corps, cornes rentrés dans ma coquille. Je compte les moments de répit: entre la bouffée anxiogène de 10 h 30 et le déjeuner, je dispose de quelques instants ternes, mais calmes. Seulement, je suis tout entier encalminé, pas le moindre souffle d'inspiration ne me pousse, longtemps j'ai su mener ma barque. A présent, elle est à sec, en rade. Je suis naufragé. Vers 15 h 30, j'ai ma seconde attaque d'angoisse, je déglutis mon quart de bâtonnet à la rescousse. Mon inertie a trouvé son équilibre dans la journée. Assez de forces pour faire quelques courses indispensables. Un circuit de quatre cents mètres est devenu pour moi le tour du monde. Je titube, je halète, je range mes affaires, je vais m'asseoir dans le salon. Mercredi, ce sera bientôt l'heure. Il lui arrivait de me rendre visite le vendredi, le samedi, le dimanche, parfois quatre jours de suite. Mais, depuis qu'elle a commencé son stage de maquettiste, elle se fait plus rare. Elle dispose de moins de temps. Ce stage, elle l'a découvert depuis des mois, bien avant de me rencontrer, toute seule. Sa famille, son mari se désintéressent totalement de son avenir. Élever sa fille, tenir la maison, leur paraît une occupation, une ambition suffisantes. Il faut donc qu'elle dépouille elle-même les annonces, qu'elle fasse tous les centres d'information, qu'elle cherche sans aucune aide sa voie.

Assis sur le canapé de cuir, dur comme fer, du salon, le dos raide, les bras rigidement posés sur mes cuisses, j'attends. Je regarde parfois ma montre. A cette heure, il y a des embouteillages. Impatient, je guette. Si long, c'est

intolérable. Tout mon être est crispé. Coup de sonnette soudain, coup au coeur, je me lève comme un automate, du plus vite que je peux, je me précipite vers l'entrée, je tire les verrous, j'ouvre la porte. L'embrasure est embrasée. La cascade de cheveux blonds m'illumine, ses yeux rient, son visage aux traits si fins flamboie. Devant cette vision incandescente, je renais un instant de mes cendres. Je me ranime, quand je la saisis dans mes bras, que je pose mes lèvres sur ses lèvres, ce bouche-à-bouche me ressuscite, son souffle un ballon d'oxygène. Elle paraît, c'est l'apparition. Le miracle du mercredi. Elle a un grand cartable vert, un cabas rempli à ras bords. Elle dépose ses affaires sur la commode de l'entrée. Elle extrait un paquet de cigarettes de sa veste, je prépare une bouteille de vin et deux verres sur la table basse du salon. Un peu lasse, *depuis huit heures ce matin, j'ai eu une rude journée, on a sans cesse de nouveaux cours, il faut beaucoup se concentrer, après je traverse toute la ville pour te voir. Je dis, quand tu arrives, quand j'ouvre la porte, j'ai l'impression d'une lumière blonde qui entre chez moi.* Son éclat m'inonde. Si elle ne faisait pas ainsi vers sept heures son apparition radieuse, je sombrerais dans un puits sans fond de ténèbres, les mains tâtonnant à l'aveuglette les parois de suie, sans son halo, cécité subite. Quand elle se glisse jusqu'au salon, elle est pour moi entourée d'une auréole, d'un nimbe de vitalité, quand elle s'assied dans le grand fauteuil de cuir à ma gauche, se déchausse, pose les pieds sur la table basse du salon, je ne puis pas me rassasier les yeux, je la hume de tout mon être, elle emplit, embaume de sa fraîcheur la pièce aride, dans les vases du salon il n'y a plus depuis longtemps que des fleurs mortes, desséchées, restes de temps abolis, témoins d'existences révolues, quand elle se plante dans le fauteuil, elle est la seule plante vive

elle boit son vin, rit, elle me raconte sa journée, elle est joyeuse, à son stage, elle est entourée de jeunes, mais eux, ils lui donnent tous vingt ans, ils l'ont adoptée aussitôt comme une des leurs, elle s'est fait très vite des amis, garçons et filles, à midi, ils vont déjeuner en groupe dans un petit bistrot qui donne l'impression d'être une grande famille, tellement le patron est aimable, chacun est gai, tout le monde est plein d'histoires, *tu ne peux pas te rendre compte combien cela me change de mes années de couches-culottes, de mes journées mornes et désertes à promener le bébé, au Bois de Boulogne ou ailleurs, et puis, la plupart des profs sont sympas, ils viennent déjeuner avec nous, il y a même un vieux prof de dessin, avec du ventre, comme je les aime, qui a connu Picasso, ça c'est mon monde, le monde que j'aime,* ce qui n'empêche pas les études d'être sérieuses, elle a dû acheter tout un matériel approprié, des compas, des règles, des équerres, du papier spécial pour dessiner les logos, dans l'appartement ici je lui ai procuré une haute lampe blanche de dessinateur, des cartons, divers instruments nécessaires, le samedi soir, on peut sortir ou rester, selon que le

cœur nous en dit, mais le dimanche il faut qu'elle travaille, elle s'installe au bureau de notre chambre, elle y passe l'après-midi, souvent une partie de la soirée, jamais je ne l'ai vue aussi active, souriante, enjouée, elle va de l'avant, elle a repris sa vie en main, de nouveau elle se prépare un avenir, dans ce milieu estudiantin elle a pris un incroyable coup de jeune, juste quand j'ai pris un effroyable coup de vieux

nos destins se sont entrecroisés en sens contraire, six mois conjoints, unis par une même folle espérance, dès l'automne, ils sont allés dans des directions opposées, elle, s'efforçant de s'arracher à son existence enclose, elle, essayant de tout son vouloir d'échapper à son étouffement, de sortir de sa suffocation quotidienne, moi, m'enfonçant petit à petit dans l'atonie vitale, enfermé dans ma prison intérieure, claquemuré dans le mitard de la déprime, elle n'a rien dit sur le moment, je ne m'en suis pas aperçu, refusé de m'en apercevoir, j'avais d'elle un besoin si intense, sa présence une urgence impérieuse, sa venue, un appel de toutes mes fibres, un sursaut des pieds à la tête, quand la sonnette retentit, mercredi, samedi, à ma porte, mon unique visiteuse, ma visitandine, lorsque je vois ses yeux, ses cheveux, son visage, hume sa senteur, elle met toujours le même parfum, discret, tenace, sur le cou, épiphanie, je me précipite vers l'entrée, des jambes robustes me portent, mon buste se redresse, je suis littéralement ressuscité, jaillissant de mon sépulcre, j'abandonne le monde des morts, ELLE me donne la vie, sa vie, je la suce avidement, je la pompe, parfois je lui pompe l'air, elle s'irrite, *qu'est-ce que tu as à me regarder ainsi*, elle s'agace, moi, je parle tout le temps, toi, tu n'as jamais rien à me dire, elle se reverse un verre, je croyais que les écrivains étaient des gens qui avaient des choses à raconter, je dis, ce qu'ils ont à raconter, ils l'écrivent, elle réplique, oui, mais moi j'aime la vie, j'aime entendre des histoires, j'avance, quand je te raconte les miennes, elles n'ont pas l'air de t'intéresser, elle contre, quoi, ta dernière visite à ton psychiatre, ton dîner chez ton éditeur, ton rendez-vous avec ton attachée de presse, c'est très excitant, je murmure, écoute, je traverse une mauvaise passe, elle dit, quand j'ai répondu à l'annonce du « Nouvel Obs », « 57 ans », « écrivain », j'attendais un homme mûr, solide, sur qui m'appuyer, elle se retient, elle ne le dit pas, elle trouve une loque, forcé, une carcasse abrutie pas loquace, les défunts sont silencieux, je tâche de sourire, *sois patiente, ça reviendra, comme à Bruges, comme en Espagne, à présent c'est dur*, heureusement, malgré dix ans de retraite domestique, elle a une telle force en elle, un tel jaillissement, soudain elle m'oublie, elle continue à galoper dans ses pensées, tu vois, Laurent, c'est un type tout jeune, il n'est pas encore formé, mais il a une intuition très juste, il sent les choses, après les cours, on a été déjeuner chez l'Auvergnat, comme d'habitude, il m'a dit, on a bien ri, elle en rit encore, lorsqu'elle rit, elle a des secousses cristallines de la gorge, son rire est une musique très forte, syncopée, à percussion, elle

a des triangles dans la poitrine, j'écoute, je recueille sa gaieté comme une manne, elle coule en moi, elle me sustente

je suis tellement avide d'elle, elle n'est point pour moi une femme, toute la Femme, du haut en bas, de son visage glorieux au galbe gracieux de sa poitrine, la perfection musclée de ses jambes quand elle les allonge sans façons sur la table basse me sidère, sa bouche me transporte, même si les mots qui en sortent parfois me transpercent, elle a la langue allègre et tendre, parfois acérée, coupante, son charme n'est pas une suavité rose et sucrée, un dictame pour âmes frêles, elle a la vénusté fracassante, le verbe tonique, au besoin, tonitruant, même assise dans le fauteuil au salon, son corps tressaille d'énergie, depuis que son stage de maquettiste a commencé, l'a rendue à la propulsion d'un avenir, à la joie de vivre d'un présent, lui a fait retrouver, sous les strates de chair mortifiée, sclérosée, l'élan, l'allant de sa jeunesse, au contact, Laurent, Carole, de tous ces jeunes, grâce à son vieux prof qui avait connu Picasso renouant avec ses études, effaçant des ans de couches-culottes, d'exclusivité maternelle, redevenue cent pour sang Femme, moi, si affamé, la mangeant des yeux, lorsqu'elle vient le mercredi, le samedi, dévorant sa présence, ses paroles, me délectant de tous ses gestes, ce n'est pas une visite, une visitation, d'elle, détendue sur son fauteuil, à moi, raide sur mon canapé, c'est une perfusion d'être, une transfusion d'existence, elle m'a maintenu en vie

grâce à ma dialyse, bi-, rarement tri-hebdomadaire, j'ai trottiné à mes diverses tâches, mon livre réclame son auteur, exige qu'il s'occupe tant bien que mal de sa promotion, Philippe Vanini me demande une interview pour Radio Aligre, je ne peux pas refuser, je me suis traîné dans les fins fonds du XII^e arrondissement jusque dans une arrière-boutique aussi étrange, lointaine pour moi que le Styx ou le Phlégéthon, sur un territoire plus proche, plus connu, d'accès moins insurmontable, je me suis préparé pour l'émission *Panorama* à Radio-France, le lendemain, encore plus commode, TF1 vient m'interviewer chez moi. Je continue à recevoir des coupures de presse *sur le Livre brisé* que l'Argus de la Presse ou mon éditeur me communique. Heureusement, j'ai obtenu de mon université un congé sans solde. J'aurais été incapable d'assurer mes cours. J'arrive à peine à me manifester en de menus actes utiles. Les interviews, c'est toujours bref. Après, je regagne mon logis à petits pas. Je m'affale dans le fauteuil chromé de mon bureau. Ce soir, elle ne viendra pas. Je suis livré à moi-même. Aurai-je ma bouffée anxiogène à 15 h 30. De me demander si j'aurai mon angoisse la redouble. Mon corps est devenu pétrifié. Des kilos et des kilos d'ankylose sur les épaules, des tonnes et des tonnes d'oppression au thorax. Quand j'étais tubard, j'avais chaque semaine mon insufflation. Je ne la

verrai pas de deux soirs, je dois attendre deux interminables journées, avant que sa visite ne me regonfle. J'ai une dépression curieuse, comme un roc, brute. Ce qui frappe le psychiatre, elle est sans association d'idées visible, de pensées persistantes. Athématique, comme on dit dans le jargon psy. Je pense, naturellement, à mon livre: la grande majorité des comptes rendus est élogieuse, il se vend bien, je n'en ai que de bonnes nouvelles. Je n'en éprouve aucune joie, j'enregistre. Ce livre qui si longtemps, pendant des années, a compté plus que tout pour moi, soudain m'indiffère. Intellectuellement, dans ce qui me reste de tête, je suis content du succès. Je ne ressens rien au cœur. Dans le cœur, on m'a coulé du béton. Je me pèse tellement, je suis obligé de me lever quelquefois de mon fauteuil, de faire quelques pas, d'aller jusqu'à la cuisine. J'ai eu de la chance aujourd'hui. A 15 h 30, je n'ai eu qu'une demi-crise. Peut-être le quart de bâtonnet commence à agir.

Je me suis dit, quand même, j'aurais peut-être besoin d'une nouvelle tranche d'analyse. Ma dernière est vieille de plus de dix ans, rancie. Elle date d'un autre moi, d'une autre vie. Dans une autre langue. Ma période américaine. Je suis dans ma dépression française. Je veux des praticiens français. Bien sûr, je n'ai pas besoin d'analyste pour comprendre mon noir à l'âme, mon gel au corps. Chaque fois, assis à mon bureau du salon, que je lis un article favorable ou enthousiaste, que je reçois un courrier de plus en plus abondant de lecteurs, évident: Ilse est en cendres dans son urne de Bagneux, et moi, avec notre livre, son livre, je deviens de plus en plus connu, je gagne de plus en plus de fric. Comme tout un chacun, j'ai un Surmoi. Culpabilité. Ce livre est ma crucifixion. Ta femme crève, et toi, tu profites. Le malheur, je ne le pense pas. Je l'efface soigneusement de mes pensées. J'ai une dépression, une angoisse athématiques. Dans l'inconscient que ça se pense, que ça se passe. Du coup, ça s'inscrit dans mon corps. Ma quasi-catatonie est mon refoulement. La mort de ma mère avait éclaté en cris, en sanglots, en spasmes. La mort de ma femme aussi, sur le moment. Après deux ans, plus d'affres hurlantes, plus de cataractes lacrymales. La mort me rattrape à sec. Dans mes fibres. Dans mon livre.

Je suffoque tellement dans ma peau, j'ai voulu, par tous les moyens, desserrer l'étau. Comme avec mon psychiatre de télé, j'ai voulu un analyste en vue. Pour mes maladies, les grands patrons des services hospitaliers. Dans mon métier, j'ai toujours affaire aux grands écrivains. Ça vous déforme. Déformation professionnelle. J'ai donc été consulter un éminent praticien, un patricien de l'analyse. Quand je lui ai parlé de mon livre, il m'a dit, *je ne le lirai jamais pendant la cure*. Cela m'a paru un peu bizarre, parce que c'est mon livre qui me tue. Chacun sa méthode. J'ai voulu parler

de ma mère, d'Ilse, d'elle, de la configuration que tout cela faisait dans ma conscience, mon inconscient, devant la mort. Le maître m'a dit, et si, pour changer, *on parlait d'hommes, vous ne mentionnez jamais vos rapports avec les hommes*. Je lui ai expliqué que s'il lisait mes livres, il verrait que je parle beaucoup de mon père, le vrai, le réel, et puis de mon oncle, le frère de ma mère, et puis de mes pères symboliques, Proust ou Sartre. Ou Racine. Il m'en faut toujours un pour pouvoir m'exprimer sur moi. A travers eux. Il n'a pas eu l'air convaincu. *Il faudra reprendre plus en détail vos relations avec les hommes*. En sortant, à mon tour, je n'étais pas très convaincu. Les hommes, je les aime bien. Je tiens beaucoup à mes amis. Avec eux, je puis parler idées, littérature, philosophie, ils m'intéressent. Ils ne me passionnent pas. Sauf les pères, ils ne me donnent aucune envie d'écrire sur eux. Les hommes ne sont pas romanesques. Sauf dans les histoires de guerre, là ils règnent, dans le réel et dans l'imaginaire. Mais de guerre, je n'en ai jamais faite. La mienne, je l'ai pour toujours ratée.

Je me suis traîné loin, près de la place Clichy, pour soumettre mon cas à un autre grand pont. Il m'a reçu avec affabilité, son carnet de rendez-vous affichait complet. Je n'ai plus la force de courir chercher un guérisseur d'âme aux quatre coins de Paris. J'ai besoin de quelqu'un qui soit très proche. Pas forcément juché sur les plus hauts pics de la science. J'en rabats sur le pedigree professionnel, je ne demande plus un Freud. Pas même un Lacan laconique. Dans les quelques mois qui me restent avant de devoir retourner en Amérique, je ne saurais m'attendre à un miracle, qu'on me retape des pieds à la tête, qu'on me remette ma vieille carcasse de nouveau à neuf. Je n'ai pas cette illusion. Simplement, je suis si plein de puanteurs internes, de décompositions intimes, j'ai une telle accumulation d'immondices dans l'âme, un charnier grouillant dans le ventre, il faut bien que, de temps en temps, je me soulage. J'ai trouvé une analyste dans les pages jaunes de l'annuaire, à deux rues de chez moi. En si peu de temps, il n'est pas question d'une véritable analyse. Que je dise ce que j'ai sur le cœur, que quelqu'un l'entende, aussi me le fasse entendre. C'est tout. J'ai découvert une vieille dame très digne, très fine. Une mère. La première fois, avec Akeret, j'avais eu un frère. Dans ces simulacres, il faut changer les jeux de rôles. Le mien est net, il me retourne comme un gant. Je suis un fils ranci, qui se retrouve, à plus de soixante ans, dans la peau flétrie d'un père.

A deux minutes de chez moi, deux fois par semaine. Pas le bondissement dans les jambes, mardi, jeudi, comme en allant chez Akeret, pas le coup au cœur, en grimpant les dix-sept étages de l'ascenseur, au septième ciel. Je me rends régulièrement à mes séances d'un pas pesant, inanimé. Je sais d'avance, il ne va rien se passer là d'extraordinaire. Une nouvelle tranche pour une vieille tronche: juste apprendre à ne plus dégueuler en la voyant

dans mon miroir. Les cheveux blancs, soigneusement peignée, fermement assise dans son fauteuil. En quatre mois, je n'ai pas le temps de m'allonger. Je m'assieds en face. Une douceur m'enveloppe, comme j'aime, féminine. Même si l'œil est vif, la remarque acérée. Ma mère aussi m'engueulait, et comment. Elle ne se serait pas gênée. Celle-ci ne se gêne pas non plus, mais d'une voix paisible, pour souligner mes contradictions. Mes impossibilités. Mes impostures. Ces propos ne me font pas du tout de mal, mais du bien. Chez elle, ma carapace de ciment un peu se desserre. Quand j'arrive à la fin de la séance, je reconnais cette sensation oubliée: pas possible, on l'a écourtée de quelques minutes, au moins de quinze. Ma montre est impitoyable. La bonne dame essaie de remettre ma pendule à l'heure. *Vous parlez toujours avec horreur de votre vieillissement, mais vous ne cherchez pas à voir les côtés positifs, les plaisirs qu'il y a aussi à vieillir.* Les plaisirs, elle m'estomaque. Ça me donne envie de vomir. Chaque ride s'enfonce en moi comme une lame de couteau, mes taches brunes me crachent au visage. Elle, elle a sans doute autour d'elle ses enfants, ses petits-enfants, un mari. Moi, je suis seul. Mes filles sont séparées de moi par l'Atlantique. Je ne connaîtrai jamais la paix du soir. Je suis condamné à faire le jeune ou à crever. Bien sûr, maintenant, je crève. De chagrin. Je lui raconte tout. La mort de ma femme. La publication de mon livre. Mon livre, à la différence de son collègue, elle l'a lu. Elle ne le commente pas. Mais il est là, entre nous, c'est un élément du drame. Il est impossible de l'omettre, il me poursuit. Je lui dis aussi mon angoisse pour cette jeune femme qui me donne sa jouvence, me redonne vie. Si je demeure cet homme-tronc, coupé de ses racines vivaces, j'ai peur de la perdre. La charité amoureuse a ses limites. Si elle me plaque, je claque. Elle est la prune de mes yeux, mon dernier souffle.

La vieille dame ne m'a jamais épaulé, donné de conseil, d'appui: contraire à sa profession. Une observation de temps à autre, une remise en place, une perspective. A la limite, une suggestion. A moi de la méditer. Seulement, dès que je ressors de chez elle, ma tête est vide. Ma vie est désempée à éclater. Elle ne tient plus qu'à deux fils, Elle et mon livre. Qu'à deux filles, mais si lointaines, à mille lieues de moi. A ma seule âme sœur aussi, ma sœur. L'unique être humain à qui je puisse tout confier: pas comme à mon analyste, comme à ma mère. Mais ma sœur a élu domicile en Angleterre et l'Angleterre, c'est aussi loin que l'Amérique. L'univers anglo-saxon, coupé par les flots, se referme sur lui-même. Je suis dehors, je marche dans la rue Cortambert. Lorsque je sors de ma séance, je suis rendu à moi. Haut-le-cœur. A ce point séparé du monde, je suis déjà mort. Je n'ai plus que l'illusion d'exister. Mon existence est une réclusion totale. Un moine athée. Un stylite sur sa colonnade, un styliste sur trois colonnes. Je ne sors de mon néant que quand elle sonne à ma porte. Je me ranime sur les lignes d'un journal. Au moment où je me fais enfin un nom, ma personne se défait. Je ne suis plus qu'un personnage. De mon roman ou de la presse.

L'autre couillon de grand analyste, et *si pour changer on parlait d'hommes*. Les hommes, dès que je n'ai plus eu de femme, m'ont laissé choir. Au début, à mon retour, je me suis plaint de l'Amérique. A New York, Ilse et moi, nous recevions souvent, nous étions reçus de même. Dès qu'elle est morte, j'ai disparu de la circulation sociale, soudain hors des cercles d'amis. A Paris, pareil. Depuis que j'ai cessé de former couple, je suis un laissé-pour-compte. Lorsque ma femme a quitté ce monde, je suis mondainement décédé. A New York ou à Paris, un décès fout la frousse. Nous avions de nombreux amis, des soirées brillantes. Si agréables, quand nous rentrions, assise sur le canapé du salon, cigarette sur cigarette au bec, les yeux de braise, Ilse pouvait passer des heures à les détailler, à les revivre, quand j'étais mort de sommeil. Morte, fini. A une ou deux exceptions d'amis très fidèles, plus jamais on ne m'invite. On a dû rayer mon nom des carnets d'adresses. Enterré au cimetière de Bagneux, le 7 décembre 1987. Mon nom n'est pas encore sur la dalle de famille, un simple oubli. Je suis oublié. Sauf de ma sœur, de mes filles, de deux trois intimes. Ils ont oublié de m'oublier. Julien Doubrovsky est un cadavre de chair, déjà paralysée, pas encore putréfiée, qui a tourné le coin de la rue Cortambert. En sortant de chez son analyste, s'efforçant de retrouver sa trace. Maintenant, il ahane le long de la rue de la Tour. D'ivoire, il cahin-cahote vers sa cellule, pour s'emmurer. Il va s'affaler sur son fauteuil, le corps pas même de pierre. De plomb. D'aplomb sur ses jambes pour encore trois minutes, à peine. Il n'en peut plus. Mais Serge Doubrovsky, pardon, il se porte comme un charme. En images, sur les photos. Nom de Dieu ce que ça peut être trompeur, génial, un photographe. Le voilà, en noir, en couleur, blouson sportivement rejeté sur l'épaule, tenu du doigt, des rides, d'accord, mais de réflexion, sous les yeux des cernes, mais de discernement, gueule burinée, vieillissante, mais virile. Ma frimousse, de la frime. Ces clichés, pris il y a un mois ou deux: de la propagande. Mon visage m'est devenu étranger, c'est celui d'un autre. Qui fait semblant d'être moi. Je contemple un fantôme publicitaire. Feu mézigue, je me salue au passage. Après tout, je n'étais pas si moche. Maintenant, je suis tellement amoché, je ne me reconnais plus. Je referme ma porte, je me verrouille à double tour. Je peine jusqu'à mon bureau du salon. Je m'affale, m'affaisse. Je vais dépouiller mon courrier. Ce matin, je n'ai pas eu la force. A 10 h 30, j'ai eu une telle attaque d'angoisse. Beau avoir l'habitude, souffle coupé, coupé la chique, pas du chiqué. Jusqu'au déjeuner, je suis resté immobile comme un roc, un bloc, assis dans mon fauteuil chromé, à regarder les marronniers de la cour, par la fenêtre. Quand je parle de déjeuner, c'est presque une plaisanterie. Une tranche de saucisson, une demi-tranche de jambon, trois grains de raisin. En deux mois, j'ai perdu plus de dix kilos. Symptôme classique, la dépression s'accompagne d'anorexie. Moi qui, du temps fabuleusement lointain d'Ilse, mangeais comme quatre, arborais une rondlette brioche. Au pain sec et à l'eau, j'ai fondu à vue d'œil. Volatilisé. Pour me retrouver, je vais aux

nouvelles. Dans le salon, j'ouvre l'Argus de la Presse. Début octobre, j'apprends par *la Quinzaine littéraire* que j'existe. Qu'on peut aborder mon livre de trois façons. De moi, si je fais tout un plat, il s'accommode à trois sauces. A leur tour, les Échos se répercutent sous mon crâne: j'écris des horreurs, mais ces horreurs sont bien de la littérature. Cloué à mon fauteuil, je me balade sur ces lignes, sous les yeux, entre mes pages, là-bas, au loin, très loin, dans les têtes. Le même sentiment revient, renaît, invincible. A ma place, il y a de l'inanimé, de l'inanité, plus personne. Je suis devenu mon propre personnage. De lui, j'ai de bonnes nouvelles.

Quand la sonnette retentit, quand la Lumière Blonde apparaît, je me réincarne, un peu, parfois beaucoup, je voudrais passionnément, cela dépend des jours, cela ne dépend pas de moi, je ne suis plus maître de moi-même, mon destin se joue dans mes fibres, je suis prisonnier au fin fond de mes cellules. Pendant mon incarcération, ma Lumière Blonde ne m'a jamais abandonné. Elle a fidèlement rendu visite au détenu. Lui apportant chaque fois la manne d'espoir, le souffle de vie. Ma Lumière Blonde a été mon phare indéfectible. La plupart des femmes, simple réflexe de défense, auraient laissé choir cet automate mortifère. Elle ne l'a pas fait. Profondeur d'amour, sans doute, mais aussi grandeur d'âme. Elle dit en riant, c'est *mon côté bonne sœur*. Il y a en elle un dévouement à toute épreuve, qui confine au sacrifice. Une bonté quasi suicidaire. Elle est la seule personne que je connaisse qui préfère les autres à elle-même, qui mette leur intérêt avant le sien. Tout le mal, le malheur que je transportais en moi, elle en a chargé ses épaules. J'ai dû être un poids accablant, puisque je me pesais déjà tant. Elle ne m'a pas rejeté. Elle est venue, tout cet automne funèbre, revenue, avec sa tendresse railleuse, soignant ma lèpre avec ses doigts graciles, me caressant des mains, des yeux. Naturellement, j'ai tout pris d'elle, de ce qu'elle me donnait, vorace, goulu. Crispé à elle comme un noyé s'accroche. Ma Fée, ma Grâce, je l'ai vénérée. Mon idole, je l'ai adorée. Sa chair fraîche, je m'en suis repu, tel un ogre.

Cela n'a pas toujours dû être plaisant pour elle. Une fois, au début novembre, nous avons voulu échapper à ma prison momifiée, au cercueil de ma carcasse. Prendre le large, un grand bol d'air, une échappée. Elle aimait, tout près de Paris, la plage normande de Franceville. Hors des circuits de la mode, un hôtel modeste, charmant, à quelques pas de la grève immense. Ostende, l'Espagne, nous avions notre tradition d'escapades marines. Désastre, je n'ai jamais été dans un pareil état. D'abattement, de délabrement. Une gueule à faire peur aux mouettes, un épouvantail. La nuit a été atroce, impossible de m'endormir, cachet sur cachet j'ai tenté d'éteindre ma tête rétive. Résultat, la bouche baveuse, j'ai somnolé jusqu'à

midi, tandis qu'elle m'observait horrifiée. Ostende, l'Espagne, de lointains rêves. Maintenant, c'est le cauchemar. Après déjeuner, nous avons marché un peu sur la grève déserte. Au bout de cent mètres, j'étais rendu. Une excursion à gerber. Nous avons poussé en voiture jusqu'à Cabourg, pour le principe, il n'y avait plus qu'à rentrer sur Paris. Elle n'a rien dit, je pouvais quand même lire son désespoir sur son visage. A cette jeune femme, fringante du désir de revivre, j'ai injecté malgré moi mon livre et ma femme morte.

En cet automne, elle a entrepris de repartir. Ce stage, qu'elle a trouvé seule, sans aide aucune de personne, est sa renaissance. Après plusieurs faux départs, enfin le bon. L'année d'avant, pour se libérer des tâches, des attaches de sa maison, se délivrer de l'univers de ses quatre murs, faire œuvre utile, utiliser ses talents pour un ouvrage de culture, elle s'était donnée corps et âme à un théâtre de banlieue. En plus des soins domestiques, des soirs à monter des décors. Elle qui a découvert un entropôt. Elle s'est démenée comme un diable. *C'était si bon, de travailler avec des copains, de rire avec eux, on formait un groupe si chaleureux, si vivant, la directrice était une conne qui jouait à l'artiste, mais ça ne faisait rien.* Et puis le soir de la représentation est arrivé, la pièce a eu du succès, le public a applaudi, à la fin elle est montée sur scène recueillir sa part d'applaudissements, quand elle en parle, ses yeux étincellent, *j'étais faite pour les planches*, et puis, la compagnie lui a offert de jouer dans une tournée, et puis elle avait sa fille. Fin du théâtre. Avec le stage, début d'un métier solide. Mais de nouveau dans un entourage qui lui convient, des jeunes encore enthousiastes, pas encore des adultes cyniques, recroquevillés dans l'étroitesse d'un boulot, aveugles au reste, elle rit, *ils m'appellent Mademoiselle, ils ne veulent pas croire que j'ai plus de vingt-cinq ans.* C'est vrai, avec ses longs cheveux blonds, sa peau si fraîche, l'air surtout d'innocence, de respect qui inonde son visage, quand elle est attentive à quoi que ce soit qui l'intéresse, l'humilité jointe à la plus évidente beauté, du coup, ce n'est pas vingt-cinq ans qu'elle a: c'est vingt, tout juste. La jeunesse, ce n'est pas seulement une question d'apparence ou d'état civil: elle émane de tout ce qui n'a pas encore été abîmé, broyé dans l'être.

Alors, son stage de maquettiste étant un enjeu capital, le samedi soir, quand elle arrive, nous bavardons, nous sortons dîner dans le restaurant chinois en face. Quand j'en ai la force. Sinon, nous dînons à la maison. J'aime quand ma vieille salle à manger s'anime ainsi de sa présence. Pendant deux heures, un semblant de foyer. Je m'y réchauffe. Mais le dimanche, pas question de lanterner. Elle a son travail à faire, pour

l'ensemble de la semaine. Au début de l'après-midi, elle s'installe au bureau vert de la chambre à coucher, dans le tiroir, elle a des règles, des compas, des appareils qui me sont inconnus. Elle a apporté, d'ailleurs, dans un grand carton, avec des papiers, des modèles, des décalques. Je descends dans le cellier, je remonte la lampe blanche de dessinateur que je lui ai achetée, je la fixe sur le rebord de la table. Elle sort ses crayons, ses encres. Elle ne se penche pas sur son travail, elle s'y plonge. Du pas de la porte, je la regarde longuement. Une déité tutélaire habite de nouveau ma chambre. Elle a relevé ses cheveux, les a attachés par un nœud. J'embrasse des yeux sa nuque si frêle, dénudée. Je me retire, jusqu'à la fin de la journée, je ne veux plus la déranger. Dehors, il fait si beau. Je prendrai le risque d'une courte promenade. J'aime qu'elle reste ainsi dans l'appartement, pendant que j'en sors, qu'elle l'occupe, qu'elle soit la reine des lieux. Tandis qu'elle va se mettre au travail, moi, bien sûr, je vais voir mon oncle.

C'est la promenade la plus courte, à la portée de mes forces. C'est aussi la plus nécessaire. Mon viatique hebdomadaire. Pas un dimanche, je n'ai manqué de lui rendre ainsi visite. Une heure, au maximum deux. Après, cela le fatigue. Je le sens à sa voix qui faiblit, à son torse qui s'affaisse, il est temps de nous quitter. Rendez-vous la semaine prochaine. A Paris, je n'ai personne de plus proche. Comme un fait exprès, il habite tout à côté. Je referme la porte sans bruit, après mon rez-de-chaussée toujours sombre, la lumière du dehors m'éblouit. D'un seul coup, j'ai tout l'être qui s'ensoleille. Je prends la rue de la Tour, au coin, plus haut, au 22, mon oncle, ma mère, mes grands-parents habitaient pendant la Grande Guerre, les années 20. L'immeuble est absolument inchangé. En 1915, ma mère y a vu apparaître pour la première fois, après des décennies de becs de gaz, la fée Électricité. Trente ans plus tard, elle en était encore émerveillée. Moi, je vais dans l'autre sens, je tourne sur la rue Cortambert, je la descends vers l'avenue Georges-Mandel. Rue Cortambert, au 13, mes parents, ma sœur et moi logions au quatrième étage, avec les balcons. De 38 à 40. Au hasard des pas, au fil des années, l'histoire de famille s'égrené entre ces rues. C'est ma seule continuité topographique. Sans remonter jusqu'à la villa Longchamp où gîtaient mes grands-parents au tournant du siècle, je prends la rue de la Pompe, je vais, d'un pas lourd mais sûr, jusqu'au 118. De 1932 à 89, c'est le soc inentamé où se bâtit ma mémoire. Je sonne en bas, attente rituelle: *qui est là?* - *Julien*. Le vibreur bruit au moins vingt secondes. Je pousse la porte de verre, fraîchement installée, à peine deux trois ans. La partie la plus éprouvante du trajet est devant moi. Dans mon enfance, je grimpais les cinq étages quatre à quatre, après deux par deux, maintenant, je peine à chaque marche. Mon front, dès le premier palier, se couvre de sueur. Je tiens la rampe, je reprends haleine. Je reprends ma montée. Pour mon oncle paralysé, de n'avoir pas l'ascenseur est le plus affreux supplice. Cela en

devient un pour moi.

Mon oncle ouvre. Même par la chaleur, il porte un tricot de laine, il s'appuie, c'est peut-être une fausse impression, un peu plus fort que d'habitude sur sa canne, il semble un peu plus courbé. Aussitôt, il veut comme toujours offrir, donner, *veux-tu un verre d'orangeade, un verre de vin, j'ai un excellent Sylvaner*. Je le remercie, *je n'ai besoin de rien, je suis seulement venu te voir*. Il dit, d'un ton sarcastique, remarque tout à fait inhabituelle chez lui, *profites-en pendant que tu peux*. Là, il m'inquiète, je demande, *tu te sens plus mal?*, il hausse les épaules, *tu sais, il y a des fois, j'en ai marre*, ses yeux bleus ont soudain un éclat dur qu'ils n'ont jamais, il dit, *si ce n'était pas pour Pierrot, je veux qu'il termine son service militaire, qu'il se trouve ensuite un travail, je veux l'y aider, j'ai des relations, après*. Il s'écroule dans le fauteuil Louis XIII du salon, il dit, *j'en ai marre*. C'est rare de l'entendre parler ainsi, mon oncle a toujours été l'optimisme même, comme ma mère le pessimisme. Ils se sont partagé les rôles à la naissance. *Tu comprends, mon petit vieux, être trimbalé comme un paquet tous les mois par les brancardiers jusqu'à Lariboisière pour une transfusion complète, ma moelle osseuse est morte, elle ne produit plus de cellules, ça ne pourra pas durer éternellement*. Il se tait, je garde le silence. Je dis, *tu en as vu d'autres*. Il secoue la tête, *j'étais plus jeune, j'avais une santé éclatante*. Vrai, je me souviens, à plus de soixante-dix ans, il descendait des cartons de livres que j'avais entreposés chez lui, en les tenant d'une seule main, sur son épaule. A soixante-quinze ans, il faisait encore le tour du Grand Lac du Bois en canot dix fois. Il a un geste d'abandon, *c'est quand Paule est morte, je n'ai jamais plus été le même*.

Nous ne sommes aujourd'hui ni lui ni moi en gaieté. Pas même en poésie. Nous laissons tomber la guerre. Ce n'est pas le moment. Il me demande comment je vais. Je réponds, *tu vois ma gueule*. Il dit, *cela passera*. Je dis, *pour l'instant cela n'a pas l'air de passer*. Il demande, *tu as consulté des docteurs*, je réponds, *je ne fais que ça*, il dit, *ils trouveront un jour le bon remède*. Pour moi, mon oncle reste encore optimiste. Soudain, il change de ton, sa voix s'affermir, il dit, *tu sais, je viens de lire ton livre, plus exactement de le relire*. Je l'ai mieux aimé, mieux compris la seconde fois. *Moi, je suis d'une autre génération, tes paragraphes sans ponctuation, tes blancs au milieu d'une phrase, parfois le ton de ce récit, tu écris des choses que d'habitude on ne raconte pas, au début j'ai été un peu choqué, ta pauvre mère, elle, je dis, aurait bondi au plafond, il dit, et comment, mais je l'ai laissé reposer, et je l'ai relu, et la seconde fois, je l'ai compris vraiment, je l'ai suivi, c'est réellement une œuvre, sans nul doute, le sommet de ton œuvre*. Du frère de ma mère, cette appréciation me touche au plus profond.

Lorsqu'il ajoute, *je suis sûr que tu auras un prix*, je souris, *ça, tu sais, compte là-dessus et bois de l'eau*, il secoue la tête, *moi, j'en suis sûr. Je ne serai peut-être plus là pour le voir, mais j'en ai la certitude.* Je réplique, *tu seras là, mais tu ne verras sans doute rien du tout. Ce que j'écris n'est pas du genre populaire.* Même si sa confiance est naïve, elle ne peut manquer de me faire plaisir. Venant de sa bouche, c'est le Trocadéro, depuis l'orée du siècle, qui s'exprime. J'ai essayé de le faire parler de son enfance, mais il ne s'y est pas laissé aller. Les surréalistes, pas mèche. La mort d'Ilse a ravivé la mort de Paule. Il ne peut parler de rien d'autre. Il ne veut pas en parler. La mort, il la porte en lui, elle est trop proche. Cette fois, je ne suis pas resté très longtemps, à peine une heure. Mon oncle s'était perdu dans ses pensées. Soudain, il dit, *la première fois que j'ai vu ta tante, c'était à l'agence Radio, en 26, elle montait l'escalier, elle portait un de ces merveilleux petits bibis comme on en portait à l'époque, les cheveux courts, avec des boucles, jolie comme un cœur, avec son petit air innocent, elle dit, «je suis la nouvelle secrétaire », toute timide, je la revois si fort, elle avait dix-neuf ans, ses yeux se mouillent, et puis là, dans le couloir, en 74 elle est soudain tombée par terre, on l'a emmenée à Ambroise-Paré, ça a été la douleur la plus aiguë de ma vie*, je me suis levé, il m'a raccompagné clopin-clopant jusqu'à la porte, il m'a regardé droit dans les yeux, *tu dois être courageux, mon petit*, et puis, plissant la paupière, *tu as une jolie petite femme dont tu dois prendre bien soin*, ajoute, *tu sais, tu as de la chance dans ton malheur*, j'ai dit, *je sais*, si affaissé, ratatiné sur sa canne, la carcasse à grand-peine tenant debout, ses yeux flambent, son regard devient incandescent, il murmure, *une femme qu'on aime, c'est la plus belle chose sur terre*

Ses dernières paroles, son legs, son testament, j'avais un peu peur en redescendant les marches, il avait l'air affaibli, plus usé qu'à l'ordinaire, mon oncle je me le suis toujours imaginé immortel, la crainte me gagne, il faudra que je prenne de ses nouvelles dans la semaine, ses ultimes mots m'accompagnent, *tu as de la chance dans ton malheur*, vrai, j'ai une sacrée veine, du coup des forces affluent, je rentre d'un pas plus pressé, rue de la Pompe, rue de la Tour en sens inverse, je tourne sur la rue Vital. Très doucement, sans faire de bruit, j'ouvre la porte de mon appartement, je la referme. Je glisse un œil, à l'autre bout du couloir, vers la chambre. Elle n'a pas bougé, elle est toujours installée à son bureau, tous ses papiers dépliés, ses instruments épars, elle dessine. On leur avait donné un logo à faire sur le thème « L'écrivain ». Je m'approche. Elle a réussi à donner à l'écrivain des ailes, le terme devient un essor. Une envolée. Photographie, dessin, elle a toujours sa signature à elle. C'est direct, subtil et comme une libération après une énorme contrainte. Elle continue son travail, je la laisse terminer. Je m'installe dans mon bureau, je prends un livre. De chaque côté du couloir, chacun à sa table, l'appartement est habité, paisible. Ce n'est plus

une carapace, mais un être vivant, il respire. Vers sept heures, j'ai entendu qu'elle rangeait ses affaires. J'ai refermé mon livre, je me suis dirigé à pas de loup vers la chambre. *Tu as fait du bon travail?* Elle sourit, *je pense que oui, j'étais si tranquille.* Je la saisis dans mes bras, je la pousse vers le lit. La fenêtre est restée ouverte. Elle m'a demandé des nouvelles de mon oncle, nous nous sommes mis à nous caresser. A gestes si lents, si tendres, dans l'obscurité grandissante. Nous nous sommes peu à peu déshabillés sans hâte. Entre nous, il n'y a plus de frénésie, mais une immense douceur. Pour elle, son travail. Pour moi, mon oncle. Maintenant, nous. Elle me dit, *je ne crois pas avoir connu de dimanches aussi heureux dans ma vie.* Entre elle et moi, le temps s'était aboli. La tête sur son double oreiller, elle prend toujours le mien et le sien pour appui, elle murmure, *je me sens si bien ici. J'oublie tout le reste.*

«APOSTROPHES»

D'un seul coup, j'ai été éjecté de ma torpeur, tout s'est mis en branle dans un tourbillon de folie. D'abord, elle m'a dit, *demain, je t'amène à la consultation de Necker. Je l'ai réservée pour toi près d'un mois à l'avance.* Elle ajoute, j'en ai marre de *tes grands toubibs à la mode, de ces pontes qui ne s'occupent pas vraiment de vous. Je les connais, j'ai quand même fait cinq ans de médecine. Regarde où tu en es.* Depuis huit jours, je suis retourné chez mon psychiatre, j'ai consulté deux analystes. Elle insiste, *je me suis renseignée, leur section de psychiatrie c'est du sérieux, d'ailleurs il s'agit plus précisément d'un centre pour les troubles du sommeil, c'est vrai,* je ne dors presque plus, à peine, à force de somnifères qui, avec les antidépresseurs et les anxiolytiques, m'abrutissent le jour, m'assomment la nuit. Une fois qu'elle a décidé, sa consultation de Necker, je sais qu'elle va m'y conduire bon gré mal gré. Je me laisse guider de bon gré, au point si bas où j'en suis, je n'ai rien à perdre. Et peut-être quelque chose à gagner. Elle est passée me prendre en début d'après-midi, je me suis installé dans sa R5, elle m'a déposé à l'entrée du bâtiment, elle s'est garée, elle est revenue. Nous sommes montés ensemble à la consultation d'Assistance publique. Les 46 francs 50 m'ont changé des 500 francs du thérapeute téléphile. Agréablement. Elle est restée avec moi à la salle d'attente, en lisant un magazine. J'avais l'impression qu'elle se sentait un peu chez elle, ses cinq années de médecine qui lui revenaient, lui rendaient son assurance en des lieux pour elle familiers. Pour moi, étranges et intimidants. Finalement, une secrétaire est venue me chercher, m'a introduit dans le cabinet de consultation. Une doctoresse, toute jeune, m'a prié de m'asseoir en face d'elle. Je lui ai succinctement raconté mon cas, les traitements jusqu'ici sans succès suivis, j'ai attendu son verdict. Elle m'a posé quelques questions relatives à ma situation, mais peu. Prenant soigneusement des notes. Elle m'a dit, *vous allez interrompre vos traitements en cours, je vais vous donner un autre antidépresseur, mais il faut compter de trois semaines à un mois pour qu'il agisse. Quant à vos troubles du sommeil, vous essayerez ces nouveaux médicaments.* Elle m'a tendu l'ordonnance, je suis ressorti. Je suis passé la reprendre à la salle d'attente. J'ai dit, *on ne peut pas se quitter ainsi, viens prendre un verre,* elle a dit, *tu sais bien que je dois rentrer chez moi,* je l'ai suppliée, *quelques minutes.* On a été dans un grand café qui faisait l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard du Montparnasse. Je lui ai dit, *tu sais, je te remercie, grâce à toi je suis peut-être sorti de mon ornière, j'ai rencontré le bon toubib.* Elle dit, *il faut toujours te secouer, il a fallu que ce soit moi qui dénêche ce centre, qui prenne ce rendez-vous pour toi, qui t'y*

conduise. Elle hoche la tête, ah! si seulement je savais m'occuper de moi aussi bien que des autres. J'ai dit, tu sais admirablement t'occuper des autres, je lui ai pris la main. Il faisait chaud, il faisait bon dans ce café. J'y serais bien demeuré des heures, à la regarder sourire, à m'imbiber de sa présence, à garder sa main dans la mienne. Elle s'est levée, elle a déclaré, je dois partir, mais, malgré mes protestations, elle a tenu à me reconduire. Quand elle a démarré, au coin de ma rue, j'ai crié, surtout, n'oublie pas demain soir de passer nous prendre!

La consultation à Necker, c'était le jeudi 12 octobre. Et le lendemain, vendredi 13, c'était « Apostrophes ». D'abord, échéance lointaine, la date avait été retenue dès la fin juin. Épreuve distante. Soudain, demain. Quand le rendez-vous a été pris, j'étais en pleine forme. Prêt à faire face à ces millions d'yeux invisibles. A me battre, à débattre. Dans l'état de dégradation où je suis, comment assumer, assurer. Avec une mine de déterré, comment faire bonne contenance. Avec un crâne pesant des tonnes, avoir l'air crâne. Avec une tête de mort, tenir tête. Pivot est un garçon jovial, ce n'est pas un entrepreneur des pompes funèbres. *Le Livre brisé*, présenté par un homme en morceaux. Il va falloir accommoder mes restes. Par quelle recette. Pivot va sûrement me cuisiner. En fait de recettes, l'attachée de presse me prodigue ses conseils. *Bien faire attention de, ne pas intervenir quand.* Je hoche la tête. Je suis tout à fait absent. *Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs*, je vais devoir parler à la France, devant la France. Le matin, en me réveillant, j'en suis à mille lieues. Jamais eu de langue si pâteuse, de cervelle si embourbée. Possible que j'aie doublé, triplé ma dose de soporifiques pendant la nuit. Le jour de gloire commence mal. Heureusement, le titre de l'émission est approprié: *Qu'est-ce qui ne va pas?* Cela ne va pas du tout. J'ai cessé de prendre les anciens remèdes, je n'ai pu encore tâter des nouveaux. Je suis laissé sans défense dans mon bourbier, je patauge dans mon marasme. Plongé au fond de ma fange, elle durcit comme un coffrage de béton. Je n'ai jamais encore été aussi rigide. Enfermé dans une carapace, je puis à peine mouvoir mes membres. A peine me lever. Par bonheur, j'ai reçu le renfort de ma sœur. De Birmingham à Paris, son avion n'a fait qu'un bond. A présent, elle s'installe chez moi, elle prend possession des lieux, je suis désormais sous sa coupe. Le téléphone se met bientôt à sonner, toutes les cinq minutes. Les amis se souviennent soudain de moi, des gens qui ne m'avaient pas fait signe de vie depuis des lustres déversent leurs félicitations émues. Je reste allongé sur le lit, ma sœur en prend note à ma place. *Oui, il vous répondra lui-même, plus tard.* Elle raccroche. Nouvelle sonnerie. N'a pas cessé de la matinée. Vers l'heure du déjeuner, la frénésie des appels s'est calmée. Ma sœur est sortie acheter deux tranches de jambon, une baguette, un gâteau qu'elle aime. Ceux qui n'existent pas en Angleterre. J'ai eu encore plus de mal à avaler la moindre

miette. Recroquevillé dans ma robe de chambre, je me suis vite rallongé sur mon lit. Le téléphone a de nouveau retenti, ma sœur a de nouveau répondu. Si j'avais reçu la Grand-Croix de la Légion d'honneur, si ma mort avait été annoncée, je n'aurais pas suscité le dixième de ces appels. Il y a la Présidence de la République, Apostrophes: les deux mamelles de la France. Les deux institutions sacrées. Je n'ai aucune idée comment je vais pouvoir tenir mon rôle dans la mascarade. Impossible non plus de quitter la partie. Ce serait trahir mon livre, ma femme. Et moi, l'écrivain. Dans ma vie, j'ai toujours relevé les défis. Mais, pour relever le défi, il va bien falloir que je me lève. Toute la matinée, prostré. Tout l'après-midi. Ma sœur est venue s'asseoir au bord de mon lit, elle m'a pris la main, sans cesser d'être virile, elle s'est faite maternelle : *Juju, il commence à se faire tard, il va falloir que tu t'habilles, que tu te prépares.* Ferme, aimante, mais rappel à l'ordre.

J'ai dû me redresser sur mon séant, par un suprême effort, me mettre sur mes jambes. Dépouiller ma robe de chambre, revêtir la cotte, la cuirasse, les jambières, le heaume. Passe d'armes, je dois être prêt pour la joute. Le tournoi d'humour, avec une gueule de macchabée. Impossible, pour m'ajuster, de ne pas m'apercevoir dans la glace. Les cernes, sous les yeux, sont des boursoflures obscènes, j'ai les paupières si bouffies qu'il ne peut s'en échapper un regard. Menton pointu, nez en lame de couteau, tellement maigri, plus que la peau maculée, tavelée sur les os qui saillent. Pour comble, le coiffeur, voulant me faire une beauté, m'a calamistré tout un frisottis de mouton grisonnant sur le crâne. C'est ce pante que je dois exhiber, ce pantin. Ma baudruche. Je suis gonflé. Il ne faut pas que je me dégonfle. Déjà l'attachée de presse a téléphoné, elle s'inquiète, il faut que nous soyons au studio à l'heure. Elle veut m'y donner les ultimes instructions, les derniers sacrements. Que j'aborde le plateau en état de grâce. Costume bleu nuit, cravate noire, je suis en deuil de moi-même. Mais je dois défendre mon livre. Monter au créneau. Je pars en guerre. Tout prêt à être déposé dans mon cercueil. Et puis, d'un seul coup, le film d'horreur s'emballe, tout se précipite. La vedette du film d'amour arrive. Ça me rassérène. Elle est venue nous chercher, ma sœur et moi, nous conduire dans sa R5. Elle a l'air un peu pâle, émue, ses cheveux blonds éployés, elle a mis son tailleur bleu, elle n'a jamais été plus belle.

J'ai fermé la porte à clé, j'ai suivi d'un pas machinal. Je me laisse emmener par mes deux femmes. Ma sœur, mon amante, je m'abandonne entre leurs mains. Celles qui tiennent le volant, expertes, ont tôt fait d'arriver à la rue Jean-Gougeon. Si tôt. Déjà. Nous y voilà. A peine admis dans le bâtiment gardé, on nous sépare. Mes compagnes, mes gardes du corps me sont arrachées, elles partent dans une direction. Moi, je suis

entraîné dans une autre. Vers le bar, où l'attachée de presse me donne une demi-heure d'extrême onction. Et puis, l'instant fatidique approche, on me pousse à mon tour vers le plateau. Auparavant, arrêt chez la maquilleuse, il faut me faire poudrer le museau. Les doigts agiles m'embaument. Et voilà, elle me fait un sourire, je lui fais une grimace. Je débouche d'un pas raide sur l'éblouissement du plateau. Il est encore en désordre. Les sièges disposés en face à face sont vides. Des gens debout causent en groupes, les invités sont agglutinés par grappes. On m'a donné, la règle du jeu, leurs livres à lire. Le coin des psychanalystes, l'ombre de Françoise Dolto plane. Son *Autoportrait d'une psychanalyste*, sorti tout chaud pour l'émission, m'est parvenu trop tard. Je l'ai juste parcouru. *Paroles pour adolescents ou le Complexe du homard*, j'ai eu le temps de m'y plonger. Les difficultés des ados, un bain de jouvence, les premiers émois du moi. Finement analysé, perçu avec une infinie sympathie. L'ai lu avec un vif intérêt, celui qu'on porte à des ères révolues. Dolto est une archéologue, elle fouille, avec passion et compassion, nos incipit. Je reconnais sa fille là-bas, à l'autre bout du plateau, petite, rondelette, avec un gentil sourire. A ses côtés planté, un solide gaillard, bien râblé, Alain Manier, son compère en analyse et doltoïsme. Timide, un peu à l'écart, j'entr'aperçois Valérie Rodrigue, très jolie, la boulimique, un peu perdue dans ce tohu-bohu. J'ai bien aimé sa *Peau à l'envers*, sa peau à l'endroit est encore plus attirante. Elle ressemble à son écriture, fraîche, jeune, un peu bâclée, à l'emporte-pièce, un grand allant. Un grand talent, ce n'est pas ce qui étouffe la dernière qui va mal, *La petite fille qui tuait les mouches*, comment peut-on publier de telles âneries. J'ai dû ingurgiter sa prose en me forçant, politesse oblige. Je devine l'auteur, un gros trait de rouge à lèvres plaqué sur un visage exsangue. Bref salut de Bernard Pivot affairé qui donne partout de la tête alentour. Soudain, mon œil se fixe. Déjà assises, en face, au premier rang des invités, elle, la cascade blonde qui entoure le minois ému, ma sœur, souriante, droite sur son siège. Je ne suis plus seul. A la seconde, je me sens secondé. Quatre yeux où puiser ma force, quatre épaules sur lesquelles m'appuyer si je trébuche. Branle-bas subit, allons, en place, chacun gagne son fauteuil, Pivot préside, son assurance de maître de céans se colore soudain de bonhomie, son autorité se fait débonnaire, un rien narquoise. Il a enfilé son personnage, les projecteurs s'allument. Je ne vois plus la salle, elle s'évanouit dans l'éblouissement. Il y a eu, quelques minutes, un compte à rebours immobile. Entrecoupé par des mitraillades, debout, accroupis, de photographes, faisant feu tous azimuts, nous criblant d'éclairs aveuglants. On a enchaîné avec Antenne 2. Pivot, lunettes à mi-nez, commence.

Moi, j'ai un problème technique que n'ont pas les autres. Pour animer une discussion, il faut entendre. Pouvoir saisir les mots au vol, si l'on veut donner la réplique. Malheureusement, je suis sourd. Pour me relier au fil de

la parole, j'ai deux appareils. On peut corriger la vue, on ne peut pas restituer l'ouïe. Perdue, elle est irrattrapable. On améliore la réception, elle n'est jamais garantie, jamais intégrale. Sur le plateau, ma première trouille, intense, là, en direct: vais-je entendre. Heureusement, Pivot parle clair et distinct. *Bonsoir à tous! Vous avez sûrement observé que la question: « Qu'est-ce qui ne va pas? » s'adresse neuf fois sur dix non pas au corps, mais à l'âme.* Je respire, les vocables me parviennent au tympan, le tympan les répercute. Je ne suis pas coupé de l'émission. Pivot parle d'Alain, il exhibe un livre sur Jung, pendant qu'on est au chapitre des grands Suisses, un autre sur Rousseau. Qu'est-ce qu'il vient faire là. Il est vrai qu'à « Qu'est-ce qui ne va pas? », il aurait facilement pu en être. Entrée en matière, Pivot se tourne soudain vers moi: *Je vais vous présenter mes invités... Je vais commencer par vous, Serge Doubrovsky, vous êtes critique, vous avez consacré de nombreux ouvrages à la critique, notamment sur Proust, sur Corneille, etc.* J'ai droit à une présentation en règle, *professeur de littérature française à l'université de New York, certes. Vous partagez votre vie depuis trente ans entre les États-Unis et la France, exact. Vous venez de publier un livre autobiographique, vous en avez publié, d'accord. « Le Livre brisé », aux éditions Grasset. Et autour du « Livre brisé », il y a une bande intitulée « Le livre monstre ». Et c'est vrai que dans sa forme comme dans son fond, ce livre est « un livre monstre », et je serai amené à vous poser cette question, qui est assez terrible tout à l'heure, c'est: par amour de la littérature, par amour de SA littérature, un écrivain a-t-il le droit de désespérer son conjoint et peut-être de l'amener au suicide. A côté de vous, Christiane Dupuy, mariée, deux enfants...* De l'entendre, je respirais. De l'écouter me coupe le souffle. D'entrée de jeu, au passage, je suis accusé d'être un assassin. Virtuel, en puissance, *peut-être*. Mais quand même. Devant un auditoire immense, des juges par millions. Je ne parais pas à une émission, je comparais au tribunal. Pivot, Zola. *J'accuse. J'accuse.* Le coup. Dur, atroce. Comme ça, en direct, un direct à l'estomac. En dedans de moi, je suis tombé à la renverse. Qu'il me cuisine en cours d'émission, normal. Qu'il pousse des bottes, son métier. Mais qu'il me porte en guise d'introduction, dès le départ, imparable, je ne puis pas répondre, pareille estocade, m'estomaque. Et puis, soudain, tout semble se passer très loin. Comme si j'avais décollé du plateau, de la planète. Je me volatilise dans mon vide intérieur. Pivot parade, les invités rient, je suis absent. Sous l'éclat des projecteurs, à des années-lumière.

A tout seigneur, tout honneur, ils ont débuté par Françoise Dolto, une sainte au panthéon des bonnes sœurs, mère Teresa parmi les analystes, elle soigne les enfants autistes, remet les adolescents égarés sur la bonne voie, guérit les lèpres de l'âme, Freud est le père de la psychanalyse, Dolto la grand-mère, Pivot célèbre la grand-messe, la fille, potelée, souriante,

officie, « ma mère était très gaie, très vivante », « je savais que la mort ne nous séparerait pas, ce soir elle est là », d'ailleurs elle est si bien là qu'on projette un court extrait de film d'elle, curiosité didactique, rarissime, « ma mère a eu la foi en fin de cure », « jusqu'à sa mort la foi ne l'a jamais quittée, elle était inébranlable », le compère analyste se rassure, « c'était un transfert sur Laforgue », tout s'explique, j'écoute avec intérêt, bienveillance, sans intervenir, cela ne me regarde pas, pour moi la psychanalyse est une science juive, toutes ces injections catho, Lacan, Dolto, la défigurent, je ne reconnais plus son visage, la croix au lieu du triangle d'Edipe, ça change la forme, je ne me formalise pas, je me sens loin, si loin, ça m'indiffère, si, quand même, une fois je suis intervenu, on baignait dans un tel irénisme, jamais de chantage affectif, jamais ne se laisser piéger, j'ai demandé s'il existait des rapports humains sans chantage affectif, où l'on ne serait pas piégé, si c'était même concevable, La Rochefoucauld à la rescousse, je me suis emmuré de nouveau dans mon silence, les autres ont continué chaleureusement à bavarder.

Après, mariée, deux enfants, Pivot est passé à la tueuse de mouches. Brève escarmouche. La tueuse est sur ses gardes. *D'abord, j'ai écrit un roman. Ce n'est pas autobiographique, je précise.* Les fantasmes meurtriers, elle les imagine, les invente. Elle n'a rien à voir avec. Serviable, le psychanalyste préposé commente: ce ne sont d'ailleurs pas des fantasmes, mais des délires, pas du névrotique, mais du psychotique, ce qui est encore plus fort. A inventer. Imaginer. Alain Manier a l'art et la manière, un praticien chevronné. Entre moustache et barbe broussailleuses, grisonnantes, il diffuse, à chaque fois, sur chaque cas, le Savoir. Entre les paupières sciemment plissées, un peu, pas trop, il laisse filtrer le regard bleu froid, qui pénètre. Jusqu'au cœur. « Qu'est-ce qui ne va pas? » C'est son métier de répondre. Rapidement, il répond à la place de Pivot, devient le maître de cérémonie. Pivot, quand même se démène, il veut arracher l'aveu: *la petite fille cruelle, c'est moi.* L'auteur refuse, malgré les assauts répétés, s'obstine à nier. De toute façon, le livre est si nul, il ne vaut pas le mal que Pivot se donne. Dépit, il passe à la suivante, la jolie boulimique, il ne demande même pas si la Julia de son « roman vrai », c'est elle. Tellement évident, je le lui demande, à ma manière, à sa place. Elle passe aux aveux sans se faire prier. La jeune femme est vive, spontanée, de toute évidence timide. Elle ne demanderait qu'à parler. Parfois, la langue lui fourche. Il faudrait l'aider. Pivot n'a pas vraiment le cœur à l'ouvrage. Il intervient sans grande vigueur. Quand il en a envie, il pousse, harcèle, débusque. Que des gens bouffent sans faim, boulottent sans fin, ne lui ouvre pas l'appétit. Il ne figole pas, il ne tараude pas, il rôde un peu autour. Il s'arrête vite, il ne veut pas continuer. Devant la boulimie, il est aboulique.

D'un seul coup, se tourne vers moi. Je suis le dernier. Il m'a gardé pour la

bonne bouche. J'essaie de descendre de ma stratosphère, de regagner le plateau. Autrement que pour jeter, ça et là, une remarque. Je l'ai fait par une sorte de devoir, aussi pour sentir que j'existe. Depuis trois quarts d'heure, je m'efforce, tant bien que mal de suivre les propos. J'oublie que des millions d'yeux me voient, je m'oublie dans ma propre vacuité. Une carcasse raide dans un fauteuil, un rictus figé. *On va passer au livre de Serge Doubrovsky... Donc je disais, vous avez fait des ouvrages critiques, vous êtes un spécialiste de Proust, de Corneille, de Sartre, dont vous faites d'ailleurs un grand hommage dans ce livre, mais dans vos romans, qui s'intitulent « Fils » » ou bien « Un amour de soi », vous avez toujours parlé de VOUS, et bien entendu vous continuez dans « le Livre brisé ». Et vous appelez ça d'ailleurs de l'« auto fiction ». Ça veut dire quoi, ça, l'« autofiction » - brièvement!* Je croyais qu'il allait me lancer d'emblée un coup de boule en plein poitrail, il me tend une perche universitaire. Je la saisis aussitôt, pas besoin de réfléchir, je laisse le prof parler, il a toujours la réponse. *Quand on écrit son autobiographie, on essaie de raconter son histoire, de l'origine jusqu'au moment où l'on est en train d'écrire, l'archétype étant Rousseau. Dans l'autofiction, on peut découper son histoire en prenant des phases tout à fait différentes et en lui donnant une intensité narrative d'un type très différent de l'histoire, qui est l'intensité romanesque.* Une fois lancé, je pourrais alléguer l'Amant de Duras, le Miroir qui revient de Robbe-Grillet, convoquer Sarraute, Sollers. Perdu dans les nuées, je reviens à moi. *Donc si j'ai parlé de moi, dans tous mes livres, c'est parce que, eh bien parce que...* Pivot: *C'est une bonne matière!* (rires) - *Je serais incapable de vous dire exactement pourquoi. Je crois que c'est la psychanalyse qui m'a « séduit ». Vous parliez de « Fils » tout à l'heure, lorsque je suis entré en analyse, j'étais extrêmement peu introspectif, je ne m'étais jamais penché sur moi, et j'ai été très frappé en lisant une des lettres de Freud à Fliess, lorsqu'il dit: « Depuis que j'ai entrepris d'étudier l'inconscient, je m'apparais à moi-même très intéressant. »* (Rires.) *C'est un petit peu, toutes proportions gardées, ce qui m'est arrivé, c'est-à-dire que je me suis dit: « Tiens, mais au fond, pourquoi aller inventer des personnages romanesques dans des professions que je ne connais pas, dans des métiers que je ne connais pas, alors que TOUTE VIE est romanesque, si l'on descend suffisamment profond en soi. Alors, autant prendre la mienne...* Manifeste de l'auto fiction terminé, propos théoriques révolus, Pivot et moi échangeons quelques piques, *vous avez un « ego » monumental, hein? vous écrivez moi-m'aime, je réplique, Moi-me-hais-aussi, je suis piégé dans l'amour-haine, vis-à-vis de moi-même comme vis-à-vis des autres.* Bon, ça devrait suffire pour la psychologie. Maintenant, sans se presser, je le sens qui approche de là où veut en venir le bon maître de céans, des séances. Jusqu'ici rien de quoi faire mal à une mouche, la tueuse à mon côté devait souffrir. *Vous êtes professeur aux États-Unis, vous approchez de la cinquantaine, vous tombez amoureux d'une de vos élèves*

qui, elle, a 27 ans et qui est d'ailleurs autrichienne, qui parle allemand, donc voici une autre langue qui s'introduit dans le couple, et qui est elle-même divorcée. Et, à ce moment-là, donc, ce que vous racontez, c'est votre vie avec cette jeune femme. Enfin c'est ELLE qui vous oblige à la raconter. Plus fort que moi, là ça m'atteint au cœur, le vif du sujet, c'est moi qui y arrive tout de suite. Oui, tout à l'heure, lorsque vous m'avez aimablement présenté, vous avez employé une phrase qui m'a touché, lorsque vous avez dit: « Peut-être vous l'avez conduite à... », c'est ELLE qui m'a jeté le défi! - Alors commençons là.

C'est là, en effet, que ça commence. Pour de vrai. Le reste, des hors-d'œuvre. Alors quel est le contrat que vous passez entre vous tous les deux? Je m'embarque dans un subtil distinguo, une partie du livre est un pseudo-journal intime, l'autre une autobiographie du couple débitée en tranches de fiction, Oui, mais le pacte? Le Pacte? - Le pacte, c'est... - entre votre femme et vous! - Eh bien: « Raconte... Vas-y... Dis ce qui s'est passé entre nous, DIS notre vie... » - « Dis tout! »- « Dis tout, mais à une condition », elle a quand même ajouté: « Je te relis. » Donc j'incorpore les remarques, les commentaires, quelquefois aigres-doux qu'elle peut me faire, au chapitre suivant. Alors c'est pour ça que je dis que c'est un livre qui a été fait à deux, comme un enfant, l'enfant que nous n'avons pas eu... - Et avec une grande impudeur, vous racontez tout... Elle veut un enfant de vous: vous, vous refusez absolument. Il se trouve qu'elle en attend un, et puis ça se passe très mal... Et puis, bon, vous... vos scènes... les mots... et puis elle boit... Bon. Bref. Et puis arrive ce chapitre qui s'appelle « Beuveries ». Et vous l'écrivez, et vous racontez donc qu'elle boit, et puis vous la battez, parce que ce sont des scènes TERRIBLES - Horribles. - Ce sont des scènes horribles. Mais comme vous avez dit « Je raconterai tout », vous racontez tout. Et à ce moment-là, vous avez fini le chapitre, elle est en France, elle est à Paris. Et vous lui envoyez le chapitre à Paris. Et elle le lit. Et un jour vous recevez un coup de fil: on vous apprend que votre femme est morte. - Oui.

A partir de là, dans ma tête, ça se mélange, mots, images, je savais que j'allais être au tribunal, la cour d'assises, c'est la corrida, muflé puissant, rageur, Pivot fonce, c'est ça qu'il veut, Crime et Châtiment, du Raskolnikoff, aveu public, c'est moi qui ai assassiné la vieille, pardon, la jeune, l'analyste de secours intervient, il veut discuter si l'écriture est pour moi thérapie réelle ou simple prothèse, son assurance m'agace, comment un type qui n'a jamais écrit de sa vie peut décider de ce qu'est l'écriture pour un autre, cet impérialisme touche-à-tout me tape sur les nerfs, mais au moins, il me traite en écrivain, pour Pivot, je suis un prévenu, une cible pour le Grand Inquisiteur, il nous coupe la parole, Mais une œuvre littéraire, si belle soit-elle, si forte soit-elle, peut-elle se payer de la vie de quelqu'un? me coupe le souffle, - mais là quand même, vous - Non, mais je ne vous dis

pas que vous l'avez tuée sciemment, mais quand même il y avait un risque, quand même! - Ah! mais elle l'a pris avec moi! - Mais vous l'avez pris aussi! - Eh bien, on l'a pris ensemble! Le jeu de la vérité, à un moment donné, c'est moi qui l'écris, est un jeu de massacre, les dés sont jetés, à cet instant l'enculeuse de mouches me frappe par-derrière, Vous semblez souffrir beaucoup plus dans votre livre que là... dans votre livre, on a l'impression que, quand même, vous ressentez une certaine peine, et là, à vous écouter, vous êtes d'un cynisme je me tourne à demi vers elle, Écoutez, vous voulez que je me mette à pleurer?, la connasse n'a pas le courage de dire « oui », ça qu'on aime, le sang à la une, les pleurs sur le petit écran, au moins ça fait sensation, Non, pas nécessairement... mais enfin, j'en ai marre de la chasse à l'homme, coups de matraque, coups d'épingle, j'affirme, péremptoire, Je suis à une émission littéraire, donc...

Erreur, j'ai voulu mêler la littérature et la vie, la vie s'emmêle à la littérature, c'est la mêlée, hallali, c'est la curée, la corrida, Leiris désirait écrire sous la menace d'une corne de taureau, Pivot m'envoie carrément des coups de boutoir, mais quand même vous lui avez envoyé ce chapitre, « Beuveries », elle n'en a pas supporté la lecture, il m'atteint à vif là où je suis blessé à mort, les pires accusations contre moi, c'est moi, dans mon livre, qui les ai formulées, dans les instants suraigus de souffrance, au cœur des affres, on s'accuse, normal, logique, on prend tous les péchés du monde sur soi, oui, je regretterai toute ma vie d'avoir envoyé ce chapitre là-bas, à Paris, au lieu d'attendre que ma femme soit de retour à New York, aucune raison d'être si pressé, inexcusable, ce reproche impitoyable que murmure ma conscience, Pivot le reprend et le fait hurler dans un haut-parleur, que nul des cinq ou six millions d'auditeurs à la ronde n'en ignore, mais oui, j'avoue, lorsqu'elle était ivre, lorsqu'elle déblatérerait contre mes filles, il m'est arrivé, à mon ineffaçable honte, de frapper ma femme, moi-même qui ai commenté, *et peut-être la pire des mains, elle a reçu la main de l'écrivain en pleine figure*, ce que j'ai dit, me suis dit, dans l'intimité du tourment, dans le délire de la douleur, dans la torture de l'expiation, dans le supplice du doute, on l'arrache à mon for intérieur, on en fait un argument massue de prétoire, avec effets de manche et de voix, Pivot m'accable avec mes propres larmes, la mêlée devient un méli-mélo général, le plateau s'empoigne, pour une fois qu'il croit tenir un assassin des belles-lettres, Pivot ne le lâche plus, il vient et revient à la charge, moi, je m'en tiens à la ligne de défense, notre contrat, notre pacte, on ne m'en fera pas démordre, soudain la charmante boulimique vole à mon secours, elle sait d'expérience que les proches d'une personne qui choisit de se détruire ne doivent pas être tenus pour responsables, Catherine Dolto fait remarquer à propos qu'Ilse avait aussi de graves problèmes avec sa mère, Alain Manier observe qu'Ilse n'est peut-être pas la seule à avoir laissé sa peau dans cette affaire, Pivot

s'indigne, *mais votre femme est morte et vous êtes là sur ce plateau*, lui qui m'invite, pour un peu me reprocherait d'être venu, là j'ai craqué, je n'ai pas pu résister, j'ai précisé, je suis là mais dans un état terrible, une horrible dépression, je suis là mais j'ai dû littéralement me traîner, sortir du lit, pouvant à peine me tenir debout, tellement fatigué maintenant, tout s'embrouille dans ma tête, je crois que Pivot veut une dernière fois me faire avouer que le chapitre « Beuveries » a tué ma femme, je refuse, tohu-bohu, brouhaha, on arrive à la fin de l'émission, de la session d'assises, pour terminer dignement, Pivot cite la formule de Jacqueline Piatier sur « le roman du moi porté à l'incandescence ».

En fait d'incandescence, une chaude soirée, brûlante, elle n'a pas fini de faire des étincelles, on a continué à faire le coup de feu dans la presse, moi, je n'ai jamais vu l'émission, j'étais dedans, ébloui par les spots, apercevant la veste à carreaux de Pivot, ses colères, ses mimiques, mon livre l'a choqué, je crois qu'il était sincère, en même temps il l'a retenu dès le mois de juin pour octobre, il a donc flairé l'affaire, coup de corne, coup de boule, le boulot est le boulot, il a fait le sien, j'étais accroché à ses paroles, et puis, à force d'être tabassé, un peu sonné, le plateau un ring, je n'ai rien vu, plus tard, après, j'ai vu comment les autres m'ont vu, Bruno Frappat dans *le Monde* pas d'un bon œil

Il avait les lèvres fermées, le sourcil haut, le front interrogatif, les joues ravagées, l'œil terne Écrire à tout prix? Et publier tout ce qu'on a écrit parce qu'on l'a écrit?

On ne se mêlerait pas de faire un procès à Serge Doubrovsky s'il n'avait consenti - on ne vient pas à « Apostrophes » pieds et poings liés - à exposer, fût-ce en état de dépression, en tout cas proclamée, les tenants et les aboutissants de ce polar véridique. « Livre monstre », dit fièrement la bande de l'éditeur. Monstre, sûrement, livre peut-être.

On ne pensait pas un seul instant qu'il pût s'agir de littérature. On se sentait plutôt pris en faute, en délit d'effraction dans une relation sado-masochiste qui ne nous appartenait pas. L'autre ne s'en offusquait pas. Il s'y était préparé et cela lui faisait du bien.

Dans *Télérama*, Alain Remond m'a vu tout autrement

Et là, pour toute réponse, il y a eu les yeux de Doubrovsky. Des yeux au-delà de tout, revenus de tout, d'une transparence d'avant la vie,

d'après la mort, un regard défiant le jugement, la question, la critique, vous ne pouvez pas me comprendre, vous ne pouvez pas savoir, je ne peux pas, je ne veux pas vous répondre, je n'ai même pas le droit, je reviens de l'enfer, je raconte l'enfer, c'est trop immense, trop impossible... Les yeux du secret, de l'énigme. Et la frayeur, en soi, de voir ces yeux, là, sur l'écran, comme un miroir brûlant.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai reçu une pluie de lettres, hommes, femmes, des coins et recoins de la France

Monsieur,

J'ai beaucoup souffert pour vous, vendredi 13, lors de l'émission « Apostrophes ». Votre livre me semble suicidaire, mais je respecte votre démarche, puisqu'elle correspond à un besoin... Chacune de vos phrases a eu un écho douloureux en moi... Nous avons tous des torts, mais ne vous croyez pas responsable de sa mort: cette overdose d'alcool, elle l'aurait prise de toute façon, malgré elle, malgré vous. J'aimerais pouvoir vous aider, votre souffrance était si bouleversante

Marie B.

Monsieur,

Après vous avoir vu à « Apostrophes », j'ai voulu vous écrire directement, avant de terminer votre livre... Je vous ai vu si déprimé que j'avais envie de vous dire: il est encore possible de vivre... Je trouvais un peu scandaleuses certaines réactions à votre égard sur le plateau d' « Apostrophes ». Personne, vraiment personne ne peut se permettre de juger...

Charlotte J.

Monsieur Doubrovsky,

Je me permets de vous écrire à la suite de votre prestation télévisée à Apostrophes, le vendredi 13 octobre pour vous témoigner toute mon admiration et mon amitié, eu égard à votre courage et votre talent. Sachez encore que je ne partage pas les réactions de vos contempteurs sur le plateau. J'ai surtout été scandalisée par l'auteur de *la Petite Fille qui tuait les mouches* qui a dénoncé votre « cynisme ». Je n'ai quant à moi rien perçu de tel. Au contraire, j'étais émue et troublée par l'humilité et la maîtrise que vous avez su manifester pour expliquer le

drame humain auquel vous avez été confronté. Cette personne n'a assurément rien compris. Il est toujours regrettable que la parole soit accordée à la bêtise humaine... Croyez, Monsieur Doubrovsky, à mon indéfectible sympathie,

Marielle C.

Cher Monsieur,

Qui pouvait mieux comprendre votre détresse sur le plateau d' « Apostrophes » qu'une partenaire d'alcoolique?

Qui pouvait mieux saisir l'indignité de Bernard Pivot?

Je vous dis ma grande émotion

Marion R.

Cher Serge,

Vous avez été admirable hier soir. Admirable d'avoir su refuser le rôle - que l'on vous proposait avec empressement - du veuf pleurnichard et pénitent. Admirable d'avoir su opposer, avec obstination, une douleur froide à la comédie de l'apitoiement sur soi... On espérait assister à la confession publique d'un homme à genoux. Vous teniez bon dans la tempête, et les flèches moralisatrices qu'on vous décochait vous blessaient sans vous faire vaciller.

Linda L.

Ainsi, des dizaines de lettres, jour après jour, aux bons soins de mon éditeur. Moi, le reclus des reclus, relégué depuis des semaines en cellule, me voilà promu héros national. En tout cas, personnage médiatique. Je découvre avec stupeur le pouvoir des visions télévisées. Des apparitions fantomatiques à diffusion indéfinie. L'amplitude des spectres. J'étais déjà passé à « Apostrophes » en 82, pour la parution d'*Un amour de soi*, j'avais été pivoté en bonne compagnie, avec Claude Ollier, Patrick Modiano, Jacques Laurent, mon vieil ami Thomas Bishop. Ça ne m'avait pas tourné la tête, donné le vertige. Cette fois, je suis ébahi. Estomaqué. Un macaque, un macchabée, j'arrive à peine à me traîner jusqu'au plateau. Je m'en fais une montagne. Comment, en cet état, vais-je pouvoir faire face, tenir tête. La mienne est une cloche vide, l'attachée de presse me murmure ses conseils, des échos lointains, quasi inaudibles. Je suis soudain précipité dans un

gouffre illuminé, je suis sur scène, en piste. Un vrai cirque, avec les photographes qui vous fusillent. Le visage saupoudré, enfariné, j'ai l'impression de faire le clown. Tant bien que mal, j'essaie d'enfiler mon personnage. Jouer mon propre rôle. Je dois, avec ma carcasse de plomb, incarner Serge Doubrovsky. Tendus, attentifs, guettant les gestes, épiant les paroles sur les lèvres, pour pouvoir les attraper au vol. Je suis envolé. Évanoui. La vérité, je suis absent de moi-même. Ma présence d'esprit est un leurre. Un réflexe professionnel. Un prof a toujours la réplique, il peut toujours parler sans être. Être, sans penser. Je pense, mais je ne suis plus. De la quintessence de néant m'habite. Mon corps, un habitacle creux. La vérité, les coups que j'ai reçus, je les ai parés, rendus, de mon mieux. La règle du jeu. Je ne les ai pas ressentis. Pas réellement. Je n'en ai jamais voulu à Pivot de son réquisitoire. Il ne pouvait pas me blesser, puisqu'il ne pouvait pas m'atteindre. Il ne pouvait pas m'atteindre, puisque je n'étais pas là. En dedans. La dépression, c'est ça: peser des tonnes et des tonnes de rien.

Et puis, ces lettres qui affluent, un déferlement de sympathie. Robinson sur son île, je suis soudain entouré. *Déprimé*, là, oui, d'accord. *Courageux, admirable*, je ne me reconnais plus. Je ne savais pas, je n'avais aucune idée. Je commence à remonter dans mon estime. Me voir par ces yeux inconnus me réconforte. Moi, je n'avais vu que du feu. Flashes aveuglants, sourdine, accroché aux sons, pour ne pas perdre une parole. Tout va très vite, trop vite, à peine on ouvre la bouche, on est déjà à la phrase, à la phase suivante, si fugitif, absorbé, englouti à suivre, comme en rêve, sous l'éclat des spots, j'ai disparu dans les ténèbres. Je repars dans ces lettres. Dispersé à l'infini de l'espace, dilué en un cliquetis de mots, vidé de moi, je retrouve une figure humaine. Je cesse d'être une ombre, un ectoplasme. Quand je vois ces invisibles me voir, je reprends forme, je reprends vie. Je me réapprends. Bien sûr, je ne suis pas naïf. Je n'ai sûrement pas été au goût de tout le monde. Il y a aussi d'autres yeux, qui ont aperçu un type lamentable, un mec dégueulasse. Offrant ses tripes et ses tropes à tout venant. Triturant ses détritiques en public. Exhibant son chagrin au grand jour, sur petit écran. Jouant son Jean-Jacques, avec le génie en moins, pour qu'on l'absolve. Il y a eu ceux-là, mais ils ne m'ont pas écrit. Je leur réponds: merci quand même, vous m'avez fait être. Je me préfère détesté qu'inexistant. Ceux qui m'ont aimé, fût-ce en image, m'ont restitué la mienne. Sans les connaître, je leur en ai une infinie reconnaissance. Une dette étrange. Mon visage, dévasté, délabré, ces étrangers me l'ont rendu, un instant, acceptable. Pendant que je lisais ces lignes, jaillies je ne sais d'où ni de quels cœurs, j'étais pour moi-même moins laid. Plus supportable.

Fin octobre, en plein novembre, esseulé de nouveau à mon bureau ministre, sinistre, ma stupeur m'a poursuivi. La passe d'armes Pivot-Doubrovsky a continué quelque temps à défrayer la chronique, à délier plumes et langues dans Landerneau. Pour un peu, ç'aurait été Pivot à la lanterne. Son style a heurté, sa poigne et sa grogne. Ma trogne, elle, a plutôt suscité sympathie ou simple pitié. Le même phénomène s'est produit que pour les comptes rendus de mon bouquin. Quelques animosités recuites, des rejets farouches, mais surtout des complicités compassionnelles, des émois moites, la fascination de l'écriture, même chez ceux qui vomissaient l'auteur. Le mot « monstre » de la bande publicitaire a fait mouche. Pendant un mois, j'ai été, en bien ou en mal, le monstre littéraire de la rentrée. Toujours mon étoile jaune qui continue, c'aura été mon destin: montré du doigt, serré contre les poitrines. Exclu, honni. Sauvée, protégée. J'ai toujours provoqué en moi, chez autrui, des passions contraires. Mon lot, seulement cette fois, j'ai gagné à la loterie. Le sort s'est décidé en ma faveur. Naturellement, il y a toujours ceux qui sont contre, qui me font le même procès. *Témoignage chrétien*, la moindre des choses, ne me porte pas dans son cœur

On peut se demander si leur est apparu ce qu'a de monstrueux la publicité faite à un ouvrage dont l'auteur, chez Pivot entre autres, ne s'est pas caché d'y avoir mis sa vie toute crue, monstrosité comprise, justement.

Télérama vole une seconde fois à mon secours, accuse Pivot de sa hargne à mon égard. Les pour l'emportent. Je ne vais pas recenser tout mon dossier de presse: il remplit un énorme tiroir. Je retiens, parce qu'elle m'a frappé par sa vigueur, sa passion, une longue lettre « A Bernard Pivot », parue dans le *Monde* fin novembre, sous la plume d'une psychanalyste, Françoise Salomon, de moi inconnue, sur deux colonnes:

Émission littéraire avec des psy, bon!

Mais vous avez joué le juge imprécator psy avec un vrai écrivain, certes qui allait mal (est-ce interdit?)

Où se trouve la critique littéraire?

En tout cas, pourquoi, lors d'une émission littéraire, ne posez-vous pas la question à des invités sans les mitrailler de votre air scandalisé?

Scandalisé? C'est moi qui l'étais, le reste, persiste à l'être, et signe

Pivot, de même, persiste et signe un article très spirituel en sa défense dans *Lire*: « Un juge d'instruction pourrait-il inculper Serge Doubrovsky d'homicide involontaire? » Sous ma photo, cette légende: « Est-ce son talent d'écrivain qui a tué sa femme? » Pivot reste sur ses positions. Je reste sur les miennes. L'écrivain heureux d'être enfin reconnu. L'homme prostré dans l'étau de la dépression. Jamais été si divisé au cœur de moi-même. Un post-scriptum en petites lettres m'avait frappé, à la fin de la lettre ouverte de Françoise Salomon à Bernard Pivot dans *le Monde*;

P.S. Comment est parti Serge Doubrovsky après votre prestation?

Serge Doubrovsky, il n'en restait pas grand-chose après l'émission. Automate, lumières éteintes, quand les autres se sont levés, il s'est levé. Derrière le plateau, il y a un salon de réception très nu, avec amuse-gueules et maintes bouteilles. Revu Pivot, en le croisant, salut de tête. Il s'est fondu dans la foule. Les invités se sont agglutinés par groupes d'amis, venus prêter main-forte aux combattants. Parmi le brouhaha, hébété, j'ai rejoint les miens. Elles m'ont embrassé. Ma sœur, c'est sa spécialité, m'a serré dans ses bras à m'étouffer. Doublement, en son nom, pour ma mère. L'étreinte familiale. Elle m'a embrassé aussi, mais autrement, avec des yeux très bleus, très tendres. En silence. Un effleurement amoureux, sur les joues, sur les lèvres. Ranimé, ravivé par mes deux femelles, j'ai retrouvé un peu de prestance virile. Après la prestation, plus qu'une loque disloquée. Je me requinque, un verre de vin me revigore, j'échange quand même ça et là quelques propos. Je remercie la boulimique qui s'est portée à mon secours. Elle est timide, souriante. J'ai dû parler à quelques autres aussi, j'oublie. L'attachée de presse se précipite vers moi, me harponne, me rappelle à l'ordre. On ne peut pas s'éterniser ici, il y a le dîner. Quel dîner? Moi, je suis claqué. Un moment, j'ai rassemblé mes forces, usé mon stock d'adrénaline. Maintenant, je tiens à peine debout, je n'ai qu'un désir, qu'un rêve: rentrer me coucher. Vous n'y pensez pas, l'attachée de presse est catégorique, depuis le bar, au cours de la réception, elle a absorbé quelques verres. Cela lui donne une résolution farouche. *La maison Grasset a organisé un dîner en votre honneur, vous devez y aller.* Je ne dois rien du tout. Ces assauts de boxe à mains nues m'ont épuisé. Il est très tard. Me bourrer de somnifères, m'anéantir: je n'ai qu'une idée en tête. L'autre pâlit, elle insiste. A cette heure, en cet état de décomposition avancée, je m'en fous. Je me tourne vers elle, je lui dis, *tu vas me ramener*, l'attachée persiste, *il y a des taxis, on vous emmènera*, l'atmosphère est très tendue, ma sœur a l'air de faiblir, *peut-être on peut y aller juste un moment, s'ils ont préparé un tel dîner*,

elle, *d'une voix douce, je peux vous conduire, ta sœur et toi, le temps que tu veux, et vous reconduire après*, je grogne, *bon* quelques minutes, je dis, *où va-t-on*, réponse, *chez Lipp*. J'avais envie de lippées comme de passer la nuit dans un dancing. On s'est mis en branle, moi regimbant, désespéré, d'abord Pivot qui vous fracasse, ensuite un dîner en ville qui vous esquinte, trop c'est trop. A peine arrivé à la brasserie, j'embrasse la salle du regard. Rien que des gastronomes noctambules, par deux, par trois, autour des tables. Le maître d'hôtel nous dirige vers la nôtre. Une personne nous attend, de poids, il est vrai, la femme du patron. Mais rien qu'une. Je veux repartir. *Écoutez, soyez raisonnable, pendant que vous êtes là, prenez au moins quelque chose, vous devez bien avoir faim*. La faim, il y a belle lurette que je ne sais plus ce que c'est. Les déprimés sont anorexiques. Rien que de voir la taille des plats sur les tables autour. Je suis furieux de m'être laissé attirer dans ce guet-apens. J'avais pourtant dit que j'étais crevé, claqué, mort. Pour un gueuleton, ils ont trimbalé jusqu'ici ma dépouille. Ma sœur insiste, *écoute, Juju, quelques minutes*. Mon amie a voulu s'attabler à mes côtés, l'attachée péremptoire la déplace, elle met ma sœur près de moi, elle, en face, et mon amie, là-bas, vis-à-vis de la patronne. Et puis, les huîtres arrivent, le foie gras, quoi encore. Surtout, le bordeaux se met à couler, pas en filets, des fleuves de rouge. Je commence à trembler. Je la connais. A la réception chez Pivot, elle a déjà lampé deux trois verres. En deux minutes, elle tutoie la patronne, devenue elle aussi hilare. Ensemble, elles ont l'air de se marrer. Je me sens de plus en plus lugubre. Leur première bouteille de bordeaux a déjà été remplacée par une seconde. Chez Lipp, plus des lippées, des lampées. L'une après l'autre, d'affilée, cul sec. Je mouille. J'ai beau être sourd, il me parvient quelques sons indubitables. Quand elle boit, elle se déballe. J'entends des bribes, cinq ans de médecine, les couches-culottes, ça y est, elle débite son autobiographie. Seulement, la mienne, c'a été vingt minutes chez Pivot, la sienne peut durer des heures. La femme au monde la plus réservée, la plus discrète, la plus timide. Mais quand on fait sauter le bouchon, elle se débonde. Son passé lui coule intarissable aux lèvres. Il lui remonte du fin fond des tripes, du plus reculé de l'enfance. Afflue à flots. Plus rien ne peut l'endiguer. Les deux nouvelles copines, tutoyantes et rigolantes, en sont à la troisième bouteille. Je regarde l'attachée en face, tout attendrie, elle a perdu l'air impérial, fait les yeux doux. Je me tourne vers ma sœur. Solide appétit, pour une fois qu'elle est en France, après les huîtres, elle attaque la choucroute. N'existe pas en Angleterre. Chacun a l'air d'avoir du bon temps. Je suis joyeux comme un croque-mort.

Je n'ai plus osé regarder ma montre, j'ai perdu l'heure. La bamboche à notre table s'éternise. Les membres de bois, la carcasse maintenant de béton, plus qu'une idée en tête, une vague lueur : quand est-ce que? Raide

sur mon siège comme un piquet, comme un piqué. Je deviens fou de fatigue. Je ne sais pas si j'ai ouvert la bouche. Pour dire un mot. Pour avaler une bouchée. Rien qu'un désir, transperçant, infini : partir. On a dû rester pendant deux heures, soixante minutes, une éternité de secondes. Enfin, la tablée s'est mise en branle, signes de mains, tressaillements, on demande l'addition. Bientôt me soustraire. Au cruel festin, à la franche gaieté. Surtout à moi-même. Tellement marre de me supporter de l'aube aux aurores, c'est trop. Je n'en peux plus de m'exister. Dix heures de suicide, à présent ce qu'il me faut. Besoin absolu. Urgent. Par bonheur, nous commençons à nous quitter. Il y a encore, bien sûr, les échanges d'adresses, les entre-nous-à-la-vie-et-à-la-mort, les adieux tendres, les embrassades interminables. Le délire d'amitiés subites enfin se délie. Je respire, libre. Nous avons regagné le trottoir, où elle avait garé sa voiture, au coin de la rue, dans un espace livraison. Pas de P.V., presque au crépuscule du matin. Elle reprend le volant, ma sœur et moi, nous installons à l'arrière. Le moteur a du mal à se réveiller, puis il s'emballe. Quelques embardées nous précipitent au carrefour Saint-Germain-des-Prés, encore encombré de noctambules, sans les écraser, nous prenons la rue Bonaparte. En route, cette fois, sur le chemin du retour. « Apostrophes » paraît déjà si lointain, un vacillant souvenir. Mes pensées titubent, affaissé dans mon recoin, je dodeline de la tête. Si je n'étais pas insomniaque, je serais quasi endormi. Je remarque à peine, nous suivons les quais, nous prenons la voie de berge, l'eau opaque de la Seine noie le regard, nous voici de nouveau sur le quai Branly, entours familiers, la tour Eiffel est en vue. Nous roulons vite, nous y sommes. Presque. Le passage souterrain qui évite la place d'Iéna, sur la droite. Juste avant, à la hauteur de l'avenue de La Bourdonnais, dissimulé sous les arbres, un feu. Me cogne la rétine, rouge. Au lieu de freiner net, au volant, elle fonce. Personne en vue. Encore plus dissimulé que le feu rouge, un car de police, en contrebas. En un éclair, nous rattrape, nous coince, ordre de se garer sur le trottoir au pont d'Iéna. Je suis d'un seul coup réveillé. Retour brusque à la réalité. Une casquette polie se présente à la fenêtre ouverte, *vos papiers*. Elle s'est mise à rire, rire n'est pas le mot, comme un égrènement cascadeur, un déferlement de perles lutines. D'une voix charmante, *je n'en ai pas*. La casquette reste d'une parfaite politesse, *voyons, Mademoiselle, regardez bien, vous les trouverez*. Il m'est arrivé, un hiver pluvieux, de brûler une fois ce feu si traître. D'être arraisonné sur le même coin de trottoir. Papiers en règle, j'en ai été quitte pour un procès-verbal d'une demi-heure, plus tard une amende de quinze cents francs. Ennuyeux, mais pas grave. Seulement, elle cherche dans son sac, son vide-poches, elle s'affaire dans ses affaires. Toute suave, *non, je n'ai pas mes papiers*. Devient sérieux, ce n'est plus une plaisanterie. Elle plaisante, *écoutez, si vous voulez savoir qui je suis, vous n'avez qu'à demander à ma mère, elle habite près d'ici*. Elle minaude, sourire charmeur, ton badin. J'offre mes papiers, ils sont sans valeur, ce n'est pas moi qui conduisais. La

casquette se relève, se fait plus dure, *sortez, s'il vous plaît*, l'agent à ouvert la portière, elle est sortie. Il l'a fait respirer dans un appareil, je suis à grand-peine sorti aussi, et ma sœur. *Taux d'alcool élevé, nous allons être obligés de l'embarquer*. Je crie, *mais ce n'est pas possible, je paierai pour toute infraction*, l'agent, toujours poli, *ce n'est pas possible, Monsieur, conduite en état d'ivresse*. Ma voix s'étrangle, je murmure, *alors?* Il la tient déjà par le bras, elle rigole, elle a l'air de s'amuser, au bras du policier elle folâtre, *alors, nous allons conduire Madame à l'hôpital, dans un service spécialisé, pour mesurer le taux exact d'alcoolémie, et ensuite au commissariat du quartier, où, si on la libère demain, ce qui reste à voir, vous pourrez venir la chercher. Il a ajouté, ne laissez pas ce véhicule sur le trottoir, il ferait l'objet d'un enlèvement*. Elle s'est laissé emmener sans résistance, toujours égayée, vers le car de police en attente. Ils l'ont fourrée à l'arrière, elle m'a fait un petit signe de la main, pas du tout l'air commotionnée, l'ébriété joyeuse. Moi, éberlué, sonné, j'ai regardé d'un oeil incrédule ce car qui me l'arrachait glisser en arrière, repartir sur la chaussée, disparaître dans la nuit. Planté là, cloué sur place, incapable de bouger. J'aurais voulu rentrer sous terre. Comment m'opposer, m'interposer, empêcher les flics de la prendre, je tenais à peine debout. Jamais je ne me suis senti si misérable. Déchu, un déchet d'homme. Une lavette, une potiche. Un vrai mec, s'il avait vu sa greluche en cet état, ainsi bourrée, lui aurait arraché le volant des mains, si elle refusait, flanqué une claque. Il aurait conduit à sa place. Je me suis laissé emmener par elle, ensuite je l'ai laissé emmener. Un mec à la manque. Une faille, un défaut d'être. Un homme, il doit avoir une présence. Depuis des semaines, je suis une absence. Je sombre dans mon néant total. Ma sœur m'a tiré par la manche, *Julien, il faut maintenant rentrer, ajoute, on ne peut pas abandonner la voiture*. J'ai dit, *je ne peux pas conduire, ces voitures-là, je ne sais même pas, je n'ai pas la force d'essayer*. Heureusement, dans de telles circonstances, ma sœur est l'homme. Je me suis assis sur le siège du mort. Elle a trituré la clé de longues minutes, tiré des manettes. Elle non plus n'était pas habituée. Elle a fini par faire démarrer le moteur, avec des soubresauts, des hoquets, le véhicule a bondi en marche arrière, puis en avant, la ferraille toute secouée a traversé le pont d'Iéna, elle a remonté la colline de Chaillot en ahanant jusqu'à ma rue. Elle est venue échouer dans le seul espace disponible le long du trottoir. Ironie, nous avons abandonné l'épave nocturne devant l'institution des jeunes filles catho XVI^e, que ma dulcinée en état d'arrestation avait en sa jeunesse fréquentée. D'où elle avait été renvoyée, élève brillante mais rebelle, pour indiscipline, comme de toutes les institutions catho XVI^e. Une longue liste d'insoumission. Très douée, jamais amadouée. Incapable de supporter l'école, le licol. Intelligente et provocante. Ça continue.

COMPRENDRE

Quartier du Gros Caillou, rue Amélie, je me suis vers onze heures traîné jusqu'au commissariat. Malgré une surdose de somnifères, j'ai à peine somnolé quelques heures. Malheureux et misérable, si elle s'est mise dans ce pétrin, c'est quand même à cause de moi. Si je n'avais pas ainsi flippé depuis des semaines, moi qui aurais dû conduire, dans ma voiture. Pas me faire trimbaler par elle comme par un chauffeur. Avant-hier, elle qui m'a, avec une telle gentillesse, emmené à la consultation de Necker. Dans sa R5 noire, vaillante, infatigable, toujours dévouée. A ce point amoché, avachi, je me laisse faire, je la laisse faire. Pourtant, je connais, quand elle est émue, sa propension à s'imbiber. Chez Lipp, j'aurais dû la garder à mes côtés, regarder. Veiller, surveiller. Ne pas permettre à l'attachée de presse de jouer les hôtes, assigner les places, m'écarter d'elle. Après, elle fait des écarts. J'avais beau être sonné, abattu, tremble carcasse. Il fallait me décarcasser. Je sais ses faiblesses. Un homme prévenu en vaut deux. Je suis une demi-portion. Le long de la rue Saint-Dominique, je n'en mène pas large. J'ai la tête qui tourne, je racle le trottoir en traînant les pieds. Je tiens debout avec peine. La dernière fois que j'ai été à un commissariat, c'était après la mort de ma femme, dans le XIII^e. Maintenant, dans le VII^e, pour une femme vivante. Qui a, pendant que j'étais étendu sur mon lit, passé la nuit en taule sur une paille. Puante, infecte, rien que la pensée m'écœure. Je me sens déshonoré. Éperdu d'angoisse. Quand je suis finalement arrivé, une secrétaire peu polie m'a renvoyé à une autre secrétaire, plus aimable. La gorge nouée, j'ai expliqué le cas. La préposée est partie se renseigner, elle est revenue. Aux dernières nouvelles. Le cas, depuis qu'elle a été embarquée, s'aggrave. En état d'ébriété joyeuse, de délire déluré au pont d'Iéna, après un bref séjour à l'hôpital, une fois au poste, le vent a viré, le vin a tourné au vinaigre. Elle s'est battue avec les officiers de service, insultes, horions, elle a arraché des épaulettes. Chefs d'accusation alourdis, je suis terrassé. Écrasé sur mon siège, je suis un gisant de pierre. Peux à peine remuer la langue, ouvrir les lèvres, *mais alors, quand est-ce que*. Moi, j'étais venu pour la ramener chez moi, chez elle, la sortir du viol, du violon. La dame a hoché la tête, *ce n'est pas sûr, on peut la garder un ou deux jours, cela dépendra de la décision qui sera prise, revenez dans l'après-midi*. Une porte en face de moi s'est ouverte, je suis sûr que c'est elle, de dos, que j'ai entraperçue. Elle devait être à l'interrogatoire. J'aurais voulu me précipiter vers elle, la retirer aussitôt de la souillure de ces lieux. Entre elle et moi, la force publique s'interpose. Je suis resté pétrifié, paralysé sur mon siège. Plus enfoncé encore dans la noirceur de ma

détresse, un puits sans fond de ténèbres. Je suis abîmé dans ma nuit. Il a fallu que de nouveau, comme hier soir, je l'abandonne, un goût, un dégoût de fiel plein la bouche, que je me traîne de nouveau rue Saint-Dominique vers ma voiture. Je ne saurai jamais comment j'ai pu rentrer chez moi, trouver l'énergie. Je me suis allongé des heures sur mon lit. En fin d'après-midi, ma sœur m'a dit, *tu ne peux pas y aller seul, cette fois je t'accompagne*. J'ai recommencé le parcours de la matinée. Rongé de crainte, et s'ils voulaient la garder encore, la cuisiner plus longuement, la punir, conduite en état d'ébriété, faire un exemple. Je ne peux pas supporter cette pensée. Là, parmi ces malfrats, entre ces voyous ensanglantés, ELLE. L'idée me martèle le crâne. Qu'on la confonde avec le gibier de tous les paniers à salade. Le long de la rue Saint-Dominique, ma sœur me soutient par le bras. On arrive, on monte. Je suis à bout de nerfs, de souffle. La préposée aimable me reconnaît, me sourit, elle dit, *son sort se règle en ce moment*. Ma sœur et moi nous sommes assis, c'a été une attente infinie, impossible de figurer combien de temps. Des instants pareils sont hors cadran. Brusquement, la porte, en face, s'est ouverte, j'ai vu paraître une ombre échevelée, une face blême. Si pimpante, fringante, fringuée la veille. Tellement froissée, épuisée, l'air hagarde. Le commissaire est bon enfant, il la relâche. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine, de joie d'abord, à la revoir, puis de tristesse, à la voir ainsi. Dépeignée, dépenaillée, surtout cette expression étrange, hébétée sur son visage. On lui a rendu ses affaires, nous sommes repartis. Elle s'est appuyée à mon bras, jusqu'à la voiture, en silence. Une fois assise, elle a demandé d'une voix faible, *je voudrais rentrer chez moi*. Je l'ai reconduite jusqu'à la porte de sa demeure. Son mari et sa fille étaient absents ce week-end, elle a tenu, même en cet état, à faire à ma sœur les honneurs de sa maison. Avec un léger sourire indéfinissable, étage par étage, nous sommes grimpés, elle nous guidant, jusqu'au second. Là, il y avait une grande pièce vide, très claire, juste sous le toit. Elle s'est tournée vers ma sœur, d'une voix douce, éteinte, soudain ranimée, elle a dit, *ce sera la chambre de Serge, quand il reviendra à Pâques de New York*. J'ai ressenti une immense tendresse, qu'elle ait pensé à cela, en un tel moment, dans cet état. J'ai dit, *écoute, maintenant nous allons te laisser, il faut que tu te reposes*. Ma sœur descendue la première, je suis resté avec elle, un instant, sur le palier de sa chambre, je l'ai serrée de toutes mes forces contre moi, j'ai murmuré, *comme tu as dû souffrir, mon chéri, c'est atroce*, à voix basse, sans changer de ton, au bord d'une extrême fatigue, elle a dit, *cette nuit a été une des plus intéressantes nuits de ma vie*. Ses yeux ont eu une lueur. Moi, j'ai failli tomber à la renverse.

Elle est renversante. Elle dit, ressent toujours l'inverse de ce que dit, ressent n'importe qui. Elle n'est comme personne. Je déborde de pitié pour son martyr nocturne, les larmes m'en montent aux yeux. Rien que d'y

penser, j'en ai les paupières humides. Aussi sec, ç'a été pour elle une nuit mémorable. Dur à comprendre. Seulement, si on ne comprend pas cela, on ne peut pas la comprendre du tout. C'est tout ou rien. J'essaie d'y piger quelque chose. Difficile, elle n'est pas aisée à cerner, à discerner. Elle m'apostrophe bien plus rudement que Pivot. Les débats, hier soir, sur le plateau, du nanan. J'ai connu pas mal de nanas. Celle-ci m'estomaque. Totalement imprévisible, on ne peut savoir d'avance sa réaction. Sauf, peut-être, en imaginant le contraire de ce qu'on attendrait. Son humeur est au-delà des météorologies. Il ne faudrait surtout pas croire qu'au poste de police, on l'a gâtée. Qu'on ait été pour elle aux petits soins. Si elle a rudoyé des agents, ils l'ont pas mal bousculée. Dans son cachot, rien que du ciment froid, à nu, à peine une litière. En guise de tinette, un trou. Bien puant. Un air bien glacé. Recroquevillée sur elle-même en tenue de soirée chiffonnée. Pas pu fermer l'œil de la nuit. Des chasses d'eau qu'on tirait sans cesse, dans un fracas de cataracte. Sans savoir si elle passerait là une nuit, ou deux, ou plus. Possible, on ne lui avait pas précisé. Trois mois de retrait du permis de conduire, forte amende, cela va de soi. Mais résistance violente aux représentants de l'ordre, voies de fait contre les autorités, c'est autre chose. Qui relève d'un jugement au tribunal. Je lui demande, *comment n'as-tu pas vu ce feu rouge?* Elle dit, *je l'ai vu, je l'ai grillé volontairement, il n'y avait personne.* Elle me surprend. Je lui demande, *mais pourquoi as-tu fait la folle avec les agents sur le pont? pourquoi leur avoir déclaré que tu n'avais pas tes papiers, alors que tu les as toujours?*, elle répond, *cela m'amusait, c'était un peu comme du théâtre, je jouais.* Elle me suffoque. Je dis, *mais tu avais l'air gaie quand ils t'ont embarquée, tu riais, tu ne te rendais pas compte,* elle répond, *mais si, seulement, pour moi, les autorités, c'était un peu comme un père, un père peut être sévère, il ne peut vous vouloir du mal, son ton change, c'est seulement, après les tests de l'hôpital, que j'ai compris que c'était sérieux, et puis, au poste, quand ils ont commencé à m'agresser, là je me suis révoltée.* J'en demeure abasourdi. Elle me stupéfie. *Comment pouvais-tu imaginer, quand un car de police vous embarque au milieu de la nuit, que ça va être une démonstration d'autorité paternelle? Je ne te comprends pas.* Elle hausse les épaules, *tu ne m'as jamais comprise.*

C'est possible. C'est même certain. Pourtant, j'essaie. Moi-même, est-ce que je me comprends. Comment j'ai pu lanterner des ans pour quitter ma première femme, que je n'aimais plus, pour habiter avec Rachel, que j'aimais, ma fille qui l'affirme, Renée, *Rachel was the best woman for you whom you ever met.* La femme la mieux faite pour moi, je l'ai laissée filer. Pourquoi. Ilse, comment j'ai pu, soudain, à quinze jours du départ, par crainte des chicaneries d'immigration, problèmes administratifs, la laisser seule, avec son alcoolisme, en France, pendant que je m'envolais pour New

York. Les bras m'en tombent, comment j'ai pu être aussi stupide. Cruel. Pour elle, pour moi. Elle a payé, j'ai payé un sacré prix pour ma connerie. Après quasiment une décennie dans le fauteuil d'un psy, cinq bouquins où je me raconte en long et en large et en hauteur et en bassesse, je me reste totalement étranger. Pourquoi j'ai toujours été fendu par le milieu, coupé en deux, zigzaguant d'un pôle à l'autre éperdument, à perdre la tête. Sans jamais perdre le nord. Arrivé en fin de parcours, je ne me comprends pas. Depuis plus de soixante ans. Alors elle, au bout de quelques mois, comment veut-elle que je la comprenne. Les yeux dans les yeux, ventre contre ventre, bouche à oreille, un quart de siècle : on ne sait pas ce qu'il y a chez l'autre. Dedans. Et l'autre ne sait pas non plus vraiment ce qu'il y a dans ce dedans. Le dedans du dedans nous échappe. Psy ou pas, besoin pratique d'autopsie. Contraignant. Avec les moyens du bord, pêcher ça et là quelques certitudes, émettre quelques hypothèses. Sur soi, sur autrui. Faire travailler, vaille que vaille, la mémoire. Et puis, on raconte. Sa vie, celles qui la croisent. On raconte des histoires.

La sienne, je l'avoue, je la comprends encore moins que la mienne, elle m'échappe encore davantage. J'ai fini, tant bien que mal, par saisir mes fatalités. Les siennes, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Elle parfois non plus. *Pourquoi n'avoir jamais su m'aimer par moi-même, n'avoir jamais su me respecter?* Je dis, *je ne sais pas*. Elle murmure, *je n'ai jamais fait de mal à personne, qu'à moi. J'ai toujours essayé d'aider les autres*. Je dis, *j'en suis témoin*. Amère, *j'ai tout fait pour m'abîmer, inconsciemment*. Je dis, *revenons à cette nuit infecte au bloc, comment peux-tu déclarer qu'elle a été une des plus mémorables de ta vie?* Elle m'époustoufle. *J'étais transie dans ce cachot dégueulasse, j'avais mal partout dans le corps, mais, au cœur de cette brutale solitude, il y avait, elle cherche ses mots, quand elle ne les trouve pas, elle les invente, une telle luminance*. Son visage meurtri s'est éclairé. Pour moi, cela reste obscur. Comment passer la nuit au violon peut procurer des illuminations. Elle hausse les épaules, *je te l'ai déjà expliqué, pour moi, les agents de la force publique, c'était la loi, c'était un père, un père, cela vous protège*. L'incident a beau être tout chaud, elle me cueille à froid. *C'est pourtant simple, le malheur, tu n'es pas très psychologue, tu n'as jamais rien compris à moi*. Peut-être vrai, mais, vrai ou pas, je dois tenter de la comprendre. Comment s'entendre, si on ne se comprend pas. On se comprend à demi-mot. Parfois elle affirme, *tout ce que tu écris sur moi est d'avance faux*. Non, seulement à moitié vrai. L'autre moitié, c'est elle qui l'a, en tout cas, tout ce qu'il est donné d'en avoir. Souvent, je lui dis, *écoute, ta vie, je ne peux pas la raconter, il n'y a que toi qui le puisses, à toi de l'écrire*. Elle me reproche violemment de ne donner qu'une vision tronquée d'elle, quand elle vient chez moi, c'est pour se défaire du carcan quotidien, se libérer de ses contraintes, alors

naturellement c'est la fiesta, elle fait sauter le bouchon des restrictions, elle se laisse aller à ses impulsions, à ses délires, elle se délivre, et moi, je prends cela pour elle, mais la plus grande partie de sa vie est à l'inverse, mère de famille sans cesse attentive, corps et cœur dévoués à son enfant, avenante, souriante, joyeuse, même quand elle a la mort dans l'âme, son bonheur ultime, intime ne faisant qu'un avec celui de sa fille, maternelle peut-être, comme en tout, à l'excès, *cela, tu n'en parles pas, tu ne le décris pas, alors que c'est la part la plus importante de moi-même*, je dis, *je décris ce que je vois, à toi d'écrire le reste, de t'écrire*. Elle a une patte innée d'artiste, une plume vivace, un talent incontestable d'écrivain. Même pour dire ses malheurs, elle a toujours, dans ses carnets, dans ses lettres, dans le moindre griffonnage, des bonheurs d'expression. *Je suis trop fatiguée. Toi, tu n'as que cela à faire, tout seul*. Qu'elle mette la main à la pâte. A papier. Elle-même. *Je n'ai plus envie. L'écriture, c'est l'enfermement, c'est la mort, moi, je veux vivre*. Elle ajoute, *d'ailleurs, je ne tiens plus régulièrement mon journal, ça ne me libère plus*. Tous ses désirs se sont enfuis, même celui d'écrire. Bien sûr, il faut comprendre, la comprendre. Le désir d'écrire est son désir le plus cher, le plus profond. Pas enfui, enfoui. Sous les décombres de sa vie. Je lui ai offert l'hospitalité. *Le chapitre que je rédige à présent sur toi, écris-le toi-même, comme tu veux*. Un peu séduite, puis elle se fâche. *Je n'ai pas besoin de toi, le jour où j'écirai, ce sera toute seule*. Je lui demande des pages de son journal. Si on vit une histoire à deux, qu'il y ait un récit double. *Elle et Lui*. Tentée, et puis, *j'ai autre chose à faire*. Pour comprendre. La comprendre. Il faut que je me débrouille tout seul.

Après « Apostrophes », la nuit au commissariat, si j'arrive à y jeter quelque lumière, cela l'éclairé. Elle-même qui *l'affirme, si je devais écrire un livre sur moi, je commencerais par là*. D'ailleurs, j'ai déjà la première phrase. Curieux, je demande, laquelle. Son œil a un éclair bleu, sa langue claque, *tchac*, comme un but qu'on marque : « *Accusée, levez-vous!* » Voilà, le premier mot, le dernier mot de son histoire : AUTO-ACCUSATION. Des pieds à la tête, surtout la tête, ça la résume. Coupable devant qui : la loi, les autorités, le Père. Son père, elle en parle toujours avec une majuscule. Avec admiration, révérence. Dans la vie, elle le vouvoie. Après sa mort, elle le vénère. *Il n'a pas connu son père, il a été élevé par sa mère, qui faisait de petits métiers pour vivre, il a été élevé à la dure, il s'est fait tout seul*. Intelligent, courageux, *Il ne s'est pas caché comme toi, pendant la guerre, je dis, j'étais très jeune, je n'avais pas le choix*, sa voix s'enfle, *lui n'était pas tellement plus âgé que toi, seulement lui il a fait de la Résistance, il a été violemment battu par les Allemands, il avait dû faire quelque chose*, quoi, elle ne sait pas, il n'en a jamais parlé, d'ailleurs, il lui parle à peine, entre eux il n'y a quasi pas communication, en rentrant de son travail il s'enferme dans son bureau pour lire, il a une superbe bibliothèque,

classiques reliés cuir, plongé dans la littérature. Il n'en discute jamais. Je me demande s'il a jamais eu une véritable conversation avec sa fille. Première à l'école, il ne la félicite pas une fois. Lorsqu'elle a couru vers lui, si fière, heureuse, reçue du premier coup soixante-cinquième au concours d'entrée de médecine, il a levé les yeux un instant de son journal, *et alors? C'est ta vie!* Quand elle me raconte ça, j'en reste bleu. Moi, mon père, crevant de tuberculose, crachant son mou par quintes atroces, à l'agonie depuis des semaines, quand il nous a entendus, ma mère et moi, revenir de l'École normale, dans le jardin, quand il a appris que j'étais reçu, il s'est levé, par quel miracle, de son lit, il nous a attendus sur le perron, grelottant, nez réduit à l'arête osseuse, joues hâves, je l'ai vu pleurer, pour la première fois de ma vie. De joie, avant de mourir. L'autre, dans son fauteuil cossu, son appartement confortable, lève à peine les yeux de son journal. Je tente de comprendre. Ce monde-là me dépasse. Parfois, elle prend sa défense. *Il a eu une enfance, une vie très difficiles, il a travaillé avec acharnement, il était très ambitieux, il voulait être diplomate, mais il était sourd, il n'a pas pu, alors il s'est jeté dans les affaires, c'était un homme remarquable, mon père.* Quelles affaires, je ne sais pas, probablement elle non plus, elle ne me l'a jamais dit. Il a sûrement réussi. Propriété, héritage du côté de sa femme, en Bretagne, villa en Espagne, grand appartement à Paris. Lors de notre voyage à Bruges, de l'autoroute, elle m'a désigné une usine, *mon père s'en est occupé un moment*, j'ignore à quel titre. Distant, sourd, brillant, son père demeure un personnage mystérieux. Pour elle, pour moi. Je n'ai jamais vu de photo de lui. Sa taille, son aspect, la couleur de ses yeux, de ses cheveux, elle ne me les a jamais mentionnés. Je ne peux pas imaginer son père.

Cet homme, pour moi invisible, insaisissable, est fait de pièces rapportées. J'essaie de les coudre ensemble. Le trait le plus frappant de sa vie est sa mort. Un fracas soudain dans l'entrée, un choc énorme qui se répercute brusquement dans l'appartement. Tombé raide, écroulé, foudroyé, sur le parquet. Sans maladie, sans préavis, rupture d'anévrisme. *Il venait de prendre sa retraite, les derniers temps, il avait été un peu dépressif.* Une belle fin, enviable, pour lui. Coup au coeur épouvantable pour les siens. *Il s'était entretenu quelques instants auparavant avec le pompiste de la station d'essence non loin de l'immeuble, c'est la dernière personne qui l'ait vu vivant.* Il a été inhumé dans le caveau familial loin de Paris. Elle dit, pendant le voyage, dans le fourgon, *j'étais très calme, jamais je ne m'étais sentie si proche de lui, mais c'est là qu'un léger tremblement dans mes doigts a commencé.* Son père, toujours, elle le protège. *Non, lui n'est pas en cause, c'était un homme remarquable, généreux. J'objecte, il n'avait pas l'air très attentif, en tout cas, à ton égard.* Elle réplique, *il avait ses problèmes, et puis ce n'est pas tellement qu'il était distant, il était sourd,* elle ajoute, *comme toi.* Elle en est elle-même étonnée, *en rangeant ses*

papiers après sa mort, j'ai retrouvé un poème que j'avais écrit et que j'avais complètement oublié. Il l'avait gardé. Surprise et émue. Son père, je ne suis pas sûr qu'elle le comprenne si bien elle-même. Il l'avait donc, contrairement aux apparences, remarquée. Parfois, sa rancune éclate. Quand Mike m'a abandonnée, que je me suis retrouvée à la rue, mon père ne m'a pas offert de me donner l'argent pour louer un studio et continuer mes études de médecine, et moi, je n'osais pas le lui demander. Sa bouche a un pli amer, c'est pourquoi, lorsque j'ai rencontré ce garçon qui est devenu mon mari et qu'il m'a proposé d'habiter chez lui, j'ai accepté, j'étais sans ressources. Je m'enquiers, mais pourquoi n'es-tu pas retournée temporairement habiter chez tes parents? Elle répond, il y avait déjà mes deux frères, il n'y avait pas de place.

Je me demande quelle place il y a jamais eu pour elle dans sa famille. Elle dit, *je crois que mes parents ne voulaient pas d'un quatrième enfant, l'avortement était impossible. Sans être Freud, je pige. Elle a depuis toujours pigé. Piégée. Je crois que c'est sa plus profonde tragédie. Insurmontable. Ses parents ne voulaient pas d'elle. Elle en veut à ses parents. Elle s'en veut. Les deux à la fois, simultanément. Dès le départ, elle porte la contradiction inscrite en elle. Elle siffle, violente, je voudrais que mon père revienne un seul instant, je lui dirais à présent tout ce que je n'ai jamais osé lui dire. D'autres fois, mais non, c'était un type bien, mon père. Seulement, quand j'étais étudiante en médecine, c'est Mike qui m'achetait tous mes livres, ma famille ne m'a jamais aidée. Lorsqu'il m'a quittée, elle m'a royalement laissée tomber. Je demande, pourquoi donc as-tu fait allemand première langue, puisque tu détestes cette langue, que par goût tu aimais l'anglais? Elle hausse les épaules, bien sûr, pour plaire à mon père. Mais il faut aussi déplaire. Elle a fait toutes les écoles privées du XVI^e, partout en bisbille avec les bonnes sœurs, élève brillante, mais turbulente, partout renvoyée. En révolte permanente contre la religion de surface. Mais au fond, pieuse, croyante, emportée par un élan mystique. A dix ans, dans notre château des bords de Loire, je passais une grande partie de l'été dans la chapelle, je voulais me faire religieuse. Plus tard, elle a perdu la foi, la mystique jamais. Elle s'est faite autre. Le culte de l'esprit est devenu culte de la chair. Aussi spirituel.*

Une fille de feu. Au corps, à l'imagination, à l'âme. Les fées se sont penchées sur son berceau, elle a tous les dons. Belle, dès son enfance, à ravir. *Quand j'allais faire les courses avec ma mère au marché de la rue Mesnil, mes longs cheveux blonds tombant jusqu'à la ceinture, les commerçants s'exclamaient: tiens, voilà Brigitte Bardot! J'étais jolie à l'époque. Je précise, tu l'es toujours. Elle secoue la tête. Tous les talents. Sportive, une fière cavalière, sens inné de l'art équestre. Tu as pris des leçons? Elle dit, seulement quelques-unes. Le ski, elle a dû recevoir un*

minimum d'instruction, mais elle a dévalé seule des pentes vertigineuses. Avec un élan fougueux, casse-cou, comme tout ce qu'elle fait, qui surprenait et effrayait les professionnels. Elle eût pu sans mal devenir une skieuse de premier ordre. *Pourquoi n'as-tu pas continué?* - *J'avais mes études à poursuivre et puis*, sa voix reste, comme toute sa vie, en suspens. Nageuse, là c'est son coup de cœur, son coup de génie, un poisson dans l'eau. Un des maîtres nageurs sidéré lui a proposé, après l'avoir vue filer droit le long du couloir de la piscine, *écoute, tu es de la graine de championne, je te prends en main*. Là, je suis témoin. Je l'ai vue, néréide, fendre les flots de la nappe bleue en Espagne d'un battement des avant-bras infatigable, d'une cadence sans rivale parmi tous les apprentis barboteurs. Seule, d'un bout de l'horizon à l'autre, inégalable. Même question, même réponse. *Pourquoi n'as-tu pas?* - *J'avais mes études et puis*. Là où corps et art s'unissent, il y a la danse. Elle avait la grâce. Une danseuse-née. Même maintenant, quand elle va dans un night-club, parmi les spots, les faisceaux des projecteurs, enflammée par l'incandescence nocturne, lorsqu'elle commence à vibrer, virer, pythie, si elle se laisse envahir de musique, se met à se trémousser, à rocker en transe, selon le rythme du dieu, souvent, les gens s'arrêtent sur la piste, la salle la contemple, son corps est le paratonnerre où descend la foudre. Une fois, elle a reçu du patron d'un club une offre d'emploi. *Pourquoi n'as-tu pas?* - *J'avais mes études et puis*. Seulement, ce qu'il faut comprendre, ces études, elle ne les a pas entreprises pour son plaisir. Par devoir. La médecine ne l'intéresse pas beaucoup. Rien que des trucs à apprendre par cœur pendant des années. *L'anatomie, la physiologie, je m'enfermais jour et nuit pendant un mois avant l'examen pour ingurgiter les bouquins énormes, et ensuite je réussissais toujours. Non, ce qui m'aurait intéressée, c'étaient les études de lettres, plus encore une école de journalisme, j'adore l'écriture branchée sur la vie, qui la saisit au vol, comme j'aime la photo*. Elle est une admirable photographe. Elle a gagné le premier prix dans un concours d'amateurs, j'ai d'elle, chez moi, des photos superbes, inspirées. *Pourquoi n'es-tu pas devenue journaliste, photographe?* Elle répond, non, je voulais à treize ans devenir psychiatre parce qu'un de mes frères avait une adolescence difficile, il restait terré au fond de l'appartement, une fois il a fait une fugue, il a disparu pendant un temps, et soudain il est revenu, à la maison, il ne fallait surtout pas en parler. Alors j'ai voulu être psychiatre pour l'aider, aider des gens comme lui. Elle ajoute, aussi, peut-être, pour épater mon père. Au moins, mes études médicales, ça lui prouverait. Pourtant, ces études sérieuses, poursuivies si brillamment, il ne les a pas par la suite soutenues. Je ne comprends pas très bien cette famille. Elle m'est totalement étrangère. Elle raconte, après mon bac, j'ai couru spontanément m'inscrire à un cours d'art dramatique, et en même temps je voulais entrer dans une école de journalisme. Voilà ce qui m'intéressait. - *Pourquoi ne l'as-tu pas fait?* Son regard devient rêveur, vague, par manque de confiance en moi. Je n'ai

jamais suivi les cours de théâtre. A la place, j'ai fait médecine.

Chaque vie a son principe constructeur. Ou destructeur. Le sien : elle ne peut rien faire pour elle-même, il faut qu'elle le fasse pour quelqu'un. Pour sa mère, il n'y a qu'une chose qui compte : les apparences. Il faut être belle. Bien habillée. Babil mondain, les grands dîners en ville. Ensuite, rencontrer le jeune homme idoine, de bonne famille, se fiancer, l'épouser. Voilà ce qui compte. Dès quinze ans, seize ans, amenée, propulsée de boum en surboum dans le XVI^e. Tous les garçons vont à Janson, elle est dans le bon milieu. Maintenant qu'elle a débuté, il faut qu'elle fasse vite une fin. Sa mère la traîne rue de Passy, elle étrenne vingt robes. *Je ne me croyais pas jolie, j'ai toujours cru que j'étais moche - Toi, moche? Allons, tu plaisantes, sérieuse, mais non, j'étais très timide, j'ai toujours douté de ma valeur.* Belle comme le jour, tous les talents, elle aurait pu être actrice, chanteuse, danseuse, journaliste, écrivain, championne en je ne sais combien de sports. J'oubliais la course à pied, de fond, deux marathons Versailles-Paris, vingt kilomètres, peloton de tête, elle a même préparé un moment le marathon de New York. *Je n'ai aucune confiance en moi.* Très surprise qu'un garçon sympa de dix-sept ans, parfait milieu bourgeois, lui fasse la cour. Chastes embrassades, elle en était tout étonnée. *Je me croyais laide, je supportais pas ma poitrine, que je trouvais grosse, indécente. Alors, j'ai voulu entreprendre un traitement pour la réduire. - Le toubib a accepté? Tes parents ont laissé faire? - Oui, mon père m'a seulement fait signer un papier selon lequel je portais toute la responsabilité. - Mais ta mère?* Elle hausse les épaules, *ma mère s'en fichait, s'est toujours fichue de tout, du moment que les apparences étaient sauvées.* Quand son frère a eu ses ennuis, ses problèmes, quoi qu'il arrive, la seule chose, n'en absolument pas parler. *Parfois je me demande comment mon père a pu épouser ma mère. Sans doute qu'ils s'entendaient bien au lit, et puis il était ambitieux, l'idée d'épouser du sang bleu, une aristo... C'est leur affaire.* Sa mère est une surface avenante de politesses, de gentillesse, de joliesse, *elle aurait fait un excellent agent de pub*, un infini chatolement mondain, avec messes chaque dimanche. Sous ces dehors savamment cultivés, une dure à cuire. *Quand elle a eu son cancer, mes frères et sœur venaient de temps en temps, il n'y a que moi qui allais la voir tous les jours, la soutenir. Elle a même oublié qu'elle ait jamais eu de cancer.* Amère, et maintenant si je lui parle de mes ennuis de santé, elle répond: « tu nous embêtes avec tes histoires ».

Je reconstitue sa vie avec des bribes de conversations, de phrases glanées çà et là dans nos propos. Je les recueille parfois entre deux rires, parfois dans un torrent de larmes. Ma propre enfance, j'ai eu beau passer des années sur mon fauteuil en face d'un psy, à la disséquer, à mon bureau, en face de ma machine, à l'écrire, elle reste lointaine, je ne la saisis pas tout à fait. Comment je suis, à partir d'elle, devenu moi, mes moi, mes émois. J'ai des idées, des indices. Des schémas, des hypothèses. Je suis arrivé à me raconter à moi-même ma vie, à rendre mes divagations cohérentes. Avec de petits faits vrais, je me suis recomposé comme un personnage de roman. Ça m'a donné de la tenue et du tonus. Je me suis refabriqué avec mon style. La vérité avec un grand V me reste inconnue. Pour les autres, encore plus difficile. Je me contenterais de la vérité avec un petit v. Même cela n'est pas si commode. Même avec une femme qu'on aime, on ne peut qu'imaginer, on tâtonne dans le flou, le flux des paroles. Des fois, elle dit, *je n'ai plus de mère*. Naturellement, c'est à interpréter. D'autres fois, elle dit, *je l'aime, c'est ma mère*, je dis, *bien sûr*. Sûr de quoi. Une chose est sûre : elle n'a pas eu d'enfance heureuse. Elle se fâche, *quand je pense qu'il y a des gens qui me traitent de gosse de riches, parce que j'ai habité dans le XVIe*. Elle s'écrie, *ils ne savent pas ce que c'est d'avoir vécu dans l'appartement de la rue Paul-Valéry*. A l'occasion, il lui arrive de s'en prendre à moi, *toi, tu te gargarises toujours de tes souffrances pendant la guerre, vous autres, juifs, vous avez une souffrance attitrée, officielle, vous y avez droit, mais la souffrance d'une adolescente dans un appartement du XVIe, ça, on n'a pas le droit d'en parler, ça n'existe pas*. J'avoue, au début, quand elle s'exprimait ainsi, elle m'a choqué, il y a eu entre nous des étincelles. Quoi qu'elle en pense, les années 40, j'en ai bavé, pour moi, elles ne sont pas encore passées, elles me resteront à jamais dans le gosier. Mais je reconnais, quatre ans d'angoisse permanente, neuf mois terrés dans notre trou de Villiers ensemble, à quatre, et même à huit, avec nos sauveteurs, il y a eu entre nous tant d'amour, un lien si viscéral, une charge si explosive, ça a suffi à me propulser, contre vents et marées, toute une vie. Elle a raison, je n'échangerais pas un instant mon enfance à ventre creux et étoile jaune contre la sienne, repue et rupine. J'objecte, *mais tu as des frères, une sœur*? Moi, ma sœur, c'est la personne au monde avec laquelle je suis le plus intime, à qui je puis dire tout, en qui je puise de la force quand je n'en ai plus. Elle a beau habiter l'Angleterre, que je sois en France ou en Amérique, c'est l'être le plus proche. *On se voit aux fêtes de famille, on échange des généralités, des petites nouvelles, on parle cuisine ou voitures, on n'a rien à se dire*. Elle ajoute, *c'est quand même important, pour que ma fille ait des cousins et des cousines*. L'autre soir, elle était toute retournée, parce qu'au téléphone, son frère aîné lui avait demandé comment elle allait. Si ça la retourne, moi, ça me renverse. Parfois, les larmes aux yeux, elle dit, *je suis seule au monde, je n'ai pas de famille. Je suis dans une totale solitude*.

J'ai envie de dire, *et moi*. Mais je viens tard. Trop tard. Je me tais. Elle continue, *tu ne sauras jamais, pour une petite fille qui ne s'est pas sentie aimée par son père, ce qu'est cette inguérissable blessure d'enfance*. Cette blessure, elle n'en porte pas la cicatrice, elle la porte béante. Pour la combler, *je n'ai jamais pu aimer que des hommes en âge d'être mon père*. Je dis, *mais le beau gosse qui était amoureux de toi au lycée*, elle rit, *ça m'a fait plaisir qu'il m'ait remarquée, parce que je me croyais si laide, c'est vrai à l'époque, mais je n'aurais jamais pu aimer un homme de mon âge*. Quelle horreur! Je demande, *avec qui as-tu couché la première fois?* Elle répond, *à dix-neuf ans, je me suis fait dépuceler par un oncle*. A la place de son père, en effet, ce qu'il y a de plus proche. Je demande, *ça t'a plu?* Elle dit, *oui, j'aurais voulu continuer, c'est lui qui, au bout d'un moment, a arrêté*. Elle ajoute, *mais ce n'est pas cela qui compte, mes plus beaux moments, c'est les trois semaines de l'avenue Victor-Hugo*. Elle ajoute, *mais tu ne comprendras jamais, tu ne peux pas comprendre*. Je réplique, *essayons toujours*. *Qu'est-ce que tu as fait de si extraordinaire avenue Victor-Hugo?* Elle dit, *le tapin*. J'avale ma salive de travers, le quoi? Calme, *le trottoir*. Le bleu de ses iris devient plus pâle, rêveur, s'irréalise. Je suis incrédule. Tristement, elle dit, *tu vois, je l'aurais parié, ça te choque, tu as une moue réprobatrice*. Je dis, *mais non, simplement explique, tu racontes ça comme si c'était quelque chose de normal*. Très simplement, elle dit, *pour moi, c'était quelque chose de si naturel*. J'étais étudiante en médecine, et très sérieuse, je revenais chez moi le soir, je travaillais en nocturne à Inno, il y avait des femmes qui attendaient. J'étais excédée par ces types qui ralentissaient à ma hauteur et repartaient en m'engueulant, parce que je ne venais pas. Des femmes montaient. Une fois, une voiture s'est arrêtée à ma hauteur, il y avait au volant un type. Il m'a demandé de venir, pour cesser d'être injuriée, je suis venue, je n'ai rien calculé, je n'ai jamais rien calculé, un réflexe. Il m'a emmenée dans une chambre d'hôtel, il voyait bien que je n'étais pas une pute, il m'a traitée avec beaucoup de respect, moi, je n'ai pas eu de plaisir, mais de donner à cet homme vieillissant l'offrande d'un corps jeune, j'avais vingt ans, de l'entendre à la fin crier comme un enfant, de bonheur, retrouver d'un seul coup sa jeunesse, cela me donnait une joie très pure, comme si je lui offrais une poésie qu'il avait perdue, au début estomaqué, si sincère, elle me convainc, il rencontrait une sorte d'extase. Encore une fois, je n'en avais aucune jouissance, mais cela me remuait profondément, de pouvoir leur offrir cette joie avant qu'ils ne meurent. Souvent, après, ils avaient l'air embarrassé, et puis ils voulaient me revoir, mais je ne leur ai jamais donné mon numéro de téléphone, il y en a un, une fois, qui s'est senti un peu honteux, il m'a dit qu'il avait une petite-fille de mon âge, ils étaient toujours très corrects, reconnaissants, ils savaient que je n'étais pas une professionnelle. Moi-même j'étais très étonnée, après,

quand ils me donnaient de l'argent, je ne savais pas qu'en faire, j'ai mis les billets dans un tiroir de ma commode dans ma chambre. A la fin, avec cet argent, j'ai fait des cadeaux à tout le monde. Je dis, au fond, ç'a été ta forme de révolte contre la rue Paul- Valéry, ta famille. Elle secoue la tête, non, c'est une explication trop simple. Je crois que c'est tout autre chose. Je voyais ces hommes usés, vieilliss, et je voulais une dernière fois les rendre heureux, les entendre crier d'amour. C'est un cri très touchant, un vieil homme qui jouit. Les jeunes qui s'arrêtaient, je ne les acceptais jamais. Je dis, tu faisais quand même un peu l'amour avec un père. Elle dit, naturellement. Ça n'a duré que trois semaines, les examens approchaient, j'avais mes études de médecine à poursuivre, mais ces trois semaines restent pour moi parmi les plus émouvantes. Je dis, écoute, tu n'étais pas mère Teresa, tu n'as pas seulement agi par charité. Avec un innocent sourire, sans calcul, en tout cas, tu peux me croire, peut-être, parce que je souffre d'un tel complexe d'infériorité, pour me prouver que j'étais désirable. Voilà, on y revient en tout, partout. Ce manque de confiance en soi, d'amour de soi. Faute d'avoir été aimée comme il faut, quand il faut, dans l'enfance. Passe sa vie à chercher sa valeur, son prix. A tout prix. Chez les autres. Chez d'éternels parents absents.

Elle demande, est-ce que tu comprends? Je réponds, oui, je comprends. Elle demande, est-ce que ça te choque? Je réponds, il en faut plus que cela pour me choquer. Elle dit, mais ça te paraît quelque peu bizarre. Je dis, un peu, mais de toi tout m'étonne et rien de m'étonne. Dans ce cas, j'aurais plutôt pour ton audace, pour ton cran, une réelle admiration. Elle dit, je n'ai pas du tout ressenti cela ainsi. Je rétorque, quand même, pour la bonne jeune fille catho du XVI^e que tu étais, il fallait être gonflée. Elle secoue la tête.

Soudain, son visage s'adoucit encore, devient extatique. De toute façon, cela aura servi à une chose, c'est ainsi que j'ai rencontré Mike. Je dis, raconte. Elle m'a déjà raconté son histoire, mais j'aime l'entendre de nouveau, elle est si rayonnante, amoureuse, quand elle l'évoque. L'avenue Victor-Hugo a duré trois semaines, et puis j'ai décidé d'arrêter, j'avais mes études, l'expérience suffisait, plusieurs de mes anciennes connaissances se sont arrêtées le long du trottoir à ma hauteur, ont insisté, supplié que je monte dans leur voiture, j'ai refusé, j'avais tous mes bouquins à lire, je me sentais de nouveau une étudiante. Un soir, il y a une bagnole qui s'est arrêtée à ma hauteur, un type dedans que je ne connaissais pas, il m'a invitée, parlementé, je ne voulais pas, il a tellement insisté, je suis montée quand même, une dernière fois. Il m'a demandé: « où aimeriez-vous aller?» Il m'a emmenée dîner, ensuite nous sommes allés danser, d'une politesse

parfaite, il m'a dit, « vous n'êtes pas une professionnelle du tout », j'ai dit, « non ». Ensuite, il m'a emmenée dans une chambre, comme un très bel hôtel particulier, il m'a déshabillée, et, je me souviendrai toujours, il est resté à me contempler, les larmes aux yeux, il a fini par éjaculer sans m'avoir prise. Ainsi a débuté la plus grande histoire d'amour de ma vie.

Sur Mike, elle est inépuisable. Elle vingt ans, lui quarante-sept. Un homme d'affaires, avec un petit appartement et un grand fils. Quand ils sortaient tous trois ensemble, les gens croyaient toujours qu'elle était avec le fils, pas le père. *Nous étions faits l'un pour l'autre, j'étais si gaie à l'époque, j'avais une telle soif de vivre, il m'emmenait partout, nous sortions souvent, quand nous entrions dans un club, moi avec mes longs cheveux blonds et ma robe noire, lui, toujours en complet blanc, les regards se tournaient vers nous, nous formions un couple qui se remarquait aussitôt, il avait une maisonnette en Normandie avec un lit à une place, il disait : « Il n'y aura jamais de lit assez petit pour nous », je me réveillais sa main sur mes fesses, son odeur dans les narines, et puis il me faisait l'amour, on se promenait dans la campagne et il me refaisait l'amour le soir, c'était merveilleux. Souvent, quand elle évoque cette période de sa vie, ses traits s'adoucissent, son regard s'embue, un grand sourire lui revient. Elle ajoute, mais ce n'est que l'aspect, important, certes, mais secondaire de nos rapports. L'essentiel, son amour me protégeait, me guidait, m'incitait, il m'a dit un jour, « Tu es promise à un destin exceptionnel, mais, en attendant, termine tes études ». C'est lui qui m'a acheté mes livres de médecine, un matin que j'avais des examens à Garches, il m'a conduite en voiture, il m'a dit, « Je suis sûr que ça va marcher », quand je préparais mes examens, il m'apportait des provisions dans ma chambre, une fois qu'une infirmière en chef m'avait stupidement accusée d'avoir volé un marteau réflexe, dans un service d'hôpital, j'étais sortie en larmes, Mike a juste eu le geste, le mot qu'il fallait, « tu vois bien qu'elle est vieille et moche, elle est jalouse de la jeune externe », un jour qu'il m'a surprise à nettoyer son appartement, il m'a pris le balai des mains, « Ah non, pas toi, pas ça, étudie », il y a eu une pièce en bas de son immeuble, qui lui appartenait et qui s'est libérée, il m'y a installée, jamais je ne me suis sentie aussi aimée, aidée, on se voyait quand on voulait, c'était toujours lui qui faisait la cuisine, il voulait que je me consacre uniquement à mon travail, ma famille le détestait, une fois qu'on avait rendu visite en Bretagne à ma grand-mère, vieille aristo à préjugés, elle a traité Mike comme du poisson pourri, il en a été très affecté, mes parents étaient aussi très déplaisants avec lui, mon père ne m'a plus donné un sou, il s'est désintéressé complètement de mes études, j'ai cessé de fréquenter la rue Paul-Valéry, comme si elle n'avait pas existé, pour la première fois de ma vie j'ai été pleinement heureuse. Mike était pour moi un père et une mère.*

Je demande, si vous vous aimiez ainsi, pourquoi ne l'as-tu pas épousé?

Elle dit, *il me l'a demandé, mais moi, j'étais toute jeune, j'avais vingt ans, j'étais absolument satisfaite de notre arrangement, moi, en bas dans mon studio, lui, en haut dans son appartement, il y a des moments où j'avais besoin aussi d'être seule, pour travailler, pour lire, c'était parfait ainsi, et puis, j'étais naïve, je croyais que cela durerait toujours. Quand nous allions passer la soirée au King Club et que je me mettais à danser, j'étais vite au centre de la piste, ou sur le podium, après on applaudissait, et Mike me regardait danser des heures, jusqu'à l'aube, ébloui, on rentrait vers cinq six heures. On dormait un peu, et puis nous prenions notre douche ensemble, en riant. Cette époque, en fait, a été l'unique période heureuse, épanouie, de son existence. Lorsque la tristesse retombe sur elle comme une chape, qu'elle contemple la désolation de sa vie, elle se réfugie encore vers Mike, vers ses bras d'homme, de vrai, épaules carrées, torse viril, même sa bedaine d'amateur de chair fraîche et de repas fins. Cela a duré deux ans, elle ajoute amèrement, rien que deux ans. Elle dit, quand il m'a quittée, ça a été la pire douleur que j'aie jamais éprouvée, j'étais cassée. Morte. - Mais pourquoi t'a-t-il quittée? Elle ne répond pas, elle dit, moi, j'étais complètement naïve, un matin je suis montée chez lui, il m'a engueulée de monter sans prévenir, j'étais très surprise de cet accueil, je n'ai rien compris. Et alors, j'ai vu l'incroyable, l'impensable: dans la salle de bains, une autre brosse à dents que la sienne. Je ne peux pas te décrire le choc que cela m'a fait, l'horreur que j'ai ressentie. Je suis ressortie, écrasée, anéantie. Il s'était trouvé une Martiniquaise dans la trentaine, avec qui il était soi-disant en relations d'affaires. Une fois, je l'ai rencontrée sur son palier, nous nous sommes battues, une autre fois, je me suis battue féroceement avec Mike, il m'a cogné la tête contre le mur, m'a fait éclater un tympan. Son regard se voile, son malheur encore maintenant l'accable. Ma vie d'un coup s'est brisée, j'ai voulu me suicider. Chez elle, ce ne sont pas des mots, des émotions en l'air. Elle s'est ouvert les veines, les a tailladées dans sa baignoire. Elle a survécu par miracle, par hasard. Mike est passé à ce moment dans le studio chercher des affaires. Il l'a fait aussitôt transporter à l'hôpital, sauvée de justesse. Après, rien n'a plus jamais été pareil. J'ai essayé de reprendre mes études, de me réfugier dans le travail, et puis, un jour, je les ai vus enlacés de ma fenêtre dans la rue. Je n'ai pas pu continuer.*

Ce que je n'ai jamais très bien compris, c'est qu'entre elle et Mike, tout n'a pas été rompu alors. Après des chocs physiques, moraux si violents. Une telle passion éclatée. Ils sont encore restés, plus ou moins accrochés l'un à l'autre, trois ans. *J'ai compris que je l'aimais quand il m'a quittée. Parfois, elle ajoute, il avait été maintes fois blessé par ma famille, il en avait beaucoup souffert. Il disait que cela bouchait notre avenir. Je demande, tu l'avais trompé? Elle s'irrite, je n'aime pas ce mot, Mike était l'homme de ma vie. Avoir une véritable relation avec un autre homme était impensable. Mike était tout pour moi, tout. J'avoue, je ne comprends pas*

complètement. *Mais, après sa trahison, tu as continué quand même à le voir? Elle acquiesce. Il disait qu'il m'aimait encore, en fait, il nous voulait toutes deux, sa Martiniquaise et moi. J'étais faible. Et puis, où voulais-tu que j'aille? Mon père ne me donnait pas un sou pour déménager, poursuivre mes études. J'étais prisonnière. Elle ajoute, il faut être franche, j'avais beau lui en vouloir mortellement, j'étais encore très attachée à lui. Ça a continué irrégulièrement, une fois nous nous sommes violemment battus et puis nous avons fait l'amour après. Ce n'était plus du tout la même chose. J'ai quand même passé une fois la nuit sur son paillason à l'attendre.*

Seulement, il y a aussi les détails pratiques, à côtés des élans du corps et du cœur. Ayant rompu avec Mike, elle ne pouvait pas éternellement continuer à habiter en bas de son immeuble, dans une pièce à lui. *J'étais à la rue, Mike m'avait même repris la voiture qu'il m'avait achetée. Et, comme je te l'ai déjà dit, mon père m'a laissée tomber. Il a refusé de m'aider. Je n'avais pas de métier, pas de fric, dans le cœur toujours le même chagrin immense. Aux sports d'hiver, par hasard, un de mes cousins m'a fait rencontrer un de ses amis. Cet ami m'a offert à Paris l'hospitalité de sa chambre. Lui ou un autre. J'étais tellement abattue, ça m'était égal. Nous n'avions rien en commun. D'abord, je n'ai jamais aimé les hommes de mon âge. Et puis, lui, c'était un ingénieur, tout ce qui l'intéressait, les chiffres, le bricolage. Moi pour qui ce qui comptait, c'était rire, aimer, les livres, la danse, nous vivions dans des mondes différents. J'ai voulu reprendre mes études, je n'étais pas bien, j'étouffais chez lui. Je n'étais plus motivée, le soutien moral quasi maternel de Mike me manquait trop. Elle soupire, j'ai encore eu une chance extraordinaire, et je l'ai manquée. Chacun est fait des histoires qu'il se raconte. J'écoute de nouveau la sienne. Comment se fabrique un destin.*

Ses histoires, comme elle les répète souvent, comme elles l'habitent, la hantent, je finis par les connaître. Ce qui ne veut pas dire qu'elles me soient entièrement compréhensibles. Elle est pétrie de mystères. Il y a pour moi, dans le tissu de son existence, des trous noirs. Ainsi je sais qu'après Mike, elle va parler de René Fallet. Inévitable, mathématique. Un échec après l'autre. Elle soupire, *je sais qu'il aurait pu y avoir une passion extraordinaire entre lui et moi. Je dis, tu sais, dans la vie de tous les jours, vous n'auriez pas fait long feu, ses yeux s'allument, je te parle d'une autre flamme, moi, je te parle de poésie. René Fallet, lui, était un poète, un vrai. Et pas seulement dans l'écriture, Doubrovsky, dans la vie. D'accord. Je ne relève pas l'allusion. Les comparaisons entre lui et moi me sont nécessairement défavorables. Je ne cherche pas à discuter avec elle, je tente de comprendre. Elle dit, je n'en avais jamais entendu parler, j'étais heureuse avec Mike. J'aime fouiller chez les bouquinistes, avenue de*

*Versailles, je tombe sur un livre, « L'Amour baroque ». J'ai tout de suite aimé son écriture, son humour, mais je ne me suis aperçue qu'après, il venait juste de décrire ce qui allait exactement m'arriver avec Mike, mot pour mot. Fallet avait déjà tout dit. J'ai été profondément bouleversée. Plus tard, beaucoup plus tard, je lui ai écrit pour le lui dire, il m'a répondu. Nous avons pris rendez-vous dans un café près du Pont-Neuf. Il connaissait tous les vrais cafés, les vrais bistrots de Paris. A la fin de l'entretien, il m'a mis la tête sur l'épaule, il m'a dit, «j'aimerais vivre une dernière histoire d'amour », il devait avoir le pressentiment de sa fin. Avec sa voix rugueuse, ses lunettes, son œil tendre et sarcastique, pétri d'humour, il était tout ce que j'ai jamais rêvé chez un écrivain, chez un homme. Elle a beau souvent se servir de lui pour me tabasser par contraste, j'ai de la peine pour elle. Le sort lui ôte l'homme de sa vie. Il lui donne l'homme de ses rêves. Pourquoi a-t-elle manqué le coche. Pourquoi encore un ratage. Elle dit, nous nous sommes compris tout de suite, j'ai fait la sottise, j'ai déclaré, « tout n'est qu'apparence », il a posé la main sur ma poitrine, m'a pris le sein, en souriant il a dit « pas ça », comme moi, il mettait l'amour physique « über alles », comme une cathédrale. Elle déteste l'allemand, mais «über alles », c'est René Fallet qui l'écrit dans *L'Amour baroque*. Elle le reprend comme un geste d'amour. Je demande, mais pourquoi cela n'a-t-il donc pas marché? Elle répond, tu me connais, c'est de ma faute. Je suis timide, je n'ai aucune confiance en moi. Ainsi, quand Fallet m'a proposé d'aller avec lui à Bruges, qu'il connaissait en artiste, j'ai sous je ne sais quel prétexte refusé. - Pourquoi? - Parce que j'avais peur qu'il ne me trouve moche, en fin de compte, qu'il ne soit déçu. Un jour, il l'a invitée chez lui, dans son appartement de travail, ils ont fait l'amour, la seule fois, après, Fallet lui a dit qu'il avait rendez-vous le soir avec son ami Brassens, ils étaient comme cul et chemise, il m'a dit, «je t'emmène, je te présenterai à lui ». Tu te rends compte, ce que Brassens voulait dire pour moi, ces gens-là, c'était tout ce que j'aimais, juste l'opposé de la rue Paul-Valéry. Elle était tellement émue, quand Fallet lui a dit de se préparer, elle est descendue, elle avait si peur de ne pas être à la hauteur de ces grands hommes, elle a bu une bonne dose de whisky. René Fallet ne s'y est pas trompé, il était furieux de la trouver soudain ivre, au lieu de l'emmener chez Brassens, il l'a mise dans un taxi pour qu'elle rentre. Bruges, Brassens, tout ce que j'ai gâché par ma faute. Quand elle en parle, elle est encore tout endeuillée. Ces gens-là, c'était mon monde. Fallet m'a tout de suite comprise, lorsque je lui ai parlé de mon ami, il a déclaré péremptoirement, « quittez ce garçon, il n'est pas du tout fait pour vous ». J'insiste, je demande, mais pourquoi n'as-tu pas revu René Fallet? Je n'ai qu'une réponse évasive. On ne s'est pas téléphoné. Un jour, quand même, elle l'a appelé, avec sa grosse voix il lui a donné rendez-vous au stand Denoël, au Salon du Livre, qui se tenait à ce moment. J'étais tout émue de le retrouver ce soir-là, si heureuse. J'étais juste en train de me maquiller. Ce soir-là,*

elle ne l'a pas revu. Ce soir-là, son père est mort.

Un enterrement ne dure pas des siècles. Puisqu'elle tenait tant à René Fallet, pourquoi ne l'a-t-elle pas revu, après. Les histoires que l'on entend sont trouées, avec des blancs inexplicables. Elle a eu une seconde fois le cœur brisé. Deux pertes irréparables qu'elle porte pour toujours en elle. Au lieu, elle a accompagné ce garçon qu'elle n'aimait pas et qui l'hébergeait. En Australie, où sa compagnie avait décidé de l'envoyer. Je demande pourquoi. *Je suis partie en Australie parce que je n'arrivais plus à poursuivre mes études. Je suis partie comme on fuit. Et je savais au fond de moi que c'était une erreur, que je n'avais rien à faire là-bas. Ainsi la violente angoisse, lorsque j'ai descendu les marches du Palais de justice, où j'avais été chercher un papier nécessaire à l'obtention du visa. Brutalement, je me suis dit: « Mais qu'est-ce que je vais foutre là-bas? Ce n'est pas ma vie. » J'y suis allée par lâcheté. Disons par faiblesse, quand on est totalement désemparée. Sur un point, pourtant, elle savait exactement ce qu'elle voulait. Là-bas, mon premier geste a été d'acheter un énorme cahier et d'écrire. Je voulais écrire. Quand j'ai lu à ce garçon avec qui je vivais les deux premiers chapitres, il a fait un commentaire si désobligeant que j'ai refermé le cahier et n'y ai plus jamais touché. Cela me met hors de mes gonds, mais enfin qu'est-ce qu'il y connaissait à la littérature? Comment peux-tu te laisser ainsi influencer? Quand on a quelque chose à écrire, on l'écrit, on se fiche pas mal des autres! Elle sourit tristement, tu peux parler, toi, tes parents t'ont mis sur des rails... Tu n'as eu qu'à continuer. Tu me connais, je suis une angoissée, j'ai une telle défiance de moi. Elle soupire, cela a été pareil avec l'anglais. Je m'exclame, comment, pareil? Elle explique, puisque j'étais sur place, j'ai décidé d'apprendre l'anglais. J'avais toujours aimé cette langue à l'école. Je me suis acheté une méthode et des cassettes, j'ai travaillé ferme, mais, une fois, lui m'a dit que j'avais un si mauvais accent que personne ne me comprendrait. Du coup, j'ai arrêté l'anglais. Je m'écrie, mais ce n'est pas vrai, je t'ai entendue prononcer des mots anglais, tu y arrives parfaitement, quand tu veux. Elle répond, oui, mais moi, alors, ça m'a coupé l'envie. Je demande, mais qu'est-ce que tu as bien pu faire là-bas? Elle réplique, j'ai dit aux gens que j'étais venue pour pratiquer le français, ça les étonnait beaucoup. Je dis, moi aussi. Elle affirme, mais c'était parfaitement vrai, jamais je n'ai autant lu, j'ai dévoré tous les livres français qui me tombaient sous la main, j'ai écumé les bibliothèques. Elle ajoute, entre-temps nous nous étions mariés. Là, je ne puis me contenir, ma question explose, comment as-tu pu épouser un homme pour lequel tu n'avais aucun amour ni désir? Elle répond, je ne sais pas, je crois que je me suis mariée par peur.*

J'ai beau être sourd, la formule, lancée à la volée, m'a fait éclater la conque. Je connais le mariage-erreur, arrive tous les jours, au bout d'un an ou moins, le divorce. Je connais le mariage-usure, même la pierre, choc après choc, intempérie sur intempérie se délite, se désagrège. Le cœur aussi. Je connais le mariage-passion, il flambe, et puis retombe en cendres, s'éteint. Le mariage-trouille, là, j'avoue, elle m'en bouche un coin. Je ne comprends pas. A mon âge, peut-être. Il faut faire une fin. Celle-là ou une autre, une union absurde ou un infarctus. Mais, à vingt-quatre ans, une beauté de sylphide blonde, une santé de fer, une foison de talents, un tempérament de feu, une âme de poète, glisser dans le conjungo comme on descend dans une tombe, ça me dépasse. Totalement. Au milieu du XIX^e siècle, Madame Bovary, d'accord. A la fin du xx^e, impensable. Elle secoue la tête, *tu ramènes toujours tout à toi, parce que tu as pu faire ce que tu voulais dans ta vie, tu crois que c'est facile, que c'est donné à tout le monde. Tu connais mon angoisse, ma timidité, mon manque de confiance en moi, ajoute l'enchaînement des circonstances, tu devrais comprendre. J'essaie. Elle dit, l'année est passée très vite, le pays était beau, j'aimais le mode de vie, en plein air, chacun avec sa maison et sa piscine, allant à la plage après le travail. Comme des vacances perpétuelles. Je me suis mise à courir dans la solitude, c'était une sensation enivrante, une expérience nouvelle, nous avons été dans le bush... Au fond de moi, je n'avais qu'une hâte, rentrer en France, reprendre ma vie en main. J'étais bien décidée à divorcer.*

Amère, si je me suis mise à courir, ce n'était pas pour accomplir des performances, c'était pour oublier mon corps, mes envies. J'en avais tellement, que je sautais seule dans mon lit, comme une carpe, la nuit. Je m'exclame, comment, seule? Elle répond, très vite, avant que nous soyons mariés, nous avons fait chambre à part. Dans le lit commun, pour éviter de me toucher, il s'allongeait loin de moi, à l'autre bout. Alors... Je dis, mais vous faisiez quand même l'amour? Elle a une moue, oui, de temps à autre, sans passion, sans âme. Ame, amour... Je dis, après Mike, un rude changement! Elle dit, tu vois, ce n'est même pas le pire. Ce qui, pendant dix ans de mariage, m'a fait le plus souffrir, c'est l'absence totale de tendresse. Dans la rue, il ne m'a jamais tenue par le bras, tenu la main. Rêveuse, en revenant d'Australie, nous nous sommes arrêtés à New York. C'était l'hiver, il faisait très froid. Nous avons été dîner avec un couple ami. En sortant, dans la bise glaciale, marchant devant nous, ils se sont enlacés, serrés l'un contre l'autre. Mon mari, lui, a remonté son col, courbé le dos, mis les mains dans ses poches. Moi, comme j'avais des talons hauts, je boitillais en me hâtant, derrière. Elle ajoute, nous étions mariés depuis trois mois. Ça m'estomaque. Elle raconte, à la maison une fois nous attendions des invités, je me suis allongée sur le divan, j'ai mis la tête sur ses genoux. Pas une

caresse, il ne m'a jamais caressée. Une autre fois, ma fille et moi, nous revenions de Bretagne, il est aussitôt sorti pour vérifier si la voiture n'avait pas été égratignée, puis il a pris sa fille dans ses bras, il est rentré, il ne m'a pas embrassée. Quand j'ai essayé une nouvelle eau de toilette, il m'a dit: « Ça pue, ton truc. » Je m'écrie, mais il est pourtant si gentil. Elle dit, tu l'aimes bien, je dis oui, il me reçoit avec une extrême courtoisie. Elle soupire, tu es comme ma famille, tout le monde l'aime bien. C'est vrai, il est très gentil. Ajoute, seulement, quand on est mariée avec lui, c'est un homme qui n'aime pas les femmes. Avoir une alliance au doigt, une épouse à la maison, c'est tout ce qui compte. Quand j'ai arrêté mes études de médecine, il a dit: « C'est une bonne chose. » Quand j'ai eu un prix dans un concours de photographie, il a déclaré: « C'est un attrape-couillons. » D'un ton très triste, alors, tout au long de ces années de mariage, insidieusement, sournoisement, s'est installé en moi le sentiment permanent de ne pas me sentir aimée, désirée, belle, grande, encouragée. Tout ce qui donne à un être envie de se respecter, de s'aimer, de s'ÉLEVER. S'il n'y avait pas ça, il n'y aurait pas eu de réponse au « Nouvel Obs », pas eu d'injections, pas eu cet essoufflement dans la recherche solitaire d'une reprise professionnelle. Se respecter, s'aimer, travailler, pour qui, pour quoi... quand on n'a pas, ancré en soi et pour la vie, l'amour de son père, et pas même celui de son mari. Jamais je ne me suis sentie aussi seule que depuis que je suis mariée.

Et pourquoi n'as-tu pas divorcé? Ma question naïve l'agace, les choses ne sont pas aussi aisées que tu crois. Toi-même, tu avais un métier, tu gagnais ta vie, et tu as mis je ne sais combien d'années à divorcer. Avec tristesse, elle constate. J'étais une toute jeune femme, sans métier. Le soir où je devais enfin revoir René Fallet, mon père est mort. A peine étais-je rentrée en France, ma mère a eu un cancer très grave, un de ceux dont en général on ne réchappe pas. J'ai été tous les jours à la clinique lui tenir compagnie, l'encourager, la soigner. Les autres se sont plus ou moins défilés, il fallait bien que quelqu'un le fasse. Je dis, et comme de juste, ça été toi. C'est elle. La voilà tout entière. Si elle pouvait faire pour elle-même, par elle-même, la moitié, le quart, le dixième de ce qu'elle fait pour autrui, si elle gardait un peu pour soi l'ardeur généreuse qu'elle prodigue, elle aurait rompu à temps, depuis longtemps, l'engrenage, changé d'existence. Trouvé son propre chemin, sa vraie vie. C'est ce que je veux croire. Les rares fois où j'ai la foi. Mon père, mon oncle, malgré la fatalité de l'histoire, ont gouverné leur destin. C'étaient des hommes. Nos égales. Je veux croire que les femmes sont pareillement des êtres humains. Pas asservies à l'enchaînement des faits, des forces. Je voudrais de tout coeur refuser la tragédie. Sa tragédie. Fausse gosse de riches dans son décor XVI^e, enfance défectueuse, déficiente. Elle surmonte le maléfice. Elle travaille, réussit, elle se forge. Abandonnée par Mike, elle abandonne. Veut reprendre, se

reprendre, son père meurt. Solitude, dérégulation, mariage absurde. Elle va en sortir, s'en sortir. Revient en France pour divorcer. A peine de retour, cancer de sa mère. *J'ai été persuadée qu'elle allait mourir. Et j'ai eu PEUR. Une peur animale, bestiale. J'ai alors décidé par instinct, contre cette peur, d'avoir un enfant. Je l'ai eu avec le mari, puisqu'il était là. Et ma vie s'enfoncée dans une vie fausse. Les années ont suivi, ma fille est devenue malgré moi ma vie. La vie est un hasard qui va contre notre destinée.*

La mère s'est complètement rétablie. La fille a parfaitement supporté sa grossesse. *J'ai même connu des moments de paix, de bien-être dans mon corps. Nous avons loué un deux-pièces en banlieue, vers la fin je restais allongée au soleil, dans une grande quiétude. Et pourtant, il y avait un lapsus que je faisais tout le temps. En voulant parler de mon accouchement, je disais mon enterrement. Là encore, sans être Freud. J'ai connu des instants de bonheur, de sérénité, de complicité avec mon bébé. Mais j'étais comme toutes les femmes de notre génération, écartelée entre le besoin de bien m'occuper d'elle et le besoin de vivre aussi pour moi. J'ai été soudain noyée dans les couches-culottes, après cinq années de médecine, devenue débile, à promener des années et des années ma fille au Pré-Catelan, au Jardin d'acclimatation, à voir les enfants s'ébrouer dans les bacs de sable. Parfois, je sentais des regards d'hommes se poser sur moi et, dès qu'ils s'apercevaient que j'étais avec un bébé, ils se détournaient. J'objecte, mais il y a eu d'autres femmes qui ont eu des enfants, ce n'a pas été la fin du monde. Elle s'écrie, elles aimaient le père de leur enfant. Et puis, qu'est-ce que tu en sais? Tu ne t'es jamais occupé de tes enfants, tu ne sais pas ce que c'est. Je reconnais, c'est ma femme qui s'occupait de mes filles, son boulot à elle, mais je gagnais le pain de la famille, c'est vrai, je m'enfermais dans mon bureau, pour lire et écrire, mais je jouais beaucoup avec mes filles le week-end. Elle fait la moue, tu parles, le papa du dimanche. Le mari était aussi très attaché à sa fille, mais il était tout le temps absent, parti en voyages d'affaires. C'est moi qui, chaque jour, à chaque instant, en avais la charge. Toutes ces journées à la pousser dans son landau, alors que j'aurais voulu aussi aimer, travailler, vivre. Ironique, et dire que, maintenant qu'elle est plus grande, elle ne se souvient même pas de toutes ces années. Moi, spontanément, naïvement, mais tu aurais pu essayer de reprendre tes études. Elle répond, tu crois que je t'ai attendu pour y penser. J'étais absolument seule, sans aucun soutien de personne, ni de ma famille ni du mari, lui, tout ce qu'il voulait c'était bobonne qui s'occupe de sa maison et de sa fille. Silence, elle reprend, naturellement j'ai essayé, on a même déménagé pour que je sois plus près de Broussais. Pendant un mois, tandis que lui était en mission à l'étranger, sans un coup de téléphone de sa part, toute seule, je devais conduire le bébé chez ses grands-parents à Arras et puis me précipiter pour suivre mes cours.*

Ensuite, courir la rechercher en fin de semaine. Je n'ai pas pu tenir ce rythme. Au bout d'un mois, j'ai abandonné. Je dis, mais il y a des crèches de nos jours, tu aurais pu y déposer ta fille, comme font des milliers de mères qui travaillent, la rechercher après. On n'est plus au XIX^e siècle, ni même au temps de mon enfance, où ma mère devait s'occuper de la tenue du magasin, de la comptabilité et de moi, ensemble. Même ma mère, pour me promener, a eu de l'aide. Elle hausse les épaules, je sais, mais j'ai sans doute trop souffert de me sentir une enfant mal aimée, je n'ai pas voulu faire ce que l'on m'avait fait à ma fille. Quand elle pleurait si je m'éloignais, j'en chialais moi-même, avec un atroce sentiment de culpabilité. A cause de tout ce qui lui a été soustrait, elle en rajoute.

En même temps, tout ce qu'elle aurait pu faire, n'a pas fait, la ravage. Comme elle déborde de vitalité, d'énergie, elle a réussi à entrer dans une troupe de théâtre à Paris. Factotum infatigable, *je me suis jointe à eux, je leur ai trouvé un local, je les ai aidés à monter leurs décors, j'ai travaillé à la régie, je me suis donnée à l'entreprise corps et âme. Enfin un esprit d'équipe, les acteurs étaient des gens intéressants. A l'entendre, elle est encore effervescente. On l'a exploitée, mais elle a vécu intensément ses exploits. Le soir de la première représentation, la pièce a eu du succès, je suis montée à la fin sur scène, j'ai reçu des applaudissements. Son visage s'illumine, tu ne peux pas savoir ce que ça m'a fait, c'est ça dont j'avais besoin, faire du théâtre, être applaudie. Elle soupire, ils m'ont offert de partir avec eux en tournée, de jouer un rôle. Évidemment, j'ai dû refuser, j'avais ma fille. Elle ajoute, ce n'était pas tellement grave, au début, j'étais encore jeune, je me disais, tout cela est comme un mauvais rêve, ça va passer, s'arranger. Je ne m'inquiétais pas outre mesure. J'étais alors en bonne santé. Cela ne pouvait pas durer ainsi. J'étais sûre que quelque chose arriverait, que je rencontrerais quelqu'un. Constat funèbre, et puis, après les couches-culottes, les éternelles promenades au Bois, les étés solitaires en Bretagne, je me suis retrouvée à faire les courses de bouffe au Hyper-M et à chercher ma fille à l'école parmi les mères du quartier.*

Avec fierté, pourtant je ne me suis jamais laissée aller, j'ai lutté de toutes mes forces pour me retrouver une voie, et il fallait de la persévérance, sans l'aide, sans le conseil, sans le soutien de personne, toute seule à me débattre avec toute cette paperasserie que je déteste. Indignée, parfois tu te moques de mes stages, de mes hésitations, tu n'y comprends rien, c'est d'une telle injustice, j'aurais voulu t'y voir, toi, dans les mêmes circonstances. Avec une sorte de fureur, j'ai tout fait, j'ai couru aux quatre coins de Paris, j'ai prospecté tous les centres, pour tâcher de découvrir une filière possible, pour trouver une occupation, un emploi qui m'intéressent.

A mon âge et avec mes charges de famille, tu crois que c'est facile! Toi qui es un lecteur assidu du « Monde », tu n'ignores pas la conjoncture actuelle et ses trois millions de chômeurs... Une horreur rétrospective se peint sur ses traits, j'ai même commencé un stage de gestion, mais là, ce n'était pas pour moi, rien que les mots, débit, crédit, cours, encours, me rendaient malade, je ne pouvais pas supporter. Je dis, là je te comprends, je suis pareil. Ne m'écoute pas, poursuit, quand je t'ai rencontré, j'avais ce stage de maquettiste en perspective, j'espérais finir par me glisser dans un magazine, je ne demandais pas la lune, un petit boulot, à l'époque j'avais encore de l'espoir, c'est pourquoi j'étais encore si vive, si gaie, et puis. Elle s'arrête, je me suis aperçue qu'on voulait nous faire faire en trois mois ce qui demande deux ans, c'était absurde. Après, j'ai suivi cet atelier d'écriture, pour le travail rédactionnel, qui s'est avéré insuffisant. J'ai dû continuer à toujours chercher, toujours toute seule, j'ai déniché un stage de secrétariat-bureautique, un autre de rédacteur-concepteur en environnement informatisé, j'ai fait des stages pratiques dans plusieurs magazines. Son drame personnel est pris dans une tragédie collective. Maintenant que je suis vieille, je l'interromps, tu n'es pas vieille, ne dis pas de bêtises, elle continue, c'est de plus en plus dur de trouver un emploi, je regarde chaque jour les annonces, je me suis inscrite à l'A.N.P.E., un petit boulot, je finirai par trouver...

Il y a des moments où elle se hisse à la hauteur de ses talents, l'ancienne flamme luit un instant dans ses yeux. De nouveau ardente. D'autres fois, s'éteint. Une sorte de tremblement intérieur la saisit, une frayeur. Ses yeux se mouillent, comme une lassitude subite, totale l'envahit. Elle murmure, *comment veux-tu que j'exerce un emploi plein temps avec la santé que j'ai? Je ne suis plus moi-même. C'est ce que tu n'as jamais voulu comprendre, ce que tu commences à peine à comprendre: depuis le docteur H. depuis février 90, je ne suis plus la femme que tu as connue. J'ai cessé d'être. Je dis, n'exagérons pas. Elle dit, tu vois, tu ne comprends pas. C'est si révoltant qu'il y a peut-être quelque chose en moi qui s'y refuse. Son drame personnel est pris dans une forfaiture professionnelle. Allongée sur mon lit, la tête appuyée au gros oreiller bleu, ses traits se convulsent, son visage est ravagé de douleur. Impossible à ne pas voir, ça crève les yeux et le cœur. Tu es enfermé dans ton monde, tu crois que je suis toujours la jeune femme vive, joyeuse, ivre de vivre que tu as rencontrée. Cette jeune femme, qui ne demandait qu'à aimer et être aimée, n'existe plus. Entre-temps, je suis passée par les mains de H. et il m'a tuée. Souvent, la furie la soulève contre moi, tu aimais me prendre et faire prendre pour une folingue, tu te complaisais dans mes excès de comportement qui étaient des accès de désespoir, j'étais ta « Nadja », alors que je découvrais, dans l'horreur absolue, les pires souffrances. Je dis, tu sais, c'est dur à imaginer. Avec*

douleur plus que mépris, *je sais, les gens n'ont pas d'imagination. Si on leur annonce qu'on a un cancer, un problème cardiaque, ils sympathisent aussitôt. Parfois, avec rage, je préférerais avoir eu un accident de voiture, au moins je pourrais en parler, moi, j'ai comme un mal honteux, que je dois taire. Je le vis dans une solitude absolue. Toi-même tu as mis des années à comprendre. Et encore, je ne suis pas même sûre que tu comprennes.* Elle m'explique, à chaque fois, péniblement, patiemment. Elle met les points sur les i du mot ignominie.

J'étais en Amérique, c'était en février 90. Comme toutes les femmes, elle feuilletait les magazines féminins pour se détendre. Elle a lu que quelques injections de collagène, pratiquées par d'éminents dermatologues, suffisaient à faire disparaître d'anciennes rides. *Je me suis dit, tiens, pourquoi pas un petit coup de jeune, pourquoi ne pas me débarrasser de ces sillons sous le nez que j'ai un peu prononcés.* Elle ajoute, naturellement, *c'était absurde, à trente-quatre ans, je n'avais pas besoin de ce traitement.* Il a fallu qu'elle touche à son visage, comme à dix-sept ans elle voulait réduire ses seins. *J'avais lu le nom de ce médecin, qui se prétendait président de je ne sais quelle société, dans plusieurs magazines, je me suis dit : pourquoi pas. J'ai été le voir près du Trocadéro, il m'a aussitôt prise en charge, alors qu'il pouvait constater que je n'avais besoin de rien, mieux encore, alors qu'il avait déclaré ne prendre des patientes qu'au-delà de trente-sept ans et que j'en avais trente-quatre. Mais pour lui, le fric était le fric. Il devait me faire quatre injections de collagène à un mois d'intervalle, il m'en a fait trois à huit jours de distance. J'ai senti que quelque chose de bizarre se passait, j'ai arrêté le traitement. Depuis, je vis un absolu cauchemar.*

J'ai retrouvé dans un tiroir une sorte de testament, de lettre d'accusation désespérée qu'elle a dû composer chez moi, une nuit, pendant l'une de ses insomnies.

Environ un mois après ces séances un important œdème s'est développé de part et d'autre du nez formant deux boursouflures rouges, sensibles, douloureuses, donnant un aspect bouffi au visage et supprimant sa mobilité : sourire, parler sont devenus un effort. Le nez est également œdémateux, gonflé et douloureux avec une rhinite quasi permanente, entraînant une gêne respiratoire épuisante et par instants de violentes et intolérables crises de névralgie du côté droit. Une conjonctivite enfin s'est développée, me rendant le port de lunettes noires obligatoire à la moindre lumière un peu vive.

Depuis un an, j'ai dirigé toute mon énergie à consulter dermatologues et ORL. Tous m'ont dit de ne pas m'inquiéter, que le collagène allait peu à peu se résorber et que ce cauchemar prendrait bientôt fin. Hélas, il n'en a rien été.

Enfin l'évidence est apparue pour le Dr X et le Dr Y., tous deux spécialistes en France en ce domaine: le Dr H. ne m'a pas injecté de collagène, mais de la silicone liquide.

Il n'y a aucun moyen d'enlever ce produit réputé pour sa nocivité. L'inflammation permanente qu'il provoque, rebelle à tout traitement, est ad aeternum.

J'ai 35 ans. Je considère que ma vie est terminée. C'est une jeune femme brisée qui porte ce témoignage.

J'accuse le Dr H. d'assassinat.

Maintenant, cela ne fait plus un an qu'elle va de toubib en toubib, plus de deux. Elle a largement dû dépasser le chiffre de vingt. En vain. Elle doit facilement approcher trente. Sur le nombre, deux ont eu le courage de téléphoner à H. pour savoir ce qui avait été injecté. Ils ont reçu des réponses différentes. Un test de laboratoire n'a pu apporter de précisions. De la science, de ses praticiens, on touche vite les limites. Elle a essayé traitement sur traitement, d'échec en échec. Elle est restée seule, dans sa peau abîmée, son être dévasté. J'ai retrouvé une autre lettre, postérieure de plus d'un an à la première. Retour de vacances.

Il ne faut pas que tu prennes mes silences comme le signe d'une hostilité, mais bien plutôt comme celui d'une immense lassitude, morale et physique.

Depuis que nous sommes arrivées, ces douleurs dans le nez sont revenues et, comme toute douleur physique, elles sont indicibles. Imagine simplement une espèce de mal de tête violent, lancinant. Avec l'angoissante sensation que l'air ne passe plus, le nez gonflé, comme tuméfié. C'est une douleur humiliante, angoissante, mortelle. Et puis ce visage dont la congestion, accentuée par le soleil, m'envoie des bouffées d'horreur, de pure horreur. Je ne le reconnais pas. Ce n'est pas mon visage. C'est inhumain de vivre cela depuis deux ans et demi. Inhumain. Je suis seule avec cette horreur, ce deuil de moi-même, 24 heures sur 24. Mon visage m'est devenu étranger. Peut-on imaginer cela. J'ai honte de ce visage boursouflé. HONTE. Il m'envoie des

giclées de dégoût de moi-même et, bien sûr, par conséquence, des autres. Et c'est là le plus terrible peut-être.

Après deux ans de traitements divers, j'ai perdu tout espoir et l'idée que désormais toute ma vie, il va me falloir vivre avec cet espèce de masque et ces douleurs allant et venant, de façon incessante, indécente, me plonge en un état d'hébétude, d'incompréhension, voire de folie.

Je t'embrasse, Serge. Et pardonne-moi d'être si malheureuse. Ce matin, ces mots sont venus me cueillir au réveil : « On a assassiné la maman de ma fille! » Qu'ajouter, après cela!

Elle dit, *tu ne peux pas comprendre ce que je souffre. Je réponds, mais si, j'ai moi-même des problèmes urinaires terribles, les vingt docteurs que j'ai vus moi aussi n'y peuvent rien, j'ai des lombalgies lancinantes, parfois des brûlures d'estomac comme un brasier dans le ventre...* Elle réplique, *ça ne se voit pas, tu ne sais pas ce que c'est d'être atteinte dans son visage, l'endroit le plus délicat, le plus sensible, chez une femme. L'identité la plus intime, n'importe quel psychiatre sait cela, le truchement de l'âme. Ne plus pouvoir respirer, avoir des élancements suraigus dans le nez, c'est terrible, mais la douleur physique n'est pas la pire. Le matin, les réveils sont atroces, je n'ose pas me lever, j'ai peur de m'apercevoir dans une glace. Des boursouflures dues à l'inflammation ont changé l'expression de mon visage, je ne suis plus moi-même, je ne me reconnais plus, je sens que ce visage-là fait peur aux gens et c'est là le pire... Ce visage s'interpose sans cesse entre moi et la vie. Tout instant qui pourrait être serein ne peut plus l'être. Plus jamais. Moi qui étais encore jolie... Là, je l'interromps résolument, tu l'es toujours.* Elle réplique, *bien sûr, tu me vois le soir, maquillée, tartinée avec toute une couche de fond de teint. Moi, je me vois au réveil, à nu, c'est un spectacle d'horreur, tu ne peux pas comprendre ce que j'éprouve, je suis en deuil permanent de moi-même. J'objecte, tu exagères, je peux te voir, tu n'es pas défigurée comme tu te décris.* Nous ne voyons pas les choses, nous ne la voyons pas de la même façon. Douleurs terribles, constantes, oui, j'en suis témoin. Elle s'écrie, *et cette cicatrice, grande comme un trou?* Je dois avouer qu'elle n'a pas eu de chance. Au service de dermato à Saint-Louis, une connasse lui dit: il faut faire une biopsie, pour savoir ce qu'on vous a injecté. L'intervention devait laisser une cicatrice à peine large comme un cheveu. En fait de cheveu, un vrai massacre, du travail de carabin de première année. Les points de suture ont sauté, une infection s'est déclarée, au lieu d'un trait invisible, un trou rouge. Elle en est tombée malade. J'ai passé tout un dimanche à son chevet, elle, couchée dans son lit, hébétée. La plaie est restée à suppurer des semaines, ouverte. Avec un grand pansement blanc qu'elle n'osait soulever. Qui lui

soulevait le cœur. Doublement atteinte, un direct en plein visage, coup sur coup, par un escroc, par une gourde. Je dis, *quoi, cette cicatrice?* Elle dit, *avec ça, plus un homme ne voudrait de moi.* Je contre, *un homme qui s'arrêterait à un détail pareil ne serait pas un homme.* Elle secoue la tête, *je n'ai même plus de désirs, je ne désire plus être désirée.* Elle répète, *en mon état, personne ne voudrait de moi.* Là, je fais un gros effort, toute ma philanthropie est mise à l'épreuve, *mais si, voyons, tu sais que tu plais toujours, il y a des tas d'hommes qui seraient ravis de t'avoir,* elle réplique, *je n'ai même plus envie d'être amoureuse, moi qui mettais l'amour au-dessus de tout.* D'une voix sourde, abattue, *H. m'a tuée, je suis une femme morte.*

Je n'avais nul besoin de ces injections à trente-quatre ans. Si ce type-là n'avait pas été le pire des salauds, il ne les aurait jamais faites. Elle ajoute, il aurait respecté les délais requis et il n'aurait pas utilisé la silicone, produit plastique dangereux, au lieu du collagène, tissu vivant qui s'élimine, tout ça pour gagner quelques misérables francs. De sa part à elle, un acte gratuit, absurde, qui coupe de manière irréversible sa vie en deux, qui annihile sans remède la partie restante, qui oblitère tout avenir. De sa part à lui, de la basse cupidité, une pure saloperie, pas gratuite, mais de rémunération dérisoire. Un visage assassiné pour trois mille francs. On a appris que cet homme était un danger public, qu'il avait fait impunément maintes autres victimes. Qu'il n'était même pas dermatologue. Plus tard, trop tard. Geste inutile, résultat imprévisible, voilà, c'est tout. *Il y a avant H. et après, il n'y a pas autre chose. Avant, j'étais en bonne santé, gaie, pleine d'énergie, je pouvais refaire ma vie. Depuis, j'ai ces douleurs constantes, cette inflammation permanente, ce masque mortuaire plaqué sur mon visage, même dans les moments où je me sens bien, j'ai l'air triste, parce que mes traits sont figés, je fais semblant de sourire, d'être joyeuse, pour ma fille, avec les gens. En dedans, je suis détruite.* Il n'y a pas à chercher plus loin. Pour elle, H. est un roc sur lequel sa vie est venue se briser, un accident absolu, qu'elle eût pu, eût dû éviter, d'autant plus terrible. Sans le nier, ce n'est pas niable, j'ai parfois un sentiment différent. Je me risque à dire, *H. est comme une sorte d'aboutissement.* Elle se récrie, elle n'admet pas, je l'insulte presque. Une occurrence brute, brutale, opaque. *Quand comprendras-tu enfin ce qui s'est passé, la souffrance infinie, physique, quotidienne, d'être en deuil de soi-même. Rends-moi mon visage d'il y a trois ans et je serai moi-même, je retrouverai mon énergie, je reprendrai ma vie en main. C'est tout.* Pour elle, point final. Pour moi, point d'interrogation.

Je demande, mais enfin, tu n'avais pas de rides, ton visage était parfait,

tu n'avais aucun besoin de ces piqûres, pourquoi donc les as-tu fait faire? Elle répond, *l'intervention était présentée comme absolument anodine, sans danger, alors je me suis dit: pourquoi ne pas essayer?* J'objecte, *mais pourquoi essayer, si tu n'en avais pas besoin?* Je reçois diverses réponses. Tantôt, c'est la faute de son stage. *C'était l'ambiance de mon stage de maquettiste, elle n'était pas bonne pour moi, sans que je le sache, j'étais entourée de garçons et de filles de vingt ans, ils m'ont tout de suite adoptée comme une des leurs, je me suis bien amusée avec eux, alors je me suis dit: pourquoi pas un petit coup de jeune? Ça ne fait de mal à personne. Je ne me rendais pas compte du mal que ça me faisait.* Tantôt, je n'ai rien à demander, elle apporte la question et la réponse. *Si j'avais vécu avec un homme que j'aime, si j'avais eu un mariage normal, crois-tu que ce me serait même venu à l'idée?* Ce geste absurde se relie à sa vie. Elle déclare, *si j'avais eu la possibilité de former des projets d'avenir avec toi, penses-tu que j'aurais eu soudain envie de ce « coup de jeune »?* Ma carence, mon insuffisance font aussi partie du geste. D'autres fois, elle dit, *je ne sais pas, pour moi c'était aussi anodin que d'aller chez le coiffeur, sans doute je voulais retrouver l'âge où ma vie d'étudiante s'était arrêtée, j'ai fait ça sur un coup de tête. Bêtement.* A ce geste inutile, inexplicable, tout conspire. Y compris elle-même. Elle s'exagère si cruellement sa défiguration qu'elle n'ose plus sortir, rencontrer des gens, elle mène une existence recluse, coupée du monde. Elle porte à son comble sa plus intime, ancienne attitude: timidité angoissée, doute de soi exacerbé, en autopunition permanente depuis l'enfance. *Accusée, levez-vous!* Quatre ans déjà, cette horrible soirée après « Apostrophes » me revient, quand je l'ai vu embarquer au pont d'Iéna par la police, sa nuit glaciale, solitaire au poste. Ainsi aurait-elle voulu commencer le récit de son séjour cellulaire. Si elle avait elle-même écrit son livre, le livre qu'elle a toujours remis d'écrire. Elle ne peut pas s'en remettre. Trente-cinq, trente-six, trente-sept ans qu'elle s'accuse. Le dossier commence à être lourd, lui brise le dos. Je comprends qu'elle n'en puisse plus. Parfois, comme elle, je ne puis comprendre. En larmes, elle s'insurge, *je n'ai jamais fait de mal à personne, pourquoi tous ces malheurs l'un après l'autre?* H. a concentré, concrétisé, parachevé un long parcours. Naturellement, il eût pu ne jamais exister. Naturellement, il eût pu ne pas être une fripouille, injecter du collagène, au lieu de la silicone. Ce n'était pas prévisible. Le désir de rajeunir n'est pas un crime. Pour que cette catastrophe se déclenche, il n'y avait aucune raison. *Pourquoi tant de souffrances continues, je ne comprends pas.* Moi non plus. Elle avait, par nature, tout pour être heureuse. Elle a eu, par destin, tout pour être malheureuse. Ça, la tragédie. Des accidents absurdes, venus d'ailleurs, imprévisibles, qui vous composent une vie qui vous ressemble. Les philosophes ont tenté d'expliquer. Inutile, la tragédie est incompréhensible. Souvent, les larmes lui ravagent les joues, *pourquoi ma vie est-elle un tel gâchis?* Je dis, *ça ne se fera pas en un jour, mais tu as touché le fond, tu*

vas reprendre ta vie en main, la redresser, j'ajoute, tu ne demandes pas la lune, tu finiras, même par les temps qui courent, par trouver un petit boulot dans ton domaine, tu rencontreras un homme assez jeune pour avoir un second enfant avec lui et refaire ta vie, tu ne demandes pas l'impossible, que diable. Je veux le croire. La tragédie ne se comprend pas. Qu'une issue : on en crève ou elle se surmonte.

Je soussigné , Docteur en médecine, chirurgien Expert près la Cour d'Appel de Paris certifie avoir vu ce jour Madame épouse , 37 ans, qui m'a dit avoir été traitée en février 1990 par injection de substances exogènes intitulées collagène Placentafil et/ou Zyplast. A ce jour, il apparaît une asymétrie faciale, des paresthésies dans le territoire nasal interne droit et gauche ainsi qu'une déformation nasale tant alaire que triangulaire de part et d'autre des os propres du nez, prédominant à droite. Après vingt-huit mois, on peut constater des séquelles irréversibles tant physiques que psychologiques avec perte de l'intégrité de l'image corporelle.

Toutes constatations décrites par de nombreux certificats d'éminents spécialistes qui m'ont été présentées ce jour,

vingt-neuf juin 1992

FIN DE PARTIES

Voix triste, tendre, *si seulement tu avais dix ans de moins, je t'épouserai tout de suite*, parfois les larmes aux yeux, *pourquoi, pourquoi n'as-tu pas dix ans de moins?*, parfois avec douceur, angoisse, *pourquoi n'es-tu pas le père de ma fille?*, je le regrette, profondément je me regrette, à cinquante ans j'étais encore un mec, un vrai, pas à la manque, bon pied bon oeil, un gazier qui gaze, cinquante ans je pétais le feu, la flamme, Ilse s'est aussitôt allumée, elle et moi, à Paris un été embrasé en 78, un incendie, je dis, *qu'est-ce que je peux faire, je suis né en 28*, mai 28, je n'en puis mais, sans cesse je bute contre ma date de naissance, elle me rebute, elle me répugne, elle me ravage, elle me ravale, on est en 90, 91, maintenant en 92, 93, je m'éloigne sans cesse de mon origine, elle se perd dans les lointains, ma venue au monde s'estompe dans la nuit des temps, ma sortie de jour en jour se rapproche, quelquefois avec un chagrin rentré, quelquefois avec une peine qui explose, elle dit, *nous n'avons pas d'avenir ensemble*, douloureusement, *comment vivre avec quelqu'un si l'on ne peut pas faire de projets*, la maison de Saint-Cloud depuis longtemps enterrée, il lui arrive, moins aimable, peu amène, de s'exclamer, *tiens, dès le premier instant où j'ai franchi la porte du café, au premier coup d'œil quand je t'ai aperçu là-bas, tu sais quelle a été ma première pensée? Comme il a l'air vieux! Et puis, j'étais tellement assoiffée de revivre, j'ai quand même été te rejoindre*, mon âge lui pèse, à moi aussi, nous avons cela en commun, lorsqu'elle m'attaque sur ce point, il m'est impossible de me défendre.

Elle dit, *au début, je voulais tant être amoureuse, je désirais tant que ma vie reparte, que je n'ai pas voulu voir la réalité, ta réalité, mais quand même je sentais cela, à Bruges, en Espagne...* Je demande, *quoi, à Bruges? Qu'est-ce que tu me reproches?* Là, elle s'enflamme carrément, ses yeux étincellent, *mais enfin, tu ne te rappelles donc pas, quand nous sommes arrivés au Parkhotel, quand nous sommes montés dans la chambre et que je me suis couchée sur un lit, je dis, tu as déclaré que tu étais fatiguée, d'ailleurs, avant même de quitter Paris, tu m'avais dit que tu avais hésité à venir de peur de te fatiguer*, elle s'exaspère, *mais je mourais d'envie que tu me fasses l'amour, n'importe quel homme normal s'en serait aperçu à la seconde*, elle ajoute, *ce ne sont pas des choses qu'on a besoin d'expliquer, non, au lieu de ça, Monsieur était gravement assis à potasser le guide*, là elle touche un point sensible, un point d'honneur, vrai, à quarante ans, à trente, soudain seul en escapade dans une chambre avec une femme

désirable et désirée, allongée sur un lit, sans réfléchir, pur réflexe, j'aurais été à la seconde à côté d'elle, sur elle, en elle, la poussée m'aurait envahi comme une marée, sexe soulevé par une lame de fond, m'enfoncé, des souvenirs remontent, l'Américaine à l'hôtel Excelsior rue Cujas, l'Australienne au Bear Inn à Oxford, j'ai dû les traîner jusqu'à la piaule, se sont débattues, une bagarre, je les ai sautées, de bonne guerre, dix autres, seulement c'était dans les années 50, le hic, et nunc, en avril 89, je me souviens parfaitement, l'idée m'est venue, bien naturel, impulsion subite, dans la chambre au Parkhotel, délicieuse forme allongée, alanguie, offerte, je ne peux pas me l'offrir, désormais je ne suis plus mes réflexes, je réfléchis, j'ai pensé, « ce n'est pas l'heure », après ce voyage, il vaut mieux me reposer, ce soir je serai dispos, c'est souvent comme si elle entendait mes pensées, elle s'écrie, *tu parles, comme s'il y avait une heure pour l'amour, simplement pour pouvoir tu avais besoin de ta bouteille, il te faut te décapsuler, sur sa lancée, elle continue, le comble, c'est qu'à peine dehors, tu t'es arrêté dix minutes pour contempler le menu du restaurant en face de l'hôtel sur la place, ça, au moins, ça t'intéressait*, je réplique, *tu ne penses jamais aux détails pratiques, il fallait bien que je m'en occupe pour deux, d'ailleurs nous y avons fait un mémorable dîner en tête à tête le soir, dont tu as eu l'air très contente*, elle renâcle, renifle avec dédain, *toi, tu ne penses qu'à la bouffe*

je proteste, *quand même ce soir-là, de retour à l'hôtel, j'ai*, elle ricane, *ah oui, lesté de ta demi-bouteille de rouge*, je dis, *de rosé*, rire jaune, avec elle j'en vois de toutes les couleurs, il faut avaler des couleuvres, *quand l'alcool te ragaillardit un peu, tu t'excites, juste assez pour pouvoir*, je remarque, *tu es injuste, le lendemain, nous avons de nouveau fait l'amour*, elle répète, *oui, après t'être bien bourré, tu y es arrivé, où est le mal, si qui est bien bourré bourre bien*, tout est dans l'ordre, il y en a, il leur faut des films pornos dans la caboche, des images sales, salées, d'autres saligauds, ils ont besoin pour s'exciter de porte-jarretelles sans petites culottes sous la jupe, d'autres encore il leur faut un fouet, des chaînes, chacun son truc pour avoir la trique, pas de règles, le Divin Marquis utilisait la cantharide, suis plus prolo, pour piner j'ai recours au pinard, d'accord, bourré qu'elle dit, après je laboure, je fends de mon soc le sillon, je l'ensemence de mon suc, *cultivez votre jardin*, le jardinet je le cultive à ma manière, c'est tout, elle dit, *seulement à Bruges, j'étais amoureuse de toi, je voulais que ma vie reparte, je me suis tout de suite aperçue de tout cela, mais je n'ai pas voulu le voir*

pourtant ça crève les yeux, ça crève le coeur, longtemps je n'ai pas voulu le voir non plus, trop pénible, trop horrible à contempler, comme la mort, il y a des morts brusques, brutales, crises cardiaques, cancers foudroyants,

d'autres s'insinuent en douce, en douceur, elles cheminent sournoisement des premières atteintes à la fosse finale, comme l'ouïe, je l'ai eue très fine, j'ai joué du violon dans ma jeunesse, j'exécutais au quart de poil, au quart de ton, une fausse note m'aurait tараudé le tympan, un son de travers m'aurait transpercé comme une aiguille, dose massive de streptomycine en sana, après la guerre, m'a sauvé les poumons, un quart de siècle plus tard, du violon depuis longtemps remis j'ai payé la note, atteinte du nerf auditif, une détérioration au début à peine perceptible, sons moins nuancés, mots plus abrupts, voix plus enrouées, à la place d'un vocable s'est glissé un blanc, dans la trame des phrases il y a eu peu à peu des hiatus, ainsi qu'une roche se délite, une fonction se délie, mon audition insensiblement se désagrège, après il y a eu des gargouillis dans les bouches, des bouillies verbales, et puis le silence, l'eau coule du robinet sans la moindre éclaboussure, les autos circulent dans la rue sans aucun bruit, le tintamarre du monde s'est éteint, la vie est un film muet, de temps à autre, quand je mets mes appareils, j'accède de nouveau au parlant, pareil, ça ne m'est pas arrivé d'un seul coup, ça s'est infiltré en moi subrepticement, par degrés insaisissables, par dégradation insidieuse, avec des regains, des retours de flamme, l'usure avance, masquée, impitoyable, lente érosion érotique, *toi, tu ne penses plus qu'à la bouffe*, hélas, vrai, indéniable, un fait, la baise baisse

ce n'est point que je n'y pense pas, à la baise, non, j'y pense, beaucoup, trop, elle m'obsède, au lieu d'une béatitude, elle est devenue une angoisse, au lieu d'une extase, un supplice, un doute me vrille, me tèrebre, VAIS-JE POUVOIR, cette inquiétude secrète me torture, me tenaille, comme le type au fond d'une tranchée avant l'assaut qui se demande, la même question, question d'honneur, ÊTRE UN HOMME OU PAS, la virilité, elle n'est pas dans le cerveau, les diplômes, les hauts faits, le fric, elle est dans le cœur, *Rodrigue, as-tu du cœur?*, et le cœur, pour un homme, il est d'abord entre les jambes, nulle part ailleurs, règle inflexible, la loi des reins, dans sexagénaire il y a toujours sexe, mais le mien se ratatine, il a parfois des ratés, avec l'âge j'ai une virilité vermoulue, friable, plus fiable, des fois, elle est à la hauteur, j'escalade le mont de Vénus d'un élan allègre, inspiré j'ai tout mon souffle, dans le roulis et le tangage des corps crispés, haletants, je plonge mon éperon souverain, irrésistiblement je fends la tempête des étreintes de mon étrave, d'autres fois, entrave, obstacle subit, le vent debout retombe, calme plat, au lieu de vogue la galère, je galère, m'escrime, m'esquinte, je trime pour avoir la trique, je reste à sec, en rade, en rage, le panais en panne, plus qu'à amener les voiles, à remonter mon falzar, à la place, trouvé le truc, je me remonte à l'alcool, la chaleur du vin me rallume, le corps que je tiens entre mes bras s'embrase, j'ai le cœur au ventre, le bas-ventre qui flambe, entre nous ça va chauffer, je déshabille ma dulcinée en

hâte, je me défringue à la diable, je me dépêche, au passage je tripote un peu, ce qu'il faut, tout juste, avant que ça jute, m'attarde pas des siècles aux nichons, aux miches, j'enfile dare-dare, pendant que ça dure, pendant que c'est dur, le tout est de tomber sur une pépée explosive, on l'attouche elle jouit, avec Agathe ça marchait ferme de ce côté-là, à peine allongée, enflammée, du coup on brûlait les étapes, à peine je pousse ma pointe, à peine elle prend du mâle, paf, la voilà partie dans les décors, elle s'envole en l'air, à peine je me mettais en place, un bon placement, pour cinq minutes de fouraillage elle avait un orgasme d'une demi-heure

seulement Agathe, elle a duré trois mois, rapide à jouir, rapide à fuir, un beau souvenir, par malheur, elles ne sont pas toutes pareilles, il y en a, il faut les besogner vingt minutes pour un léger frémissement, les cuisiner quarante pour un premier rôle, pour qu'elles prennent leur pied, quand elles le prennent, pour qu'elles s'éclatent, si elles y arrivent, n'en parlons pas, fini, je ne peux plus, c'est au-dessus de mes moyens, avec dix, avec vingt verres, avec un tonneau de vin, inutile d'essayer, au-delà de mes forces, forcé de m'économiser, même au Pays de la Merveille, même à Bruges, lorsque nous sommes montés dans notre chambre, lorsqu'elle s'est étendue sur son lit, bien sûr, pas la pensée, la pulsion m'est venue, instantanée, à la seconde, jaillie du tréfonds de mes fibres, de ma mémoire, *dans une chambre d'hôtel je suis avec une femme*, c'est le rêve central de *Fils*, il m'habite, j'ai fait tout un livre, toute une vie avec, mon fantasme originel, mon archétype érotique, maintenant, je me retiens, je me contiens, au lieu de me laisser aller à la liesse de mes folies, je tiens mes comptes, cinq heures de route de Paris, sous la pluie, un peu fourbu, si je ne veux pas risquer d'être refait, il est plus prudent de me refaire, attendre le moment propice, mon heure, le coup de vin qui ravigote, si, en sortant de l'hôtel, j'ai regardé avec attention le menu du restaurant en face, ce n'est pas, comme elle croit, par simple passion de la bectance, juste la bonne distance de la table au lit, juste une place à traverser, avant que mon regain de vigueur ne s'évapore, toute ma vie, je me suis laissé emporter par des fougues, des fugues impétueuses, la moindre bouffée de désir, de délire sous le crâne, j'avais aussitôt un grain, ça soufflait en ouragan dans ma tête, avec Claudia tout un été toute l'Amérique d'un bord à l'autre, de motel en motel, avec Élisabeth du Pas-de-Calais aux Pyrénées de chambre en chambre au hasard, notre embardée en Italie du nord au sud, étreintes furieuses après toutes les randonnées inlassables, draps arrachés, coeurs palpitants, corps moites, après les zigzags de routes sinueuses, parcours tâtonnants des pieds à la tête, j'en ai tâté, errances sans fin de doigts, de langue, de membre dans toutes les voies royales du sexe, avec Ilse à travers France le long de la côte dalmate, inondée de soleil, parsemée d'îles avec villas romaines et piazzas vénitiennes, éblouissement de Dubrovnik, et puis remontée brusque par

Sarajevo jusqu'en Autriche, de lit d'amour en lit d'amour, seulement j'avais trente ans, quarante, cinquante, maintenant j'en ai soixante, finis les débordements, j'ai mis les raz de marée au rancart, j'aime encore, toujours, à jamais, voyager, vivre, aimer, mais je ne peux plus me dépenser sans compter, je me calcule

le calcul n'est pas brillant, pendant trente ans j'ai giclé par monts et par vaux, de-çà de-là, de l'une à l'autre, j'ai éjaculé joyeusement au litre, à présent je baise au compte-gouttes, Vasobral, vingt gouttes le matin, vingt le soir, et piqûres de testostérone après tests, léger déficit d'hormones mâles, je n'ai jamais tenu, je l'ai déjà dit, de journal intime, mais comme tout le monde j'ai besoin d'un agenda, les faits sont là, impitoyables, vendredi, 9 septembre 1988, 16 heures, Dr E., avenue d'Eylau, consultation d'urologue, la première, refus féroce, j'ai dû quand même m'y résoudre, mon carnet est brutal, fin août, j'ai eu la visite tant attendue de ma Viking au casque blond, flots dorés retombant jusqu'aux épaules, yeux céruléens, Nordic Summer Institute, semaine savante scandinave, elle, organisatrice, moi, conférencier, autour d'une bouteille de bordeaux, ça rapproche les points de vue, je l'ai regardée de très près, tout à fait dans mes goûts, un peu trop théorico-intello, dans la tête, mais à l'extérieur, tête attirante, corps somptueux, la trentaine, bref, avec mon cachet je lui ai offert un billet d'avion, fin août elle a débarqué à Roissy, à l'époque j'avais une Jaguar blanche, je roulais avec style, elle connaissait mal Paris, suivez le guide, je lui ai fait faire connaissance, Concorde, Champs-Élysées, Notre-Dame, le soir dîner dans les salons de Lapérouse, le lendemain Versailles, et puis Montmartre, le Palais-Royal, Saint-Germain-des-Prés, et puis le dernier matin, elle m'a rejoint dans mon lit, d'elle-même, elle avait beau être à portée, dans le lit jumeau à côté, je ne l'avais encore touchée que du doigt, hospitalité de gentleman, ou bien souvenir de la psychanalyste à New York, chat, entrechat échaudé, craignais l'eau froide, une douche, pour la première fois depuis ma lointaine jeunesse j'avais peur, mon agenda est formel, 30 août, *Morning in bed till 1 pm*, j'écris souvent en anglais, langue plus concise, qu'est-ce qui s'est passé pendant cette grasse, plutôt dodue, matinée, je ne me souviens plus très bien, simplement le 9 septembre, j'ai été voir le Dr E., voilà les faits

qu'il me retape, me ravigote, normal, avant la prochaine rencontre, je voulais être en pleine forme, en pleine possession de mes moyens, j'ai fait faire ses piqûres, j'ai pris ses gouttes, je n'ai pas eu trop longtemps à attendre, quinze jours plus tard, j'ai fait la connaissance d'Alice au Lutétia, nous avons quelque temps après projeté virée et agapes en val de Loire, mais ni à l'Hôtel du Lion d'Or à Romorantin ni au château de Marçay, je

n'ai eu l'occasion de vérifier si les bons soins du Dr E. m'avaient restitué ma jouvence. Je suis resté sur ma faim, dans l'expectative. Non sans quelque appréhension. Une certaine angoisse. Si les mignonnes, les jeunettes, comme Alice, commencent à berner le barbon, se mettent à me faire la nique, ni leurs mères ni leurs grand-mères ne me donneront l'élan pour niquer. Je panique. Huit jours plus tard, au même Lutétia, je rencontre Agathe. Vingt-six ans, teint de lys, délice, cascade noire jusqu'à l'encolure, dégaine de danseuse. Je suis aussitôt prêt à dégainer. Les dieux semblent me sourire, elle aussi. Vénus et Cupidon m'appuient. Reste à voir si Esculape m'épaule. J'ai pu rapidement vérifier. Épanouissement, ravissement, c'est l'extase. Mon antique matelas, réveillé, tressaute, les ressorts du sommier trépident. J'ai recouvré mon ressort. La chambre à coucher si longtemps éteinte de nouveau piaille. Je m'égosille, Agathe a des jouissances d'oiseau. A peine caressée, elle s'envole. Moi, je suis au septième ciel. Pendant deux mois, elle me visite, deux fois, trois par semaine. Je la visite, une fois à la fois. Elle n'en demande pas davantage. Elle y trouve son compte. Les bons comptes font les bons amants. 60-26, ça gaze. Ça Pégase. 18 novembre, 16 h 30, Dr E. De l'éther, retour à terre. Entretien de la machine, il faut réviser le moteur. Il marche, d'accord, mais il vieillit, il a des fuites. Veineuses, dans les corps caverneux. Ça se répare. Le Dr E. me propose ouverture momentanée de la culasse, pose d'un joint en plastique. Je recule, l'idée ne m'agréee point. Pour être bien monté, je n'aime pas la pensée qu'on me démonte. Du moment que ça carbure. Au vin. J'ai ajouté aux gouttes du Dr E. mon propre liquide. Lorsque j'ai fait mon plein des sens, Agathe est ravie. Cela me suffit. Je n'ai jamais prétendu être champion, du moment que je reste dans la course.

Je suis resté si bien dans la course, que j'ai mis, par son inadvertance, Agathe en cloque. Du coup, elle a eu sa claque, m'a plaqué. Elle a fait passer le gosse, moi avec. C'est un aspect de l'histoire. L'autre est plus technique. Question machin, machine. Elle marche toujours, la preuve par l'œuf. Je gigote, soudain zygote. Je suis encore un sacré zigoto, bon pour le service. Quand même, indéniable, le Dr E. m'a fichu la trouille. J'ai toujours eu l'esprit vagabond, de la fuite dans les idées, mon côté rêveur, romanesque. Mais sa fuite à lui, dans la tuyauterie intime, m'inquiète. Là, il faut être méthodique, cartésien, on ne badine pas avec la science. Bien avant qu'Agathe ne me quitte, après avoir vu le Dr E. le 26 novembre, j'ai été consulter le Dr D., le 5 décembre. Agrégé, professeur, pour être plus sûr, je suis monté en grade. A force de gravir les échelons, je suis avec une sommité. Il examine mon dossier, me tâte, m'ausculte. Il n'est pas d'accord pour installer une durite entre mes organes, *à cinquante ans, oui, une excellente mesure, à soixante, c'est déjà trop tard, ce n'est plus valable.* Cela me soulage, mais aussi m'inquiète. S'il est déjà trop tard, qu'est-ce qui

reste dans l'arsenal. Au cas où. Des souvenirs déplaisants soudain remontent. Bien avant la Viking poststructuraliste, la psychanalyste américaine. Ilse, les derniers temps, qui geint, gémit, *tu me négliges, cela fait déjà si longtemps que tu n'as pas*. J'avoue, elle picole tellement, ça me coupe l'envie. Je dis, *mais non, mais non, une autre fois*. Quand elle baigne dans l'alcool, je noie le poisson. Mais la belle Belge, déjà en 86, à New York, ma dernière étudiante. Noël, je m'apprête à regagner pour six semaines Paris, retrouver ma femme, elle son fiancé à Bruxelles. Fin de nos tête-à-tête, de nos tête-à-queue de l'automne. Pas assise, perchée, repliée sur le dos de mon fauteuil, gracieuse acrobate, elle murmure, *jamais je n'oublierai ces trois mois, ils ont été merveilleux*, elle ajoute avec une mignonne moue, *sauf sur le plan sexuel*. A l'époque, tout à l'émotion des adieux, je n'ai pas fait attention à cette légère réserve. Maintenant, elle me revient comme un goût de fiel dans la bouche. *Alors, docteur, qu'est-ce qui est valable?* Le Dr D. déclare, *je vais vous faire une autre ordonnance, elle devrait être encore plus active*. Je jubile, ce n'est plus sur le lit qu'Agathe va sauter, c'est au plafond. L'homme de l'art ajoute, *de toute façon, il faudra que vous contactiez de ma part le Dr Z., je dis, ah bon*, le Dr D. pose sur moi le regard décisif, olympien du Savoir, dans sa voix il y a comme une trace de commisération pour l'ignorance des simples mortels, il dit, *mais naturellement, Z. est le numéro 1 mondial de l'érection*. J'en ai le souffle coupé, champion de France, ce ne serait déjà pas mal, champion du monde des ithyphalliques, j'en suis déjà transporté d'aise. Une vraie fête, je me sens prêt à célébrer des priapées épiques. Agathe vient me voir deux, trois fois par semaine, selon ses horaires de travail. On sort beaucoup, on se biture un peu, on fait notre petit business. Elle ne se doute pas qu'il va devenir une grosse affaire, énorme. Le colosse de Rhodes, le costaud des Batignolles, des roupignoles. Je lui réserve la surprise. Début décembre, j'ai été consulter le Dr Z. Le numéro 1 habitait au numéro 30. Quartier bourgeois, immeuble bourgeois, rue bourgeoise. En Amérique, souvent, les toubibs affectionnent les cliniques à clinquant technique, new tech. En France, la médecine est discrète, feutrée, elle aime les habitats neutres. A chaque pays ses habitudes. Dûment annoncé à l'interphone, les pieds dûment essuyés sur le paillason, j'ai pénétré dans le sanctuaire.

On m'a introduit d'abord dans la salle d'attente, pour la pénitence réglementaire, la préparation psychologique du patient. Quand on a mitonné dans son jus pendant une demi-heure, bouilli dans ses impatiences, on est à point. Les résistances intérieures sont brisées, les doutes étouffés, on n'aspire plus, lorsque la porte s'ouvre enfin, lorsqu'on appelle enfin votre nom, qu'à la délivrance. Avec quelle joie conquérante on entre dans le bureau du médecin. Les flics connaissent la méthode, les toubibs aussi. C'est de bonne guerre. Je me suis assis sur mon siège, près de la fenêtre. Il y

avait deux autres clients, nettement plus jeunes que moi, la quarantaine. Cela a un peu réconforté mon amour-propre. Je ne suis pas un tel monstre de la nature. En voilà, de bien bâtis, de bien fringués, qui me devancent. Sur la table, au milieu de la pièce, une littérature abondante, des amas de prospectus. J'y ai glissé un coup d'œil, j'ai frêmi, pas question d'y toucher. Sujets tabous. Les faiblesses masculines, je ne puis pas même en supporter l'idée. De Stendhal, j'ai tout lu, sauf, bien sûr, *Armance*. Des *Thibault* de Martin du Gard, que j'ai dévorés dans ma lointaine jeunesse, l'épisode qui m'a le plus marqué: quand Daniel, le dandy, le séducteur parisien, revient de son séjour dans les tranchées, il est gros et gras, un chapon. A la mi-corps, un éclat d'obus lui a cisailé ses excroissances. J'aurais préféré cent fois être tué net. Ce qui lui a été ôté est plus précieux que la vie, c'est la vie. J'ai donc laissé en repos les documents étalés sur la table, le catalogue des défaillances viriles et leurs remèdes. On n'expérimentera pas sur moi les raffinements contemporains de la chirurgie. D'ailleurs, je n'ai rien à voir avec ces épaves, ces pauvres types, tous ces mecs à la manque. Je suis un homme, un vrai. Seulement, mon cas est clair : un veuf d'un an, traumatisé, coupable au fond de lui de survivre, de ne pas avoir empêché sa femme de mourir, a du mal à reprendre du service. Compréhensible, il lui faut un adjutant. En fait, ç'aurait pu être, dû être un psy que je consulte. Mais les progrès sont lents, incertains, Agathe n'attend pas, ni les autres. Toutes ces jeunesses, il ne faut pas leur en promettre, mais leur en donner. Quand elles retirent leur cache-sexe, il faut baiser cash. Je suis là tout simplement afin d'activer la psychologie.

Je regarde à la dérobée les deux autres, dans la quarantaine bourgeoise, l'un vautré sur le divan qui lit, l'autre raide sur une chaise les yeux dans le vide, sans doute ils ont des malformations physiologiques, des tares secrètes. Ce sont des tarés. Moi, j'ai besoin d'un coup de pouce, en raison de circonstances exceptionnelles. Je me fais une raison, mais je suis quand même mal à l'aise. Pour dissiper ces miasmes, oublier que je suis en mauvaise compagnie, je repense aux trois derniers soirs qu'Agathe a passés chez moi. Dimanche, on a dîné à la maison, saumon à l'unilatérale. Le lendemain, chez un chinois. Le surlendemain, je lui ai servi des grillades de porc. Et puis, je lui ai offert mes services. Elle a eu l'air d'apprécier. Je me rassure, me rassérène. Enfin, la porte s'est ouverte, une infirmière en blouse blanche a lancé mon nom. Je l'ai suivie, le long de couloirs feutrés, de pièces typiquement XIX^e, jusqu'à une salle avec appareillage ultra XX^e siècle. J'ai dû me déshabiller, m'étendre sur le dos, zizi à l'air. On est venu l'inspecter, l'ausculter, le palper, puis en prendre le pouls, une sorte de radio, une échographie, toutes sortes d'aiguilles dans des cadres oscillant dans tous les sens. On m'a même fait une piqûre pour faire grossir l'instrument, en mesurer les capacités érectiles, au centimètre. Je me suis rhabillé, j'ai été

enfin conduit dans le grand bureau du grand maître. Il n'a plus été question de fuite, de rebouchage au plastique, le Numéro 1 n'est pas bavard, il s'agit de me revigorer le système, d'améliorer cet aspect particulier de mon état général. Ordonnance de trois mois, puis revenir faire pointer la pointe. Le grand maître a rempli une grande feuille. Économe de mots, il n'est pas avare de médications. Trois Sermion, trois fois par jour, quatre Yohimbine à quatre heures. De quoi me retaper le polard, une balayette flambant neuf. Simplement, quand je me suis levé pour partir, le grand mire m'a fixé dans les mirettes, refilé l'ultime consigne, *rappelez-vous, il est très important de pratiquer régulièrement*. Peu de chance que j'oublie. Nous nous sommes serré la main, j'étais tout ravi, ravivé, le phénix qui renaît de ses cendres. Avant de quitter les lieux, pour m'acquitter, j'ai été voir la secrétaire. Heureusement, j'étais assis, j'ai failli tomber à la renverse. Bien sûr, les appareils ultramodernes, la science dernier cri se paient. Quand même, j'ai trouvé la note salée. Et puis, j'ai réfléchi, les toubibs sont le sel de la terre.

J'ai suivi scrupuleusement le précepte, j'ai pratiqué régulièrement avec Agathe. Grâce à ce renfort thérapeutique, j'ai tenu mon rôle en gentleman. Une fois, elle qui n'a pas voulu, mal au ventre. Merci, moi, mon bas-ventre se porte à merveille. A la disposition des dames. Chaque jour, avec un soin religieux, j'absorbe la manne médicale. Les fêtes de Noël sont venues, Renée est arrivée d'Amérique. On a célébré, j'ai emmené Renée et Agathe souper au Grand Véfour pour le Nouvel An. Noël, ma fille et moi l'avions passé en Angleterre, chez ma sœur. De nouveau en famille. A Paris, de nouveau en demi-ménage. Retapé, requinqué, je recommence à vivre. L'espace d'une semaine, j'ai changé d'espèce : père et amant, j'ai été au grand complet. Cela ne m'arrive plus souvent. D'habitude, j'existe par fragments, par bribes, à demi, au tiers. La visite de ma fille m'a reconstitué, une période intense, pleine. Courte. Renée a dû repartir, je suis resté. Un mois après, le bec dans l'eau. Agathe me plaque. Le gosse a été un prétexte, il y avait entre nous du tirage. En tout cas, elle s'est tirée, et moi, je suis seul avec la voix de l'oracle qui me tinte entre les tempes, *il est très important de pratiquer*. Oui, mais ce n'est pas toujours pratique. Si une femme vous abandonne, on ne peut pas instantanément la remplacer par une autre. La science a ses impératifs, la vie a ses difficultés. J'ai continué à me droguer à mort, amour, pour rien, en attente. Drôle de sensation, toutes ces gélules, ces pilules, avalées à vide. *Important de pratiquer*, je ne puis pourtant pas pratiquer avec moi-même. J'ai passé l'âge, fini la veuve Poignet. Sur ce plan comme sur d'autres, je suis veuf de moi. Je ne m'excite plus, je me dégoûte. Pour relancer la machine à désir, il me faut de l'Autre. Érotiquement, je n'ai plus une parcelle d'autarcie. Que faire? Le vivier aux étudiantes, qui m'a si longtemps nourri, m'est strictement interdit : barrière de l'âge. La belle Belge, en 86, aura été la dernière. Nécessité fait loi, plus un fichu sans-

gêne, un grain de folie. En désespoir de cause. Agathe m'a délaissé début février. Mi-février, toute honte bue. *Universitaire, écrivain connu, 57 a, b. phys.*, j'ai été placer mon annonce. Avec la voix du Dr Z. dans les oreilles, *il est très important*. Faute de relations intimes, j'ai dû tenter de vendre mes charmes à la criée.

J'ai eu une chance folle, elle a répondu à mon cri, au café Rostand quand je l'ai rencontrée fin mars, j'ai été aussitôt pris, épris, quand elle m'a demandé, après notre premier dîner au Chieng Maï, si je pouvais lui faire l'amour, de nouveau pris, épris par surprise, mon premier émoi a été pour cette extraordinaire offrande, mon premier élan pour cette bénédiction tombée du ciel, ma seconde pensée, plus terrestre, a été pour le Dr Z., voilà, je vais pratiquer, depuis deux mois avec son arsenal à la rescousse, avec aussi un peu d'estandon rosé, je devrais être à la hauteur de cette radieuse demande. J'ai dû l'être, le premier soir, dans les ténèbres de ma chambre, de ma mémoire, à Bruges, à Gand, je n'ai pas démérité non plus, je pense, failli à mon rôle de mâle. Naturellement, quand nous sommes arrivés en fin de journée au Parkhotel, qu'elle s'est dite fatiguée, s'est allongée sur le lit, j'ai bien vu qu'elle mourait d'envie. J'ai fait semblant de ne pas voir. Il y a des choses que je ne peux pas lui expliquer, comme ça, d'entrée de jeu, des choses pas très romantiques. Je suis un amant du soir. Avec neuf Sermion, quatre Yohimbine et cinq verres, les ailes, le zèle me poussent, je prends mon essor d'un seul trait, je parcours toute la gamme de prurits d'une traite.

Après Bruges, pendant le printemps 89, toute ma vie a refléuri, une période paradisiaque, elle s'est donnée à moi, sans compter, sans mesure, elle a une générosité de geyser, chaque fois qu'elle vient me voir, elle déferle, cadeau sur cadeau, cœur plein, elle ne peut venir les mains vides, l'équipement de ma cuisine est à l'agonie, elle m'apporte un toaster électrique superbe, pour remplacer ma casserole cabossée, elle me donne une bouilloire siffleuse de luxe, elle trouve mon linge de maison miteux, j'ouvre le paquet, curieux, dedans de magnifiques serviettes de toilette, épaisses, bleues, bien sûr, c'est sa couleur, avec des gants assortis, petit à petit elle meuble la future maison de Saint-Cloud, en attendant, elle nous crée un intérieur chez moi dans sa tête, et puis, elle amène sa fille, et puis, le cadeau des cadeaux, elle s'amène, la Lumière blonde me fait flamber des pieds à la tête, l'incendie allume le sexe, le don des dons, elle s'abandonne, à moi, dans mes bras, dans mon lit, délire à peine j'aperçois ses prunelles blondes, dès que je frôle ses cheveux bleus mes doigts entrent en liesse, quand je la caresse par-dessus son pull, sous sa jupe, à même sa peau, je frissonne, voir son slip blanc tendu sur ses fesses j'en tremble, mordre à même ses seins fermes, pointus, j'entre en transes, je n'ai jamais encore

éprouvé une femme dans mon corps avec cette force, une violence, un viol, sa présence tout entier me pénètre, l'effleurer seulement m'envahit, viol, violence, je m'enfonce en elle, entre ses cuisses, contre ses fesses comme un pieu, cloué par le désir, rivé à elle, quand elle arrive, parfois avant qu'elle ait enlevé son manteau, je fouille sous sa robe, fourre un doigt dans son sexe, debout contre moi elle s'affaisse, gémit, parfois, après avoir dîné au-dehors, l'envie survient d'elle si vive, je la pousse dans l'embrasure d'une porte, dans l'encoignure d'un immeuble, peux pas attendre d'être rentré, ma langue lui rentrant dans sa bouche, barattant ses dents, ses lèvres avec furie, au retour nous jetant l'un sur l'autre, l'un contre l'autre dans ma chambre, sur mon lit, une fois sur le tapis de la salle à manger, dans le train, sur sa couchette, vitre baissée, nuit chaude, odeurs de foin, grim pant la rejoindre, la parcourant au rythme des rails, vers l'Espagne

C'est vrai. Absolument. Littéralement. Mais la vérité se dédouble, il en est une autre. En Espagne, vers la fin de notre séjour, j'étais à bout de course, à bout de souffle. Comme la villa était spacieuse, j'essayais de me cacher pour prendre mes gélules, mes pilules. J'ai eu beau lamper amplement du vin de pays, j'ai atteint la limite de mes forces. Je les ai même, soir après soir, dépassées. La vérité est là, humiliante, terrifiante : je ne suis plus fait pour les épopées de la pine. L'Amérique, traversée avec Claudia ou Rachel, l'Europe sillonnée avec Élisabeth ou Ilse, étreintes plus ardentes encore d'étape en étape, terminé, de l'histoire ancienne. Je date. 1928, ça me fout en l'air. Pas tout à fait encore fini, je suis un homme sur sa fin. Sur sa faim aussi. Le drame, j'ai toujours des appétits féroces, des envies folles. Je ne suis plus ce que j'étais, je suis l'ombre de moi-même. De moi, je n'ai que les restes. Plus qu'à les accommoder, m'en accommoder. Pas commode. Elle a trente-trois ans, elle est éclatante de beauté, de vigueur. Totalement insatisfaite par son mari, forcément elle est vorace. Si longtemps incombée, elle est béante. Comme une blessure. Normal. Cela me retourne le fer dans la plaie. Du fond du cœur, du corps, je voudrais assurer ses plaisirs, mes plaisirs. En ahanant, j'y arrive à peine. A grand-peine. De temps en temps, par-ci par-là, quand elle vient chez moi, une fois, deux fois par semaine. Je puis me faire illusion. Peut-être à elle. Trois semaines ensemble déchirent le voile. Dessous, je suis nu. Pas joli à contempler, longtemps je n'ai pas voulu voir. Des rides, des tavelures, des cernes, des muscles mous, ma chair s'affaisse. La science est un adjuvant, elle ne rend pas la jouvence. Je fais le jeune homme, je ne le suis plus. Du tout, de moins en moins. Je m'amoin dris de jour en jour. Si on écrit sa vie, si on la livre au public, si on la publie, ce n'est pas seulement pour publier ses exploits, mais sa déchéance. Contrat, constat de vérité oblige. A la corrida, quand en longeant la galerie, j'ai aperçu en bas l'abattoir, là où on traînait les bêtes mortes, les camionnettes en attente de leur cargaison de

viande, quand j'ai vu le type énorme, le colossal équarrisseur, poitrail au clair, comme son coutelas, bombant le torse, roulant des biceps, pas seulement les femmes penchées à la balustrade qui haletaient de désir, moi, en dedans, j'en bavais, j'en crevais d'envie. Toutes ces couilles sanguinolentes entassées dans le baquet, j'aurais donné dix ans de ma vie pour pouvoir m'en faire greffer une paire. Les miennes m'ont longtemps servi, de bons et loyaux services, maintenant elles sont fatiguées, usées, il faut, pour les faire fonctionner, que je les dope. Mais le doping a ses limites. Au bout de trois semaines, je suis à bout. Quand je pense, avec Claudia, trois mois, on a fait le tour de l'Amérique, trois mois de lune de miel, au gré des motels, dans la plaine du Texas desséchée, dans les montagnes verdoyantes du Wyoming, la journée l'un avec l'autre, le soir l'un dans l'autre. J'avais vingt-huit ans. Lorsque je me rappelle, avec Élisabeth, semaine après semaine, sillonnant les routes de France, d'Europe, le matin au lit au réveil, souvent l'après-midi dans un fourré, toujours le soir. J'avais trente-huit ans. Elle se rappelle aussi, puisqu'elle continue à m'envoyer, plus de vingt ans après, des cartes postales. Maintenant, la vérité, elle n'est pas drôle à écrire. Après nos trois semaines de rêve en Espagne, de paradis incendiaire, voici la réalité. Je revois, revis la scène. Dans la petite rue, derrière l'énorme Supermercado, nous avons été consulter l'agence. Pour savoir si l'on pouvait rester une semaine de plus, changer nos réservations. Elle avait téléphoné à son mari, aucun problème, leur fille était heureuse chez ses grands-parents. Coupable d'être restée si longtemps éloignée de sa fille, désirant aussi demeurer encore une semaine ensemble dans la villa dressée sur les hauteurs de roc ocre, parmi les fleurs odorantes, les cactus, les palmiers, tous deux s'éclaboussant en riant dans la piscine. Elle a décidé de rentrer à la date prévue. En sortant de l'agence, elle m'a mis les bras autour du cou, elle a éclaté en sanglots. Tous deux debout, sur le trottoir, j'étais très triste. Drôlement soulagé aussi, je dois dire. Quand le carquois n'a plus de flèche, l'amour devient un carcan.

De jour en jour, à la fin de l'été, mon carcan s'était confondu avec ma carcasse. Fin août, *le Livre brisé* est sorti en librairie. A la même date, je suis entré en dépression. J'ai été consulter mon psychiatre-télé. Cinq cents francs la visite, à ce prix, je devrais être vite sur pied. Je m'enfonce de plus en plus dans des ténèbres poisseuses, mon corps s'enlise en une rigidité cadavérique. Sauf un point capital: il commence singulièrement à mollir. Dès la fin août, je suis retourné voir le Dr Z. On m'a de nouveau examiné le machin avec toutes sortes de machines. Le Dr Z. a froncé le sourcil, il m'a dit de revenir, il va me confier désormais à l'un de ses associés, le Dr S. Ma vie se médicalise. Pour le tonus, le goût de vivre, l'énergie d'exister, mon grand ponté psy. Il me traite la dépression et l'angoisse. On commence avec Timaxel, on continue avec Prozac, bâtonnets de Xanax pour les bouffées

anxiogènes. Je suis un peu moins déprimé, mais totalement abruti. Pour le zizi, je vais voir le Dr S., associé à la clinique du Dr Z. Je lui explique mon cas. Naturellement, la déprime n'a jamais été un aphrodisiaque, elle ne contribue pas à améliorer les prouesses amoureuses. A mesure que j'explique, mon cas se complique. Avant, j'avais seulement affaire à l'âge. Enfin, à l'âge, plus veuvage. Le Dr S., un levantin joufflu, affable, fait le point de la situation, avec patience. Il y a les courbes statistiques, vers la fin de la quarantaine, la sexualité masculine entre en déclin. Certains, la cinquantaine les élimine, d'autres sont mis K.O. par la soixantaine, variable mais irréversible. Je dis, *mais Victor Hugo à quatre-vingts ans sautait toutes les bonnes du quartier, quand son médecin l'a prévenu qu'il fallait s'arrêter, Hugo a dit: «Ah! la nature devrait prévenir.»* Le Dr S. a souri, *tout le monde n'est pas Victor Hugo, naturellement, il y a des cas individuels, des exceptions, des hommes de soixante-dix, soixante-quinze ans, qui ont une vie sexuelle normale et active, mais statistiquement, ce n'est pas le cas.* Pour mon malheur, je ne suis pas dans l'exception, j'entre dans la statistique. Le Dr S. poursuit: *à votre âge, la sexualité souvent décline, c'est normal, et c'est pourquoi le Dr Z. vous avait prescrit une série de remontants sur une longue période. Seulement, avec votre dépression, les médicaments ne suffisent plus, il faut monter d'un cran dans les moyens employés, utiliser une approche plus efficace, mieux adaptée aux circonstances.* J'ai peur qu'il ne me propose la réparation de culasse, le stoppage des fuites. Mais son patron avait l'air, lorsque je l'ai consulté pour la première fois, d'avoir exclu cette approche. D'une voix inquiète, altérée, je demande, *qu'est-ce que vous me proposez?* Le Dr S. précise, *vous savez que notre centre a mis au point des techniques spéciales et adaptées aux divers besoins.* Je demande à voir. Il me montre. Il sort une grosse verge en caoutchouc, un peu comme un godemiché, conçu pour les présentations anatomiques. *Pourquoi avez-vous une érection?* Je réponds, *parce que je désire une femme.* Il hausse légèrement les épaules, *ça, c'est le côté subjectif, ça se passe dans le cerveau et c'est transmis par la moelle épinière, avec humour, d'ailleurs, comme vous savez, c'est parfois insuffisant.* Le Dr S. redevient sérieux, *il y a afflux de sang dans les corps caverneux et blocage de la circulation veineuse de retour. Lorsqu'il y a des fuites veineuses, jusqu'à la cinquantaine, l'obturation chirurgicale qu'on vous avait proposée est valable, à votre âge, elle ne l'est plus. Ce qu'il faut alors, c'est augmenter, intensifier la vaso-dilatation nécessaire à la turgescence par adjonction de substances appropriées.* Je dis, *j'ai déjà pris des tonnes de médicaments, ils m'ont aidé, mais leur effet, notamment avec ma dépression, diminue, voire disparaît.* Le Dr S. hoche la tête, touche du doigt le côté de la verge en caoutchouc, commente, *justement il ne s'agit plus d'absorber des produits par la bouche, mais d'introduire les produits vasodilatateurs, spécialement conçus par nos laboratoires, directement dans les corps caverneux.* A mon tour, mes pupilles se dilatent, *mais*

comment? Il sourit, le plus naturellement du monde, par injection. J'en avale ma salive, ma gorge se noue. J'arrive à peine à articuler, vous voulez dire qu'il faut se faire une piqûre dans la verge pour bander? Il réplique, exactement, nous avons mis au point toute une gamme exclusive de produits, et je puis vous le garantir, le résultat est fameux. Nos patients en sont très contents. Je m'écrie, et leurs partenaires? D'une voix douce, il suffit d'être discret, d'abord, elles s'y font.

Je suis resté prostré, abasourdi. Sans pouvoir proférer une parole. J'ai roulé d'un coup tout au fond de mon abîme. Être à ce point abîmé. Dégradé. Une ganache avachie. Une lope, une loque. Je demeure interloqué. K.O., coup bas au-dessous de la ceinture. Je m'écroule, plus bas que terre. Sur ma chaise, je me retiens pour ne pas hurler d'horreur. Le pire, en tombant d'un coup dans ce tréfonds nauséux, je me retrouve. La décrépitude me rajeunit soudain. Je choisis dans un gouffre, en bas, les affres de mes vingt ans m'attendent. Immonde saloperie. Je patauge de nouveau dans la même fange. L'affable gros type à bajoues bienveillantes, assis en face derrière son bureau, ses lunettes, ne peut pas comprendre. Pour lui, il s'agit d'une fonction physiologique comme les autres, parmi d'autres, dont il répare les défaillances. Avec la défécation, la miction, en somme, une variante de l'excrétion. Pour moi, mon sexe n'est pas un organe, c'est une dignité. La virilité est un point d'honneur. Si une femme me fait l'honneur de se donner à moi, il y va de mon honneur de la combler. Je ne suis pas malade, déficient, je suis déshonoré. Comme en 40, ça me revient, le haut-le-cœur de la débâcle, toute la France transformée en femelles fuyardes, perdues, éperdues, sur les routes. Ma déroute, je ne peux pas la supporter, elle est historique. Être mâle est une éthique. *Sous moi, cette troupe s'avance Et porte sur le front une mâle assurance.* Corneille savait. Des images dansent devant mes yeux. Mon père, mon oncle, torse nu, dans les années trente, soulevant d'énormes poids d'un bras, biceps qui saillent, sueur dégoulinant sur leur poitrail à Gargan dans la banlieue, femmes mouillant d'admiration autour, moi, haletant devant les haltères. Elles me soulèvent. D'envie, moi aussi, un jour. Tu parles. Malgré la défaite, les mecs à pectoraux, ça a fait des résistants. Mon oncle dans ses réseaux dès l'armistice. Mon père cadennassé dans son atelier de tailleur, quatre ans de travaux forcés. Chacun à sa façon, ils ont fait leur guerre. Moi, la guerre, je ne l'ai jamais faite. Subie, comme un enfant, comme un vieillard, jamais un homme. Pour moi, depuis, sans cesse, c'est une obsession. Je ne dis pas que ce soit rationnel ni raisonnable, sans doute absurde, mais c'est ainsi que je sens dans la tripe. Exactement là. Quatre ans, jour après jour, chaque fois que je m'aventurais au-dehors, que je sortais dans la rue, avant l'étoile jaune, après, elle n'était pas accrochée à la poitrine, ma mort, je la portais entre les jambes. Elle y est restée. Saleté de jeunesse. Les oreillons à l'âge adulte, les burnes enflées

comme des œufs, mal à piailler. Failli claquer. Avant, l'épididymite au côté gauche, les B.K. aux couilles, souvenirs de guerre logés dans mon entre-deux. Des élancements épouvantables sous les couches de pommade noire. Je mélange les douleurs, les dates, je plonge dans une mélasse, un marasme poisseux. Une poisse qui me colle aux parties d'homme. Mes blessures de guerre, mais sans décoration. Moches dans le décor, mes débuts érotiques. Des souvenirs dans ma tête abrutie tressaillent, m'assaillent. La Hollandaise, du temps de ma postcure, rue Quatrefages, qui a eu la bonté d'âme de me sucer dans une clinique pour qu'on m'examine le sperme. Médecine d'époque. L'Irlandaise au grand cœur, elle m'a quand même aimé deux ans à Dublin, quand je lui bandouillais mes éjaculations précoces entre les cuisses. Prescription du cru, un Gardénal dix minutes avant. Ma jeunesse, j'y pense rarement, je déteste patauger dedans. M'enliser dans la mémoire nauséabonde de mes merdoiements. Et puis, ça s'est terminé quand même par un truc drôle. Un gros docteur aussi, avec de grosses lunettes, derrière un grand bureau, qui ne demandait pas non plus de petits cachets. Comme douze balles dans la peau, lui m'a flanqué douze piqûres de folliculine. Des hormones femelles, pour faire de moi un vrai mâle. Et une consigne, *il faut vérifier tout de suite après, débrouillez-vous*. Des poils follets m'ont poussé sur ma poitrine blanche. J'ai couru à l'American Center, je me suis accroché à la première Américaine un peu gironde, Mitzi, je l'ai travaillée au corps, pas une corvée, appétissante, avec aussi des appétits, mais religieuse, puritaine, j'ai réussi à la fin des fins à l'entraîner jusqu'à l'Hôtel Excelsior, rue Cujas, à lui lever après des heures et des heures ses scrupules, à lui soulever la jupe. Octobre 52, moi qui ai la mémoire trouée comme un gruyère, ça m'est resté. Comme si c'était juste hier. Nous avons fait délicieusement l'amour toute la soirée. Pour la première fois, j'étais divinement un homme. De l'automne 52 à l'automne 89, je le suis resté. 37 ans d'active, très active. Soudain, le plancher s'effondre sous moi, ma vieillesse dégringole dans ma jeunesse, je me tamponne à moi-même. A se faire éclater le crâne. De nouveau, derrière son bureau, derrière ses lunettes, un toubib. De nouveau, entre nous, ma biroute en déroute.

Le Dr S. tousse. Son temps est précieux. Il ne peut pas le perdre dans mes rêveries. *Voulez-vous que nous procédions à un essai?* Comme au début de la guerre, la sirène sonnait, on descendait avec nos masques à gaz dans la cave de la maison du Vésinet. J'étouffe pareil. La respiration coupée. L'image me traverse l'esprit, la longue file d'attente en septembre 39 au musée Galliera, pour la distribution des boîtes oblongues. Musellement suffocant. Je m'arrache les mots de la gorge, *pourquoi pas*. La différence, à l'époque, je ne savais pas qu'on serait vaincus. Je sais que je suis à présent une épave de la défaite. Jovial, le Dr S. me tend les tables de la Loi, les dix commandements. J'ouvre le gros registre en cuir. DURÉE

NORMALE: 45 à 60 MINUTES. Début prometteur. DEUX FOIS PAR SEMAINE, le Dr S. ajoute, *dans de bonnes conditions, on peut aller jusqu'à trois.* ALTERNER LES CÔTÉS, comme à New York, *alternate side parking*, circulation sanguine a ses règles, comme la circulation urbaine. Hygiène, alcool, cela va sans dire. Et maintenant, les choses sérieuses. Le toubib sort une seringue, me voilà drogué. Sauf que moi, il ne faut surtout pas chercher, il faut éviter la veine. *Vous allez le faire vous-même, asseyez-vous sur la table*, je me déshabille, fesses calées sur la table d'examen, jambes pendantes. *Détendez-vous, ne soyez pas si nerveux.* Je me détends, pour mieux me tendre. *Voilà, prenez votre gland entre vos doigts, tirez bien fort sur votre verge, et puis rabattez-la sur la cuisse gauche, bien en évidence.* Je dis, *mais ça doit faire très mal*, il sourit, *nous avons pensé à tout.* Avec une moue de dédain, *les Américains en sont encore à s'enfoncer l'aiguille eux-mêmes. Nous avons un appareil, une idée ingénieuse du Dr Z., le même que pour les injections d'insuline.* Il me montre comment charger l'appareil. A moi de viser. *Vous ne tendez pas assez fortement votre membre, là, c'est mieux, surtout évitez de piquer dans une veine.* L'embout contre un coin de chair pas trop riche en filets sanguins, à cet égard, ce n'est pas une partie du corps très commode, le doigt sur la détente. J'hésite. Il s'impatiente, *allez-y. J'appuie.* Brève douleur aiguë d'aiguille, la tige de métal s'enfonce lentement, retirez, ce n'est pas terrible, seulement une grosse goutte de sang perle à mi-queue, *il faut maintenir un tampon imbibé en place au moins deux minutes.* Deux minutes, ça saigne toujours, il dit, *vous n'avez pas encore l'habitude.* J'ai failli lui demander si lui l'avait. Costaud, la quarantaine, il vend une marchandise dont il n'a sans doute pas besoin. Toujours souriant, *et voilà, ce n'est pas bien terrible, et vous verrez quelle différence, quand vous vous y serez fait.* Je regarde cet organe, à la peau plissée, ratatiné, sillonné de vaisseaux gonflés, multicolores, devenus soudain dangereux. Il m'est totalement étranger. Je n'ai aucun pouvoir sur lui. Il a tout pouvoir sur moi. Il me domine. Cette limace immonde est mon destin. Peu à peu, il enfle, il s'allonge, de limace couleuvre. Dépité, je me tourne vers le Dr S., *mais ce n'est pas une érection.* Il répond, *bien sûr, vous n'êtes pas en situation. Cela fait toute la différence, vous m'en direz des nouvelles. D'ailleurs, pour commencer, j'ai utilisé une solution relativement faible.*

Je me suis rhabillé, j'ai rengainé mon polard turgide, mais pas rigide, dans mon slip. Je suis revenu m'asseoir en face du Dr S., à son bureau. Il dit, *alors?* Je dis, *je ne suis pas tout à fait convaincu.* Il demande, *vous avez un autre choix?* Avant cette satanée saloperie, cette fichue dépression, je m'en tirais avec la pharmacopée. Je me débrouillais avec les moyens du bord. Agathe, qui s'est plainte de bien des choses, n'a jamais mis en cause mes services. Ma toute belle, depuis six mois, j'essaie de l'honorer comme il

se doit. Seulement, avec ces bouffées d'angoisse quotidiennes, ces affres d'insomnie, je dois l'avouer, je vasouille, je cafouille. Accablé d'antidépresseurs, de tranquillisants, de soporifiques, j'ai le paf en capilotade. Je capitule, je dis, *d'autre choix, non, pas vraiment*. Je suis acculé à sa camelote. Question de survie ou de mort: je ne veux pas qu'elle me quitte. Elle est Vénus tout entière, chair de charme et de flamme. Si je ne veux pas qu'elle me quitte, dépression ou pas, je dois m'acquitter. Comment refaire sa vie avec une femme si on ne peut plus être un homme. La pensée me déprime encore plus, elle me traîne dans la boue. S., lui, a l'air spontanément guilleret. *Ne faites pas cette tête, vous verrez, vous serez content*. Il édicte, *vous reviendrez dans quinze jours pour un contrôle, on va vous remettre deux seringues pour vos essais, et puis, une fois que nous aurons vérifié, vous pouvez passer votre commande*. Il se racle légèrement la gorge, *comme nous fabriquons tout dans nos propres laboratoires, je vous préviens que cela revient assez cher. Et puis, il y a d'autres inconvénients, dont je dois vous prévenir. La simple papavérine qui se trouve en pharmacie est insuffisante pour votre cas, donc il vous faut notre première préparation qui, je pense, devrait suffire, 5 000 francs les 24 seringues, vous pouvez les commander par douze. Ce produit doit être constamment maintenu dans un réfrigérateur. Je demande, mais en voyage? Il répond, nous vendons des coffrets spéciaux, qui permettent une réfrigération de douze heures. Si vous vous arrêtez dans un hôtel ou ailleurs, il faut faire recongeler les boîtiers accumulateurs de froid. Je m'écrie, mais ce n'est pas commode du tout. Calmement, il poursuit, notre première préparation devrait vous suffire, en cas de besoin, il y en a une plus puissante, mais elle a deux désavantages, elle coûte 10 000 francs et elle ne doit pas être constamment réfrigérée, mais congelée. J'ai toujours été, en songeant à l'amour, tout feu tout flamme. Ces propos me glacent. L'entendre ainsi parler me fait froid dans le dos. Je me fais l'effet d'un mammoth préhistorique enchâssé dans un bloc transparent. Puisque je tourne une page de ma vie, que je m'initie à la suivante, je pousse jusqu'au bout mes investigations. J'interroge l'ultime destin des déchus. *Et si aucune de ces injections ne marche?* D'un ton posé, il répond, *c'est rare, mais, dans ce cas, il reste des solutions chirurgicales. Naturellement, l'opération elle-même coûte 35 000 francs, on enlève les corps caverneux, et, à la place, on met des tubes de plastique*. Il ouvre un tiroir de son bureau, il met divers instruments sur la table, *ça, c'est le modèle le plus simple, pour l'érection, on le relève, après usage, on le rabaisse*. Je dis, *mais le sexe garde toujours la même longueur*, il dit, *oui, c'est inévitable, mais il y a des appareils plus perfectionnés, celui-là, il est beaucoup plus complexe, il a été mis au point aux États-Unis, on installe dans le bas-ventre une poche d'air, entre les testicules il y a une commande de pompe qu'on actionne, le membre gonfle, on dégonfle de la même manière, un instrument remarquable, je hurle, et il y a des gens qui acceptent ça?* Le Dr S. me regarde d'un air étonné,*

acceptent? mais ils sont ravis, tenez, vous voyez ce roc curieux sur mon bureau, eh bien il m'a été envoyé récemment par un de mes patients qui m'écrit, « grâce à vous, il est dur comme ça, docteur, et il fait le bonheur de trois femmes dans le village ». Trois femmes, j'aurais aimé voir la gueule et l'âge de ces guenons. Je commence à avoir envie de dégueuler, là, dans le bureau confortable, face au Dr S., épanoui, hilare. Comme des électrochocs me cognent le crâne, j'en suis secoué. Des pensées me courent dans la tête en zigzag. A seize ans, j'étais doué pour le violon. J'adorais l'escrime. J'étais assez fort au lancer du poids. Mais surtout en composition française, en histoire, plus tard en philo. J'avais le don des langues vivantes, j'ai appris l'anglais, l'allemand. J'aurais pu faire du théâtre. J'étais l'homme-Protée. Je ne serai pas l'homme-prothèse. Pour entendre, j'ai mes appareils auditifs. Pour manger, mes bridges. Pour voir, mes verres de contact. Pour le cœur, merci, pas encore besoin de pacemaker. Pour 35 000 balles, au lieu d'une bite en plastique, je préfère une dalle de marbre.

L'AMOUR PIQUÉ

Elle crie du fond de l'être, *si tu savais comme j'étais prête à revivre quand je t'ai rencontré, comme j'étais gaie, comme je ne demandais qu'à aimer, après dix ans d'un mariage où je n'avais pas été heureuse, comme je voulais refaire ma vie, je dis, moi aussi, tu sais*, là le tragique, l'ironique, on voulait exactement la même chose, pourquoi j'ai mis mon annonce, pourquoi elle a répondu, pareil, mon mariage, dose létale de vodka après dix ans, Ilse est morte de ne pas avoir d'enfant avec un homme qu'elle aimait, elle est morte d'avoir eu un enfant avec un homme qu'elle n'aimait pas, semblable désir, passion de renaître, *pendant trois mois j'ai vraiment cru que ma vie allait repartir, je dis, moi de même*, cette soirée chez sa mère, qui m'a reçu aimablement à la porte, tellement de monde, d'abord, perdu dans la foule des inconnus, puis l'apercevant là-bas à l'autre bout, près de la fenêtre, sa minirobe à ras de fesses, ses jambes au galbe parfait, surtout son sourire radieux en me voyant, l'élan de tout son corps à ma rencontre, le baiser qu'elle m'a donné à pleine bouche, et tout le jaillissement de moi vers elle, avec le mari dans un coin, le divorce ne faisant pas question, question de temps, ce soir-là, elle n'était pas mon amante, mais ma fiancée, cela ne faisait pas pour moi l'ombre d'un doute, je suis reparti avant la fin de la fête tard dans la nuit, nous avons célébré notre alliance, femme, famille, réjoui même à l'idée d'une gamine qui grandirait près de nous, plus jamais seul, sorti enfin du linceul, elle dit, *même en Espagne, le premier été, j'ai commencé à te voir, j'ai voulu encore me faire illusion*, et puis, comme je l'ai reçue, je lui ai flanqué ma dépression en pleine gueule

ma déprime s'est imprimée en elle, comme en moi, à travers mon livre, *le Livre brisé* nous a enveloppés dans son suaire, Ilse disparue est reparue à sa parution, ressuscitée des ténèbres du néant, elle m'a anéanti, son ombre m'a tué, pour moi, en moi, restitué le froid de la mort, du remords, renée de mes pages, elle a figé mon corps revivifié en momie, la femme vivante a soudain hérité de la femme défunte, je lui ai infligé ma catastrophe, la désespérance est un mal qui s'attrape, sans qu'on le sente, tel un virus, *moi, j'étais encore gaie, pleine de vie à l'époque, je voulais rire, aimer, après toutes ces années perdues, je n'aspirais qu'à revivre*, parfois véhémence, parfois abattue, *tu es un être mortifère, Doubrovsky, tu as fait entrer la mort en moi, avant de te connaître j'étais en parfaite santé*, je proteste, *ce n'est pas de ma faute si je suis tombé malade*, elle ricane, *«écrivain connu,*

57 ans, bon physique, aimant littérature et voyages», tu parles, j'aurais mieux fait de rester couchée, le jour où j'ai répondu à ton annonce, je fais remarquer, j'ai mis «veuf», c'est un détail qui compte, elle dit, j'avoue, je n'ai pas fait assez attention, j'aurais dû me fier à ma toute première réaction, quand je suis entrée dans le café, qui a été une réaction de peur violente, je me tais, je n'ai rien à répliquer, je suis à bout de mots, à bout de souffle, cela avait commencé entre nous dans un flamboiement, Bruges, l'Espagne, mon bouquin m'est tombé dessus, m'a écrasé, tantôt virulente, tantôt effondrée, je n'ai vraiment pas eu de chance de te rencontrer, je ne puis rien dire là contre

par moments, une banderille qu'elle enfonce, à d'autres, un constat dépassionné, *toi, tu as eu beaucoup de chance de me rencontrer*, d'accord, c'est vrai, je reconnais, j'admets, je plaide coupable, j'ai une chance inouïe, énorme, de l'avoir dans ma vie, la vie, c'est elle qui, en me supportant, me l'apporte, souvent, dans ses tourments elle murmure, *je crois que je deviens folle*, j'ai une chance folle, je l'aime absolument à sa folie, elle me maintient à l'existence, elle me vibre dans les fibres, pétrifié, paralysé, me met en branle, debout Lazare, soulève ma dalle, elle laisse s'échapper mon zombie, une sorcière, elle a changé mon sort, je ressors, hors de ma tombe, elle me réincarne, par elle je renais au monde, elle peuple mon vide asphyxiant, sans elle je ne pourrais pas continuer, pas une seconde, je ne pourrais plus respirer une minute, la voir me met en réanimation, l'entendre m'oxygéner, m'occit, aussi, me gêne, un amour impossible, qui est, hait, *je te déteste de ne pas avoir dix ans de moins*, je déteste tes maniaqueries, je déteste ce que tu écris, au moins tu auras fait une chose, *me dégouter des écrivains*, moi, je n'apprécie pas toujours son comportement social, ses manières intimes, sa façon de parler, d'agir, sa langue qui peut être acérée, elle m'assène mes quatre vérités, cela me blesse, ma faiblesse, d'entendre réciter la liste de mes défauts me hérisse, *tu es un lâche, Doubrovsky*, je le pense profondément, je me récrie, *de quel droit dis-tu cela?*, réplique, *je dis toujours ce que je pense*, j'avale, je la boucle, peur qu'elle me lâche, je suis lâche, je laisse tout passer, je ne peux pas me passer d'elle, ni elle de moi, même lorsqu'elle me raccroche au nez, elle est accrochée à moi comme moi à elle, entre nous c'est dingue, du coup ça tanguer, on va croire que ça chavire, malgré ouragans, tempêtes, on va penser que ça capote, on tient le cap, vers où, je n'ai aucune idée, elle répète, *toi et moi nous n'avons aucun avenir*, à force de ne pas avoir d'avenir ça finit par faire un passé, presque cinq ans que ça dure, qu'elle m'endure, dans ma pire décrépitude, au plus bas de ma détresse, jamais elle ne m'a abandonné, je ne la quitterais pour rien au monde, on a des habitudes antithétiques, au début 60-33, à présent 65-37, on n'est pas sur la même longueur d'ans, d'ondes, le soir, quand la fatigue me rattrape, m'abat d'un coup, d'un coup elle se réveille, j'en ai la

colique, jamais elle ne s'est sentie si alerte, elle a envie de danser, d'écouter du jazz, retrouver sa prime jeunesse perdue, l'après-midi l'inverse, lorsque j'ai fini de déjeuner, je suffoque si je ne marche pas des kilomètres, elle a son coup de pompe, son énergie est revenue, la mienne défaille, pour moi, c'est l'heure du journal, pour elle des fugues, des balades, pas que nos rythmes qui s'opposent, nos goûts, j'adore manger, elle est farouchement anti-bouffe, ma culture est strictement classique, des Grecs à Sartre, elle préfère la culture parallèle, classique aussi à ses heures, les parallèles se recoupent à l'infini, chaque semaine on se rencontre, nous sommes fidèles au rendez-vous, parfois c'est les autos-tampons, on s'entrechoque à se faire éclater le crâne de colère, on s'entre-heurte à se faire péter la poitrine de ressentiment, d'autres fois on s'entrelace de tendres ardeurs, on s'entre-aime avec d'inlassables caresses, entre nous c'est les câlins ou le pancrace, les mamours ou la mise à mort, souvent les deux, imprévisible, on commence par un grisant pas de deux, soudain ça valse, je ne sais jamais sur quel pied danser, cadence paradisiaque, infernale, des fois elle me dit des mots si doux, je m'attendris, des fois elle me trouve assommant, pour moi elle est tuante, normal, je l'aime à en mourir, à ma folie, croulant écroulé, écroué dans le cachot de la déprime, je suis agrippé à elle, accro, accrocs, forcé, une naïade blonde à rêver, une néréide délicieusement désirable, qui s'offre, se donne à un vieux schnock, je suis tombé sur la tête, j'ai le cerveau mangé aux mythes, je dois être en plein délire, un miteux, un calamiteux qui se délite, entre les bras d'une mal aimée, d'une mal mariée, une jouvencelle en chaleur d'âme, en rut de corps, pour qui l'amour physique est cathédrale, croire un instant que c'est vivable, je suis fou, fou d'elle, elle et moi, des fous alliés, il nous arrive, pas souvent, par moments, de prendre du recul, de sourire, de franchement rigoler, à ce point loufoque c'est risible, tous deux nazes, nasardes perpétuelles, flèches incessantes, je suis sa cible, indicible, elle est dans ma vie mon seul but, j'attends comme un miracle chaque semaine sa visite, visitation, entre nous c'est fadé, fada, un jour je lui lance, *dis donc entre nous c'est l'amour fou*, elle réplique, *pas du tout, c'est l'amour piqué*

jeudi dernier, je rentre chez moi vers sept heures, je suis chargé comme un mulet, chez le fruitier j'ai dû faire les provisions indispensables, il me faut penser à tout, moi qui ai la mémoire trouée, la tête comme une passoire, le lot du célibataire, seul on ne peut partager la besogne, le temps n'est plus où ma femme me faisait des listes, je faisais les commissions, elle faisait la cuisine, la haute main sur notre intérieur, je m'arrête un instant devant ma porte, je dépose mes sacs en plastique sur le paillason, délicatement à cause des médicaments, sac blanc les victuailles, sac marron la provende des viatiques, mes baumes, mes dictames, une flopée, je suis flapi, avant d'entreprendre mes courses, j'ai été voir mon docteur, le plus

fidèle, le plus utile de mes amis, depuis plus de vingt ans il pourvoit à l'entretien de ma carcasse, infatigable, au réglage de mes viscères, il surveille le dysfonctionnement de mes glandes, avec moi il ne glande pas, un boulot immense, les douze travaux d'Hercule, inévitable, avec l'âge et la déprime, tout se détraque, je suis complètement patraque, traqué par dix maladies, à la fois, en même temps, aujourd'hui, mon merveilleux Dr K. a eu devant lui mon cas, difficile, pas commode, pour moi fort inconfortable, huit jours plus tôt, je l'ai consulté pour une colite aiguë, du coup il m'administre des remèdes draconiens, me met à un strict régime, pommes de terre, pâtes, riz, je ne ris pas, plus droit à rien de ce que j'aime, finies les rillettes, interdite la charcuterie, terminés les fruits, je râle mais obtempère, je suis à la diète totale, résultat parfait, les tranchées s'arrêtent, le malheur, maintenant constipation absolue, il faut renverser la vapeur, volte-face dans la pharmacopée, afflux de fruits et légumes verts, mais pas la moindre crudité, que de langage, les autres, que j'adore, inaccessibles, second malheur, on n'a pas que l'intestin, il y a aussi l'estomac, le mien me joue un tour atroce, fibroscopie, on m'enfonce un tube dedans pour aller voir, la nuit j'ai des brûlures terribles, pas de lésion, de trou, inflammation des parois de l'antre, je dois renoncer au vin du soir, on m'arrache ma demi-bouteille, ma détente après la journée, mon bien-être tiède, mon accalmie vespérale de tous mes maux, le seul moment où je devienne parfois optimiste, où ma vie perd sa saveur saumâtre, où je me sens bien dans ma peau, défendu, plus une goutte, je me dégoûte, mon corps me rend l'existence impossible, je suis à moi-même irrespirable, je suffoque dans mon sac de tripes et d'étrons, qu'ils veuillent sortir ou pas, qu'ils se décident, une fois pour toutes, une bonne fois, j'ai un corps à l'image de ma vie, il passe sans cesse du pour au contre, c'est l'insomnie ou l'hypersomnie, je ne peux pas fermer l'œil de la nuit ou je me réveille le matin à dix heures, mon corps et moi, nous errons d'un pôle à l'autre, nous flottons dans l'entre-deux, Julien-Serge, Paris-New York, mes zigzags me sont descendus aux entrailles, je vague aussi entre vessie et prostate, je souffre quelque part parmi les deux, c'est l'un ou c'est l'autre, j'ai vu dix toubibs, des profs de médecine, à 900 francs à Paris, 275 dollars à New York, rien à faire, ils ne peuvent pas se décider, de consultation en consultation ils se contredisent, pendant ce temps, deux ans que ça dure, je pisse le chaud et le froid, tantôt ça passe normalement, tantôt brûlures, douleurs dans toute la région, implacables, pour dormir j'arrive à deux trois prises d'antalgiques, soudain ça se calme, j'ai deux trois jours tranquilles, je me réjouis, c'est parti, ça recommence de plus belle, de pire en pire, le problème, pas de cancer, pas d'infection, après dix radio, tomo, échographies, après vingt tests de tout, rien, de significatif à signaler, finalement les docteurs se sont mis d'accord sur une hypertrophie bénigne de la prostate, pas sur les moyens de la traiter, l'un, grand patron d'un grand hôpital me donne six semaines d'antibiotiques, l'autre me dit, mais les tests ne montrent aucune infection, vous allez vous assassiner et non pas vous

assainir, un troisième me propose une intervention douce, on n'enlève pas, on rabote ou pèle la glande mâle coupable, un quatrième recommande au contraire un chauffage à bloc, une hyperthermie, tout en me disant, on ne sait jamais, ce n'est peut-être pas la prostate qui est en cause, mais la vessie, I.R.M., M.E.G., tourbillons de tests, to be or *not* to be, opérer ou ne pas opérer, opérer quoi, des professeurs patentés de médecine profèrent des oracles antithétiques, en attendant, je barbote dans un marécage de remèdes, d'où ce sac de plastique marron gonflé à éclater, je le pose délicatement sur le paillason, je laisse choir plus rudement le sac de produits maraîchers, le tricot que j'ai été chercher chez le teinturier s'accroche à ma manche, je sors mon trousseau de clés pour ouvrir ma porte

le verrou du haut n'est pas tiré, je suis étonné, jeudi est le jour de ma femme de ménage, mais elle a toujours soigneusement refermé la porte en mon absence, l'absence peut-être elle qui l'a eue, cela me surprend, elle est très méticuleuse, enfin un oubli n'est pas un crime, j'ouvre la serrure, je pousse la porte, je me baisse pour ramasser le barda de mes emplettes, soudain mon œil attrape le gros sac de cuir en patchwork rapporté d'Espagne sur la table du couloir contre le mur, ELLE, elle a mes clés, elle peut venir quand elle veut, elle vient en général le vendredi, elle me prévient, un jeudi, sans crier gare, je suis saisi, j'ai peur, pourvu qu'il ne soit rien arrivé de grave, j'entre précipitamment, je jette mes sacs dans l'entrée à côté du sien, je me précipite vers la chambre, le spectacle me rassure, elle est là, allongée sur mon lit, un genou croisé sur l'autre, entre les doigts sa cigarette, sur ses lèvres, son sourire, immense, il lui illumine le visage, dans la pièce ombreuse éclairée par la lampe de chevet, son casque blond resplendit, de chaque parcelle de son corps émane une sourde tendresse, ma surprise se change en joie, je m'apprêtais à regagner mon antre désert, il est soudain peuplé d'une extraterrestre tombée des nues, mes yeux s'emplissent, mon torse se bombe, elle dit, *si tu n'étais pas rentré dans cinq minutes, j'allais partir*, je dis, *d'habitude je suis là, je reviens de ma visite au Dr K., on a toujours pas mal de terrain à couvrir, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu*, elle répond, *je dois employer la baby-sitter de ma fille un certain nombre de jours pour la garder, ce vendredi je n'aurai pas besoin d'elle, alors je lui ai dit de venir jeudi, et, comme je ne savais pas où aller, je suis venue chez toi*, je dis, *si j'avais su, je me serais dépêché*, elle dit, *j'étais bien tranquille là, je me reposais, je ne pense jamais si bien à toi que quand tu n'es pas là*, je dis, *j'espère que tu ne regrettes pas que je sois enfin arrivé*, elle secoue la tête, elle a un sourire paisible, harmonieux, son visage, souvent nerveux comme sa parole, respire la paix. Je dis, *pour une bonne surprise, c'est une bonne surprise, je suis ravi de te trouver là*, vrai, elle est descendue sur moi comme une grâce subite, le fatras des tracas du corps s'est envolé

je me suis allongé près d'elle, nous avons un peu parlé, échangé nos nouvelles, je lui épargne le détail de mes ennuis, je m'enquiers des siens, ce soir elle se sent si bien qu'elle n'a pas envie d'en discuter, bientôt nos propos s'amenuisent, cessent, je repose contre elle en silence, j'aspire ce bonheur inespéré, il me pénètre par tous les pores, elle dit, *il faut que je m'en aille, demain matin je dois conduire ma fille à l'école, j'implore, reste encore un peu, j'ajoute, ce soir, tu me donnes des idées*, je précise en souriant, *par exemple l'idée de faire l'amour*, oui, ce soir, elle est vraiment en beauté, en bonté, ses doigts m'effleurent le cou, ses yeux me caressent, je me penche légèrement sur elle, je commence à lui caresser la poitrine par-dessus son pull bleu, toujours en bleu, sa couleur unique, prunelles, cheveux, elle a tout bleu comme le ciel, elle s'est peu à peu animée, ses soupirs se sont faits plus haletants, j'ai passé la main sous son tricot, mes doigts ont dégrafé son soutien-gorge, se sont mis à pétrir ses seins, elle m'a embrassé à pleines lèvres, sa langue anguille se glissant entre mes dents, ardente, son corps s'est mis à vibrer des pieds à la tête, elle a sursauté en se cambrant, mes doigts délaissant ses seins pour son ventre, là elle a gémi, je me suis senti envahi, englouti par le désir, il se déverse en jets furtifs, fureteurs sur le caleçon qu'elle porte toujours, jamais de jupe ni de robe, irrésistiblement j'ai passé la main sous sa ceinture, sous sa culotte, jusqu'à son sexe, m'attardant sur son buisson doré, et puis jusqu'aux lèvres, jusqu'à la bouche entrebâillée, humide d'attente, de tendresse

c'est l'instant tremblant, unique, juste le temps de desserrer ma ceinture, d'un geste nerveux, j'ouvre ma fermeture Éclair, trop pressé pour même enlever mon pantalon, à peine je baisse mon slip, le bélier brûlant du sexe se dresse, la pénètre, je m'engouffre en elle d'un seul élan de tout mon corps, une ventouse molle, moite me happe l'être, je me fonds, me confonds en elle, j'ai disparu dans ce tréfonds d'entrailles chaudes, abîmé en cette plongée d'abord furieuse, et puis si douce, abandonnée, peu à peu je reviens à moi, me réveille mâle, j'étais un instant devenu femelle à l'unisson, quand on fait l'amour, il y a bien sûr un homme une femme, par moments deux femmes, je ressors de ma torpeur torride, j'enfonce mon dard, je la martèle à coups répétés, je sens mon membre qui la cloue à la croix des délices, elle crie, son dos se tord, je la tараude encore plus profond, plus fort, mon épieu impitoyable la fait geindre, nos tressaillements s'enchevêtrent, bientôt je gémis à mon tour, je modère l'allure, je refrène le déchaînement de mes poussées brutales, je vais, je viens, je glisse calme, à présent tranquille, le long de la paroi mouillée, onctueuse, lèvres, langues emmêlées, ventre à ventre, parfois l'inverse, ventre à fesses, j'ai fermé les yeux, je ne vois plus rien, je tâtonne dans ses ténèbres, soudain d'un coup de reins elle se

retourne, elle me renverse sur le dos, elle me monte, me chevauche, cette fois homme et homme, entre nous ce trait d'union rigide, ce pal perpétuel, plaisir au bord du supplice, attente tendue, tendre torture, ses rôles me traversent la poitrine, frissonnent en moi, elle a brusquement une saccade de cris très brefs, cascade stridente, alors je hurle, j'étreins sa chair, ses doigts m'agrippent, me griffent, nos deux corps si longtemps en combustion lente explosent

tu parles, Charles, c'était comme ça avant, dans une autre vie, des milliers et des milliers de fois, avec des dizaines et des dizaines de femmes, dans une existence antérieure, du temps que j'étais un homme, un homme jamais rassasié, affamé, un homme à femmes, maintenant je ne suis plus un mec, une loque, une lope, le désir m'envahit toujours, toujours avec la même fougue, la même folie, il vient m'assaillir, il m'emporte, sa vague vient me déferler entre les tempes en tempête, le malheur, dedans, dans la cervelle, le long de la moelle épinière, jusqu'à la pine, quelque part, c'est déconnecté, l'impulsion n'est plus transmise, à présent, je retire le doigt de son sexe, elle, sur le lit étendue, moi pas tendu, son caleçon, sa culotte rabattus sur les genoux, offerte, je ne peux pas la prendre, j'ai envie d'elle à éclater, le panais en panne, ça bouge un peu, frétille à peine, mon polard tremblote, pas tout à fait mort, quasi inerte, je l'embrasse doucement, j'effleure sa joue, alors qu'elle est déjà embrasée, je la laisse, la délaisse, besoin d'un délai, je dis, je reviens tout de suite, je me redresse sur le lit, me relève, je la quitte, me glisse le long du couloir, vite, je me dirige vers la cuisine, un drôle de frichti, j'ouvre le frigo, presto, je sors le sac de plastique blanc, dedans la boîte en carton, j'ouvre, je prends au hasard une seringue, referme, range, rapido, je cours aux toilettes, je rabats le couvercle en bois sur la lunette, ça fait un siège acceptable, à côté sur un minuscule trépied installée une petite lampe, l'allume, là, l'opération commence, elle est délicate, elle demande l'œil vif et le doigté habile, ma chirurgie esthétique, érotique, je saisis le lourd instrument de métal conçu pour les injections d'insuline des diabétiques, je tique, toujours, un peu, ça me répugne, ça me dégoûte de traiter l'amour comme une maladie, peux pas avoir des états d'âme trop longtemps, elle est là-bas sur le lit, échauffée, en attente, d'un geste je fais sauter le capuchon hermétique de la seringue, un vrai drogué, j'insère la seringue dans l'appareil, assis sur le siège, je baisse culotte, j'écarte les jambes, je prends ma bite ratatinée entre mes jambes avec deux doigts, je l'étire au maximum, je la plaque contre ma cuisse gauche, sur la droite une lingette imprégnée d'alcool, c'est là que ça devient coton, aujourd'hui j'ai droit à la paroi droite, gauche, droite, aux burnes comme aux urnes, la règle absolue est l'alternance, m'allonger le macaroni n'est pas un problème, il y a cinquante ans ça a failli me coûter la vie, aujourd'hui sans prépuce c'est commode, j'ai le gland bien en main, seulement il reste le membre, et là

cette guimauve pâle est parcourue de boursouflures violacées, sillonnée de vaisseaux sanguins, sanguinolents, un fouillis de veinules à peine visibles, un embrouillamini gonflé de grosses veines, il faut de la chance, viser juste, viser entre, je scrute ma verge jusqu'au scrotum, sans tarder, il faut trouver un terrain plat, un terrain neutre, je pose la pointe de l'appareil contre l'organe, j'appuie enfin sur la détente, l'aiguille s'enfonce, ça ne fait pas un mal terrible mais l'endroit est délicat, quand on surine cette partie du corps sur le moment ça vous la coupe, parfois une goutte rouge perle, j'applique le tampon, au bout d'une minute, fini, ça va, parfois, un vrai jet jaillit, manque de bol, j'ai piqué en plein dans le système d'irrigation, le raisiné pisse à flots, faut arrêter l'hémorragie, sinon un gros hématome, après j'ai l'asperge noire, le toubib prescrit, *prenez bien soin de piquer aux bons endroits*, j'essaie, pas si commode, faut garder en place le tampon d'alcool des minutes et des minutes qui font des siècles sur mon siège, fébrile, enragé, je m'impatiente, ça coule toujours, avec le temps j'ai quand même acquis du savoir-faire, les accidents sont plus rares, je me dépêche, peu à peu ma biroute en déroute se réveille, comme une chambre à air avec une pompe de vélo mon chibre gonfle, avant j'avais une limace, à présent j'ai une anguille entre les jambes, pas encore un dard, dare-dare je me précipite, déjà trop traîné, faut pas perdre une seconde, j'arrive au bout du couloir, elle s'est déshabillée, elle s'est allongée sur le lit, sous les couvertures, souvent à plat ventre, la tête sur l'oreiller, elle m'attend, une patience d'ange, pas un mot, je me défroque à mon tour, à la hâte, reprends le dialogue là où il y avait eu une coupure, seulement entre-temps elle s'est calmée, il va falloir la réchauffer, je soulève le drap, à chaque fois je reste médusé, la perfection absolue de son corps me sidère, jambes minces, fesses rebondies, elle me connaît, garde toujours son slip blanc, taille étroite, ligne du dos jusqu'aux épaules comme une moulure de statue grecque, sa nuque avec ses poils follets, son casque d'or sur la taie, chaque fois, c'est immanquable, me coupe le souffle, un instant, mais un instant éternel, j'admire, à suffoquer, du haut en bas, de ses pieds à ma tête, frappé, happé par ce comble de beauté, comblé en mes moindres interstices, soudain rempli de désir, d'un désir abrupt, brutal, miracle, mon ardeur est suivie d'effet, allongé près d'elle, à peine j'effleure ses fesses, par-dessus son slip, je bande soudain comme un roc, l'anguille encore languissante devient d'un coup un fer de lance

la piqure marche, ouf, à chaque fois pareil, la même angoisse qui m'étreint, m'étrangle la gorge, et si la mixture savante ne marchait pas, si je restais avec ma grosse andouille pendante, qui bandouille, si, d'un geste brusque je lui ai ôté son slip, je sens ma trique qui s'étire à craquer, sauvé, sorti de l'abîme d'abjection, un élan prodigieux me soulève, je l'ai retournée sur le dos, ventre à ventre, face à face, je lui ai enfoncé mon pieu entre les

cuisses jusqu'au bout, l'espadon jusqu'à la garde, les yeux dans les yeux, les siens soudain luisants, le front étoilé, je suis resté un moment immobile, en état de grâce, suspendu à l'éclat de son sourire, tous deux liés en un vibrant unisson, et puis j'ai commencé mon va-et-vient, glissant lentement, tranquillement en elle, plongeant dans les chairs mouillées, coulée crémeuse, lui barattant le bas-ventre d'un rythme doux, inutile de s'emporter, d'accélérer, elle ne jouit jamais de face, *à ce moment je ne puis supporter qu'on me regarde*, prise de contact, reprise des corps, elle a un peu gémi, une infinie tendresse jaillit vers moi de ses prunelles, m'inonde, notre paradis retrouvé, ses cheveux font une auréole, communion mystique, souvent je la perds de vue, elle cesse de m'appeler, si je l'appelle, elle dit à peine deux mots, souvent blessants, souvent blessés, elle a disparu dans sa vie sans trace, et puis soudain, comme ce soir, elle arrive à l'improviste, elle me fait un cadeau d'elle inespéré, en ce moment, sa poitrine, ses jambes tressaillent sous moi, on se ressource, on se ressoude

elle s'est retournée, comme toujours dans nos ébats s'est mise à plat ventre, elle me dérobe son visage, m'offre ses fesses, elle a le plus beau cul du monde, aussi rebondi, courbe parfaite, je n'ai jamais encore vu à travers les tâtonnements de toute une vie, chaque fois je suis ébloui par la merveille, lèvres largement ouvertes, je pénètre dans la fente buissonneuse, là elle halète, elle râle, elle a commencé à frissonner de tout le corps, elle s'est cambrée tressautant, je sens mes propres fibres se crispier, je me contiens, je me retiens, elle prend son temps, elle est longue à atteindre l'éclat, l'éclair ultimes, souvent j'éprouve une peur sourde, pourvu que je dure jusqu'au bout, que je ne débande pas en route, défaite, débâcle, pourvu que je ne dételle pas trop tôt, à force de la marteler à coups d'éperon, j'ai le thorax en sueur, le cœur qui cogne, certaines fois, je m'agrippe, je m'essouffle, je sens que d'une seconde à l'autre ça va lâcher, quand elle a eu sa dernière crispation, sa cascade de cris, j'ai gagné, je suis soulagé, je triomphe, d'autres fois, inexplicable, implacable, défaillance, faillite, je succombe avant d'arriver au terme, plongé dans la honte subite, aux bas-fonds de l'abjection, mon espadon soudain se ratatine, je me sens si diminué, je voudrais mourir, je crève de rage contre moi, ce soir, j'ai le membre miraculé, d'un coup de braguette magique, il tient tout seul, raide comme un piquet des heures, je ne sais jamais d'avance, son corps retombe, s'affaisse, je m'affaire toujours, les dieux sont de mon côté, Vénus m'aime, j'aime Vénus, j'aime tout d'elle, trous d'elle, tous, sa bouche, j'adore qu'elle me suce, elle aussi, seulement, après m'avoir allumé, incendié, elle refuse d'avalier la fumée, au moment où je vais m'éclater, elle s'arrête, ne dépasse pas cette limite, au moment où, entre ses lèvres en ventouse, ses dents qui mordillent, je vais avoir une éruption sans borne, elle se retire, je l'implore, elle secoue la tête, je n'insiste pas, chacun ses goûts, ses dégoûts, le cul par

contre, elle adore que je l'encule, moi aussi, jamais connu ça avant avec aucun homme, après avoir découvert ça le premier été en Espagne, elle qui l'a nommé le «bond nauséabond», elle l'a adopté dans ses fantasmes, *c'est comme une petite fille qui se ferait violer par son père, entre nous c'est un lien inviolable*, elle dit même, ce qui me choque, *c'est la seule raison pourquoi je suis attachée à toi*, je réplique, *j'espère qu'il y en a d'autres*, vrai, une expérience étrange, dans sa cavité naturelle quand je m'enfonce, m'ébats, j'ai ma place normale, de tout temps m'attend, loi du genre, féminin, masculin, c'est dans les règles, d'ailleurs, nous arrive, elle retire son tampon, ça ne me gêne pas qu'elle ait ses affaires, d'un corps aimé rien ne dégoûte, je patauge au marais rouge de sa féminité avec joie, avec délice je m'ébroue dans sa sanguinolence, lorsque je pénètre son œil de bronze, tout autre chose, d'abord il faut le forer, commencer par un coup de force, passage par la nature interdit, un peu de graisse, je transgresse, je régresse, en deçà de la civilisation, dans la fécalité primitive, je redeviens préhistorique, l'homme des cavernes, le goulet m'étrangle, la paroi m'étreint comme une main serrée, me pétrit, j'ai l'impression d'aller jusqu'au fond du labyrinthe, au cœur des entrailles, jusqu'à la boue, la bouse antédiluviennes, le tuf primai, redeviens primate, envahi par la bestialité, en deçà de l'homme, je remonte à l'origine fangeuse, sa merde, pourrais pas supporter de la voir, de la sentir une seconde, j'y plonge tout entier, j'y entre en transe, elle entre de nouveau en extase, son corps tressaute, elle se raidit, cou tendu, elle a l'orgasme aux cordes vocales comme une lyre délirante

cette fois elle était épuisée, moi, j'étais toujours en forme, à n'y rien comprendre, ce jeudi-là c'est dingue, j'étais revenu de chez mon docteur, accablé par l'accumulation de mes maux, écrasé par l'entassement des remèdes, épuisé de vivre sans trêve avec mon corps, j'ouvre ma porte, le verrou n'est pas tiré, bizarre, ELLE, LÀ, SOUDAIN, ça a dû me donner des ailes, du zèle, je sors du trou, reviens à l'autre, n'en reviens pas, je continue, regagne la broussaille blonde dessous, béante, une grotte plus spacieuse, avec des échos au corps, au cœur, différents, je redeviens homme, elle femme, j'ai cessé être anthropoïde, douces, molles, ce sont des caresses tendres, des effluves légers, paisibles, émanent de sa peau, bientôt elle se ranime, reprend vie, vigueur, retrouve son souffle, elle gémit de nouveau, de nouveau se remet à l'œuvre de chair, notre œuvre commune, je peine de toute mon ardeur, elle me travaille de toutes ses fibres, après un parcours haletant, elle arrive de nouveau au paroxysme, et puis retombe, moi aussi, allongé contre elle, palpitant, elle m'enlace la tête d'un bras, de l'autre elle presse ma main dans la sienne, elle murmure *Serge, oh Serge*, pas un mot, nous sommes restés longtemps étendus, un temps pas calculable, intemporel, perdus chacun en soi, l'un dans l'autre, nous avons commencé au jour, la chambre est maintenant enténébrée

nous nous sommes rhabillés, j'ai dit, *j'espère que tu peux rester dîner*, elle a dit, *oui, mais vite, après il faut que je rentre*, j'ai eu beau me dépêcher, elle est toujours plus rapide, j'ai dû fermer les sept volets, réunir mes six médicaments, chercher ma veste, éteindre les lumières, elle était déjà dehors, la porte ouverte, fumant déjà sa cigarette assise au pied de l'escalier, seule elle peut rêvasser des heures au lit, quand elle est prête, elle ne peut plus attendre une seconde, je me hâte, elle est déjà dans le hall, je presse le pas, elle est déjà dans la rue, je me rue, je réussis à la rattraper, j'attrape sa main, je la serre, à cet instant c'est ce que j'ai de plus précieux au monde, elle ralentit son galop, ensemble nous allons à l'amble, ses doigts sont souvent le soir frileux, je les réchauffe dans ma paume, je suis tellement paumé, sans elle ma vie ne serait pas un moment imaginable, je ne pourrais pas me supporter, elle est mon support, mon soutien, dans mon après-vie elle met des trépidations subites, des débordements imprévus, elle me rend mon train-train meurtrier imprévisible, ce soir je ne l'attendais pas, elle est descendue sur moi comme une grâce, chaque fois je reçois ses seins, son ventre, son sexe, son cul comme des sacrements, faire l'amour avec elle est une expérience lustrale, je suis platonicien, pas platonique, l'idée du Beau lorsqu'elle s'incarne pour moi me traverse, me transit d'aise, l'union charnelle est communion au-delà des corps avec l'Idée, son corps à elle quand il se révèle est perfection absolue des lignes, galbe arrondi des membres, appuyée à moi maintenant à mon épaule, il est tendresse, le frottement de sa veste contre la mienne est caresse, comme la première fois à Ostende je pourrais marcher contre elle ainsi des heures, nos pas nos rythmes confondus, à jamais, comme elle est pressée, nous sommes allés dîner au plus près dans le restaurant chinois rue de la Tour en face

à face attablés, ici nous sommes connus, des familiers, on a nos rites, elle a son cocktail, la patronne vient nous accueillir avec ses aimables grimaces, on passe la commande, obligatoire, hors-d'œuvre variés vapeur, puis les crevettes au basilic, elle ne prend jamais de riz, j'en prends un, ou alors des nouilles sautées, j'ai mes sautes d'humeur, la sienne est charmante, ce soir est une soirée bénie, son visage doit lui donner quelques instants de répit, elle doit respirer normalement, elle respire une gentillesse attentive à notre entourage, elle m'inspire une ferveur attentive à elle seule, myope, sans mes lunettes ni mes verres de contact, je ne vois qu'elle, sourd, je n'entends qu'elle, pour elle les autres existent, elle les regarde, surtout elle les entend, nul propos ne lui échappe, la salle étroite est un petit monde qu'elle prospecte avec passion et humour, ce soir une aubaine, pas de convives bruyants, de conversations par trop bêtes qui l'agressent, je dis, *je suis si heureux que tu sois venue ce soir*, tout à l'heure, quand nous étions étendus

sur le lit dans ma chambre, elle a murmuré, je *voudrais tant pouvoir rester ici*, ses mots me restent, ils me bercent pendant le repas, trois jours plus tôt, lundi matin, je l'ai accompagnée à Saint-Louis, si désespérant à son âge de se traîner de médecin en médecin toute seule, sa cure thermique de l'été ne semble pas avoir été utile, le poison infiltré sous sa peau la tourmente toujours, nous avons longuement attendu ensemble, brève entrevue avec l'interne de service à carrure de Depardieu, courte visite du grand patron, nouvelle ordonnance, peut-être que cette fois est la bonne, que son supplice quotidien va finir par s'apaiser, moi qui déteste l'hôpital, pour qui c'est une morgue, j'étais heureux d'être près d'elle, si je pouvais un peu l'aider en son moment de besoin, comme une étrange chaleur entre nous ce lundi matin, de nouveau ce soir je la retrouve

après le litchi final, nous sommes vite sortis, elle est obligée de rentrer chez elle ce soir, demain elle doit conduire sa fille à l'école, elle ne peut pas se coucher tard, à peine nous sommes dans la rue, elle m'attire contre elle, dos au mur, ses lèvres écrasées contre ma bouche, nos langues bientôt enchevêtrées, conclusion spontanée, naturelle, de cette soirée, un furieux et tendre entrelacs debout, de nouveau encastrés l'un dans l'autre, nous avons éprouvé du mal à nous détacher, il fallait bien, je l'ai raccompagnée jusqu'à sa voiture, elle m'a fait signe de m'asseoir à côté d'elle, je me suis mis une minute sur le siège avant, je croyais qu'elle voulait continuer à m'embrasser, me serrer contre elle quelques instants encore, une dernière fois, elle est demeurée silencieuse, soudain ses traits se sont crispés, son visage a commencé à trembler, et puis des larmes lui ont jailli des yeux, déferlant le long de ses joues, inquiet, j'ai demandé, *tu as mal?*, avec cette maudite infiltration de silicone, on ne sait jamais, une douleur lancinante peut la saisir, lui strier la figure, lui tordre le nez, l'étouffer de façon inopinée, la crucifier sur place, l'instant d'avant gracieuse, charmeuse, soudain une martyre pantelante, je l'interpelle avec angoisse, *tu ne te sens pas bien?*, d'un coup elle éclate, *tu es un être mortifère, Doubrovsky*, éberlué je bégaye, pourquoi *dis-tu si brusquement cela, qu'est-ce que*, tonitruante, *tu as fait entrer la mort en moi*, je n'ai plus besoin de parler, elle ne m'écoute plus, elle est partie, le vin a viré, fini le temps où nous partagions les émois de la dive bouteille, au restaurant, moi de l'eau, elle, une demi-bouteille de bordeaux, le calme délicieux a tourné en bourrasque subite, un ouragan dans la voiture se déchaîne, elle déverse une trombe de mots, d'émotions rentrées, *est-ce que tu peux te mettre juste une seconde à ma place, Doubrovsky, est-ce que tu te représentes ce que c'est que de faire depuis trois ans l'amour avec un IMPUISSANT*, j'en suis bouche bée, elle a joui ce soir trois fois de suite, il y a deux heures elle me serrait tendrement la main, un bras passé sur mon cou, j'étais *Serge*, quand je deviens *Doubrovsky*, ça bascule, je passe dans le camp adverse, elle hurle en larmes, *je ne sais plus*

ce que c'est que de faire l'amour avec un homme normal, j'objecte, tu es injuste, au début à Bruges, en Espagne, je n'étais pas encore, elle me coupe, ta gueule, je m'aveuglais moi-même, je ne voulais pas voir la vérité, oui, tu y arrivais en peinant, en buvant ton vin, de temps en temps, moi ce n'est pas cela que je désirais, je voulais UN HOMME, qui me fasse l'amour le matin, le soir, spontanément, naturellement, un homme entre les bras de qui je dorme, elle sanglote, dix ans, ça fait dix ans que je n'ai pas dormi entre les bras d'un homme, depuis Mike, le mari et moi nous avons vite fait chambre à part, toi, n'en parlons pas, son ton baisse, il n'y a plus de colère, elle s'est vidée, seulement une infinie tristesse, lorsque je t'ai rencontré, H. ne m'avait pas encore défigurée, j'étais pleine de vie, de gaieté, ma fille, un homme, c'est tout ce que je demandais, ce n'était pas exiger l'impossible, amère, ce n'est pas seulement ton impuissance, il a fallu que je tombe sur un vieillard racorni sur sa femme morte et sur lui-même, avec ses manies, sa surdité, elle s'emporte de nouveau, tu rendrais n'importe quelle femme folle, Doubrovsky, il n'y en a pas une qui voudrait rester plus de trois jours avec toi, elle décoche le trait final, ta femme en est morte, rageuse, de nouveau les yeux, la voix qui fulminent, est-ce que tu sais tout le mal que ça peut faire quand ça descend dans l'inconscient d'une femme de ne pas faire l'amour avec un type normal, elle ajoute, parce que c'est le seul acte qui sache un instant briser la solitude de deux êtres et les faire toucher de l'âme un bout de ciel, hausse les épaules, moi qui mettais l'amour physique au-dessus de tout, qui en faisais une chose sacrée, maintenant je n'ai même plus de désirs sexuels

je n'ai pas pu placer un mot, elle me repousse, à présent fous-moi le camp, demain je dois me lever de bonne heure, en ouvrant la portière j'ai quand même dit, appelle-moi quand tu seras rentrée, sans répondre elle démarre comme elle a parlé, en trombe, sa voiture a filé le long de la rue, a disparu, je suis resté sur le trottoir, abasourdi, assommé, elle m'a fait descendre au fond de moi, plus bas que terre, au creux du gouffre, je patauge dans mon immondice, je suis un laissé-pour-compte, je suis au-dessous de tout, je me suis senti le vieux schnock devant Marlene Dietrich qui lui lèche le cul les bottes dans *l'Ange bleu*, un professeur aussi, *der Professor Unrat*, Unrat en allemand ce sont les ordures, je suis un déchet, déchu, un détrit, lorsqu'on n'a plus rien dans le bas-ventre, on n'est plus un homme, un eunuque, un rien du tout, pour moi le plus beau mot de la langue française a toujours été VIRIL, comme mon père, mon oncle, un haltère de cinquante kilos à bout de bras, torse nu, dans les années 30, et puis, dans les années 40, chacun à sa façon, la Résistance, mon père dans son atelier-chiourme, mon oncle dans les déraillements de trains boches, Gestapo, Montluc, Drancy, c'étaient des hommes, des vrais, des mecs, mon oncle, quand sa femme l'a par miracle rejoint à Drancy libéré, ses yeux

s'embuent, *ç'a été la plus belle nuit de ma vie*, squelette de quarante-deux kilos, il l'a baisée, sur les lieux mêmes du supplice, et moi, gras à lard, l'artiste, je ne peux plus baiser une femme, le dégoût, la honte de moi m'envahissent, comme la première fois chez le toubib qui m'a fait ses démonstrations prothétiques, prophétiques, en pire, comme la première fois où elle m'a crié, jeté au visage, *IMPUISSANT*, j'ai protesté, *écoute, je suis déprimé, fatigué, mais rappelle-toi*, elle dit, *mais aie donc le courage de te regarder en face une fois*, tu es devenu impuissant, reconnais-le au moins, elle m'aurait traité d'assassin, de traître, de voleur, d'escroc, ç'aurait été pareil, c'est pire, je ne puis pas supporter un homme qui n'est plus un homme, un cul-de-jatte, un diminué, un minus, *Untermensch*, ça qu'on était pour les boches, un sous-homme, ils ont gagné, j'en suis un, là sur le trottoir dans la rue déserte, à côté de l'immeuble qu'on a fini de construire, je suis un être détruit, au coin de la rue de la Tour je suis resté cloué je ne sais pas combien de temps

je n'ai pas éprouvé contre elle la moindre colère, puisqu'elle a proféré le plus intime de son sentir, je n'ai pas droit au ressentiment, elle a parlé du tréfonds de sa chair meurtrie, que ça me blesse, tant pis, c'est le risque que j'ai pris en jouant le jeune homme, Ilse morte me revient avec une violence aiguë, si nous avions vieilli ensemble, si la même infirmité était survenue, je sais qu'elle en aurait souffert mais qu'elle aurait du cœur accepté, elle m'aurait moqué, *Monsieur se prenait pour Casanova*, j'aurais répondu, *tu te rappelles le film de Fellini, à la fin Casanova a les yeux rouges et chassieux*, nous aurions ri, elle m'aurait dit, *tu sais, je t'aime*, ma tragédie elle n'en aurait pas fait un drame, j'aurais été me piquer, on aurait fait l'amour, un couple est fait aussi pour accueillir les détresses, ménopause, andropause, on se repose un peu sur l'autre des phases inévitables de la vie, seul, ce n'est pas la honte, le désarroi, c'est le déshonneur, cette jeune et belle femme comptait sur moi pour revivre, et moi, je compte pour du beurre, pour du leurre, je suis l'ombre de moi-même, un fantôme, un fantoche, je porte encore beau, je porte un blouson de cuir et un pantalon bien coupé, mais dedans, dessous, plus rien qu'un tuyau d'arrosage qui sert à pisser, d'autant plus dur, déchirant, ce soir, qu'elle avait eu l'air si contente, si contentée, moi j'avais cru, *Serge, oh Serge*, au tendre frémissement de sa voix, après notre corps à corps, entendre une plénitude comblée, et puis après, dans la voiture, si triste, *j'ai beau me boucher les yeux, les oreilles, faire comme si de rien n'était, il n'y a rien à faire, à chaque fois*, en même temps que le plaisir jaillit la peur, tu n'y peux rien, et moi non plus, je ne peux rien contre ce que *mon* corps ressent *au* plus fragile de *lui-même*

cloué, elle m'a crucifié sur place, devant la pharmacie fermée, c'est sans remède, je n'ai pas la force de bouger, j'avais pensé qu'elle avait fini par accepter, par m'accepter, patiemment allongée sur le lit ouvert, à attendre que je m'apprête, recouvrant notre élan interrompu, mon absence absurde, du voile d'une infinie compréhension, comment j'ai pu croire, au début, bien sûr, elle a vivement réagi, *moi et ma trique truquée*, je plaisante, elle ne m'a pas caché sa répulsion, son dégoût, il faut la connaître, pour elle, tout doit être spontané, la littérature sort droit du cœur, l'amour doit jaillir vivant du bas-ventre, si on tripote, si on manigance, si on machine le sacré, le sacrum, c'est un sacrilège, un attentat au saint des saints, elle dit souvent, *la parole et le sexe sont ce qu'il y a de plus essentiel entre les êtres, toi tu es sourd et impuissant*, j'essaie d'y pallier, je suis la poupée technologique, pour entendre, j'ai mes appareils auditifs, intra-canal, invisibles, ils me restituent une partie du monde sonore, sans eux, le spectacle de l'univers est un film muet, chaque matin au réveil, je mets le parlant, ce n'est pas parfait, souvent je comprends de travers, je l'oblige à répéter ou je réponds à côté, elle s'irrite, *la parole est sacrée et avec toi on ne sait jamais si tu as compris, c'est très angoissant*, quand je ne suis pas sourd, je suis impuissant, *moi qui mettais l'acte sexuel au-dessus de tout, de tout*, là, comme j'ai mes appareils auditifs, j'ai mon appareillage érotique, comme j'ai dans ma voiture la direction, j'ai l'érection assistée, un chef-d'œuvre de la technique, un miraculé de la Science, à vingt ans, le mou mangé aux B.K., avec la strepto la Science m'a sauvé la vie, à présent, elle me sauve l'envie, sans elle, pourrais plus la satisfaire, parfois même, elle la dépasse, avec mon arsenal, mon barda, ça barde, ça bande, parfois, au-delà de mes désirs, une fois, nous étions partis quelques jours en voyage, chaque fois que c'est possible, nous aimons d'un coup nous dépayser, changer d'entours, un peu de tourisme amoureux, deux trois jours ensemble, à l'hôtel nous avions un grand lit, plus commode pour les ébats que mon lit jumeau, elle s'est déjà allongée, quand je vaque à mes préparatifs, c'est avec toujours quelque angoisse, pas sûr, parfois ça vous lâche soudain, chute au tréfonds de la honte, je me mets à l'embrasser je m'exécute, j'étais en forme, increvable, pourquoi, sais pas, ça varie, à grands coups de reins je m'échine, une machine, désirante, délirante, elle a joui à cinq reprises, elle qui a jeté l'éponge, elle a dit, *arrête*, peux pas arrêter, je continue, plus fort que moi, elle crie, *arrête*, stop, je fais halte, je ressors, j'étais encore roide, elle pantelante sur son lit, moi, curieux, j'ai jeté un regard furtif à ma montre, quarante-quatre minutes, je suis un impuissant d'un type spécial qui a la trique trois quarts d'heure, truquée d'accord, quand même il faut bien l'admettre, un sacré truc, les mecs normaux, lorsqu'ils ont tiré leur coup, d'un coup s'affaissent, leur serpent distendu se rétracte, bientôt ce n'est plus qu'une limace, l'escargot rentre dans sa coquille, moi, quand j'ai tiré ma crampe, gonflé à bloc, ça ne se dégonfle pas, ma biroute poursuit sans moi sa route, j'ai la bite sur orbite, une fusée sur sa lancée, va et vient jusqu'à ce

qu'on la rappelle à terre, au début, dépossédé de moi, j'étais horrifié, complexé aux pires abîmes des complexes, et puis, je dois reconnaître, à la Science je suis très reconnaissant, d'un homme-tronc elle fait un Surhomme momentané, grisé, grandi, je peux chauffer le plaisir au rouge jusqu'à cinq orgasmes, trois la règle, deux c'est que je suis fatigué, le malheur, je ne puis pas deux fois de suite, défense absolue, je dois attendre pour recommencer le surlendemain, par exception le lendemain, on ne saurait tout avoir, les pouvoirs surnaturels de la technique et les élans de la nature, j'ai déjà une chance immense, même si je me plains amèrement, d'être un rescapé des éprouvettes, sans les élixirs des seringues, je serais, sans ces instants de trêve, de rêve, un homoncule, un eunuque, un anthropoïde délabré, un primate embourbé dans sa déprime, deux fois la semaine, je redeviens un homme, *homo sapiens*, *homo potens*, je réintègre l'espèce, l'espace d'un soir, je retrouve la joie sauvage de l'orgie, les vertigineux débordements des sens, après ma libido regagne sagement son lit, j'ai ma crue, ensuite je suis à sec, en rade, une nouvelle injection vitaminée me redonne mon essor, je me plains amèrement, mais ma chance est double, que la Science existe, que je puisse me l'offrir, elle a son prix, elle n'est pas à la portée de tout le monde viril déchu, les injections puissance moyenne au frigo, 2 500 francs les douze, les costauds au congélateur 5 000 francs, les instruments des ardeurs doivent toujours rester au froid, pose problème, pour se déplacer il faut une trousse, pour voyager, un équipement spécial, des ruses de Sioux, des masses de sous, aussi, l'arithmétique des plaisirs vieillissants est dispendieuse, chaque rencontre coûte presque autant qu'une passe, pour les fauchés une impasse, les prolos déglingués n'ont pas droit à la baise, que les bourgeois, les demandeurs d'emploi abîmés, en travail comme en amour, demeurent au chômage, par bonheur, à défaut des moyens physiologiques, j'ai les moyens financiers

pas moyen de m'oublier, ce soir elle m'a abruptement, brutalement, rappelé à moi, souvent j'essaie de me remonter le moral pour la monte, je tente de prendre ma catastrophe avec le sourire, de m'en distancier avec une dose d'ironie, je joue sur les maux, ce soir elle a flanqué toutes mes défenses par terre, debout au coin de ma rue, je suis abattu, à plat, ci-gît, la mort dans l'âme, j'ai regardé sa voiture disparaître au cœur de la nuit, frappé au cœur, son arrivée inattendue m'avait comblé, ce départ brusque m'achève, notre rythme, c'est notre alternance, pas d'alternative, à notre image, un raccourci de nous, ça nous résume, moi, je ne peux pas me refaire, elle, elle s'estime refaite, nous ne pouvons pas nous faire l'un à l'autre, nous ne pouvons pas nous défaire l'un de l'autre, du sado-maso classique, *nec tecum nec sine te*, version moderne, fin XX^e siècle, entre nous pas la forêt de Brocéliande, pas le château de Lusignan pour Mélusine, l'usine à gaz, l'étranglement parmi les pots d'échappement qui halètent aux haltes, soudain sans qu'on sache pourquoi, ça se débouche, ça repart, elle accourt, je cours chez elle, elle s'enfuit, je détale en écrasant le champignon,

notre lien, c'est le périphérique, on y tourne, retourne, se détourne dans les vapeurs méphitiques, dans la touffeur des fumées, elle me suffoque, je l'asphyxie, et puis on respire ensemble, on file en Espagne, un week-end à Amsterdam, on marche le long de la digue à Cabourg, à Deauville, alors elle m'enlace, elle ne s'en lasse jamais, la mer, la marche, je l'ai rejointe pour une cure dans la montagne, au bord des lacs, je lui procure des escapades, relais-châteaux de la Loire, on a réveillé pour le Nouvel An à Marçay, elle est venue me rejoindre à New York, bols d'air, nos ballons d'oxygène, la vérité, chacun de nous étouffe dans sa vie, chacun de nous périt dans une totale solitude, par saccades nous réussissons un instant à nous peupler, par foudres nous nous communiquons du souffle, par instants elle éprouve pour moi du désir, de la tendresse, par moments elle m'émerveille, par éclairs nous coïncidons dans un flamboiement

planté là comme un piquet, un piqué, un quart d'heure après qu'elle eut disparu en furie, j'ai dû me secouer, traverser la rue déserte, me remettre en marche vers ma demeure. Écrasé d'un deuil soudain, d'une angoisse folle. L'agonie dans l'âme. ET SI SOUDAIN ELLE ÉTAIT PARTIE POUR DE BON. Je ne peux pas supporter la pensée, elle est impossible. Pour conjurer ces ténèbres mortelles, je ressuscite nos feux d'artifice d'antan. Nos instants inoubliables. D'un seul bond elle renaît de mes cendres DANSE de retour pour dix jours à Pâques revenu de New York pour elle nous avons erré par les rues marché jusqu'au Palais-Royal une après-midi très douce nous nous sommes assis sur un banc toute mélancolique d'un ton triste *je ne t'aime plus* les jets d'eau de Bruges retombent toujours le charme est brisé me fend le cœur elle a l'air d'en être peinée autant que moi que faire une chape de plomb pèse sur moi j'ai franchi six mille kilomètres pour venir à mon enterrement je me sens lugubre nous avons été boire un verre dans le grand café qui jouxte la Comédie-Française veillée mortuaire en fin de journée nous avons regagné mon domicile puis nous sommes sortis dîner à la Maisonnnette russe de Passy elle me sidère toujours à la fin du repas elle dit *rétrospectivement ça a été une belle journée* en tout cas finie comme notre amour nous longeons la rue de Passy je commence à obliquer vers la rue de la Tour elle *demande et si on allait danser* je sursaute regarde ma montre minuit moins le quart je dis *il est tard je* avant que je puisse finir ma phrase elle a déjà hélé un taxi qui passe embarqués boulevard Delessert débarqués à Saint-Germain-des-Prés elle dit *je ne me souviens plus exactement où c'est mais c'est dans cette direction* nous prenons la rue étroite à droite de l'église nous entrons dans un lacs de venelles antiques tordues nous avons erré au moins dix minutes tournant en rond elle me fait tourner en bourrique qu'est-ce qu'elle cherche de toute sa force me tirant en avant comme un chien qui chasse *voilà* elle a

trouvé levé le gibier nous sommes en face du King Club une boîte où elle
allait dans sa jeunesse légendaire s'arrête *nous y allions Mike et moi très*
souvent je dansais jusqu'à cinq heures du matin je frémis elle entre j'entre
ténèbres vides avec de vagues rougeoiements pour éclairage disque
après disque éclate tonitrué des slows aussi qui reposent le tympan
presque personne nous choisissons une table des pinces bleus verts
jaunes balaient la piste déserte elle reste muette les yeux mi-clos
enfoncés en sa mémoire lointaine un whisky je sirote mes quarts
Vittel vers deux heures du matin la salle peu à peu s'est remplie le
caveau s'est mis à battre des musiciens des vrais sont apparus sur la scène
bientôt tous les noctambules attablés sur la piste en transes
nocturnes la soirée débute elle est restée immobile et puis elle s'est
ébranlée d'abord parmi les autres sur le parquet au paroxysme des
déhanchements elle a grimpé sur le podium seule dans la lumière
blafarde des spots sous les regards braqués de l'assistance en un
incendie de gestes la Muse la musique se sont incarnées en son corps se
sont coulées dans ses fibres vibrante des pieds à la tête devenue
dans l'embrasement des feux DANSE

ça la prend comme ça par accès excès par à-coups elle jaillit en un
éclat étincelant de son existence elle fulgure ESPAGNE là c'est
le comble elle a atteint son sommet troisième été de retour à notre villa
parmi les cactus face au gigantesque rocher tiédeur du soir nous avons
dîné dans un bistrot bruyant à poissons près du port journée de plage de
repos me sens détendu repu pause *j'ai envie d'écouter du jazz* d'un
coup arraché à ma torpeur je bégaye *mais il est déjà* elle d'une voix
pressante *je t'en prie j'ai vraiment envie* je cède en soupirant
mais où elle a sur la route principale repéré une boîte murs chaulés
blanc étincelant enseigne au néon striant la nuit *Casablanca* nous
pénétrons dedans une enfilade de salles en tous sens dans le délire des
rafales de sons couvertes ouvertes au-dessus la nuit scintillante
d'été comme au King Club d'abord assise à mes côtés à une table tout
près de l'orchestre immobile elle regarde un whisky boit à
petites gorgées sur la piste une foule de jeunes qui se démènent
trépigment une constellation de trémoussements curieuse furieuse
musique un rock endiablé mâtiné de rythmes latins assemblage plus
local que touristique filles bien en chair brunes à chignons qui se
dandinent jeunots bombant fièrement leurs torsos elle sans un mot près
de moi longtemps assise la piste peu à peu se vide les participants à la

grand-messe à la grand-fesse vont se rafraîchir reprendre haleine deux
trois filles continuent à se désarticuler en une cadence infernale les
costaudes les plus brunes les plus gros chignons les gambettes les plus
solides debout autour les mecs regardent admiratifs verre à la main
soudain elle se lève rejoint les filles la blonde étrangère elle a bondi
au milieu d'elles d'un seul coup un quatuor féroce le fracas d'échos
sonores redouble les payses décuplent leurs entortillements de bras de
jambes ELLE se met en branle soudain s'anime subitement LA
REINE DANS L'ARÈNE sa danse est un parcours si velouté
voluptueux de tous les membres pas un trépigement une envolée elle ne
s'agite pas sur place elle se soulève pointes des pieds frappant le sol elle
lève elle réussit ce prodige se distordre en harmonie se disjoindre en
courbes parfaites ses épaules frémissent basculent remontent sa poitrine
se secoue dans sa frénésie dégingandée elle a la grâce immobile d'une
idole l'assistance debout autour regarde médusée je contemple la
gorge sèche serrée toutes livrent leur corps à une folie à couper le
souffle toutes possédées au fond des muscles des entrailles par le
tintamarre étourdissant éclats des cuivres chocs des cymbales et des caisses
à vous faire sauter le caisson elle possédée mais maîtrisant chaque
tintement chaque note une grosse joufflue brusquement abandonne se
retire de l'étreinte elles continuent à perdre haleine à trois une autre
bientôt cède essoufflée pantelante sur la piste plus que deux elle et
une autre qui la dévore des yeux des gestes affrontement farouche de
femmes pays de Carmen à coups de coudes aigus comme des dents à coups
de talons aiguilles je suis cloué sur mon siège béat d'admiration béant
d'angoisse l'autre a vingt ans pour les compétitions quinze ans de
plus alourdit les charges amincit les chances la toute jeune continue à se
déjeter en un rock rumba samba avec rage très belle une splendide démons
se démenant plus qu'endiablé le rythme est devenu diabolique forcé
forcené pour qu'elles crèvent elles ont duo duel toutes deux tenu ainsi
face à face Amazones se déchaînant les pieds les bras les mains les
cuisses comme des flèches les yeux plantés dans les yeux d'un seul
coup la jeune la brune s'arrête épuisée elle a été à la limite de ses forces
traits révoltés elle jette l'éponge défaillante perdue elle se perd dans la foule

ELLE seule à présent en piste sans partenaire sans rivale
unique poursuit intrépide en trépidant infatigable cœur et corps livrés à
l'extase mystique un orgasme sans fin l'Ascension l'assemblée a
éclaté en applaudissements des connaisseurs pas des incompetents qu'on
épate tonnerre de bravos la musique s'est interrompue elle a
cessé redescendue sur terre elle est revenue vers moi le corps
dégoulinant de sueur le visage noyé de filets comme des larmes de la racine
des cheveux jusqu'au menton jusqu'au bout haletant si fort le thorax
craquant le cœur cognant contre les côtes je dis *assieds-toi* se tenant
à peine debout elle est sortie vers un des patios à l'air libre baignés de

fraîcheur nocturne trois heures quatre heures du matin je ne sais plus
elle s'est allongée sur le rebord de pierre d'une fontaine j'ai dit *rentrons*
elle n'a pas entendu répondu elle murmurait *Mike Mike* elle avait
retrouvé sa jeunesse elle aurait pu trouver la mort

veille à ma vie mon ange gardien souvenir soudain me revient
un peu brutal un peu brusque surgi du cœur des ténèbres ce soir-là ça a
mal tourné un des pires moments j'ai dû me coucher tellement de
douleurs à tous mes dysfonctionnements d'organes rien ne les apaise en
désespoir de cause mon vieux et fidèle Dr K. m'a donné à essayer pour
enrayer mes supplices une pilule dernier recours dernier secours
de Temgesic dérivé de morphine devrait calmer la kyrielle de
mes douleurs concluant au coucher j'ai pris la pilule bénite aussitôt
vertiges j'ai dû me cramponner aux meubles pour ne pas tomber perdu
la tête des nausées épouvantables malade comme un chien j'ai
commencé à vomir du coup me couche me traîne vers mon lit me
deshabille m'allonge qu'un remède m'endormir je sombre dans un
demi-sommeil demi-coma enfin gagné par la torpeur PEUR
SOUDAINE pas possible je rêve me réveille beau être sourd
l'impression qu'on tente de forcer ma porte d'entrée doit être sensation
fausse une erreur des sens folie dans ma tête j'essaie de me
rendormir de nouveau ça gratte ça crisse si j'entends doit être très
fort un tapage D'UN COUP ma porte d'entrée fermée à trois verrous
à double tour s'ouvre toute grande dans le couloir des têtes coiffées de
calots sombres uniformes sinistres cauchemar paraissent LA GESTAPO
on m'arrête soudain ses lèvres chaudes sur mes lèvres ELLE
je t'avais appelé plusieurs fois au téléphone ça ne répondait pas je sais que
tu es chez toi à cette heure j'étais tellement inquiète j'ai appelé les
pompiers pas la Gestapo les pompiers je respire ils ont scié le
fermoir de sécurité elle dit *tu sais je me suis fait tellement de souci*
son haleine sur ma bouche sur le moment un peu secoué d'accord
sa buée humide moite contre les lèvres un souverain remède
pompiers Gestapo ou pas

ELLE c'est ça elle va toujours jusqu'au bout de ses pulsions
impulsions désirs délires je me ménage je me préserve j'ai mal au ci j'ai
mal au ça je reste en deçà de moi-même elle va toujours au-delà
tabous n'existent plus interdits tombent m'a arraché à la torpeur du
quotidien au corset du raisonnable dans ma vie elle a jeté le
flamboiemment soirée chaude tranquille entre nous pas l'ombre d'une
dissension en fait d'ombre soudain dans le salon LUEUR SUBITE

insolite j'entre dans la pièce sidéré nom de Dieu la gerbe de
graminées qu'elle a rapportée d'Espagne tiges drues crêtées de leur
chevelure d'épis jaune dans le grand vase FLAMBENT un feu
d'artifice des flammèches s'envolent en volutes tournoyantes vers le plafond
trésor cueilli brin par brin aux anfractuosités des rocs coupants glissants
pieds nus LA PIÈCE EMBRASÉE à mon tour de colère je flambe je
hurle *mais pourquoi as-tu fait cela tu pourrais mettre le feu à
l'appartement* assise par terre briquet à la main sans répondre
contemple l'incendie d'un œil perdu visage innocent dessiné à travers
les flammes parmi le pétillement des épis tombant en cendres noirâtres
sur le tapis j'ai éteint ce brasier au plus vite comme j'ai pu avec des
serviettes après c'est le torchon qui brûle je crie une seconde fois
pourquoi d'une voix douce sur un ton calme elle murmure *j'en ai eu
brusquement l'envie* ajoute *tu sais, quand tu seras tout seul un jour
dans ton appartement, tu regretteras tout cela* argument massue en
même temps que *le feu* sa remarque a éteint mes fureurs mieux vaut un
tapis cramé qu'une vie vide rempli quand même de stupeur ne puis
m'empêcher de demander *mais pourquoi soudain cette envie* elle dit
*c'était tout l'espoir que j'avais mis au début en notre rencontre en notre
amour* parti en fumée

quand je suis arrivé devant ma porte, fragments d'images, de mots
m'assaillant dans la tête, elle a transformé ma vie morte en roman, enkysté
par des habitudes en béton, elle les pulvérise, son imagination soudain nous
libère, en état momentané d'apesanteur, à la seconde elle veut décrocher,
partir, nous sommes en route pour Cabourg, le lendemain, des heures,
promenade enlacée contre vents et marées brise coupante le long de la
digue de bois aérien enchanteresse à Deauville montgolfière, nous voguons
au-delà du réel écrasant, sa maison baraque, mon appartement cellule, nous
naviguons sur les canaux d'Amsterdam, foucade somptueuse, le long des
demeures patriciennes, notre lamentable existence quelques moments
ennoblie, à Paris aussi m'arrache à moi-même, me fait découvrir les
surprises du Père-Lachaise, du théâtre sur péniche, du parc d'Astérix, elle
me sort de mes ornières, m'entraîne au salon de la voyance, toujours elle
qui invente, me met en branle, elle est incroyable, quand elle s'y met, un
soir vers minuit, elle a longé le jardin du Luxembourg en se tenant avec
deux doigts à la grille, sautillant sur le rebord de pierre, dansant en l'air d'un
pas d'elfe, moi ahanant poussif à sa poursuite, la fois, dans la queue du
cinéma, devant nous deux gays, l'un d'eux, très beau, s'admirant
longuement dans la glace, elle lui dit, *comme vous vous aimez, moi, je suis
rentré sous terre, après lui ai dit, mais pourquoi as-tu agressé ce type,
réplique, je ne l'ai pas du tout agressé, la preuve, si tu n'étais pas sourd, tu
nous aurais entendus bavarder ensemble jusque dans la salle, elle est
impayable, très tard, en Espagne, une nuit, elle déclare, larmes aux yeux, je
suis sûre que je reverrai René Fallet après ma mort, de ça je suis*

absolument sûre, chacun sa croyance, j'aurais dû respecter la sienne, comme un niais je dis, *je ne pense pas qu'il aurait cru cela lui-même*, mal m'en a pris, elle m'a lancé son verre au visage, pas seulement le contenu, le contenant aussi, avec, j'ai esquivé de justesse, et l'après-midi dans le métro, elle monte, s'assied près d'un petit vieux, tout le monde a le regard ailleurs, au plafond, une, deux, trois stations, des gens montent, cherchent une place, scrutent, détournent les yeux, à la fin, elle se penche vers le vieux, chapeau, pardessus propres, soudain blême, le tête, il était mort, tout le monde faisait semblant de ne rien voir, elle a tiré aussitôt le signal d'alarme, la lâcheté la dégoûte, la rame s'est arrêtée, rien ne l'arrête, j'ai composé le code, ouvert ma porte, ELLE PARTIE, mon cloître vide, je cherche ses traces, cendrier noir, mégots refroidis, je les ramasse, deux heures à peine les lieux encore pleins d'elle à craquer, ce soir tendre, douce, aimante jusqu'à l'éclat soudain dans sa voiture, je regarde ma montre, vingt minutes qu'elle a filé, elle devrait être rentrée chez elle, je ne pourrais pas me coucher sans être rassuré, quand elle me quitte ainsi, d'humeur vive, après dîner, j'en tremble toujours, j'ai décroché le téléphone, j'ai composé son numéro, au bout du fil j'ai eu son mari, courtois, inquiet, *non*, *elle n'est pas encore rentrée*, je dis, *ah bon*, j'ajoute, *je m'excuse de vous avoir dérangé à cette heure, mais, pour me sentir rassuré, je me permettrai de rappeler dans un quart d'heure*

j'ai eu beau avoir envie d'appeler derechef, je me suis retenu, d'habitude il faut quinze à vingt minutes jusqu'à chez elle par le périclès à cette heure tardive, elle a plus d'un quart d'heure de retard, j'ai décidé d'attendre encore dix bonnes minutes, le problème, je l'accepte, parfois difficilement, comme elle est, elle ne m'accepte pas du tout comme je suis, nous sommes rigoureusement incompatibles, mais jusqu'ici, malgré tourmentes et torgnoles, inséparables, chat et chien cousus dans le même sac, chaque fois elle me griffe avec la liste de mes défauts, je voulais rencontrer un homme, moi, un vrai, qui sache me rassurer, me guider, *Doubrovsky, qu'est-ce que tu m'as apporté, dis, en quoi m'as-tu jamais aidée, tu es un être mortifère, tu as fait entrer la mort en moi, la seule chose que tu auras réussie, c'est à me dégoûter des écrivains, tu ne penses qu'à toi, tu vis dans ta petite bulle*, j'en passe, mes vices je les connais par cœur, je pourrais lui renvoyer un relevé détaillé de ses travers, je m'abstiens, à quoi bon, elle souffre trop, elle me souffre, suffit, peux pas lui demander la lune, d'être toujours bien lunée, elle est au plus bas, moi aussi, c'est là que l'on se rencontre, pas toujours en chien et chat, souvent en chiens de faïence, souvent on n'a rien à se dire, elle s'assied sur un fauteuil du salon, moi, je m'installe sur le

canapé, on se regarde en silence, de quoi parler, elle déteste la politique, elle déclare n'avoir jamais voté, les événements du monde extérieur on n'en discute pas, dans un journal elle lit les articles consacrés aux arts, à la médecine, les faits divers, le reste ne l'intéresse pas parce que c'est truqué d'avance, on a réussi à traverser la guerre du Golfe entière sans y faire une fois allusion, *moi, j'aime les gens qui agissent, pas ceux qui bavardent assis dans leur fauteuil en lisant «le Monde»*, naturellement, la guerre, ma guerre m'est interdite, ses yeux s'enflamment, *la première fois qu'on s'est promenés au Bois de Boulogne, alors que ce petit garçon passait en bicyclette, il a fallu que tu évoques les traces de balles dans les arbres, les fusillés, tu n'as pas souffert dans ta chair, mais tu te complais dans la souffrance des autres*, pour elle, que les youpins aient des douleurs cataloguées, homologuées l'irrite, les siennes d'apparence dorée ont été aiguës, aussi, je le lui accorde, je ne prétends pas à l'exclusivité du martyre, j'admets même que j'ai eu une sacrée chance de m'en être tiré, mais je ne lui ferai pas un instant admettre que j'ai malgré tout payé de ma personne, l'étoile jaune, raser les murs dans les rues en pensant aux rafles, se demander à chaque fois si l'on sera de la prochaine fournée, quand la police viendra vous cueillir au réveil, se terrer neuf mois dans un trou en transe, motus, je dois la fermer, je n'ai pas droit à la parole, je la boucle, je suis interdit de mémoire, pas que guerrière, amoureuse, les femmes que j'ai connues ne l'intéressent pas, elle ne m'a jamais posé de questions, si j'y fais allusion, elle écoute sans commentaire, je passe à un autre sujet, des sujets, nous n'en avons pas beaucoup en commun, de fait, nous avons bientôt épuisé la liste, ma femme, au début, était là avec nous, entre nous, une photo encadrée d'elle, en modèle de mode avec une perruque, accrochée au mur, en face des lits, entre Ilse et elle, j'ai cru sentir au début une étrange sympathie, une bizarre connivence, peut-être de ma part une illusion, un soir elle a caché la photo derrière la bibliothèque basse, un autre soir, elle a fait tomber du mur le portrait qui s'est cassé, j'ai mis les restes de ma femme dans un tiroir, c'est mieux, c'est plus normal ainsi sans doute, *let the dead bury the dead*, de ma vie déchirée, parfois l'anglais surgit, que les morts enterrent les morts, à la place où la photo était, le mur est resté longtemps nu, sale, pour mon dernier anniversaire elle m'a fait un superbe cadeau, un agrandissement d'une photo prise par elle dans une exposition Delvaux, elle a l'œil sûr, vif, la main experte, *la Femme violée*, la créature offerte nue sur un tapis, seins et sexe proéminents, clouée là, l'homme habillé, dos tourné, détourné, d'autres femmes nues qui contemplent, le regard fixe, monochrome en bleu sombre, bien sûr, sa couleur à elle, à la place de la photo d'Ilse, j'ai accroché la sienne

la Femme violée, après tout, peut-être elle, une femme qu'on viole est une femme à qui on vole son sexe, dans la voiture tout à l'heure elle a dit, *tu*

m'as cassé le désir, peut-être avec ma trique truquée, je lui ai volé le sexe, si je n'avais pas l'amour piqué, elle n'aurait peut-être pas ses éruptions d'angoisse, mon désastre est sans doute cause de sa détresse, mon éclipse n'est pas innocente de sa dépression, SI J'ÉTAIS ENCORE UN HOMME, tout aurait pu être changé, elle aurait pu changer de vie, m'épouser, s'accomplir, écrire, elle dit, son évidence, *pour moi l'écriture passe par le sexe*, si j'avais comblé son sexe, j'aurais fécondé sa plume, son talent inné en friche après des ans de mariage mortifère, aimer, écrire, pour elle ne fait qu'un, c'est le même vœu en double, le même sacré, je l'ai peut-être massacrée, avec la panoplie de mes seringues injecté mon déclin, ma vieillesse en elle, pour elle le désir vient du fond des tripes, il est appel de la vie, à la vie, antidote suprême de l'angoisse et de la mort, fabriquée, trafiquée par toute une pharmacopée, ma pénétration est un viol, *la Femme violée*, mon sperme un venin chimique, l'homme se détourne, il regarde par la fenêtre, il ne veut pas voir, nue, allongée sur le sol, sa victime, elle est malgré moi la mienne, elle dit, *au début, je ne connaissais pas bien ton appartement, pendant la nuit je me suis levée pour chercher les toilettes, je suis entrée dans ton cagibi, j'ai senti soudain tous tes vêtements, me suis frottée à tes vestes, si heureuse d'être enfin AVEC UN HOMME*, mes piqures, comme celles de l'autre fiente l'ont aidée à s'autodétruire

pourtant, étrange, paradoxal, à la limite inconcevable, notre attache la plus forte, notre lien le plus profond reste le contact physique, l'attrait des corps, je l'ai déçue de part en part, je connais par cœur la liste de mes défauts, la litanie de mes manquements, je suis impuissant, sourd, maniaque, replié sur moi-même, un bloc d'égoïsme, un vieil intello qui vit dans sa bulle, l'horreur des horreurs, *tu es tout ce que je déteste*, cent fois elle m'a répété, je *ne t'aime* plus plus du tout, presque cinq ans qu'elle le répète, elle aurait amplement eu le temps de me quitter, seulement, quand le soir arrive, les jours où elle vient chez moi, elle fume encore une ou deux cigarettes, se démaquille ou ne se démaquille pas, lorsqu'elle est fatiguée, elle se couche sur le dos, dans son lit, j'arrive, je lui mets un gros oreiller sous les pieds, je la déshabille, lentement, délicatement, baskets, chaussettes, caleçon, ordre immuable, notre rite, notre rituel, je cherche sa veste de pyjama dans la salle de bains, je la lui passe, quand j'ai fini, elle m'attire contre elle, les prunelles alors d'un bleu humide de tendresse, droit dans mes yeux, elle dit, je *t'aime*, je dis, *mais demain tu diras le contraire, tu diras que tu avais un peu bu*, elle secoue la tête, je *n'aime pas toi, ta personne*, je *t'aime*, je demande, *tu aimes quoi*, répond, *ton regard sur moi, tes yeux, l'odeur de ta peau*, elle ajoute, *dès que tu poses ta main sur moi, j'ai envie de toi*, je dis, *c'est pareil pour moi, il suffit que j'effleure ton tricot, ton caleçon, que je contemple ton visage, j'ai soudain un désir fou*, elle dit, *mon visage est si abîmé*, je dis, *pas pour moi, je ne peux pas le voir, je te*

vois toujours jolie, c'est vrai, impossible pour moi d'apercevoir la défiguration qu'elle se figure, elle met la veste de pyjama, jamais le pantalon, je passe la main sur son ventre, tendu comme un tambour, résonne jusque sous mon crâne, pas une ride, pas un pli, une peau si douce, je la caresse, un frémissement me remonte dans les épaules, un jour elle m'a dit, *mon corps est à toi, fais-en ce que tu veux*, un lancinement m'a traversé des pieds à la tête, de son corps j'ai fait tout ce que je peux, sexagénaire impuissant elle m'a fait connaître les frissons les plus intenses du sexe, notre amour est à fleur de peau, dingue, c'est l'amour piqué

et puis elle se met à parler, écluse longtemps close qui s'ouvre, le verbe monte, coule, irrésistible, de sa bouche, blessures jamais refermées, un sang noir jaillit à flots entre ses lèvres, une source permanente de déploration murmure, une mélodie intarissable, inguérissable, s'élève, sa voix mélodieuse, soudain rauque, supplie, pourquoi tous ces malheurs, tant de malchance accumulés à chaque étape de sa vie, ce destin sans cesse perverti, contrecarré, qui broie l'espérance, tragédie antique, toujours une histoire de famille, proche contre proche qui se meurtrissent, s'assassinent, pire, s'ignorent, abandonnée, délaissée au centre même du foyer, je suis une femme morte, pourquoi, pour rien, pour des erreurs de jeunesse devenues avec les années des poids écrasants, des montagnes insoulevables, cela me soulève le cœur, je suis le chœur, je commente, j'encourage, je compatis, quand on *aime* on *aide*, je suis impuissant, à aimer, à aider, avec moi on ne peut plus refaire une vie, la mienne est sur son déclin, je ne suis plus qu'une moitié d'homme, je l'écoute religieusement, incantations, imprécations, la kyrielle de ses tourments, de ses tortures, je la recueille en moi, ses plaintes, mes réponses, nos répons, notre liturgie, je l'accueille au plus profond, nous ne communiquons pas, je communie, je voudrais qu'elle sente mon attention indéfectible, depuis trois ans qu'elle les répète, je suis rivé à ses paroles, ses récits, ses récitatifs, ses rites, ses ritournelles, j'y suis éternellement fidèle, ses ressassements inlassables jamais ne me lassent, parfois elle s'arrête un moment, elle soupire, *avec toi je radote*, elle ne radote pas, elle n'a jamais eu personne à qui parler, parler est un besoin absolu, de ne pas pouvoir parler on peut mourir, elle me dit ce qu'elle n'a jamais dit à personne, elle ouvre plus que son sexe, elle s'ouvre entière, à son père elle n'a jamais pu parler

elle me parle à la place de son père, je l'écoute comme ma fille, à cet instant elle est ma fille, je suis son père, elle est ma fille française, ma fille avec qui je couche, même avec ma trique truquée, j'en ai deux en Amérique qui me sont chères, mais leur chair m'est défendue, comme l'était celle de ma mère, toujours si proches, à jamais lointaines, cette chair-ci je la

pénètre, je m'en pénètre, tout nous sépare, nous ne formons pas un couple, un anti-couple, notre trait d'union est l'interdit, entre nous le lien le plus profond, indestructible est l'inceste, l'attache la plus forte est aussi la seule prohibée, parfois elle se la refuse, *je suis affectivement tout à fait immature je ne vais pas à trente-six ans continuer à chercher un père*, elle n'a pas à le chercher, elle l'a trouvé, certes, je ne suis pas un bon père, je ne l'ai jamais été, avec aucune, pris par mes propres projets, je ne prends pas mes filles en main, trop préoccupé de moi, je ne me suis jamais assez occupé d'elles, mais mes filles peuvent faire fond sur moi, je suis peut-être un père absent, je suis un père inaltérable, comme j'ai été un fils, souvent vadrouilleur, parfois insensible, absolument, totalement fidèle, ma mère est la personne au monde que j'aurai le plus aimée, je suis maintenant de l'autre côté de l'âge, l'amour j'essaie de le reverser en sens contraire, parfois je triche, par moments je prends mes filles pour ma mère, cela l'irrite, elle crie, *moi, j'ai déjà ma fille, et je tombe sur un type qui veut une nounou*, je change de cap, je rectifie l'erreur, je tente de me corriger

mais je suis incorrigible, souvent elle dit, d'un ton rageur, les yeux pleins de larmes, si *seulement je t'avais rencontré il y a dix ans*, d'autres fois, *je t'aime comme un regret*, je ne puis effacer le cours des ans, éliminer mes infirmités, me restituer l'ouïe si fine de ma jeunesse, la virilité de mon âge mûr, je ne puis changer la manière même, un peu usée, que j'ai d'être, elle ne peut pas non plus changer le fait qu'elle ait été mal aimée dans son enfance, dans son mariage, qu'elle n'ait pas joui de sa souveraine jouvence, de ses talents infinis, précipitée dans une union rébarbative, une maternité intempestive, qui ont dévoré sa substance, ses autres pouvoirs créateurs, elle ne peut pas changer le fait qu'elle est confrontée maintenant à une tâche inhumaine, construire, sur ses décombres personnels, une carrière professionnelle à trente-six ans, obligée à présent d'implorer un petit boulot après cinq années de médecine, avec une santé délabrée par les tourments de son visage et les tortures de son âme, je ne peux pas me refaire, elle ne peut pas refaire sa vie avec moi, les faits sont les faits, inaltérables, inexorables, par bonheur restent l'imagination, les fantasmes, ils n'apportent pas le bonheur, mais par instants fulgurants ils délivrent du carcan, par moments illuminés ils libèrent de la carcasse, on ne peut pas bâtir une existence avec ni la vivre sans, pour ça qu'on rêve, elle me rêve son père, je la rêve ma fille, *quand je fais l'amour avec toi, j'ai l'impression de faire l'amour avec un père*, quand elle exhale sa souffrance, je l'absorbe avec la tendresse que j'aurais pour mes filles, ma fille française, celle que je n'ai jamais eue, mes amours toujours dispersées aux quatre coins, marié à une Américaine, puis une Autrichienne, passion derrière le rideau de fer pour une Tchèque, elle m'enracine à nouveau dans ma terre natale, sur la fin de mes jours j'aime enfin dans ma langue maternelle, après ma mort, si elle

pense à moi, j'aurai une descendance sur mon propre sol solitaire, mon odyssee touche à son terme, Ulysse déchu, elle n'est pas ma Pénélope, elle est mon Ithaque

de nerfs aussi, ce soir, dans la voiture, son attaque, inévitable, trente ans c'est l'apogée d'un sexe de femme, cette femme des pieds à la tête est sexe, pour elle pas un plaisir, culte sacré, moi officiant diminué, minable, il faut que je me manipule le goupil-Ion, que j'injecte de la papavérine, des α -bloquants, des hormones dans mon eau bénite, forcé, ça la débecte, longtemps des semaines et des semaines elle se contient, et puis à l'improviste elle éclate, elle explose en imprécations, ça m'atteint au cœur, à l'amour-propre, ça m'annihile l'estime, le respect de soi, après ses rebuffades, je me sens comme un rebut, lorsqu'elle s'écrie, cela fait dix *ans*, dix *ans que je n'ai pas dormi dans les bras d'un homme*, ça me ravage, avec mes insomnies, mes manies, mon besoin de dormir seul, à force de dormir seul, je crèverai seul, comme j'ai fait mon lit ça me couchera dans ma tombe, lorsqu'elle a ses intempéries d'humeur, ses intempérances de langage, parfois ça me choque, ça me fâche, je suis monté contre elle, après je suis dans le trente-sixième dessous, à trente-six ans, normal, vouloir être baisée le matin, besognée le soir, tringlée la nuit, naturel, toujours prête à s'allonger, moi qui ne suis pas à la hauteur, ça me ravale plus bas que terre, je suis le dernier des derniers, parfois l'idée me transperce l'esprit, un instant je pense à elle plus qu'à moi, je pense contre moi, cela est rare mais m'arrive, je me dis, il faut qu'elle se trouve un autre type, un vrai, un mec à part entière, qui la contente, qui la fasse jouir tout son soûl, avec qui elle n'aura plus besoin de se soûler pour s'exalter, je me le dis, je le lui dis, ça me coûte, elle répond, *je n'en ai même plus l'envie*, elle réplique, *tu sais, je suis romantiquement fidèle*

assis à mon bureau dans le salon, je consulte ma montre, presque quarante minutes qu'elle est partie en trombe, en bourrasque, elle a un de ses paroxysmes, je m'inquiète quand elle conduit ainsi déchaînée, il ne lui est jamais rien arrivé, il suffit d'une fois, le soir « d'Apostrophes » me revient, me remue, je m'angoisse, je suis déjà tombé sur le mari, il est poli, gentil, ça me gêne, j'aimerais être sûr qu'elle est rentrée, qu'elle me le dise elle-même, j'attends encore cinq minutes et je rappelle, c'est décidé, en attendant, pour me distraire, j'ouvre le tiroir de mon bureau, il est rempli de paperasses, nos échanges par écrit, nos communications intimes, au restaurant, lorsqu'il y a trop de bruit, au lieu de parler, elle me demande du papier, mon stylo bille, sur une de mes cartes de visite, elle attaque, *Pourquoi c'est tellement plus étrangement distrayant de se parler par écriture que par voix? même pour dire des conneries? Je sais. L'impression*

qu'on a un langage secret. - Oui, et aussi parce que ton envie, ta joie la plus profonde est d'écrire. - Manger est un acte de se taire, de se TUER. Bouffer est un CRIME. - Bouffer, oui, dîner, non. - Connard! c'est toujours le même geste, ce ne sont pas toujours des badinages, dépend du lieu, de l'heure, des états d'âme, des états d'excitation, cette fois, sur un morceau de nappe en papier déchiré, ça se corse, en-tête à lettres chinoises, Si tu savais à quel point - point de mire - j'avais envie d'être envahie du sexe, de vie, d'un homme - point (illisible) point désappointé point désabusé point DÉCHU, Rum Runner Café Restaurant d'Amsterdam, je reconnais la feuille jaune, Tu n'aimes pas tu PRENDS pour bandouiller time to time à heure FIXE comme la MORT afin de te prouver que tu es encore en vie TU ES LA MORT probablement parce que tu la HAIS hélas! j'ai passé l'âge de donner la vie, réplique, Tout ça, parce que j'avais mal au genou, étais fatigué et voulais te sentir contre moi tendrement, sans traduire cela automatiquement par « tirer un coup ». Tu n'es pas subtile, contre-attaque au bille en haut de la feuille gribouillis au coin, Que m'as-tu apporté, en quoi m'as-tu aidée, enrichie en deux ans? Quoi? Quoi?, je revois l'immense salle à Amsterdam très tard, tonitruante de voix, cliquetante de bières. Tu demandes toujours aux autres ce qu'ils t'ont apporté. Je ne peux pas dire ce que je t'ai ou ne t'ai pas apporté! Je sais ce que tu m'as donné et ce que je t'ai donné, - si tu ne l'as pas reçu, je regrette de tout cœur l'erreur ou le manque de transmission. Il ne faut quand même pas trop me mettre TOUT sur le dos. C'est toujours pour toi, depuis toujours, la faute des AUTRES et je suis le dernier terme d'une longue liste - N'y aurait-il jamais de TA faute en rien? tac au tac, J'ai épuisé mes derniers espoirs, énergies, au long d'un vieillard névrosé. Je ne t'accuse de rien, imbécile! Quand auras-tu L'INTELLIGENCE de comprendre que la vie n'est pas un règlement de comptes. Simplement, si véritablement il faut accuser quelqu'un, je m'accuse, moi, d'avoir passé ma vie à tant et tant me désestimer. C'est tout. Au point d'en avoir perdu le souffle, du souffle, il lui en restait encore, et du rude, Cocktails guava frost mango frost lime freeze, sur les menus déchirés des pages et des pages de coups de pattes de mouches, assauts sur des colonnes et des colonnes, banana daiquiri tequila sunrise, la vie n'est peut-être pas un règlement de comptes, en attendant, parmi le vacarme étourdissant de la brasserie on s'assassine à coups de pointes silencieuses, chacun fonce, enfonce bille en tête ses quatre vérités dans l'autre, et puis la guerre des mots a cessé en un claquement sec de porte, elle m'a donné mon congé, et cesse d'enculer avec une bite morte, mortifère, dégradée et donc dégradante, une fille dont pas une parcelle de son corps et de son âme n'appelle à la vie, la VIE

deux ans déjà, bref séjour parmi les canaux splendides de la ville musée, s'estompe dans la brume comme Bruges, retour soudain du refoulé, ça lui est sorti ce soir des lèvres, ça lui est monté des entrailles, ça lui a jailli de l'entrecuisse jusqu'à la bouche en geyser, comme les volcans elle a ses

périodes d'accalmie, une surface lisse de sourires, douce de gestes, dans la rue pendue à mon bras toute tendre, ce soir même, allongée sur le lit, elle disait, *je voudrais rester près de toi ici*, souvent elle dit, *s'il n'y avait pas ma fille, je m'installerais chez toi*, tout à l'heure se rhabiller, rentrer chez elle lui semblait une impossible corvée, elle déteste ce va-et-vient entre deux vies, mon appartement, sa baraque, changement brusque, brutal de personnalité, de femme meurtrie devenir mère parfaite, des larmes passer à l'éternel sourire, en changeant de lieux elle change de peau, chaque fois une épreuve pénible, un effort cruel, souvent elle dit, *je ne peux plus supporter ce tiraillement, ces aller-retour*, ce soir elle est venue chez moi, il va falloir qu'elle retourne chez elle, doit emmener demain sa fille à l'école, mener deux existences qui s'affrontent de front, pour l'instant sur le ventre couchée, immobile, un bras autour de mon cou, mes doigts serrés entre ses doigts, *Serge, oh Serge*, et puis, après dîner, elle a comme ce soir ses éruptions, tout son réprimé regorge, ses explosions m'atomisent, mes restes s'éparpillent, il ne demeure plus rien de moi, qu'une honte intense, gluante, quand elle me renvoie ma bite au visage, quarante ans je l'ai fourrée, raide comme un piquet, pas piquée, des dizaines et des dizaines de femmes, dans tous les trous de la création, aux quatre coins des globes, de face, de dos, à croupetons, debout, j'ai niqué tous azimuts, un quart de siècle après ma Tchèque m'envoie encore des cartes chaque Noël, elle a dû jouir, j'ai dû être à mon zénith, maintenant je suis à mon nadir, presque nada, pas même rien, un moins que rien, qui se seringue la libido à jets de vitamines, quand elle a ses détonations de ventre frustré, elle m'annihile, j'espérais qu'elle m'avait pardonné mon délit de virilité, qu'elle m'acceptait tel que j'étais devenu avec le temps impitoyable, chaque fois, elle me volatilise mes illusions, je suis à présent un sous-homme, c'est irréversible, *Untermensch*

je ne tolérerai pas éternellement ma déchéance, il y a des limites que je ne laisserai pas ma décrépitude franchir, sinon je m'en affranchirai, je n'ai pas l'intention de me traîner à tout prix ici-bas comme un ver de terre, les vrais écrivains, lorsqu'ils ont perdu leur idéal, se suppriment, malgré ses crises, rages, fureurs, aussi longtemps qu'elle me supporte, je me reste supportable, tant qu'elle ne me jette pas, je ne me rejette pas tout à fait, tant qu'elle me garde, je garde une apparence humaine, je suis le fantôme de moi-même, elle tient le fil qui me relie à la vie, si elle le coupe, je remets mon destin à la Parque, elle tranchera, j'ai replacé les papiers froissés, gribouillés, dans le tiroir, maintenant j'ai assez attendu, elle doit être sûrement rentrée, je vais l'appeler, au fond du tiroir, j'aperçois du papier d'enfant, je reconnais sa lettre, nous sommes en octobre, elle l'a envoyée en septembre, à peine un mois, je ne puis pas m'empêcher de la ressortir, *Mon amour. Je n'ai que ce papier pour t'écrire. Tu viens de partir et déjà tu me manques. Je reste là, seule, noyée dans mes tourbillons d'angoisse devant*

ce visage saccagé. Noyée dans la solitude de « ma famille », la solitude morale, bec cloué, qu'elle m'impose depuis toujours. Alors je fais semblant, faire semblant que tout va bien dans le meilleur des mondes. Que le gentil mari va venir. Que mon avenir est merveilleux. Sourire, le cœur et la vie en lambeaux. Tu es vieux, Serge. Sourd et impuissant. Si peu rassurant et parfois si fatigant. Mais tu es chaud et tendre et aimant - Et cela rattrape tout. Tout. Et c'est pourquoi inlassablement je m'en retourne rue Vital, vers toi. Même si l'avenir est glacial d'inexistence pour nous. Sans projet possible... J'ai peur, Serge. J'ai froid. Tu me manques. Ta seule présence savait me réchauffer. J'ai beau avoir lu et relu sa lettre, elle me réchauffe de nouveau. A l'encre rouge, elle a marqué, Lettre inachevée... Je ne suis pas encore fini. J'ai un sursis. Je range la lettre, au coin du vaste tiroir, je vois une enveloppe, Pour Serge. Je ne me souviens plus exactement, je fouille au fond, sors l'enveloppe, dedans une carte postale. La station thermale où je l'ai accompagnée l'été d'avant, pour tâcher par une cure d'apaiser son visage. Les bons comptes - et les beaux contes - font les bons amis. Je t'aime, Serge. Merci d'ÊTRE-là. Bien sûr, inévitable, je tombe sur un autre mot, sur l'irréparable mal. J'ai tellement envie de toi. Toujours. Sans cesse. Dès que je te vois. Toi en moi. Et puis, à chaque fois, il me faut me souvenir que tu ne peux pas, que je suis tombée amoureuse d'un mort, de la Mort. Qu'ajouter à cela, Serge, qu'ajouter à cela. Si ce n'est une larme de whisky noyée - NOYÉE. Bonne nuit. Elle est tout entière dans mon tiroir, dans ces notes griffonnées en toutes les couleurs, sur tous les papiers. Quand j'ai eu une seconde attaque de déprime, Je suis si triste de te voir comme ça. Sache que je t'embrasse et que je pense toujours à toi. Je t'aime - enfer et contre tout. Pour la vie. Mars 93.

Bien sûr, inévitable, elle va encore me jeter à la gueule mon âge, ma surdité, mon impuissance, elle va me redire que je suis chiant. Elle s'éciera, je veux un homme, UN VRAI! Elle me fera encore la tête, à peine arrivée chez moi elle grimacera, je me demande ce que je viens faire ici. Elle expliquera, je suis uniquement venue parce que je dois employer la baby-sitter, je ne veux pas la perdre et je ne sais pas où aller. Elle dira, selon son humeur, bien d'autres choses. Je ne t'aime plus, tu n'es plus rien pour moi. Pas même un ami. J'ai perdu toute confiance en toi. Entre elle et moi, maintenant, en plus de tout, plus que tout, il y a mon livre. Ma plume, une épée de Damoclès sur nos têtes. C'est beaucoup plus grave. Peut-être mortel. Une épée de Damoclès dans son cœur. Tu t'es servi de moi. C'est tout à fait dégueulasse, permets-moi de te le dire. Elle a une vue simple, indéracinable des choses. Avant H., après H. Avant, elle était parfaitement normale, gaie, vivante, jolie. Après, défigurée, l'horreur incrustée dans le visage, les tourments dans l'être. Un point, c'est tout. Ce qu'il peut y avoir parfois de particulier dans sa conduite ne renvoie qu'à son martyre. Toute

notation ironique à ce sujet est un crime de lèse-souffrance. Elle s'est fait là-dessus sa religion. Elle ne saurait supporter qu'on la voie autrement qu'elle ne se voit. Je ne la vois pas pareil. Après H. je la vois douloureuse, certes, angoissée jusqu'au tréfonds, mais pas défigurée, toujours jolie, toujours désirable. Avant H. elle avait ses côtés bizarres, «Nadja». Au début, quand on faisait l'amour, que je ne me piquousais pas encore, au moment d'arriver à la jouissance, elle avait un réflexe de recul, se jetait parfois à bas du lit, revenait et suçait son pouce. Ça me frappait. Pour son premier anniversaire, je lui ai offert un beau tricot noir. Elle l'a essayé chez elle, m'a dit, «je le porterai à l'enterrement de ma mère », ça m'a fait drôle. Une autre fois, elle a tenu à ce que nous allions ensemble au cimetière de Bagneux, elle m'a embrassé à pleine bouche sur la tombe familiale, elle a pris une très belle photo de nous deux assis sur la mort. Je n'ai jamais apprécié les êtres ordinaires. Je suis moi-même pathologiquement cinglé. Quand je remarque ses bizarreries, elle croit que je me moque d'elle. C'est, au contraire, une façon de l'aimer. Si elle était comme toutes les autres, comme tout le monde, quel intérêt. Je ne me suis pas servi d'elle, comme elle le croit, elle m'a inspiré. Ce n'est pas du tout pareil. J'ai besoin, pour mon écriture, d'inhabituel, autrement, à quoi bon écrire. *Je tiens ce livre pour une trahison.* Elle n'a pas senti, compris que ce livre était un livre d'amour. Pas classique, moderne. Tordu parfois, mais ardent. Trente-cinq médecins consultés en vain, *depuis plus de trois ans je ne suis que courage. Mais ça, bien sûr, tu ne l'as pas vu. Probable que c'est quelque chose que tu ne connais pas.* Je connais, je reconnais. Seulement, elle garde son courage pour sa fille, pour moi ses faiblesses. De sa vérité, elle ne veut regarder qu'une face. *Lorsque mon être déformé, galvaudé, caricaturé sera ainsi étalé au grand jour, tout sera fini entre nous, je ne te reverrai plus jamais.* Je la prends très au sérieux. Au tragique. Mon livre ou elle. Je tiens viscéralement aux deux. L'homme ou l'écrivain, je ne veux immoler ni l'un ni l'autre. Je me suis remis au travail, j'ai élagué, amendé, émondé mon texte. J'attends le cœur battant son jugement. Une peur terrible sur moi plane. Nous avons eu, au cours des ans, nos vertiges de bonheur, nos extases. Nos bisbilles, nos zizanies. Parfois, ça a fini par des gnons, on s'est flanqué des torgnoles. Démêlés, des mêlées épiques. Tant va la cruche à l'eau, je suis dans l'expectative angoissée de sa sentence. Si elle se casse. Disparue. Je n'y survivrai pas. J'ai refermé d'un geste brusque le tiroir aux paperasses, nos griffonnages d'amour, éclats de haine.

Le coin d'un feuillet dépasse. Je rouvre le tiroir, je regarde. Il est tout récent, après lecture de mon livre. Commentaire sur une anecdote que j'ai depuis supprimée. *Cette année horrible où je ne fais rien d'autre que courir de médecin en médecin pour tenter de guérir. Tout ceci dans une solitude absolue et avec tout le courage du monde. De quoi devenir dingue. Et c'est*

vrai qu'alors, lorsque je te voyais le soir, je buvais pour oublier tant de souffrance, tant d'horreur. De quoi raconter des scènes épiques et pas à mon honneur. J'en suis ravie pour toi. Seulement la vraie personne, ce n'était pas cette soûlographie d'un soir. C'était celle qui courageusement, seule, sans en parler, afin de n'emmerder personne, continuait sa lutte pour guérir l'horreur des injections de H. se mordait les joues dans la journée pour ne pas chialer d'horreur et d'épuisement dans la rue, devant sa fille, partout. Je vivais un véritable drame, tentais de toutes mes forces de surmonter ce traumatisme qu'est pour moi ce visage abîmé. Toi, évidemment, tu n'as rien compris au drame que je vivais. Mais tu te gargarisais de ces scènes imbéciles, noyées d'oubli. Ne voyais qu'elles et sans doute déjà te frottais-tu les mains et les tiroirs-caisses à l'idée de raconter cela plus tard. Si j'avais su... que je me heurterais à tant d'imbécile égoïsme, au lieu de compréhension, aide et soutien moral. La dernière lettre, le dernier mot. Je le lui laisse. Je ne lui ferai jamais admettre que ce que j'ai pu écrire comique, je l'ai vécu tragique.

Je l'entends encore, lorsque je l'ai reconduite, l'autre soir, chez elle, arrêtés devant la grille de sa maison, le vendredi, elle passe la nuit chez moi, le dimanche, à mon tour de la raccompagner à sa demeure, depuis presque cinq ans déjà, nous avons nos habitudes, au moment de la quitter, elle m'a murmuré à l'oreille dans un souffle, *tu auras été mon dernier homme*. A trente-sept ans, elle le croit. J'ai secoué la tête, je lui ai dit, *toi, tu es ma dernière femme*. A soixante-cinq ans, je le sais. Et puis, assis là, à mon bureau, depuis presque trois quarts d'heure, j'en ai eu assez, j'ai décroché le téléphone, j'ai appelé, j'ai eu aussitôt sa voix au bout du fil. *Je viens seulement de rentrer, le périf était bouché, retours de vacances. Je dis, je suis content d'entendre ta voix, je commençais à m'inquiéter*. Elle a raccroché d'un geste brusque, en disant, *tu parles!*

Un soir, mon livre depuis longtemps terminé, remis à mon éditeur, juste avant qu'il ne soit envoyé à l'impression, tant qu'il n'est pas publié, sa menace de me quitter reste suspendue, au-dessus de ma tête, de mon cœur, elle revient me voir, comme à l'accoutumée, nous avons cessé de parler du livre, le laissant dans l'ombre, un soir, elle m'a rendu visite, nous avons été dîner selon notre habitude au restaurant chinois en face, déjà tard, nous sommes rentrés, elle m'a dit qu'elle voulait se coucher, qu'elle avait sommeil, une fois allongée, elle est restée, dans ma veste de pyjama marron qui n'est qu'à elle, les yeux ouverts, sans se retourner sur le ventre pour s'endormir, moi, debout à côté du lit, je me suis baissé pour l'embrasser, respirer sa senteur nocturne, son front, ses joues, je suis demeuré à demi courbé vers elle, elle a dit, *j'aime quand tu te penches sur moi*, toujours penché, il y a eu un long silence, pupilles dilatées, fixes, scrutant au loin, elle a dit soudain, *je vais te dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne, je veux que tu l'écrives dans ton livre*, elle a ajouté, *parce qu'autrement, ton livre est une coquille vide, vide de moi*, haussant les épaules, *les ébats, les bêtises que tu décris, ce n'est pas moi*, elle a sa parole inspirée, celle qui jaillit de source profonde, qui coule à flots haletants de tout son corps, la parole qu'il ne faut jamais interrompre, interroger, rien qu'écouter, quand elle raconte

Mon père était tombé d'un seul coup, dans l'entrée, avec un fracas terrible, secouant tout l'appartement par ce choc, nous sommes aussitôt accourus, ce corps écroulé soudain nous a pétrifiés, en vain j'ai tenté un massage cardiaque, le médecin appelé d'urgence venu plus tard, diagnostic rupture d'anévrisme, mais ce n'est pas ce que je veux évoquer, te dire, non, c'est tout autre chose, bien sûr, il y a eu l'affolement, l'incompréhension, les larmes, normal, ce n'est pas de cela que je veux parler, au bout de quelque temps on a étendu le corps de mon père sur un canapé dans son bureau, la famille réunie autour a veillé longuement, épuisés de fatigue, de chagrin, les uns sont rentrés chez eux, ma mère est allée se coucher dans sa chambre, et ce qui s'est passé alors, je ne l'ai jamais raconté à personne, personne ne l'a su, je suis restée seule avec le corps de mon père, j'ai été

m'allonger contre lui, jamais je ne me suis sentie si proche de lui, touchant sa peau refroidie, ses traits tirés, immobiles, étaient encore les siens, d'une voix sourde, j'avais enfin mon papa à moi, un papa que je ne vouvoyais pas, un papa serré contre sa fille, malgré lui, malgré elle, en parlant les larmes lui coulaient des yeux, voix à la fois tendre et exaltée, un papa comme j'en avais toujours voulu un, comme je n'en avais jamais eu, comme j'en avais enfin un, à ce moment il n'était pas encore rigide, j'ai pris sa main, je l'ai posée sur ma tête, j'avais un père comme je l'avais désiré sans le comprendre réellement, d'instinct, un père qui guide, dirige, PROTÈGE, elle a répété un père qui PROTÈGE, je suis restée ainsi contre lui des heures, toute la nuit, sa voix s'est brisée, c'était d'une telle pureté, j'ai connu une telle plénitude, une telle paix, après un silence, naturellement toute la famille, cousins, cousines, est arrivée au matin, avec les mines contrites de circonstance, défilant devant le cadavre, ensuite, inspectant les lieux, bavardant entre eux à voix basse, elle a eu un mouvement de répulsion, haussé les épaules, ça ne fait rien, ça ne compte pas, ce qui compte, j'avais enfin eu un père, je n'ai pu m'empêcher de dire, mais mort, elle a continué, peu importe. Il était LÀ. Enfin. En vain. Ma vérité n'est pas ailleurs. Elle a ajouté, il y a une phrase que je t'ai souvent répétée, mais apparemment elle n'a pas pénétré ton univers: « Une petite fille qui ne s'est jamais SENTIE aimée par son père SE VIVRA tout au long de sa vie d'adolescente et de femme comme quelqu'un de laid et de sale ». Je n'ai vu ces mots nulle part dans ton bouquin. Ils sont pourtant la clé de toute ma vie.